GEORGE T. JUCKES & Co.,
Book Merchants & Exporters,
85 Aston Street, Corporation Street,
BIRMINGHAM.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoires07casa

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

2418. — PARIS. — IMPRIMERIE HEMMERLÉ ET Cie.

Fr. lit.

MÉMOIRES

DE

J. CASANOVA

DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE

FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

CIC. AD TREB.

—

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

—

TOME SEPTIÈME

9/8/06
80059

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

CHAPITRE PREMIER

Bottarelli. — Lettre de Pauline par M. de Saa. — Le perroquet vengeur. — Pocchini. — Le Vénitien Guerra. — Je retrouve Sara ; mon projet de l'épouser et de la suivre en Suisse. — Les Hanovriennes.

Le premier acte de ma comédie étant ainsi fini, le second commença le lendemain matin. Je sortais de mon lit quand j'entendis du bruit à ma porte, et mettant la tête à la fenêtre, je vois Pocchini, l'infâme coquin qui m'avait indignement volé à Stuttgard, ce dont mon lecteur peut avoir conservé la mémoire. Il voulait entrer, sans attendre qu'on me l'annonçât. Indigné à sa vue, je lui criai, en refermant ma fenêtre, que je ne pouvais pas le recevoir.

Quelques instants après, je vis paraître Goudar, tenant

à la main le *Saint-James' Chronicle* où se trouvait en raccourci l'histoire de mon arrestation et de ma mise en liberté sous caution de quatre-vingts guinées. Mon nom et celui de la belle étaient dissimulés ; mais celui de Rostaing et de Bottarelli étaient en toutes lettres, et le gazetier leur donnait des éloges. Envieux de connaître ce Bottarelli, je priai Goudar de me conduire chez lui, et Martinelli, étant venu sur ces entrefaites, voulut m'y accompagner.

Dans une pauvre chambre du troisième étage d'une pauvre maison, le tableau de la plus grande misère vint s'offrir à nos yeux : il était composé d'une femme et de quatre enfants en guenilles, et d'un pauvre homme vêtu d'une mauvaise robe de chambre qui était occupé à écrire sur une pauvre table digne de Philémon et de Baucis. C'était Bottarelli, qui, s'étant levé à notre aspect, me fit pitié. Je lui dis :

« Monsieur, me connaissez-vous ?

— Non, monsieur.

— Je suis ce Casanova que vous avez voulu faire enfermer à Newgate, en appuyant une calomnie par un faux témoignage.

— Monsieur, j'en suis fâché, mais au nom de Dieu, voyez ma famille : je n'avais pas de pain à lui donner : je vous servirai volontiers pour rien une autre fois.

— Mais ne craignez-vous pas la potence?

— Non, car un faux témoin n'y est pas condamné, et puis rien n'est plus difficile à Londres que de prouver un faux témoignage.

— On m'a dit que vous êtes poète.

— Oui, j'ai allongé la *Didone* et abrégé le *Demetrio*.

— Voilà certes de beaux titres ! »

Ce coquin m'inspirant plus de mépris que de haine, je lui tournai le dos, et je donnai par pitié une guinée à

sa femme, qui me fit présent d'un misérable ouvrage de son mari — *Le secret des Francs-Maçons trahi.* Ce Bottarelli avait été moine à Pise, sa patrie, d'où il était parti avec sa femme, qui était religieuse, et qu'il avait épousée à Londres.

Vers ce temps-là, M. de Saa me surprit beaucoup en m'apportant, en personne, une lettre de ma belle Portugaise, qui me confirmait le malheur de mon pauvre Clairmont. Pauline m'annonçait qu'elle était déjà mariée au comte Al.... Je fus étrangement surpris d'entendre M. de Saa m'assurer qu'il avait su qui était Pauline dès son arrivée à Londres. Mais c'est là la marotte de tous les diplomates ; ils veulent que l'on croie que rien ne leur échappe, qu'il n'y a point de secret pour eux. Cependant, outre que Saa était un parfait honnête homme, il était encore homme de mérite, et on pouvait lui passer cette faiblesse, comme tenant au métier ; mais le grand nombre, manquant de ce moyen d'excuse, ne font que se donner du ridicule.

M. de Saa avait été traité par la Charpillon à peu près aussi mal que moi, et nous aurions pu nous consoler ensemble ; mais il n'en fut pas question.

A peu de jours de là, allant un matin promener mon oisiveté par la ville, je passai par un endroit appelé le marché des Perroquets. Comme je m'amusais à regarder ces intéressants animaux, j'en vis un tout jeune dans une belle cage, et je demandai quelle langue il parlait. On me dit qu'étant fort jeune, il n'en parlait aucune. Je l'achetai pour dix guinées. Voulant lui apprendre quelque chose de saillant, je le fis placer près de mon lit, et je lui répétai cent fois le jour : « *La Charpillon est plus p..... que sa mère.* »

Je n'avais assurément aucun autre but en faisant cela que de m'amuser dans mon intérieur, et, en quinze jours,

le petit animal répétait cette phrase avec la plus burlesque exactitude, en l'accompagnant chaque fois d'un éclat de rire ; ce que je n'avais pas cherché à lui apprendre, mais ce qui me faisait rire moi-même.

Goudar, l'ayant un jour entendu avec ravissement, me dit que si j'envoyais ce petit animal à la Bourse, je pourrais certainement le vendre cinquante guinées. Saisissant cette idée comme une vengeance contre l'infâme créature qui m'avait si mal traité, et me mettant à l'abri de la loi, qui, sur cet article, est fort acerbe, je chargeai de ce soin Jarbe, car comme il était Indien, l'animal était une marchandise de son cru.

Pendant es deux ou trois premiers jours, mon perroquet, parlant français, n'attira pas un grand auditoire ; mais dès que quelqu'un de ceux qui connaissaient l'héroïne eût fait attention à l'éloge que l'indiscret volatile en faisait, son cercle se grossit, et on commença à le marchander. Cinquante guinées paraissaient un peu trop, et mon nègre désirait que je le vendisse à moins. Je ne voulus pas y consentir, car j'étais devenu amoureux de mon vengeur.

Au bout de sept ou huit jours, Goudar vint me désopiler la rate en m'apprenant l'effet que mon perroquet avait produit dans la famille de la Charpillon. Celui qui le vendait étant mon nègre, on ne pouvait douter que l'oiseau ne fût à moi et que je n'eusse été son maître de langue. Il me dit que la Charpillon trouvait la vengeance très spirituelle, mais que la mère et les tantes en étaient furieuses. Elles avaient déjà consulté plusieurs avocats, qui tous avaient dit qu'il n'y avait point de loi pour punir une calomnie dont le calomniateur était un perroquet, mais qu'elles pourraient me faire payer cher cette plaisanterie, si elles pouvaient prouver que le perroquet était mon élève. Goudar m'engagea, pour cette

raison à ne point me vanter que l'oiseau me devait sa saillie, parce que deux témoins suffiraient pour me perdre.

La facilité de trouver de faux témoins à Londres est affreuse et dégradante pour la nation. J'ai vu de mes yeux une chose incroyable ; un écriteau sur une fenêtre, portant en lettres majuscules ce seul mot : *Témoin*, ce qui voulait dire que là, pour de l'argent, on pouvait s'assurer un faux témoin.

Un article inséré dans *Saint-James' Chronicle* disait que les dames insultées par le perroquet de la Bourse devaient être bien pauvres et dépourvues d'amis ; car, sans cela, elles auraient fait acheter le joli impertinent, et que le public n'aurait presque rien su. Il ajoutait : « Celui qui a exercé ce perroquet a sans doute voulu exercer une vengeance, et il l'a fait de fort bon goût : il mériterait d'être Anglais. »

Ayant rencontré mon ami Edgard, je lui demandai pourquoi il n'avait pas acheté le petit médisant. « C'est, me dit-il, qu'il fait plaisir à tous ceux qui connaissent l'objet de sa médisance. » Jarbe trouva enfin un acheteur pour les cinquante guinées, et Goudar m'apprit que lord Grosvenor en avait fait la dépense, pour plaire à la Charpillon qui lui servait parfois de passe-temps.

Cette espièglerie accidentelle mit fin à mes rapports avec cette fille que j'ai vue depuis avec la plus grande indifférence, et sans que sa présence réveillât en moi le moindre souvenir du mal qu'elle m'avait fait.

Un jour, en entrant au parc Saint-James, je vis deux filles qui prenaient du lait dans une chambre au rez-de-chaussée. Elles m'appelèrent ; mais, ne les connaissant pas, je passais mon chemin, quand un jeune officier que j'avais vu quelquefois me dit qu'elles étaient Italiennes. Cela me donna envie de les voir, et je retournai sur mes pas.

En entrant dans cette maudite chambre, je vis l'infâme Pocchini, vêtu en uniforme, qui me dit qu'il avait l'honneur de me présenter ses filles.

« Je me souviens, lui dis-je froidement, de ma tabatière et de mes deux montres, que deux autres de vos filles m'ont volées à Stuttgard.

— Vous en avez menti ! » me dit l'insolent.

Sans lui répondre, je prends le reste d'un verre de lait que buvait l'une des filles, et je le lui jette à la figure ; puis je sors.

J'étais sans épée. Le jeune officier dont je viens de parler, et qui était entré dans la chambre après moi, me suivit, et, m'accostant, il me dit que je ne m'en irais pas sans donner satisfaction à son ami que je venais de déshonorer.

« Allez lui dire de sortir et venez avec lui à Green-Park ; je vous promets de lui donner des coups de canne en votre présence, à moins que vous ne vouliez vous battre pour lui. Dans ce cas, cependant, donnez-moi le temps d'aller chercher mon épée. Mais connaissez-vous cet homme que vous appelez votre ami ?

— Non, mais il est officier, et c'est moi qui l'ai mené ici.

— Fort bien, je me battrai au dernier sang pour vous satisfaire, mais je vous préviens que votre ami est un voleur. Mais allez, je vous attends. »

Au bout d'un quart d'heure, ils sortirent tous les quatre, mais l'Anglais et Pocchini me suivirent seuls. Voyant toujours du monde, je les conduis à Hyde-Park, et m'étant arrêté, Pocchini commença à me parler. Pour toute réponse, levant ma canne :

« Canaille, lui dis-je, tire ton épée, ou je vais te rosser.

— Je ne la tirerai jamais contre un homme qui n'en aura pas une à m'opposer. »

Un coup de canne suivit cette réponse. Le lâche, au lieu de se venger, se mit à crier, en m'appelant provocateur. L'Anglais, poussant un grand éclat de rire, me pria de l'excuser, et, me prenant par le bras, me dit :

« Allons-nous-en, monsieur, je vois que vous connaissiez l'homme. »

Le lâche, en murmurant, s'en alla d'un autre côté.

Chemin faisant, j'informai l'officier des raisons que j'avais de traiter Pocchini en drôle, et il convint que j'avais fort bien fait ; malheureusement, ajouta-t-il, je suis amoureux de l'une de ses filles. Quand nous fûmes au milieu du parc Saint-James, nous les aperçûmes et je ne pus retenir un éclat de rire en voyant Goudar entre les deux demoiselles.

« Comment connaissez-vous ces belles? lui dis-je en l'abordant.

— Le capitaine leur père, me répondit-il, m'a vendu des bijoux, et il me les a présentées.

— Où l'avez-vous laissé ? me dit l'une d'elles.

— A Hyde-Park, après lui avoir donné des coups de canne.

— Vous avez fort bien fait. »

Le jeune Anglais, indigné d'entendre cette approbation sortir de leur bouche, me tire de côté, me donne la main, et s'en va, en me jurant que je ne le reverrai plus avec elles.

Un caprice de Goudar, auquel j'eus la faiblesse de céder, me fit dîner avec ces malheureuses dans une taverne hors de Londres. Le roué Goudar les grisa d'importance, et leur fit dire, dans la vérité de leur ivresse, mille horreurs de leur prétendu père. Ce coquin ne demeurait pas avec elles, mais il allait leur faire des visites nocturnes pour leur enlever tout l'argent qu'elles gagnaient. Il était leur pourvoyeur, et il les engageait à

voler leurs visiteurs, et à tourner la chose en plaisanterie amoureuse, quand le vol était découvert. Elles lui remettaient les objets dont elles s'emparaient de la sorte et jamais il ne leur disait ce qu'il en avait fait. En entendant cette confession involontaire, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant que Goudar venait de me dire que le capitaine Pocchini lui avait vendu des bijoux.

Après ce mauvais dîner, je me retirai, laissant à Goudar le soin de les reconduire chez elles. Il vint me voir le lendemain, et m'apprit qu'en rentrant dans leur logement, elles avaient été arrêtées et conduites en prison. « Je viens, dit-il, de chez Pocchini, mais le maître de la maison m'a dit qu'il n'est point rentré depuis hier. » L'honnête et scrupuleux Goudar finit en me disant qu'il serait fâché de ne plus voir ce malheureux, car il lui devait dix guinées pour une montre, que les filles avaient volée peut-être, et qui valait bien le double.

Il revint quatre jours après m'apprendre que le fripon avait quitté Londres avec une servante anglaise, qu'il avait prise dans un endroit où il y en a toujours quelques centaines de réunies, et qui s'engagent au premier venu. Le buraliste répond de leur fidélité.

« La fille qu'il a prise est belle, à ce que m'a dit le buraliste, et Pocchini est parti avec elle pour s'embarquer sur la Tamise. J'admire cette spéculation, dit Goudar, mais je suis fâché qu'il soit parti, sans avoir pu lui payer la montre, car je tremble de rencontrer à chaque instant l'individu auquel elle aura été volée. »

Je n'ai jamais su ce que ces filles étaient devenues ; mais dans quelques années nous retrouverons Pocchini.

Je menais une vie tranquille et réglée à laquelle j'aurais pu prendre goût, sans des circonstances qui, sans doute, étaient dans ma destinée, contre laquelle un philosophe et un chrétien ne doivent jamais murmurer. J'allais ou

voir ma fille à sa pension, ou passer quelques heures au Musée britannique avec le docteur Matti. Je trouvai un jour chez lui un ministre anglican auquel je demandai combien de sectes différentes il y avait en Angleterre.

« Monsieur, me répondit le docteur en assez bon italien, personne ne peut le savoir avec certitude, car chaque dimanche en voit éclore et mourir quelques-unes. Il suffit qu'un homme de bonne foi, ou qu'un fripon désireux de fortune ou de renommée, s'installe sur une place et qu'il s'y mette à pérorer en public ; aussitôt quelques curieux l'entourent. Il explique à sa façon quelque passage de la Bible, et s'il plaît à quelques badauds qui l'admirent, ils l'invitent à prêcher le dimanche suivant, souvent dans une taverne où ils lui promettent bonne compagnie. Il n'y manque pas et débite sa doctrine avec énergie. Alors on parle de lui, il soutient des thèses ; ses adhérents s'augmentent en proportion de sa faconde ; ils se donnent un nom, et voilà une secte d'abord inconnue au gouvernement, qui ne peut la connaître que lorsqu'elle parvient à influer sur la politique. C'est ainsi, à peu près, que sont nées toutes les sectes qui pullulent sur le sol de notre patrie. »

Vers ce temps-là, M. Steffano Guerra, noble Vénitien, qui voyageait avec la permission des inquisiteurs d'État, grand original qui, après ses voyages, retourna dans notre patrie plus bête qu'il n'en était parti, perdit un procès contre un peintre anglais qui, par son ordre, lui avait fait en miniature le portrait d'une des plus belles dames de Londres. Ce Guerra s'était engagé par écrit à payer au peintre vingt-cinq guinées. Quand le portrait fut achevé Guerra, ne le trouvant pas à son gré, ne voulut pas le prendre et refusa de payer la somme. L'Anglais, selon la coutume du pays, commença par le faire arrê-

ter ; mais le Vénitien, ayant fourni caution, porta l'affaire devant le juge, qui le condamna à payer les vingt-cinq guinées. Il en appela et perdit encore, et fut enfin contraint de payer. Guerra disait qu'il avait commandé un portrait, qu'une peinture sans ressemblance n'était pas un portrait, et que par conséquent il ne devait pas être condamné à payer. Le peintre soutenait que sa peinture était un portrait, puisqu'il l'avait fait sur le modèle fourni par la duchesse elle-même. Le juge dit dans sa sentence que le peintre devait vivre de son travail, que Guerra ayant fait travailler le peintre, il fallait qu'il lui donnât de quoi vivre, puisque le peintre jurait qu'il avait mis tout son talent à saisir la ressemblance. Toute l'Angleterre trouva cette sentence juste, et moi aussi : mais j'avoue que bien des gens très sensés pourraient la taxer de barbare, et Guerra fut de ce nombre, et il avait raison, car le procès et le portrait, bon ou mauvais, lui coûtèrent plus de cent guinées.

La fille de Malingan mourut de la petite vérole dans le temps même où son père, qui se trouvait à Bath, reçut un soufflet d'un lord qui aimait le jeu de piquet, mais qui n'aimait pas les joueurs qui corrigent la fortune. Je donnai à ce malheureux de quoi faire enterrer sa fille et les moyens de quitter l'île. Il mourut en arrivant à Liège, d'où sa femme m'écrivit qu'il était mort avec le regret de n'avoir pu payer ses dettes.

M. M. F. étant arrivé de Berne, en qualité de chargé d'affaires de son canton, je me présentai chez lui, mais je ne fus point reçu. Je me figurai qu'ayant pénétré certaines familiarités que j'avais eues à Berne avec la gentille Sara, il ne voulait pas me mettre dans le cas de les renouveler à Londres. Cet homme étant au reste un peu fou, je ne me formalisai point de sa conduite, et je n'y pensais plus, quand une fantaisie me mena un soir au

théâtre de Mary-le-Bone. Pour entrer à ce spectacle où l'on devait être assis à de petites tables, on ne payait qu'un shilling; mais il fallait consommer quelque chose, ne fût-ce qu'un pot d'ale.

Étant entré à ce théâtre, je m'assis par hasard à côté d'une jeune personne que je ne regardai point d'abord; mais peu de minutes après, ayant tourné la tête, j'aperçus un profil ravissant et qui ne me semblait point étranger; mais j'attribuai cet air de connaissance à la beauté qui ne peut jamais paraître étrangère à l'homme qui en porte, gravé dans son âme, le divin caractère. Plus je regardais ce délicieux profil, et plus je me persuadais que je voyais cette belle personne pour la première fois, quoique j'aperçusse sur ses lèvres un sourire d'une finesse inexprimable. Un de ses gants venant à tomber de mon côté, je me hâte de le ramasser, et le lui ayant présenté, elle me remercia en très bon français et en termes très choisis.

« Madame n'est donc pas Anglaise? lui dis-je d'une voix très respectueuse.

— Non, monsieur, je suis Suisse et de vos connaissances. »

A ces mots, je recule la tête, et regardant à droite, je vois Mme M. F., à sa droite sa fille aînée, et plus loin son mari. Je me lève, et faisant ma révérence à cette dame, que j'estimais beaucoup, je saluai son mari, qui ne me répondit que par un froid mouvement de tête. Je demandai à la dame ce que son mari pouvait avoir contre moi pour en agir ainsi; elle me répondit que Passano lui avait écrit des horreurs contre moi.

Ne pouvant point dans ce moment entamer une conversation avec lui afin de le désabuser, j'employai toute ma faconde à me justifier avec sa fille, qui était, en huit ans, devenue une beauté accomplie, et telle qu'il m'aurait été impossible de la reconnaître. Elle le savait, et sa

rougeur, en lui parlant, me convainquit qu'elle se souvenant de ce qui s'était passé entre nous en présence de ma gouvernante ; mais j'étais pressé de savoir si elle voudrait en convenir, ou si elle se croirait en droit de tout désavouer, en mettant le passé sur le compte de son innocence.

Si Sara avait formé ce projet, je l'aurais méprisée, car avec l'esprit que je lui connaissais, il était impossible qu'elle voulût l'employer à vaincre son tempérament. Elle n'était qu'en herbe quand je l'avais connue à Berne, et je la revoyais alors dans une maturité d'autant plus séduisante qu'elle ne faisait que d'éclore.

« Charmante Sara, lui dis-je, vous m'avez ébloui, au point que je ne puis résister au besoin de vous faire deux questions nécessaires au repos de mon cœur. Dites-moi si vous vous souvenez de nos badinages de Berne?

— Oui.

— Dites-moi vite si vous êtes fâchée que je m'en souvienne en ce moment avec un plaisir extrême.

— Non. »

Quel est l'homme amoureux qui aurait osé hasarder de blesser sa délicatesse en lui faisant la troisième? Certain que Sara ferait mon bonheur, me flattant même qu'il lui tardait d'en voir venir le moment, je m'abandonnai à toute l'ardeur de mes désirs, déterminé à la convaincre que je méritais son amour.

Le sommelier étant venu rôder auprès de nous, je suppliai madame de me permettre de lui offrir des huîtres vertes. Elle accepta, après les petites façons d'usage, et je me prévalus de ce consentement pour faire venir tout ce que le menu offrait de plus délicat, entre autres, un levraut, chose assez rare à Londres, si ce n'est à la table des grands seigneurs qui ont des chasses réservées, et

qui en sont très jaloux; le champagne, les liqueurs des îles, coulèrent à foison; alouettes, becfigues, truffes, les confitures, rien ne fut épargné; et je ne fus pas étonné, quand le garçon me porta la carte payante, de voir que nous avions consommé pour dix guinées; mais je le fus beaucoup quand j'entendis M. M. F., qui avait mangé comme un Turc et bu comme un Suisse, sans mot dire, se récrier avec le zèle d'un économiste que c'était trop cher.

Le priant avec douceur de se modérer, je payai, et, pour lui prouver que je ne partageais pas son sentiment, je donnai une demi-guinée au garçon, qui me parut désirer que pareilles aubaines lui vinssent souvent. Mon honnête Suisse, pâle et sérieux une heure auparavant, était devenu rubicon et des plus affables. Sara le lorgnait et me serrait la main. Je triomphais.

A la fin du spectacle, M. M. F. me demanda si je voulais bien permettre qu'il vînt me faire sa visite. Pour toute réponse, je l'embrassai. Il pleuvait à verse, et son domestique étant venu lui dire qu'il n'y avait pas de fiacre et qu'il fallait attendre, un peu surpris qu'un homme de cette sorte fût venu en cet endroit, avec toute sa famille, sans avoir sa voiture, je me hâtai de le prier de se servir de la mienne, disant en même temps à mon nègre d'aller me chercher une chaise à porteurs. « J'accepte avec grand plaisir, me dit-il; mais à condition que ce sera moi qui irai en chaise. » Je dus céder, et je conduisis dans ma voiture la mère et ses deux filles.

Chemin faisant, Mme M. F. me dit les choses les plus obligeantes, jetant sur son mari, quoiqu'en termes modérés, l'impolitesse dont j'avais à me plaindre. Je lui dis que je m'en vengerais en lui faisant, à l'avenir, une cour assidue; mais elle me perça le cœur en me disant qu'ils étaient sur leur départ.

« Nous voulions partir après-demain, me dit cette dame, et dès demain il faudra que nous vidions notre appartement, car il doit après-demain être occupé par ses nouveaux locataires. Une affaire que mon mari n'a pu finir nous oblige à rester encore une huitaine de jours, et nous allons nous trouver demain dans le double embarras de nous loger quelque part et de déménager.

— Vous n'avez donc pas encore de logement?

— Non, mais mon mari se croit sûr d'en avoir un demain matin.

— Meublé, j'imagine, car étant sur votre départ, vous devez avoir vendu vos meubles.

— Oui, et nous devons les faire transporter à nos frais chez l'acheteur. »

En entendant que M. M. F. était sûr d'un logement, je ne crus pas devoir offrir le mien, dans la crainte que cette dame ne crût que je ne l'offrais que parce que j'étais sûr qu'il ne serait pas accepté.

Arrivés à la porte de la maison nous descendîmes, et la mère m'invita à monter. Elle logeait au second avec son mari, et les deux filles occupaient le troisième. Tout était sens dessus dessous, et Mme M. F., ayant à parler à l'hôtesse, me pria de monter avec ses filles.

Il faisait froid et nous trouvâmes une chambre sans feu. La sœur passant dans la chambre voisine, je restai seul avec Sara, et sans aucune préméditation, qui ne pouvait exister, l'ayant pressée dans mes bras, et sentant, à l'ardeur de ses baisers, la réciprocité de mes désirs, je tombai avec elle sur le canapé sur lequel nous étions assis, et, sans même pouvoir réfléchir à ce premier présent que nous faisait l'amour, nous en savourâmes toute la volupté en confondant nos êtres. Mais ce bonheur fut de moins qu'un moment; il eut la rapidité de l'éclair; car l'œuvre à peine consommée, nous enten-

dîmes monter l'escalier : c'était le père, mais c'était fait.

Si M. M. F. avait eu des yeux, certes il ne m'aurait pas reconnu, car ma figure devait porter toutes les marques d'un trouble dont la nature se devine.

Après avoir essuyé une bordée de compliments, dans cet instant plus ennuyeux que jamais, je lui serrai la main, et je partis comme un effaré. Quand j'arrivai chez moi, j'étais dans une exaltation telle que je pris la résolution de quitter l'Angleterre et de suivre Sara dans sa patrie. Pendant la nuit, je mûris toutes mes dispositions pour ce voyage, et je me décidai à offrir mon logement à la famille pour le temps que nous resterions encore à Londres, et au besoin de la contraindre de l'accepter.

Dès le matin, je cours chez M. M. F., que je rencontrai sur le pas de sa porte.

« Je vais, me dit-il, tâcher de trouver une couple de chambres pour y passer une semaine.

— Elles sont toutes trouvées, lui répondis-je, mon logement est vaste, et j'exige que vous me donniez la préférence. Montons.

— Toute ma famille est au lit.

— Montons toujours, » répliquai-je.

Et nous montâmes.

Mme M. F. s'évertua en excuses. Son mari lui ayant dit que je voulais lui louer un appartement, je me mis à rire, lui disant que je voulais qu'il acceptât un logement offert par un ami. Après bien des façons, il accepta, et nous demeurâmes d'accord que la famille viendrait tout entière l'occuper dès le soir.

Rentré chez moi pour y donner les ordres nécessaires, on m'annonce deux demoiselles. Ne voulant pas les recevoir, je descendis moi-même pour m'excuser, quand avec la plus agréable surprise, je vis devant moi Sara et sa sœur. Je les fis monter à l'instant, et Sara me dit

du ton le plus décent que la principale locataire ne voulant pas permettre la sortie des meubles avant d'être payée de quarante guinées que son père lui devait, quoiqu'un marchand de la Cité lui eût assuré qu'elle serait payée dans la semaine, son père m'envoyait un billet payable au porteur et me faisait demander si je pouvais lui rendre ce service.

Je pris le billet et lui donnai un billet de banque de cinquante livres sterling, lui disant qu'elle me rendrait le reste, et m'ayant remercié sans nulle affectation, elle s'en alla, me laissant enchanté de la confiance qu'elle avait en moi.

Le besoin momentané de quarante guinées ne me fit pas juger que M. M. F. se trouvât à l'étroit; car, dans ma disposition d'esprit, je voyais tout en beau; et je me félicitai d'avoir pu lui être utile, lui prouvant par là qu'il avait eu tort de faire si peu de cas de moi.

Je dînai légèrement afin de mieux souper avec l'ange helvétique qui faisait alors l'objet de mon adoration, et je passai l'après-midi à écrire plusieurs lettres. Vers le soir, le valet de M. M. F. vint avec trois grandes malles et une foule de cartons, me disant que la famille ne tarderait pas à paraître; mais j'attends en vain jusqu'à neuf heures. Inquiet de ce retard, je me rends chez M. M. F. et je trouve tout le monde dans la consternation. Deux hommes d'assez mauvaise mine, qui se trouvaient dans la chambre, me firent deviner ce que ce pouvait être. Prenant l'air le plus jovial, je leur dis :

« Je parie que quelque créancier intraitable vous cause cet embarras.

— C'est vrai, dit le père, mais je suis sûr de m'acquitter dans cinq ou six jours, et c'est pour cela que j'ai différé mon départ.

— On vous a donc arrêté après que vous m'avez eu envoyé vos malles?

— Un instant après.

— Et qu'avez-vous fait depuis?

— J'ai fait chercher des cautions.

— Et pourquoi n'avez-vous pas envoyé chez moi?

— Je vous suis reconnaissant, mon généreux ami; mais vous êtes étranger, et on ne veut pour répondants que des *housekeepers*.

— Vous auriez dû me faire prévenir, car je vous ai fait préparer un excellent souper, et je meurs de faim. »

Réfléchissant que la dette pouvait excéder mes moyens, je n'osais me mettre en avant. Je pris Sara à l'écart et ayant su d'elle que tout ce remue-ménage était causé pour une dette de cent cinquante livres sterling, je fis demander au porteur du titre si, quand cette somme serait payée, nous pourrions aller souper en liberté?

« Sans aucun doute, » me fit-il répondre en me montrant la lettre de change.

Je prends dans mon portefeuille trois billets de banque de cinquante guinées, je les remets à l'huissier, et prenant la lettre de change, je dis au pauvre affligé : « Ce sera à moi que vous payerez cette somme avant de quitter l'Angleterre. » Puis embrassant toute la famille, qui pleurait de joie : « Allons souper, leur dis-je, et oublions les désagréments de la vie. »

Nous courûmes chez moi et nous soupâmes dans la joie, excepté l'honnête mère, qui ne pouvait pas vaincre sa tristesse.

Après le souper, les ayant tous conduits dans les appartements que je leur avais fait préparer et dont ils furent enchantés, je leur souhaitai un bon sommeil, en ajoutant que je me chargeais de les traiter de mon

mieux jusqu'à leur départ, et que j'espérais les ramener en Suisse.

A mon réveil, jetant un coup d'œil sur mon état physique et moral, je me trouvai heureux. Examinant mes sensations, je les trouvai telles qu'il m'aurait été impossible de les maîtriser ; mais je ne pensais guère à le faire. Une sensibilité héroïque que je sentais purement attachée à mon âme me rendait, comme elle me rend encore, fort indulgent envers une sensualité dont j'ai souvent été victime. J'aimais Sara, et j'étais si certain de posséder son cœur, que je rejetais loin de moi les désirs. Les désirs viennent des besoins, et sont incommodes, parce qu'ils sont inséparables du doute, et le doute tourmente l'esprit. Sara était à moi ; elle s'était donnée de pur abandon et quand nulle ombre d'intérêt ne pouvait rendre suspecte la source de sa passion.

Je montai chez le père que je trouvai occupé à ouvrir ses malles et, voyant la mère triste, je lui demandai si elle se portait bien. Elle me répondit que sa santé était parfaite, mais qu'elle craignait beaucoup la mer, et que l'idée d'être à la veille de s'embarquer la rendait malheureuse. Le père me pria de l'excuser s'il ne pouvait rester à déjeuner, étant obligé de sortir pour affaires. Les deux demoiselles étant descendues, nous déjeunâmes, et je demandai à la mère pourquoi elle défaisait ses malles, puisque nous devions partir en si peu de temps Elle me répondit en souriant qu'une seule lui suffirai bientôt pour contenir tous les effets de la famille, et qu'elle était déterminée à vendre tout le superflu Voyant des habits superbes, du très beau linge et de précieuses dentelles, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il serait grand dommage de se défaire à vil prix d'objets qu'il faudrait remplacer très chèrement.

« Vous avez bien raison, me dit-elle ; mais, quoique

tout cela soit beau, la satisfaction de payer ses dettes est encore plus belle.

— Vous ne devez rien vendre, lui répliquai-je vivement, car, puisque je me suis décidé à me rendre en Suisse avec vous, je payerai vos dettes, et vous me rembourserez quand vous le pourrez. »

A ces mots, l'étonnement se peignit sur tous ses traits.

« Je ne croyais pas, me dit-elle, que vous eussiez parlé sérieusement.

— Très sérieusement, madame, et voilà l'objet de mes vœux. »

En prononçant ces derniers mots, je saisis la main de Sara, que je couvris de baisers.

Sara rougissait et ne disait rien; la mère nous regardait avec bonté; mais, après un instant de silence, elle me tint un long discours où je vis briller la candeur et la sagesse. Elle me fit connaître en détail la situation de sa famille et l'exiguïté des moyens de son mari, qu'elle excusa par rapport aux dettes qu'il avait faites à Londres pour y vivre d'une manière modeste et convenable à la fois; mais elle le blâma d'y avoir conduit toute sa famille. « Il aurait pu vivre seul ici, me dit-elle, en se bornant à un domestique; mais en famille, deux mille écus que le gouvernement de Berne lui donnait par an étaient absolument insuffisants. Mon vieux père, ajouta cette digne femme, a eu le crédit d'engager le gouvernement à payer les dettes que mon mari a contractées ici, mais il a pris le parti de ne plus entretenir ici de chargé d'affaires, afin de compenser l'excès de dépense : un simple banquier, avec le titre d'agent, suffira pour recevoir l'intérêt des capitaux que la République possède en Angleterre. » Elle me dit encore qu'elle estimait Sara heureuse d'avoir su me plaire

mais qu'elle n'était pas sûre que son mari consentît à ce mariage.

Au mot de mariage, qui me vint là tout à fait à l'improviste, je vis Sara rougir. Cela me plut, mais j'entrevis des difficultés.

M. M. F., étant rentré, dit à sa femme que, dans l'après-midi, deux fripiers viendraient pour acheter les effets; mais, en lui communiquant mon projet de l'accompagner en Suisse, je le fis convenir assez facilement de la convenance de conserver tous ses effets, et de devenir mon débiteur de deux cents guinées, dont il me payerait l'intérêt jusqu'à ce qu'il pût me les rendre. Nous fîmes, à son instance, le contrat en bonne forme, le jour même. Nous ne parlâmes pas de mariage, son épouse m'ayant dit qu'elle lui en parlerait tête à tête.

Le troisième jour, il descendit seul pour me parler d'affaires. « Mon épouse, me dit-il, m'a communiqué vos intentions, qui m'honorent; mais je ne saurais vous donner ma Sara, car, avant mon départ de Berne, je l'ai promise à M. de W., et des intérêts de famille m'empêchent de me dédire. D'ailleurs mon vieux père ne donnerait jamais son consentement à une union que, dans ses principes sévères, la différence de religion lui ferait considérer comme ne pouvant assurer le bonheur de sa petite-fille qu'il chérit de prédilection. »

Au fond, cette explication ne me déplaisait pas; car, malgré mon amour pour Sara, le mot *mariage*, prononcé si crûment, m'effrayait. Je lui répondis que le temps et les circonstances pouvaient changer, et qu'en attendant, il me suffirait qu'il m'accordât toute son amitié et qu'il m'abandonnât entièrement le soin du voyage que nous allions faire. Il me promit tout et m'assura qu'il était ravi que sa fille eût su captiver mon affection.

Après cette explication et cet accord, je donnai à Sara, en présence de son père et de sa mère, toutes les marques de tendresse que la décence me permit, et tout prouvait que la jeune fille ne respirait que l'amour.

Le cinquième jour je montai dans sa chambre, et, la trouvant encore au lit, tout le feu de la volupté s'empara de moi ; car depuis le moment fortuit où je m'étais assuré de son consentement d'une façon si rapide, je ne m'étais plus trouvé seul avec elle. Je me jette sur elle, je la couvre de baisers, et elle se montre tendre, mais réservée. Mon feu s'augmentant, j'aspire à l'éteindre, mais en vain ; elle m'oppose une douce résistance, et, tout en répondant à mes caresses, elle m'empêche d'aller au but.

« Pourquoi, divine Sara, lui dis-je, vous opposez-vous à mes tendres transports?

— Mon doux ami, je vous en supplie, n'exigez rien de moi au delà de ce que je vous accorde.

— Vous ne m'aimez donc plus?

— Ingrat ! je vous adore.

— Mais d'où viennent vos refus, après vous être donnée à moi sans réserve?

— Je me suis donnée à vous, j'en suis heureuse ; je vous ai vu aussi heureux que moi, et cela, cher ami, doit nous suffire.

— Il est impossible que ce changement n'ait pas un motif. Si vous m'aimez, chère Sara, cette renonciation doit vous être dure.

— Je l'avoue, tendre ami, mais je dois me soumettre à cette pénible abnégation. Le motif qui m'oblige à combattre ma passion ne vient point d'une faiblesse, mais bien de ce que je me dois à moi-même. J'ai contracté envers vous des obligations que je ne puis vous payer de ma personne qu'en m'avilissant à mes propres

yeux. Quand je me suis donnée à vous et que vous vous êtes donné à moi, il y a eu parfaite égalité d'échange ; nous ne nous sommes point établis créditeurs ou créanciers l'un de l'autre. Actuellement mon cœur, devenu esclave par les obligations que j'ai contractées, répugne aux sacrifices qu'il faisait si volontiers à l'amour.

— Quelle étrange métaphysique, ma chère Sara, vous venez d'élaborer ; métaphysique décevante et votre ennemie autant que la mienne ! Vous vous abandonnez à des sophismes qui vous abusent et qui me déchirent le cœur. Ayez quelques égards pour ma délicatesse, et rassurez-vous ; car, mon ange, vous ne me devez rien.

— Convenez que, sans l'amour que vous avez pour moi, vous n'auriez rien fait pour mon père.

— Je n'en conviendrai certes pas, car l'estime que votre digne mère a su m'inspirer m'aurait facilement porté à faire ce que j'ai fait, et peut-être plus. Il est même possible qu'en rendant ce petit service à votre père je n'aie aucunement pensé à vous.

— Cela se peut, car il suffit d'être serviable ; mais je ne puis m'empêcher de croire le contraire. Pardonnez-moi, cher ami ; mais je ne saurais me résoudre à payer les dettes de mon esprit aux dépens de mon cœur.

— Il me semble qu'au contraire le sentiment devrait le rendre plus ardent.

— Je ne pourrais l'être plus que je ne l'ai été.

— Je suis bien malheureux ! Et ce que j'ai fait doit-il m'attirer la plus cruelle des punitions? Sentez-vous bien, chère Sara, que vous me punissez?

— Hélas ! je me punis peut-être moi-même ; mais épargnez-moi ce cruel reproche et ne diminuez en rien votre tendresse pour moi. Continuons à nous aimer. »

Ce dialogue n'est pas la centième partie de celui que nous eûmes ensemble jusqu'à l'heure du dîner. La mère

étant venue et me voyant assis au pied du lit de sa fille, me demanda en riant pourquoi je ne la laissais pas lever. Je lui répondis d'un air serein et parfaitement calme qu'une discussion des plus intéressantes pour nous nous avait empêchés de nous apercevoir qu'il fût si tard.

J'allai m'habiller, et réfléchissant à l'étonnant changement qui venait de s'opérer dans cette intéressante créature, je crus pouvoir me promettre que sa résolution ne serait point de longue durée, et j'avais besoin de le croire ; car, sans cela, je n'aurais pas eu la force de m'engager à favoriser son caprice en m'y abandonnant, car j'étais assez enclin à le trouver romanesque.

Nous dînâmes fort gaiement, et Sara, comme moi, fit briller dans tous ses propos, aux yeux de ses parents, une affection parfaite, un amour réciproque. Le soir je les menai à l'Opéra-Italien ; à notre retour, nous savourâmes un excellent souper, et nous allâmes nous coucher dans une harmonie parfaite.

Je passai toute la matinée suivante à la Cité, occupé à régler mes comptes avec les banquiers qui avaient encore de l'argent à moi, et je pris des lettres sur Genève, car mon départ était décidé : je croyais n'avoir plus que cinq ou six jours à rester à Londres, et je fis mes tendres adieux à l'honnête M. Bosanquet. L'après-midi, je procurai une voiture à Mme M. F., qui devait aller faire des visites d'adieu, et j'en fis autant à la pension de ma fille. La chère petite fondait en larmes, me disait qu'elle perdait tout, me priait de ne pas l'oublier. J'étais vivement attendri. Enfin je me décidai, à la prière de Sophie, d'aller voir sa mère avant mon départ.

Le soir à souper, nous parlâmes de notre voyage, qui devait être tout à fait à ma charge, et M. M. F. convint avec moi qu'au lieu d'aller par Ostende nous ferions mieux de nous diriger sur Dunkerque. Il n'avait

plus que quelques affaires insignifiantes à terminer. Ayant payé ses dettes, il me disait qu'il comptait arriver à Berne avec une cinquantaine de guinées, après avoir payé deux tiers de toutes les dépenses du voyage, ce à quoi j'avais dû consentir, quoique bien décidé à ne jamais lui remettre les comptes. J'espérais qu'à Berne je parviendrais, d'une manière quelconque, à obtenir Sara pour épouse.

Le lendemain, après déjeuner, son père étant sorti, je lui pris la main en présence de sa mère, et je lui demandai, du ton du plus parfait amour, si je pouvais être sûr qu'elle m'accorderait son cœur, si je réussissais à Berne à obtenir le consentement de son père. « Votre maman, ajoutai-je, a bien voulu me promettre que je puis être sûr du sien, dès que j'aurai celui de son époux. »

A ces mots la mère, se levant, nous dit, de l'air le plus affable, que nos explications pourraient durer longtemps, et qu'ainsi elle nous laissait jusqu'à midi. Elle prit sa fille aînée et sortit avec elle pour aller faire des visites.

Sara me dit, dès que nous fûmes seuls, qu'elle ne pouvait pas comprendre que j'eusse le moindre doute sur son parfait assentiment à notre union, qui faisait le plus cher de ses vœux. « Je vous ai prouvé mon amour, mon ami, me dit-elle du ton le plus tendre, et j'ai la conviction qu'en devenant votre femme je serai parfaitement heureuse. Vous pouvez compter que je n'aurai de volonté que la vôtre, et, quelque part qu'il faille vous suivre, je ne verrai en Suisse rien qui soit digne de mes regrets. »

Le cœur, l'âme attendris par la douceur de ces paroles, je presse l'amoureuse Sara contre mon sein, et je la vois partager mes transports ; mais elle me conjure de me modérer quand elle me voit disposé à les lui témoigner sans réserve. Elle me serre dans ses bras, me con-

jure de ne pas exiger ce qu'elle était déterminée à ne plus m'accorder que lorsqu'elle m'appartiendrait par des nœuds légitimes.

« Quoi ! vous voulez me désespérer? Avez-vous pensé, Sara, que votre résistance peut me coûter la vie? Est-il possible que vous m'aimiez et que vous n'ayez pas horreur du funeste préjugé que vous opposez à notre mutuel amour? Cependant je ne puis douter ni de votre amour pour moi, ni de votre penchant au plaisir.

— Oui, cher et tendre ami, je vous adore et j'aimerais le plaisir avec vous; mais vous devez respecter et chérir ma délicatesse. »

Sara, voyant mes yeux humides de larmes, fut si pénétrée, qu'elle tomba en défaillance. Je la soutins et la déposai doucement sur un lit qui était à deux pas. Sa défaillance n'était pas complète, mais sa pâleur m'alarma. Je lui fis respirer des sels, je frottai ses tempes avec des gouttes de Savoie que je portais sur moi et bientôt, ouvrant les yeux, elle m'offrit sa bouche et parut heureuse du calme de mes sens dont elle trouvait le témoignage dans mon baiser.

Dans sa situation, la pensée d'abuser de son état m'aurait fait horreur.

« Vous venez, me dit-elle en se remettant sur son séant, de me convaincre de la sincérité de vos sentiments.

— Auriez-vous pu imaginer, divine amie, que j'aurais eu la bassesse d'abuser de votre défaillance? Et pourrais-je trouver avec vous une jouissance que vous ne partageriez pas?

— Je ne le crois pas, mais je ne m'y serais pas opposée : il se peut cependant qu'alors je ne vous aurais plus aimé.

— Sara, vous usez, sans le savoir, d'un enchantement qui me perd. »

Après ces paroles, m'asseyant tristement au chevet de son lit, je m'abandonnai aux plus accablantes réflexions sans que Sara, qui devinait peut-être ce qui se passait en moi, cherchât à me distraire.

Sa mère, étant rentrée, lui demanda pourquoi elle était au lit, mais son interrogation n'avait rien du soupçon, que ma position et mon air auraient au reste parfaitement démenti. Sara lui dit la vérité.

M. M. F. étant rentré bientôt après, nous dînâmes, mais silencieusement. Ce qui m'était arrivé, et ce que j'avais appris de la bouche de cette même fille, dont le cœur était aussi pur que la passion était ardente, m'avaient jeté dans l'abattement le plus complet. Je voyais clairement que je n'avais plus rien à espérer et, connaissant mon tempérament, je sentis que je devais penser à moi. Il n'y avait que six semaines que Dieu m'avait aidé à sortir des chaînes d'une Charpillon, dont je connaissais l'infâme caractère, et je me voyais en danger de me passionner pour un ange, dont je ne pouvais méconnaître les vertus. Le danger était mille fois plus grand; or, ne prévoyant pas même qu'elle pût devenir ma femme, j'entrevoyais la perte de ma raison et ma mort. Elle en aurait été la cause, et je n'aurais pas eu la triste compensation de pouvoir m'en plaindre.

Ce sont à peu près les réflexions que j'avais faites pendant la défaillance de Sara, et elles avaient besoin de mûrir.

Il y avait à la Cité une vente d'objets précieux qu'on allait débiter par le moyen d'une loterie. Sara avait lu cette annonce, et je l'invitai avec sa mère et sa sœur à venir y prendre part avec moi. Je n'eus pas de peine à obtenir leur assentiment, et nous y trouvâmes une foule de personnes de distinction, entre autres la comtesse Harington, milady Stanhope, Émilie et ses filles. La

mère avait alors sur le corps une étrange affaire. Elle faisait informer chez elle, par des commissaires de la justice, pour découvrir le voleur de six mille livres sterling qu'on avait volées à son mari, tandis que personne à Londres ne doutait que ce ne fût elle qui avait soustrait cette somme.

Mme M. F. se dispensa de jouer, mais ne s'opposa point à ce que ses filles acceptassent les lots que je les engageai à prendre, et elles furent heureuses : car pour dix ou douze guinées, elles rapportèrent des objets précieux pour plus de soixante.

Me sentant chaque jour plus épris de Sara, mais convaincu que je n'en obtiendrais plus que des faveurs très légères, je crus ne pas devoir tarder à m'expliquer. Ainsi, après souper, étant encore à table, je dis à l'aimable famille que, n'étant pas sûr que la ravissante Sara pût devenir ma femme, je m'étais décidé à différer mon voyage à Berne. Le père m'approuva, en me disant que je pourrais entretenir une correspondance avec sa fille. Sara, se possédant, sembla consentir à cet arrangement, mais il était facile de voir qu'elle se faisait violence.

Je passai une nuit cruelle. C'était la première fois de ma vie que je me voyais aimé et malheureux, à cause d'un caprice de l'espèce la plus étrange. Pesant les raisons que Sara m'alléguait et les trouvant frivoles, je concluais que mes caresses lui avaient déplu.

Pendant les trois derniers jours, je me trouvai plusieurs fois tête à tête avec elle, mais je modérai toujours les transports que sa présence m'excitait, et de sa part j'obtins mille caresses décentes qui auraient pu me paraître des faveurs signalées, si je n'en avais pas obtenu déjà la faveur par excellence. J'appris par là ce que je savais et ce que je ne croyais pas possible, parce que j'avais jusqu'alors éprouvé le contraire : c'est que, si l'abstinence irrite d'or-

dinaire l'amour, parfois aussi elle produit l'effet opposé. Sara, à la longue, m'aurait réduit à l'indifférence : car je n'aurais jamais pu la trouver indigne de mon amitié ; tandis qu'un caractère différent, une Charpillon qui me trompait et me mettait en fureur, une coquette prostituée qui sait toujours faire espérer et qu'on ne trouve jamais, commence par inspirer le désespoir par l'irritation, et finit par inspirer le mépris et souvent la haine par la déception.

La famille partit pour Ostende, et je les accompagnai jusqu'à l'embouchure de la Tamise. Je remis à Sara une lettre pour Mme de W. ; c'était la savante Hedvige, qu'elle ne connaissait pas. Deux ans après, Sara devint sa belle-sœur, ayant épousé un frère de M. de W. ; et elle fut heureuse.

Aujourd'hui, quand je demande des nouvelles de mes anciennes connaissances à des personnes qui viennent du pays ou qui en sont, je les écoute avec attention, avec plaisir même ; mais l'intérêt qu'elles réveillent en moi est moins fort qu'un trait d'histoire, qu'une anecdote arrivée il y a cinq ou six siècles, et qui serait inconnue de tous les savants, c'est en un mot de l'histoire ancienne. Nous avons pour nos contemporains, et même pour certains compagnons de nos folies d'ancienne date, une espèce de mépris, ou au moins d'indifférence qui pourrait fort bien provenir de celui qu'en certains moments nous avons de nous-mêmes. Il y a quatre ans que j'écrivis à Hambourg à Mme G. Ma lettre commençait ainsi :

« Après un silence de vingt-neuf ans... »

Elle ne daigna pas me répondre, et je ne trouvai pas cela mauvais. Je pense que nous ne nous soucions nullement l'un de l'autre, et c'est bien naturel.

Quand mon lecteur saura qui est cette Mme G., il rira et fera bien. Il y a deux ans que j'étais en chemin

pour aller à Hambourg : qu'allais-je y faire? mon bon génie me fit revenir à Dux.

Après le départ de mes hôtes, éprouvant un vide mêlé de tristesse, j'allai à l'Opéra de Covent-Garden, où je trouvai Goudar qui me demanda si je voulais aller au concert de la Sartori, où je verrais une jeune Anglaise, qu'il me peignit comme un bijou, et qui parlait italien.

Venant de perdre Sara, je ne me sentais pas disposé à -aire sitôt une nouvelle connaissance ; mais je fus curieux de voir cette jeune merveille. Je suivis ma curiosité et je ne trouvai que de l'ennui : cela me fit plaisir. La jeune Anglaise était pourtant jolie. Un jeune Livonien, qui se faisait appeler Baron de Henau, d'une figure très intéressante, en paraissait fort épris. Après le souf per, étant venue nous offrir des billets pour un nouveau concert, j'en pris un pour moi et un pour Goudar, et lui donnai deux guinées ; mais le baron livonien en prit de suite cinquante et lui en donna le montant en un billet de banque de cinquante guinées. Je vis par là qu'il voulait l'enlever d'emblée : le trait me plut. Je le crus opulent, sans me soucier d'approfondir le fait. Il me fit des avances, et nous devînmes amis. Je dirai bientôt les suites de cette fatale connaissance.

Me promenant un jour avec Goudar à Hyde-Park, il me quitta pour parler à deux demoiselles qui me parurent jolies à la faveur de leurs chapeaux. Me rejoignant peu d'instants après, il me dit :

« Une dame hanovrienne, veuve et mère de cinq filles, est venue ici il y a deux mois avec toute sa progéniture. Elle demeure dans une maison voisine. Elle sollicite du gouvernement un dédommagement pour le tort que lui a causé le passage d'un corps d'armée commandé par le duc de Cumberland. Cette mère étant malade, à ce qu'on dit, se tient toujours dans son lit et

ne se laisse voir de personne. Elle envoie ses deux aînées solliciter le dédommagement qu'elle attend, et ce sont les deux jeunes personnes que vous venez de voir. Elles ne peuvent venir à bout de rien. L'aînée a vingt-deux ans, et sa plus jeune sœur en a quatorze : elles sont toutes jolies, parlent également bien le français, l'anglais et l'allemand, et reçoivent fort bien quiconque leur fait une visite, étant toujours toutes ensemble. J'ai été les voir par curiosité, et j'en ai été bien accueilli; mais, ne leur ayant rien donné, je n'ose y retourner tout seul. Si vous en êtes curieux, nous pouvons y aller.

« Comment n'en être pas curieux, après cette histoire? Allons-y; mais si celle qui me plaira n'est pas complaisante, elle n'aura rien.

— Vous ne donnerez rien, car elles ne se laissent pas même prendre la main.

— Ce sont des Charpillons?

— Il y a apparence. Mais vous n'y verrez pas d'hommes.»

Nous arrivons dans une grande salle où mes regards sont frappés par l'aspect de trois jolies filles et par celui d'un homme à figure sinistre. Je leur adresse les compliments d'usage, auxquels elles ne répondent que par une révérence polie, mais accompagnée d'un air de profonde tristesse.

Goudar, ayant parlé à l'homme, vint à moi en levant les épaules et me dit :

« Nous sommes venus dans un vilain moment. Cet homme est un agent de justice qui veut mener la mère en prison, à moins qu'on ne paye à l'hôtel vingt guinées qu'elle lui doit pour le loyer, et elles n'ont pas le sol. Quand la mère sera en prison, le propriétaire ne manquera pas de mettre les filles à la porte.

— Elles iront loger avec leur mère, et cela ne leur coûtera rien.

— Point du tout. Elles pourront aller manger en prison pour leur argent, mais rien de plus ; car on ne loge en prison que les prisonniers. »

Je demandai à l'une d'elles où étaient ses sœurs.

« Elles sont sorties pour tâcher de se procurer de l'argent, car l'hôte ne veut pas se contenter de caution ; il veut de l'argent comptant, et nous n'avons rien à vendre.

— C'est fort triste, mademoiselle, et que dit votre mère ?

— Elle pleure, et malade comme elle est, ne pouvant sortir du lit, on veut la conduire en prison ! Pour la consoler, le maître de la maison lui a fait dire qu'il la fera porter.

— C'est barbare. Mais je vous trouve jolie, mademoiselle, et je pourrais vous tirer d'embarras si vous vouliez être bonne.

— Je ne devine pas de quelle bonté vous voulez parler.

— Votre maman pourra vous dire de quoi il s'agit : allez la consulter.

— Monsieur, vous ne nous connaissez pas : nous sommes d'honnêtes filles, et de plus nous sommes des demoiselles de condition. »

En achevant ces mots, la petite personne me tourna le dos et se remit à pleurer. Les deux autres, aussi jolies que la première, se tenaient debout et ne disaient mot. Goudar me dit en italien qu'à moins de consoler ces affligées d'une manière efficace, nous ferions là fort mauvaise figure, et j'eus assez peu d'humanité pour m'en aller sans rien répondre.

CHAPITRE II

Les Hanovriennes.

Comme nous sortions, nous rencontrâmes sur le pas de la porte les deux aînées qui rentraient d'un air triste. Je fus frappé de leur beauté, et fort surpris d'entendre l'une d'elles me saluer en disant :

« C'est M. le chevalier de Seingalt.

— Lui-même, mademoiselle, et fort affligé de votre malheur.

— Me feriez-vous l'honneur, monsieur, de remonter un instant.

— Une affaire pressante m'en empêche.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure. »

Je ne pus lui refuser cette faveur, et elle employa le quart d'heure à me conter le malheur de sa famille dans le Hanovre, leur voyage à Londres pour obtenir des dédommagements, l'inutilité de leurs démarches, l'obligation de faire des dettes pour vivre, la maladie qui empêchait leur mère d'agir en personne, la barbarie du maître de la maison, la prison que leur mère avait en perspective, tandis qu'elles allaient se trouver dans la rue, enfin la dureté de toutes ses connaissances qui lui avaient refusé des secours.

« Nous n'avons rien à vendre, monsieur, et toutes nos ressources consistent en deux shillings pour nous acheter du pain, la seule nourriture que nous puissions nous permettre.

— Qui sont ceux qui, vous connaissant, mademoiselle,

peuvent avoir le triste courage de vous abandonner dans une pareille détresse ? »

Elle me nomma plusieurs personnes, entre autres lord Baltimore, le marquis de Caraccioli, ministre de Naples et lord Pembroke.

« C'est incroyable, lui dis-je, car je connais ces trois derniers messieurs pour nobles, riches et généreux. Il faut qu'il y ait une grande et juste raison ; car vous êtes toutes belles, et la beauté est pour ces messieurs une lettre à vue.

— Oui, monsieur, il y a une raison. Ces nobles et riches seigneurs nous abandonnent et nous méprisent. Notre situation ne leur fait pas pitié, parce que nous ne voulons pas consentir à des désirs qui blessent notre devoir.

— C'est-à-dire qu'ils vous trouvent aimables, et qu'ils veulent que vous vous prêtiez à satisfaire les désirs que vous leur inspirez ; et, comme vous n'avez aucune pitié d'eux, ils ne veulent avoir aucune pitié de vous. Est-ce bien cela ?

— Précisément.

— Je trouve qu'ils ont raison.

— Raison ?

— Bien certainement, et je pense absolument comme eux. Nous vous laissons à vos devoirs et nous gardons notre argent pour nous procurer des plaisirs que vous nous refusez. Votre malheur, en ce moment, est d'être jolies ; car vous trouveriez facilement vingt guinées, si vous étiez laides. Je vous les donnerais moi-même ; car alors on les attribuerait à la bienfaisance, tandis que, belles et faites pour inspirer d'ardents désirs, on n'attribuerait mon action qu'à l'espoir d'en obtenir la récompense, et on se moquerait de moi avec raison, car on me saurait dupe. »

Je devais parler ainsi à cette fille dont la faconde était adroite et vraiment entraînante.

La voyant interdite, je lui demandai comment elle me connaissait.

« Je vous ai vu à Richmond avec la Charpillon.

— Elle m'a coûté deux mille guinées, sans en avoir rien obtenu ; mais sa leçon ne doit pas être perdue ; car je me suis promis de m'assurer toujours les faveurs avant de les payer. »

Dans ce moment sa mère l'ayant appelée, elle me pria d'attendre un instant, et revint bientôt me dire que la malade me priait de passer un moment chez elle.

Je trouvai dans son lit et sur son séant une femme de quarante-cinq ans environ, qui conservait des restes qui annonçaient qu'elle avait été belle ; elle portait l'empreinte de la tristesse, mais nullement les marques d'une maladie. Des yeux vifs et pleins d'expression, une physionomie spirituelle, un air fin, tout en elle me dit de me tenir sur mes gardes : elle avait, avec des manières plus distinguées, un faux air de la mère de la Charpillon : motif de plus pour lui fermer toutes les entrées de la sensibilité.

« Madame, lui dis-je, que désirez-vous de moi ?

— Monsieur, j'ai entendu tout ce que vous avez dit à mes filles, et convenez que vous ne leur avez point parlé en père.

— J'en conviens, madame, mais un langage de père n'aurait pas convenu au rôle d'amant, le seul que je veuille jouer auprès d'elles. Si j'avais des filles, madame, je me figure qu'un prédicateur leur serait inutile. J'ai dit à vos demoiselles ce que je sens, et ce qu'il fallait que je leur disse pour atteindre le but auquel je vise. Je n'ai point de prétention à la vertu, et je suis adorateur du beau sexe : après cet aveu, si elles ont besoin de moi,

elles savent, et vous aussi, quel est le chemin de ma bourse. Si elles veulent être sages à leur manière, je ne les tourmenterai plus, mais elles ne doivent pas tourmenter les hommes. Adieu, madame; comptez que je ne parlerai plus à vos filles.

— Encore une minute, monsieur. Mon mari était le comte de ..., et vous voyez que mes filles sont respectables par leur naissance.

— Je ne puis mieux leur prouver mon respect qu'en ne les voyant plus.

— Notre situation ne vous fait donc pas pitié?

— Beaucoup, et je la changerais de suite gratis, si vous n'aviez rien à me donner, si vos filles étaient laides; mais, madame, elles sont jolies, et cela change la position.

— Quel raisonnement!

— Il est puissant à mes yeux, et je suis, pour mon compte, juge suprême de son importance. Vous avez besoin de vingt guinées pour ne pas aller en prison, elles sont à votre disposition, dès que l'une de vos cinq comtesses aura passé une nuit joyeuse avec moi.

— Quel langage à une femme de mon rang! jamais on ne m'a parlé ainsi.

— Excusez ma sincérité, mais qu'est le rang en besace? Permettez que je vous quitte.

— Nous sommes réduites aujourd'hui à ne manger que du pain.

— Pour des comtesses, c'est dur, sans doute.

— Vous semblez vous moquer de ce titre?

— Je l'avoue, mais je ne veux pas vous offenser. Au reste, si vous le trouvez bon, je resterai à dîner avec vos demoiselles, et je payerai pour toutes et même pour vous.

— Vous êtes singulier. Mes filles seront tristes, car on va me transporter en prison; vous vous ennuierez.

— C'est mon affaire.

— Donnez-leur plutôt ce que vous dépenseriez.

— Non, madame, je veux, pour mon argent, jouir au moins avec mes yeux et mes oreilles. Je ferai différer votre arrestation jusqu'à demain, et jusqu'à demain, la Providence s'en mêlera peut-être.

— L'hôte ne veut pas attendre.

— Laissez-moi faire. »

Je chargeai Goudar d'aller voir ce que l'hôte exigeait pour renvoyer le bailiff pendant vingt-quatre heures. Il revint me dire qu'il voulait une guinée et une caution qui lui payerait les vingt guinées, si ses locataires s'en allaient avant l'expiration des vingt-quatre heures.

Mon marchand de vin demeurait tout près de là. Je dis à Goudar de m'attendre, et, l'affaire étant arrangée dans un moment, je remonte avec un billet de l'hôte que je remis au bailiff, qui partit à l'instant; puis je dis aux cinq nymphes qu'elles pouvaient rire à leur aise pendant vingt-quatre heures encore. Ayant informé Goudar des arrangements que je venais de prendre, je le priai de nous faire venir un bon dîner pour huit personnes. Goudar sortit, et, étant entré chez la mère, j'y appelai ses filles que je rendis toutes joyeuses en leur disant que nous allions faire bombance jusqu'au lendemain. Elles ne revenaient pas de la surprise que leur causait la manière accélérée avec laquelle j'avais changé chez elles.

« Voilà, madame, dis-je à la mère, tout ce que j'ai pu faire pour vous. Vos filles sont charmantes; elles m'intéressent toutes vivement; je vous ai procuré une paix de vingt-quatre heures, sans en rien exiger; je dînerai, je souperai, je passerai la nuit avec elles, sans leur demander même un seul baiser; mais si demain rien n'est changé dans votre système, je vous remettrai dans la

situation où vous étiez naguère, et je ne vous incommoderai plus.

— Qu'entendez-vous par changer de système?

— Inutile, vous me comprenez.

— Mes filles ne se prostitueront jamais à personne.

— Je les vanterai dans tout Londres pour des chastes Suzannes, et j'irai dépenser mes guinées ailleurs.

— Vous êtes bien méchant.

— Très méchant, je l'avoue, mais c'est quand on n'est pas bon à ma manière. »

Goudar revint, et nous retournâmes dans la chambre des demoiselles, car la mère ne voulut pas se montrer à mon ami, disant que j'étais le seul homme qu'elle eût pu se décider à recevoir dans sa situation depuis qu'elle était à Londres.

Notre dîner à l'anglaise fut assez bon, mais j'eus un vrai plaisir à voir ces cinq malheureuses dévorer tout ce que je mettais sur leurs assiettes. On eût dit que c'étaient des sauvages qui se repaissent d'une proie après une longue abstinence. J'avais fait venir un panier d'excellent vin, et j'en fis boire une bouteille à chacune; mais peu habituées à cette boisson, elles devenaient ivres. Leur mère avait dévoré tout ce que je lui avais envoyé et je n'avais pas mesuré les morceaux : elle vida également une bouteille de bourgogne, qu'elle supporta fort bien.

Malgré leur ivresse, les jeunes bacchantes furent à l'abri de toute atteinte; je tins parole, et Goudar ne se permit pas la moindre licence. Nous soupâmes gaiement, et après un ample bol de punch, je les quittai, amoureux de toutes, et fort incertain si je me trouverais aussi brave le lendemain.

En nous retirant, Goudar me dit que je faisais à merveille d'aller me coucher, que j'agissais en maître roué

avec ces bégueules, mais que si je lâchais pied, j'étais perdu.

Je voyais qu'il parlait en maître, et je me proposais bien de lui prouver que je n'étais pas moins expert que lui.

Le lendemain, impatient de savoir le résultat du conseil que la mère devait avoir tenu avec ses filles, j'allai chez elles sur les dix heures. Les deux aînées étaient en course depuis le matin pour solliciter celles de leurs connaissances qu'elles n'avaient pu voir la veille, et les trois cadettes se précipitèrent vers moi comme des épagneuls qui fêtent leur maître à sa rentrée dans la maison ; mais elles ne me permirent ni de les embrasser ni de leur baiser la main. Je leur dis qu'elles avaient tort d'en user ainsi, et je frappai à la porte de la mère, qui me pria d'entrer et qui me remercia de la belle journée que je leur avais procurée.

« Dois-je retirer ma caution, madame la comtesse?

— Vous en êtes le maître, mais je ne vous en crois pas capable.

— Vous êtes dans l'erreur. Je crois que vous connaissez le cœur humain, madame, mais vous n'avez pas étudié l'esprit, ou vous vous imaginez en avoir plus que personne. Toutes vos filles m'ont enflammé hier; mais, dussé-je en mourir, je ne ferai rien ni pour vous, ni pour elles, avant que vous ayez fait pour moi la seule chose qui soit en votre pouvoir. Là-dessus, je vous abandonne à vos propres réflexions, et surtout à vos vertus. »

Elle me supplia de rester, mais sans l'écouter, sans regarder les jeunes enchanteresses, je sortis, et j'allai dire à Maisonneuve, mon marchand de vin, de retirer la caution; puis, avec le cœur d'un tigre, j'allai trouver lord Pembroke, que je n'avais pas vu depuis trois semaines. Dès que je lui parlai des Hanovriennes, il partit

d'un éclat de rire, et me dit qu'il fallait forcer ces fausses Agnès à remplir leur vocation de bonne foi. « Elles sont venues hier, me dit-il, me débiter leur élégie; mais, bien loin de les aider, je leur ai ri au nez. Elles n'avaient pas de quoi manger, et je n'ai pas permis à ma main de leur tendre une misérable guinée : elles m'en ont fait débourser une douzaine en trois ou quatre fois, me faisant espérer de la reconnaissance, et me trompant toujours. Ce sont des drôlesses dans le goût de la Charpillon. »

Je lui dis ce que j'avais fait la veille, et ce que j'avais dessein de faire; vingt guinées pour la première, et autant pour chacune des sœurs; mais payées après le fait, et pas autrement.

« J'avais la même idée, mais je m'en suis dédit, et je ne pense pas que vous réussirez; car Baltimore leur en a offert deux cents; c'est quarante pour chacune, et le marché est allé à vau-l'eau, parce qu'elles voulaient l'argent d'avance. Elles lui firent une visite hier, comme à moi, mais elles l'ont trouvé impitoyable, car elles l'ont trompé plusieurs fois.

— Nous verrons ce qu'elles feront quand la mère sera sous les verrous, et je parie que nous les aurons à bon marché. »

Je rentrai pour dîner, et Goudar vint me dire qu'il sortait de chez elles, que l'huissier leur avait déclaré qu'il n'attendrait que jusqu'à quatre heures; que les deux aînées étaient revenues de leurs courses sans rien rapporter, ayant trouvé tous les cœurs fermés; enfin que, n'ayant pas un morceau de pain à mettre sous la dent, elles avaient vendu une de leurs robes pour quelques shillings. Je trouvais cela inconcevable.

J'étais sûr qu'elles auraient encore recours à moi, et je ne me trompais pas. Nous étions au dessert quand

elles parurent devant moi. Je les fis asseoir, et l'aînée mit en jeu tous les ressorts de son éloquence pour me persuader à prolonger ma caution jusqu'au lendemain. « Vous me trouverez insensible, lui dis-je, à moins que vous n'adoptiez le projet que je vais vous communiquer, si vous voulez me suivre dans une autre chambre. »

Elle me suivit, laissant sa sœur avec Goudar, et l'ayant fait asseoir à mon côté sur un divan, je mis vingt guinées devant elle, lui disant :

« Elles sont à vous, mais vous savez à quel prix. »

Mon offre rejetée avec mépris, je crus qu'elle voulait l'excuse d'une attaque sérieuse, et, comptant sur une résistance de forme, je la presse; mais elle résiste avec force et menace de crier, si je ne la laisse tranquille.

Mon ardeur étant calculée, je n'eus pas de peine à me dompter, et je la priai de sortir à l'instant de chez moi. C'est ce qu'elle fit en emmenant sa sœur.

Le soir, en allant à la Comédie, je passai chez Maisonneuve pour savoir ce qu'il y avait de nouveau. Il me dit que le bailiff avait fait porter la mère en prison, que la cadette avait voulu la suivre, et qu'il ignorait ce que les quatre autres filles étaient devenues.

Je rentrai chez moi fort affligé, me reprochant presque de n'avoir pas eu pitié d'elles; mais, au moment de me mettre à table pour souper, les voilà devant moi comme quatre Madeleines. L'aînée, qui était l'orateur de la bande, me dit que leur mère était en prison, et qu'elles passeraient la nuit dans la rue, si je n'avais pas l'humanité de leur accorder une chambre, même sans lit.

« Vous aurez des chambres, des lits et bon feu, leur dis-je; mais je veux vous voir manger. Allons, asseyez-vous. » Je vis la joie briller dans leurs yeux. Je fis apporter tout ce qu'il y avait de cuit à la cuisine; elles mangèrent beaucoup, mais tristement, et ne burent que de l'eau.

« Votre tristesse et votre abstinence m'ennuient, dis-je à l'aînée ; vous pouvez monter au second avec vos sœurs ; vous y trouverez tout ce qu'il vous faut pour passer commodément la nuit ; mais ayez soin de vous en aller à sept heures du matin, et ne vous présentez plus ici. »

Elles montèrent sans mot dire.

Une heure après, au moment où j'allais me coucher, l'aînée entra dans ma chambre, en me disant qu'elle avait à me parler en tête à tête. Ayant renvoyé mon nègre, je lui dis de s'expliquer.

« Que ferez-vous pour nous, me dit-elle, si je partage votre couche ?

— Je vous donnerai vingt guinées, et je vous logerai et vous nourrirai toutes aussi longtemps que vous serez bonne. »

Sans mot dire, elle commença à se déshabiller et vint se mettre à ma discrétion ; mais je ne trouvai que de la soumission, et elle ne m'honora pas même d'un seul baiser. Dégoûté, au bout d'un quart d'heure, d'une insensibilité offensante, parce qu'elle ne pouvait être que calculée, je me levai, et lui ayant donné un billet de banque de vingt guinées, je lui ordonnai impérativement de se rhabiller et de remonter dans sa chambre.

« Vous sortirez toutes de chez moi demain matin, lui dis-je, car je suis mécontent de vous. Vous vous êtes avilie en vous prostituant, au lieu de vous donner à l'amour. J'en rougis pour vous. »

Elle obéit à la muette, et je m'endormis très mécontent.

A sept heures du matin, je sens une main légère qui me secoue doucement ; j'ouvre les yeux, et je vois avec surprise que c'était la seconde.

« Que me voulez-vous ? lui dis-je d'un ton froid et réprobatif.

— Je désire émouvoir votre pitié, et vous engager à nous garder quelques jours encore. Vous pouvez compter sur ma reconnaissance. Ma sœur m'a tout confié : vous êtes mécontent d'elle, mais pardonnez-lui ; elle n'a pu mieux faire, parce qu'elle a le cœur engagé ailleurs. Elle aime un Italien qui est arrêté pour dettes.

— J'imagine que vous êtes aussi amoureuse de quelqu'un?

— Non, je n'aime encore personne.

— Et vous pourriez m'aimer? »

Elle baisse les yeux et me presse doucement la main.

Je l'attire doucement à moi, je l'embrasse, et sentant ses lèvres répondre à mes baisers :

« Vous avez vaincu, lui dis-je.

— Aussi m'appelai-je Victoire.

— C'est un nom qui me plaît et que j'aurai du plaisir à vous confirmer. »

Victoire, tendre et pleine de sentiment, me fit passer deux heures délicieuses qui me dédommagèrent amplement du mauvais quart d'heure que j'avais passé avec sa sœur.

A la fin de nos premiers exploits, je lui dis :

« Ma chère Victoire, je suis tout à toi. Fais porter ta mère ici dès qu'elle sera libre. Voici vingt guinées pour toi »

Elle ne s'y attendait pas, et dans son agréable étonnement, son sein palpitait d'aise, ses yeux étaient humides d'amour et de reconnaissance : elle ne pouvait pas parler, mais on voyait le bonheur se peindre sur tous ses traits. Pour moi, j'étais heureux, et je crois qu'il entrait dans mon bonheur autant de satisfaction de bienfaisance que de contentement amoureux. L'homme le plus vertueux comme le plus dépravé est un composé

d'éléments si bizarres ! J'ordonnai dès ce moment mon ordinaire pour huit personnes, et je fermai ma porte à tout le monde, Goudar excepté. Je faisais une dépense de fou, et je sentais que je m'acheminais à la fin de mes moyens ; mais je jouissais, et je comptais aller me refaire à Lisbonne.

La mère vint en chaise à porteurs vers midi, et alla de suite se mettre au lit. Étant allé la voir, j'écoutai, sans m'étonner, tous les éloges qu'elle faisait de mes vertus. Elle voulait que je crusse qu'elle était persuadée que les quarante guinées que j'avais données à ses filles n'étaient qu'un effet de ma générosité, et que ses filles ne les avaient point reçues pour prix des faveurs que j'en avais obtenues. Je la laissai se complaire dans son hypocrisie.

Le soir, je les conduisis à Covent-Garden, où le castrat Tenducci me surprit beaucoup en me présentant sa femme légitime, dont il avait deux enfants. Il se moquait de ceux qui prétendaient qu'en sa qualité de castrat il ne pouvait pas procréer son semblable. La nature l'avait fait monstre pour le conserver homme : il était *triorchis*, et, comme dans l'opération on ne lui avait extirpé que deux glandes séminales, celle qui lui restait suffisait pour constater sa virilité.

De retour dans mon petit sérail, je soupai délicieusement avec les cinq nymphes, qui furent charmantes de gaieté ; puis j'allai passer une nuit toute d'amour avec Victoire, qui se félicitait d'avoir fait ma conquête. Elle me dit que l'amant de sa sœur était Napolitain, qu'il s'appelait le marquis de Petina, et qu'il devait l'épouser dès qu'il sortirait de prison ; qu'il attendait de l'argent et que sa mère était enchantée de voir sa fille à la veille de devenir marquise.

« Combien doit-il, ce marquis?

— Vingt guinées.

— Et pour une misère pareille, le ministre de Naples le laisse en prison? C'est étonnant!

— Il ne veut pas le recevoir, parce qu'il est parti de Naples sans la permission de son souverain.

— Dis à ta sœur que si le ministre de Naples m'assure que Petina n'en impose pas sur son nom, je le ferai sortir de prison sans aucun retard. »

Étant sorti pour aller inviter ma fille à dîner, avec une autre pensionnaire que j'aimais beaucoup, je passai chez le marquis de Caraccioli, homme très aimable, dont j'avais fait la connaissance à Turin. Je trouvai chez lui le célèbre chevalier d'Éon, et je n'eus pas besoin de le prendre en particulier pour lui demander les informations dont j'avais besoin au sujet de Petina. « Ce jeune homme, me dit le ministre, est bien ce qu'il se dit ; mais je ne le recevrai et ne lui donerai de l'argent que lorsqu'il me fera écrire par le marquis Janucci qu'il a la permission de voyager. » Je ne lui en demandai pas davantage, et je restai encore une heure chez lui, charmé d'entendre Éon raconter son affaire.

Éon avait déserté le ministère, ou plutôt l'ambassade, à cause de dix mille livres que le département des affaires étrangères de Versailles n'avait jamais voulu lui faire payer et qui lui étaient légitimement dues. Il s'était mis sous la protection des lois anglaises et, après avoir trouvé deux mille souscripteurs à une guinée, il avait fait mettre sous presse un grand volume in-4° dans lequel il livrait à la publicité toutes les lettres qu'il avait reçues du ministère français depuis cinq ou six ans.

A cette époque, un banquier de Londres venait de déposer à la banque vingt mille guinées, qu'il proposait au public en gageure que le chevalier d'Éon était une femme. Une société ayant accepté la gageure, on ne pouvait

la décider, à moins qu'Éon ne se laissât visiter en présence de témoins. On lui avait offert la moitié de l'enjeu ; mais le chevalier s'était moqué des parieurs. Il disait qu'une pareille visite le déshonorerait, soit qu'il fût homme, soit qu'il fût femme. Caraccioli lui dit que la visite ne pouvait le déshonorer que dans le cas où il serait femme, et je fus de l'avis contraire. Au bout d'un an, la gageure fut annulée ; mais trois ans après, ayant reçu sa grâce du roi de France, il parut à la cour habillé en femme et décoré de la croix de Saint-Louis.

Louis XV n'avait jamais ignoré le secret du sexe du chevalier d'Éon, mais le cardinal de Fleury lui avait appris que les monarques doivent être impénétrables, et Louis le fut dans toute sa vie.

De retour chez moi, je donnai vingt guinées à la Hanovrienne en lui disant d'aller chercher son marquis et de le mener dîner avec nous, parce que j'avais envie de le connaître. Je crus la voir mourir de joie.

D'accord avec Victoire, et sans doute aussi avec la mère, la troisième se détermina à son tour à gagner les vingt guinées, et cela ne lui fut pas difficile. C'était celle que lord Pembroke avait convoitée de préférence.

Ces cinq filles étaient comme cinq mets délicats dont un friand veut goûter tour à tour, et mon bon naturel faisait que le dernier me semblait toujours le meilleur. Cette troisième se nommait Auguste.

Le dimanche suivant je me vis en nombreuse compagnie. J'avais ma fille et la charmante pensionnaire, la Cornelis et son fils. Sophie fut accablée de baisers par les Hanovriennes, et je donnai cent baisers à miss Nancy Stein, qui n'avait que treize ans, mais dont les charmes printaniers et la beauté parfaite jetaient le trouble dans mes sens. On attribuait ma tendresse à un sentiment de parenté, à une affection paternelle ; mais, hélas ! elle était

de la nature la plus charnelle. Cette miss Nancy, qui me paraissait quelque chose de divin, était fille d'un riche négociant. Je lui dis que je désirais beaucoup de faire la connaissance de son père, et elle me répondit que son père, éprouvant le besoin de faire la mienne, s'était proposé de venir me voir ce jour même. Ravi de cette coïncidence de désirs, je donnai l'ordre qu'on le fît entrer dès qu'il se présenterait.

Le pauvre marquis de Petina était le seul qui jouât un triste rôle parmi nous. C'était un jeune homme d'assez belle taille, mais maigre, d'une laideur repoussante et bête à paître. Il me remercia en me disant qu'ayant saisi l'occasion de l'obliger, j'avais fait un bon coup, car il était sûr que le cas arriverait où il pourrait reconnaître ma bonté au centuple.

J'avais donné six guinées à ma fille pour s'acheter une pelisse, et elle me mena dans ma chambre pour me la faire voir. Sa mère la suivit pour me faire compliment sur le beau sérail que je m'étais fait.

A table, nous fûmes d'une gaieté charmante. J'étais entre ma fille et miss Nancy Stein. Je me sentais heureux. M. Stein arriva quand nous étions aux huîtres. Il embrassa sa fille avec cette tendresse exquise plus particulière, je crois, aux parents anglais qu'à ceux des autres pays.

M. Stein avait dîné, mais pourtant il mangea une centaine d'huîtres en quatre coquilles : mon cuisinier était unique pour la préparation de ce mets : il fit également grand honneur à mon champagne.

Nous passâmes trois heures à table, puis nous montâmes au troisième, où Sophie joua du clavecin à ravir et accompagna les airs que sa mère chanta. Le petit Cornelis brilla sur sa flûte. M. Stein me jura que de sa vie il n'avait eu un plus grand plaisir, et il ajouta que c'était peut-être un peu parce que le plaisir en Angleterre était

du fruit défendu les jours de fêtes et dimanches. Cette sortie me prouva que Stein avait de l'esprit, quoiqu'il parlât très mal le français. Il me quitta à sept heures, après avoir donné une très belle bague à sa fille qu'il reconduisit à sa pension avec sa charmante Nancy.

Le marquis de Petina me dit sottement qu'il ne savait où trouver une chambre. Je le devinai facilement, mais je lui dis qu'il en trouverait partout avec de l'argent. Tirant son amante de côté, je lui donnai une guinée pour qu'elle la lui remît, et je la priai de lui dire de ne revenir que quand je le ferais inviter.

Tous les étrangers étant partis, je pris les cinq sœurs et je les menai dans la chambre de la mère qui se portait à merveille, mangeant, buvant, dormant bien et beaucoup, et ne faisant rien, pas même lire, et n'écrivant jamais. Elle jouissait, dans tout le sens du mot, du plaisir *del dolce farniente*. Elle me dit cependant qu'elle pensait toujours à sa famille, qui n'était heureuse qu'en suivant les lois qu'elle lui imposait.

J'avais de la peine à m'empêcher de rire, mais je me contentai de lui dire que si ces lois étaient celles que ses charmantes filles suivaient, je les trouverais plus sages que celles de Solon.

Tenant Auguste assise sur mes genoux, je lui dis :

« Madame la comtesse, permettez-moi d'embrasser votre charmante fille. »

Au lieu de me répondre directement, l'hypocrite femelle se mit à faire un long sermon pour prouver la légitimité du baiser paternel. Pendant ce temps Auguste me prodiguait en secret les plus tendres caresses.

« O temps! ô mœurs! »

Le lendemain matin, étant à ma fenêtre, le marquis Caraccioli vint à passer et me demanda s'il pouvait monter. L'ayant admis avec empressement, je fis descendre

l'aînée, et je dis au ministre qu'elle allait épouser le marquis de Petina dès qu'il aurait reçu l'argent qu'il attendait.

Voici ce que Caraccioli lui dit, en s'adressant à elle :

« Mademoiselle, votre amant est bien le marquis de Petina, mais il est pauvre et ne recevra jamais le sou, et, quand il retournera à Naples, le roi le fera enfermer, et s'il vient à être remis en liberté, dès qu'il sera sorti ses créanciers le feront emprisonner à la Vicaria. »

Cet avis salutaire ne produisit aucun effet.

Après le départ du ministre, devant monter à cheval, je m'habillais à cet effet, lorsque Auguste vint me dire que, si je le voulais, sa sœur Hippolyte m'accompagnerait, car elle montait comme un écuyer. « C'est plaisant, lui dis-je, fais-la descendre. »

Hippolyte vint et me pria de lui faire ce plaisir, me promettant qu'elle me ferait honneur.

« Je le veux bien, mais avez-vous des habits d'homme, ou un costume de femme?

— Non.

— Il faut donc laisser la partie pour demain. »

Je m'occupai ce jour-là à lui faire confectionner les habits d'homme qui lui étaient nécessaires, et j'en devins amoureux quand Pégu dut lui prendre mesure d'une culotte. Tout fut prêt pour le lendemain, et notre partie fut charmante, car cette jeune fille maniait son cheval avec une adresse et une grâce surprenantes.

Après un excellent souper où le vin et la gaieté n'avaient pas manqué, Hippolyte heureuse accompagna Victoire dans ma chambre et l'aida à se déshabiller pour se coucher. Quand elle vint lui donner le bonsoir par un baiser, je lui en demandai un qu'elle me donna de suite; puis, ayant un peu plaisanté, Auguste fit changer le badinage en réalité, en lui disant de se coucher à côté de

moi, ce qu'elle fit à l'instant, sans me demander si je le voulais, tant elle était sûre de répondre à mes désirs. La nuit fut des mieux employées, et je n'eus pas à me plaindre du défaut d'excitation ; cependant Auguste fut sage et laissa la meilleure part à la nouvelle venue.

Le jour suivant nous remontâmes à cheval l'après-midi, toujours suivis de Jarbe, qui montait aussi fort bien. Hippolyte, dans le parc de Richmond, m'émerveilla par sa dextérité : elle attachait tous les regards. Le soir nous rentrâmes très satisfaits de notre promenade, et nous soupâmes.

Pendant le repas, je m'aperçus que Gabrielle, la plus jeune, avait l'air triste et boudeur. Je lui en demandai la raison, et avec un petit air mutin qui va si bien à une enfant, elle me dit :

« C'est que je monte à cheval aussi bien que ma sœur. »

— Bon, lui dis-je, je vous procurerai ce plaisir après-demain. »

Cela la remit en belle humeur.

Vantant ensuite l'adresse d'Hippolyte, je lui demandai où elle avait appris l'équitation. Elle partit d'un éclat de rire. Surpris, je lui demandai pourquoi elle riait, et elle me dit :

« C'est que je n'ai jamais eu de maître ; je n'ai que beaucoup de courage et quelque adresse naturelle.

— Et votre sœur, l'a-t-elle appris ?

— Non, dit Gabrielle, mais je ferai aussi bien qu'elle. »

Cela ne me paraissait pas croyable, car Hippolyte semblait voltiger sur son cheval, et son aplomb annonçait un écuyer consommé. Espérant que sa sœur suivrait son exemple, je leur dis que je les mènerais ensemble, et cette promesse les fit sauter de joie.

Gabrielle n'avait que quinze ans, et ses formes, bien que prononcées, n'étaient pas encore entièrement dévelop-

pées, et elles promettaient, à leur maturité, une beauté parfaite. Pleine de grâces et de naïveté, elle dit à ses sœurs qu'elle voulait m'accompagner dans ma chambre, ce que j'acceptai volontiers, sans m'enquérir si tout cela n'avait pas été concerté entre elles à mon insu.

Quand nous fûmes seuls, elle commença par me dire qu'elle n'avait jamais eu d'amant, et elle me permit de m'en assurer avec la plus naïve douceur. Gabrielle était telle que, des cinq, elle m'aurait fixé de préférence, si j'avais pu l'être. Elle me fit regretter le départ de sa mère, départ qu'à cause d'elle je trouvai trop précipité, et auquel la mère se détermina peu de jours après. Le matin, après lui avoir donné les vingt guinées de droit, je lui fis présent d'une belle bague, comme témoignage de mon affection particulière ; puis nous passâmes la journée à l'habiller pour la cavalcade du jour suivant.

Gabrielle, docile aux inspirations de sa sœur, monta à cheval comme si elle avait eu deux ans de manège. Nous sortîmes de la ville au pas, mais dès que nous fûmes dehors, nous allâmes ventre à terre jusqu'à Baune, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Nous avions fait cette course en vingt-cinq minutes, et il y a près de dix milles. Cela paraîtra incroyable à ceux qui ne connaissent pas la vélocité des coursiers anglais, et nous étions supérieurement montés. Mes deux voltigeuses, ivres de bonheur, étaient ravissantes. Je les adorais, et je m'adorais de les rendre si heureuses.

Au moment où nous remontions à cheval, voilà Pembroke. Il allait à Saint-Alban. Il s'arrête, admire mes deux compagnes qui caracolaient avec grâce, et, ne les reconnaissant pas d'abord, il me demande la permission de leur faire sa cour. Je riais en moi-même. Enfin il les remet et m'adresse son compliment, en me demandant

si j'aimais Hippolyte. Devinant ses intentions, je lui dis que je n'aimais que Gabrielle.

« Bien, dit-il, me permettez-vous d'aller vous voir ?

— Vous ne devez pas en douter, » lui répondis-je.

Puis, après le *shake-hand* amical, nous lâchâmes la bride, et nous arrivâmes bientôt à Londres.

Gabrielle n'en pouvait plus et se coucha en arrivant : elle dormit d'un somme jusqu'au lendemain, sans que je troublasse son doux sommeil ; et le matin à son réveil, lorsqu'elle se vit dans mes bras, elle commença à philosopher.

« Qu'il est facile, me dit-elle, de se rendre heureux dans ce monde, quand on est riche ! Mais qu'il est douloureux de ne pas le pouvoir, faute d'argent, quand on aperçoit le bonheur ! J'étais hier la plus heureuse des créatures, et pourquoi ne puis-je pas l'être tous les jours de ma vie ! Je ferais volontiers un accord pour que ma carrière fût bornée à peu d'années, pourvu que je pusse les remplir à mon gré. »

Je philosophais aussi, mais tristement. Je voyais mes ressources à leur fin, et je pensais à Lisbonne. Si mes moyens avaient été inépuisables, ces jeunes Hanovriennes m'auraient facilement tenu dans leurs doux liens jusqu'à la fin de mes jours. Il me semblait que je les aimais, non pas comme un amant, mais comme un père, et la réflexion que je couchais avec elles ne faisait qu'ajouter à ce tendre sentiment. Gabrielle me parlait le langage des yeux et je n'y voyais que l'expression de l'amour. Comment comprendre son amour, si elle n'avait pas eu l'idée de la vertu dégagée des préjugés que l'enseignement de l'enfance grave plus ou moins fortement en nos cœurs ? Je n'ai jamais pu le comprendre

Le lendemain Pembroke vint nous voir et me demanda à dîner. Auguste l'enchanta. Il lui fit des propositions

qui la firent rire, car il y mettait toujours la condition de débourser après coup, et elle ne voulait pas de cette restriction. Malgré cela, il lui donna, en partant, un billet de dix guinées qu'elle reçut avec beaucoup de grâce. Le lendemain, il lui écrivit un billet dont je parlerai dans un moment.

Quelques instants après le départ du lord, la mère me fit prier de passer auprès d'elle, et voici ce qu'elle me dit tête à tête, après un prologue sentimental sur ma générosité, sur mes vertus, sur les bienfaits que je ne cessais de répandre sur toute sa famille.

« Convaincue comme je le suis que vous aimez mes filles avec l'amour d'un tendre père, je désire qu'elles deviennent réellement vos filles, comme elles sont les miennes. Je vous offre ma main et mon cœur ; devenez mon époux, vous serez leur père, leur maître et le mien. Que me répondez-vous? »

J'eus grand besoin de me mordre fortement les lèvres pour ne pas lui répondre par un éclat de rire, qui menaçait de se faire jour malgré mes efforts pour le contenir. Cependant l'étonnement, le mépris et l'indignation que m'inspirait son inconcevable effronterie me rendirent bientôt mon sang-froid. Je vis clairement que cette hypocrite consommée avait dû compter sur un refus abrupt, et qu'elle ne m'avait fait cette proposition ridicule que pour me faire penser qu'elle croyait fermement que ses filles étaient restées vierges entre mes mains, et que je n'avais dépensé tant d'argent que par un effet de la tendre affection que m'avait inspirée leur innocence. Elle savait le contraire, à n'en pas douter ; mais elle prétendait se justifier par cette démarche. Elle savait que sa proposition devait me paraître une insulte, mais c'est ce qui la touchait fort peu.

Pour ne pas rompre en visière, je lui dis que sans

doute sa proposition me faisait beaucoup d'honneur, mais qu'étant de la plus haute importance, je la priais de trouver bon que je prisse du temps pour y réfléchir.

En rentrant dans ma chambre, j'y trouvai l'amoureuse du misérable marquis de Petina, qui me dit que son bonheur dépendait d'un certificat du ministre de Naples, qui constatât que son amant était réellement le marquis de Petina. Ce certificat lui était nécessaire pour toucher de suite deux cents guinées, somme qui lui était nécessaire pour retourner à Naples avec elle, étant certaine qu'elle l'épouserait aussitôt leur arrivée. « Il obtiendra, me dit-elle, très facilement le pardon du roi. Il n'y a que vous qui puissiez me servir dans cette circonstance, et je me recommande à votre bonté. »

Je lui promis de faire tout mon possible pour la servir. En effet, je me rendis chez le ministre, homme d'esprit, qui n'eut aucune difficulté à certifier l'identité de l'individu. Je mis pour l'instant ma froide conquête au comble de ses vœux, et quoique je la visse fort attendrie par la reconnaissance, il ne me vint aucune envie de lui en demander un témoignage.

CHAPITRE III

Auguste devient maîtresse de lord Pembroke par contrat en bonne forme. — Le fils du roi de Corse. — M. du Claude ou le jésuite Lavalette. — Départ des Hanovriennes. — Mon bilan. — Le baron de Stenau. — L'Anglaise et le souvenir qu'elle me laisse. — Daturi. — Ma fuite de Londres. — Le comte de Saint-Germain. — Wesel.

Lord Pembroke, tout à fait épris d'Auguste, lui écrivit pour lui offrir cinquante guinées par mois pendant trois

ans, avec logement, entretien, domestiques et équipage à Saint-Alban, sans compter ce qu'elle devait attendre de sa tendre reconnaissance, si elle venait à partager l'amour qu'elle lui avait inspiré.

Auguste me traduisit la lettre de milord et me demanda conseil. « Je ne puis vous en donner, lui dis-je, sur un point où vous ne devez consulter que votre cœur et vos intérêts. » Elle monta chez sa mère, qui ne voulut rien résoudre sans me consulter, puisque, disait-elle, j'étais le plus sage et le plus vertueux des hommes. Je doute fort que mon lecteur soit de l'avis de cette mère, mais je m'en console, car je pensais comme mon lecteur. Enfin il fut convenu que dès que Pembroke aurait donné pour garant de son contrat un bon marchand de la Bourse de Londres, Auguste accepterait ; car, avec sa beauté, son bon caractère, son excellente conduite, il était impossible qu'elle ne devînt pas bientôt lady Pembroke. Selon la mère, il ne pouvait pas en être autrement, car si elle avait pu en douter, elle n'aurait jamais consenti à la transaction, puisque ses filles, étant comtesses, ne devaient être les maîtresses de personne.

En conséquence de cette résolution, Auguste écrivit à milord, qui en trois jours termina l'affaire. Le marchand répondant signa le contrat, au bas duquel j'eus l'insigne honneur d'appliquer mon nom en qualité de témoin et d'ami de la mère, auprès de laquelle je conduisis le marchand, qui la vit signer la cession de sa fille et qui se constitua témoin. Elle ne voulut pas voir Pembroke, mais elle embrassa sa fille, avec laquelle elle eut un colloque que je n'entendis pas.

Le jour où Auguste quitta ma maison fut signalé par l'événement que je vais rapporter.

Le lendemain du jour où j'avais remis à la prétendue du marquis de Petina le certificat qui m'avait été donné

par le ministre de Naples, j'avais conduit à la promenade à cheval ma chère Gabrielle et sa sœur Hippolyte. En rentrant chez moi, j'avais trouvé à ma porte un homme qui se faisait appeler sir Frédérick et qu'on disait fils du roi de Corse, Théodore, baron de Neuhof, mort à Londres, au su de tout le monde. M. Frédérick me dit qu'il désirait me parler en particulier, et lorsque nous fûmes seuls, il me dit qu'il savait que je connaissais le marquis de Petina, et que, se trouvant sur le point de lui faire escompter une lettre de change de deux cents guinées, il avait besoin de savoir s'il était dans son pays assez à son aise pour pouvoir compter qu'à l'échéance il y ferait honneur.

« Il m'importe de savoir cela, ajouta-t-il, car ceux qui veulent escompter la lettre exigent que je l'endosse.

— Monsieur, lui dis-je, je connais le marquis depuis que je suis ici, mais j'ignore s'il a de la fortune, et c'est de l'envoyé de Naples que je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est bien marquis de Petina.

— Si les personnes avec lesquelles j'ai entamé cette affaire ne se déterminaient pas à l'achever, escompteriez-vous la lettre ? Vous l'auriez à bon marché.

— Je ne me mêle point de négoce, et je ne me soucie aucunement des gains de cette espèce. Adieu, sir Frédérick. »

Le lendemain Goudar vint me dire qu'un M. du Claude désirait me parler.

« Qui est-ce M. du Claude ?

— C'est le célèbre jésuite Lavalette qui a fait la fameuse banqueroute qui a ruiné en France la Société de Jésus. Il s'est retiré ici sous un nom supposé ; il doit être en possession de beaucoup d'argent, et je vous conseillerais de l'écouter.

— Un jésuite, un banqueroutier : voilà des titres de mauvais augure.

— C'est égal ; je l'ai connu dans une bonne maison, et sachant que je vous connais, il s'est adressé à moi. Que risquez-vous de l'écouter ?

— Rien, à vol d'oiseau ; mais.... C'est bon, vous me conduirez chez lui : il me sera plus facile d'éviter une liaison que s'il venait chez moi. »

Goudar, étant allé chez Lavalette pour prendre bouche, comme on dit, me mena chez lui dans l'après-midi. J'étais au reste bien aise de voir un instant la figure de cet homme dont la friponnerie avait détruit une œuvre de perdition si longuement élaborée. J'en fus accueilli avec beaucoup de cordialité, et lorsque Goudar nous eut laissés, il me montra une lettre de change de Petina et me dit :

« Ce jeune homme en demande l'escompte, et m'a dit que je pouvais m'informer auprès de vous touchant ses facultés. »

Je répondis au révérend père Lavalette du Claude ce que j'avais répondu au fils du roi de Corse, et je le quittai, fâché contre ce drôle de marquis de la misère qui me causait ces sottes importunités. Voulant en finir et voyant qu'il intriguait, je me proposai de lui faire dire par la Hanovrienne qu'il eût à cesser ; mais je n'en trouvai pas l'occasion ce jour-là.

Le lendemain, ayant fait une promenade à cheval avec mes deux nymphes, j'eus Pembroke à dîner, et j'attendais l'amante de Petina, qui, contre son habitude, ne rentrait pas. A neuf heures je reçus d'elle une lettre qui en contenait une en allemand pour sa mère. Cette fille me disait que, certaine de ne point obtenir le consentement de sa mère, elle était partie avec son amant qui avait trouvé assez d'argent pour faire le voyage de Na-

ples, où il l'épouserait dès qu'ils y seraient arrivés. Elle me priait de consoler sa mère et de lui faire entendre raison, en l'assurant qu'elle n'était point partie avec un aventurier, mais bien avec un homme de condition, son égal. J'avais sur les lèvres un sourire de pitié et de mépris qui rendit les trois jeunes sœurs curieuses. Je leur montrai la lettre de leur aînée et je les invitai à m'accompagner chez leur mère. « Attendons à demain, me dit Victoire, car cette affreuse lettre l'empêcherait de dormir. » J'approuvai son observation, et nous soupâmes assez tristement.

Je croyais cette malheureuse perdue, et je me reprochai d'en être la cause involontaire ; car si je ne l'avais pas fait sortir de prison, cela ne serait pas arrivé. Le marquis de Caraccioli avait eu raison de me dire que j'avais fait une sotte bonne action. Je me consolai dans les bras de ma chère Gabrielle.

J'eus beaucoup à souffrir le matin quand je dus calmer le désespoir de la mère. Elle lança des imprécations sur la fille, sur le séducteur, et s'en prit à moi de l'avoir délivré. Elle disait à la fois les choses les plus touchantes et les plus extravagantes.

Il ne faut jamais chercher à convaincre de ses torts une personne affligée, car on peut l'aigrir et lui faire beaucoup de mal, tandis qu'en la laissant se calmer d'elle-même, elle reconnaît son injustice et se sent obligée envers celui qui l'a laissée se soulager sans la contredire.

Après cet événement, je passai une quinzaine des plus heureuses avec ma Gabrielle, que Victoire et Hippolyte regardaient comme ma femme. Elle faisait mon bonheur et je faisais le sien de toutes les façons, et surtout par ma fidélité, car je traitais ses sœurs comme si elles avaient été les miennes, paraissant ne me rappeler en

rien les faveurs que j'en avais obtenues, et ne prenant jamais avec elles des libertés qui auraient pu lui déplaire ; car je savais que l'amitié entre femmes va rarement assez loin pour se pardonner les rivalités amoureuses Au reste, je les avais fournies en robes, en linge ; elles étaient bien logées, bien nourries ; je leur procurais les plaisirs du théâtre et des parties de campagne : elles m'adoraient, ne voyaient rien au-dessus de moi, et, se faisant illusion, elles avaient l'air de croire que ce bonheur devait durer toujours. Cependant je m'avançais à grands pas vers l'épuisement physique et pécuniaire. Je n'avais plus d'argent, et j'avais vendu tous mes diamants et mes pierres précieuses. Il ne me restait plus que des tabatières, des montres, des étuis, des bagatelles que j'aimais et que je n'avais pas le courage de vendre ; car je n'en aurais pas retiré la cinquième partie de ce qu'elles me coûtaient. Il y avait un mois que je ne soldais ni les comptes de mon cuisinier, ni ceux du marchand de vin ; mais j'aimais à partager leur sécurité. Plongé dans l'amour de Gabrielle, je trouvais la félicité à captiver sa tendresse par mille complaisances.

J'étais dans cet heureux état d'indolence quand Victoire vint me dire de l'air le plus triste que sa mère était déterminée à retourner en Hanovre, ayant perdu toute espérance de rien obtenir de la cour.

« Et quand pense-t-elle partir?

— Dans trois ou quatre jours.

— Et sans me rien dire, comme si elle quittait une auberge après avoir réglé avec l'hôte ?

— Non, elle désire au contraire vous entretenir tête à tête. »

Je me rendis auprès d'elle, et du ton le plus affectueux elle se plaignit que je n'allais jamais la voir. Elle finit par me dire que, puisque j'avais refusé sa main, elle ne

voulait plus donner sujet à la critique et à la calomnie. « Je vous remercie, ajouta-t-elle, de tout le bien que vous avez fait à mes filles, et je m'en vais avec les trois qui me restent encore, de crainte de les perdre comme j'ai perdu mes deux aînées. Vous êtes le maître de nous suivre et de venir habiter, aussi longtemps qu'il vous plaira, une jolie maison de campagne que j'ai près de la capitale. » Je ne pus que la remercier en lui disant que mes affaires ne me permettaient pas d'accepter.

Trois jours après, Victoire vint me dire, en me levant, qu'à trois heures elles s'embarqueraient. Hippolyte et Gabrielle voulurent monter à cheval, comme nous en étions convenus la veille : ces pauvres créatures s'amusèrent, tandis que j'étais dans la douleur inconsolable comme de coutume quand je devais me séparer d'un objet que j'aimais.

En rentrant de notre promenade, je me mis au lit, ne voulant pas dîner, et ne voyant les trois sœurs que lorsqu'elles eurent tout mis en ordre pour leur voyage. Je me levai un moment avant leur départ, pour ne pas voir la mère dans ma chambre, et je la vis dans la sienne au moment où on allait la porter dans ma voiture qui l'attendait à ma porte. Cette impudente mère s'attendait que je lui donnerais quelque chose pour faire son voyage ; mais, voyant que je ne me disposais point à remplir son espérance, elle me dit, par un trait de sincérité qui lui échappa sans doute à son insu, qu'elle avait dans sa bourse cent cinquante guinées que j'avais données à ses filles ; et ses filles étaient présentes et fondaient en larmes.

Quand elles furent parties, je fis fermer ma porte à tout le monde, et je passai trois jours dans la tristesse, occupé à faire mon bilan. J'avais dissipé dans un mois avec les Hanovriennes tout l'argent que j'avais retiré de

mes pierreries, et je me trouvais avoir plus de quatre cents guinées de dettes. Décidé d'aller à Lisbonne par mer, je vendis ma croix en brillants, six ou sept boîtes en or, après en avoir ôté les portraits, toutes mes montres, à l'exception d'une seule, et deux grosses malles pleines d'habits. Après avoir soldé tous mes comptes, je me trouvai à la tête de quatre-vingts guinées, reste d'une belle fortune que j'avais dissipée comme un fou ou comme un sage, et peut-être un peu comme l'un et l'autre.

Je quittai ma belle maison, où j'avais mené si joyeuse vie, et j'allai me loger dans une petite chambre à une guinée par semaine, avec mon seul nègre, que j'avais tout lieu de croire fidèle.

Ayant pris mes mesures, j'écrivis à M. de Bragadin de m'envoyer, à lettre vue, deux cents sequins : je n'avais pas peur de prendre trop sur l'argent que je devais avoir à Venise, car je n'en avais rien retiré depuis cinq ans.

Dans cette situation, résolu de partir de Londres sans y laisser un sol de dette, sans avoir recours à la bourse de personne, j'attendais tranquillement la lettre de change de Venise pour dire adieu à tout le monde, et m'embarquer pour Lisbonne, où je voulais voir ce que la Fortune ferait de moi ; mais cette déesse me réservait de ses tours et bien loin de la Lusitanie.

Quinze jours après le départ des Hanovriennes et vers la fin de février 1764, conduit par mon mauvais génie, j'allai à la taverne du Canon, pour dîner seul dans un cabinet, comme je le faisais toujours. On avait mis mon couvert, et j'allais me mettre à table, quand je vis entrer le baron de Stenau, la serviette à la main, pour m'engager à faire porter mon dîner dans la chambre voisine, où il était seul avec sa maîtresse.

« Je vous suis reconnaissant, lui dis-je, car l'homme seul s'ennuie. »

Je vois une Anglaise que j'avais déjà vue chez Sartori et envers laquelle le baron avait été si généreux. Elle parlait l'italien, elle avait des talents et des charmes ; je fus enchanté de me trouver vis-à-vis d'elle, et nous dînâmes fort gaiement.

Après quinze jours d'abstinence, il n'était pas étonnant que la jolie Anglaise m'inspirât des désirs, que je cachais cependant ; car son amant donnait le ton et semblait la respecter. Tout ce que je me permis, ce fut de lui dire que le baron me semblait être le plus heureux des hommes.

Vers la fin du dîner, voyant trois dés sur la cheminée, elle alla les prendre, et dit :

« Jouons une guinée que nous dépenserons en huîtres et vin de Champagne. » On ne pouvait refuser, et le baron, ayant perdu, appela le garçon pour lui donner ses ordres.

En mangeant les huîtres : « Jouons, dit-elle, à qui payera le dîner. »

Nous jouons, elle perd.

Fâché de me voir privilégié par la fortune, et désirant perdre deux guinées, je propose les dés au baron. Il accepte, et, à mon grand regret, je gagne. Il me demande revanche, il perd encore. « Je suis fâché de vous gagner, lui dis-je, et je vous donnerai revanche jusqu'à cent. » Il se montre reconnaissant, joue à sa guise, et en moins d'une demi-heure il me doit cent guinées.

« Continuons, me dit-il.

— Mon cher baron, vous êtes en malheur ; vous pourriez faire une trop grande perte ; il vaut mieux cesser pour cette fois. »

Sans égard pour ma politesse, il jure contre la fortune

et contre la grâce que j'avais l'air de lui faire; il se lève, prend sa canne et son chapeau, et me dit en sortant :

« A mon retour vous serez payé. »

Dès qu'il fut parti, la belle Anglaise me dit :

« Je suis sûre que vous avez joué de moitié avec moi.

— Si vous avez deviné cela, vous aurez aussi deviné que je vous trouve charmante?

— Je m'en suis aperçue.

— Et en êtes-vous fâchée?

— Au contraire, pourvu que j'aie deviné la première partie.

— Je vous promets cinquante guinées dès qu'il m'aura payé.

— Bien, mais le baron ne doit rien en savoir.

— C'est bien entendu. »

L'accord à peine conclu, je lui prouvai la réalité de mon inclination, très content de sa complaisance, et fort satisfait de cette lueur de fortune, dans un moment où la tristesse semblait devoir être mon partage. On sent que l'affaire fut expédiée à la hâte, car la porte n'était fermée qu'au loquet. Je n'eus que le temps de lui demander son adresse et son heure, et surtout si je devais user de beaucoup de ménagement à l'égard de son amant. Elle me répondit qu'il ne lui donnait pas assez pour prétendre qu'elle ne fût qu'à lui seul. Je mis l'adresse dans ma poche, en lui promettant d'aller passer la nuit du lendemain avec elle.

Le baron rentre et me dit :

« Je suis allé chez un marchand pour me faire escompter la lettre de change que voilà, et quoiqu'elle soit à vue sur une des premières maisons de Cadix et tirée à mon ordre par une bonne maison de Lisbonne, il ne l'a pas voulu. »

Je prends la lettre dont il me montre l'endossement, et je vois des millions qui excitent ma surprise.

Le baron me dit en riant que ces millions étaient des *milreis* portugais qui faisaient à peu près cinq cents livres sterling.

« Si la signature des tireurs est reconnue, lui dis-je, il est étonnant qu'on vous en refuse l'escompte. Que n'allez-vous chez votre banquier ?

— Je n'en connais aucun. Je suis venu ici avec mille lisbonines dans ma poche, et je les ai dépensées. Comme je n'ai point de lettre de crédit, je ne puis vous payer, à moins qu'on ne m'escompte cette traite. Si vous avez des connaissances à la Bourse, vous pourriez me faire ce plaisir.

— Si la signature est connue, je vous servirai demain matin.

— Dans ce cas, je vais la passer à votre ordre. »

Il y met son nom, et je lui promets ou sa lettre ou son argent pour le lendemain à midi. Il me donne son adresse, me prie de dîner chez lui, et nous nous séparons.

Le lendemain matin j'allai chez Bosanquet, qui me dit que M. Leigh avait besoin de lettres sur Cadix. Je me rendis chez ce dernier, qui s'écria que ces traites valaient mieux que de l'or. Il en fit le calcul, me présenta le compte et me donna cinq cent vingt guinées, après que je l'eus endossée, comme de raison.

M'étant rendu chez le baron et lui ayant montré le compte, je lui remis l'argent que je venais de recevoir.

Il me remercia et me remit cent guinées, puis nous dînâmes et nous parlâmes de sa belle.

« En êtes-vous bien amoureux ? lui dis-je.

— Non, car j'en ai d'autres, et si elle vous plaît, vous pouvez, pour dix guinées, vous en faire passer l'envie. »

Cette déclaration me parut honnête, mais je n'eus pas la moindre idée de frustrer la belle de la somme que je lui avais promise. J'allai chez elle en quittant le baron, et dès qu'elle sut que son amant m'avait payé, elle ordonna un souper délicat, et me fit passer une nuit si voluptueuse, que j'en oubliai toute ma tristesse. Le matin, quand je lui donnai les cinquante guinées, elle me dit que ma fidélité devait me profiter, et qu'ainsi elle me donnerait à souper pour six guinées toutes les fois que je voudrais. Je lui promis d'aller la voir souvent.

Le lendemain je reçus par la petite poste une lettre en mauvais italien signée *Votre soumis filleul Daturi*. Ce filleul était en prison pour dettes, et me demandait en grâce quelques shillings pour se procurer de quoi manger.

Je n'avais rien à faire : la qualification de filleul me rendit curieux, et j'allai à la prison pour voir ce Daturi dont je n'avais aucune idée. On me montre un beau jeune homme de vingt ans qui ne me connaît pas et que je crois voir pour la première fois. Je lui montre sa lettre, il me demande pardon de son importunité, et tirant un papier de sa poche, me montre un acte de naissance où je vois son nom, le mien, et ceux de son père et de sa mère, la paroisse de Venise où il était né et celui de l'église où il avait été baptisé : je rappelle en vain ma mémoire ; je ne me souviens de rien.

« Si vous daignez m'écouter, me dit-il, je vous remettrai sur la voie, en vous racontant tout ce que ma mère m'a dit cent fois.

— Je vous écoute, » lui dis-je.

Et effectivement sa narration, rappela ma mémoire.

Ce jeune homme, que j'avais tenu sur les fonts baptismaux comme fils du comédien Daturi, était peut-être le mien. Il était venu à Londres avec une troupe de sau-

teurs pour y remplir le noble rôle de paillasse ou *pagliazzo*. S'étant brouillé avec la troupe, on l'avait renvoyé et il s'était endetté de dix livres sterling. C'était pour cette dette qu'il était emprisonné. Sans rien lui révéler sur le secret de sa naissance, ou plutôt de mes relations avec sa mère, je le délivrai sur-le-champ en lui disant de venir chaque matin chez moi où je lui donnerais deux shillings pour vivre.

Huit jours après cette bonne œuvre, je me sentis atteint d'une affreuse maladie dont le dieu Mercure m'avait délivré déjà trois fois à mes risques et périls. J'avais passé trois nuits avec la fatale Anglaise. Cet accident me venait fort mal à propos, c'est-à-dire dans les plus tristes circonstances. J'étais à la veille de faire un long voyage par mer, et quoique Vénus soit née au sein des ondes, l'air de son élément est peu favorable à ceux qui comme moi se trouvent sous sa maligne influence. Connaissant mon affaire, je pensai à me mettre aux grands remèdes sans perdre de temps. Je savais qu'en six semaines je pouvais recouvrer ma santé, et qu'arrivé à Lisbonne je serais en état de payer de ma personne.

Je sors de chez moi, non pas pour aller, comme je l'avais fait jadis, et comme le font encore tous les sots, reprocher sa perfidie à l'Anglaise, mais bien pour aller trouver un bon chirurgien, faire mon accord avec lui, et m'enfermer dans sa demeure.

A cet effet, je fis mes malles comme si j'allais quitter Londres, à l'exception de tout mon linge que j'avais porté et que j'envoyai à ma blanchisseuse qui demeurait à six milles de Londres et qui avait les plus belles pratiques de la ville.

Le matin même où j'allais opérer ma translocation et me rendre à la maison de santé, on me remit une lettre

venue par la petite poste. Je l'ouvre, elle était de Leigh, et contenait ces mots :

« La lettre de change que vous m'avez donnée est fausse; remettez-moi de suite cinq cent vingt guinées que je vous ai données, et si celui qui vous a trompé ne vous rembourse pas, faites-le arrêter. De grâce, ne m'obligez pas à vous faire arrêter demain, et ne perdez pas de temps, car il s'agit de votre vie. »

J'étais seul et très heureux de l'être. Je me jetai sur mon lit où je fus couvert en un instant d'une sueur froide très abondante. Je tremblais comme la feuille. Je voyais devant mes yeux la potence, car aucun marchand ne m'aurait confié dans l'instant cinq cents guinées, et on n'aurait pas attendu un mois à faire le procès criminel qui m'aurait condamné à être pendu. Si j'avais eu un mois de sursis, j'aurais certainement reçu cette somme de Venise; mais en Angleterre, on ne facilite point les transactions de ce genre.

Une fièvre brûlante avait succédé à mon tremblement. Je prends deux pistolets bien chargés et à l'épreuve, je les mets dans mes poches, et après avoir dit à mon nègre de m'attendre, je me rends chez le baron de Stenau, décidé à lui brûler la cervelle s'il ne me rendait pas les cinq cent vingt guinées, ou à le garder à vue, jusqu'à ce que j'eusse pu le faire arrêter. J'arrive chez lui, et j'apprends que depuis quatre jours il était parti pour Lisbonne.

Ce baron de Stenau était Livonien, et fut pendu à Lisbonne, quatre mois après l'époque dont je parle. J'appris cette circonstance de sa vie deux mois après l'événement, et je ne la rapporte ici par anticipation que dans la crainte de l'oublier quand je me trouverai à Riga, au commencement d'octobre de cette année.

Dès que je sus son départ, le mal étant sans remède,

je pris mon parti sur-le-champ. Je n'avais que dix ou douze guinées, et cette somme ne pouvait me suffire. Je cours chez Trèves, juif vénitien, auquel j'avais été recommandé par le banquier comte Algaroti, de Venise, et dont je ne m'étais jamais servi. Je ne m'adressai ni à l'honnête Bosanquet, ni à Vanhel, ni à Salvador, qui pouvaient déjà être informés de mon affaire : mais Trèves n'avait rien à faire avec ces gros banquiers, et je me contentai de lui demander l'escompte d'une lettre de change de la mince somme de cent sequins de Venise, que je tirai sur Algaroti, écrivant à ce dernier de se faire payer par Dandolo, son parent, qui m'avait procuré sa recommandation.

Ayant l'escompte de ma traite dans ma poche, je me retire, agité d'une fièvre mortelle. Leigh m'avait donné vingt-quatre heures de répit, et l'honnête Anglais n'était pas capable de me manquer de parole; mais la nature ne me permettait pas de m'y fier. Je ne voulais perdre ni mon linge ni trois beaux habits que j'avais chez mon tailleur, et néanmoins il fallait que je fisse la plus grande diligence pour me mettre en sûreté.

Appelant Jarbe dans ma chambre, je lui dis s'il préférait que je lui fisse présent de vingt guinées en lui donnant congé sur-le-champ ou de rester à mon service, en me promettant de partir de Londres dans huit jours pour venir me rejoindre au lieu d'où je lui écrirais.

« Monsieur, me dit-il, je veux rester à votre service et je vous rejoindrai partout où vous voudrez. Quand partez-vous?

— Dans une heure, mais il y va de ma vie si tu dis un mot.

— Pourquoi ne me menez-vous pas avec vous?

— Parce que je veux que tu me portes mon linge qui est chez la blanchisseuse et les habits que j'ai chez le

tailleur. Je vais te donner l'argent qu'il te faut à peu près pour ton voyage.

— Je ne veux rien. Vous me payerez ce que j'aurai dépensé quand je vous aurai rejoint. Attendez. »

Il sort et rentre un instant après, en me montrant soixante guinées, et me disant :

« Prenez ceci, je vous prie, monsieur ; j'ai du crédit pour en trouver autant en cas de besoin.

— Non, mon ami, je t'en remercie, je n'en ai pas besoin, et je n'oublierai pas ton dévouement. »

Mon tailleur n'étant qu'à deux pas, j'allai chez lui et voyant que mes habits étaient encore en pièces, je lui témoignai le désir de m'en défaire, ainsi que du galon d'or pour les garnir. Il m'en compta trente guinées sur-le-champ, car il y gagnait le quart. Ensuite, ayant payé mon logement pour une semaine, je dis adieu à mon nègre et je partis avec Daturi. Nous couchâmes à Rochester, n'ayant pas eu la force d'aller au delà. J'avais des convulsions, et j'étais dans une espèce de délire. Daturi me sauva la vie.

J'avais ordonné la poste pour partir, et de son autorité privée, il renvoya les chevaux et alla chercher un médecin qui, me trouvant en danger de mourir d'un coup d'apoplexie, me fit faire une abondante saignée qui me rendit le calme. Six heures après, il trouva que je pouvais partir. J'arrivai à Douvres le matin de bonne heure, et je ne pus m'y arrêter qu'une demi-heure, parce que, me dit le capitaine du paquebot, la marée ne lui permettait pas de différer davantage son départ. Le brave marin ne savait pas que c'était ce que je désirais le plus. J'employai cette demi-heure à écrire à Jarbe de venir me rejoindre à Calais où je devais l'attendre, et mistress Mercier, mon hôtesse, à qui j'avais adressé la lettre, m'écrivit pour me faire savoir qu'elle la lui avait remise

en personne. Cependant Jarbe ne vint pas. Nous retrouverons ce nègre dans deux ans.

J'arrivai à Calais en six heures, le vent étant bas et presque contraire, et je descendis au Bras-d'Or où j'avais laissé ma chaise de poste. Je me couchai en arrivant, et je fis appeler le meilleur médecin.

Le feu de la fièvre et le poison qui circulait dans mon corps mirent ma vie en grand danger, et le troisième jour, j'étais à l'extrémité. Une quatrième saignée épuisa mes forces et me tint dans une léthargie de vingt-quatre heures. Elle fut suivie d'une crise salutaire qui me rendit à la vie, mais ce ne fut qu'à force de régime que je me trouvai en état de partir quinze jours après mon arrivée sur la terre de salut.

Faible, profondément affligé d'avoir, quoique involontairement, causé une perte considérable à l'honnête M. Leigh; humilié d'avoir dû m'enfuir de Londres; indigné de l'infidélité de Jarbe et fortement contrarié de devoir abandonner mon projet d'aller en Portugal; ne sachant où aller, étant dans un état de santé si délabrée que ma guérison était problématique, je me mis dans ma chaise de poste avec Daturi, qui me tenait lieu de domestique à ma satisfaction.

J'avais écrit à Venise de m'envoyer à Bruxelles la somme que je devais recevoir à Londres, n'osant pas écrire en Angleterre.

Arrivé à Dunkerque le premier jour de mon départ de Calais, la première personne que j'aperçus en descendant de ma voiture, fut le marchand S.... mari de cette Thérèse dont mes lecteurs peuvent se souvenir, nièce de la maîtresse de Tiretа, et que j'avais aimée il y avait alors sept ans. Ce brave M. S... me reconnut, et s'étonnant de me voir si changé, je lui dis que je relevais d'une longue maladie; puis je lui demandai des nou-

velles de sa femme. « Elle se porte à merveille, me dit-il, et j'espère bien que nous aurons demain le plaisir de vous avoir à dîner. » Je lui objectai que je devais partir au point du jour : mais, ne pouvant lui faire entendre raison, il me dit qu'il serait au désespoir si je ne voyais pas sa femme et ses trois poupons. Enfin, comme je persistais à lui dire que je partirais au point du jour, il me dit qu'il allait revenir avec toute sa famille. Me voyant vaincu, je lui dis que nous souperions ensemble.

Mes lecteurs pourront se rappeler que j'avais aimé cette Thérèse au point de vouloir l'épouser, et ce souvenir me causait un vif chagrin en songeant à la triste figure que j'allais lui présenter.

Un quart d'heure après, je vis revenir le mari avec sa femme et trois petits garçons, dont l'aîné pouvait avoir six ans. Après les compliments inévitables et les doléances fatigantes sur ma santé, Thérèse renvoya ses deux cadets, ne gardant que l'aîné, le seul qui pût m'intéresser. Cet enfant était charmant, et comme il avait tous les traits de sa mère, son mari ne doutait nullement d'en être l'auteur.

Je riais en moi-même de trouver de mes fils semés dans toute l'Europe. Thérèse me donna, pendant le souper, des nouvelles de Tireta. Il était entré au service de la compagnie des Indes hollandaises ; mais, ayant trempé dans une rébellion à Batavia, il n'avait évité la corde qu'en prenant la fuite. Je réfléchissais sur la similitude de son sort et du mien, mais je n'en parlais pas. Au reste, il n'est pas difficile, quand on court les aventures, de se faire pendre pour des bagatelles, quand on est un peu étourdi et qu'on ne prend pas bien garde à ce qu'on fait.

Arrivé le lendemain à Tournai, et voyant des pale-

freniers qui promenaient de beaux chevaux, l'envie me prit de leur demander à qui ils appartenaient.

« A M. le comte de Saint-Germain, l'adepte, qui est ici depuis un mois et qui ne sort jamais. Tous ceux qui passent par ici désirent le voir, mais il est inaccessible. »

Cette réponse m'inspira l'envie de le voir, et à peine arrivé à l'auberge, je lui écrivis en lui en exprimant le désir et lui demandant son heure. Voici sa réponse, car j'ai conservé son billet :

« Mes occupations m'obligent à ne recevoir personne; mais vous faites exception. Venez à l'heure qui vous conviendra le mieux; on vous introduira dans ma chambre. Vous n'aurez besoin de prononcer ni mon nom ni le vôtre. Je ne vous offre pas la moitié de mon dîner, car ma nourriture ne peut convenir à personne, et à vous moins qu'à tout autre, si vous conservez encore votre ancien appétit. »

Je m'y rendis à neuf heures et je lui trouvai une barbe de deux pouces de long. Il avait une vingtaine de courges pleines de liqueurs, dont quelques-unes étaient en digestion sur du sable à chaleur naturelle. Il me dit qu'il travaillait aux couleurs pour s'amuser, et qu'il établissait une fabrique de chapeaux, pour faire plaisir au comte de Cobentzel, ambassadeur de Marie-Thérèse à Bruxelles. Il ajouta que le comte ne lui avait donné que cent cinq mille florins, qui ne suffisaient pas; mais qu'il y mettrait le surplus. Nous parlâmes de Mme d'Urfé : « Elle s'est empoisonnée, me dit-il, en prenant une trop forte dose de médecine universelle, et son testament démontre qu'elle se croyait grosse. Elle aurait pu l'être, si elle m'avait consulté. C'est une opération des plus difficiles, mais sûre, quoique la science ne soit pas encore parvenue au point de pouvoir garantir le sexe de l'enfant.

Quand il sut de quel genre était ma maladie, il me supplia de rester à Tournai trois jours, pendant lesquels il réduirait toutes mes glandes, qu'ensuite il me donnerait quinze pilules qui, prises en quinze jours, compléteraient ma guérison et me rendraient toutes mes forces. Il me fit voir son *archée*, qu'il appelait *atoéter*.

C'était une liqueur blanche, contenue dans une fiole bien bouchée. M'ayant dit que cette liqueur était l'esprit universel de la nature, et que la preuve en était que cet esprit sortirait à l'instant de la fiole si l'on piquait le plus légèrement possible la cire avec une épingle, je le priai de m'en faire voir l'expérience. Il me donna une fiole et une épingle. Je perçai doucement la cire et, en effet, la fiole fut entièrement vide.

« C'est superbe, lui dis-je ; mais à quoi bon tout cela?

— C'est ce que je ne puis pas vous dire : c'est mon secret. »

Ambitieux, à son ordinaire, de ne me laisser partir qu'émerveillé, il me demanda si j'avais de la monnaie. Je tirai quelques pièces que je mis sur la table. Se levant alors, sans me dire ce qu'il allait faire, il prit un charbon ardent qu'il mit sur une plaque de métal ; puis il me demanda une pièce de douze sols qui se trouvait parmi plusieurs autres monnaies : il mit dessus un petit grain noir, plaça la pièce sur le charbon qu'il souffla avec un chalumeau de verre, et en moins de deux minutes, je la vis incandescente. « Attendez, me dit alors l'alchimiste, qu'elle soit refroidie ; » ce qui fut fait en une minute. « Prenez-la, ajouta-t-il, et emportez-la, car elle vous appartient. » Je la pris : elle était d'or. Je ne doutai pas un moment qu'il n'eût escamoté la mienne, en y substituant celle que je tenais et qui, sans doute, était blanchie à l'avance ; cependant je ne voulus pas lu

en faire des reproches; mais afin qu'il fût bien persuadé que je n'étais pas sa dupe, je lui dis :

« C'est admirable, comte; mais une autre fois, pour être plus certain d'étonner le plus clairvoyant, il faut le prévenir de la transmutation que vous allez opérer; car alors il pourra regarder attentivement l'opération, et remarquer la pièce d'argent avant que vous la placiez sur le charbon ardent.

— Ceux qui peuvent douter de ma science, me répondit le fourbe, ne sont pas dignes de me parler. »

Cette façon arrogante le caractérisait et ne m'était pas nouvelle. Ce fut la dernière fois que je vis ce célèbre et savant imposteur : il y a six ou sept ans qu'il est mort à Schleswig. Sa pièce était d'or pur, et deux mois après, le feld-maréchal Keith s'en étant montré curieux pendant mon séjour à Berlin, je m'en défis en sa faveur.

Parti de Tournai le lendemain matin, je m'arrêtai à Bruxelles pour y attendre la réponse à la lettre que j'avais écrite à M. de Bragadin. Je l'y reçus cinq jours après mon arrivée avec une lettre de change de deux cents ducats.

Je pensais me fixer à Bruxelles pour y faire ma cure, quand Daturi vint me dire qu'il venait d'apprendre d'un danseur de corde que son père, sa mère et toute sa famille étaient à Brunswick, où il m'engagea à me rendre, m'assurant que j'y serais traité avec tout le soin possible.

Je ne fus pas difficile à me laisser persuader, car j'étais curieux de revoir la mère de mon filleul, et je partis le jour même; mais à Ruremonde, je me trouvai si mal, que je fus obligé de m'y arrêter trente-six heures. M'étant de là rendu à Wesel, et voulant me défaire de ma chaise de poste, parce que les chevaux du pays ne sont pas habitués à supporter le brancard, je fus très surpris de voir paraître le général Bekw....

Après les compliments d'usage et des condoléances sur ma maladie, ce général me dit qu'il désirait m'acheter ma chaise et me donner en échange une voiture très commode pour voyager par toute l'Allemagne. L'affaire fut conclue à l'instant; puis ce brave Anglais, ayant su en détail l'état de ma maladie, me persuada de rester à Wesel, où un jeune médecin de l'école de Leide, très habile et très prudent, saurait mieux me traiter que les docteurs de Brunswick.

Rien n'est plus facile que d'influencer les résolutions d'un malade malheureux et qui n'a point de projet arrêté, surtout quand le malade cherche la fortune, et qu'avec la maxime du *Sequere Deum*, il ignore où cette capricieuse déité l'attend. M. Bekw..., qui était en garnison à Wesel, envoya chercher le docteur Pipers et voulut être présent à toute ma confession et même à la visite.

Je ne révolterai pas mes lecteurs en leur peignant le dégoûtant état où j'étais; qu'il leur suffise de savoir qu'après tant d'années la pensée m'en fait encore frémir.

Le jeune médecin, qui était la douceur personnifiée, m'engagea à m'aller loger chez lui, me promettant de sa mère et de ses sœurs tous les soins que je pourrais désirer, m'assurant de me guérir radicalement en six semaines, si je lui promettais d'être docile à ses prescriptions. Le général m'encourageait à suivre le conseil du jeune Esculape, et je m'y résolus d'autant plus volontiers que, désirant me divertir à Brunswick, je n'avais nulle envie d'y arriver perclus. J'accédai donc aux vœux du général, et le docteur ne voulut point entendre parler d'accord. Il me dit qu'à mon départ je lui donnerais ce que je voudrais, et qu'il en serait très content. Il partit pour me faire préparer la chambre qu'il me destinait, et me donna rendez-vous une heure après. J'y fis transporter

mon équipage, et, dans une chaise à porteurs, je me fis porter chez lui, tenant un mouchoir devant mon visage, honteux que j'étais de me montrer à la mère et aux sœurs du jeune médecin, qui étaient là à mon arrivée en compagnie de quelques demoiselles que je n'eus pas le courage de regarder.

Dès que je fus dans la chambre, Daturi me déshabilla, et je me mis au lit.

CHAPITRE IV

Ma guérison. — Daturi rossé par des soldats. — Départ pour Brunswick. — Rédégonde. — Brunswick. — Le prince héréditaire. — Le juif. — Mon séjour à Wolfenbuttel. — Bibliothèque. — Berlin. — Calsabigi et la loterie à Berlin. — La demoiselle Bélanger.

A l'heure du souper, le docteur vint dans ma chambre avec sa mère et une de ses sœurs. Ces braves gens portaient la philanthropie du cœur peinte sur leur figure : tous m'assurèrent qu'ils auraient de moi tous les soins possibles.

Les dames étant sorties, le docteur me fit connaître la méthode qu'il avait l'intention de suivre dans mon traitement. Une tisane sudorifique et des pilules mercurielles devaient me délivrer du poison qui me poussait rapidement vers la tombe; mais je devais m'astreindre à une diète rigoureuse et m'abstenir de toute application. Je lui promis de ne pas enfreindre ses lois, et, pour me distraire, il me dit que, deux fois la semaine, il me lirait lui-même la gazette, et afin de commencer à me tenir au courant des nouvelles, il m'apprit que la fameuse Pompadour était morte.

Me voilà donc condamné à un repos, selon mon docteur, indispensable au recouvrement de ma santé, à la réussite du traitement; mais dans cette dure nécessité, les remèdes et l'abstinence n'étaient pas ce que je craignais le plus : c'était l'ennui, et j'appréhendais qu'il ne me tuât. Le docteur partageait sans doute ma crainte, car il me pria de permettre que sa sœur vînt travailler dans ma chambre avec deux ou trois de ses amies. Je lui dis que, malgré la honte de me montrer malade à de jeunes personnes aimables, j'acceptais avec joie sa proposition. La sœur me fut très reconnaissante de ce qu'elle appelait ma complaisance, car la chambre que j'occupais était la seule dont les fenêtres donnassent sur la rue, et les jeunes demoiselles aiment beaucoup, comme chacun sait, à exercer leurs regards sur les passants. Malheureusement cette complaisance devint funeste à Daturi. Ce pauvre jeune homme, qui n'avait reçu que l'éducation indispensable à un saltimbanque, ne pouvait que s'ennuyer à passer toutes ses journées avec moi. Aussi dès qu'il vit que j'avais bonne compagnie, il crut que je pouvais me passer de la sienne, et ne pensa plus qu'à se divertir. Le troisième jour, vers le soir, on le porta à la maison roué de coups. Il était allé s'amuser dans un corps de garde avec les soldats, et s'étant pris de querelle, il avait été rossé d'importance. Il était à faire pitié; tout en sang et avec trois dents de moins. Il me conta son affaire en pleurant et me demandant vengeance.

J'envoyai mon docteur chez le général Bekw..., qui vint me dire qu'il ne savait que faire à cela et que le seul service qu'il pût me rendre était d'envoyer le malade à l'hôpital. Daturi, n'ayant rien de cassé, fut guéri en peu de jours et je l'envoyai à Brunswick avec un passeport du général Salomon. Les dents qu'il avait perdues

le mettaient à l'abri du danger d'être soldat; c'était une compensation.

Les soins de mon jeune docteur furent plus efficaces, ou plus prompts qu'il ne l'avait pensé; car au bout d'un mois j'étais parfaitement rétabli, mais j'étais maigre à faire peur. L'idée que je laissai de moi dans cette maison de braves gens ne me ressemble pas du tout: car on me prit pour le plus patient des hommes, et la sœur et ses jeunes compagnes durent me croire la modestie personnifiée : mais ces prétendues vertus me venaient de ma maladie et de l'abattement de mon esprit. Pour juger d'un homme, il faut examiner sa conduite quand il est sain et libre; car, malade et captif, il n'est plus le même.

Je fis présent d'une belle robe à la sœur et je donnai vingt louis au docteur, et tous deux me parurent fort satisfaits.

La veille de mon départ, je reçus une lettre de Mme du Rumain, qui, sachant de mon ami Baletti que j'avais besoin d'argent, m'envoyait une lettre de change de six cents florins sur Amsterdam. Elle me disait que je lui rendrais cette somme à ma convenance; mais elle est morte avant que j'aie pu m'acquitter.

Décidé à me rendre à Brunswick, je ne pus résister au désir de passer par Hanovre, car quand je me souvenais de Gabrielle, je l'aimais encore. Je ne voulais pas m'y arrêter, car je n'étais plus riche, et puis ma santé me forçait encore à des ménagements; je ne voulais que surprendre cette charmante fille, en lui faisant une visite de passage à la terre que sa mère, comme elle m'avait dit, avait près de Stocken. Il est juste aussi de dire que la curiosité y était pour une bonne part.

J'avais décidé de partir au point du jour, seul dans ma nouvelle calèche; mais il était écrit là-haut qu'il en serait autremen

Un billet que m'écrivit le général anglais pour m'inviter à souper, en me disant que nous aurions compagnie de mon pays, me décida à rester, promettant au docteur d'être parfaitement sobre.

On devinera ma surprise lorsqu'à mon entrée dans le salon du général je vis la Parmesane Rédégonde et son abominable mère! Elle ne me remit pas de prime abord, mais Rédégonde me nomma à l'instant, en disant :

« Mon Dieu! que vous avez maigri! »

Je lui fis compliment sur sa beauté, et elle le méritait, car, à son âge, dix-huit mois avaient singulièrement ajouté à ses charmes.

« Je viens d'échapper à une grave maladie, lui dis-je, et je pars au point du jour pour Brunswick.

— Et nous aussi, » s'écria-t-elle en regardant sa mère.

Le général, charmé de voir que nous étions en pays de connaissance, ajouta que nous pourrions aller ensemble.

« Cela serait difficile, dis-je en souriant, à moins que madame mère n'eût adopté des maximes contraires à celles que je lui ai connues.

— Je suis toujours la même, » dit la vilaine mère d'un air assez sec.

Je ne lui répliquai que par un regard de mépris.

Le général taillait à une petite table de pharaon. Il y avait deux ou trois autres dames et quelques officiers, et on faisait petit jeu. Il m'offrit un livret, que je refusai, sous prétexte que je ne jouais jamais en voyage.

A la fin de la taille, le général, ne se tenant pas pour battu, me dit :

« Mais, chevalier, votre maxime est antisociale ; il faut que vous jouiez! »

En disant cela, le général tira de son portefeuille plusieurs billets de banque anglais, en me disant que

c'étaient les mêmes que je lui avais donnés à Londres il y avait six mois.

« Prenez votre revanche, ajouta-t-il. Ce sont quatre cents livres sterling.

— Je n'ai pas envie de perdre autant que cela, lui répondis-je; mais j'exposerai cinquante livres sterling pour vous amuser. »

En disant cela, je tirai de ma bourse, où j'avais deux cents ducats de Hollande, la lettre de change que m'avait envoyée Mme la comtesse du Rumain.

Le général continuant à tailler, à la troisième taille, je me trouvai en gain de cinquante guinées, et je cessai de jouer, me contentant d'un gain modeste, et pouvant faire *charlemagne* sans blesser les convenances.

On vint au même instant annoncer que le souper était servi, et nous passâmes dans la salle à manger.

Rédégonde, qui avait parfaitement appris le français, amusa tout le monde. Elle était engagée par le duc de Brunswick pour seconde virtuosa, et elle venait de Bruxelles. Elle se plaignait d'avoir entrepris ce voyage dans les malencontreux chariots de poste, où l'on était horriblement mal, et elle exprimait la crainte d'arriver malade à sa destination.

« Voilà, lui dit le général, le chevalier Seingalt qui est seul dans une excellente voiture. »

Rédégonde sourit.

« A combien de places est votre voiture? » me demanda la mère.

Le général, répondant pour moi, lui dit :

« Elle n'est que pour deux.

— Cela n'est donc pas possible, car je ne laisserai pas aller ma fille sans moi, quelle que soit la personne. »

Un éclat de rire général, auquel participa Rédégonde, rendit la mère un peu confuse; mais, en bonne fille, Ré-

dégonde dit que sa mère craignait toujours qu'on ne l'assassinât.

Mille propos légers nous firent passer gaiement la soirée, et la jeune cantatrice ne se fit pas prier pour se mettre au clavecin et nous chanta quelques airs charmants qui lui valurent des applaudissements bien mérités.

Quand je voulus partir, le général me pria à déjeuner, en me disant que le chariot de poste ne partait qu'à midi et que je devais cette politesse à ma belle compatriote. Rédégonde y mit du sien, en me reprochant certains traits de Florence et de Turin, quoiqu'elle n'eût aucun reproche à me faire. Je me rendis, mais ayant besoin de repos, j'allai me coucher.

Le lendemain à neuf heures, je pris congé de mon docteur et de son honnête famille, et je me rendis à pied chez le général pour y déjeuner, ayant donné l'ordre que ma voiture vînt m'y prendre dès qu'elle serait attelée.

Rédégonde vint une demi-heure après avec sa mère, et je fus fort surpris de les voir accompagnées du frère qui, à Florence, m'avait servi en qualité de valet de place.

Quand le déjeuner fut fini, ma voiture étant à la porte, je fis ma révérence au général et à toute la compagnie, qui était sortie de la salle pour me voir partir. Rédégonde descendit avec moi, et m'ayant demandé si ma voiture était commode, elle y monta, comme pour l'essayer, et j'y montai après elle, sans avoir formé d'avance le moindre projet. Le postillon, voyant la voiture garnie, fouette, part au galop, et Rédégonde de rire aux éclats. J'étais sur le point de crier au postillon d'arrêter, mais voyant ma charmante folle en si belle gaieté, je le laissai courir, décidé cependant à le faire rétrograder dès que la belle me dirait : « *C'est assez.* » Ces mots, je les

attendais en vain! et nous avions déjà fait une demi-lieue lorsqu'elle commença à parler.

« J'ai tant ri, me dit-elle, et je ris encore en pensant à l'interprétation que ma mère donnera à cette fantaisie; car je n'ai pensé à monter en voiture que pour un moment; puis j'ai ri du postillon qui, certainement, n'a pas dû m'enlever par votre ordre.

— Vous en êtes bien sûre.

— Ma mère cependant croira le contraire, et je trouve la chose vraiment plaisante.

— Elle l'est beaucoup, et j'en suis fort satisfait. Au reste, ma chère Rédégonde, comme vous serez ici beaucoup mieux que dans un vilain chariot de poste, je vous mènerai jusqu'à Brunswick.

— J'en serais charmée, mais ce serait pousser la plaisanterie trop loin. Nous nous arrêterons au premier relai et nous y attendrons la poste.

— Vous en serez la maîtresse; mais vous m'excuserez de n'avoir pas cette complaisance.

— Quoi! vous auriez le courage de me laisser là toute seule?

— Vous savez, ma charmante Rédégonde, que je vous ai toujours aimée; ainsi je suis prêt à vous mener à Brunswick : je vous le répète.

— Si vous m'aimez, vous attendrez, et vous me remettrez entre les bras de ma mère, qui déjà doit être au désespoir.

— Je ne saurais y consentir, malgré mon dévouement. »

Loin de s'attrister, la jeune folle se prit à rire de nouveau, et à l'aspect de sa joie je conçus le projet de l'emmener à Brunswick.

Arrivés au relai, point de chevaux. Je m'arrange avec le postillon, et après avoir fait rafraîchir les chevaux,

nous repartons : les chemins étant affreux, nous n'arrivâmes au second relai qu'à nuit tombante.

Nous aurions pu coucher là ; mais, ne voulant pas en avoir le démenti, et sachant que le chariot de poste arriverait avant minuit et que la mère alors s'emparerait de sa fille, j'ordonnai des chevaux, laissant Rédégonde se plaindre et prier tant qu'elle voulut. Nous allâmes toute la nuit et nous arrivâmes à Lippstadt de grand matin. Là, malgré l'heure indue, j'ordonnai qu'on nous servît à manger. Rédégonde avait besoin de dormir, ainsi que moi ; mais il fallut qu'elle prît son parti quand je lui dis d'un ton caressant que nous dormirions à Minden. Loin de me gronder, elle se mit à sourire : je compris qu'elle savait à quoi elle devait s'attendre. En effet, quand nous y fûmes arrivés, nous soupâmes, puis nous nous couchâmes maritalement, et nous restâmes cinq heures ensemble. Elle fut tout à fait bonne et ne se fit prier que pour la forme.

Partis de Minden après de trop courts instants, nous nous arrêtâmes à Hanovre dans une excellente auberge où nous fîmes un repas exquis, et où je trouvai le même sommelier qui était à Zurich quand je servis à table les dames de Soleure. Miss Chodeleigh y avait dîné avec le duc de Kingston, puis elle était partie pour Berlin.

Nous eûmes pour la nuit un superbe lit à la française, et le lendemain nous ne fûmes réveillés que par le bruit du chariot de poste. Rédégonde, ne voulant pas être surprise dans mes bras, sonne vite le sommelier et lui ordonne de ne pas conduire auprès de nous la femme qui descendait du chariot, et qui, sans doute, demanderait à être introduite dans l'instant : vaine précaution, car à l'instant où le sommelier sortait, la mère et le fils entrèrent et nous prirent *flagrante delitto*.

Ayant ordonné au fils d'attendre dehors, je me levai

en chemise, et je fermai ma porte. La mère s'exhala en plaintes contre moi et contre sa fille, et me menaça de poursuites criminelles, si je ne la lui rendais pas. Rédégonde parvint cependant à la calmer, en lui contant l'histoire, qu'elle crut ou feignit de croire un fait du hasard ; mais elle lui dit :

« Je veux bien que cela soit ainsi, mais tu ne saurais nier, coquine, que tu n'aies couché avec lui.

— Quant à cela, c'est une autre affaire ; mais vous savez bien, chère maman, qu'on ne fait pas de mal en dormant. »

Et sans lui donner le temps de répondre, elle lui sauta au cou, l'embrassant, la caressant, et lui promettant de partir avec elle pour Brunswick dans le chariot de poste.

Cet arrangement étant fait, je m'habillai, et après leur avoir donné un bon déjeuner, je partis pour Brunswick, où j'arrivai quelques heures avant elles.

Rédégonde me fit passer l'envie d'aller faire une visite à Gabrielle, comme je me l'étais promis : d'ailleurs, dans l'état où j'étais, mon amour-propre aurait eu beaucoup à souffrir.

Dès que je fus établi dans une bonne auberge, je fis prévenir de mon arrivée, Daturi qui ne tarda pas à se montrer, élégamment vêtu et fort empressé de me présenter au magnifique signor Nicolini, entrepreneur des théâtres de la ville et de la cour. Ce Nicolini avait parfaitement l'esprit de son métier ; il jouissait de toute la faveur du prince généreux, dont Anna sa fille était la maîtresse, et vivait à Brunswick avec un certain luxe. J'en fus reçu avec beaucoup de distinction et de cordialité. Il voulait à toute force me faire accepter un logement dans sa belle demeure ; mais je sus me mettre à couvert de cette gêne, sans le blesser par mon refus.

J'acceptai sa table, très digne de mon attention par son excellent cuisinier, et plus encore par la société aimable qu'il y réunissait chaque jour. Ce n'étaient point des convives dont les mérites se déclinaient par des titres et des cordons, et dont les habitudes serviles et hautaines de l'étiquette de cour morfondent et tuent le plaisir ; c'étaient des gens à talents de l'un et l'autre sexe dont la réunion présentait à mon esprit le tableau le plus ravissant.

J'étais convalescent et je n'étais pas riche ; sans ces deux circonstances, j'aurais fait un plus long séjour à Brunswick, car cet endroit m'offrait des charmes. Mais n'anticipons pas, quoique dans l'affreuse vieillesse l'homme soit, je le crois, toujours enclin à courir sur sa vie, malgré son extrême désir d'arrêter la course trop rapide du temps qui l'entraîne.

Le troisième jour de mon arrivée à Brunswick, Rédégonde, sachant que je serais chez Nicolini, vint y dîner aussi. Tout le monde savait, je ne sais comment, qu'elle avait fait avec moi le voyage de Wesel à Hanovre, et chacun tirait telle conséquence qu'il lui plaisait.

Le surlendemain, le prince royal de Prusse arriva de Potsdam pour faire visite à sa future épouse, fille du duc régnant qu'il épousa l'année suivante.

La cour donna des fêtes magnifiques, et le prince héréditaire, aujourd'hui souverain du duché, me fit l'honneur de m'y inviter. J'avais connu Son Altesse à Soho-Square, au grand pique-nique, le lendemain de sa réception au corps de la bourgeoisie de Londres.

Il y avait vingt-deux ans que j'avais aimé la mère de Daturi. Curieux de voir les ravages que le temps avait faits à sa beauté, je voulus la voir, et j'eus lieu de me repentir de l'avoir obligée à me recevoir, tant je la retrouvai enlaidie. Elle se connaissait, et un peu de honte se peignit sur ses traits déformés. La lai-

deur, sur la figure d'une femme dont la physionomie est fortement prononcée, est rapide et ordinairement terrible.

Le prince avait une petite armée de six mille hommes d'infanterie fort bien tenue. Cette troupe ayant été assemblée pour être passée en revue sur une plaine peu éloignée de la ville, je fus curieux de la voir, et je m'y rendis, et j'eus la pluie sur le dos pendant tout le temps.

Il y avait affluence de beau monde, beaucoup de dames en belle toilette, toute la noblesse et quantité d'étrangers. J'y vis l'honorable miss Chodeleigh, qui me fit l'honneur de m'adresser la parole et qui, entre autres, me demanda depuis quand j'avais quitté Londres. Miss Chodeleigh était vêtue d'une simple robe de mousseline des Indes, et n'avait dessous qu'une chemise qui devait être de batiste; la pluie ayant collé ces légers vêtements sur son beau corps, elle paraissait à l'œil pire que nue; mais elle ne semblait pas en être embarrassée. Les autres dames se tenaient à l'abri du déluge sous des tentes élégantes.

Les troupes, qui n'avaient pas à s'occuper du mauvais temps, firent leurs manœuvres et l'exercice à feu à la satisfaction des connaisseurs.

N'ayant rien à faire à Brunswick, je pensais à me rendre à Berlin y passer l'été plus agréablement que dans une petite ville. Ayant besoin d'un surtout, j'achetai du drap chez un Juif qui s'offrit à m'escompter des lettres de change, si j'en avais. J'avais sur moi celle que Mme du Rumain m'avait envoyée, et trouvant commode de l'échanger, je la tirai de mon portefeuille et la donnai à l'israélite, qui m'en remit le montant, moins deux pour cent, escompte ordinaire sur la banque d'Amsterdam. La lettre étant à l'ordre du chevalier de Seingalt, je l'endossai au nom de l'escompteur.

Je ne pensais plus à cela, quand le lendemain d'assez bon matin, le même juif, entrant dans ma chambre, me signifia de lui rendre son argent ou de lui donner caution de la valeur de ma lettre, jusqu'au retour de la poste, par laquelle il apprendrait si ma lettre de change était reconnue et acceptée par le banquier sur lequel elle était tirée.

Offensé de la démarche hardie et offensante de ce Pilate, et certain de la légitimité de ma lettre, je lui dis qu'il n'avait rien à craindre, que je le priais de me laisser tranquille et que je ne lui donnerais aucune caution. Je veux absolument mon argent ou caution, répliqua l'impertinent; autrement je vous ferai arrêter, car vous êtes connu.

A ces mots, le sang me montant à la tête, je saisis ma canne et je lui donnai une volée dont il dut se ressentir plus d'un jour. Je m'habillai ensuite et je dînai chez Nicolini, sans songer à parler de cet événement.

Le lendemain, étant allé faire un tour à pied hors de la ville, je rencontrai le prince à cheval, suivi d'un simple piqueur. Lui ayant fait ma révérence en passant, il s'approcha de moi et me dit :

« Vous êtes donc sur votre départ, monsieur le chevalier?

— Je pense partir sous deux ou trois jours, monseigneur.

— Je l'ai appris ce matin d'un juif qui est venu se plaindre que vous lui avez donné des coups de canne, parce qu'il exigeait une caution pour une lettre de change qu'on lui a fait craindre d'être fausse.

— Monseigneur, je ne saurais répondre des effets de mon indignation envers un drôle qui ose venir m'insulter chez moi; mais je sais que mon honneur me défend de retirer ma lettre et de donner caution. L'impertinent m'a menacé de m'empêcher de partir, mais je sais qu'il

n'y a qu'une autorité arbitraire qui pourrait servir la défiance de ce vil individu.

— C'est vrai, ce serait injuste; mais il a peur de perdre les cent ducats.

— Il ne les perdra pas, monseigneur, car la lettre est tirée par une personne d'honneur et de haut rang.

— J'en suis charmé. Le juif dit qu'il ne vous l'aurait pas escomptée, si vous ne m'aviez pas nommé.

— C'est une indigne fausseté, monseigneur; le nom de Votre Altesse n'est point sorti de ma bouche.

— Il dit que vous avez endossé la lettre d'un nom qui n'est pas le vôtre.

— C'est encore faux, monseigneur, car j'ai signé Seingalt, et ce nom-là est bien à moi.

— Enfin c'est un juif bâtonné et qui craint d'être dupe. C'est un animal qui me fait pitié, et que je veux empêcher de chercher les moyens de vous faire rester ici jusqu'à ce qu'il sache que votre lettre a été reçue à Amsterdam. Je la ferai retirer de ses mains ce matin même, car je ne doute pas qu'elle ne soit parfaitement bonne. Ainsi vous êtes le maître de partir quand vous voudrez. Adieu, monsieur de Seingalt, je vous souhaite un heureux voyage. »

En achevant ce compliment, le prince me quitta sans me donner le temps de lui répondre.

J'aurais pu lui dire qu'en faisant retirer ma lettre des mains du juif, il lui donnerait à croire que c'était une grâce que Son Altesse me faisait, et que toute la ville le croirait comme le juif, au grand détriment de mon honneur, et qu'ainsi je lui serais reconnaissant de n'en rien faire. Mais il ne suffit pas d'être prince, d'avoir un cœur excellent, d'être généreux et magnanime, comme l'est le duc de Brunswick : il faut encore avoir ce tact, cet esprit de détail nécessaire pour ne point blesser la

délicatesse d'une personne, tout en lui donnant la marque la moins équivoque d'estime et de bienveillance. Ce défaut est commun aux princes, et il leur vient de leur éducation, qui ne les met que bien rarement à la hauteur, ou si l'on veut, au niveau des convenances de la vie des autres hommes.

Le duc de Brunswick, en me supposant un malhonnête homme, n'aurait pas pu me traiter plus mal, s'il avait eu l'intention de me faire connaître qu'il me pardonnait, en prenant sur lui toutes les conséquences de la friponnerie dont je me serais rendu coupable. Et cette idée me trottant dans la tête :

« Peut-être, me dis-je, est-ce l'idée qu'a le prince. De quoi se mêle-t-il ! Est-ce le juif qui lui fait pitié, ou bien moi? Si c'est moi, je me sens dans la nécessité de lui donner une leçon, mais sans l'humilier. »

Profondément ému, et sentant mon amour-propre extrêmement blessé, je me retirais à pas lents, réfléchissant à ma position, à la conduite du duc, et surtout à la fin de notre dialogue. Je trouvais son compliment de bon voyage souverainement déplacé dans cette circonstance ; il me semblait que, dans la bouche d'un prince à peu près souverain, ce compliment était un ordre de départ, et j'en étais indigné.

Possédé de cette idée, je pris la résolution que me dicta l'amour-propre, de ne point partir et de ne point rester. « Si je restais, me disais-je, on en tirerait un jugement en faveur du juif ; si je partais, le duc penserait que j'avais profité de sa grâce, et pour ainsi dire du présent des cinquante louis qu'il devrait payer au juif, si ma lettre était protestée. Je ne donnerai à personne une satisfaction que je ne dois pas. »

D'après ces raisonnements qui me semblaient dignes d'être sortis d'une tête plus saine que la mienne, je fis

ma malle, j'ordonnai des chevaux, et, ayant bien dîné, je payai mon hôte, et sans prendre congé de personne, je me rendi à Wolfenbuttel avec l'intention d'y passer huit jours, et certain de ne pas m'y ennuyer, car c'est à Wolfenbuttel que se trouve la troisième bibliothèque de l'Europe, et j'avais depuis longtemps une forte envie de l'examiner.

Le savant bibliothécaire, d'autant plus poli que sa politesse n'avait ni appareil ni prétention, me dit, à ma première visite, que non seulement un homme serait chargé de me donner dans la bibliothèque tous les livres que je demanderais, mais encore qu'on me les porterait chez moi, sans en excepter les manuscrits, qui font la principale richesse de ce bel établissement.

Je passai huit jours dans cette bibliothèque, d'où je ne sortais que pour me rendre chez moi, où je ne restais que la nuit et le temps nécessaire pour prendre mes repas; et je puis compter ces huit jours au nombre des plus heureux de ma vie, car je ne fus pas un seul instant occupé de moi-même : je ne pensais ni au passé ni à l'avenir, et mon esprit, absorbé par le travail, ne pouvait s'apercevoir de l'existence du présent. J'ai quelquefois pensé depuis lors que peut-être les délices de la vie des bienheureux peuvent être quelque chose de semblable; et je vois aujourd'hui que, pour avoir été dans ce monde un vrai sage, au lieu d'un vrai fou, je n'aurais eu besoin que d'un concours de bien petites circonstances; car, à la honte de presque toute ma vie, je me dois de publier ici une vérité que mes lecteurs auront peine à croire, que la vertu a toujours eu pour moi beaucoup plus de charmes que le vice, et que je n'ai été mauvais, quand je l'ai été, que de gaieté de cœur : ce que, sans doute, bien des gens trouveront fort blâmable. Mais que m'importe? l'homme, dans ses rapports intimes ou mo-

raux, ne doit compte de ses actions qu'à lui seul ici-bas, et à Dieu après sa mort.

J'ai emporté de Wolfenbuttel un grand nombre de doctrines sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'on ne trouve dans aucun scoliaste et que le grand Pope ignorait. On en trouve une partie dans ma traduction de l'*Iliade* : le reste demeurera ici, et probablement pour s'y perdre ; car je ne brûlerai rien, pas même ces mémoires, quoique j'y pense souvent. Je prévois que je n'en trouverai jamais le moment.

Je retournai à Brunswick, à la même auberge, et je fis, dès mon arrivée, prévenir mon filleul Daturi.

Je fus ravi d'apprendre que personne ne soupçonnait que j'eusse passé huit jours à cinq lieues de Brunswick. Daturi me dit que le bruit s'était répandu dans la ville qu'avant mon départ j'avais retiré ma lettre de change des mains du juif ; car on n'en avait plus parlé depuis. J'étais certain cependant que la réponse d'Amsterdam devait être arrivée, et que le prince héréditaire n'ignorait pas que j'avais passé à Wolfenbuttel le temps de mon absence.

Daturi me dit qu'on m'attendrait à dîner chez Nicolini, et j'y comptais ; car je n'avais pris congé de personne. Or, voici ce qui m'arriva à ce dîner, et ce qui dut me tenir lieu d'une ample justification.

Nous étions au rôti, quand un valet du prince entra avec le juif que j'avais bâtonné. Ce pauvre barbu s'approcha de moi de l'air le plus humble, et me dit :

« Je viens par ordre, monsieur, vous demander bien pardon d'avoir soupçonné la validité de votre lettre de change sur la banque d'Amsterdam. J'en ai été puni en perdant la provision que vous m'aviez accordée.

— Je voudrais, lui dis-je, que vous n'eussiez eu que cette punition-là. »

Il me salua profondément, et sortit en me disant que j'avais trop de bonté.

A mon retour à l'auberge, je trouvai un billet de Rédégonde, dans lequel elle me faisait de tendres reproches de ce que, depuis mon séjour à Brunswick, je n'étais pas allé la voir une seule fois, et me priait d'aller déjeuner avec elle dans une petite maison qu'elle avait hors de la ville. « Je ne serai pas avec ma mère, me disait-elle, mais avec une demoiselle de vos connaissances que, j'en suis sûre, vous serez bien aise de revoir. »

J'aimais Rédégonde, et je ne l'avais négligée à Brunswick que parce que je ne me trouvais pas dans une situation à lui faire quelque joli présent. Je me promis donc de ne pas manquer au rendez-vous, un peu stimulé par la curiosité de voir la demoiselle dont elle me parlait.

Je fus exact à l'heure indiquée, et je trouvai Rédégonde charmante, dans un joli salon au rez-de-chaussée, avec une jeune *virtuosa* que j'avais connue enfant un peu avant qu'on me mît sous les Plombs. Je fis semblant de la revoir avec plaisir ; mais, m'occupant tout à fait de Rédégonde, je m'évertuai en compliments, en excuses, en félicitations sur la jolie demeure dans laquelle je la trouvais établie. Elle me dit qu'elle l'avait louée pour six mois, mais qu'elle n'y couchait point.

Après avoir pris le café, nous étions sur le point de sortir pour nous promener, quand nous vîmes entrer le prince qui, un agréable sourire sur les lèvres, adressa à Rédégonde un compliment d'excuses sur le hasard qui lui avait fait interrompre notre entretien.

L'apparition du prince me mit au fait de la position de mon aimable compatriote, et je compris pourquoi elle avait insisté, dans son billet, sur l'heure du rendez-vous. Rédégonde avait déjà fait la conquête de ce prince

aimable, qui fut toujours galant, mais qui, pendant la première année de son mariage avec une sœur du roi d'Angleterre, se croyait obligé de garder l'incognito dans ses déviations amoureuses.

Nous passâmes une heure à nous promener en parlant de Londres, de Berlin, mais sans dire un mot de ma lettre de change, ni du juif. Il fut enchanté de l'éloge que je lui fis de sa bibliothèque de Wolfenbuttel et rit de bon cœur quand je lui dis que, sans la nourriture intellectuelle que j'y avais puisée pendant huit jours, la mauvaise chère que j'avais faite à mon auberge m'aurait fait maigrir de moitié.

Après avoir salué avec beaucoup de grâce la nymphe qui le captivait, il nous quitta et, étant remonté à cheval, il s'éloigna en caracolant.

Resté seul avec Rédégonde, loin de l'exciter à m'accorder de nouvelles faveurs, je lui conseillai à demeurer fidèle au prince que ses charmes avaient su captiver; mais, quoique les apparences ne pussent être décevantes, elle ne voulut convenir de rien. C'était son rôle de jeune femme, et je ne lui en fis pas de reproche.

Ayant passé le reste de la journée à mon auberge, j'en partis le lendemain au point du jour.

Arrivé à Magdebourg, je remis à un officier une lettre que j'avais du général Bekw.... Cet officier me fit voir la forteresse en détail et me retint trois jours, en multipliant pour moi les plaisirs de la table, des femmes et du jeu. Je fus sobre; je ménageai ma santé sur tous les points, et j'y augmentai mon pécule, mais modérément, m'étant imposé des bornes honnêtes.

De Magdebourg j'allai droit à Berlin, sans me soucier de m'arrêter à Potsdam, parce que le roi n'y était pas. Les chemins pitoyables de la Prusse, mauvais sol tout sablonneux, me firent mettre trois jours à parcourir dix-

huit petits milles d'Allemagne. La Prusse est un pays où l'industrie et l'or pourront faire des miracles, mais je doute que jamais on parvienne à en faire un bon pays.

Je descendis à l'hôtel de Paris, où je trouvai tout ce que je pouvais désirer, tant pour mes aises que pour ma économie. Mme Rufin, qui le tenait, avait tout à fait l'esprit de son état avec toute l'amabilité française : elle avait su mettre son hôtel en bonne réputation. Dès que je fus établi dans une très jolie chambre, elle vint me demander si j'en étais content et prendre des arrangements sur tout. Elle tenait table d'hôte, et ceux qui mangeaient en chambre payaient le double.

« Cet arrangement, lui dis-je, peut vous accommoder, mais ne me convient pas pour le présent. Je veux manger dans ma chambre et je ne veux pas payer double : je payerai comme si je mangeais à table d'hôte, mais je vous laisse libre de ne me faire servir que la moitié des mets.

— J'y consens, mais à condition que vous souperez avec moi; cela sera par-dessus le marché, et vous ne trouverez à mon petit souper que des amis aimables. »

Je trouvais la proposition si singulière que j'avais bonne envie de rire; mais, la trouvant en même temps fort avantageuse, je l'acceptai avec l'expression d'une franche amitié, comme si nous nous étions connus depuis longues années.

Ayant besoin de repos ce jour-là, je ne soupai avec elle que le lendemain. La dame Rufin avait un mari qui faisait la cuisine et un fils qui ne venait jamais à ses soupers. La première fois que j'y assistai, j'y trouvai un monsieur âgé, homme de beaucoup de sens et d'une société fort douce ; il logeait dans une chambre voisine de la mienne et se faisait appeler baron de Treidel, et dont la sœur avait épousé le duc de Courlande, Jean-Ernest Bir-

len, ou Biron. Ce baron, fort aimable, devint mon ami et le fut pendant les deux mois que je passai à Berlin. J'y trouvai encore un négociant de Hambourg nommé Greve, avec sa femme, qu'il venait d'épouser et qu'il avait conduite à Berlin pour lui faire voir les merveilles de la cour d'un roi guerrier. Cette jeune femme était aussi aimable que son mari, et je lui fis assidument une cour de politesses. Un homme fort gai, qui s'appelait Noël et qui était le cuisinier unique et très chéri de Sa Majesté prussienne, fut la quatrième personne. Ce dernier ne venait que rarement souper avec sa compatriote et bonne amie, parce que son service le retenait dans la cuisine du roi, qui ne vivait pas en Lucullus, car, comme je l'ai dit, ce roi n'avait qu'un cuisinier, et Noël n'avait qu'un seul aide de cuisine ou marmiton.

M. Noël, ministre de la république française à La Haye, est, à ce qu'on m'a assuré, le fils de ce cuisinier qui, au reste, était un homme fort aimable. Et, que je le dise en passant, malgré mon dégoût pour le Directoire français, je suis loin de trouver mauvais qu'un homme de mérite, n'importe sa naissance qui n'a point dépendu de lui, s'élève aux emplois que, dans l'ordre adopté par le privilège, on voit souvent occupés par des sots.

Sans Noël le père, ou plutôt sans l'habileté de cet artiste culinaire, le fameux Lamettrie, ce médecin athée, ne serait pas mort d'indigestion; car le pâté dont il mangea à outrance chez lord Fisconel avait été fait par Noël.

Lamettrie soupait souvent chez la dame Ru..n, et je lui sus mauvais gré de s'être laissé mourir sitôt, car j'aurais eu du plaisir à le connaître, puisqu'il était savant et d'une gaieté outrée. Il mourut en riant, quoiqu'on prétende qu'il n'y a point de mort plus pénible que celle qui provient d'une indigestion. Voltaire m'a dit qu'il ne

croyait pas qu'il y eût eu au monde un athée plus déterminé ni plus fondé que ce Lamettrie, et j'en fus convaincu après avoir lu ses ouvrages. Ce fut le roi de Prusse en personne qui prononça l'oraison funèbre de ce médecin à l'Académie, où il dit qu'il n'était pas étonnant que Lamettrie n'eût admis que la matière, puisque tout l'esprit qui pouvait exister, c'était lui qui le possédait. Il n'y a qu'un roi, quand il s'avise de devenir orateur, qui puisse, dans la gravité d'une oraison funèbre, se permettre une saillie plaisante. Mais cela prouve suffisamment que le grand homme, transformé en rhéteur, ne croyait pas le moins du monde ce qu'il disait dans cet instant. Cependant le grand Frédéric n'a jamais été athée : il n'était que déiste ; mais qu'importe, puisque la croyance en un Dieu n'a jamais influé ni sur ses mœurs ni sur ses actions? On prétend qu'un athée qui s'occupe de Dieu vaut mieux qu'un déiste qui n'y pense jamais. Je ne déciderai point du fait.

La première visite que je fis à Berlin fut à Calsabigi, frère cadet de celui avec lequel je m'étais uni à Paris, en 1757, pour y établir la loterie. Ce Calsabigi, que je trouvai à Berlin, avait quitté Paris et sa femme, qu'on appelait toujours la générale La Motte, pour aller établir la loterie à Bruxelles où, ayant vécu avec trop de luxe, il fit banqueroute, en 1762, malgré tout ce que le comte de Cobentzel fit pour le soutenir. Obligé de s'enfuir, il alla à Berlin assez bien équipé et se présenta au roi de Prusse. Assez beau parleur, il parvint à persuader ce monarque à introduire la loterie dans ses États, à lui en confier la régie et à lui donner le titre de conseiller d'État. Il promit à Sa Majesté un revenu annuel d'au moins deux cent mille écus, ne demandant pour lui que dix pour cent sur la recette et les frais de régie.

Il y avait deux ans que la loterie était établie, et elle

allait bon train, car jusqu'alors elle n'avait eu aucun tirage malheureux ; mais le roi, qui savait que le cas pouvait arriver était toujours dans les transes Voulant les faire cesser, il signifia à Calsabigi qu'il ne voulait plus que la loterie fût à son compte ; qu'il la lui abandonnait, se contentant de cent mille écus par an : c'était ce que lui coûtait son Théâtre Italien.

J'arrivai chez Calsabigi le même jour où le roi lui avait fait intimer sa résolution. Après avoir parlé de nos anciennes relations et de nos vicissitudes, il me conta l'événement, auquel il ne s'était pas attendu. Il me dit que le tirage prochain était encore au compte du roi, mais qu'il devait, par des affiches, informer le public qu'à compter de ce jour Sa Majesté ne se mêlerait plus de rien. Il avait besoin d'un fonds de deux millions d'écus, car sans cela, il prévoyait que la loterie tomberait, puisque personne ne voudrait plus y mettre, sans la garantie certaine d'être payé en cas de gain. Il me proposa dix mille écus par an, si je parvenais à faire changer la résolution du roi. Pour m'encourager, il me rappela l'époque où, arrivant à Paris, il y avait alors sept ans, j'avais eu le talent de convaincre tout le conseil de l'École militaire de la certitude du gain. « L'augure parle clairement, ajoutait-il ; il n'y a pas de superstition à croire que c'est le bon génie de la loterie qui vous a conduit à Berlin dans ce moment. »

Je ris de son illusion, en le plaignant. Je lui démontrai l'impossibilité de convaincre une tête qui répondait par l'argument « *J'ai peur, et je ne veux plus avoir peur.* » Il me pria de rester à dîner et me présenta à sa femme. Cette présentation me causa deux surprises ; la première, c'est que je croyais la générale la Motte encore vivante ; la seconde, c'est que dans la nouvelle Mme Calsabigi, je vis Mlle Bélanger. Je lui adressai les compli

ments d'usage, puis je lui demandai des nouvelles de sa mère. Elle poussa un profond soupir et me pria de ne point lui parler de sa famille, car elle n'aurait que des malheurs à m'apprendre.

J'avais connu Mme Bélanger à Paris ; elle était veuve d'un agent de change, n'avait qu'une fille et me paraissait être bien dans ses affaires. Voyant cette fille, assez jolie, mariée et se plaignant de son sort, je me trouvai un peu embarrassé, mais peu curieux. Calsabigi, après m'avoir mis à même de porter un jugement très favorable sur son cuisinier, voulut me faire juger de la bonté de ses chevaux et de la beauté de sa voiture. Il me pria d'accompagner madame à la promenade et de rester à souper chez lui, car le souper, me dit-il, était son meilleur repas.

Dès que nous fûmes en voiture, le besoin de conversation m'engagea à demander à madame par quelle heureuse combinaison elle se trouvait liée à son mari.

Voici ce qu'elle me dit :

« Sa femme vit encore ; ainsi je n'ai pas le malheur d'être son épouse ; mais à Berlin tout le monde croit que je la suis. Il y a trois ans que je me vis tout à coup privée de ma mère et dénuée de toute ressource ; car ma mère vivait d'une pension viagère. N'ayant point de parent assez riche pour en attendre des secours, et ne voulant en devoir à quiconque ne m'en aurait accordé qu'au prix de mon honneur, j'ai vécu deux ans de la vente des meubles et autres effets appartenant à feu ma mère, en me mettant en pension chez une bonne femme qui vivait de sa broderie. J'apprenais à broder avec elle et je ne sortais que le dimanche pour aller à la messe. La tristesse me consumait. Plus mon petit avoir diminuait, plus j'espérais dans les secours de la Providence ; mais quand je fus arrivée à mon dernier sou, je me recommandai à M. Bréa, Génois, que je croyais incapable de me tromper. J'étais

réduite à le supplier de me procurer un emploi de simple femme de chambre, me croyant tous les talents nécessaires à ce genre de service. Il me promit de s'en occuper et, cinq ou six jours après, voici ce qu'il vint me proposer.

« Il me lut une lettre de Calsabigi, que je n'avais jamais connu, et dans laquelle il le chargeait de lui envoyer à Berlin une demoiselle honnête, de bonne naissance, bien élevée et agréable de figure, puisqu'il avait l'intention de l'épouser dès que sa femme, vieille et infirme, aurait cessé de vivre.

« Comme la personne qu'il désirait ne pouvait pas, probablement, être riche, Calsabigi priait M. Bréa de lui donner cinquante louis pour mettre sa toilette en ordre, et cinquante autres pour faire le voyage de Berlin avec une fille de service. M. Bréa était également autorisé à s'engager légalement pour Calsabigi à ce que la demoiselle serait reçue à Berlin comme épouse et présentée comme telle à toutes les personnes qui fréquenteraient la maison de Calsabigi ; qu'en outre la demoiselle aurait une femme de chambre à son choix, un équipage, une garde-robe convenable et une certaine somme mensuelle pour ses épingles, dont elle pourrait user à sa volonté. Il s'engageait à la laisser en liberté au bout d'un an, si sa société ne lui plaisait pas, et dans ce cas, à lui donner cent louis, en lui laissant et ses économies et tous les effets qu'il lui aurait donnés pour son usage. Enfin, si la demoiselle consentait à rester avec lui en attendant le temps où il pourrait l'épouser, il lui ferait don, par écrit, de dix mille écus qu'elle serait censée lui apporter en dot, et s'il venait à mourir avant cette époque, elle aurait droit de se payer desdits dix mille écus sur tout ce que ledit Casalbigi laisserait à sa mort.

« C'est avec toutes ces belles promesses, continua ma

compagne, que Bréa a su me persuader de quitter ma patrie pour venir me déshonorer ici ; car, quoiqu'il soit vrai que tout le monde me rende les honneurs que l'on accorde à une honnête femme, il n'est pas probable qu'on ne sache point ce que je suis de fait. Il y a six mois que je suis arrivée ici, et je n'ai pas eu un seul instant de bonheur.

— Mais, lui dis-je, est-ce qu'il n'a point tenu les stipulations du contrat fait entre vous et Bréa?

— Je vous demande pardon, mais une santé délabrée ne permet pas à Calsabigi d'espérer survivre à sa femme ; et s'il vient à mourir avant elle, les dix mille écus qu'il m'a donnés par écrit ne pouvant figurer à titre de dot, je n'aurai rien; car il est surchargé de dettes, et ses créanciers seront payés sur ce qu'il laissera de préférence à moi. Ajoutez qu'il m'est insupportable, précisément parce qu'il m'aime trop. Vous pouvez me comprendre : il se tue à petit feu, et me désole.

— Dans tous les cas, vous pourrez retourner à Paris dans six mois, ou faire tout ce qu'il vous plaira quand l'année du contrat sera expirée. Vous recevrez cent louis et vous serez bien nippée.

— Je finirai alors de me déshonorer, soit en retournant à Paris, soit en restant ici. Je suis bien malheureuse, voilà le fait, et le bon Bréa en est la cause. Je ne puis cependant lui en vouloir, car il ne savait pas sans doute que son ami ici n'a pour bien que des dettes. Maintenant que le roi va retirer sa garantie, nous prévoyons la chute de la loterie, et la banqueroute de Calsabigi en sera la suite inévitable. »

Rien n'était exagéré dans la narration de cette pauvre personne, et je dus convenir qu'elle était à plaindre. Je lui conseillai de tâcher de vendre l'obligation des dix mille écus qu'elle avait de Calsabigi, car il ne pouvait

avoir aucune difficulté à y consentir. « J'y ai pensé, me dit-elle ; mais pour cela j'aurais besoin d'un ami, car je prévois que je ne pourrai la vendre qu'avec beaucoup de perte. » Je lui promis d'y penser.

Nous fûmes quatre à souper. Le quatrième était un jeune homme qui avait été employé à la loterie à Paris, puis à celle de Bruxelles, et qui avait suivi la fortune de Calsabigi à Berlin. Il était amoureux de la Bélanger, mais je ne le jugeai pas amant heureux.

Au dessert, Calsabigi me pria de dire son avis sur un projet qu'il avait écrit, et qu'il voulait publier pour se procurer un fonds de deux millions dont il avait besoin pour maintenir son crédit.

Madame se retira pour nous laisser discuter en liberté. Cette femme, qui pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avait tout ce qu'il faut pour plaire ; sans briller par l'esprit, elle avait un grand usage du monde, chose qui, dans une femme, est préférable à l'esprit. Elle ne m'inspira que des sentiments d'estime et d'amitié par sa confidence, et j'en fus bien aise.

Le projet de Calsabigi était court, mais clair et bien conçu. Il invitait tous ceux dont la fortune était connue du public, non pas à verser dans la caisse de la loterie un fonds en argent comptant, mais à donner leur nom pour une somme quelconque, dont la solvabilité ne fût pas douteuse. Si le cas échéait que la loterie fît une perte, chacun aurait dû fournir sa part proportionnelle à la somme garantie, et dans la même proportion les bénéfices devaient se partager entre tous les répondants.

Je lui promis sur ce projet mes réflexions par écrit pour le jour suivant ; et voici le plan que je substituai au sien.

1° Un fonds d'un million devait lui suffire.

2° Ce million devait être partagé en cent actions de dix mille écus.

3° Chaque actionnaire devait s'engager devant un notaire donné, qui répondrait de l'action, c'est-à-dire de la solvabilité de l'actionnaire.

4° Le dividende se ferait toujours le troisième jour après le tirage.

5° En cas de perte, l'actionnaire devait réintégrer son action, toujours par-devant notaire.

6° Un caissier, élu par les quatre cinquièmes des actionnaires, aurait le contrôle du caissier de la loterie, qui serait toujours le dépositaire de la recette en argent comptant.

7° On payerait les billets gagnants le lendemain du tirage.

8° La veille du tirage, le caissier de la loterie comptera l'argent de la recette au caissier des actionnaires, et celui-ci fermera la caisse avec trois clefs, dont l'une restera entre ses mains, une autre entre les mains du second caissier, et la troisième entre celles du directeur de la loterie.

9° On n'accepterait de mises que l'extrait, l'ambe et le terne : le quaterne et le quine seraient supprimés, parce que ces deux combinaisons exposent à de trop grandes pertes.

10° On ne pourrait jouer sur les trois combinaisons, l'extrait, l'ambe et le terne, ni moins de quatre gros ni plus d'un écu ; et les bureaux seraient fermés vingt-quatre heures avant le tirage.

11° La dixième partie de la recette appartiendrait à Calsabigi, directeur général de la loterie ; mais tous les frais de régie seraient à sa charge.

12° Il aurait le droit de posséder deux actions, sans qu'un notaire répondît de sa solvabilité.

Je vis à la mine de Calsabigi que mon projet ne lui plaisait pas, et je lui prédis qu'il ne trouverait des actionnaires qu'à ces conditions ou à de moins avantageuses.

Il avait réduit la loterie à une espèce de biribi; son luxe déplaisait, on savait qu'il était chargé de dettes, et le roi ne pouvait s'empêcher de craindre, plus tôt ou plus tard, quelques friponneries, quoiqu'il eût un contrôleur qui savait compter.

Le dernier tirage sous la garantie du roi égaya toute la ville, car la loterie perdit vingt mille écus de Prusse. Le roi se hâta de les envoyer à son conseiller privé Calsabigi, mais on dit qu'en apprenant le résultat du tirage, il éclata de rire en disant :

« Je l'avais bien prévu, et je rends grâces au hasard d'en être quitte à si bon marché. »

M'étant cru en devoir d'aller souper avec le directeur, pour le consoler, je le trouvai dans la consternation. Il faisait la réflexion bien naturelle, mais désolante, que ce malheureux tirage augmenterait la difficulté de trouver des personnes riches disposées à faire les fonds de la loterie. C'était la première fois que la loterie perdait, mais cet accident ne pouvait pas venir plus mal à propos.

Calsabigi pourtant ne perdit point courage, et commença dès le lendemain à faire des démarches, en avertissant le public, par une affiche imprimée, que les bureaux resteraient fermés jusqu'à ce qu'on eût de nouveaux fonds pour la sûreté de tous ceux qui continueraient à hasarder leur argent.

CHAPITRE V

Milord Keith. — Rendez-vous du roi de Prusse dans le jardin de Sans-Souci. — Mon entretien avec ce monarque. — La Denis. — Les cadets poméraniens. — Lambert. — Je vais à Mitau. — Mon excellent accueil à la cour et mon excursion administrative.

Le cinquième jour de mon arrivée à Berlin, je me présentai à milord Marshal que, depuis la mort de son frère, on appelait milord Keith. Je l'avais vu la dernière fois à Londres à son retour d'Écosse qu'il avait été remis en possession des biens de sa famille, lesquels avaient été confisqués lorsqu'il avait suivi le roi Jacques. Le grand Frédéric avait eu le crédit de lui faire obtenir sa réhabilitation. Milord Keith vivait alors à Berlin, se reposant sur ses lauriers, jouissant de la paix, toujours cher au roi, et ne se mêlant plus de rien, à l'âge de quatre-vingts ans.

Simple dans ses manières, comme il l'avait toujours été, il me dit qu'il me revoyait avec plaisir, puis il me demanda si j'avais l'intention de rester quelque temps à Berlin. Comme il connaissait en partie les vicissitudes de ma vie, je lui répondis que je m'y fixerais volontiers, si le roi voulait me donner un emploi convenable à mes moyens; mais, quand je lui demandai sa protection pour cela, il me dit qu'en prévenant le roi sur mon compte, il me ferait plus de mal que de bien. « Car, ajouta-t-il, comme Sa Majesté se pique de se connaître en hommes mieux que personne, il aime à juger par lui-même; aussi il arrive assez souvent qu'il découvre le mérite là où personne ne l'aurait soupçonné, *et vice versâ*. »

Il me conseilla d'écrire au roi que j'aspirais à l'honneur de lui parler.

« Quand vous lui parlerez, ajouta le noble vieillard, vous pourrez lui dire, par manière d'acquit, que vous me connaissez, et je ne doute pas qu'alors il ne me fournisse l'occasion de lui parler de vous : vous devinez que ce que je lui dirai ne vous nuira pas.

— Moi, milord, écrire à un roi avec lequel je n'ai aucun rapport! Je n'ai point d'idée d'une pareille démarche.

— Je le crois bien, mais ne désirez-vous pas de lui parler?

— Sans doute.

— Voilà le rapport établi. Votre lettre ne doit contenir que l'expression de votre désir.

— Le roi me répondra-t-il?

— Sans aucun doute, car il répond à tout le monde. Il vous dira où et à quelle heure il lui plaira de vous recevoir. Suivez mon conseil. Sa Majesté est actuellement à Sans-Souci. Je suis curieux de l'entretien que vous aurez avec ce monarque, qui, comme vous voyez, en agit de manière à témoigner qu'il ne craint pas qu'on lui en impose. »

Rentré chez moi, je me mis à mon bureau. J'écrivis au roi de la façon la plus simple et la plus respectueuse, lui demandant où et quand je pourrais me présenter à Sa Majesté.

Le surlendemain je reçus une lettre signée Frédéric, dans laquelle on m'accusait la réception de la mienne, en m'indiquant que le roi se trouverait à quatre heures dans le jardin de Sans-Souci.

Comme on le pense bien, je fus exact au rendez-vous. Je m'y rendis à trois heures, simplement vêtu de noir. Entré dans la cour du château et n'y voyant personne,

pas même une sentinelle, je montai un petit escalier et j'ouvris une porte qui se trouvait devant moi. Je me trouvai dans une galerie de tableaux. Le gardien vint à moi et s'offrit à me conduire.

« Je ne viens pas, lui dis-je, pour admirer des chefs-d'œuvre de peinture, mais bien pour parler au roi, qui m'a écrit qu'il sera au jardin.

— Il est en ce moment à son petit concert, où il joue de la flûte : c'est son dessert de tous les jours. Vous a-t-il indiqué l'heure?

— Oui, à quatre heures, mais il l'aura oublié.

— Le roi n'oublie jamais ; il sera exact à l'heure, et vous ferez bien d'aller l'attendre au jardin. »

J'y étais depuis quelques instants quand je le vis paraître, suivi de son lecteur et d'une jolie épagneule. Dès qu'il m'aperçut, il m'aborda, et ôtant son vieux chapeau et me nommant, il me demanda d'un ton effrayant ce que je lui voulais. Surpris de cet accueil, je restai court, le regardant sans lui répondre.

« Eh bien ! parlez donc. N'est-ce pas vous qui m'avez écrit?

— Oui, sire, mais je ne me souviens plus de rien. J'ai pu croire que la majesté d'un roi ne m'éblouirait pas, mais cela ne m'arrivera plus. Milord Marshal aurait dû me prévenir.

— Il vous connaît donc? Promenons-nous. De quoi vouliez-vous me parler? Que dites-vous de ce jardin? »

En même temps qu'il me demande de quoi je veux lui parler, il m'ordonne de lui parler de son jardin. J'aurais répondu à tout autre que je ne m'y connaissais pas ; mais à un roi qui voulait bien me supposer connaisseur, j'aurais eu l'air de lui donner un démenti, et c'est ce qu'un roi, même philosophe, ne pardonne point. M'exposant donc au risque de lui donner un échantillon de mon

mauvais goût, je répondis que je le trouvais superbe.

« Mais, me dit-il, les jardins de Versailles sont bien plus beaux.

— Je l'avoue, sire, mais c'est surtout à cause des eaux.

— C'est vrai, mais ce n'est pas ma faute : il n'y a pas d'eau ici. J'ai dépensé plus de trois cent mille écus pour en obtenir : mais sans succès.

— Trois cent mille écus, sire ! Si Votre Majesté les avait dépensés tout d'un coup, les eaux devraient y être.

— Ah ! ah ! je vois que vous êtes architecte hydraulique. »

Fallait-il lui dire qu'il se trompait? J'eus peur de lui déplaire, et je baissai la tête : c'était ni oui, ni non. Grâce à Dieu, le roi ne se soucia pas de m'entretenir sur cette science, et me tira d'embarras ; car je n'en connaissais pas les premiers rudiments.

Toujours marchant et tournant la tête à droite et à gauche, il me demanda quelles étaient les forces de Venise tant sur terre que sur mer, en temps de guerre. Je me trouvais, Dieu merci, sur mon terrain !

« Vingt vaisseaux de haut bord, sire, et une grande quantité de galères.

— Et en troupes de terre ?

— Soixante-dix mille hommes, sire, tous sujets de la république, ne prenant qu'un seul homme par village.

— Cela n'est pas vrai. Vous voulez sans doute me faire rire en me contant des fables. Mais vous êtes sûrement financier. Dites-moi ce que vous pensez de l'impôt. »

C'était le premier entretien que j'avais avec un roi. Réfléchissant rapidement à son style, à ses incartades, à ses sauts rapides, je crus être appelé à jouer une scène de comédie italienne à l'improviste, dans laquelle, si

l'acteur reste court, les sifflets du parterre ne tardent pas à se faire entendre. Je répondis donc à ce fier monarque, en prenant la morgue d'un financier que j'accompagnai de la grimace obligée, que je pourrais lui parler de la théorie de l'impôt.

« C'est ce que je veux, me dit-il, car la pratique ne vous regarde point.

— Il y a trois espèces d'impôts par rapport aux effets, l'une est ruineuse, l'autre malheureusement nécessaire, et la troisième toujours excellente.

— J'aime bien cela. Allez toujours.

— L'impôt ruineux, c'est l'impôt royal ; le nécessaire est le militaire, et l'excellent est le populaire. »

J'avais besoin de le dérouter, car, n'ayant pas réfléchi mon sujet, je jetais la pensée telle que les mots la produisaient ; et pourtant il fallait que j'évitasse l'absurde.

« L'impôt royal, sire, est celui qui épuise les bourses des sujets pour gonfler les coffres du souverain.

— Et cet impôt est toujours ruineux, dites-vous?

— Toujours, sire, car il nuit à la circulation, âme du commerce et soutien de l'État.

— Mais vous trouvez nécessaire celui qui a pour objet les armées ?

— Malheureusement nécessaire, car la guerre est un malheur.

— Cela se peut. Et le populaire?

— Il est toujours excellent, car le roi prend à ses sujets d'une main et le leur rend de l'autre, en lui donnant un cours d'utilité publique et fondant des établissements nécessaires, en protégeant les sciences et les arts qui contribuent à faire refluer le numéraire dans le corps social ; enfin, le roi ajoute au bonheur général par les égalements que lui dicte sa sagesse, pour diriger l'emploi de cet impôt de la manière la plus profitable aux masses.

— Il y a du vrai dans tout cela. Vous connaissez sans doute Calsabigi?

— Je dois le connaître, sire, car il y a sept ans que nous avons établi ensemble à Paris la loterie de Gênes.

— Et dans quelle espèce placez-vous cet impôt, car vous m'accorderez que c'en est un.

— Oui, sire, et ce n'est pas le moindre. C'est un impôt de la bonne espèce, quand le roi en affecte les bénéfices à des dépenses utiles.

— Mais le roi peut y perdre.

— Une fois sur cinquante.

— Est-ce le résultat d'un calcul certain?

— Certain, sire, comme tous les calculs politiques.

— Ils sont souvent fautifs.

— Ils ne le sont jamais, sire, quand Dieu est neutre.

— Pourquoi mêler Dieu là dedans?

— Eh bien, sire, le destin ou le hasard.

— A la bonne heure. Il se peut au reste que je pense comme vous sur le calcul moral, mais je n'aime pas votre loterie de Gênes. Elle me semble une vraie friponnerie, et je n'en voudrais pas, lors même que j'acquerrais toute la certitude physique de ne jamais y perdre.

— Votre Majesté pense en sage, car le peuple ignorant ne saurait y jouer qu'emporté par une confiance trompeuse. »

Après ce dialogue décousu et qui faisait honneur à l'esprit élevé de cet illustre monarque, il broncha un tant soit peu, mais il ne me trouva point à court. Arrivés auprès d'un péristyle à double enceinte, il s'arrêta devant moi, me regarda de la tête aux pieds; puis, après quelques secondes de silence, il me dit :

« Savez-vous que vous êtes un très bel homme?

— Est-il possible, sire, qu'après une longue dissertation scientifique, Votre Majesté puisse observer en moi la

moindre des qualités qui brillent sur ses grenadiers ? »

Le roi sourit finement, mais avec grâce et bonté, et me dit :

« Puisque le maréchal Keith vous connaît, je lui parlerai de vous. »

Là-dessus, ôtant son chapeau qu'il n'épargnait jamais pour personne, il me salua. Je m'éloignai en lui faisant une profonde révérence.

Trois ou quatre jours après, milord Marshal me donna l'agréable nouvelle que j'avais plu au roi, et me dit que Sa Majesté penserait à m'employer à quelque chose.

Fort curieux de voir à quel emploi le monarque me destinerait, et n'étant point pressé d'aller ailleurs, je me résolus d'attendre. D'ailleurs, je ne me déplaisais pas à Berlin, car lorsque je ne soupais pas chez Calsabigi, la société du baron de Treidel, à la table de mon hôtesse, me faisait passer des moments agréables, et puis, la saison étant fort belle, je passais d'agréables heures dans le parc, où d'ordinaire j'étais plus occupé de mon passé que de mon avenir, quoique l'un fût positif et l'autre fort incertain.

Calsabigi obtint facilement la permission de continuer la loterie pour son compte, ou pour le compte du premier venu qui voudrait lui payer six mille écus d'avance pour chaque tirage. Il annonça effrontément que la loterie allait pour son compte privé, rouvrir ses bureaux, et la fortune couronna son audace. Son discrédit n'empêcha point que l'affluence ne lui produisît un bénéfice de près de cent mille écus. Il s'en servit pour payer une grande partie de ses dettes, et il retira des mains de sa maîtresse l'obligation des dix mille écus, qu'il lui compta en espèces sonnantes. Après cet heureux tirage, il n'eut pas de peine à trouver des répondants pour un million divisé en mille actions, et la loterie alla son train deux

ou trois ans, sans aucun revers. Cependant Calsabigi finit par faire banqueroute et alla mourir assez pauvre en Italie. On pouvait le comparer au tonneau des Danaïdes; plus il gagnait, plus il dépensait. Sa maîtresse, ayant su mettre le temps à profit, fit un bon mariage de convenance, et retourna à Paris, où elle vécut à l'aise.

A l'époque dont je parle, la duchesse de Brunswick, sœur de Frédéric, vint faire une visite au monarque; elle était accompagnée de sa fille, qui l'année suivante épousa le prince royal de Prusse. A cette occasion, le roi vint à Berlin, et lui fit donner un opéra italien sur son petit théâtre de Charlottenbourg. Je vis ce jour-là le roi de Prusse vêtu d'un habit de lustrine galonné d'or sur toutes les coutures et en bas de soie noirs. Sa figure était vraiment comique, et ressemblait bien plus à un grand' père de théâtre qu'à un monarque. Il entra dans la salle, le chapeau sous le bras, donnant la main à sa sœur, et attirant sur lui tous les regards ; car il n'y avait que des vieillards qui pussent se souvenir de l'avoir vu sans bottes et sans son uniforme.

J'ignorais que la célèbre Denis fût à Berlin; je fus donc très agréablement surpris de la voir paraître au ballet, où elle dansa un solo à ravir. J'avais avec elle le titre d'ancienne connaissance, et l'envie me vint d'aller lui faire une visite dès le lendemain.

Je dirai à mon lecteur, supposé que je sois jamais lu, qu'à l'âge de douze ans ma mère, étant sur le point de partir pour Dresde, où elle était engagée au théâtre de l'Électeur, me fit venir à Venise avec mon bon docteur Gozzi, et j'y vis au théâtre, avec des battements de cœur, une jeune fille de huit ans qui dansa le menuet avec une grâce qui enleva les suffrages de tous les spectateurs et qui fut applaudie à outrance. Cette jeune danseuse, fille de l'acteur qui jouait le rôle indispensable de Pantalon, me

charma à tel point que je ne pus résister à l'aller trouver dans la loge où elle se déshabillait, pour lui faire mon compliment. Je portais alors la soutane, et elle fut très surprise quand son père lui ordonna de se lever et de m'embrasser. Elle s'en acquitta néanmoins de très bonne grâce, tandis que je reçus cette innocente faveur avec beaucoup de gaucherie, mais avec tant de ravissement que je ne pus m'empêcher de prendre, d'une marchande de bijoux qui se trouvait là, une petite bague que je lui offris et qu'elle reçut avec beaucoup de plaisir. Cela me valut un embrassement qu'elle me donna alors avec abondance de cœur et une grande expression de reconnaissance.

Ce qu'il y eut de bon dans cette incartade amoureuse, c'est que le sequin que la bague m'avait coûté appartenait au docteur ; aussi, quand j'allai le rejoindre dans la loge, j'étais dans un état pitoyable, car, malgré mon amour pour la petite virtuosa, je sentais que j'avais fait une sottise dans toutes les formes, d'abord parce que j'avais disposé d'un argent qui ne m'appartenait pas, et puis parce que je l'avais dépensé comme une dupe, pour ne me procurer qu'un simple baiser.

Sachant que le lendemain j'aurais à rendre compte du dépôt qui m'avait été confié, et ne sachant de quelle manière je pouvais me procurer un sequin, ni comment en colorer la perte, je passai une nuit des plus agitées. Cependant le lendemain tout fut découvert, et ce fut ma mère qui donna le sequin à mon docteur. Je ris aujourd'hui en me rappelant combien je rougissais alors d'une galanterie enfantine qui décélait prématurément l'empire que le beau sexe devait un jour exercer sur ma vie.

La marchande qui m'avait vendu la bague au théâtre vint chez nous à l'heure où nous dînions, et montrant des bijoux que l'on trouvait trop chers, elle se prit à faire mon éloge, en disant que je n'avais pas trouvé chère la

bague dont j'avais fait présent à la petite Jeannette. Il n'en fallut pas davantage pour me faire faire mon procès. J'étais sur des charbons, et je crus en finir en demandant pardon, et rejetant ma faute sur l'amour, promettant bien à ma mère que ce serait la dernière qu'il me ferait commettre. Mais, au mot d'amour, tout le monde partit d'un éclat de rire, et on se moqua cruellement de moi. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, et je me promis bien, dans l'intimité de ma conscience, que ce serait la dernière fois que je m'exposerais à de pareilles fautes. On sait comment j'ai tenu parole.

La petite Pantalone était filleule de ma mère, et tout en jurant, en son nom, haine à l'amour, je soupirais en pensant à elle. Ma mère, qui l'aimait et qui voyait ma peine, après m'avoir donné le sequin, me demanda si je voulais qu'elle l'invitât à souper. Ma grand'mère, plus prudente ou plus sévère, s'y opposa, et je lui en sus gré.

Le lendemain de cette scène burlesque, je retournai à Padoue, où Bettine me fit bientôt oublier ma petite danseuse, que je n'avais plus revue jusqu'à Charlottenbourg, il y avait vingt-sept ans de cela. Il me tardait de la revoir tête à tête et de savoir si elle se souvenait de cette histoire, car je ne trouvais pas vraisemblable qu'elle pût me reconnaître. Je m'informai si Denis, son époux, était avec elle, et j'appris que le roi l'avait fait partir, parce qu'il la maltraitait.

Je me fis donc conduire chez elle dès le lendemain, et j'en fus reçu avec une politesse très gracieuse ; mais elle me dit qu'elle ne croyait pas avoir eu le plaisir de me connaître avant cet instant.

Modulant par degrés tout ce que je savais de bien de sa famille, lui parlant de sa marraine, de son enfance et des grâces touchantes avec lesquelles elle enchantait Venise en dansant le menuet, je réveillai en elle le plus

vif intérêt. Elle m'interrompit pour me dire qu'elle n'avait alors que six ans.

« Vous ne pouviez pas en avoir davantage, lui dis-je, comme je n'en avais alors que dix, et pourtant je devins éperdument amoureux de vous : je ne sus pas vous le dire, mais je n'ai jamais oublié le baiser que vous me donnâtes par ordre de votre père, en récompense d'un petit présent que je vous fis.

— Taisez-vous, vous me donnâtes une bague qui me fit grand plaisir, et alors le baiser que je vous donnai n'était point commandé par mon père. Vous étiez alors vêtu en abbé. Je ne vous ai jamais oublié. Mais est-il possible que ce soit vous?

— C'est bien moi.

— J'en suis ravie. Cependant, comme je ne vous reconnais pas, il est impossible que vous me reconnaissiez.

— Il est certain que je ne vous aurais pas reconnue, si je n'avais entendu prononcer votre nom.

— En vingt ans, mon cher ami, on change de figure.

— Dites, ma chère, qu'à six ans la figure n'est point décidée.

— Vous pouvez être bon témoin que je n'ai que vingt-six ans, en dépit des méchants qui m'en supposent dix de plus.

— Il faut laisser dire les mauvaises langues, ma chère amie. Vous êtes à la fleur de votre âge et faite pour l'amour. Pour moi, je me crois le plus heureux des hommes de pouvoir vous dire que vous êtes la première femme qui m'ait inspiré un véritable amour. »

Avec des propos sur ce ton, nous ne tardâmes pas à nous attendrir ; mais l'expérience nous avait appris à tous deux qu'il fallait en rester là pour le moment, et attendre.

La Denis encore jeune, belle et fraîche, escamotait

dix ans de son âge, quoique avec moi elle ne pût se faire illusion ; cependant elle voulait que j'en convinsse, ou que j'eusse l'air d'en convenir. Elle m'aurait détesté, si je me fusse sottement avisé de lui démontrer une vérité qu'elle savait mieux que moi, mais qu'elle ne voulait pas s'avouer, pour avoir le droit que personne ne lui en parlât. Elle se souciait peu sans doute de ce que je pouvais en penser, et peut-être se figurait-elle que je lui devais de la reconnaissance, puisque par ce mensonge, très innocent dans une femme de son état, elle me mettait à même de me rajeunir de dix années, pour me mettre à l'unisson. C'est ce dont je ne me souciais pas. La dissimulation de l'âge est en quelque sorte un devoir pour une femme de théâtre, car elles savent que, malgré leur talent, le public ne leur pardonne guère d'être nées trop tôt.

Prenant pour bon augure la sincérité avec laquelle elle m'avait mis dans le secret de sa faiblesse, je ne doutai pas de la bonté qu'elle aurait de me souffrir amoureux, espérant qu'elle ne me ferait pas languir longtemps. Elle me fit voir sa maison, que je trouvai de tout point d'une élégance recherchée. Je lui demandai si elle avait un ami, et elle répondit en souriant que tout Berlin le croyait, mais qu'on se trompait sur le principal : car l'ami lui tenait plutôt lieu de père que d'amant.

« Vous méritez bien cependant d'avoir un amant en réalité ; il me semble impossible que vous puissiez vous en passer.

— Je vous assure que je ne m'en soucie pas. Je suis sujette à des convulsions qui font le malheur de ma vie. Je voulais aller aux bains de Teplitz, que l'on dit excellents pour les affections nerveuses, mais le roi m'en a refusé la permission, j'espère l'obtenir l'année prochaine »

J'étais ardent, elle le voyait, et je crus m'apercevoir qu'elle me savait gré de ma retenue.

« Mes fréquentes visites, lui dis-je, pourraient-elles vous déplaire ?

— Si cela ne vous déplaît pas, mon ami, je me dira votre nièce ou votre cousine, et alors nous pourrons nous voir.

— Mais, mon cœur, savez-vous bien que cela peut être vrai, je ne jurerais pas que vous ne soyez pas ma sœur. »

Cette saillie nous ayant fait parler de l'amitié que son père avait toujours eue pour ma mère, nous nous fîmes des caresses qui ne sont jamais suspectes entre proches parents ; mais, sentant que j'allais les pousser trop loin, nous nous séparâmes. Elle me demanda, en me reconduisant jusqu'à l'escalier, si je voulais dîner chez elle le lendemain, et je n'eus garde de refuser.

Rentrant à mon auberge tout en feu, je réfléchissais aux combinaisons singulières qui faisaient de ma vie une chaîne non interrompue, et, au bout du compte, je me croyais en devoir de payer à la Providence éternelle un tribut de reconnaissance, car j'étais forcé de reconnaître que j'étais né sous une heureuse étoile.

Le lendemain, quand je me rendis chez la dame Denis, j'y trouvai réunie toute la compagnie qui devait y dîner. La première personne qui vint à moi, avec ces embrassements obligés entre anciennes connaissances, fut un jeune danseur nommé Aubri que j'avais connu à Paris figurant à l'Opéra, puis à Venise, illustre pour être devenu à la fois l'amant d'une des premières dames de Venise et le mignon de son mari. On assurait que cette liaison scandaleuse était si intime entre les trois individus que cet Aubri couchait entre les deux époux. Les inquisiteurs d'État, au commencement du carême,

l'envoyèrent à Trieste. Il me présenta sa femme, danseuse comme lui et qui se nommait *la Santina*. Il l'avait épousée à Saint-Pétersbourg, d'où il venait, et ils allaient passer l'hiver à Paris. Après Aubri, je vis venir à moi un gros homme, qui, me tendant la main, me dit que nous étions amis depuis vingt-cinq ans, mais que nous étions si jeunes alors, que nous ne pouvions pas nous reconnaître.

« C'est à Padoue, ajouta-t-il, que nous nous sommes connus, chez le docteur Gozzi : je suis Joseph da Loglio.

— Je m'en souviens ; vous fûtes dans ce temps-là engagé à la chapelle de l'impératrice de Russie, en qualité d'habile violoncello.

— Précisément ; et maintenant je retourne dans ma patrie, pour ne plus la quitter. J'ai l'honneur de vous présenter ma femme, née à Pétersbourg, une fille du premier violon Madonis, dont la réputation est européenne. Dans huit jours, je serai à Dresde où je me fais une fête d'embrasser Mme Casanova votre mère. »

J'étais ravi de me trouver en société de gens qui me convenaient si bien, mais je voyais que des souvenirs d'un quart de siècle ne plaisaient pas à ma charmante Denis ; aussi je coupai court sur ces souvenirs indiscrets, et faisant tomber la conversation sur les événements de Pétersbourg qui avaient placé sur le trône la grande Catherine, da Loglio nous dit que, s'étant un peu mêlé dans la conjuration, il avait pris le parti très prudent de demander son congé. « Heureusement, ajouta-t-il, j'avais depuis longtemps réfléchi à cette nécessité éventuelle, et je me trouve en mesure de pouvoir vivre aisément en Italie et d'une manière indépendante. »

La Denis dit alors :

« Il n'y a que huit jours qu'on m'a présenté un Piémontais nommé Audar qui, ayant en grande partie

ourdi et dirigé la conjuration, a reçu de l'impératrice un présent de cent mille roubles et l'ordre de quitter la Russie sans aucun délai. »

J'ai su depuis que cet Audar, ayant acheté une terre en Piémont, y fit bâtir une belle maison dans laquelle deux ou trois ans après, il fut écrasé par la foudre. Si ce coup lui vint d'une main toute-puissante, ce ne fut point de celle du génie de la Russie, qui aurait voulu venger la mort de Pierre III; car, si cet infortuné monarque avait vécu, il aurait retardé d'un siècle la civilisation de l'empire moscovite.

L'impératrice Catherine, à laquelle la Russie doit la plus grande reconnaissance, récompensa magnifiquement tous les étrangers qui l'aidèrent à se défaire d'un époux son ennemi, l'ennemi de son fils et de tout son peuple ; et se montra reconnaissante envers tous les Russes qui lui prêtèrent la main pour monter sur le trône ; en bonne politique, elle envoya voyager tous les grands qu'elle soupçonna d'avoir des raisons de ne pas aimer les révolutions.

Ce fut da Loglio et sa jolie femme qui me firent penser à me rendre en Russie, dans le cas où le roi de Prusse ne m'emploierait pas comme je l'aurais voulu. Ils m'assurèrent que j'y ferais fortune, et me pourvurent de bonnes recommandations.

Dès que ce monsieur, vraiment aimable, eut quitté Berlin, je devins intime et tendre avec la Denis. Notre intimité commença après un souper à l'occasion des convulsions dont elle fut saisie et qui lui durèrent toute la nuit.

Je ne la quittai pas un instant, et le matin, se trouvant tout à fait bien, la reconnaissance acheva ce que l'amour avait commencé vingt-six ans auparavant, et notre commerce amoureux dura jusqu'à mon départ de

Berlin. Nous retrouverons cette femme charmante à Florence six ans plus tard.

Quelques jours après, la Denis eut la complaisance de me mener à Potsdam pour m'y faire voir tout ce qui vaut la peine d'être vu. Notre familiarité ne pouvait blesser personne, car elle passait généralement pour ma nièce, et le général qui l'entretenait en était persuadé, ou, en homme d'esprit, il faisait semblant de n'en point douter.

Entre autres choses curieuses, je vis à Potsdam le roi qui commandait en personne le premier bataillon des grenadiers de sa garde, composé d'hommes choisis, tant par leur bravoure que par leur beauté.

La chambre où nous logions à l'auberge était en face d'un corridor par où le roi passait quand il sortait du château. Les volets des fenêtres étant fermés, notre hôtesse nous dit que la Reggiana, très jolie danseuse, ayant logé dans la même chambre où nous étions, y fut un jour aperçue par le roi dans l'état de pure nature; que ses regards modestes ayant été blessés à cette apparition, Sa Majesté avait fait fermer les volets, et qu'ils n'avaient plus été rouverts depuis, quoique la jolie danseuse n'y fût plus depuis quatre ans. Le roi avait eu peur, car il avait été sévèrement traité par la Barbarina. Nous vîmes, dans la chambre à coucher du roi, le portrait de cette fille, celui de la Cochois, sœur de la comédienne qui devint marquise d'Argens, et celui de l'impératrice Marie-Thérèse, quand elle était encore fille, et dont Frédéric avait été amoureux par le désir de devenir empereur.

Après avoir admiré la beauté et l'élégance des appartements du château, on ne pouvait qu'admirer la manière dont le maître était logé. Une chambre mesquine, un petit lit caché par un paravent. Point de robe de chambre, point de pantoufles. Le valet de chambre nous montra

un vieux bonnet que le roi mettait quand il était enrhumé, et qu'il recouvrait de son chapeau ; ce devait être fort incommode. Une table devant un canapé, couverte de papiers, de plumes, d'un encrier et de cahiers à demi brûlés, c'était le bureau de Sa Majesté Prussienne. Le valet nous dit que ces cahiers étaient l'histoire de la dernière guerre, et que l'accident qui y avait mis le feu avait tellement déplu au roi, qu'il avait renoncé à cet ouvrage. Il est probable qu'il le reprit plus tard, car cet ouvrage, dont on fit peu de cas, fut publié de suite après la mort de ce monarque.

Il y avait cinq ou six semaines que j'avais eu mon singulier entretien avec le roi, quand milord Marshal m'annonça que Sa Majesté m'accordait une place de gouverneur dans un nouveau corps de cadets nobles poméraniens qu'il venait de créer. Le nombre fixe était de quinze, et il voulait leur donner cinq gouverneurs : ainsi chacun aurait eu trois élèves, avec six cents écus d'appointements et la table aux cadets. Les devoirs des gouverneurs consistaient à suivre ou accompagner partout ces élèves, même à la cour en habit galonné. Je devais me déterminer sans délai, car les quatre autres étaient déjà installés, et Sa Majesté n'aimait pas à attendre. Je demandai à lord Keith où était le collège, et je lui promis une réponse pour le lendemain.

J'eus besoin d'un sang-froid qui n'est pas dans mon caractère pour m'empêcher de rire à cette extravagante proposition de la part d'un homme, d'ailleurs si sage ; mais ma surprise fut bien plus grande encore lorsque je vis l'habitation de ces quinze gentilshommes de la riche Poméranie : trois ou quatre grandes salles presque sans meubles, plusieurs chambres blanchies à la chaux, avec un misérable petit lit, une table en sapin et deux chaises du même bois ; les jeunes cadets, tous de douze à treize

ans, sales, mal peignés, emprisonnés dans un mesquin uniforme qui faisait parfaitement ressortir leurs physionomies agrestes et campagnardes. Ils étaient pêle-mêle avec les quatre gouverneurs, que je pris pour leurs valets, et qui me regardaient d'un air à demi hébété, n'osant se figurer que je fusse le collègue qu'on leur destinait.

Au moment où j'allais faire mes adieux éternels à cette pauvre marmaille, l'un des gouverneurs met la tête à la croisée et s'écrie : « Voilà le roi qui vient à cheval. » Il m'était impossible de l'éviter, et d'ailleurs j'étais bien aise de le voir encore une fois et surtout en ce lieu.

Sa Majesté monte avec son ami Icilius, examine tout, me voit et ne me dit pas le mot. J'avais la brillante croix de mon ordre en sautoir et un élégant habit de taffetas. Mais j'eus besoin de me mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire quand je vis le grand Frédéric se mettre en colère à l'aspect d'un vase de nuit qui dépassait le bois du lit, et qui portait encore les traces de certaines malpropretés.

« A qui appartient ce lit? s'écria le monarque.

— A moi, sire, dit un cadet tout tremblant.

— Fort bien, mais ce n'est pas à vous que j'en veux. Où est votre gouverneur?

Ce bienheureux gouverneur se présente, et Sa douce Majesté, le qualifiant de butor, lui lava la tête d'importance. Il daigna cependant lui dire, en achevant sa boutade de mauvaise humeur, qu'il avait un domestique à ses ordres, et qu'il devait surveiller la propreté.

Cette scène dégoûtante me suffit : je m'éloignai à la sourdine, et me rendis chez milord Marshal, impatient que j'étais de le remercier de la belle fortune que le ciel avait voulu me départir par son entremise. Le bon vieillard se mit à rire quand je lui contai en détail la scène

dont je venais d'être témoin. Il me dit que je faisais bien de mépriser un pareil emploi, mais que je devais cependant aller remercier le roi avant de quitter Berlin. Lui ayant avoué ma répugnance à me présenter devant un homme que j'avais trouvé si peu accessible, il se chargea de faire agréer à Sa Majesté mes excuses et mon refus.

M'étant décidé alors à me rendre en Russie, je commençai tout de bon à faire mes préparatifs. Le baron Treidel augmenta mon courage, en m'offrant de me recommander à la duchesse de Courlande, sa sœur. J'écrivis à M. de Bragadin de me procurer une recommandation pour un banquier de Pétersbourg qui me remît chaque mois la somme qui me serait nécessaire pour y vivre à mon aise.

La décence exigeant que je partisse avec un domestique, la fortune se chargea du soin de me pourvoir. J'étais chez la Rufin quand un jeune Lorrain vint se présenter à elle ; il portait, comme Bias, toute sa fortune avec lui, mais sous son bras. Il s'annonça ainsi :

« Madame, je m'appelle Lambert, je suis Lorrain et je désire loger chez vous.

— Très volontiers, monsieur, mais vous me payerez jour par jour.

— C'est impossible, madame, car je suis sans le sol ; mais j'aurai de l'argent dès que j'aurai fait savoir où je suis.

— A ces conditions, monsieur, je ne puis pas vous loger. »

Le voyant reprendre le chemin de la porte d'un air tout mortifié, je me sentis ému, et je le rappelai. « Restez, lui dis-je, je payerai pour vous aujourd'hui. » Son visage lança un éclair de bonheur.

« Qu'avez-vous dans votre petit sac? lui demandai-je.

— Deux chemises, une vingtaine de livres de mathématiques, et quelques chiffons. »

L'ayant mené dans ma chambre, et le trouvant passablement instruit, je lui demandai par quel hasard il se trouvait dans l'état où je le voyais.

« J'étais a Strasbourg, me dit-il ; un cadet d'un régiment qui y est en garnison m'ayant donné un soufflet dans un café, j'allai le trouver le jour après dans sa chambre et je le poignardai. Après ce coup malheureux, je rentrai chez moi, je fis un paquet de quelques effets et des livres qui m'étaient le plus nécessaires, et je quittai la ville. Marchant toujours à pied et vivant sobrement, j'ai pu me suffire jusqu'à ce matin. Demain j'écrirai à ma mère, qui demeure à Lunéville, et je suis sûr qu'elle m'enverra de l'agent.

— Et que vous proposez-vous de faire ?

— J'ai l'intention de prendre du service dans le corps du génie, car je me crois en état d'être utile, et à l'extrémité, je me ferai soldat.

— Je vous ferai donner un petit logement de domestique, et je vous fournirai un peu d'argent pour vous nourrir jusqu'à ce que vous ayez pu recevoir des ressources de votre mère.

— Le ciel, me dit-il, en me baisant la main avec l'expression de la reconnaissance, vous a placé sur mon chemin. »

Je ne soupçonnai point ce jeune homme d'imposture, quoiqu'il bégayât en parlant ; cependant, par un mouvement de curiosité, j'écrivis à M. de Schauenbourg, qui alors se trouvait à Strasbourg, pour savoir si le fait qu'il m'avait conté était vrai.

Le lendemain j'eus occasion de parler à un officier du génie, qui me dit que les jeunes gens instruits étaient si nombreux dans le régiment, qu'on n'en recevait plus, à

moins qu'ils ne consentissent à servir comme simples soldats. Je plaignais ce jeune homme d'être réduit à prendre ce parti. Je commençai à passer avec lui des heures entières le compas et la règle à la main, et, le trouvant instruit, l'idée me vint de le mener à Pétersbourg, ce que je lui proposai. « Ce serait un bonheur pour moi, me dit-il, et pour reconnaître votre bonté, je vous servirais volontiers de domestique en voyage. » Il parlait mal le français, mais comme Lorrain, je ne m'en étonnais pas. Néanmoins je fus surpris qu'il ne sût pas un mot de latin, et de ce qu'écrivant une lettre sous ma dictée, il faisait les fautes les plus grossières contre l'orthographe. Me voyant rire, il ne se montra pas honteux, et me dit qu'il n'avait été à l'école que pour apprendre la géométrie et les mathématiques, et qu'il était bien aise que l'ennuyeuse grammaire n'eût rien à faire avec la science du calcul. Il n'était en effet savant qu'en mathématiques; sur tout le reste, il était fort ignorant. Il n'avait aucun usage du monde, et avait en tout les habitudes d'un vrai paysan.

Dix ou douze jours après, M. de Schauenbourg, répondant à ma lettre, m'informa que le nom de Lambert était inconnu à Strasbourg, et qu'il n'y avait pas eu de cadet tué ni blessé dans le régiment que je lui avais nommé.

Quand je montrai cette lettre à Lambert pour lui reprocher son mensonge, il me dit que, désirant entrer au service, il lui avait paru nécessaire de se faire croire brave; puis il ajouta que, ce mensonge n'ayant pas été calculé pour m'en imposer, je devais l'excuser. « La misère, dit-il, est un vilain précepteur qui enseigne les plus vilaines choses. Je ne suis pas menteur de mon naturel, et pourtant je vous ai encore menti sur un autre point, beaucoup plus important : je n'attends rien de

ma pauvre mère, qui aurait plutôt besoin que je lui envoyasse des secours. Ainsi pardonnez-moi, et soyez sûr que je vous servirai bien et fidèlement. »

J'avais un grand fonds d'indulgence pour les peccadilles, et ce n'était pas sans cause. Le raisonnement de Lambert me plut, et, lui recommandant de se bien comporter, je lui dis que nous partirions dans cinq ou six jours.

Le baron Bodisson, Vénitien, qui voulait vendre au roi un tableau d'André del Sarto, m'ayant proposé de l'accompagner à Potsdam, l'envie de me montrer encore à ce monarque, ainsi que me l'avait conseillé lord Keith, me fit accepter la partie. Arrivé à Potsdam, j'allai voir la parade, où Frédéric manquait rarement. Dès qu'il me vit, il vint à moi, et me demanda familièrement quand je comptais partir pour Pétersbourg.

« Dans cinq ou six jours, sire, si Votre Majesté me le permet.

— Bon voyage; mais qu'espérez-vous dans ce pays-là?

— Ce que j'espérais dans celui-ci, sire, de plaire au maître.

— Êtes-vous recommandé à l'impératrice?

— Non, sire, je ne le suis qu'à un banquier.

— En vérité, cela vaut beaucoup mieux. Si vous repassez par ici à votre retour, vous me ferez plaisir de me donner des nouvelles de ce pays-là. Adieu.

— Adieu, sire. »

Tel fut le second entretien que j'eus avec ce grand roi, que je n'ai plus revu.

Après avoir pris congé de toutes mes connaissances, et avoir reçu du baron Treidel une lettre pour M. de Kaiserling, grand chancelier à Mittau, et dans laquelle il y en avait une pour sa sœur, la duchesse de Courlande, je passai ma dernière soirée avec la douce Denis, qui m'a-

cheta ma chaise de poste, et je partis avec deux cents ducats dans ma bourse. Cette somme m'aurait suffi pour achever mon voyage, si je n'avais fait la folie de la réduire de moitié dans une partie de plaisir que je fis à Dantzig avec de jeunes négociants. Ce petit malheur m'empêcha de passer quelques jours à Kœnigsberg, où j'étais recommandé au feld-maréchal de Lehwald, qui en était gouverneur. Je n'y restai qu'un jour pour avoir l'honneur de dîner avec l'aimable vieillard, qui me donna une lettre pour son ami, le général Woïakoff, gouverneur de Riga.

Me sentant assez riche pour arriver à Mittau en grand seigneur, je pris une voiture à quatre places et à six chevaux, et j'arrivai en trois jours à Memel. A l'auberge où je descendis, je trouvai une virtuosa florentine, appelée Bregonci, qui me combla de caresses, en me disant que je l'avais aimée dans mon enfance, quand je portais encore la soutane. Je l'ai revue six ans plus tard à Florence, où elle logeait avec la Denis.

Le lendemain de mon départ de Memel, un homme seul, en pleine campagne, et que je reconnus pour être juif, vint me dire que j'étais sur les terres de la Pologne, et que je devais payer un droit de transit pour les marchandises que je pouvais avoir.

« Je ne suis pas marchand, lui dis-je, et je n'ai rien à payer.

— J'ai le droit de vous visiter, me répondit l'israélite, et je veux en user.

— Vous êtes un fou, » lui criai-je.

Et j'ordonnai au postillon de fouetter.

Mais le juif, ayant couru saisir les premiers chevaux par la bride, nous arrêta, et le postillon, loin de chasser le gueux à coups de fouet, attendit avec son flegme tudesque que j'allasse nous délivrer. Furieux, je saute

en bas de la voiture, et la canne d'une main, un pistolet de l'autre, j'eus bientôt mis le juif en fuite en lui caressant le dos d'une demi-douzaine de coups largement appliqués Je remarquai que, pendant ce démêlé, mon compagnon de voyage, mon domestique Archimède, qui n'avait fait que dormir tout le long de la route, ne se dérangea pas de sa place. Quand je lui en fis le reproche, il me répondit qu'il n'avait pas voulu que le juif pût dire que nous nous étions mis deux contre un.

J'arrivai à Mittau deux jours après cette burlesque aventure, et je descendis à l'auberge en face du château. Il ne me restait que trois ducats.

Dès le lendemain matin, je me rendis chez M. de Kaiserling, qui, après avoir lu la lettre du baron de Treidel, me présenta à son épouse et me laissa avec elle pour aller à la cour porter à la duchesse la lettre de son frère.

Mme de Kaiserling me fit servir une tasse de chocolat par une jeune Polonaise d'une beauté éblouissante, qui se tint devant moi, la paupière baissée, comme si elle avait voulu me laisser en parfaite liberté de la considérer. En l'examinant, il me vint un caprice, et je n'ai de ma vie su résister à mes caprices ; mais celui-ci, dans la circonstance, était fort singulier. Qu'on en juge. J'ai dit que je n'avais plus que trois ducats : pendant que je humais doucement mon chocolat, en contemplant la belle Polonaise, et échangeant quelques mots avec Mme de Kaiserling, je les tirai adroitement de ma poche, et en replaçant ma tasse sur le plateau, j'y laissai mes trois ducats.

Le chancelier rentra et m'annonça que la duchesse ne pouvait pas me recevoir dans l'instant, mais qu'elle m'invitait à souper et au bal qu'elle donnait le soir même. J'acceptai le souper et refusai le bal, sous prétexte que je n'avais que des habits d'été et un habit

noir. C'était au commencement d'octobre, et le froid se faisait déjà sentir. Le chancelier retourna à la cour, et moi à mon auberge.

Une demi-heure après, un chambellan vint me complimenter de la part de Son Altesse et m'annoncer que le bal serait masqué, et que je pourrais y aller en domino. « C'est, me dit-il, ce qu'on peut facilement se procurer chez les juifs. » Il ajouta que le bal devait être paré, mais que la duchesse avait fait prévenir tous les convives qu'il serait masqué, parce qu'un étranger qui devait y assister n'avait pas reçu tous ses bagages.

« Je suis fâché, lui dis-je, d'être la cause de ce changement.

— N'en soyez pas inquiet, répliqua le chambellan car le bal masqué, étant plus libre, est beaucoup plus du goût du pays. »

Après m'avoir indiqué l'heure, il partit.

Ici le lecteur me suppose fort embarrassé, et j'aurais l'air de mauvaise foi si je n'avouais pas qu'en effet je n'étais pas à mon aise ; mais ma bonne fortune va venir à mon aide.

L'argent de Prusse, le plus mauvais de l'Allemagne, n'ayant point cours en Russie, un juif se présenta pour me demander si j'avais des frédéric d'or, s'offrant à me les échanger contre des ducats sans me faire éprouver aucune perte.

« Je n'ai que des ducats, lui dis-je ; ainsi je ne saurais profiter de vos services.

— Je le sais, monsieur, et vous les donnez à très bon marché. »

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, je le fixais du regard, quand il reprit qu'il me donnerait volontiers deux cents ducats cordonnés, si je voulais avoir la bonté de les lui faire escompter en roubles sur Pétersbourg.

Un peu surpris de la facilité de cet homme, mais ayant l'air de réfléchir, je lui dis que je n'en avais pas besoin, mais que, pour l'obliger, j'en prendrais cent. Il me les compta sur-le-champ avec un air de reconnaissance, et je lui remis un mandat sur le banquier Démétrio Papanelopolo, pour lequel da Loglio m'avait donné une lettre. Le juif s'en alla, en me remerciant et me disant qu'il allait m'envoyer un choix de beaux dominos. M'étant rappelé à l'instant que j'avais besoin de bas de soie, j'envoyai Lambert après lui pour lui dire de m'en apporter. Quand il rentra, il me conta que l'hôte l'avait arrêté pour lui dire que je jetais les ducats par la fenêtre, que le juif lui avait raconté que j'en avais donné trois à la femme de chambre de Mme de Kaiserling.

Cela me fit deviner l'énigme, et voilà comme rien n'est ni facile ni difficile dans le monde qu'autant qu'on s'y prend bien ou mal, qu'autant que la fortune nous est contraire ou propice. Je n'aurais pas trouvé un écu à Mittau, sans la gasconnade de mes trois derniers ducats. La fille, sans doute peu accoutumée à pareille générosité, avait publié le fait comme une merveille, et le juif, toujours attentif à chaque occasion de gagner quelque argent, s'était empressé de venir offrir ses ducats au magnifique seigneur qui en faisait si peu de cas.

M'étant rendu à la cour à l'heure indiquée, M. de Kaiserling me présenta de suite à la duchesse, et celle-ci au duc, qui était le célèbre Biron ou Birlen, ancien favori de l'impératrice Anna Iwanowna, régent de Russie après la mort de cette souveraine, et puis condamné à passer vingt ans en Sibérie. Il avait six pieds de haut, et on voyait encore des traces qui annonçaient qu'il avait été très bel homme ; mais la vieillesse qui détruit les plus belles formes avait déjà appesanti sur lui sa dure main de fer. J'eus avec lui le lendemain une longue conférence·

Un quart d'heure après mon arrivée, le bal commença par une polonaise. En ma qualité d'étranger recommandé, la duchesse me fit inviter à danser cette danse avec elle. Je ne connaissais pas cette danse, mais elle est si facile que je m'en tirai à mon honneur, parce qu'elle se prête à tous les caprices, et que malgré sa simplicité, elle permet de développer des grâces.

Après la polonaise on dansa des menuets, et une dame, un peu sur le retour, m'ayant demandé si je savais danser l'aimable vainqueur, je me mis à exécuter cette danse gracieuse avec elle. C'était une danse passée de mode depuis le temps de la régence, mais ma danseuse pouvait y avoir brillé dans ce temps-là. Ce fut une merveille pour toutes les jeunes dames qui nous firent cercle.

Après une contre-danse que je dansai avec Mlle de Manteuffel, la plus jolie des quatre dames d'honneur de la duchesse, Son Altesse me fit prévenir que le souper était servi. M'étant approché, je lui offris mon bras, et je me trouvai assis à côté d'elle, à une table de douze couverts où j'étais le seul cavalier ; mais ne m'enviez pas lecteur, surtout si vous êtes jeune ; car mes onze compagnes étaient des douairières ayant perdu depuis longtemps le privilège de faire tourner la tête. La souveraine fut toute prévenance pour moi et me servit même, à la fin du souper, un verre de liqueur, que je pris pour du tokai et que je louai beaucoup : ce n'était pourtant que de la vieille bière anglaise. Mais que ne fait-on pas pour une duchesse ! Je la reconduisis au bal en nous levant de table. Le jeune chambellan qui était venu m'inviter me fit connaître tout le beau sexe, mais je n'eus le temps de faire ma cour à personne.

Le lendemain je dînai chez M. de Kaiserling et je consignai Lambert à un juif pour le faire habiller décemment.

Le surlendemain je dînai chez le duc, où je ne trouvai que des hommes. Le vieux prince me faisant toujours parler, le discours, vers la fin du dîner, tomba sur les richesses du pays, qui consistent particulièrement en minéraux et en demi-minéraux. Il me passa par la tête de dire que ces richesses dépendaient de l'exploitation et qu'elles pouvaient devenir précieuses. Pour justifier cette assertion, je me trouvai engagé à parler sur la matière, comme si j'en eusse fait ma principale étude. Un vieux chambellan, qui avait la régie de toutes les mines de la Courlande et de la Semigalle, après m'avoir laissé débiter tout ce que l'enthousiasme m'avait mis dans l'esprit, entra lui-même en matière, me fit des objections, et approuva tout ce que le hasard m'avait fait dire de raisonnable sur l'économie d'où dépendait toute l'utilité de l'exploitation.

Si, quand je commençai à parler en connaisseur, j'avais réfléchi que je pouvais avoir affaire à connaisseur, j'aurais certainement dit beaucoup moins ; car j'étais passablement ignorant sur la matière; mais j'y aurais perdu, car je n'en aurais pas imposé, et le duc se mit en tête que j'en savais bien plus que je n'en avais dit. Aussi, dès que je fus seul avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre, au sortir de table, il me pria de lui accorder quinze jours, si je n'étais pas très pressé de me rendre à Pétersbourg. M'étant déclaré à ses ordres, il me mena dans son cabinet, où il me dit que le chambellan qui m'avait parlé, me conduirait dans tous les établissements qu'il avait dans ses duchés, où j'aurais la complaisance d'écrire toutes mes observations sur la régie économique. Ayant consenti à sa proposition, mon départ fut fixé au lendemain.

Le duc, ravi de ma facilité, fit appeler le chambellan, lui donna ses ordres en conséquence, et nous convînmes

qu'au point du jour il viendrait me prendre à ma porte avec une voiture à six chevaux.

Rentré chez moi, je fis mes préparatifs, et j'ordonnai à Lambert d'être prêt à m'accompagner avec son étui de mathématiques ; puis, l'ayant informé de l'objet de mon voyage, il me promit de me servir de son mieux, quoiqu'il fût tout à fait étranger à la science administrative et à celle des mines.

Nous partîmes à l'heure indiquée, avec un domestique sur le siège et deux autres à cheval qui nous précédaient armés jusqu'aux dents. Nous changions de relais toutes les deux ou trois heures, et le chambellan ayant fait une riche provision de bons vins, nous nous rafraîchissions quand l'envie nous en prenait.

Notre tournée dura quinze jours, et nous nous arrêtâmes à cinq établissements de cuivre ou de fer. Je n'avais pas besoin d'être connaisseur pour écrire partout quelque chose ; il me suffisait de bien raisonner, et spécialement sur l'économie, qui était l'article principal que le duc avait en vue. Ici je conseillais des réformes qui me semblaient utiles, là je démontrais une augmentation de main-d'œuvre pour améliorer le revenu. Dans une mine surtout, où l'on employait trente hommes de peine, j'ordonnai la construction d'un canal fort court, et qui, puisant à une petite rivière toujours courante et assez élevée, suffirait au moyen d'une simple écluse à faire tourner trois roues qui permettraient la suppression de vingt travailleurs.

Lambert, sous ma direction, traça parfaitement le plan de l'ouvrage, mesura les hauteurs, dessina l'écluse et les roues, et plaça les témoins de l'élévation du terrain à gauche et à droite tout le long du canal projeté. Au moyen d'autres canaux, je desséchais de grandes vallées pour y recueillir en plus grande abondance

des soufres et des vitriols, dont les terres que nous examinions étaient fortement imprégnées.

Je retournai à Mittau enchanté de ma tournée et d'avoir pu être utile, sans en imposer, mais en raisonnant ; je l'étais aussi de m'être découvert un talent que je ne me soupçonnais point.

Je passai le lendemain à mettre au net les observations que j'avais faites, et à faire copier en grand les dessins qui devaient en faire partie.

Le surlendemain j'allai porter le tout au duc qui s'en montra très satisfait, et comme je pris en même temps congé de lui, il me dit qu'il me ferait conduire à Riga dans une de ses voitures, et qu'il me donnerait une lettre pour le prince Charles, son fils, qui s'y trouvait en garnison.

Le bon et sage vieillard me dit à la fin de lui dire sans compliment si je préférais un bijou ou sa valeur en numéraire. « Prince, lui dis-je, d'un sage tel que Votre Altesse, j'ose accepter de l'argent, cela pouvant m'être plus utile que des bijoux. » Aussitôt il me remit sur son caissier un billet de quatre cents albertsthalers, que je reçus à l'instant en beaux ducats monnayés à Mittau. L'albertsthaler vaut un demi-ducat. Après avoir baisé la main à la duchesse, j'allai dîner pour la seconde fois avec M. de Kaiserling.

Le lendemain mon jeune chambellan vint me porter la lettre du duc, me souhaiter un bon voyage, et m'annoncer que la voiture de la cour était à ma porte. Je partis fort content avec mon bègue Lambert, et j'arrivai à midi à Riga où je m'empressai d'envoyer au prince Charles la lettre de son père dont j'étais porteur.

CHAPITRE VI

Mon séjour à Riga. — Campioni. — Sainte-Hélène. — D'Aragon. — Arrivée de l'impératrice. — Départ de Riger et mon arrivée à Pétersbourg. — Je vais partout. — J'achète Zaïre.

Le prince Charles de Biron, fils puîné du duc régnant de Courlande, général-major au service russe, chevalier de Saint-Alexandre Newski, prévenu par son père, me fit un accueil très distingué. Ce prince âgé de trente-six ans, d'une figure très agréable, sans être beau, poli avec aisance, parlant fort bien le français, me dit en peu de mots tout ce que je pouvais attendre de lui, si j'avais l'intention de passer quelque temps à Riga. Sa table, sa société, ses plaisirs, ses chevaux, ses conseils et sa bourse : telles furent les offres qu'il me fit avec ce ton de franchise qui sied si bien à un soldat et avec cette cordiale bonté qui devrait être l'apanage inséparable de tous les princes. Je ne vous offre pas un logement, me dit-il, parce que je suis logé à l'étroit, mais je vais vous faire trouver un appartement convenable.

Cet appartement était déjà trouvé, et j'y fus conduit par un aide de camp du prince. J'y étais à peine établi que le général vint m'y voir, et m'obligea d'aller dîner avec lui tel que j'étais. C'était un dîner sans cérémonie, et je fus agréablement surpris d'y trouver Campioni, dont j'ai parlé deux ou trois fois dans mes mémoires. Ce Campioni était un danseur fort au-dessus de son métier, et bien fait pour la bonne compagnie ; poli, plaisant, spirituel, roué de bon ton ; sans préjugés, aimant les femmes, la bonne chère, le gros jeu ; prudent, discret,

brave, et vivant tranquille et quand la fortune lui était favorable et quand elle lui était contraire. Nous fûmes réciproquement charmés de nous revoir.

Un autre convive, un certain Baron de Sainte-Hélène, Savoyard, avait une femme jeune, assez jolie, mais de reste fort insignifiante. Le baron, gros et gras, était joueur, mangeur et buveur : si l'on ajoute à ce triple mérite l'art de faire des dettes et de savoir à merveille endormir ses créanciers, on aura la somme totale de son savoir et de sa science ; car, du reste, il était bête dans toute la force du mot. Un aide de camp et la maîtresse du prince dînaient aussi avec nous. Cette maîtresse, pâle, triste, maigre, rêveuse, était passablement jolie et pouvait avoir vingt ans. Elle ne mangeait presque rien, parce qu'elle trouvait tout mauvais et qu'elle se disait malade. Elle portait le mécontentement peint dans tous ses traits. Le prince l'excitait vainement à boire et à manger ; elle refusait tout avec dédain. Le prince se moquait d'elle et critiquait ses ridicules, en riant et de manière à ne point trop la blesser.

Nous passâmes à table près de deux heures assez gaiement, et après le café, le prince ayant affaire dehors me tendit la main, me dit de regarder sa table, soir et matin, comme mon pis-aller, et me remit entre les mains de Campioni.

Cet ancien ami, ce compatriote aimable, me mena chez lui pour me faire connaître sa femme et sa famille. J'ignorais qu'il se fût remarié. Je trouvai dans sa prétendue femme une Anglaise fort aimable, un peu maigre, mais pétillante d'esprit. Elle avait une fille de onze ans, très précoce, car on aurait pu lui en donner quinze; elle était pleine d'esprit et de talents ; dansait, chantait, jouait à ravir du piano, et ses yeux lançaient des étincelles, ce qui prouvait qu'en elle la nature avait marché

plus vite que les années. Elle fit ma conquête, et son père l'en félicita, ce qui lui fit plaisir; mais sa mère la mortifia sensiblement en la nommant petite bambine, injure sanglante pour une jeune fille qui commence à sentir sa destination.

Pendant une promenade que je fis avec Campioni, il me mit au fait de tout, en commençant par lui-même.

« Il y a dix ans, me dit-il, que je vis avec cette femme. Betty, que vous trouvez charmante, n'est point ma fille : les autres sont mes enfants et je les ai eus de mon Anglaise. J'ai quitté Pétersbourg il y a deux ans, et je vis bien ici, ayant des élèves qui me font honneur. Je joue chez le prince, gagnant, perdant, mais ne pouvant jamais gagner une somme assez forte pour satisfaire un malheureux créancier que j'ai laissé à Pétersbourg et qui me persécute en vertu d'une lettre de change : il peut me faire mettre en prison et je m'y attends tous les jours.

— Est-ce que c'est une forte somme ?

— Cinq cents roubles.

— Mais ce n'est pas grand'chose, deux mille francs.

— Je le sais bien, mais quand on ne les a pas.

— Vous auriez pu amortir la dette par des acomptes.

— Le barbare n'en veut pas.

— Et que comptez-vous faire ?

— Gagner, si je le puis, les fortes gelées. Alors je m'échapperai seul, j'irai en Pologne, et là je verrai si je puis suffire à tout. Le baron de Sainte-Hélène s'échappera aussi, s'il le peut, car il ne se soutient que par des paroles. Le prince, chez lequel nous allons tous les jours, nous est très utile, car nous pouvons jouer chez lui ; mais s'il nous arrivait un malheur, il ne saurait nous en retirer, étant chargé de dettes lui-même, parce que la dépense qu'il est obligé de faire dépasse de beaucoup ses

revenus. Il joue et perd toujours. Sa maîtresse lui coûte beaucoup et le désole par sa mauvaise humeur.

— Et d'où vient cette humeur acariâtre ?

— Elle le somme de lui tenir parole, car il lui a promis de la marier au bout de deux ans : ce n'est qu'à cette condition qu'elle lui a permis de lui faire deux enfants. Maintenant que les années sont révolues et les deux enfants faits, elle ne lui permet plus rien, de crainte qu'un troisième enfant n'en résulte.

— Est-ce que le prince ne peut pas lui trouver un épouseur ?

— Il lui a trouvé un lieutenant, mais elle veut tout au moins un major. »

Le prince donna un dîner d'apparat au général en chef Woïakoff, pour lequel j'avais une lettre du maréchal Lehwald ; à la baronne Korff de Mittau, à Mme Ittinoff, et à une belle demoiselle qui allait épouser le baron de Budberg que j'avais connu à Florence, à Turin, à Augsbourg, et dont j'ai peut-être oublié de parler dans le cours de ces Mémoires.

Toutes ces connaissances me firent passer agréablement trois semaines, et je fus enchanté surtout du vieux général Woïakoff. Ce brave homme avait été à Venise cinquante ans auparavant, lorsqu'on appelait encore les Russes, Moscovites, à l'époque où le fondateur ou créateur de Pétersbourg était encore de ce monde. Ce brave homme avait vieilli comme un chêne, sans sortir de sa place, sans perdre de vue le même horizon. Il voyait tout comme il l'avait laissé, et me faisait l'éloge de Venise et de son gouvernement qu'il voyait toujours dans le même état qu'il les avait vus un demi-siècle plus tôt.

Ce fut à Riga que je sus d'un négociant anglais nommé Colin que le prétendu baron de Stenau, qui m'avait donné à Londres la fausse lettre de change qui m'avait

forcé d'en partir si subitement, avait été pendu en Portugal. Ce prétendu baron était un Livonien, fils d'un pauvre marchand, pauvre commis lui-même et qui avait déserté son comptoir pour courir les hasards et tenter la fortune qui le poussa au plus haut de sa roue au milieu de sa carrière. Que le bon Dieu lui fasse paix !

Un soir, un Russe qui revenait de Pologne, où il avait été chargé de quelques affaires de sa cour, se trouvant chez le prince, prit part au jeu, et perdit vingt mille roubles sur sa parole. Campioni taillait. Le Russe signa des lettres de change en payement de la somme, mais dès qu'il fut à Pétersbourg, il alla au tribunal de commerce chicaner ses propres traites, les déclarant de nulle valeur ; en un mot reniant son propre ouvrage, au mépris, de la bonne foi et de la conscience. Le résultat de ce guet-apens fut que, non seulement tous les créanciers furent frustrés de leur créance, mais encore que le jeu fut rigoureusement défendu, même dans la demeure des officiers de l'état-major.

Le Russe qui fit cette bassesse est le même fourbe qui trahissait le secret d'Elisabeth Petrowna lorsqu'elle faisait la guerre au roi de Prusse. Il envoyait à Pierre, neveu de l'impératrice et déclaré successeur au trône, tous les ordres que sa souveraine adressait à ses généraux ; et Pierre à son tour se hâtait de prévenir de tout le roi de Prusse qu'il adorait.

A la mort d'Élisabeth, Pierre III mit l'infâme à la présidence du tribunal de commerce, et cet individu publia avec une indécence autorisée par le nouveau czar la nature du service que cette présidence récompensait ; ainsi, bien loin de tenir son abominable conduite à déshonneur, il s'en faisait un titre de gloire. Pierre ignorait sans doute que la politique fait parfois récompenser un crime, mais que l'on méprise toujours le criminel.

J'ai dit qu'au jeu c'était Campioni qui taillait, mais c'était pour le prince qu'allait la banque. J'y étais intéressé pour un dixième qui devait m'être payé aussitôt que le débiteur aurait fait honneur à sa première lettre de change ; mais, ayant dit à table que je n'en espérais rien et que je céderais volontiers ma part pour cent roubles, le prince me prit au mot et me compta de suite cette somme. Cela fit que je me trouvai le seul qui retirât quelque profit de la soirée.

Catherine II, ayant envie de se montrer aux nouveaux États dont elle était devenue souveraine, quoiqu'elle eût mis sur le trône de Pologne un fantôme de roi dans la personne de Stanislas Poniatowski, son ancien favori, passa à Riga, et ce fut là que, pour la première fois, je vis cette grande princesse. Je fus témoin de l'affabilité et de la douceur gracieuse avec laquelle elle accueillit les hommages de la noblesse livonienne, et des baisers sur la bouche qu'elle prodigua à toutes les nobles demoiselles qui l'approchèrent pour lui baiser la main. Elle était entourée des Orloff, et de quelques autres seigneurs qui avaient été à la tête de la conspiration. Pour ses fidèles serviteurs, l'impératrice leur dit en souriant qu'elle voulait leur faire une banque de pharaon de dix mille roubles.

A l'instant la table et les cartes furent placées, et des piles d'or furent disposées en cercle. Elle prit les cartes, fit semblant de mêler et les donna à couper au premier venu. Elle eut le plaisir de se voir débanquée à la première taille, et cela devait être ; car, à moins d'être fous, les pontes devaient toujours connaître la carte sortante. Le lendemain, la czarine partit pour Mittau, où elle fut reçue sous des arcs triomphaux en bois, car la pierre est rare dans cette contrée ; et puis on n'aurait pas eu le temps d'en construire.

Le lendemain de son arrivée, la consternation fut grande, car on apprit qu'une révolution était sur le point d'éclater à Pétersbourg, et qu'il y avait eu même un commencement d'exécution. On avait voulu retirer par force, de la citadelle où il était détenu, le malheureux Iwan Iwanowitz, qui avait été proclamé empereur au berceau, et qu'Élisabeth Petrowna avait détrôné. Deux officiers auxquels la garde du malheureux prince était confiée le tuèrent, lui pauvre innocent monarque, dès qu'ils virent qu'ils n'avaient pas assez de force pour empêcher qu'il ne leur fût enlevé.

L'assassinat de l'innocente victime fit une si forte sensation dans le public que le prudent Panin, craignant l'effervescence excitée par l'indignation, envoya courrier sur courrier pour solliciter l'impératrice Catherine de revenir pour se montrer au peuple. Ce fut cette raison qui obligea la czarine de quitter Mittau vingt-quatre heures après son arrivée, et cette souveraine, au lieu de continuer sa promenade jusqu'à Varsovie, retourna en toute hâte à Pétersbourg, où elle retrouva tout dans l'état le plus normal. La politique lui fit récompenser les assassins du malheureux Iwan et elle fit trancher la tête à l'audacieux qui avait cherché à la détrôner dans l'espoir de se faire grand.

On fit courir le bruit que Catherine était d'accord avec les assassins, mais on se persuada bientôt que c'était calomnieusement. La czarine avait l'âme forte, mais non perfide et cruelle. Quand je la vis à Riga, elle avait trente-cinq ans, et il y en avait deux qu'elle régnait. Sans être belle, elle avait de quoi plaire : elle était grande, bien faite, douce, facile et surtout un ton calme et tranquille qui ne la quittait jamais.

Dans ce même temps, un ami du baron de Sainte-Hélène arriva de Pétersbourg, se rendant à Varsovie.

C'était un marquis Dragon qui se faisait appeler d'Aragon. Il était Napolitain, grand joueur, bel homme, quant à la taille, habile spadassin et toujours prêt à payer de sa personne dans les cas épineux. Il avait quitté Pétersbourg, parce que les Orloff avaient persuadé à l'impératrice de faire prohiber les jeux de hasard On trouvait singulier que ce fussent les Orloff qui eussent fait défendre les jeux de hasard, eux qui ne vivaient que de cela avant d'avoir fait fortune par un moyen bien plus dangereux, sans être assurément plus noble. Il n'y avait cependant rien que du sage dans cette mesure de leur part. Ils savaient que les joueurs, forcés de vivre du jeu, sont nécessairement fripons : ils avaient passé par là ; et ils savaient que ces sortes de fripons sont d'ordinaire gens à se mêler à toutes les intrigues, pourvu qu'il y ait perspective de gain: ils étaient encore les meilleurs juges dans cette matière. Les Orloff se seraient bien gardés de faire lancer l'anathème sur les jeux, s'ils ne s'étaient pas trouvés dans l'opulence. Les vertus civiles sont presque toujours des vertus de convenance.

Au reste, pour être fripon, un joueur peut avoir le cœur généreux, et il est juste de dire que les Orloff étaient dans ce cas. Alexis a reçu au cabaret la balafre qui décore son visage, et celui qui le marqua ainsi d'un coup de couteau venait de perdre contre lui une forte somme d'argent, et prétendait que le gain avait été l'effet de la dextérité plus que de la fortune. Aussitôt qu'Alexis fut riche et puissant, loin de venger l'injure faite à son visage, il se hâta de faire la fortune de l'individu qui l'avait si bien châtié. Ce trait est noble.

Ce Dragon, dont la première science était d'amener toujours la carte qui lui était favorable, et la seconde de bien manier l'épée, était allé à Pétersbourg, en 1759, avec le baron de Sainte-Hélène ; c'était encore sous le

règne d'Élisabeth ; mais Pierre, duc de Holstein, désigné pour successeur, faisait déjà grande figure. Dragon, s'étant avisé d'aller à la salle d'armes, où ce prince allait souvent, y battit tout le monde. Le duc en conçut du dépit, et un jour, ayant pris un fleuret, il défia le marquis napolitain. Dragon, ayant accepté, se fit battre pendant deux heures à plate couture ; le duc s'en alla triomphant, car il pouvait se croire le plus fort tireur de Pétersbourg.

Quand le prince fut parti, Dragon ne put résister au besoin de dire qu'il s'était laissé battre de crainte de lui déplaire ; et cette vanterie, comme de raison, fut rapportée toute chaude au grand-duc, qui se mit en colère, jura de le forcer à déployer toute sa force et de le faire chasser de Pétersbourg, s'il ne le battait pas complètement. Son Altesse fit en même temps donner ordre à d'Aragon de se trouver le lendemain à la salle d'armes.

Le duc impatient arriva le premier ; d'Aragon ne tarda pas à le rejoindre. Dès que le prince le vit, il lui reprocha avec amertume le propos qu'il avait tenu la veille ; mais le Napolitain, loin de rien nier, lui dit qu'en effet la crainte de déplaire à l'héritier présomptif du trône l'avait obligé de lui donner une haute marque de son respect, en se laissant boutonner pendant deux heures.

« C'est bon, lui dit le grand-duc, mais vous allez me boutonner à votre tour et sans ménagement ; sans cela, demain je vous fais chasser de Pétersbourg.

— Monseigneur, Votre Altesse va être obéie et satisfaite selon ses ordres. Vous ne me toucherez pas une seule fois ; mais j'espère, mon prince, que loin de vous fâcher, vous m'accorderez votre haute protection. »

Les deux champions passèrent toute la matinée le fleuret à la main, et le grand-duc reçut une centaine de

bottes, sans avoir pu se faire jour sur d'Aragon. A la fin, convaincu de la supériorité de son antagoniste, le prince jeta son fleuret, tendit la main au marquis, qu'il fit son maître d'armes en lui donnant le brevet de major dans son régiment des gardes du Holstein.

Peu de temps après, d'Aragon, ayant su se captiver les bonnes grâces du grand-duc, en obtint la permission de tenir une banque de pharaon à sa cour, et en trois ou quatre ans, il se vit en possession de cent mille roubles sonnants, qu'il portait à la cour du nouveau roi Stanislas, où tous les jeux étaient permis. Arrivé à Riga, Sainte-Hélène le présenta au prince Charles, qui le pria de se montrer le jour suivant, le fleuret à la main, contre lui-même et quelques-uns de ses amis. J'eus l'honneur d'être du nombre. Il nous boutonna tous d'importance, car son jeu était diabolique. Ayant l'amour-propre de me croire fort impatienté d'être touché à chaque botte, je lui dis que je ne le craindrais pas l'épée nue à la main. Plus maître de lui-même que je ne l'étais de moi, il me calma en me tendant la main et me disant :

« L'épée nue à la main, je me bats de toute autre façon, et vous avez raison de ne craindre personne sur le terrain, car votre jeu doit vous faire respecter. »

D'Aragon partit le lendemain, mais il eut le malheur de trouver à Varsovie des grecs plus grecs que lui, des fripons qui ne s'amusèrent pas à faire des armes et qui, en moins de six mois, lui gagnèrent ses cent mille roubles. Voilà la roue du joueur : il n'y a ni plus sot ni plus infâme métier que celui-là.

Huit jours avant mon départ de Riga, où je passai deux mois, Campioni partit incognito, favorisé par l'excellent prince Charles. Trois ou quatre jours après, le baron de Sainte-Hélène le suivit, sans prendre congé de ses nombreux créanciers. Il écrivit seulement un billet

à l'Anglais Collins, auquel il devait mille écus, et lui disait qu'en qualité d'honnête homme il laissait ses dettes au lieu où il les avait faites. Je parlerai de ces trois personnages dans une couple d'années.

Campioni me laissa sa dormeuse, ce qui m'obligea d'aller à Pétersbourg à six chevaux. Je quittai sa fille Betty avec beaucoup de peine, et je tins un commerce épistolaire avec la mère pendant tout mon séjour à Pétersbourg.

Je partis de Riga le 15 décembre par un froid de 15 degrés; mais je ne l'ai pas ressenti un seul instant, quoique j'allasse jour et nuit, n'étant point sorti de ma dormeuse durant les soixante heures que dura mon voyage. Pour faire cette diligence, j'avais eu soin de payer à Riga tous les relais jusqu'à Pétersbourg, et le maréchal Braun, gouverneur de Livonie, m'avait fait délivrer le passeport des postes. J'avais sur le siège un domestique français qui m'avait prié de lui permettre de me servir pendant mon voyage, sans autre salaire qu'une place sur le siège du cocher. Il tint sa promesse; il me servit fort bien, et quoiqu'il fût mal vêtu, il supporta un froid horrible pendant deux jours et trois nuits, sans en paraître incommodé. Il n'y a guère que le corps d'un Français qui s'accommode à ces rudes changements; un Russe, légèrement vêtu comme mon Français, aurait été gelé en vingt-quatre heures, malgré l'eau-de-vie de grain dont il se serait gorgé.

Je perdis de vue ce Français en arrivant à Pétersbourg; mais je le retrouvai trois mois après, richement galonné et assis à côté de moi, à table, chez M. de Czernitscheff, où il était en qualité d'*uchitel* d'un jeune comte qui était assis à côté de lui. J'aurai occasion de parler de l'état d'*uchitel*, ou gouverneur instituteur, en Russie.

Quant à Lambert, couché près de moi dans ma dor-

meuse, il ne fit que manger, boire et dormir pendant toute la route, sans jamais dire un mot, car il bégayait et ne savait causer que de problèmes mathématiques, et je n'étais pas toujours d'humeur à m'en occuper. Jamais il n'avait le mot pour rire, jamais une observation critique sur ce que nous voyions ; il était ennuyeux, car il était bête, mais cela lui donnait le privilège de ne jamais éprouver de l'ennui.

Je ne fus arrêté durant mon voyage de Riga à Pétersbourg qu'une seule fois, à Narva, où il fallait montrer un passeport que je n'avais pas. Je dis au gouverneur qu'étant Vénitien et ne voyageant que pour mon plaisir, je ne m'étais pas imaginé qu'un passeport me fût nécessaire, ma république n'étant en guerre contre aucune puissance, et la Russie n'ayant point de ministre à Venise. « Si cependant, ajoutai-je, Votre Excellence a des difficultés, je retournerai sur mes pas; mais je me plaindrai au maréchal Braun, qui m'a donné le passeport des postes, sachant que je n'avais aucun passeport politique. »

Après s'être frotté un moment le front, le gouverneur me donna un passavant, que je conserve encore, et avec lequel je suis entré à Pétersbourg, non seulement sans qu'on me le demandât, mais encore sans que l'on visitât mes malles et ma voiture.

De Koporie à Pétersbourg, il n'y a qu'un gîte dans une mince maison, qui n'est pas la poste. Le pays est désert, et on n'y parle pas même le russe. C'est l'Ingrie, dont le jargon n'a, je crois, rien de commun avec aucune autre langue. Les paysans de cette contrée font métier de voler tout ce qu'ils peuvent aux passagers qui perdent un seul instant de vue leurs équipages.

J'arrivai à Pétersbourg au moment où les premiers rayons du soleil levant doraient l'horizon. Comme nous

étions au solstice d'hiver, et que j'ai vu le soleil se lever au bout d'une plaine immense positivement à neuf heures et vingt-quatre minutes, je puis assurer que la plus longue nuit de ce climat est de dix-huit heures et trois quarts.

J'allai me loger dans une grande et belle rue qu'on appelle la Millione. On me donna à bon marché deux belles chambres, absolument vides, mais que l'on meubla de deux lits, de quatre chaises et de deux petites tables. Voyant des poêles d'une énorme grandeur, je crus qu'il fallait une quantité de bois pour les chauffer; mais j'étais dans l'erreur. Ce n'est qu'en Russie que l'on possède l'art de construire les poêles, comme ce n'est qu'à Venise que l'on connaît celui de construire des citernes. J'ai visité, en été et avec autant de soin que si j'avais eu l'intention de dérober à la Russie ce genre d'intelligence, j'ai visité, dis-je, l'intérieur d'un de ces poêles : il avait douze pieds de haut sur six de base; meuble énorme, qui échauffait une salle immense; et j'ai admiré l'entente raisonnable des conduits de la chaleur. On ne chauffe ces poêles qu'une fois en vingt-quatre heures, parce qu'on a soin de fermer une soupape supérieure aussitôt que tout le bois est réduit en braise.

Il n'y a que chez les riches seigneurs où l'on chauffe deux fois, parce qu'il est sévèrement défendu aux domestiques de jamais fermer la soupape : et en voici la raison assurément fort sage :

S'il arrive qu'un maître, revenant fatigué de la chasse ou d'un voyage, éprouvant le besoin du repos, ordonne à ses gens de chauffer son appartement pour pouvoir s'aller coucher, et que par inadvertance ou par étourderie, le domestique ferme la soupape avant que tout le bois soit réduit en braise, le maître se couche et s'endort pour ne plus se relever; il rend l'âme à son Créateur dans trois ou quatre heures, sans pouvoir appeler

du secours, sans ouvrir les yeux. Le matin quand on entre, on trouve le maître asphyxié ; on cherche en vain à le rappeler à la vie : on se hâte de courir après le pauvre diable de serviteur, qui s'est sauvé, mais qu'on retrouve avec une facilité étonnante, et on le pend sans rémission, quoi qu'il puisse alléguer pour sa défense. Cette police ou justice est sévère, cruelle même ; mais elle est salutaire et préventive; car, sans ce moyen, chaque domestique pourrait envoyer son maître *ad patres* toutes les fois qu'il concevrait contre lui le plus léger motif de vengeance.

Après que j'eus fait mes accords pour tout, et ayant trouvé tout à bon marché (ce qui n'est plus aujourd'hui, car tout s'y paye aussi cher qu'à Londres), j'achetai quelques meubles qui m'étaient indispensables et qui n'étaient pas alors beaucoup en usage en Russie, tels que commode, bureau, etc.

La langue de Pétersbourg, excepté pour le bas peuple, était l'allemande, et je ne la parlais pas alors mieux qu'aujourd'hui ; or, je m'explique avec assez de difficulté et toujours de façon à faire rire mes auditeurs. C'est la mode du pays, et j'avoue que j'ai eu quelque peine à m'y faire.

Après le dîner, mon hôte me dit qu'il y avait le même soir bal masqué, gratis, à la cour, pour cinq mille personnes, et que ce bal durait *soixante* heures. Il me présenta un billet et me dit que je n'aurais besoin que de le montrer à l'entrée du palais impérial.

Trouvant intéressant de voir dès mon arrivée une réunion aussi nombreuse, je me décidai à faire usage du billet : j'avais le domino que j'avais acheté à Mittau ; il ne me fallait qu'un masque. M'y étant rendu en chaise à parteurs, j'y trouvai une foule de monde, dansant dans plusieurs salles où il y avait des orchestres. J'arrivai à

de vastes buffets chargés de comestibles et de boissons, et où ceux qui avaient faim ou soif buvaient ou mangeaient à volonté. La joie, la liberté se montraient partout et le luxe des bougies répandait la clarté la plus vive partout où l'on pénétrait. Je trouvai tout cela superbe, digne d'être admiré, et j'admirai d'autant plus franchement que le contraste du dehors au dedans semblait tenir de la féerie. Tout à coup j'entends un masque à mon côté qui disait à un autre : « Voilà la czarine. Nous ne tarderons pas à voir Grégoire Orloff, car il a ordre de la suivre de loin, et il est revêtu d'un domino qui vaut bien cinq copecks, comme celui de Catherine

Je me mis à suivre ce masque et je ne tardai pas à acquérir la persuasion que c'était bien la souveraine, car vingt masques le répétaient à droite et à gauche ; mais personne ne faisait semblant de la connaître. Ceux qui réellement ne la connaissaient pas la heurtaient en perçant la foule, et j'aimais à me figurer le plaisir qu'elle devait éprouver alors, car cela devait la rendre certaine de n'être pas connue. Je la vis plusieurs fois s'asseoir auprès de gens qui parlaient russe, et qui peut-être s'entretenaient d'elle. Sans doute elle s'exposait ainsi à quelques désagréments d'amour-propre ; mais elle se procurait l'avantage inappréciable d'entendre des vérités qu'elle ne pouvait pas se flatter de jamais entendre de ceux qui lui faisaient la cour sans masque. Je voyais toujours à quelque distance le masque qu'on avait baptisé Orloff, et qui ne la perdait pas un instant de vue : il n'était inconnu à personne à cause de sa haute taille et de sa manière de porter la tête en avant.

Étant entré dans une salle où l'on dansait parfaitement la contredanse française, je m'arrêtai avec complaisance pour la voir danser, quand je vis paraître un masque en *baüte*, manteau, masque blanc, chapeau re-

troussé à la vénitienne. Il était trop bien costumé pour n'être pas mon compatriote, car j'ai vu rarement des étrangers nous imiter à s'y méprendre. Il vint par hasard se placer près de moi.

« On vous prendrait pour Vénitien, lui dis-je en français.

— Aussi le suis-je.

— Comme moi.

— Je ne plaisante pas.

— Ni moi non plus.

— Parlons donc vénitien.

— Parlez, je vous répondrai. »

Nous parlâmes, en effet, mais au mot *sabato* (samedi), qu'à Venise on prononce *sabo*, je reconnus qu'il était Vénitien, mais qu'il n'était pas de la capitale. Il en convint et me dit qu'à mon langage il était sûr que j'étais de Venise même.

« C'est la vérité, lui dis-je.

— Je croyais qu'à Pétersbourg il n'y avait pas d'autre Vénitien que Bernardi.

— Vous voyez que l'on peut se tromper.

— Je suis le comte Volpati de Treviso.

— Donnez-moi votre adresse, et j'irai chez vous vous dire qui je suis ; car, ici, je ne puis pas vous le dire.

— La voilà. »

Ayant quitté le comte, je continuai à courir ce bal unique, et deux ou trois heures après je fus attiré par la voix d'un masque femelle qui, entouré de plusieurs autres masques, parlait le parisien en fausset dans le style du bal de l'Opéra.

Je ne reconnus pas la voix, mais au style je ne doutai pas que le masque ne fût une de mes connaissances, car il avait les mêmes refrains, les mêmes intercalaires que j'avais mis à la mode à Paris partout où j'allais fré-

quemment : « *Oh! la bonne chose! le cher homme!* »

Curieux de savoir qui ce pouvait être et ne voulant pas lui adresser la parole avant de la connaître, j'eus la patience d'attendre qu'elle ôtât son masque pour la voir à la dérobée; cela me réussit au bout d'une heure. Que mon lecteur se figure ma surprise quand je reconnus la Baret, cette marchande de bas de soie du coin de la rue Saint-Honoré ! A son aspect, mon amour se réveille, je m'approche et lui dis en fausset que j'étais son ami de l'hôtel d'Elbeuf.

Intriguée et ne devinant pas, elle reste comme interdite. Je lui dis à l'oreille: *Gilbert, Baret, rue des Prouvaires*, et quelques vérités qui ne pouvaient être reconnues que d'elle et d'un amant heureux.

Voyant que j'ai le secret de ses affaires les plus intimes, elle quitte tout le monde, me prend le bras pour nous promener, et me supplie de lui dire qui j'étais.

« Je suis votre amant et jadis amant très heureux, lui dis-je; mais avant que je vous en dise davantage, dites-moi avec qui vous êtes ici et comment vous vous y trouvez.

— Fort bien, mais je commence par vous prier de ne dire à personne ce que vous savez de moi. J'ai quitté Paris avec M. d'Anglade, conseiller au parlement de Rouen. Après avoir vécu quelque temps assez heureuse avec lui, je l'ai quitté pour m'attacher à un entrepreneur d'opéra-comique qui m'a conduite ici sous le nom de l'Anglade, en qualité d'actrice; et maintenant je suis entretenue par le comte Rzewuski, ambassadeur de Pologne. A présent que vous savez tout, dites-moi qui vous êtes. »

Certain de la posséder de nouveau, je lève mon masque. Ivre de joie, elle me presse les mains et me dit :

« C'est mon bon ange qui vous amène à Pétersbourg.

— Comment cela?

— Rzewuski étant obligé de retourner en Pologne, je ne pourrais me confier qu'à vous pour me mettre en état de quitter la Russie, car je ne puis plus m'y sentir, obligée que je suis d'y faire un métier pour lequel il me semble n'être pas née ; car je ne sais ni chanter ni jouer la comédie. »

Elle me donna son adresse, et je la quittai charmé de ma découverte. Après avoir passé une demi-heure à un buffet où je bus et mangeai des mets soignés et des vins de France, je rentrai dans la foule et je vis ma belle l'Anglade causant avec Volpati. Il l'avait vue avec moi, et s'était hâté de la rejoindre pour savoir qui j'étais ; mais fidèle au secret que je lui avais recommandé par réciprocité, elle lui avait dit que j'étais son mari : elle m'appela par ce nom, en ajoutant que le masque curieux n'ajoutait point foi à cette vérité.

Fatigué de courir, je quittai le bal vers le matin, et j'allai me coucher avec l'intention de me lever pour aller à la messe. Après avoir dormi d'un bon somme, je m'éveillai ; mais, ne voyant pas le jour, je me tournai de l'autre côté et me rendormis. Enfin, m'étant réveillé une seconde fois, et voyant une lueur de jour passer à travers mes doubles fenêtres, je me levai, et j'envoyai chercher un perruquier, disant à mon domestique de se hâter, parce que je voulais entendre la messe le premier dimanche de mon séjour à Pétersbourg.

« Mais, monsieur, le premier dimanche c'était hier, me dit-il, nous sommes au lundi.

— Comment ! lundi ?

— Oui, monsieur. »

J'avais dormi vingt-sept heures, et, après avoir ri de mon mécompte, je me persuadai aisément de la vérité en me sentant une faim canine.

Voilà le seul jour que je puisse dire avoir réellement

perdu dans ma vie, et je n'en pleurai pas comme l'empereur romain ; j'en ris, mais ce n'est pas le seul point de différence qu'il y ait entre Titus et Casanova.

Je me rendis chez Démétrio Papanelopulo, négociant grec, auprès duquel j'étais accrédité pour cent roubles par mois. Je lui étais en outre recommandé par M. da Loglio, et j'en fus parfaitement bien reçu. Il me pria d'aller dîner tous les jours chez lui ; me paya de suite le mois échu, me montra qu'il avait fait honneur à ma traite de Mittau, et me trouva un domestique dont il me répondit, et une voiture au mois pour dix-huit roubles, ce qui fait un peu plus de six ducats. Bon marché qui n'existe plus.

Le lendemain, dînant chez ce brave Grec, avec le jeune Bernardi, fils de celui qui fut empoisonné pour des soupçons qu'il appartient à l'histoire de confirmer ou de détruire ; au moment du dessert vint le comte Volpati, qui conta sa rencontre du bal avec un Vénitien qui avait promis d'aller le voir.

« Ce Vénitien, monsieur le comte, lui dis-je, aurait tenu sa promesse, si d'abord il n'avait passé vingt-sept heures à dormir : c'est moi, et je suis ravi de compléter ici ma connaissance avec vous. »

Ce comte était sur son départ : il était déjà annoncé dans la gazette de Pétersbourg, ainsi que cela se pratiquait en Russie. On n'y délivrait de passeport à personne que quinze jours après que le public était informé de son départ. Cela contribue à la facilité que les marchands ont de faire crédit aux étrangers, tandis que les étrangers y pensent à deux fois avant de contracter des dettes.

Le lendemain je portai une lettre à M. Pietro Iwanowitch Melissino, colonel alors et depuis général d'artillerie. Cette lettre était de Mme da Loglio, qui, avait été fort bien avec lui. Il me reçut au mieux et me présenta à

sa dame, fort aimable, et m'invita, une fois pour toutes, à souper chaque jour chez lui. Sa maison était montée à la française : on y jouait, on y soupait sans façon. J'ai connu chez lui son frère aîné, procureur du synode, et marié à une princesse Dolgorouki. On jouait au pharaon, et la société était composée de personnes sûres, qui n'allaient nulle part se plaindre des pertes ni se vanter des gains. Ainsi on était certain que le gouvernement ne découvrait pas que l'on violait la loi prohibitive des jeux de hasard. La banque était tenue par le baron Lefort, fils du célèbre amiral de Pierre le Grand. Ce Lefort était un exemple de l'inconstance de la fortune ; il était alors en disgrâce à cause d'une loterie qu'il avait faite à Moscou à l'occasion du couronnement de l'impératrice qui lui en avait fourni les fonds pour divertir sa cour. Cette loterie avait sauté, faute de régie, et la calomnie en avait attribué la chute au baron, en le faisant soupçonner coupable.

Ce soir-là, je jouai petit jeu et je gagnai quelques roubles. Me trouvant à souper à côté du baron Lefort, je liai connaissance avec lui ; puis, l'ayant vu amicalement chez lui, il me mit à part de ses vicissitudes.

Comme, en parlant de jeu, je fis l'éloge de la noble indifférence avec laquelle un certain prince avait perdu contre lui mille roubles, il se mit à rire et me dit que le beau joueur dont j'admirais le noble désintéressement jouait à crédit, mais ne payait pas.

« Mais l'honneur?

— Les Russes ont leur honneur à part, et cet honneur-là n'est point affecté, ici, pour ne pas payer ses dettes de jeu. C'est une condition tacite que celui qui perd sur parole paye s'il veut, et non autrement ; et le gagnant se rendrait ridicule en lui rappelant sa dette.

— Sans doute aussi et par droit de réciprocité,

un banquier a l'option de refuser de tenir sur parole?

— C'est sûr, et personne n'a le droit de s'en offenser. Le joueur s'en va ou il donne des gages sur le jeu même. Au reste, la corruption sur le jeu est à tel point en Russie que quelque chose de pareil se concevrait à peine dans un coupe-gorge, partout ailleurs en Europe. Je connais des jeunes gens de la première noblesse qui se vantent d'avoir appris à maîtriser la fortune, en d'autres mots, à tricher. Un Matuschkin va jusqu'à défier tous les fripons étrangers de le gagner. Il vient d'obtenir la permission de voyager pendant trois ans, et il n'a pas fait mystère de dire que c'est pour exercer son habileté. Il se promet de revenir en Russie chargé de dépouilles des dupes qu'il aura faites. »

Un jeune officier aux gardes, nommé Zinowieff et parent des Orloff, dont j'avais fait la connaissance chez Melissino, me fit faire celle de Macartnay, ministre d'Angleterre, beau jeune homme, rempli d'esprit et qui aimait beaucoup le plaisir. Il était devenu amoureux d'une demoiselle Chitroff, dame d'honneur de l'impératrice, et ayant trouvé la belle sensible à son amour, il en était résulté un poupon. L'impératrice avait trouvé cette liberté anglaise fort impertinente; cependant elle pardonna à la pécheresse, mais elle fit rappeler le séducteur. Le motif de l'indulgence de la czarine fut attribué au talent que la demoiselle Chitroff avait de danser avec beaucoup de grâce sur le théâtre impérial. J'ai connu le frère de cette dame d'honneur, très jeune officier, très beau garçon et qui donnait de belles espérances. Ayant eu l'avantage d'être admis au noble spectacle de la cour, j'y ai vu danser la demoiselle Chitroff, et la belle demoiselle Sievers, aujourd'hui princesse de ** , que j'ai revue à Dresde il y a quatre ans avec sa fille, jeune princesse fort bien élevée. Cette demoiselle Sievers m'enchanta;

j'en devins amoureux, mais, ne lui ayant jamais été présenté, je n'ai jamais pu le lui dire. Le castrat Putini était entièrement dans ses bonnes grâces, et il le méritait autant par son talent que par son esprit et les charmes de sa personne.

Le bon Papanelopulo, me fit connaître le ministre Alsuwieff, homme plein d'esprit, gros et gras, et le seul lettré que j'aie connu en Russie. Cet homme rare, et qui avait fait de bonnes études à Upsal, aimait les femmes, le vin et la bonne chère. Il m'invita à dîner chez Locatelli à Cathérinhoff, maison impériale que la czarine avait donnée pour sa vie à ce vieil entrepreneur de théâtres. Il fut étonné de me voir, et je le fus beaucoup plus que lui en le voyant devenu traiteur, car, pour un rouble, non compris le vin, il donnait supérieurement à dîner à quiconque voulait. M. d'Alsuwieff, me fit connaître son collègue, le secrétaire de cabinet Teploff, qui avait le vice d'aimer les jolis garçons et le mérite d'avoir étranglé Pierre III qui, à force de limonade, avait résisté à l'arsenic qu'on lui avait fait avaler.

La danseuse Mécour, à qui j'avais porté une lettre de Santina, me fit connaître son amant, le troisième secrétaire de cabinet, Ghelaghin, qui avait passé vingt ans en Sibérie.

Une lettre de da Logho me procura le meilleur accueil chez le castrat Luini, homme aimable et faisant excellente chère. Il était l'amant de la Colonna, première chanteuse d'un beau mérite; mais ils semblaient ne vivre ensemble que pour se tourmenter, car je ne les ai jamais vus d'accord un seul jour. Je fis chez lui la connaissance d'un autre castrat habile et aimable, nommé Millico, très ami du grand veneur Narischkin, qui, ayant souvent entendu Millico parler de moi avec quelque estime, voulut aussi me connaître. Ce Narischkin, homme

aimable et passablement instruit, était l'époux de la célèbre Maria Paulowna.

Ce fut à la magnifique table du grand veneur que je connus le calogero Platon, aujourd'hui archevêque de Novgorod, alors prédicateur de l'impératrice. Ce moine russe et rusé entendait le grec, parlait latin et français, avait de l'esprit, et était ce qu'on peut appeler beau; il était tout simple qu'il fît fortune dans un pays où la noblesse n'a jamais voulu descendre jusqu'à briguer les dignités ecclésiastiques.

Ayant une lettre de da Loglio pour la princesse Daschkoff, je la lui portai à trois verstes de Pétersbourg, dans une campagne où elle vivait exilée, parce qu'après avoir aidé l'impératrice à monter sur le trône, elle avait cru devoir le partager avec elle. La grande Catherine mortifia son ambition, n'ayant pu la satisfaire.

Je trouvai cette princesse en deuil à cause de la mort de son époux. Elle m'accueillit avec beaucoup de bonté, et me promit de parler pour moi à M. Panin. Trois jours après, elle m'écrivit que je pouvais me présenter à ce seigneur quand je le voudrais. Cela me fit voir l'impératrice sous la figure d'un grand homme : elle avait disgracié la princesse, mais n'empêchait pas son ministre favori d'aller lui faire sa cour tous les soirs. J'ai ouï dire à des personnes dignes de foi que le comte Panin n'était pas l'amant, mais le père de la princesse Daschkoff, qui est actuellement présidente de l'académie des sciences, et, sans doute, les savants ont dû la reconnaître pour une autre Minerve; sans quoi, il est probable qu'ils rougiraient d'avoir une femme à leur tête. On ne doit plus désirer aux Russes qu'une femme digne de commander leurs armées; mais les Jeanne d'Arc ne sont pas communes.

J'assistai avec Melissino à une fonction bien extraordi-

naire, le jour de l'Epiphanie ; c'était la bénédiction des eaux sur la Néva, alors couverte de cinq pieds de glace.

Après avoir béni les eaux, on y baptise les enfants par immersion, en les plongeant dans un grand trou que l'on fait dans la glace. Ce jour-là même, il arriva que le pope qui immergeait laissa échapper l'enfant qu'il tenait.

« *Drugoi !* » s'écria-t-il.

C'est-à-dire : Donnez-m'en un autre. Mais qu'on se figure ma surprise quand je vis le père et la mère ivres de joie ! Ils étaient certains que leur enfant s'était envolé au ciel. Heureuse ignorance !

J'avais une lettre de Mme Bregonci, la Florentine qui m'avait donné à souper à Memel, pour son amie la Vénitienne Riccolini, qui avait eu le caprice de quitter Venise pour aller chanter au théâtre de Pétersbourg, quoiqu'elle ne sût pas une note de musique et qu'elle n'eût jamais paru sur la scène. L'impératrice, après avoir ri de sa folie, lui fit dire qu'elle n'avait pas de place qui pût convenir à son genre de talent. La Riccolini, qu'on appelait la Vicenza, n'était pas femme à se décourager pour si peu. Elle lia une étroite connaissance avec une Française nommée Proté, femme d'un marchand, laquelle demeurait chez le grand veneur. Cette Proté était à la fois la maîtresse du grand veneur et la confidente de sa femme. Maria Petrowna, qui n'aimait pas son mari et qui était heureuse que cette Française la délivrât de la dure nécessité de céder aux importunités conjugales.

Cette Proté était une des plus belles femmes que j'aie jamais vues, et sans aucun doute la plus belle qui fût, dans ce temps, à Pétersbourg. A la fleur de l'âge, elle unissait à l'esprit de la plus adroite galanterie le goût le plus exquis de la toilette. Aucune femme ne savait se mettre comme elle, et comme elle était fort gaie et tout

à fait aimable en compagnie, elle captivait tous les suffrages Telle était la femme dont la Vicenza était devenue la confidente et la proxénète. Elle recevait chez elle ceux qui en étaient amoureux et qui valaient la peine d'en être écoutés. La Proté y trouvait son compte, et la proxénète n'y perdait rien, recevant de toutes mains.

Je reconnus la signora Riccolini dès que je la vis ; mais, comme il y avait une vingtaine d'années que je l'avais connue, elle ne s'étonna point que je fisse semblant d'en avoir perdu la mémoire et ne chercha pas à me la rafraîchir. Son frère se nommait Montellato, et c'est lui qui, une nuit en sortant *del Ridotto*, voulut m'assassiner sur la place de Saint-Marc. C'était chez la Riccolini qu'on avait tramé le complot qui m'aurait coûté la vie, si j'eusse balancé de prendre le parti de sauter dans la rue par la fenêtre.

La Riccolini me fit l'accueil que l'on fait à un compatriote chéri dans un pays étranger ; elle me conta ses malheurs en détail, mais elle me vanta son courage, me disant qu'elle n'avait besoin de personne, et qu'elle vivait gaiement avec les femmes les plus aimables de Pétersbourg. « Je m'étonne, me dit-elle, qu'allant dîner souvent chez le grand veneur Narischkin, vous n'ayez pas encore fait la connaissance de la belle Mme Proté, car elle est l'âme du grand veneur. Venez demain prendre le café chez moi, et vous verrez un prodige. »

Je ne manquai pas au rendez-vous, et je trouvai cette dame au-dessus des éloges que la Vénitienne m'en avait faits. J'en fus ébloui ; mais, n'étant plus riche, je me mis en frais d'esprit pour m'insinuer dans ses bonnes grâces. Lui ayant demandé comment elle se nommait, quoique je le susse elle me répondit :

« *Proté.*

— Vous ne pouviez, madame, m'annoncer rien de

plus agréable, lui dis-je, car vous venez de vous déclarer *à moi*.

— Comment cela ? me dit-elle avec un charmant sourire. »

Je lui expliquai le jeu de mot, je la fis rire, et lui faisant des contes agréables, je lui fis connaître l'effet que sa beauté avait fait sur moi, et l'espoir que j'avais de la trouver sensible avec le temps. La connaissance était faite, et depuis lors je n'allais plus chez Narischkin sans passer chez elle, avant ou après le dîner.

L'ambassadeur de Pologne étant retourné dans sa patrie vers ce temps-là, je dus interrompre mes amours avec la belle Anglade, qui accepta une proposition avantageuse que lui fit un comte Braun. Cette charmante Française mourut de la petite vérole quelques mois après, et ce fut sans doute un bienfait de sa destinée ; car, comme elle n'était ni économe ni intéressée, elle aurait fini ses jours dans la misère quand sa beauté ne lui aurait plus assuré l'entretien.

J'avais envie de pousser ma pointe avec la Proté, et dans cette vue, je l'invitai à dîner à Cathérinhoff, chez Locatelli avec Luini, la Colonna, l'officier des gardes Zinowieff, la signora Vicenza et un violon son amant. Nous eûmes un excellent dîner, où le vin et la gaieté montèrent les convives sur le diapason où je les voulais ; de sorte qu'à la fin du dessert chacun chercha la solitude avec sa chacune, et je fus bientôt en bonne voie de succès avec ma belle Proté, quand un accident vint me déranger au plus beau de la besogne. Nous fûmes appelés pour voir ce que Luini prendrait à la chasse du lieu, car il avait apporté ses fusils et fait venir ses chiens.

M'étant écarté de la maison impériale d'une centaine de pas avec Zinowieff, je découvris une jeune paysanne dont la beauté était surprenante. L'ayant fait remarquer

au jeune officier, nous nous acheminâmes vers elle ; mais, leste et svelte comme une biche, elle s'enfuit jusqu'à une chaumière peu éloignée, où elle entra. Nous l'y suivons, et y étant entrés nous vîmes son père, sa mère, quelques enfants, et la belle qui se tenait tapie dans un coin comme un lapin qui aurait eu peur d'être dévoré par la meute qui l'aurait suivi.

Zinowieff, qui, par parenthèse, est le même qui passa vingt ans à Madrid en qualité de ministre de l'impératrice, parla assez longtemps en russe avec le père : je ne comprenais rien, mais je devinais qu'il était question de la jeune fille, parce que, le père l'ayant appelée, elle s'avança d'un air obéissant et soumis, et se tint debout devant nous, les yeux baissés d'un air modeste.

Après avoir longtemps parlé, Zinowieff étant sorti, je le suivis, après avoir donné un rouble au bonhomme. Zinowieff me rendit compte de son long entretien et me dit qu'il avait demandé au père s'il voulait lui donner sa fille pour servante, que le père lui avait répondu qu'il ne demandait pas mieux, mais qu'il en voulait cent roubles, parce qu'elle était encore vierge.

« Vous voyez, ajouta Zinowieff, qu'il n'y a rien à faire.

— Comment, rien à faire?

— Certainement ; cent roubles!

— Et si j'étais disposé à les donner ?

— Alors elle serait votre servante, et vous pourriez en faire tout ce que bon vous semblerait, excepté la tuer.

— Et si elle ne voulait pas?

— Cela n'arrive jamais ; mais alors vous pourriez la rouer de coups.

— Supposons qu'elle soit contente, dites-moi si, après en avoir joui et la trouvant de mon goût, je pourrai continuer à la garder ?

— Vous devenez son maître, vous dis-je, et vous pouvez même la faire arrêter, si elle se sauve, à moins qu'elle ne vous rende les cent roubles que vous aurez déboursés pour l'avoir.

— Et que faudra-t-il que je lui donne par mois?

— Rien, si ce n'est à boire et à manger, la laisser aller au bain le samedi, pour qu'elle puisse aller à l'église le dimanche.

— Et quand je quitterai Pétersbourg, pourrai-je la forcer de venir avec moi?

— Non, à moins que vous n'en obteniez la permission en donnant caution ; car cette fille, pour être votre esclave, ne cesse pas d'être, au premier chef, esclave de l'impératrice.

— Bien. Voulez-vous m'arranger cette affaire ? je donnerai les cent roubles, et je l'emmènerai avec moi : je vous promets que je ne la traiterai pas en esclave. Mais je me recommande à vous, car je ne voudrais pas être trompé.

— Je traiterai l'affaire moi-même, et je vous promets qu'on ne me trompera pas. Voulez-vous que ce soit tout de suite?

— Non, demain, car je ne veux pas que la compagnie soit à part du secret.

— Soit, à demain. »

Nous retournâmes à Pétersbourg tous ensemble dans un grand phaéton, et le lendemain à neuf heures j'allai trouver Zinowieff, qui était enchanté, disait-il, de me rendre ce petit service. Chemin faisant, il me dit que, pour peu que j'en eusse envie, il me formerait en quelques jours un sérail de tant de belles filles que je voudrais. « Quand je suis amoureux, lui dis-je, il ne m'en faut qu'une. » Et je lui donnai les cent roubles.

Nous arrivâmes à la chaumière où, nous trouvâmes le

père, la mère et la fille. Zinowieff leur ayant dit crûment l'affaire, selon l'usage du pays, le père remercia saint Nicolas de la fortune qu'il lui envoyait ; puis, ayant dit un mot à sa fille, elle me regarda et prononça doucement le *oui* que je comprenais.

Zinowieff me dit alors que je devais m'assurer que le coque était intacte, puisqu'en signant je devais reconnaître que je l'achetais vierge. Craignant de lui faire un affront, je me refusais à toute enquête ; mais Zinowieff me dit que la fille serait mortifiée que je ne la visitasse point, et qu'au contraire je lui ferais un grand plaisir en la mettant à même de convaincre ses parents qu'elle n'avait pas cessé d'être sage. Je me soumis alors à l'épreuve de la façon la plus modeste, mais la plus complète, et je la trouvai intacte. A la vérité, je ne lui aurais pas donné un démenti quand bien même je l'aurais trouvée entamée.

Zinowieff remit ensuite les cent roubles au père, qui les donna à sa fille ; celle-ci ne les prit que pour les remettre à sa mère. Mon domestique et mon cocher entrèrent pour signer le contrat, en qualité de témoins d'une convention dont ils ignoraient entièrement la substance.

Cette jeune fille, que je baptisai Zaïre, monta en voiture et nous suivit à Pétersbourg vêtue de gros drap et sans chemise. Après avoir ramené Zinowieff, je retournai chez moi, où je m'enfermai quatre jours, sans la quitter un instant, jusqu'à ce que je la vis habillée à la française, sans luxe, mais très proprement. Je souffrais de ne pas savoir le russe, mais en moins de trois mois Zaïre sut assez bien l'italien pour me dire tout ce qu'elle voulait et pour me comprendre. Elle ne tarda pas à m'aimer, puis elle devint jalouse. Mais nous en parlerons au chapitre suivant.

CHAPITRE VII

Crèvecœur. — Bomback. — Voyage à Moscou. — Suite des aventures qui me sont arrivées à Pétersbourg.

Le jour où je pris Zaïre, je renvoyai Lambert, dont je ne savais plus que faire. Il s'adonnait à la boisson au point de s'enivrer chaque jour, et alors c'était une brute insupportable. On n'en voulait que pour simple soldat et c'est un poste peu brillant en Russie. Je lui procurai un passeport pour retourner à Berlin et je lui donnai l'argent nécessaire pour le voyage. J'ai su dans la suite qu'il était entré au service d'Autriche.

Au mois de mai, Zaïre était devenue si belle, qu'ayant envie d'aller à Moscou je n'eus pas le courage de la laisser à Pétersbourg, je l'emmenai avec moi, me privant de domestique. J'avais un plaisir extrême à l'entendre me jargonner son joli vénitien. Le samedi, j'allais aux bains russes me baigner avec elle, avec trente ou quarante hommes et femmes, tous nus, et comme chacun ne regarde personne, on s'imagine n'être vu que de soi. Cette absence de honte prend sa source dans un grand fond d'innocence native. J'étais surpris que personne ne regardât Zaïre qui me paraissait l'original de la statue de Psyché que j'avais vue à la villa Borghèse à Rome. Sa gorge n'était pas encore parfaitement développée, car elle avait à peine quatorze ans, et ne portait encore que de légères traces de puberté. Blanche comme la neige, elle avait des cheveux d'ébène d'une longueur et d'une épaisseur prodigieuses; car son beau corps tout nu en

était littéralement couvert, si ce n'est quelques parties dont la blancheur brillante semblait scintiller à travers la dentelle de sa chevelure. Deux arcs d'une extrême perfection et d'une grande finesse recouvraient deux yeux admirablement fendus, qu'on aurait pu désirer un peu plus grands peut-être, mais qu'on ne saurait imaginer ni plus brillants, ni plus expressifs, et dont deux larges paupières, bordées de longs cils très épais, tempéraient l'ardeur par un ton de modestie enchanteur. Je ne dirai rien de sa bouche, qui semblait faite pour embrasser à peine une pomme d'api, et que deux rangs de perles ornaient entre deux lèvres de corail. Sans sa jalousie désespérante, sans son aveugle confiance dans l'infaillibilité des cartes, qu'elle consultait dix fois par jour, cette Zaïre aurait été une merveille, et je ne l'aurais jamais quittée.

Un jeune Français, d'une figure distinguée et avenante, qui se nommait Crèvecœur, et qui décelait une éducation soignée, vint à Pétersbourg avec une jeune Parisienne qu'il appelait La Rivière, et qui était passablement jolie, mais elle n'avait aucun talent et aucune éducation, si ce n'est celle qu'ont à Paris toutes les jeunes filles qui font commerce de leurs charmes. Ce jeune homme vint me porter une lettre du prince Charles de Courlande, qui me mandait que, si je pouvais être favorable au jeune couple, il m'en serait reconnaissant. Il vint avec sa belle dans le moment où je déjeunais avec Zaïre.

« C'est à vous, dis-je au jeune Français, à me dire en quoi je pourrai vous être utile.

— En nous accordant votre société et en nous procurant vos connaissances.

— Pour ma société, je suis étranger, c'est peu de chose; j'irai vous voir, vous viendrez chez moi quand vous voudrez et vous me ferez plaisir; mais je ne mange

jamais au logis. Pour ce qui regarde mes connaissances, vous sentez qu'étant étranger, je m'écarterais de la règle en vous présentant avec madame. Est-elle votre femme? On me demandera qui vous êtes et ce que vous êtes venu faire à Pétersbourg. Que dois-je dire? Je m'étonne que le prince Charles ne vous ait pas adressés à d'autres.

— Je suis gentilhomme lorrain, je suis venu pour m'amuser, et Mlle La Rivière est ma maîtresse.

— Je ne saurais à qui vous présenter avec ces titres; mais je crois que vous pouvez voir les mœurs du pays et vous amuser sans avoir besoin de personne. Les spectacles, les promenades, les plaisirs même de la cour sont ouverts à tout le monde. J'imagine que l'argent ne vous manque pas.

— C'est précisément ce qui me manque, et je n'en attends de personne.

— Je n'en ai pas de reste non plus, et vous m'étonnez. Comment avez-vous pu faire la folie de venir ici sans argent?

— C'est ma maîtresse qui prétend que nous n'en avons pas besoin, si ce n'est du jour à la journée. Elle m'a fait partir de Paris sans le sol, et jusqu'à présent, il m'a semblé qu'elle pouvait avoir raison. Nous avons vécu partout.

— C'est donc elle qui a la bourse?

— Ma bourse, me dit-elle, est dans la poche de mes amis.

— J'entends, et je vois que vous devez trouver des moyens partout. Si j'avais une bourse pour l'amitié de cette espèce, je vous l'ouvrirais aussi; mais je ne suis pas riche.

Bomback, Hambourgeois, que j'avais connu en Angleterre, d'où il avait fui pour dettes, était venu à Pétersbourg où il avait eu le bonheur d'entrer au service

militaire ; fils d'un riche négociant, il tenait maison, domestiques, voiture ; il aimait les filles, la bonne chère, le jeu et faisait des dettes à force ouverte. Il était laid, mais vif, roué et rempli d'esprit. Il entre chez moi comme je parlais à la singulière voyageuse qui tenait sa bourse dans la poche de tous ses amis. Je leur présente le noble couple en lui disant tout, excepté l'article de la bourse. Bomback, extasié de l'aventure, fait des avances à La Rivière qui les reçoit du ton de son métier, et bientôt je ris en moi-même de voir qu'elle avait raison. Bomback les invite à dîner chez lui pour le lendemain, et les engage à aller avec lui le jour même à Cransnacaback pour y prendre un dîner sans façon, il me prie d'en être aussi, et j'accepte. Zaïre, ne comprenant pas le français, me demanda de quoi il était question, et, le lui ayant dit, elle me témoigne le désir de m'accompagner. Je consens à la satisfaire, car je voyais que c'était par jalousie, et j'en craignais les suites qui se manifestaient par de l'humeur, des larmes, du désespoir, et par cette tyrannie de femme maîtresse qui, pour me conformer aux mœurs du pays, m'avait déjà forcé plus d'une fois à la battre. Qu'on ne s'en étonne pas, mais c'était le meilleur moyen de lui prouver que je l'aimais. C'est le caractère des femmes russes. Après les coups, elle redevenait tendre peu à peu, et l'amour achevait la réconciliation.

Bomback, très satisfait, nous quitta pour aller dépêcher ses affaires, promettant de revenir à onze heures, et tandis que Zaïre s'habillait, La Rivière me tint un propos tendant à me faire croire qu'en fait de science du monde j'étais le plus ignorant des hommes. Ce qui me frappait était de voir que son amant ne paraissait nullement honteux de la figure qu'il faisait. Il pouvait alléguer pour excuse qu'il était amoureux de la

Messaline, mais cette excuse n'était pas de mise.

Notre partie fut gaie. Bomback ne parla qu'avec l'aventurière ; Zaïre se tint presque toujours sur mes genoux ; Crèvecœur mangea, rit à propos et hors de propos, et se promena. La fine La Rivière provoqua Bomback à jouer vingt-cinq roubles au quinze, qu'il perdit très galamment et qu'il lui paya, ne se procurant d'autre satisfaction que de l'embrasser. Zaïre, très contente d'avoir été de cette partie, où elle craignait que je ne lui fisse des infidélités, me dit mille choses plaisantes sur la Française et sur son amoureux qui n'en était pas jaloux. Cela surpassait son imagination, et elle ne comprenait pas comment elle pouvait souffrir qu'il se montrât si sûr d'elle.

« Mais je suis sûr de toi, et pourtant tu m'aimes.

— C'est que je ne t'ai jamais donné occasion d'en douter. »

Le lendemain j'allai seul chez Bomback, certain d'y trouver de jeunes officiers russes qui m'auraient ennuyé en faisant la cour à Zaïre dans leur langue. J'y trouvai le couple voyageur et les deux frères Lunin, lieutenants alors, aujourd'hui généraux. Le cadet était blond et joli comme une fille. Il avait été le bien-aimé du secrétaire de cabinet Teploff, et, garçon d'esprit, non seulement il se mettait au-dessus du préjugé, mais il se vantait même de faire profession de captiver par des caresses la tendresse et la bienveillance de tous les hommes qu'il fréquentait.

Ayant supposé dans le riche Hambourgeois le goût qu'il avait trouvé dans Teploff, et ne s'étant pas trompé, il aurait cru me dégrader en ne me supposant pas les mêmes goûts. Dans cette idée, il se mit à table près de moi et me fit tant d'agaceries pendant le dîner, que je crus de bonne foi que c'était une fille travestie.

Après dîner, assis devant le feu entre lui et la Française, je lui fis connaître mes soupçons ; mais Lunin, jaloux de la supériorité de son sexe, en fit l'étalage sur-le-champ, et intéressé à savoir si je pourrais rester froid à l'aspect de sa beauté, il s'empara de moi, et se croyant sûr qu'il me plaisait, il se mit en position de faire ce qu'il appelait son bonheur et le mien. J'avoue à ma honte que cela serait arrivé peut-être, si La Rivière, fâchée qu'en sa présence un mignon osât empiéter sur ses droits, ne l'eût forcé à différer ses exploits.

Lunin l'aîné, Crèvecœur et Bomback, qui étaient allés se promener, revinrent à l'entrée de la nuit avec deux ou trois amis qui consolèrent facilement la Française de la mauvaise compagnie que nous lui avions tenue le jeune Lunin et moi.

Bomback fit une banque de pharaon qui ne finit qu'à onze heures, quand il n'eut plus d'argent. Nous soupâmes alors, et puis la grande orgie commença : La Rivière en fit les frais avec une valeur incroyable. Je ne fus que spectateur avec le jeune Lunin, mon nouvel ami. Le pauvre Crèvecœur était allé se coucher. Nous ne nous séparâmes qu'au jour.

J'arrive chez moi, j'entre dans la chambre, et par un bonheur inouï, j'évite une bouteille que Zaïre me lance à la tête et qui m'aurait tué si elle m'avait attrapé. Furieuse, elle se jette à terre qu'elle frappe du front. La pitié m'émeut, je cours à elle, la saisissant avec force, je lui demande ce qu'elle a, et la croyant devenue folle, je pense à appeler du monde. Elle s'apaise, mais fondant en larmes, elle m'appelle assassin, traître, et me débite toutes les épithètes qui lui viennent en mémoire. Pour me convaincre de mon crime, elle me montre un carré de vingt-cinq cartes où elle me fait lire toutes les débauches qui m'avaient tenu dehors toute la nuit.

Après lui avoir laissé dire, sans l'interrompre, tout ce qui pouvait servir à la soulager de sa jalousie et de sa rage, je pris son grimoire que je jetai au feu; puis, la regardant d'un œil où se peignaient à la fois et ma juste colère et ma pitié, je lui fis connaître qu'elle avait failli me tuer et que, ne voulant plus m'exposer à ses fureurs, il fallait nous séparer sans retour dès le lendemain. Je lui avouai qu'effectivement j'avais passé la nuit chez Bomback, qu'il y avait une fille; mais je lui niai tous les excès qu'elle m'imputait. Ensuite, ayant besoin de repos, je me couchai et m'endormis sans lui faire la moindre caresse, malgré tout ce qu'elle fit en se couchant auprès de moi pour me convaincre de son repentir et obtenir son pardon.

Au bout de cinq ou six heures, m'étant réveillé et la trouvant profondément endormie, je m'habillai en pensant au moyen de me défaire de cette fille qui, dans sa jalouse fureur, aurait pu me tuer tôt ou tard. Pendant que j'étais occupé de cette idée, ne me sentant plus auprès d'elle, elle s'éveilla, se leva et vint tomber à mes genoux, me renouvelant, toute en larmes, les assurances de son repentir, implorant mon pardon, invoquant ma pitié et me jurant qu'elle ne retoucherait plus des cartes aussi longtemps que j'aurais la bonté de la garder.

Qu'une femme belle et qu'on aime est un tentateur puissant dans cet état ! La conclusion fut que, la prenant dans mes bras, je lui pardonnai et ne la laissai qu'après lui avoir donné les marques les plus évidentes du retour de ma tendresse. J'avais fixé mon départ pour Moscou à trois jours de là, et je la comblai de joie en lui promettant de l'emmener avec moi.

Trois choses avaient puissamment contribué à me rendre cette jeune fille amoureuse exaltée : l'une était

que je la conduisais souvent à Cathérinhoff pour voir sa famille, où je laissais toujours un rouble ; l'autre, que je la faisais manger avec moi, et la troisième que je l'avais battue trois ou quatre fois, lorsqu'elle avait voulu m'empêcher de sortir.

En Russie, la nécessité de battre est absolue ; car les paroles n'ont aucune force. Un domestique, une maîtresse, une femme du commun ne connaissent que les étrivières. Vous perdriez votre latin à parler raison ou morale, et quelques coups de cravache ou de gourdin vigoureusement appliqués ont seuls de l'efficacité. Le domestique, dont l'âme est encore plus esclave que le corps, raisonne après avoir reçu les coups, et son raisonnement est celui-ci : « Mon maître ne m'a pas renvoyé, il m'a battu ; donc il m'aime ; par conséquent, je dois lui être attaché. »

Il en est de même du soldat russe, et c'est naturel, puisqu'il est de la souche du peuple. L'honneur ne saurait avoir de prise sur lui, mais avec des coups et du brandevin on peut en obtenir tout ce qu'on veut, excepté les élans héroïques.

Papanelopulo s'était moqué de moi lorsqu'au commencement de mon séjour je lui avais dit qu'aimant mon cosaque, je voulais me l'attacher par la douceur, ne le corrigeant que par des paroles lorsqu'il se privait de la raison à force de brandevin : « Si vous ne le rossez pas, m'avait-il dit, il finira par vous rosser. » Et cela m'arriva comme il me l'avait dit. Un jour que je le trouvai tellement ivre qu'il était incapable de me servir, je m'avisai de le gronder en le menaçant de ma canne, s'il ne se corrigeait pas. Dès qu'il vit la canne en l'air, il courut à moi et s'en saisit. Si je ne l'avais renversé sur le coup, il n'y a pas de doute qu'il ne m'eût battu. Je le chassai à l'instant. Il n'y a pas au monde de meilleur domestique

que le Russe : infatigable au travail, dormant sur le seuil de la porte de la chambre où son maître couche, pour être toujours prêt à courir à ses moindres ordres, toujours soumis, ne répondant jamais quand son tort est évident, et incapable de le voler ; mais il devient un monstre ou un imbécile quand il a bu un peu trop de brandevin, et c'est le vice de tout le peuple.

Un cocher exposé au froid le plus violent quelquefois durant toute la nuit, ne connaît d'autre moyen d'y résister que celui de boire de l'eau-de-vie de grain. Il lui arrive souvent, s'il en boit un peu trop, de s'endormir sur le siège et alors il peut ne plus se réveiller. Le malheur de perdre une oreille, le nez, un morceau des joues ou une lèvre, arrive souvent, si on n'y prend garde. Un jour, revenant à Pétersbourg en traîneau par un froid des plus vifs, un Russe s'aperçut que j'allais perdre une oreille. Il vint aussitôt me frotter avec une poignée de neige jusqu'à ce que toute la partie cartilagineuse que j'allais perdre se fût ranimée par ce frottement à froid. Interrogé à quoi il s'était aperçu que j'étais en danger, il me dit que l'on s'aperçoit facilement quand une partie est dans cet état à la blancheur livide qui est le signe infaillible d'une chair gelée. Ce qui me surprit et qui encore aujourd'hui me paraît incroyable, c'est que quelquefois la partie perdue revient. Le prince Charles de Courlande m'a assuré qu'un jour en Sibérie il perdit le nez qui recrût pendant l'été. Plusieurs Russes m'ont assuré la vérité de ce phénomène.

Dans ce temps-là, l'impératrice fit élever par Rinaldi, son architecte, qui était à Pétersbourg depuis cinquante ans, un amphithéâtre en bois aussi grand que toute la place qui se trouve devant son palais. Il devait contenir cent mille spectateurs, et dans son enceinte, Catherine voulait donner un magnifique carrousel à tous les preux

de son empire. Il devait y avoir quatre quadrilles à la fois formés de cent chevaliers chacun, richement vêtus dans le costume de la nation qu'ils auraient représentée. Ces quadrilles devaient se battre en courant la joute à cheval les uns contre les autres, pour des prix de grande valeur. Toute la Russie était informée de cette solennité somptueuse qui devait avoir lieu aux frais de la souveraine, et les princes, comtes et barons arrivaient déjà avec leurs plus beaux destriers des parties les plus éloignées de l'empire. Le prince Charles de Courlande m'avait écrit qu'il allait arriver.

Par une précaution fort naturelle, il avait été arrêté que la fête aurait lieu le premier jour qu'il ferait beau, et rien n'était plus sage, comme rien n'était plus incertain ; car, à Pétersbourg, un jour entier sans neige, sans pluie ou sans vent, si ce n'est quand les grands froids sont établis, est un phénomène assez rare. En Italie, en Espagne et même en France, on compte sur les beaux jours ; les mauvais sont les exceptions : en Russie c'est tout le contraire. Aussi, depuis que je connais ce cher pays, cette patrie de Borée et des frimas, je ris quand j'entends les Russes voyageurs parler de leur beau climat. Je les excuse par cette propension si naturelle aux hommes de vouloir toujours que le Mien soit préférable au Tien ; c'est la faiblesse des nobles de se croire d'un sang plus pur que les valets ou les paysans dont ils tirent leur origine ; c'est l'orgueil des Romains et des peuples de l'antiquité qui se prétendaient issus de dieux et de héros, et qui, sous ce vernis, cachaient les brigands dont ils descendaient. Le fait est que dans le cours entier de l'année 1765, il n'y a pas eu en Russie, au moins dans l'Ingrie, un seul beau jour ; et la preuve incontestable, c'est que le fameux tournoi ne put avoir lieu. On fut obligé de recouvrir les échafauds de l'amphithéâtre, et le

tournoi n'eut lieu que l'année suivante. Les chevaliers passèrent l'hiver à Pétersbourg, à l'exception de ceux dont la bourse n'était pas assez bien fournie pour supporter les dépenses qu'occasionnent le séjour de la capitale et le luxe de la cour. Mon cher prince de Courlande fut un de ces derniers, à mon grand regret.

Tout étant disposé pour mon voyage de Moscou, je me mis dans ma dormeuse avec Zaïre, ayant derrière un domestique qui parlait russe et allemand. Pour quatre-vingts roubles, un *chevochic* russe (loueur de chevaux) s'engagea à me transporter à Moscou en six jours et sept nuits, avec six chevaux. C'était à fort bon marché. N'allant pas en poste, je ne pouvais pas prétendre à plus de vitesse, car la distance était de soixante-douze postes russes; cela fait à peu près cinq cent milles d'Italie, environ cent soixante lieues communes de France.

Nous partîmes au moment où le coup de canon de la citadelle annonça que le jour était fini. C'était vers la fin du mois de mai, époque où, littéralement, il n'y a plus de nuit à Pétersbourg. Sans le coup de canon qui annonce que le soleil est descendu au-dessus de l'horizon, personne n'en saurait rien. On peut y lire une lettre à minuit, et la lune ne contribue nullement alors à rendre la nuit plus claire. C'est beau, dit-on, mais cela me parut ennuyeux. Ce jour continuel dure huit semaines. Personne durant ce temps n'allume des chandelles. Il n'en est pas de même à Moscou. Quatre degrés et demi de latitude moins qu'à Pétersbourg font qu'à minuit il faut toujours de la chandelle.

Nous arrivâmes à Novgorod en quarante-huit heures, et le *chevochic* nous y permit un repos de cinq heures. J'y fus témoin d'une chose qui me surprit beaucoup, quoique bien peu de choses doivent surprendre quand on voyage beaucoup, et surtout chez des peuples à demi

sauvages. Le *chevochic*, invité à boire un coup, se montra fort triste. Ayant voulu en savoir la raison, il dit à Zaïre qu'un de ses chevaux ne voulait pas manger, et il en était au désespoir ; car, disait-il, s'il ne mange pas, il ne voudra pas marcher. Nous l'accompagnons à l'écurie, où nous trouvons le cheval triste, la tête baissée, immobile et sans appétit. Son maître commence à lui faire une harangue d'un ton doux et pathétique, le regardant avec tendresse et comme s'il avait voulu réveiller dans l'animal des sentiments qui devaient l'engager à s'efforcer de manger. Après cette harangue, il lui prit la tête, et l'ayant baisée avec amour, il la lui mit dans la crèche : tout fut inutile. Alors le *chevochic* se prit à pleurer, mais d'une façon qui me donnait la plus violente envie de rire, car je voyais évidemment qu'il espérait attendrir le cheval par ses pleurs. Quand il eut bien pleuré, il lui prit de nouveau la tête, la baisa et la lui remit dans la mangeoire : ce fut encore inutilement. Furieux d'une pareille obstination, le *chevochic* lui jure de s'en venger. Il le mène hors de l'écurie, attache le pauvre animal à un poteau, prend un gros bâton et le rosse à coups redoublés pendant un quart d'heure. Le cœur m'en saignait. N'en pouvant plus de fatigue, le *chevochic* remène le cheval à l'écurie, l'attache au râtelier, et voilà l'animal qui se met à dévorer, tandis que son maître rit, saute de joie et fait mille folies pour témoigner son allégresse, comme pour montrer à son cheval le bonheur qu'il lui cause. Pour moi, j'en étais dans un étonnement extrême, et je crus que cela ne pouvait arriver qu'en Russie où les coups de bâton semblent avoir résolu le problème de la panacée. Je livre cette anecdote à la méditation des vétérinaires et des maquignons

On m'a dit que depuis les coups de bâton sont un

peu tombés de mode en Russie. Du temps de Pierre Ier, qui sanglait des coups de canne à ses généraux quand il n'en était pas content, et où un lieutenant devait recevoir avec soumission les coups que lui appliquait son capitaine, qui recevait les étrivières de son major, qui les recevait de son colonel, qui les supportait de son général, les affaires doivent avoir un peu changé. Je tiens cela du vieux général Woïakoff, qui était un élève de Pierre le Grand et qui m'a dit avoir plus d'une fois senti la canne de ce grand homme, de ce créateur de Pétersbourg.

Je crois n'avoir encore rien dit de cette ville déjà si célèbre et dont l'existence pourtant me semble toujours précaire. Il fallait un génie de fer comme celui de Pierre pour donner un démenti à la nature, en forçant un terrain de boue, une terre sans consistance à supporter des édifices énormes en marbre et en granit, et fonder sa capitale au milieu de cet amas de palais que l'on ne peut élever qu'avec des frais énormes. On me dit qu'aujourd'hui cette ville est déjà adulte, et gloire en soit à la grande Catherine; mais en l'année 1765 elle était encore dans l'enfance, et tout me semblait construit dans le but puéril d'avoir beaucoup de ruines. On y pavait les rues avec la certitude de devoir les repaver six mois plus tard. Tout montrait une ville qu'un despote puissant avait fait élever à la hâte, et en effet Pierre le Grand en était accouché en neuf mois, quoiqu'il eût mis peut-être beaucoup plus de temps à la concevoir.

Pour être durable, Pétersbourg exigera toujours des soins constants et de grandes dépenses : car la nature ne perd jamais ses droits et se hâte de les reprendre dès qu'on cesse de la contraindre. Je prédis que tôt ou tard le sol sans consistance sur lequel on a élevé cette masse

immense s'affaissera sous un poids qui n'est pas en rapport avec sa force de résistance.

Nous arrivâmes à Moscou comme notre *chevochic* nous l'avait promis. Voyageant avec les mêmes chevaux, il n'était pas possible de franchir cette distance en moins de temps. Comme j'en parlais, un Russe me dit que l'impératrice Élisabeth avait fait ce voyage en cinquante-deux heures. « Je le crois bien, dit un autre Russe de la vieille roche, la czarine avait lancé un ukase à cet effet, et si elle l'avait voulu, elle aurait pu le faire en moins de temps : elle n'aurait eu qu'à prescrire le nombre d'heures par un ukase. »

C'est un fait que, de mon temps, il n'était pas permis de douter de l'infaillibilité d'un ukase, car on se serait cru coupable du crime de lèse-majesté. Je traversais un jour à Pétersbourg un canal sur un petit pont de bois. J'étais avec Melissino, Papanelopulo et quelques autres Russes. Je m'avisai de blâmer le petit pont, qui était mesquin et qui menaçait ruine. L'un de mes compagnons me dit que pour un certain jour il serait remplacé par un beau pont en pierre, parce que l'impératrice devait y passer pour je ne sais quelle solennité. Ce jour étant à trois semaines du moment où nous parlions, je dis que la chose n'était pas possible. Un Russe, me regardant de travers, me dit qu'il ne fallait pas en douter, puisqu'il y avait un ukase qui l'ordonnait ainsi. Je voulus répliquer, mais Papanelopulo me serra fortement la main et me dit en italien : « *Taci* » (Taisez-vous).

Le pont ne fut pas fait, mais je n'eus pas raison ; car l'impératrice publia un autre ukase dans lequel Sa Majesté annonçait que son bon plaisir était que ledit pont ne fût fait que dans le courant de l'année suivante. Voilà l'heureux régime du despotisme par excellence!

Les souverains de Russie ont toujours employé, en

tout, le langage du despotisme. J'ai vu un jour l'impératrice habillée en homme pour aller se promener à cheval. Son grand écuyer, le prince Repnin, tenait la bride du cheval qu'elle devait monter, lorsque le cheval s'avisa de donner au prince un coup de pied qui lui cassa la cheville. L'impératrice ordonna à l'instant que le cheval disparût et prononça la peine de mort contre celui qui oserait le remontrer à ses yeux. Toutes les charges en Russie sont assimilées à un rang militaire, ce qui suffirait pour indiquer la nature du gouvernement. Le premier cocher de Sa Majesté Impériale a rang de colonel, ainsi que son premier cuisinier. Le castrat Luini avait le rang de lieutenant-colonel, et le peintre Toretti n'avait que celui de capitaine, parce qu'il n'avait que huit cents roubles par an, tandis que le cocher en avait trois mille. Les sentinelles qui se tiennent aux portes intérieures des appartements de l'impératrice ont toujours les fusils croisés et demandent à ceux qui se présentent quel est leur rang. Quand on me fit cette demande et qu'on me l'eût expliquée, je demeurai court; mais l'officier intelligent me demanda combien j'avais de rente, et lui ayant répondu au hasard trois mille roubles, il me donna rang de général, et on me laissa passer. Ce fut dans cette chambre que je vis un moment la czarine ; elle s'arrêta à la porte et se déganta pour donner ses belles mains à baiser aux deux sentinelles et à l'officier qui m'avait fait général. C'est par ces procédés débonnaires qu'elle se captivait l'amour de ce corps qui était commandé par Gregor Gregorowitch Orloff, dont, en cas de révolution, dépendait la sûreté de sa personne.

Voici ce que je remarquai la première fois que je suivis cette princesse à sa chapelle où elle allait entendre la messe. Le protopapa (évêque) la reçut à la porte pour lui présenter l'eau bénite, et elle lui baisa la bague, en

même temps que le prélat, décoré d'une barbe de deux pieds de long, baissa sa tête pour baiser la main de sa souveraine, qui était à la fois son maître au temporel et son patriarche au spirituel; car en Russie celui ou celle qui gouverne l'Etat est chef spirituel de l'Eglise.

Durant tou e la messe, elle ne donna aucun signe de dévotion. L'hypocrisie n'était pas de son caractère. Elle honorait d'un riant coup d'œil tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants, adressant de temps en temps la parole à son favori, auquel elle n'avait sans doute rien à dire; mais elle voulait le rendre un objet d'envie en faisant voir à tous que c'était lui qu'elle mettait au-dessus de tous les autres.

Un soir, au sortir de l'Opéra, où l'on avait donné l'*Olympiade* de Metastasio, je lui entendis prononcer ces paroles :

« La musique de cet opéra a fait le plus grand plaisir à tout le monde, et par conséquent j'en suis ravie; mais je m'y suis ennuyée. La musique est une belle chose, mais je ne conçois pas comment on peut l'aimer passionnément, à moins qu'on n'ait rien d'important à faire ou à penser. Je fais venir actuellement Buranello; je suis curieuse de voir s'il saura me rendre la musique intéressante; mais j'en doute, car je crois n'être pas constituée pour la sentir. »

C'était toujours ainsi qu'elle raisonnait. Je dirai en son lieu ce qu'elle me dit à mon retour de Moscou. Dans cette ville, je descendis à une bonne auberge où l'on me donna deux chambres, et une remise pour ma voiture. Après dîner je louai une voiture à deux places et je pris un domestique de place qui parlait français. Ma voiture était à quatre chevaux, car Moscou est une vaste cité composée de quatre villes, et il faut courir beaucoup dans des rues mal pavées quand on a beaucoup de visi-

tes à faire. J'avais cinq ou six lettres, et je voulus les porter toutes. Certain de ne pas descendre, je menai avec moi ma chère Zaïre, curieuse de tout comme une jeune fille l'est à quatorze ans. Je ne me souviens pas quelle fête l'Église grecque célébrait ce jour-là, mais je me souviendrai toujours de l'assommante sonnerie des mille cloches que j'entendais dans toutes les rues, car il y a des églises partout. On semait alors le blé pour en faire la récolte en septembre, et on se moquait de nous qui le semons huit mois avant eux, tandis que non seulement cela n'est pas nécessaire, mais que cela ne peut que rendre la moisson moins abondante. J'ignore s'ils ont tort ou raison ; mais il se peut que nous soyons également dans le vrai, car l'expérience est en ceci l'institutrice par excellence.

Je portai à leurs adresses toutes les lettres que j'avais reçues à Pétersbourg du grand veneur Narischkin, du prince Repnin, de mon bon Papanelopulo et du frère de Melissino. Le lendemain matin, je reçus la visite de tous ceux auxquels j'avais été adressé. Ils m'invitèrent tous à dîner avec ma Zaïre. J'acceptai le dîner du premier venu ; c'était un M. Demidoff, et je promis aux autres pour les jours suivants à tour de rôle. Zaïre, instruite du rôle qu'elle devait jouer, fut ravie de me montrer qu'elle méritait que je lui accordasse cette distinction. Mise comme un petit Amour, elle fit partout les délices de la compagnie, qui ne se souciait pas d'approfondir si elle était ma fille, ma maîtresse ou ma servante ; car sur cet article, comme sur cent autres, les Russes sont de très bonne composition. Ceux qui n'ont pas vu Moscou ne peuvent pas dire avoir vu la Russie, car les Russes de Pétersbourg ne sont pas proprement les Russes. A la cour ils sont tout autres que les a faits la nature, et l'on peut dire qu'à Pétersbourg les Russes sont des

étrangers. Les citoyens de Moscou et principalement les riches, plaignent tous ceux qui s'expatrient par ambition, par état ou par intérêt; et pour eux s'expatrier, c'est vivre hors de Moscou, qu'ils considèrent comme leur patrie proprement dite. Ils ne regardent Pétersbourg qu'avec un œil d'envie et que comme la cause de leur ruine. J'ignore si c'est vrai, mais je répète ce qu'ils m'ont dit.

En huit jours, je vis tout, fabriques, églises, vieux monuments, cabinets, bibliothèques, qui ne m'intéressèrent pas; la fameuse cloche, et j'observai que leurs cloches ne sont point posées en branle, comme les nôtres, mais solidement: il les sonnent au moyen d'une corde attachée au bout du battant.

J'ai trouvé les femmes à Moscou plus belles qu'a Pétersbourg, et je crois que cela tient à l'air, qui y est infiniment plus sain. Elles sont d'un accès très doux, très facile, et pour obtenir d'elles la faveur d'un baiser sur les lèvres, il suffit de faire semblant de leur baiser la main.

Quant à la chère, je l'ai trouvée en profusion, mais sans délicatesse. Leur table est toujours ouverte à tous leurs amis et connaissances : et un ami y conduit à dîner, sans façon, cinq ou six personnes, et quelquefois à la fin du repas. On n'a pas d'exemple qu'un Russe dise : « Nous avons dîné; vous venez trop tard » Ils n'ont pas l'âme assez noire pour prononcer ces mots. C'est l'affaire du cuisinier, et le dîner recommence. Ils ont une boisson délicieuse dont j'ai oublié le nom, mais bien supérieure au sorbet de Constantinople. On ne donne point à boire de l'eau aux domestiques, qui sont partout très nombreux; mais une boisson légère, agréable au goût et nourrissante, et à très bon marché, car pour un rouble on en fait un grand tonneau. Ils ont tous une grande

dévotion à saint Nicolas. Ils ne prient Dieu que par l'intermédiaire de ce saint, dont l'image est toujours dans quelque coin de la chambre où le maître reçoit ses visites. Celui qui entre fait la première révérence à l'image, la seconde au maître : si par hasard l'image ne s'y trouve pas, le Russe, après l'avoir cherchée des yeux, reste interdit, perd la tête et ne sait plus à quel saint se vouer. En général les Moscovites sont les chrétiens les plus superstitieux du globe. Leur liturgie est grecque; le peuple n'y comprend rien, et le clergé, fort ignorant lui-même, est bien aise de l'entretenir dans l'ignorance et l'obscurantisme. Je n'ai jamais pu faire comprendre à un *calogero*, qui parlait latin, que la seule raison qui fait que les chrétiens romains font le signe de la croix en passant la main de gauche à droite, tandis que les chrétiens grecs le font en passant la main de droite à gauche, est que nous disons *Spiritus sancti*, tandis que les Grecs disent, en langue grecque, *agios Pneuma*. » Si vous disiez, lui dis-je, *Pneuma agios*, vous vous signeriez comme nous, de gauche à droite, ou nous comme vous, de droite à gauche, si nous disions *sancti Spiritus*.

« L'adjectif, me dit-il, doit précéder le substantif, parce qu'on ne saurait proférer le nom de Dieu sans lui donner au préalable une épithète honorifique. Presque toutes les différences qui divisent les deux cultes sont de cette force, sans compter une foule de mensonges qu'ils ont comme nous, et qui ne sont pas les articles auxquels ils sont le moins attachés. »

Nous retournâmes à Pétersbourg comme nous en étions venus; mais Zaïre aurait désiré que je n'eusse jamais quitté Moscou. Se trouvant constamment près de moi, elle était devenue si amoureuse que je ne pouvais penser sans affliction au moment où je devrais l'abandonner. Le lendemain de notre arrivée à Pétersbourg, je

la menai à Cathérinhoff, où elle montra à son père tous les petits présents que je lui avais faits, en lui racontant avec détail tous les honneurs qu'elle avait reçus en qualité de ma fille, ce qui fit beaucoup rire le bonhomme.

La première nouveauté que je trouvai à mon retour dans la capitale fut un ukase qui ordonnait l'érection d'un grand temple dans la Moscoï, vis-à-vis l'appartement où je demeurais : ce temple devait être dédié à Dieu. L'impératrice en avait confié l'érection à l'architecte Rinaldi. Ce philosophe lui ayant dit qu'il avait besoin de savoir quel emblème il mettrait en haut du portail, la souveraine lui répondit :

« Point d'emblème, le nom de Dieu en grandes lettres.

— J'y ferai un triangle.

— Point de triangle, le nom de Dieu en telle langue que vous voudrez, et rien de plus. »

La seconde nouveauté était la fuite de Bomback, qu'on avait rattrapé à Mittau où il se croyait en sûreté. M. de Simolin en avait fait la capture. Ce pauvre fou était aux arrêts, et son cas était grave, car c'était une désertion. On lui fit grâce cependant en l'envoyant en garnison au Kamtchatka. Crèvecœur et sa belle étaient partis avec de l'argent, et un aventurier florentin, nommé Biliotti, avait pris la fuite en emportant à Papanelopulo dix-huit mille roubles ; mais un certain Bori, âme damnée de mon bon Grec, l'avait aussi rattrapé à Mittau et reconduit à Pétersbourg, où il était en prison. Le prince Charles de Courlande, étant arrivé ces jours-là, me fit prévenir de son arrivée, et je me hâtai d'aller lui faire ma visite. Il demeurait dans une maison appartenant au comte Demidoff, qui possède d'immenses mines de fer et qui s'était amusé à faire construire toute cette maison en fer, depuis les fondements jusqu'aux combles. Il

n'y avait que les meubles qui ne fussent pas en fer. Il n'avait pas l'incendie à craindre. Le prince avait avec lui sa maîtresse toujours de mauvaise humeur, et qu'il ne pouvait plus souffrir, parce qu'en effet elle était insoutenable. Il était à plaindre, car il ne pouvait s'en défaire qu'en lui donnant un mari, et ce mari, tel qu'elle le voulait, ne se trouvait pas et menaçait chaque jour de se trouver moins encore. Je lui fis une visite, mais elle m'ennuya tant de ses plaintes contre le prince, que je me promis de n'y plus revenir. Quand ce prince vint me voir et qu'il vit ma Zaïre, réfléchissant à combien peu de frais je me trouvais heureux en faisant le bonheur d'une fille charmante, il sentit comment tout homme sage qui sent le besoin d'aimer devrait tenir une maîtresse; mais le penchant que l'homme a au luxe gâte tout, et lui fait rendre amère la douceur même.

On me croyait heureux, j'aimais à le paraître, et je ne l'étais pas. Depuis ma détention sous les Plombs, j'étais devenu sujet à des affections hémorroïdales internes qui m'incommodaient trois ou quatre fois par an. A Pétersbourg, ces affections devinrent sérieuses, et des douleurs périodiques et insoutenables me rendaient triste et malheureux. Un médecin octogénaire nommé Senapios, que j'avais fait appeler, me donna la triste nouvelle que j'avais une fistule incomplète, fistule borgne, au rectum, et il n'y avait que le cruel bistouri qui pût me soulager, dit l'Esculape, qui prétendait que je n'avais pas de temps à perdre. Je dus consentir à tout, malgré ma répugnance, et fort heureusement qu'un chirurgien habile que le médecin fit venir trouva que la nature, avec un peu de patience, ne tarderait pas à opérer avec plus de succès que l'art. J'eus beaucoup à souffrir, et surtout du régime sévère qui me fut prescrit, mais qui, sans doute, me fut salutaire.

Le colonel Melissino m'invita à assister à une revue qui eut lieu à trois verstes de Pétersbourg, et où le général Alexis Orloff donna à dîner à quatre-vingts convives. J'y allai avec le prince de Courlande et on y fit le coup de force de tirer vingt coups du même canon dans une minute. Les pièces de campagne, servies par six artilleurs, tiraient vingt fois par minute, soit en position, soit en marchant à l'ennemi. J'ai vu cela une montre à secondes à la main : dans trois secondes le tube lançait la mort, à la première la pièce était écouvillonnée, chargée à la seconde et déchargée à la troisième.

Je me trouvai à table placé auprès du secrétaire d'ambassade de France, qui voulant boire à la russe, et, croyant le vin de Hongrie aussi innocent que le champagne, en but si bien qu'au sortir de table il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Le comte Orloff y remédia en le faisant boire encore, puis quand l'estomac eut rendu le trop-plein, on le porta sur un lit, où le sommeil lui rendit l'équilibre.

Dans la franche gaieté de ce repas j'eus un échantillon de l'esprit du pays. Comme je ne comprenais pas le russe, M. Zinowieff, qui était à mon côté, m'expliquait toutes les saillies des convives, après lesquelles succédaient des salves d'applaudissements. On brillait en portant une santé à quelqu'un, qui brillait à son tour en y répondant.

Melissino se leva en tenant à la main un grand gobelet plein de vin de Hongrie. Tout le monde se tut pour entendre ce qu'il allait dire. Il porta la santé de son général Orloff, qui était assis vis-à-vis de lui, à l'autre bout de la table. Voici ce qu'il lui dit : « Puisses-tu mourir le jour où tu te trouveras riche. » Les applaudissements furent unanimes, car il faisait l'éloge de la

grande générosité d'Orloff. On aurait pu la critiquer, mais en bruyante compagnie, on n'y regarde pas de si près. La réponse d'Orloff me parut plus sage, quoique également tartare, car il y était aussi question de mourir. S'étant levé et tenant aussi une coupe pleine : « Puisses-tu, lui dit-il, ne mourir que par mes mains ! » Les applaudissements furent doublés et redoublés, car il était l'amphitryon et le général.

L'esprit des Russes est énergique ; ils ne visent ni à la grâce ni à l'adresse; ils cherchent à viser juste et à frapper fort.

Voltaire venait d'envoyer à l'impératrice sa *Philosophie de l'histoire*, qu'il avait écrite pour elle et qu'il lui avait dédiée en six lignes. Un mois après, une édition tirée à trois mille exemplaires arriva par eau et disparut en huit jours, car tous les Russes qui savaient un peu le français étaient jaloux d'avoir cet ouvrage dans leur poche. Les chefs des voltairiens étaient des seigneurs de beaucoup d'esprit, un Stroganoff et un Schuwaloff. J'ai vu des vers du premier qui ne le cédaient pas à ceux de son idole, et vingt ans après, j'ai vu un dithyrambe du second que Voltaire n'aurait pas désavoué ; mais le sujet était précisément la mort du grand poète, ce qui me parut fort bizarre, car jamais avant lui aucun poète n'avait employé les poèmes de ce genre à des sujets de tristesse et de deuil. Dans ce temps-là les lettrés russes et les amateurs militaires ne connaissaient, ne lisaient et ne célébraient que le philosophe de Ferney, et quand ils avaient lu tout ce que Voltaire avait publié, ils croyaient être aussi savants que leur apôtre. Ils m'avaient l'air de pygmées qui se croyaient des géants en grimpant sur des échasses. Je leur disais qu'il fallait lire les livres où Voltaire avait puisé son savoir, et que peut-être alors ils parviendraient à être plus savants que lui.

Je me souviens d'un sage qui, à Rome, disait : « Gardons-nous de discuter avec un homme qui n'a lu qu'un seul livre. » Tels étaient les Russes d'alors : sont-ils plus profonds aujourd'hui? c'est ce que je ne saurais résoudre. J'ai connu à Dresde le prince Biloselski, qui, après avoir été ministre à Turin, retourna en Russie. Ce prince s'avisa de géométriser l'entendement humain; il analysa la métaphysique : son petit ouvrage classifie l'âme et la raison, et plus je le lis, plus je le trouve sublime. Il est dommage qu'un athée puisse en abuser.

Le comte Panin était précepteur de Paul Petrowitch, héritier présomptif de la couronne. Il élevait durement son élève, car ce jeune prince, d'un caractère âpre et dissimulé, n'osait pas même applaudir à l'Opéra un air de Luini, s'il n'en avait au préalable reçu la permission de son sévère mentor. Voici un fait arrivé en ma présence.

Lorsque le courrier apporta la nouvelle de la mort subite de François Ire, empereur d'Allemagne et du Saint-Empire, la czarine étant à Czarskoé-Zélo, le comte-ministre-gouverneur était au palais avec son auguste élève, qui avait alors onze ans. Le courrier vint à midi et remit la dépêche au ministre, qui était debout au milieu d'un cercle nombreux de courtisans dont je faisais partie. Le jeune prince impérial était à sa droite. Le ministre, ayant lu la dépêche tout bas, dit, sans adresser la parole à personne :

« Voilà une importante nouvelle. L'empereur des Romains est mort subitement. »

Se tournant alors vers Paul, il lui dit :

« Grand deuil de cour, que Votre Altesse portera trois mois de plus que S. M. l'impératrice.

— Et pourquoi donc? dit Paul.

— Parce qu'en votre qualité de duc de Holstein,

Votre Altesse a le droit de siéger à la diète de l'Empire, privilège, ajouta-t-il, en regardant le cercle, que Pierre Ier désira tant et ne put jamais obtenir. »

J'observai avec quelle attention le grand-duc Paul écoutait son mentor, et le maintien avec lequel il dissimulait la joie que lui causait la nouvelle. Cette manière d'instruire me plut beaucoup. Jeter des idées dans une jeune tête et lui laisser le soin de les débrouiller! Je trouvais cela à la fois adroit et profond. J'en dis mon avis au prince de Lobkowitz se trouvant près de moi, et ce prince renchérit beaucoup sur mes éloges. Le prince Lobkowitz se faisait aimer de tout le monde. On le préférait à son prédécesseur d'Esterhazy, et c'était beaucoup dire, car le prince Esterhazy avait fait à la cour de Russie la pluie et le beau temps. La gaieté, l'affabilité du prince de Lobkowitz étaient l'âme de toutes les sociétés qu'il fréquentait. Il faisait une cour assidue à la belle comtesse de Braun, qui était la beauté dominante, et personne ne le croyait malheureux, quoique personne ne fût dans le secret de son bonheur.

Il y eut à douze ou quatorze verstes de Pétersbourg une grande revue à laquelle assistait l'impératrice, suivie de toutes ses dames de cour et de la foule de ses courtisans.

Les maisons de deux ou trois villages voisins étaient en si petit nombre et si bicoques qu'il était impossible de s'y loger. Je voulus en être cependant, et en grande partie pour satisfaire Zaïre, qui ambitionnait l'honneur de se faire voir avec moi. La fête devait durer trois jours; on devait y faire partir des feux d'artifice par Melissino; une mine était préparée pour faire sauter un fort; enfin, de nombreuses troupes exécutant des évolutions dans une vaste plaine, tout devait offrir un beau spectacle. Je m'y rendis dans ma dormeuse, qui pouvait me servir

de logement, si je n'en trouvais pas d'autre : au reste, nous étions dans la saison sans nuit.

Nous arrivâmes à huit heures du matin à l'endroit où avaient lieu ce jour-là les évolutions, qui durèrent jusqu'à midi. A la fin nous allâmes nous placer devant un cabaret, et nous nous fîmes servir à manger dans notre voiture, car la maison était encombrée.

Après dîner, mon cocher courut vainement pour chercher un gîte ; n'en ayant point trouvé et ne voulant point retourner à Pétersbourg, nous nous arrangeâmes pour bivouaquer dans la voiture. J'en usai ainsi tous les trois jours, et je fus moins mal que ceux qui avaient dépensé beaucoup d'argent pour être mal logés. Melissino me dit que l'impératrice avait trouvé mon expédient très bien raisonné. Comme j'étais le seul qui eût une dormeuse, véritable maison ambulante, on venait m'y faire visite, et Zaïre était radieuse de pouvoir en faire les honneurs.

Je conversai beaucoup pendant ces trois jours avec le comte Tott, frère de celui qui était alors employé à Constantinople et que l'on nommait le baron de Tott. Nous nous étions connus à Paris, puis à La Haye, où j'avais eu le plaisir de lui être utile. Il était venu à Pétersbourg avec Mme de Soltikoff, qu'il avait connue à Paris et dont il était l'amant. Il logeait chez elle, allait à la cour et était bien vu de tout le monde. Il était fort gai, bel homme, avait l'esprit très orné et tout ce qu'il faut pour plaire.

Deux ou trois ans après cependant l'impératrice lui fit intimer l'ordre de quitter Pétersbourg, à cause des troubles de la Pologne. On prétendait qu'il tenait une correspondance avec son frère, qui travaillait alors aux Dardanelles pour empêcher le passage de la flotte que commandait Alexis Orloff. Je n'ai pas su ce qu'il devint après son départ de Russie. Il m'obligea beaucoup à Pétersbourg

en me prêtant cinq cents roubles, que je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui rendre.

M. Maruzzi, négociant de Venise et Grec de naissance, ayant quitté le commerce pour vivre en gentilhomme, vint à Pétersbourg dans le temps où j'y étais, et fut présenté à la cour. Assez aimable de figure, il fut introduit dans toutes les grandes maisons. L'impératrice le distinguait, parce qu'elle avait jeté les yeux sur lui pour en faire son agent à Venise. Il faisait sa cour à la comtesse de Braun, mais il avait des rivaux qui ne le craignaient pas. Tout riche qu'il était, il ne savait pas dépenser, et en Russie plus qu'ailleurs, l'avarice est un péché pour lequel les femmes n'ont point de miséricorde.

Je fis ces jours-là le voyage de Czarskoé-Zélo, de Péterhoff, de Cronstadt, car il faut tout voir dans un pays quand on veut pouvoir dire : J'y ai été. J'écrivis sur plusieurs matières pour tâcher d'entrer au service civil ; je présentai mes productions qui passèrent sous les yeux de l'impératrice, mais le tout sans succès. On ne fait cas en Russie que de ceux qu'on y appelle ; ceux qui se présentent d'eux-mêmes y font rarement fortune ; et je ne saurais leur donner tort

CHAPITRE VIII

Je vois la czarine. — Mes entretiens avec cette grande souveraine. — La Valville. — Je quitte Zaïre. — Mon départ de Pétersbourg et mon arrivée à Varsovie. — Les princes Adam Czartoryski et Sulkowski. — Le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, nommé Stanislas-Auguste Ier. — Intrigues théâtrales. — Branicki.

Je pensais à partir au commencement de l'automne, mais MM. Panin et Alsuwieff me disaient toujours que je

ne devais pas m'en aller sans pouvoir dire que j'avais parlé à l'impératrice. « J'en serais fâché aussi, leur répondais-je; mais, n'ayant trouvé personne qui ait voulu me présenter, il ne me reste qu'à me résigner. »

Panin me dit enfin d'aller me promener de bonne heure au jardin d'été, où Sa Majesté Impériale allait très souvent, et où, me rencontrant comme par hasard, il était très probable qu'elle me parlerait. Je lui dis que je désirerais pouvoir rencontrer Sa Majesté un jour où il se trouverait avec elle. Il m'indiqua le jour, et je m'y rendis.

Je regardais, en me promenant tout seul, les statues qui bordaient l'allée, statues de mauvaise pierre et de plus mauvais goût, mais qui devenaient comiques par les noms qui étaient gravés dessous. Une statue en pleurs devait offrir Démocrite; une autre qui semblait devoir se fendre la bouche à force de l'écarquiller, portait le nom d'Héraclite; un vieillard à longue barbe s'appelait Sapho, et une vieille femme à la gorge délabrée portait le nom d'Avicenne. Tout le reste était dans ce goût.

Comme je souriais de voir l'aberration qui avait inspiré ces non-sens, je vis paraître la czarine qui s'avançait, précédée du comte Grégor Orloff et suivie de deux dames. Le comte Panin était à sa gauche. Je me mis en haie pour la laisser passer; mais, dès qu'elle fut à portée, elle me demanda d'un air riant si la beauté de ces statues m'avait bien intéressé. Je lui répondis, en suivant ses pas, que je me figurais qu'on les avait placées là pour en imposer aux sots ou pour faire rire ceux qui connaissaient un peu l'histoire. « Tout ce que je sais, me dit l'impératrice, c'est qu'on a trompé ma bonne tante, qui, d'ailleurs, ne se souciait guère d'approfondir ces petites tromperies-là. J'espère, au reste, que tout ce que vous aurez vu chez nous ne vous aura pas semblé aussi risible que ces statues. »

J'aurais manqué à la vérité et à la politesse si, à cette excitation, je n'eusse démontré qu'en Russie ce qui faisait rire n'était que l'ombre du grand tableau de ce qu'il y avait à admirer. Là-dessus j'entretins cette grande souveraine pendant plus d'une heure des choses que j'avais trouvées remarquables à Pétersbourg.

Le discours, par divergence, m'ayant mené à parler du roi de Prusse, je fis l'éloge du grand homme; mais je censurai l'habitude insoutenable qu'il avait de ne jamais donner à la personne qu'il interrogeait le temps d'achever sa réponse. Souriant alors de la manière la plus gracieuse, Catherine me demanda compte des entretiens que j'avais eus avec ce monarque, et je lui dis tout de la façon la plus avantageuse. Elle eut alors la bonté de me dire qu'elle ne m'avait jamais vu au *Courtag*. Le *Courtag* était un concert instrumental et vocal qu'elle donnait à son palais tous les dimanches après dîner et où tout le monde avait accès. Elle s'y promenait et adressait la parole à ceux qu'elle voulait honorer. Je lui dis que je n'y avais été qu'une fois, ayant le malheur de ne pas aimer la musique. Se tournant alors vers son cher Panin, elle dit en souriant qu'elle connaissait quelqu'un qui avait le même malheur. Le lecteur, s'il se rappelle ce que je lui avais entendu dire en sortant de l'Opéra, jugera que je fis ici le rusé courtisan, et je l'avoue; mais il est si difficile de ne l'être pas avec les souverains, surtout avec les souverains en jupon!

La czarine cessa de m'écouter pour parler à M. Bezkoi, qui venait de s'approcher, et, M. Panin l'ayant quittée, je sortis aussi du jardin, enchanté de l'honneur que j'avais eu.

Cette princesse, de taille moyenne, bien faite et d'un port majestueux, avait l'art de se faire aimer de tous ceux qu'elle croyait curieux de la connaître. Sans être

belle, elle était sûre de plaire par sa douceur, son affabilité et son esprit, dont elle se servait avec un tact exquis pour dérober aux yeux toute espèce de prétention, et cela était d'autant plus admirable qu'elle pouvait à bon droit avoir très bonne opinion d'elle-même.

Quelques jours après, le comte Panin me dit que l'impératrice lui avait demandé deux fois de mes nouvelles, et que c'était un signe certain que je lui avais plu. Il me conseilla d'épier les occasions de la rencontrer et m'assura que m'ayant déjà goûté, elle me ferait dire de l'approcher toutes les fois qu'elle me verrait, et que si j'avais envie d'être employé, elle pourrait penser à moi.

Bien que je ne susse pas moi-même à quel emploi je pourrais être propre dans un pays qu'au reste je n'aimais pas, je fus bien aise de savoir qu'il me serait facile de me procurer quelque accès à la cour. Dans cette vue, j'allais tous les jours me promener au jardin, et je vais rapporter en détail le second entretien que j'eus avec cette princesse.

M'ayant aperçu de loin, elle m'envoya un officier pour m'inviter à l'approcher, et comme on parlait partout du carrousel que le mauvais temps avait empêché de donner, elle me demanda si, à Venise, on pourrait donner un spectacle dans ce goût. Je lui répondis là-dessus beaucoup de choses sur les spectacles qu'on ne pouvait pas donner ailleurs et qui l'amuseraient. Je lui dis à ce sujet que le climat de ma patrie était plus heureux que celui de la Russie, en ce que les beaux jours y étaient de règle ordinaire, tandis qu'à Pétersbourg ils étaient de rare exception, malgré l'année que les étrangers y trouvaient plus jeune que partout ailleurs.

« C'est vrai, dit-elle, car chez vous elle est plus vieille de onze jours.

— Ne serait-ce pas une opération digne de Votre Ma-

jesté de rendre la russe de même âge que la nôtre en adoptant le calendrier grégorien ? Tous les protestants l'ont fait avec avantage, et l'Angleterre, en l'adoptant il y a quatorze ans, a déjà gagné plusieurs millions. L'Europe est étonnée, madame, que le vieux style subsiste dans un État où le souverain est le chef visible de l'Église, et lorsque la capitale possède une académie des sciences. On croit, madame, que le grand Pierre, qui voulut que l'on commençât l'année au premier de janvier, aurait aussi opéré l'abolition du vieux style, s'il n'eût cru de son intérêt de se conformer à l'Angleterre, qui animait alors le commerce de votre vaste empire.

— Vous savez, dit-elle d'un air affable et avec un sourire plein de finesse, que le grand Pierre n'était pas savant.

— Madame, il était plus que savant : l'immortel Pierre était un génie de premier ordre. Un tact fin lui tenait lieu de science ; il lui faisait porter un jugement plein de rectitude sur tout ce qu'il voyait ou qu'il croyait propre à augmenter le bien-être de ses sujets. Son vaste génie, aidé d'un caractère ferme et décidé, l'empêchait de donner dans le faux et lui fournissait les moyens de couper dans le vif des abus qui pouvaient être un obstacle à l'atteinte de ses grands dessins. »

Sa Majesté qui paraissait m'avoir écouté avec plaisir, allait me répondre quand elle aperçut deux dames qu'elle fit appeler. Elle me dit :

« Je vous répondrai avec plaisir une autre fois. »

Puis elle se tourna vers les dames. Cette autre fois arriva huit ou dix jours après, quand je commençais à croire qu'elle ne se souciait plus de me parler, car elle m'avait vu et ne m'avait pas fait appeler.

Elle débuta par me dire que ce que je désirais qu'elle fît pour augmenter la gloire de la Russie était déjà fait.

« Toutes les lettres que nous écrivons en pays étrangers, tous les actes publics qui peuvent intéresser l'histoire, sont dès à présent marqués des deux dates, l'une dessus, l'autre dessous ; et tout le monde sait que celle qui excède de onze jours est la moderne.

— Mais j'oserai faire observer à Votre Majesté qu'à la fin de ce siècle les jours excédents seront douze.

— Point du tout, car c'est encore fait. La dernière année de ce siècle, qui n'est pas bissextile chez vous, ne le sera pas aussi chez nous. Ainsi il ne restera plus entre nous aucune différence réelle. N'est-il pas vrai que ce retranchement suffit dès qu'il empêche les progrès de l'erreur? Il est même heureux que l'erreur soit de onze jours, car, étant le nombre qu'on augmente chaque année à l'épacte, nous pouvons dire que votre épacte est la nôtre, à la seule différence d'une année. Nous l'avons même ensemble dans les onze derniers jours de l'année tropicale. Quant à ce qui regarde la célébration de la Pâque, il faut laisser dire. Votre équinoxe est fixé au 21 mars, le nôtre l'est au 10, et les querelles que nous font les astronomes, ils vous les font aussi : tantôt c'est nous qui avons tort, tantôt c'est vous ; car enfin l'équinoxe arrive souvent un, deux et même trois jours plus tôt ou plus tard : et dès que nous sommes certains de l'équinoxe, la loi de la lune de mars a bien peu d'importance. Vous savez que souvent vous n'êtes pas même d'accord avec les juifs qui, à ce qu'on prétend, ont l'embolisme parfait. Enfin cette différence de la célébration de Pâques ne trouble en rien l'ordre public et ne cause aucune altération aux importantes lois qui regardent l'action gouvernementale.

— Ce que vient de me dire Votre Majesté est plein de sagesse et de savoir ; elle m'a comblé d'admiration ; mais la fête de la Noël....

— Ce n'est qu'en cela que Rome a raison, car vous vouliez me dire, je présume, que nous ne célébrons pas la Noël dans les jours du solstice d'hiver, comme cela devrait être. Nous le savons, mais je crois que c'est là une observation minutieuse. J'aime mieux tolérer cette faible erreur que causer à tous mes sujets une grande affliction en retranchant du calendrier onze jours qui frustreraient de leur jour de naissance ou de celui de leur nom deux ou trois millions de bons Russes, et même tous ; car on dirait que par un despotisme inouï, j'avais abrégé de onze jours la vie de tout le monde. On ne se plaindrait pas tout haut, car ce n'est pas la mode ici : mais on se dirait à l'oreille que je suis une athée et que j'attaque avec évidence l'infaillibilité du concile de Nicée. Cette simplicité de critique, risible au fond, ne me ferait pas rire du tout, car j'ai des matières propres à m'égayer et qui sont de beaucoup plus agréables. »

La czarine eut le plaisir de me voir surpris et de me laisser dans ma surprise. Je n'ai pas douté un instant qu'elle n'eût étudié tout exprès la matière dans le but de m'éblouir. M. Alsuwieff me dit, quelques jours après, qu'il était fort possible que l'impératrice eût lu un petit traité sur ce sujet, petit ouvrage qu'il connaissait et qui disait précisément tout ce qu'elle m'avait dit. Il ajouta qu'il se pouvait au reste que Sa Majesté fût profondément instruite sur la matière, phrase obligée, et surtout en Russie, dans la bouche de tout bon courtisan.

Elle disait, d'un ton très modeste et d'un style très simple, son avis avec précision, et son esprit paraissait imperturbable autant que son humeur, dont sa figure riante annonçait l'égalité. Comme elle s'en était fait une habitude, cela ne devait pas lui coûter de la peine ; mais cela n'en diminue pas le mérite ; car, pour l'exercer, il faut avoir une force supérieure aux mouvements ordinai-

res de la nature humaine. Le maintien de la grande Catherine, tout opposé à celui du roi de Prusse, indiquait un génie plus vaste que celui de ce monarque. Le détours de bonté par lequel elle encourageait, lui assurait toujours de l'avantage, tandis que la brusquerie étudiée du soldat de Potsdam l'exposait souvent à en être la dupe. Quand on examine la vie de Frédéric, on admire son courage; mais on voit en même temps que sans la fortune, il aurait succombé; quand on examine au contraire celle de Catherine, on trouve qu'elle a dû compter très peu sur le secours de l'aveugle déité. Elle vint à bout d'entreprises qui, avant qu'elle fût sur le trône, paraissaient grandes à toute l'Europe, et qu'elle sembla prendre à tâche de faire considérer comme petites.

J'ai lu dans un de ces journaux modernes où le rédacteur semble s'éloigner à plaisir de son objet principal pour attirer l'attention de ses lecteurs sur lui-même, que Catherine II mourut heureuse comme elle avait vécu. Tout le monde sait que cette grande souveraine mourut de mort subite sur sa chaise percée. Or le journaliste, appelant cette mort heureuse, nous insinue que c'est cette mort qu'il désire pour lui-même. Chacun a son goût assurément, et nous pouvons la lui souhaiter conformément à son désir, mais si, pour que cette mort soit heureuse, il est nécessaire de supposer que celui qu'elle frappe la souhaitait, qui a dit au folliculaire que Catherine la désirait? S'il lui suppose ce vœu comme conséquence du profond esprit que tout le monde lui attribuait, on peut lui demander de quel droit il décide qu'un esprit profond doit regarder la mort subite comme la plus heureuse. Serait-ce parce qu'il la trouve telle lui-même? Mais s'il n'est pas un sot, il doit craindre de se tromper, et s'il se trompe, le voilà déclaré sot. Ce journaliste donc demeure convaincu de sottise, soit qu'il se trompe, soit

qu'il ne se trompe point. Pour savoir la vérité, il faudrait que nous pussions interroger la feue impératrice, et lui dire :

« Êtes-vous bien contente, madame, d'être morte subitement? »

Il ne serait pas impossible qu'elle vous répondît :

« Quelle sottise ! Une pareille question ne devrait être adressée qu'à une personne désespérée ou qu'à une femme à qui sa mauvaise constitution ferait craindre une mort douloureuse, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Je n'étais dans aucun de ces cas, car j'étais heureuse et je me portais fort bien. Il ne pouvait pas m'arriver de plus grand malheur, et c'était celui auquel je ne me serais jamais attendue. Ce malheur m'a empêchée d'achever une foule de choses que j'aurais pu finir aisément, si Dieu m'avait accordé une petite maladie dont quelque symptôme eût pu me faire soupçonner la possibilité de ma mort. Je n'aurais pas eu besoin que mon Esculape m'y préparât. Mais il n'en a pas été ainsi. Un ordre irrévocable m'a forcée à partir pour le plus long des voyages sans me donner le temps de faire mon paquet, et quand je n'étais pas prête. M'appellerait-on heureuse d'avoir succombé à cette mort, parce que je n'ai pas eu la peine de la voir venir? Ceux qui supposent que je n'aurais pas eu le courage de me résigner paisiblement à une loi de la nature commune à tous les mortels, doivent me supposer une pusillanimité dont je ne crois pas avoir donné des marques pendant ma vie. Je puis vous assurer aujourd'hui, esprit tout un que vous me voyez, que je m'estimerais heureuse que le trop sévère décret qui me foudroya subitement m'eût laissé un répit de vingt heures de bon sens avant d'en finir. Je ne me plaindrais pas alors de l'injustice divine.

— Comment, madame, vous accusez Dieu d'injustice?

— C'est tout simple, puisque je suis damnée. Or, croyez-vous qu'un damné, quelque coupable qu'il ait pu être parmi les vivants, puisse trouver juste le décret qui le condamne à être malheureux pour l'éternité ?

— Je crois effectivement la chose difficile, et je pense que la reconnaissance de la justice de la condamnation aurait pu vous procurer quelque consolation.

— C'est bien raisonné, mais un damné doit être à toujours inconsolable.

— Malgré cela, il y a des philosophes qui vous taxent de bonheur précisément à cause de cette mort qui vous désespère.

— Ce ne sont pas des philosophes, mais bien des sots : car tout ce que je viens de vous dire prouve que ma mort subite me déclare malheureuse, lors même que je me trouverais heureuse aujourd'hui.

— C'est puissamment raisonner ; mais oserais-je vous demander, madame, si vous admettez la possibilité d'une mort malheureuse suivie d'un bonheur éternel, ou le contraire, c'est-à-dire d'un malheur éternel après une mort heureuse ?

— Ce sont deux choses qui n'entrent point dans le domaine du possible. Le bonheur éternel est une conséquence de l'état placide où se trouve l'âme au moment où elle se dépouille de la matière, comme la damnation éternelle est et doit être la suite d'une âme qui quitte le corps à l'instant où elle est bourrelée de remords et déchirée de cuisants regrets. Mais en voilà assez, car la peine à laquelle je suis condamnée ne me permet pas de vous parler davantage.

— Mais au moins dites-moi quelle est cette peine.

— M'ennuyer. Adieu. »

Après cette longue digression poétique, qui n'a rien

de vrai peut-être que mes idées du moment, le lecteur me saura gré de revenir à la matière.

Le comte Panin m'ayant dit que sous deux ou trois jours la czarine partirait pour sa maison d'été, je me montrai, prévoyant que ce serait pour la dernière fois.

J'étais au jardin depuis quelques instants quand, la pluie commençant à tomber avec assez de force, j'allais me retirer. Dans cet instant l'impératrice me fit appeler et entrer dans une salle au rez-de-chaussée où elle se promenait avec Gregorewitch et une dame d'honneur.

« J'ai oublié, me dit-elle avec un air de dignité mêlé de la plus gracieuse bienveillance, de vous demander si vous croyez la correction du calendrier exempte d'erreur.

— Non, madame, et la correction même l'avoue : mais l'erreur est si petite qu'elle ne peut produire une altération sensible que dans l'espace de neuf à dix mille ans.

— J'ai trouvé la même chose, et cela étant, il me semble que le pape Grégoire n'aurait pas dû avouer l'erreur. Un législateur ne doit jamais se montrer ni faible ni minutieux. Il me prit envie de rire, il y a quelques jours, en voyant que, si la correction n'avait pas extirpé l'erreur radicale avec la suppression du bissextile à la fin du siècle, le monde aurait eu une année de plus dans l'espace de cinquante mille ans et que dans cet espace l'équinoxe se serait promené cent trente fois à reculons dans tous les jours de l'année. Alors on aurait célébré la Noël dix à douze mille fois en été. Le grand pontife de l'Église latine trouva dans cette sage opération une facilité qu'il n'aurait pas trouvée dans la mienne, qui est trop scrupuleusement attachée à ses anciens usages.

— Je me suis toujours figuré que Votre Majesté l'aurait trouvée obéissante.

— Je n'en doute pas, mais que d'afflictions dans mon clergé de se voir forcé de frustrer de leur fête une cen-

taine de saints et de saintes qui se trouveraient dans les onze jours à supprimer ! Vous n'en avez qu'un chaque jour, mais nous, nous en avons une douzaine. Je vous dirai en outre que tous les anciens États sont attachés à leurs anciennes lois. On m'a dit que votre république commence son année au mois de mars, et il me semble que cette coutume indique plus de grandeur que de barbarie ; c'est un monument d'honneur qui signale son ancienne existence. Il y a au reste plus de rectitude à commencer l'année le premier de mars que le premier de janvier. Mais cela ne cause-t-il pas quelque confusion ?

— Aucune, madame. Les deux lettres *M. V.* que nous joignons à la date pendant les mois de janvier et février rendent la méprise impossible.

— Venise se distingue aussi par ses armoiries qui ne suivent aucune des règles du blason, car le tableau ne peut pas, à proprement parler, s'appeler écusson. Elle se distingue aussi par la plaisante figure qu'elle donne à l'évangéliste son patron, ainsi que par les cinq paroles latines qu'elle lui adresse, dans lesquelles, à ce qu'on m'a dit, il y a une faute de grammaire, faute respectable par son ancienneté. Mais est-il vrai que vous ne divisez pas les vingt-quatre heures du jour ?

— Cela est très vrai, madame, et nous commençons à compter le jour au commencement de la nuit.

— Voyez-vous ce que c'est que la force de l'habitude! Cela vous semble plus commode, et vous ne vous souciez pas que cela paraisse ridicule au reste du monde. Pour ma part, il me semble que cela me serait fort incommode.

— Votre Majesté saurait, en regardant sa montre, combien d'heures le jour doit durer encore, et n'aurait pas besoin alors d'entendre le canon de la citadelle qui avertit le public que le soleil est passé sous l'horizon.

— C'est vrai, mais pour un avantage que vous avez de savoir l'heure de la fin du jour, nous en avons deux. Nous savons qu'à douze heures il est toujours midi ou minuit. »

La czarine me parla des mœurs des Vénitiens, de leur penchant aux jeux de hasard, et me demanda à ce propos si la loterie de Gênes y était déjà établie. « On a voulu, dit-elle, me persuader de la permettre dans mes États, et j'y aurais consenti, mais à condition que la mise ne pût jamais être au-dessous d'un rouble, et cela pour empêcher les pauvres d'y jouer. »

Je répondis à cette sage observation par une profonde inclination de tête, et ce fut la fin du dernier entretien que j'eus avec cette femme célèbre qui a su régner trente-cinq ans sans jamais commettre une faute essentielle. L'historien lui accordera toujours une des plus belles places dans l'histoire des grands souverains, malgré les moralistes rigides qui la placeront dans la classe des femmes sensuelles et avec raison.

Peu de jours avant mon départ, je donnai une fête à Cathérinhoff à tous mes amis, avec un beau feu d'artifice qui ne me coûta rien. C'était un cadeau de mon ami Melissino. Mon souper à trente couverts fut exquis et mon bal brillant. Malgré la ténuité de ma bourse, je me crus obligé de donner à mes amis cette marque de ma reconnaissance pour toutes les attentions qu'ils m'avaient prodiguées.

Comme je partis avec la comédienne Valville, c'est ici que je dois informer le lecteur de la façon dont je fis sa connaissance.

Étant allé seul à la Comédie-Française, je me plaçai dans une loge à côté d'une très jolie dame qui y était toute seule et que je ne connaissais pas. Lui ayant adressé la parole tantôt pour applaudir, tantôt pour critiquer le

jeu d'une actrice ou d'un acteur, je trouvai toujours ses réponses justes et spirituelles, et son ton séduisant comme ses charmes. Enchanté de sa personne, vers la fin de la pièce, je pris la liberté de lui demander si elle était Russe.

« Que le bon Dieu m'en préserve, dit-elle en souriant, je suis Parisienne et comédienne de mon état. Je me nomme Valville, et je ne suis point surprise que vous ne me connaissiez pas, car il n'y a qu'un mois que je suis ici, et je n'ai joué qu'une fois le rôle de soubrette dans les *Folies amoureuses*.

— Pourquoi n'avez-vous joué qu'une seule fois ?

— Parce que je n'ai pas eu le bonheur de plaire à l'impératrice. Cependant, comme je suis engagée pour un an, elle a bien voulu ordonner qu'on me payât cent roubles chaque mois jusqu'au bout de l'année. Alors on me donnera un passeport, on me payera mon voyage et je partirai.

— Je suis sûr que la czarine croit vous faire une grâce en vous payant sans vous faire jouer.

— Elle doit le croire, car elle n'est pas comédienne, et elle ignore que, ne jouant point, je perds plus qu'elle ne me donne, car j'oublie mon métier que je n'ai pas achevé d'apprendre.

— Il faut lui faire savoir cela.

— Je voudrais bien qu'elle m'accordât une audience.

— Cela n'est pas nécessaire. Vous avez certainement un amant ?

— Non.

— C'est incroyable.

— Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. C'est pourtant la vérité.

— J'aime à vous croire. »

Ayant pris son adresse, dès le lendemain je lui envoyai le billet suivant :

« Je voudrais, madame, nouer une intrigue avec vous. Vous m'avez inspiré des sentiments qui me rendraient malheureux, si vous n'y répondiez pas. Je prends la liberté de vous demander à souper, mais je désire savoir d'avance ce qu'il me coûtera. Devant partir pour Varsovie dans un mois, je vous offre une place dans ma dormeuse. Je connais le moyen de vous faire obtenir un passeport. Le porteur a ordre d'attendre une réponse et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder en termes aussi précis que ce billet. »

Deux heures après je reçus cette réponse :

« Monsieur, ayant le talent de dénouer avec facilité une intrigue dont les nœuds ne me conviennent pas, je n'ai aucune difficulté à consentir à votre proposition. Quant aux sentiments que je vous ai inspirés, je ne demande pas mieux que de les partager, et je ferai mon possible pour accroître les motifs de malheur, tout en m'efforçant de vous rendre heureux. Vous trouverez le souper prêt, et nous réglerons plus tard le prix de ce qui doit le suivre. La place que vous m'offrez dans votre dormeuse me sera chère, si, avec mon passeport, vous avez le crédit de me faire obtenir mes frais de voyage jusqu'à Paris. J'espère que vous ne trouverez pas mes expressions moins précises que les vôtres. Adieu, à ce soir. »

Je trouvai ma nouvelle connaissance seule, fort bien logée, et nous nous abordâmes comme deux anciennes connaissances intimes.

« Je serai, me dit-elle, heureuse de partir avec vous, mais je doute que vous puissiez m'en obtenir la permission.

— Moi, lui répliquai-je, je n'en doute pas, si vous voulez présenter à l'impératrice un placet tel que je vous le ferai.

— Je le présenterai tel qu'il sera, n'en doutez pas, » me dit-elle.

Et aussitôt, elle me donna de quoi l'écrire.

Le voici, à peu près, tel que je le conçus à l'instant :

« Madame, je supplie Votre Majesté de vouloir bien réfléchir qu'en restant ici un an sans rien faire, je perdrai d'autant plus sûrement mon état, que je n'ai pas encore fini de l'apprendre. Votre générosité, par conséquent, me devient nuisible, loin de m'être profitable, et Votre Majesté me comblerait de reconnaissance en me permettant de partir. »

— Comment ! rien que ça ?

— Pas un seul mot de plus.

— Tu ne dis rien du passeport, rien de l'argent du voyage. Je ne suis pas riche.

— Présente ce placet, et je suis le plus sot des hommes, ou tu auras non seulement l'argent pour le voyage, mais encore les appointements de toute l'année.

— Ce serait trop.

— Non, et cela sera. Tu ne connais pas Catherine, et je la connais. Fais copier ce placet, et va le présenter en personne.

— Je le copierai moi-même, car j'ai une assez belle écriture. D'ailleurs il me semble que c'est moi qui ai fait ce placet, car c'est tout à fait mon style. Je te crois, mon cher ami, meilleur comédien que moi, et dès ce soir je veux devenir ton élève. Allons souper, pour que tu puisses plus tôt me donner ma première leçon. »

Après un souper assez délicat que la belle Valville assaisonna de cent propos agréables, elle m'accorda tout ce que je voulus. Je descendis un instant pour renvoyer mon cocher et l'instruire de ce qu'il devait dire à Zaïre, que j'avais prévenue qu'il se pourrait que j'allasse à Cronstadt et que je ne revinsse que le lendemain. Mon cocher était un Ukrainien dont j'avais souvent expérimenté la fidélité. Mais je compris bien vite qu'en deve-

nant l'ami de ma nouvelle conquête il fallait que je me séparasse de ma belle Russe.

Je trouvai dans la Valville le caractère et les qualités que l'on trouve dans toutes les jeunes Françaises de son espèce qui, ayant des charmes qu'elles veulent mettre à profit, avec une sorte d'éducation qui les met au-dessus du commun, prétendent avoir assez de mérite pour n'appartenir qu'à un seul : elles veulent être entretenues, et le titre de maîtresse les flatte plus que celui de femme.

Elle me conta, dans nos entr'actes, quelques-unes de ses aventures qui me firent deviner toute son histoire, qui n'était pas longue. Le comédien Clerval étant allé à Paris pour recruter une troupe de comédiens pour la cour de Pétersbourg, l'ayant connue par hasard et lui ayant trouvé de l'esprit, l'avait convaincue qu'elle était née comédienne, quoiqu'elle ne s'en fût jamais doutée. Cette idée l'avait éblouie et elle avait signé l'engagement. Elle était partie de Paris avec son enrôleur et six autres acteurs et actrices, entre lesquels elle était la seule qui n'eût jamais joué.

« J'ai cru, me disait-elle, que de même qu'à Paris une jeune personne entre au chœur de l'Opéra ou dans les ballets sans avoir jamais appris à chanter ou à danser, on entrait aussi dans une troupe de comédiens. Aurais-je pu penser autrement quand un comédien comme Clerval me disait que j'étais faite pour briller sur la scène, et qu'il me le prouvait en m'emmenant avec un engagement avantageux ? Il n'exigea de moi que de m'entendre lire, et d'apprendre par cœur quelques scènes qu'il me fit jouer dans ma chambre avec lui. Il me trouva excellente soubrette, et certainement il n'a pas pu vouloir me tromper, mais il s'est trompé lui-même. Quinze jours après notre arrivée ici, je débutai, et j'eus

ce qu'on appelle un affront, dont, à la vérité, je me moque, puisque je ne le sens pas.

— Il se peut que tu aies eu peur.

— Peur ! au contraire. Clerval m'a juré que si j'avais su affecter un peu de crainte, l'impératrice, qui est la bonté même, se serait fait un devoir de m'encourager. »

Je la quittai le matin après lui avoir vu écrire mon placet. Elle avait une écriture fort belle. « J'irai, me dit-elle, le présenter demain. » Je l'y encourageai, et j'acceptai un second souper pour le jour où je me serais séparé de Zaïre.

Les filles françaises qui ont de l'esprit et qui se sont sacrifiées à Vénus, sont toutes dans le goût de la Valville ; elles n'ont ni passion, ni tempérament ; par conséquent, elles sont sans amour : mais elles sont complaisantes, caressantes et aimables. Elles n'ont qu'un but vers lequel elles tendent sans cesse : l'agrément et le profit. Elles font et défont une intrigue en riant et toujours avec une facilité extrême. Cela ne vient point d'étourderie ; c'est un système, et s'il n'est pas le meilleur, c'est assurément le plus commode.

En rentrant chez moi, je trouvai Zaïre tranquille, mais triste, et cela me déplaisait encore plus que la colère, parce que je l'aimais ; mais je devais en finir, et me préparer à toute la peine que notre séparation nous causerait.

L'architecte Rinaldi, vieillard de soixante-dix ans, mais frais et sensuel, était amoureux d'elle ; il m'avait dit plusieurs fois que je lui ferais un grand plaisir de la lui laisser en partant, m'offrant de m'en donner le double de ce qu'elle m'avait coûté ; mais je lui avais toujours répondu que je ne la laisserais jamais à quelqu'un avec lequel elle ne serait pas de bon gré, puisque j'étais dans l'intention de lui faire présent de la somme

que j'en retirerais. Cela ne plaisait pas à Rinaldi, car il ne se flattait pas de lui plaire : néanmoins il espérait.

Le hasard le mena chez moi le matin même où j'avais déterminé de finir l'affaire, et comme il parlait fort bien le russe, il rendit compte à Zaïre de toute l'affection qu'il lui portait. Elle lui répondit en italien que, ne pouvant appartenir qu'à celui à qui je laisserais son passeport, c'était à moi qu'il devait s'adresser, qu'elle ne pouvait avoir de volonté que la mienne; mais qu'elle n'avait de dégoût ni d'attachement pour personne. Ne pouvant en obtenir de réponse plus positive, cet honnête vieillard nous quitta après avoir dîné avec nous, espérant peu, mais se recommandant toujours à moi.

Quand Rinaldi fut parti, je priai Zaïre de me dire sincèrement si elle m'en voudrait de la laisser à ce digne homme qui la traiterait comme sa propre fille.

Elle allait me répondre quand on me remit un billet de la Valville, qui me priait de passer un instant chez elle pour entendre une bonne nouvelle. J'ordonnai de suite ma voiture, en disant à Zaïre que je ne tarderais pas à rentrer.

« Fort bien, me dit-elle, cours à tes affaires, et quand tu reviendras, je te donnerai une réponse précise. »

Je trouvai la Valville dans la joie.

« Vive le placet ! me dit-elle en me voyant. J'ai attendu l'impératrice à sa sortie de la chapelle auprès de ses appartements. Dès qu'elle m'a aperçue, elle m'a demandé gracieusement ce que je faisais là. D'un air respectueux, je lui ai présenté mon placet, qu'elle a lu en marchant, et m'a dit avec un sourire de bienveillance d'attendre un instant. Deux minutes après, Sa Majesté m'a renvoyé mon placet apostillé de sa main, en me faisant dire de le porter à M. Ghelagin. Ce monsieur m'a bien reçue et m'a dit que la souveraine lui ordonnait de me

faire délivrer un passeport, avec mes appointements d'une année et cent ducats pour les frais de mon voyage. Je recevrai tout cela dans quinze jours, parce qu'il faut ce temps pour les publications de la police. »

Pleine de reconnaissance, la Valville me témoigna la plus vive amitié, et nous fixâmes notre départ. Trois ou quatre jours après, je fis publier le mien.

Ayant promis à Zaïre de rentrer, et curieux de connaître la détermination qu'elle aurait prise, je quittai ma nouvelle conquête, m'engageant à vivre avec elle dès que j'aurais mis en bonnes mains la jeune Russe que je devais laisser à Pétersbourg.

Zaïre, après avoir soupé avec moi de très bonne humeur, me demanda si M. Rinaldi, en la prenant, me rembourserait les cent roubles que j'avais donnés à son père. Lui ayant répondu que oui, elle ajouta :

« Mais à présent il me semble que je vaux bien plus, car tu me laisses tout ce que tu m'as donné et puis je parle l'italien.

— Tu as parfaitement raison, mon enfant, mais je ne veux pas que l'on puisse dire que j'ai gagné sur toi, d'autant plus que j'ai l'intention de te faire présent des cent roubles qu'il me remettra quand je lui donnerai ton passeport.

— Puisque tu veux me faire ce beau présent, pourquoi ne me remets-tu pas à mon père avec mon passeport? Si M. Rinaldi m'aime, tu n'as qu'à lui dire de venir me voir chez mon père. Il parle le russe comme lui, ils s'accorderont sur le prix, et je ne m'y opposerai pas. Seras-tu fâché qu'il me paye ce que je vaux?

— Non, en vérité, et je serai au contraire bien aise d'avoir été utile à ta famille, d'autant plus que Rinaldi est riche.

— Cela suffit, et tu seras toujours cher à ma mé-

moire. Mène-moi demain à Cathérinhoff, et allons nous coucher. »

Telle fut l'histoire de ma séparation d'avec cette charmante fille, qui fut cause que je vécus à Pétersbourg d'une façon assez sage. Zinowieff me dit qu'en fournissant une modique caution, j'aurais pu partir avec elle, et qu'il m'aurait facilement obtenu cette permission, mais je pensai aux suites et j'eus le bon esprit de ne pas le vouloir : car j'aimais Zaïre, elle se développait et avec sa beauté et la tournure de son esprit, je serais devenu son esclave. Il est possible cependant que je n'eusse pas regardé de si près, si je ne me fusse trouvé en possession de la Valville.

Zaïre employa la matinée à ramasser ses hardes, tantôt pleurant, tantôt riant, et elle vit couler mes larmes toutes les fois qu'elle quitta sa malle pour venir m'embrasser. Quand je la laissai chez son père, en lui remettant son passeport, je me vis entouré de toute la famille à genoux.

J'en étais confus pour la nature humaine que l'esclavage dégrade à ce point. Quant à Zaïre, elle figurait mal dans l'humble chaumière paternelle, où une large paillasse était le lit commun de toute la famille.

Rinaldi ne fut pas fâché de l'arrangement. Il me dit qu'il aurait bientôt l'agrément du père, puisqu'il pouvait espérer sur le consentement de la fille. Il alla la voir dès le lendemain, mais il ne l'obtint qu'après mon départ. Il l'a gardée jusqu'à sa mort et lui a fait du bien.

Après cette triste séparation, la Valville devint ma seule amie, et nous partîmes quelques semaines après. Je pris à mon service un marchand arménien, qui me prêta cent ducats, et qui faisait assez bien la cuisine à l'orientale. J'eus une lettre de recommandation du résident de Pologne pour le prince Auguste Sulkowski, et

une autre d'un ministre anglican pour le prince Adam Czartoryski.

Le lendemain de notre départ de Pétersbourg, nous nous arrêtâmes à Koporie pour dîner; nous avions dans la dormeuse de bonnes provisions et d'excellents vins. Deux jours après, nous rencontrâmes le fameux maître de chapelle Galuppi, surnommé Buranelli, qui se rendait à Pétersbourg, avec deux amis et une virtuosa. Il ne me connaissait pas, et fut très surpris de trouver à l'auberge où il s'arrêta un bon dîner à la vénitienne, et un homme comme moi qui l'accueillait par un compliment dans sa langue maternelle. Dès que je lui eus décliné mon nom, il m'embrassa avec des exclamations de surprise et de satisfaction.

La pluie ayant gâté les chemins, nous mîmes huit jours à nous rendre à Riga, où j'eus la douleur de ne pas trouver mon aimable prince Charles. De Riga nous mîmes encore quatre jours pour arriver à Königsberg, où la Valville, qui était attendue à Berlin, fut obligée de me quitter. Je lui laissai mon Arménien, auquel elle paya volontiers les cent ducats que je lui devais. Je l'ai retrouvée deux ans plus tard à Paris, et j'en parlerai en temps et lieu. Nous nous séparâmes en bons amis et sans aucune de ces tristes réflexions qui enlèvent toujours quelques instants au bonheur. Nous n'avions été amants que parce que nous n'avions fait aucun cas de l'amour, et nos jouissances avaient cimenté entre nous une amitié sincère et capable de dévouement. Ce fut à Klein-Roop, petit endroit non loin de Riga, où nous passâmes la nuit, qu'elle m'offrit ses diamants et tout l'argent qu'elle possédait. Nous logions chez la comtesse de Löwenwald, à qui j'avais porté une lettre de la princesse Dolgorouki. Cette dame avait auprès de ses enfants, en qualité de gouvernante, la jolie Anglaise, femme de Campioni, que j'a-

vais connue à Riga à mon premier passage. Elle me dit que son mari était à Varsovie et qu'il logeait chez Villiers. Elle me remit une lettre pour lui, et je lui promis de lui faire envoyer de l'argent : j'ai tenu parole. Je retrouvai la petite Betty toujours charmante, mais toujours maltraitée par sa cruelle mère qui en paraissait jalouse.

Me trouvant seul à Königsberg, je vendis mon excellente dormeuse et je louai une place dans une voiture pour aller à Varsovie. Nous étions quatre, et mes trois compagnons étaient des Polonais qui ne parlaient que leur langue et l'allemand; aussi pendant les six jours que dura ce désagréable voyage, je connus l'ennui dans toute sa laideur. A Varsovie, j'allai me loger chez Villiers, certain d'y trouver mon ami Campioni.

J'eus bientôt le plaisir de le voir, et je le trouvai en bon état et bien logé. Il tenait une école de danse bien achalandée. Il fut enchanté de recevoir des nouvelles de Fanny et de ses enfants. Il leur envoya de l'argent, mais il ne pensa pas à les faire venir à Varsovie, comme elle le désirait. Il m'assura que Fanny n'était pas sa femme.

Il me dit que Tomatis, directeur de l'Opéra-Buffa, avait fait fortune; qu'il avait une danseuse milanaise, nommée Catai, qui, par ses charmes beaucoup plus que par son talent, faisait les délices de la ville et de la cour. Le jeu de hasard était permis; il me nomma les joueurs qui tenaient maison, mais il me prévint que Varsovie était pleine de grecs, ou de filous, ce qui en terme de jeu est synonyme. Une certaine Véronaise, nommée Giropoldi, qui vivait avec un officier lorrain appelé Bachelier, faisait la banque de pharaon. Une danseuse qui avait été maîtresse du fameux Afflisio à Vienne y attirait les chalands

Un autre grec, qui tenait aussi maison avec une jolie Saxonne, était le major Salvi, dont j'ai assez parlé à mon

second séjour à Amsterdam. Le baron Sainte-Hélène y était aussi, mais son principal talent consistait à faire des dettes et à ne pas payer. Il logeait aussi chez Villiers avec sa femme, jolie et honnête, qui ne voulait pas entendre parler de nos affaires. Campioni me parla en outre de divers autres aventuriers, que je fus bien aise de connaître et que pour mon avantage je devais soigneusement éviter.

Je pris le lendemain un valet de louage et une voiture au mois, chose indispensable à Varsovie, où, de mon temps au moins, il était impossible d'aller à pied. C'était à la fin d'octobre 1765.

Ma première sortie fut consacrée au prince Adam Czartoryski, général de Podolie, pour lequel j'avais une lettre. Je trouvai ce prince devant une grande table couverte de cahiers et entouré d'un cinquantaine de personnes, dans une vaste bibliothèque dont il avait fait sa chambre à coucher. Il était cependant marié à une fort jolie comtesse de Flemming, à laquelle il n'avait pas encore pu faire un enfant, parce qu'il la trouvait trop maigre.

Après avoir lu la longue lettre que je lui remis, il me dit, en français parfumé, qu'il faisait grand cas de la personne qui me recommandait, et que, se trouvant très occupé pour le moment, il me priait d'aller souper avec lui, *si je n'avais rien de mieux à faire.*

Remonté en voiture, je me fis mener chez le prince Sulkowski, qui venait d'être nommé ambassadeur à la cour de Louis XV. Ce prince était l'aîné de quatre frères; il avait un esprit profond, était plein de projets, mais ils étaient tous dans le goût de ceux de l'abbé de Saint-Pierre. Il lut ma lettre, me dit qu'il avait beaucoup à me parler, mais qu'étant obligé de sortir, je lui ferais un grand plaisir en allant dîner avec lui, tête à tête, à quatre heures. Je le lui promis.

De là j'allai chez un négociant nommé Schempinski, qui, par ordre de Papanelopulo, devait me payer cinquante ducats par mois. Mon laquais m'ayant dit qu'il y avait répétition d'un opéra nouveau au théâtre et que tout le monde pouvait y aller, je m'y fis conduire et j'y passai trois heures, inconnu de tout le monde et n'y connaissant personne. Je trouvai les actrices jolies, mais surtout la Catai, qui dansait le sérieux et qui ne savait pas faire un pas. Elle était généralement applaudie, et surtout par le prince Repnin, ambassadeur de Russie, qui parlait d'un ton de souverain.

Le prince Sulkowski me tint à table quatre longues heures, me sondant sur tout, excepté sur ce que je pouvais savoir. Son fort était la politique et le commerce, et comme il me trouva nul, il brilla, et me prit en affection, je crois, précisément parce qu'il ne vit en moi qu'un admirateur.

Vers les neuf heures, *n'ayant rien de mieux à faire*, phrase que je retrouvai sans cesse dans la bouche de tous les grands seigneurs polonais, j'allai chez le prince Adam, qui, après m'avoir nommé, me nomma toutes les personnes présentes. C'étaient Mgr Krasinski, prince évêque de Warmie; le grand notaire de la couronne Rzewuski, que j'avais vu à Pétersbourg, ami de la Langlade, morte depuis peu de la petite vérole; le palatin de Wilna Oginski, et le général Roniker avec deux autres dont je n'ai pu retenir les noms trop difficiles. La dernière qu'il me nomma était sa femme, que je trouvai fort gentille. Quelques instants après, je vis entrer un beau seigneur, à l'aspect duquel tout le monde se leva. Le prince Adam me nomma, et se tournant vers moi, il me dit d'un ton froid : « *C'est le roi.* »

Cette façon de mettre un étranger sans caractère en rapport avec un monarque n'avait assurément rien de

décourageant, car la majesté souveraine n'était pas offerte sous un aspect éblouissant; néanmoins ce fut une surprise, et je vis que trop de simplicité peut démonter aussi bien que trop d'emphase. Rejetant promptement l'idee que le prince eût voulu se jouer de moi, je m'avançai de deux pas, et à l'instant où j'allai flechir le genou, Sa Majesté, de la meilleure grâce du monde, me donna sa main à baiser; et, comme il allait me parler, le prince Adam lui présenta la lettre du ministre anglican, qui lui était aussi très connu. Le roi se mit à la lire, se tenant toujours debout; puis il commença à me faire des questions sur la czarine, sur les principaux personnages de la cour, et parut s'intéresser beaucoup aux détails que j'étais à même de lui donner et que je ne lui épargnai pas.

Quand on vint annoncer qu'on avait servi, Sa Majesté, sans cesser de me parler, me mena dans la salle à manger et me fit asseoir à sa droite. Tout le monde mangea, excepté le roi, qui, vraisemblablement, n'avait point d'appétit, et moi qui, je crois, ne me serais pas avisé d'en avoir, quand bien même je n'aurais pas eu passé quatre heures à la table du prince Sulkowski, tant j'étais flatté de l'honneur que j'avais de tenir toute la compagnie attentive à mes propos.

Après notre sortie de table, le roi fit des commentaires sur tout ce que j'avais dit, et mit dans ses propos une grâce toute particulière. Sa Majesté parlait, au reste, sans recherche, mais du style le plus élégant. Au moment de sortir, il me dit qu'il me verrait toujours à sa cour avec un grand plaisir, et le prince Adam me dit à son tour que si je désirais qu'il me présentât à son père, je n'avais qu'à l'aller trouver le lendemain sur les onze heures.

Le roi de Pologne était d'une taille moyenne, mais

très bien fait. Il n'avait pas la figure belle, mais gracieuse, spirituelle et expressive. Il avait la vue un peu basse, et quand il ne parlait pas, il avait sur ses traits une teinte de mélancolie ; quand il parlait, au contraire, il s'animait et brillait par son éloquence. Il avait aussi le talent de répandre une fine plaisanterie sur tous les propos qui la comportaient.

Assez satisfait de ce début, je retournai à mon auberge, où je trouvai Campioni à table avec plusieurs convives des deux sexes, et, m'étant arrêté une demi-heure par curiosité, j'allai me coucher.

Le lendemain à onze heures, je connus l'homme rare, le magnifique palatin de Russie. Il était en robe de chambre entouré de gentilshommes portant le costume national, bottés, à moustaches, la tête nue et rasée. Ce seigneur, debout, adressait la parole à chacun d'un air affable, mais sérieux. Aussitôt que son fils Adam m'eût nommé, le palatin se dérida et me fit un accueil plein de dignité et de bienveillance. Il n'intimidait point, mais il n'inspirait pas de familiarité, ce qui le mettait à portée de bien observer l'homme avec lequel il voulait faire connaissance. Quand il sut qu'en Russie je n'avais fait que me divertir et fréquenter la cour, il jugea que je n'étais en Pologne que pour y faire la même chose, et me dit qu'il me mettrait à portée de connaître tout le monde. Il ajouta que, vivant en garçon et seul, je lui ferais plaisir d'aller soir et matin manger à sa table quand je ne serais pas engagé ailleurs.

Retiré derrière un paravent, il se fit habiller; puis, après s'être montré avec l'uniforme de son régiment, vêtu à la française, avec une perruque blonde à queue et longues faces, dans le costume du feu roi Auguste III, il fit une révérence en cercle à tout le monde, et rentra dans l'intérieur de ses appartements, où logeait la pala-

tine son épouse, encore convalescente d'une maladie à laquelle elle aurait succombé, sans l'habileté de Reimann, élève du grand Boerhaave. Cette dame était de la famille d'Enoff, famille éteinte dont elle était la dernière héritière, et qui avait apporté au palatin une fortune immense. Il quitta la croix de Malte, dont il était chevalier, quand il l'épousa. Il l'avait gagnée par un duel au pistolet et à cheval. La dame ayant donné sa parole d'épouser le vainqueur, le prince eut le bonheur de tuer son rival. Il n'eut de ce mariage que le prince Adam, et une princesse, veuve aujourd'hui et connue sous le nom de Lubomirska, et pendant son mariage, sous celui de Strasnikowa, nom de la charge qu'occupait son époux dans l'armée de la couronne.

Ce furent ce prince palatin de Russie et son frère, grand chancelier de Lithuanie, qui amenèrent les premiers troubles de la Pologne. Ces deux frères, mécontents du peu de cas que l'on faisait d'eux à la cour, où le roi ne voulait que ce qui plaisait à son favori, le comte de Brühl, premier ministre, se mirent à la tête du complot qui ne tendait à rien moins qu'à renverser le roi régnant, pour placer sur le trône, et sous la protection de la Russie, leur neveu, jeune homme qui, étant allé à Pétersbourg comme gentilhomme d'ambassade, avait su captiver les bonnes grâces de la grande-duchesse, devenue impératrice peu de temps après, et qui vient de mourir (1797).

Ce jeune homme était Stanislas Poniatowski, fils de Constance Czartoryski et du célèbre Poniatowski, l'ami de Charles XII. La fortune voulut qu'il n'eût pas besoin d'une conjuration pour monter sur un trône dont *dignus fuisset si non regnasset ;* car le roi Frédéric-Auguste II, fils d'Auguste le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne, mourut le 5 octobre 1763, et fit place au comte Ponia-

towski, qui fut élu roi le 6 septembre 1764, sous le nom de Stanislas-Auguste Ier. Il y avait deux ans qu'il régnait lorsque j'arrivai à Varsovie, capitale que je trouvai brillante, car on se disposait à tenir la diète, et chacun était impatient de voir quelles seraient les prétentions de Catherine pour avoir mis les Polonais à même d'avoir un roi Piast.

A l'heure du dîner, je trouvai chez le palatin de Russie trois tables de trente couverts chacune, et on me dit que c'était le couvert de chaque jour. Le luxe de la cour s'effaçait devant celui de la maison du palatin. Le prince Adam me dit : « Monsieur le chevalier, ce sera toujours à la table de mon père que votre couvert sera mis. »

Je fus flatté de cette distinction. Ce prince me présenta ce jour-là à la belle princesse sa sœur, à plusieurs palatins et starosts, et n'ayant pas manqué de faire ma visite à tous ces hauts personnages, je fus, en moins de quinze jours, connu de toutes les grandes maisons et parfaitement accueilli partout.

N'ayant pas alors la bourse assez bien fournie pour me mêler aux joueurs polonais ni pour me procurer quelque tendre connaissance avec les beautés des théâtres, je me rejetai sur la bibliothèque de Mgr Zaluski, évêque de Kiowie, qui m'avait inspiré un attachement particulier pour sa personne. Je passais avec lui presque toutes mes matinées, et ce fut de ce prélat que je reçus les documents authentiques sur toutes les intrigues, sur tous les manèges qui tendaient à bouleverser l'ancien système de la Pologne, dont Zaluski était l'un des plus forts soutiens. Malheureusement sa constance fut inutile. Il fut un de ceux que la tyrannie russe fit enlever, sous les yeux mêmes du roi, trop faible pour oser résister, et que la czarine fit exiler en Sibérie. Cet événement heureux arriva peu de mois après mon départ.

Ainsi la vie que je menais était très uniforme ; véritable vie d'honnête homme et dont je me souviens avec plaisir. Je passais les après-dîners chez le palatin de Russie pour faire sa partie de *tre sette*, jeu italien qu'il aimait beaucoup et que je jouais assez bien pour qu'il fût toujours très content quand j'étais de sa partie.

Malgré ma sage conduite et mon économie, trois mois après mon arrivée, je me trouvais endetté et je n'avais pas de ressource. Cinquante ducats par mois que je recevais de Venise ne me suffisaient pas, car voiture, logement, domestique, et l'obligation d'être toujours bien mis, me tenaient dans la détresse, et je ne voulais m'ouvrir à personne. J'avais raison, car un homme dans le besoin et qui demande des secours à un riche, perd son estime, s'il les obtient, et gagne son mépris s'il les lui refuse. Mais la fortune avait encore soin de moi : elle ne m'avait jamais abandonné.

Mme Schmith, que le roi avait des raisons pour loger dans son palais, me fit dire d'aller souper chez elle, en me prévenant que le roi y serait. Je m'y rendis, et j'y vis avec plaisir le charmant évêque Krasinski, l'abbé Guigiotti et deux ou trois autres personnes saupoudrées de littérature italienne. Le roi, que je n'ai jamais vu de mauvaise humeur en société et qui était très versé dans les littératures, mit sur le tapis des anecdotes d'anciens lettrés romains, citant les scoliastes manuscrits qui me fermaient la bouche, et que peut-être Sa Majesté inventait. Chacun parlait. J'étais le seul de mauvaise humeur, et n'ayant pas dîné, je mangeais comme un ogre, ne répondant que par monosyllabes quand la politesse m'y forçait. Or, le discours étant tombé sur Horace et chacun citant une ou deux sentences, disant son avis sur la philosophie profonde de ce grand poète de la raison, l'abbé Guigiotti me força à

parler, en disant qu'à moins que je ne fusse de son avis, je ne devais pas me taire.

« Si vous prenez mon silence, lui dis-je, pour une confirmation de la préférence que vous donnez à la pensée d'Horace sur plusieurs autres, je prendrai la liberté de vous dire que j'en connais de plus sublimes en politique de cour, car le *nec cum venari volet poemata panges* qui vous plaît tant, n'est dans le fond qu'une satire nullement délicate.

— Il est difficile de combiner la délicatesse et la satire.

— Non pas pour Horace, qui plut surtout par cela à Auguste, ce qui fait l'éloge de ce monarque, qui, en protégeant les savants, rendit son nom immortel et excita des têtes couronnées à se déclarer ses émules en prenant son nom, et même en le déguisant. »

Le roi, qui à son avènement au trône avait pris le nom d'Auguste, devint sérieux et ne put s'empêcher de m'interrompre.

« Qui sont donc, me dit-il, les souverains qui ont pris le nom d'Auguste en le déguisant ?

— Le premier roi de Suède qui s'appela *Gustave*, anagramme d'*Auguste*.

— C'est plaisant. Voilà une anecdote qui vaut toutes les nôtres. Où avez-vous pris cela?

— Dans le manuscrit d'un professeur d'Upsal, à Wolfenbuttel. »

Le roi se prit à rire de tout son cœur, lui qui, au commencement de souper, avait aussi cité un manuscrit. Mais reprenant son calme, il me dit :

« Dans quels traits d'Horace, non manuscrits, mais bien connus, trouvez-vous une délicatesse remarquable et propre à rendre agréable sa satire?

— Sire, je pourrais en citer plusieurs, mais en voici

un, par exemple, qui me semble bien beau, et surtout fort modeste : *Coram, rege*, dit-il, *sua de paupertate tacentes plus quam poscentes ferent.*

— C'est vrai, » dit le roi en souriant.

Mme Schmith, qui ne savait pas le latin et qui tenait la curiosité de sa mère, qui la tenait de la sienne et en remontant jusqu'à Ève, demanda la traduction du passage à l'évêque, qui lui dit :

« *En présence du roi, ceux qui ne parleront pas de leurs besoins obtiendront plus que les autres qui en parleront.* »

La dame dit que le trait ne lui semblait pas satirique.

Après en avoir tant dit, je devais me taire ; mais le roi fit tomber le discours sur l'Arioste, en me disant qu'il désirerait que nous le lussions ensemble. Faisant une inclination de tête, je répondis avec Horace : « *Tempora quæram.* »

Le lendemain, en sortant de la messe, le généreux et trop malheureux Stanislas-Auguste, me donnant sa main à baiser, me remit un rouleau, en me disant : « Ne remerciez qu'Horace et n'en parlez à personne. »

Le rouleau contenait deux cents ducats de Hollande, et je me hâtai de payer mes dettes. Depuis ce jour, j'allai presque chaque matin à la garde-robe du roi, où il se faisait coiffer et où il parlait volontiers à ceux qui n'y allaient que pour l'amuser ; mais il ne fut jamais question de lire l'Arioste. Il entendait l'italien, mais trop peu pour le parler, et moins encore pour goûter ce grand poète. Quand je pense à ce bon prince, aux grandes qualités dont il était doué, il me semble impossible qu'il ait fait tant de fautes en sa qualité de roi. Celle d'avoir survécu à sa patrie est peut-être la moindre. Ne trouvant pas un ami qui voulût le tuer, je pense qu'il aurait dû

se tuer lui-même. Mais il n'avait pas besoin de chercher un ami pour lui rendre ce fatal service ; car, en imitant l'immortel Kosciuszko, un Russe aurait suffi pour l'envoyer à l'immortalité.

Le carnaval fut très brillant. Les étrangers semblaient s'y être donné rendez-vous de tous les coins de l'Europe, sans autre cause que l'envie de voir l'heureux mortel qui était devenu roi, sans que personne lui eût soupçonné cette fortune ; mais, après l'avoir vu et lui avoir parlé, chacun convenait qu'il donnait un démenti à ceux qui prétendent que la fortune est toujours aveugle et folle. Mais l'empressement qu'il mettait à se faire voir était peut-être trop grand. Je l'ai surpris inquiet quand il savait à Varsovie quelque étranger qu'il n'avait pas encore vu. Personne d'ailleurs n'avait besoin de lui être présenté, car sa cour était, comme toutes les cours devraient être, ouverte à tout le monde ; et quand il voyait des figures qui lui étaient inconnues, il était le premier à leur adresser la parole.

Voici un fait qui m'arriva vers la fin de janvier et que je rapporte, sans égard pour le jugement que l'on peut porter sur ma manière de penser. Il s'agit d'un songe, et je me suis déjà confessé quelque part que je n'ai jamais pu me défendre d'un peu de superstition.

Je rêvai que, dînant en bonne compagnie, un des convives me jeta une bouteille à la figure, que le sang coula en abondance, et qu'ayant plongé mon épée dans le corps de l'agresseur, je montai dans une voiture pour m'en aller.

Le prince Charles de Courlande, étant venu à Varsovie, m'engagea d'aller dîner chez le comte Poninski, alors maître d'hôtel de la couronne, le même qui plus tard fit tant parler de lui, qui fut fait prince, et qui enfin fut proscrit et cruellement flétri. Il tenait bonne maison et

avait une aimable famille. Je ne lui avais jamais fait ma cour, parce qu'il n'était aimé ni du roi ni de ses parents.

A la moitié du dîner, une bouteille de champagne éclate, un tesson m'atteint au-dessous de l'œil, me coupe une veine, et voilà le sang qui ruisselle sur mon visage, sur mes habits et jusque sur la nappe. Tout le monde se lève, on se hâte de me bander le front, on change la nappe et on finit le dîner, riant tout le premier de mon accident. J'étais cependant ébahi du rapport de mon rêve avec l'accident, mais je me félicitais qu'il différât dans les circonstances essentielles. Le lecteur verra pourtant que, quelques mois après, ces circonstances se réalisèrent.

La Binetti, que j'avais laissée à Londres, arriva à Varsovie avec son mari et le danseur Pic. Ils venaient de Vienne et allaient à Pétersbourg. Elle portait une lettre de recommandation au prince frère du roi, général au service d'Autriche et alors à Varsovie. Je sus tout cela le jour de leur arrivée, soupant chez le prince palatin avec le roi, qui dit que, moyennant mille ducats, il voulait les engager à passer huit jours à Varsovie pour les voir danser.

Impatient de voir la Binetti et d'être le premier à lui donner cette bonne nouvelle, j'allai la voir le lendemain de bonne heure. Fort surprise de me voir à Varsovie et plus encore de la nouvelle que je lui donnais des mille ducats que la fortune lui envoyait, elle appela Pic, qui paraissait en douter ; mais, comme nous en causions, le prince Poniatowski vint en personne leur communiquer le désir de Sa Majesté, et la proposition fut acceptée. En trois jours, Pic arrangea un ballet; les costumes, les décorations, l'orchestre, les figurants, tout fut prêt ; mais Tomatis taillait en grand afin de plaire à son généreux maître. Le couple plut si fort qu'on l'engagea pour un an,

lui donnant carte blanche. Mais cela déplut beaucoup à la Catai, que la Binetti éclipsait par ses talents, mais qui avait le tort plus grand encore de lui enlever ses adorateurs. Tomatis, influencé par elle, causa à la Binetti des désagréments théâtraux tels, que les deux danseuses de vinrent d'implacables ennemies.

En dix ou douze jours, la Binetti eut une maison montée avec élégance : vaisselle simple, vermeille, cave aux vins exquis, cuisinier excellent, adorateurs nombreux, entre autres le stolnick Moszcinski, et le postoli de la couronne, Branicki, ami du roi et qui logeait dans un appartement contigu au sien.

Le parterre était divisé en deux partis, car la Catai, quoique son talent fût nul comparé à celui de la Binetti, n'avait pas cru devoir lui céder la place. Elle dansait dans le premier ballet, et sa rivale dans le second. Ceux qui applaudissaient à la première se taisaient à l'apparition de la seconde *et vice versa*. Les obligations que j'avais à la Binetti sont connues, mais j'avais de grands devoirs envers la Catai, qui avait pour elle toute la famille des Czartoryski et toute sa clientèle ; entre autres, le prince Lubomirski, stratonick de la couronne, lequel, en toute occasion, m'honorait de son suffrage et qui était son principal adorateur. Il est évident qu'en faveur de la Binetti je ne pouvais déserter le parti de mes amis sans m'attirer leur mépris.

La Binetti m'en fit d'amers reproches, je lui dis franchement mes raisons ; mais, tout en m'approuvant, elle exigea que je m'abstinsse d'aller au théâtre, me disant, sans vouloir s'expliquer davantage, qu'elle préparait contre Tomatis une vengeance qui le ferait repentir de ses impertinences. Elle m'appelait le doyen de toutes ses connaissances, et d'ailleurs je l'aimais encore et ne me souciais aucunement de la Catai, parce que, bien que

plus jolie que la Binetti, elle tombait du haut mal.

Voici la première vengeance de la Binetti contre Tomatis.

Xavier Branicki, postoli de la couronne, chevalier de l'Aigle-Blanc, colonel de uhlans, jeune encore, d'une jolie figure, ayant servi six ans en France, ami du roi, était le principal adorateur de la Binetti. Cette danseuse lui confia sans doute ses peines et le chargea probablement de la venger d'un homme qui, en sa qualité de directeur du théâtre, ne négligeait aucune occasion de lui faire éprouver des mortifications ou des déplaisirs. Il faut qu'à son tour le comte Branicki lui ait promis de la venger, et, si l'occasion tardait à se présenter, de la faire naître. C'est la marche de toutes affaires de cette espèce, et je ne saurais faire de conjecture plus vraisemblable. Cependant la façon dont ce Polonais s'y prit est singulière et fort extraordinaire.

Le 30 février, Branicki étant à l'Opéra, alla, contre sa coutume, après le second ballet, dans la loge où la Catai se déshabillait, et se mit à faire sa cour à cette danseuse en présence de Tomatis qui était seul avec elle et qui ne crut pas devoir sortir. La Catai crut, ainsi que Tomatis, que le colonel s'était brouillé avec sa rivale et qu'il allait l'assurer de son triomphe, et quoiqu'elle se souciât fort peu de le compter parmi ses admirateurs, elle le traita avec distinction, car elle savait qu'il n'était pas permis de mépriser son hommage sans courir de grands risques.

Quand la Catai fut prête, l'opéra étant fini, le galant postoli lui offrit son bras pour la conduire à sa voiture qui était à la porte, et Tomatis suivit. Je me trouvais aussi à la porte, attendant la mienne. La Catai arrive, on ouvre la portière du vis-à-vis, elle entre, et Branicki entrant après elle dit à Tomatis fort étonné de monter dans sa berline et de les suivre. Tomatis, outré, lui répondit qu'il

ne monterait que dans sa propre voiture, et pria le colonel de vouloir bien en descendre. Branicki, sans l'écouter, crie au cocher de partir ; Tomatis lui défend de bouger, et, le cocher obéissant à son maître, comme de raison, le beau postoli se voit forcé de descendre, mais il ordonne à son hussard d'appliquer un soufflet au directeur, et cet ordre fut exécuté avec tant de promptitude et de vigueur qu'il ne laissa pas au pauvre Tomatis le temps de se souvenir qu'il portait une épée dont il aurait pu se servir pour l'enfoncer dans le corps du déloyal qui venait ainsi de le déshonorer. Il monta dans son vis-à-vis et partit ; mais, forcé sans doute de digérer son soufflet, il ne put souper. Je devais souper avec lui ; mais, ayant été témoin de cette affreuse scène, je n'eus pas le courage d'y aller. Je rentrai chez moi triste et rêveur, ayant presque peur d'avoir reçu pour ma part la moitié de l'infâme soufflet. Je me creusais la tête pour deviner si l'affront pouvait avoir été concerté avec la Binetti, mais je ne trouvais pas la chose possible, car ni Branicki ni elle n'avaient pu deviner ni l'impolitesse ni la couardise de Tomatis.

Dans le chapitre suivant, le lecteur verra la tragique aventure qui suivit cet événement.

CHAPITRE IX

Mon duel avec Branicki. — Voyage à Léopol, et retour à Varsovie. — Je reçois du roi l'ordre de partir. — Mon départ avec l'inconnue

Devenu plus calme et réfléchissant à ce désagréable événement, je trouvai que Branicki, en montant dans le

vis-à-vis de Tomatis, n'avait pas outrepassé les lois de la galanterie ; qu'il en avait, à la vérité, agi sans façon, mais simplement, comme s'il avait été l'ami de Tomatis. Il me semblait enfin que le colonel pouvait avoir prévu un mouvement de jalousie italienne, mais nullement une opposition offensante comme celle du directeur ; car, s'il l'avait prévue, il n'aurait pu s'exposer à l'affront de des cendre de voiture qu'avec la résolution de lui passer son sabre à travers le corps. Il me semblait donc, au bout du compte, que, le cas étant arrivé et n'ayant ordonné qu'un soufflet, il avait été très modéré. Certes un soufflet était beaucoup, mais c'était bien moins que la mort. Il est certain que si Branicki l'avait tué, on n'aurait pas manqué de dire qu'il l'avait assassiné, car, quoique Tomatis eût son épée, les domestiques du Polonais ne lui auraient pas donné le temps de dégainer contre leur maître. Néanmoins il me semblait que Tomatis aurait dû chercher à tuer le domestique, lors même qu'il aurait dû y périr. Il lui fallait pour cela moins de courage qu'il n'en avait montré en forçant le favori du roi à sortir de sa voiture. Il aurait dû prévoir d'ailleurs que le noble Polonais serait vivement piqué de l'affront, et se tenir sur ses gardes afin de prévenir la vengeance qu'il aurait pu vouloir en tirer dans un premier mouvement. Je l'excusais néanmoins en pensant que la réflexion et la surprise ne vont pas toujours de compagnie.

Cet accident fut, dès le lendemain, le sujet de tous les entretiens. Tomatis resta huit jours chez lui, demandant vainement vengeance au roi et à tous ses protecteurs. Le monarque, au reste, ne savait quelle espèce de vengeance il aurait pu lui accorder, car Branicki soutenait qu'il n'avait fait que rendre affront pour affront. Je vis Tomatis, qui me dit en confidence qu'il aurait bien trouvé le moyen de se venger, si cela n'avait pas dû lui coûter

trop cher. Il avait déboursé pour les deux spectacles quarante mille ducats, qu'il aurait perdus en se vengeant, car il aurait été obligé de quitter le royaume. La seule chose qui le consolât était que les plus grandes familles auxquelles il était attaché avaient redoublé d'égards et de bienveillance pour lui, et que le roi même le distinguait avec une sorte d'affectation partout où il le rencontrait. La Binetti seule était triomphante. Quand je la voyais, elle me faisait, par raillerie, des compliments de condoléance sur le malheur qui était arrivé à mon ami. Elle m'ennuyait, mais je ne pouvais pas deviner que Branicki n'avait agi de la sorte qu'excité par elle, et moins encore qu'elle m'en voulût. Au reste, lors même que j'en aurais eu la certitude, je me serais moqué d'elle, car son sicaire ne pouvait me faire ni bien ni mal. Je ne le voyais jamais, je ne lui avais jamais parlé; je ne pouvais pas lui donner prise. Il n'était jamais chez le roi aux heures où j'avais coutume de faire ma cour à ce prince, et jamais il ne l'accompagnait chez le palatin quand le roi allait y souper, parce qu'il était mal vu de toute la nation.

Ce Branicki passait pour un cosaque parvenu dont le nom était *Branecki*. Étant devenu le favori et le complaisant du roi, il avait prétendu se nommer Branicki et appartenir à la famille de l'illustre maréchal de ce nom, qui vivait encore; mais ce dernier, loin de reconnaître cette parenté apocryphe, ordonna en mourant que son écusson fût brisé et enterré avec lui, déclarant être le dernier rejeton de sa famille. Quoi qu'il en soit, mon Branicki était l'âme damnée du parti russe, grand soutien des dissidents, ennemi de tous ceux qui ne consentaient pas à fléchir sous l'influence de la grande Catherine et qui repoussaient le joug auquel la Russie voulait soumettre l'ancienne constitution de la Pologne. Le roi

l'aimait par habitude et parce qu'il lui avait des obligations particulières.

La vie que je menais était exemplaire; point d'amourette, point de jeu. Je travaillais pour le roi, espérant devenir son secrétaire. Je faisais ma cour à la princesse palatine, qui aimait ma compagnie, et je jouais au *tre sette* avec le palatin.

Le 4 mars, veille de la Saint-Casimir, nom du prince grand chambellan et frère aîné du roi, il y eut grand dîner à la cour, et j'eus l'honneur d'en être. Après le dîner le roi me demanda si j'irais au théâtre. On donnait ce jour-là pour la première fois une comédie en langue polonaise. Cette nouveauté intéressait tout le monde, mais elle m'était indifférente, car je n'y comprenais rien, et je le dis à Sa Majesté.

« N'importe, me dit le monarque, venez dans ma loge. »

L'invitation était trop flatteuse pour être refusée. J'obéis et je me tins debout derrière son fauteuil. Après le second acte, on dansa le ballet, et la Casacci, Piémontaise, dansa tellement au goût du roi, que Sa Majesté claqua des mains, faveur extraordinaire.

Je ne connaissais cette danseuse que de vue, car je ne lui avais jamais parlé. Elle n'était pas sans mérite. Son principal adorateur était le comte Poninski, qui, toutes les fois que j'allais dîner chez lui, me reprochait d'aller chez les autres danseuses et de ne jamais aller chez la Casacci, où cependant on était très bien. Cela me mit en tête de sortir après le ballet et d'aller lui faire un compliment sur la justice que le roi avait rendue à son talent. Passant devant la loge de la Binetti et la voyant ouverte, je m'y arrêtai un instant. Le comte Branicki étant survenu, je sortis en leur faisant une révérence, et j'allai trouver la Casacci, qui, s'étonnant de me voir pour

la première fois en sa présence, se mit à me faire d'aimables reproches, auxquels je répondis par des compliments ; puis, en l'embrassant, je lui promis d'aller la voir.

A l'instant où je l'embrassais, Branicki, qu'une minute auparavant j'avais laissé chez sa belle, entre chez la Casacci. Il était évident qu'il m'avait suivi; mais pourquoi ? pour me chercher querelle, car il m'en voulait. Il était accompagné de Bininski, son lieutenant-colonel. Dès qu'il parut, je me levai par civilité autant que pour m'en aller, mais il m'arrêta en adressant ces paroles :

« Je suis entré ici, à ce que je vois, fort mal à propos pour vous, monsieur ; il me semble que vous aimez cette dame?

— Certainement, monseigneur, est-ce que Votre Excellence ne la trouve pas très aimable?

— Aimable au possible ; et, qui plus est, je l'aime, et je ne suis pas d'humeur à souffrir des rivaux.

— Maintenant que je le sais, monsieur le comte, je ne l'aimerai plus.

— Vous me cédez donc?

— De grand cœur, car tout le monde doit céder à un seigneur tel que vous.

— Très bien, mais un homme qui cède me semble être un lâche.

— Le propos est un peu fort ! »

En prononçant ces mots, je le regardai d'un air fier, en lui montrant la garde de mon épée. Trois ou quatre officiers qui se trouvaient là furent témoins de l'aventure.

Je n'avais pas encore fait quatre pas hors de la loge, quand je m'entends outrager du nom de poltron vénitien. Me possédant, malgré le sang qui me montait à la tête, je me retourne en lui disant d'un air calme et ferme que, hors du théâtre, un poltron vénitien pourrait tuer

un brave Polonais ; et sans attendre de réplique, je prends le grand escalier qui menait à la sortie du théâtre.

Là, j'attendis vainement un quart d'heure, espérant le voir sortir et le forcer de mettre à l'instant l'épée à la main, n'étant pas, comme Tomatis, retenu par la crainte de perdre quarante mille ducats. A la fin, transi de froid et ne le voyant pas sortir, j'appelle ma voiture et je me fais conduire chez le palatin de Russie, où le roi m'avait dit qu'il irait souper.

Seul dans ma voiture, le temps et le froid m'ayant un peu calmé, je me félicitai d'avoir su résister au premier mouvement dans la loge de la danseuse, où j'avais été tenté de tirer mon épée ; je fus même bien aise que Branicki ne fût point descendu pendant que je l'attendais ; car, ayant avec lui Bininski armé d'un sabre, j'aurais couru risque d'être assassiné.

Les Polonais, quoiqu'en général assez polis aujourd'hui, tiennent cependant beaucoup encore de leur ancienne nature. Ils sont encore Sarmates ou Daces à table, à la guerre et dans la fureur de ce qu'ils appellent amitié, et qui n'est souvent qu'une affreuse tyrannie. Ils ne veulent pas comprendre qu'un homme suffisant à un homme, il n'est point permis d'aller en troupe égorger quelqu'un qui est tout seul et qui n'en veut qu'à un seul.

Je vis clairement que Branicki ne m'avait suivi qu'excité par la Binetti, et décidé, peut-être, à me traiter comme il avait fait Tomatis. Je n'avais pas reçu un soufflet, il avait osé m'adresser l'épithète de lâche, et comme il n'était pas dans ma nature de digérer un pareil affront, je sentais que je devais prendre un parti, mais je ne savais auquel je m'arrêterais. Il me fallait une satisfaction complète, il n'y avait pas de doute, et je pensais à me la procurer ; mais je pensais aux voies de modération, car je voulais et sauver mon honneur et ménager mes

intérêts, ou, comme on dit, ménager la chèvre et le chou, s'il était possible. Dans cette disposition, je descendis chez le palatin prince Czartoryski, déterminé à tout conter au roi, remettant à Sa Majesté le soin d'obliger son favori à me donner satisfaction.

Dès que le palatin me vit, il me fit d'aimables reproches de l'avoir fait attendre, et nous nous assîmes pour faire notre partie de *tre sette*. J'étais son partner et je faisais des écoles. A la seconde partie que nous perdîmes, il me dit :

« Mais où avez-vous la tête aujourd'hui?

— Monseigneur, à quatre lieues d'ici.

— Quand on joue à *tre sette* avec un honnête homme, on a sa tête au jeu et non à quatre lieues. »

En prononçant ces mots, le prince jette ses cartes sur la table, et va se promener dans la salle. Je fus un peu ébahi; mais, prenant le dessus, je me levai et je m'approchai de la cheminée. Le roi ne pouvait pas tarder, selon moi; mais, après avoir attendu une demi-heure, un chambellan vint annoncer que Sa Majesté ne pouvait pas avoir le plaisir de voir ce jour-là M. le palatin.

Cette annonce me perça l'âme, mais je dissimulai. On annonce que le souper est servi, je prends ma place accoutumée à la gauche du palatin, qui me boudait. Nous étions dix-huit à table, et contre mon ordinaire, je ne mangeais pas. Vers le milieu du souper, arrive le prince Gaspard Lubomirski, lieutenant général au service de la Russie, et se place par hasard au bout de la table en face de moi. Aussitôt que ce prince m'aperçut, il me fit à haute voix un compliment de condoléance sur ce qui venait de m'arriver.

« Je vous plains, me dit-il, mais Branicki était ivre, et un homme ivre ne saurait faire un affront à un honnête homme

— Qu'est-il arrivé ? qu'est-il arrivé ? »

Cette question fit le tour de la table.

Je me tus. On interrogea Lubomirski ; mais le général dit que, puisque je ne répondais pas, il était de son devoir de se taire.

Alors le palatin, reprenant son ton affectueux, me dit :

« Que vous est-il donc arrivé avec Branicki ?

— Je vous rendrai un compte exact de tout, monseigneur, de suite après souper et dans un coin de la salle. »

On parla de choses indifférentes jusqu'à la fin du repas, et dès que l'on fut levé, le palatin, que je suivis, alla se mettre près de la petite porte par où il avait coutume de sortir. Là je lui contai le fait dans toute son exactitude. Il soupira, me plaignit et me dit :

« Vous aviez bien raison d'avoir la tête à quatre lieues.

— Oserais-je demander un conseil à Votre Excellence ?

— Je n'en donne pas dans ces sortes d'affaires, où il faut faire *beaucoup* ou *rien*. »

Ces mots pleins de sagesse étaient un conseil explicite.

Le palatin m'ayant quitté en me donnant la main, j'allai prendre ma pelisse et je rentrai chez moi, où la bonté de ma constitution me procura un profond sommeil de six heures. Dès que je fus éveillé, je me mis sur mon séant, et m'occupant du parti auquel je devais m'arrêter, le *beaucoup* ou *rien* me trottait dans la tête. Je n'eus pas de peine à rejeter le *rien*, et adoptant le *beaucoup*, je ne vis que l'alternative d'un duel à mort, ou, dans le cas où Branicki ne voudrait pas se battre, de le tuer, en prenant bien mes mesures, au risque même de porter ensuite ma tête sur l'échafaud.

M'étant arrêté à cette idée, et devant lui proposer le duel à quatre lieues de Varsovie, limites de la starostie, où le duel était défendu sous peine de mort, je lui écrivis le billet suivant, que je copie textuellement, en ayant conservé le brouillon.

« Varsovie, le 5 mars 1766,
à 5 heures du matin.

« Monseigneur,

« Hier au soir, au théâtre, Votre Excellence m'a insulté de gaieté de cœur, et elle n'avait ni raison ni droit d'en agir ainsi vis-à-vis de moi. Cela étant, je juge que vous me haïssez, et que par conséquent vous souhaitez de m'effacer du livre des vivants. Je puis et je veux vous contenter. Ayez donc la complaisance, monseigneur, de me prendre dans votre équipage et de me conduire en un lieu où ma défaite ne puisse pas vous rendre fautif envers les lois de la Pologne, et où je puisse jouir du même avantage, si Dieu m'aide à tuer Votre Excellence. Je ne vous ferais pas cette proposition, monseigneur, si je ne vous croyais pas l'âme noble.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

J'expédiai cette lettre par mon domestique une heure avant le jour, au château, dans son appartement attenant à celui du roi. Le messager eut ordre de ne la remettre qu'en main propre, d'attendre le réveil du comte et d'attendre la réponse.

La voici, telle que je la reçus une demi-heure après.

« Monsieur,

« J'accepte votre proposition, mais vous aurez la bonté de m'avertir quand j'aurai l'honneur de vous voir.

« Je suis parfaitement,

« Monsieur,

« Votre, etc., etc.

« Branicki, postoli. »

Enchanté de mon bonheur, je lui répondis à l'instant que je serais chez lui le lendemain à six heures du matin.

L'instant d'après, je reçus un nouveau billet, dans lequel le postoli me disait que je pouvais choisir le lieu et les armes, mais qu'il fallait que notre différend fût vidé dans la journée.

Lui ayant envoyé la mesure de mon épée, trente-deux pouces, en lui faisant savoir que le lieu serait celui qu'il choisirait hors des limites du ban, il m'adressa ce billet qui fut le dernier.

« Monsieur,

« Veuillez vous donner la peine de venir de suite, vous me ferez un grand plaisir. Je vous envoie mon équipage.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je lui répondis qu'ayant affaire pour toute la journée, je ne sortirais pas, et qu'étant décidé à n'aller chez lui que pour aller nous battre dans l'instant, je le priais de

ne pas trouver mauvais que je lui renvoyasse son équipage.

Une heure après, Branicki vint en personne, laissant son monde à la porte, il entre, fait sortir trois ou quatre personnes qui avaient à me parler, ferme la porte au verrou, et vient s'asseoir sur mon lit. Ne sachant ce que cela signifiait, je prends mes pistolets.

« Ne vous dérangez pas, me dit-il, je ne suis pas venu pour vous assassiner, mais pour vous dire que j'accepte vos propositions, et que, lorsqu'il s'agit de me battre, je ne remets jamais au lendemain. Nous nous battrons donc aujourd'hui ou jamais.

— Je ne puis pas aujourd'hui. C'est mercredi, jour de poste; et puis il faut que j'achève quelque chose que je dois envoyer au roi.

— Vous l'enverrez après l'affaire. Vous ne succomberez pas, probablement, et si vous y laissez la vie, le roi, je vous en réponds, vous pardonnera sans difficulté. D'ailleurs un homme mort n'a pas de reproche à craindre.

— J'ai un testament à faire.

— Encore un testament! Diable! vous craignez donc bien de mourir! Cessez de craindre. Vous ferez votre testament dans cinquante ans.

— Mais quelle difficulté peut avoir Votre Excellence d'attendre à demain?

— Je ne veux pas être attrapé.

— Vous n'avez pas à craindre que je vous attrape.

— Je le crois, mais nous serons mis aux arrêts vous et moi avant la nuit, et par ordre du roi.

— Ce n'est pas possible, à moins que vous l'informiez de l'affaire.

— Vous me faites rire. Je connais le manège. Vous ne m'avez pas défié en vain. Je veux vous donner satisfaction, mais aujourd'hui ou jamais.

— C'est bien. Ce duel me tient trop à cœur pour vous fournir un prétexte de l'éviter. Venez me prendre après dîner, car j'ai besoin de toutes mes forces.

— Avec plaisir. Quant à moi, je préfère bien souper après que bien dîner avant.

— Chacun son goût.

— C'est vrai. Mais, à propos, pourquoi la mesure de votre épée? Je veux me battre au pistolet, car je ne me bats point à l'épée avec des inconnus.

— Qu'appelez-vous inconnus? Point d'offense chez moi, je vous prie. Je puis vous présenter vingt témoins à Varsovie que je ne suis point maître en fait d'armes. Je ne veux pas me battre au pistolet, et vous ne pouvez pas m'y obliger, car vous m'avez donné le choix des armes ; j'ai votre lettre.

— A la rigueur, vous avez raison ; mais vous êtes trop galant homme pour ne pas vous battre au pistolet, si je vous assure que vous me ferez plaisir. C'est la moindre complaisance que vous puissiez avoir pour moi, car le plus souvent on manque le premier coup ; et si je vous manque et que vous me manquiez, je vous promets de me battre à l'épée tant qu'il vous plaira. Voulez-vous me faire ce plaisir ?

— J'aime votre langage ; car il témoigne de votre esprit, et je veux vous satisfaire, quoique je me fasse violence, trouvant le duel au pistolet barbare. J'accepte donc, mais ainsi que je vais dire. Vous viendrez avec deux pistolets que vous ferez charger en ma présence, et j'aurai le choix. Si nous manquons au premier coup, nous nous battrons à l'épée, au premier sang, ou à outrance, comme cela vous plaira. Vous viendrez me prendre à trois heures, et nous irons dans un endroit où nous soyons à l'abri des lois.

— Fort bien ; vous êtes un aimable homme. Laissez-

moi vous embrasser. Vous me donnez votre parole d'honneur de ne rien dire à personne, car nous serions arrêtés dans l'instant.

— Comment pouvez-vous douter de ma discrétion, moi qui ferais dix lieues pour aller chercher l'honneur que vous voulez bien me faire?

— Cela suffit. Adieu jusqu'à trois heures. »

Dès que ce brave insolent m'eut quitté, je mis sous enveloppe tous les papiers qui étaient destinés au roi, et j'envoyai chercher le danseur Campioni en qui j'avais une pleine confiance.

« Voici, lui dis-je, un paquet que vous porterez au roi si je suis tué. Vous pouvez deviner de quoi il s'agit, mais je ne dois pas vous le dire ; et souvenez-vous que si vous dites un mot à qui que ce soit, vous n'aurez pas de plus cruel ennemi que moi ; car je serais déshonoré.

— Je vous comprends parfaitement. Vous pouvez compter sur ma discrétion et je désire vivement que vous vidiez cette affaire avec honneur et bonheur. Mais souffrez un avis de mon amitié : n'épargnez pas votre adversaire, quand bien même ce serait le roi, car votre bonté pourrait vous coûter la vie. Je sais cela par expérience.

— Je ne négligerai pas votre avis. Adieu. »

Nous nous embrassâmes, puis il partit, et j'ordonnai un dîner succulent, car je ne voulais pas m'en aller à jeun chez Pluton. Campioni revint pour dîner, à une heure, et au dessert j'eus la visite de deux jeunes comtes avec leur précepteur Bertrand, Suisse aimable et instruit. Ils furent témoins de ma gaieté et de mon excellent appétit. A deux heures et demie, je renvoyai tout le monde, et à trois quarts, je me mis à la fenêtre pour être prêt à descendre dès que je verrais l'équipage du postoli Branicki. Il vint avec une berline à six chevaux,

précédé de deux palefreniers à cheval qui conduisaient en laisse deux chevaux de selle, puis de deux officiers, ses aides de camp, et de deux hussards. Il avait en outre quatre domestiques derrière sa voiture. Je me hâte de descendre dès qu'il fut à ma porte et je vis mon adversaire accompagné d'un lieutenant général et d'un chasseur assis sur le devant. On ouvre la portière, le général me cède sa place, et, en entrant dans la voiture, j'ordonne à mes domestiques de ne pas me suivre et de rester à la maison pour y attendre mes ordres.

« Vous pourriez en avoir besoin, me dit Branicki, et vous pourriez les laisser venir.

— Si j'en avais autant que vous, je les amènerais, mais n'ayant que cette misère, je puis d'autant mieux m'en passer qu'étant avec un homme d'honneur, au besoin Votre Excellence me fera servir par les siens. »

En me tendant la main en signe de bonne foi, il me dit qu'il me ferait soigner de préférence à lui-même.

Je m'assis, nous partons.

Ma demande m'aurait semblé ridicule si j'avais demandé où nous allions. Je me tus, car ce sont des moments où l'homme doit s'observer. Branicki ne parlait pas; je crus devoir entamer une conversation sans importance.

« Votre Excellence compte-t-elle passer la belle saison à Varsovie?

— C'était mon projet hier, mais aujourd'hui il se peut que vous dérangiez mon plan.

— J'espère qu'il n'en sera rien.

— Avez-vous servi comme militaire?

— Oui, mais oserais-je vous demander pourquoi Votre Excellence me fait cette question; car....

— Pour rien; c'était absolument pour demander quelque chose. »

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions en route quand la voiture s'arrêta à la porte d'un beau jardin. Nous descendons, et nous nous dirigeons, suivis de toute la cour du postoli, vers un cabinet de verdure, qui, soit dit en passant, n'était pas vert le 5 mars, et au bout duquel se trouvait une table de pierre, sur laquelle le chasseur plaça deux pistolets d'un pied et demi de long, avec une poire à poudre et des balances. Ensuite, ayant dévissé les canons, il les chargea également, puis il les replaça sur la table en croix.

Cela étant fait, Branicki, d'un air intrépide, me dit :

« Monsieur, choisissez votre arme. »

Le général lui demande alors d'une voix forte :

« Monsieur, est-ce un duel?

— Oui.

— Vous ne pouvez pas vous battre ici ; vous êtes dans la starostie.

— Cela ne fait rien.

— Cela fait beaucoup : je ne puis pas en être témoin. Je suis de garde au château ; vous m'avez surpris.

— Taisez-vous. Je réponds de tout. Je dois une satisfaction à cet honnête homme, et je veux la lui donner ici.

— Monsieur Casanova, me dit le général, vous ne pouvez pas vous battre ici.

— Mon général, pourquoi donc m'y a-t-on conduit? Je me défends partout où l'on m'attaque.

— Remettez vos raisons au roi, et je vous réponds de son suffrage.

— Je le veux bien, mon général, si Son Excellence consent seulement à me dire en votre présence qu'elle regrette ce qui s'est passé hier entre nous. »

A ces mots, Branicki, me regardant avec fierté, me dit d'une voix de colère qu'il était venu pour se battre et non pour parlementer.

« Mon général, dis-je alors, vous pourrez témoigner qu'autant que cela a dépendu de moi, j'ai tâché d'éviter le duel. »

Le général se retire alors, tenant sa tête des deux mains ; et, jetant ma pelisse, je saisis, sur les instances de Branicki, le premier pistolet qui me tombe sous la main. Branicki, prenant l'autre, me dit qu'il me garantissait, sur son honneur, l'arme que je tenais. « Je vais, lui répondis-je, en faire l'essai contre votre tête. » A cette réponse, il pâlit, jette son épée à un de ses serviteurs et me montra sa poitrine toute nue. Je me vois, à regret, forcé de l'imiter, car mon épée était ma seule arme après mon pistolet. Lui ayant également montré ma poitrine, je recule cinq ou six pas : le postoli en fit autant et nous ne pouvions pas reculer davantage.

Le voyant ferme comme moi, le pistolet tourné contre terre, j'ôtai mon chapeau de la main gauche, et, après lui avoir demandé l'honneur de tirer sur moi le premier, je me recouvris.

Le postoli, au lieu de diriger subitement vers moi son pistolet et de faire feu, perdit deux ou trois secondes à s'allonger, à viser, à couvrir sa tête en l'effaçant derrière son arme. Je n'étais pas en position de m'accommoder à toutes ses aises. Dressant mon pistolet subitement, je tirai sur lui à l'instant même qu'il tira sur moi. Cela fut si évident que les personnes du voisinage s'accordèrent à déclarer n'avoir entendu qu'un seul coup. Me sentant blessé à la main gauche, je la mis dans ma poche et, voyant mon adversaire tomber, je courus à lui, en jetant mon pistolet. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis tout à coup briller trois lames nues au-dessus de ma tête, et trois nobles assassins se disposer à me hacher sur le corps de leur maître, auprès duquel je m'étais mis à genoux ! Branicki, qui heureusement

n'avait encore perdu ni sa connaissance ni sa force, leur cria d'une voix foudroyante :

« *Canaille, respectez cet honnête homme !* »

Cette voix sembla les pétrifier. Je mis alors ma main droite sous l'aisselle du postoli, tandis que le général l'aidait de l'autre côté. Nous le conduisîmes ainsi à l'auberge, à cent pas du jardin. Branicki marchait en se tenant très courbé, et m'examinant avec attention, ne comprenant pas d'où provenait le sang qui coulait tout le long de ma culotte et de mes bas blancs.

Entrés dans l'auberge, Branicki se jeta dans un grand fauteuil, où il s'étendit. On le déboutonne, on lève sa chemise jusqu'à l'estomac, et il se voit lui-même dangereusement blessé. Ma balle l'avait atteint à la septième côte du côté droit et était sortie sous la dernière fausse côte à gauche. Les deux orifices de la blessure étaient à dix pouces de distance. L'aspect en était alarmant ; on jugeait les intestins percés et l'homme perdu. Branicki me dit d'une voix affaiblie :

« Vous m'avez tué, sauvez-vous, car vous courez risque de perdre la tête sur un échafaud. Vous êtes dans la starostie, je suis grand officier de la couronne et grand cordon de l'Aigle-Blanc. Ne perdez pas de temps, sauvez-vous, et si vous n'avez pas assez d'argent, voilà ma bourse, prenez-la. »

Sa grosse bourse tombe, je la ramasse, et la lui remettant dans la poche, je le remerciai, en lui disant qu'elle m'était inutile : car, si j'étais coupable, je perdrais la tête, puisque j'allais de suite la porter au pied du trône. « J'espère, ajoutai-je, que votre blessure ne sera pas mortelle, et je suis au désespoir que vous m'ayez forcé à vous la faire. » En achevant ces mots, je lui donnai un baiser sur le front et, sortant de l'auberge, je ne vis ni voiture, ni chevaux, ni domestiques. Ils

étaient tous partis pour aller chercher médecin, chirurgien et prêtre, ainsi que les parents et les amis du blessé. Je me vois seul et sans épée au milieu d'une campagne couverte de neige, blessé et ne sachant quel chemin prendre pour retourner à Varsovie. Je m'aventure au hasard quand, à quelque distance, je rencontre un paysan avec un traîneau vide. Je lui crie : « *Warszawa?* » en lui montrant un ducat. Mon langage est compris, il lève une natte grossière, dont il me recouvrit quand je fus étendu dans le traîneau, puis il part à la polonaise, c'est-à-dire au galop.

A un demi-quart d'heure de distance, j'aperçois Bininski, l'ami dévoué de Branicki, le sabre nu à la main et courant ventre à terre. Il est évident qu'il courait après moi. Heureusement le misérable traîneau qui me portait n'excita point ses soupçons ; s'il avait tourné la tête de mon côté, il aurait pu voir la mienne, et je ne doute nullement qu'il ne me l'eût abattue comme celle d'un roseau. J'arrive à Varsovie et je me fais conduire à l'hôtel du prince Adam Czartoryski, pour lui demander asile : je n'y trouvai personne. Sans perdre du temps, je me détermine à chercher un refuge au couvent des Récollets qui était tout près, et je renvoie le traîneau.

A la porte du couvent, je sonne ; un portier, moine impitoyable, m'ouvre et, me voyant tout en sang, devine le motif de ma visite et se hâte de refermer la porte. Plus prompt que lui, je ne lui en laisse pas le temps ; d'un coup de pied, je le culbute et j'entre. Aux cris qu'il pousse, vient une foule de moinillons effarés : je leur crie que je veux asile, et je les menace s'ils me le refusent. L'un d'entre eux parle et on me mène dans un petit réduit qui avait l'air d'un cachot. Je me laissai faire sans résistance, bien sûr qu'ils changeraient d'avis avant longtemps. Je demandai un homme qui allât appe-

ler mes domestiques, et, dès qu'ils vinrent, j'envoyai quérir un chirurgien et Campioni.

Avant que ceux-ci arrivassent, voilà le palatin de Podlachie qui s'annonce. Je n'avais jamais eu l'honneur de lui parler; mais, comme il avait eu un duel dans sa jeunesse, ayant appris les belles particularités du mien, il saisit l'occasion de venir m'en raconter les circonstances. Un instant après je vis paraître le palatin de Kalisch, le prince Jablonowski, le prince Sanguska et le palatin de Wilna, Oginski, qui, tous, commencèrent par vilipender les moines qui m'avaient logé comme un galérien. Les pauvres gens s'excusèrent en disant que j'avais maltraité leur portier, ce qui fit rire ces seigneurs; mais moi je ne riais pas, car je souffrais beaucoup de ma blessure. J'eus tout de suite leurs deux plus belles chambres.

La balle m'était entrée dans la main par le métacarpe au-dessous de l'index; et m'ayant cassé la première phalange, elle s'y était arrêtée. Sa force avait été affaiblie par un bouton de métal de ma veste, et par mon ventre qu'elle avait blessé légèrement près du nombril. Il s'agissait d'extraire cette balle qui m'incommodait beaucoup. Un chirurgien empirique, nommé Gendron, le premier qu'on avait trouvé, me fit une ouverture opposée, ce qui doubla ma blessure. Tandis qu'il me faisait cette douloureuse opération, je narrais l'événement à la société, dissimulant le tourment que me causait le maladroit chirurgien en introduisant la tenaille dans les chairs pour se saisir du projectile. Que ne peut la vanité sur les forces physiques et morales de l'homme! Si j'avais été seul, je me serais peut-être évanoui.

Dès que le chirurgien Gendron fut parti, arriva celui du palatin de Russie, qui s'empara de moi, en se char-

geant de faire décamper l'autre, qu'il appelait sans aveu. Dans le même instant vint le prince Lubomirski, mari de la fille du palatin de Russie, qui nous surprit tous, en nous racontant ce qui était arrivé immédiatement après mon duel. Bininski étant arrivé à Wola, voyant la blessure de son ami et ne me voyant pas, monta à cheval et partit comme un furieux, jurant de me tuer partout où il me trouverait. Me soupçonnant chez Tomatis, il s'y rendit. Il le trouva en société de sa maîtresse, du prince Lubomirski et du comte Moszczinski. Ne me voyant pas, il demanda où j'étais, et dès que Tomatis lui eut répondu qu'il n'en savait rien, il lui déchargea un pistolet à la tête. A cet acte d'assassin, le comte Moszczinski le saisit à bras-le-corps pour le jeter par la fenêtre ; mais le furieux s'en débarrassa moyennant trois coups de sabre, dont un lui fit une forte balafre à la figure en lui faisant sauter trois dents.

« Après ce bel exploit, continua le prince Lubomirski, il m'a saisi au collet et, me tenant un pistolet sur la gorge, il m'a menacé de le décharger, si je ne le conduisais pas sain et sauf jusque dans la cour où était son cheval, pour pouvoir s'en aller sans craindre les domestiques de Tomatis; ce que j'ai fait dans l'instant. Moszczinski est allé chez lui, où il devra rester longtemps entre les mains d'un chirurgien, et je suis retourné chez moi pour être témoin de la confusion qui règne en ville à cause de ce duel.

« Dès que le bruit s'est répandu que Branicki était mort, ses uhlans à cheval se sont mis en campagne, courant partout pour venger leur colonel et vous massacrer. Il est heureux que vous ayez eu l'idée de vous réfugier ici.

« Le grand maréchal a fait investir le couvent par deux cents dragons, sous prétexte de s'assurer de votre per-

sonne, mais en réalité pour empêcher que vous ne soyez massacré par ces furieux qui pourraient essayer de forcer le couvent.

« Le postoli est en grand danger, disent les gens de l'art, si la balle a lésé les intestins ; mais ils répondent de sa vie s'il en est autrement. C'est ce que l'on saura demain. Il est allé loger chez le grand chambellan, n'ayant pas osé se faire porter dans son appartement à la cour. Le roi cependant est allé le voir de suite, et le général qui était présent au duel lui a dit que ce qui vous a sauvé la vie est la menace que vous lui avez faite de viser à la tête. Branicki, ayant voulu la garantir, s'est mis dans une posture gênante, et il vous a manqué. Sans cette circonstance, il vous aurait percé le cœur, car il tire contre le tranchant d'un couteau et ne manque jamais de couper la balle en deux. Vous n'avez pas eu moins de bonheur de n'avoir pas été vu de Bininski, qui ne pouvait pas s'imaginer que vous fussiez sous la natte d'un malheureux traîneau.

— Monseigneur, ce qui m'est arrivé de plus heureux, c'est de n'avoir pas tué Branicki sur-le champ ; car j'allais être haché sur son corps, au moment où je volais à son secours, par trois de ses amis qui tenaient déjà le sabre élevé sur ma tête, quand le postoli leur a crié : « *Canaille, respectez ce brave homme.* Je suis fâché de ce qui est arrivé à Votre Altesse et au bon comte Moszczinski ; et si Tomatis n'a pas été tué par le furieux assassin, c'est sans doute parce que le pistolet n'était chargé qu'à poudre.

— Je le pense aussi, car la balle n'a pas été entendue ; mais c'était certainement par un fait du hasard.

— Je n'en doute pas. »

Dans ce moment, un officier du palatin de Russie entre et me remet un billet où ce prince me disait :

« Voyez ce que le roi me mande dans ce moment, et dormez tranquille. »

Voici le billet du roi, que je conserve encore :

« Branicki, mon cher oncle, est fort mal. Mes chirurgiens sont auprès de lui pour lui prodiguer tous les soins de leur art ; mais je n'ai point oublié Casanova. Vous pouvez l'assurer de sa grâce, quand même Branicki mourrait. »

J'imprimai un baiser de respect et de reconnaissance sur ce billet, et je le montrai à mes nobles visiteurs qui admirèrent avec moi l'homme vraiment digne d'être roi.

Après cette lecture rafraîchissante, j'avais besoin de repos, et ces seigneurs me laissèrent. Dès qu'ils furent partis, mon ami Campioni, qui était entré doucement et qui, s'étant tenu tranquille à l'écart avait tout entendu, s'approcha de moi, me remit mon paquet, et en versant des larmes de joie, me félicita sur l'issue de l'événement, qui, disait-il, me faisait un honneur immortel.

Le lendemain, les visites vinrent en foule, ainsi que les bourses pleines d'or qui m'étaient adressées par les magnats du parti contraire à Branicki. Celui qui me présentait la bourse me disait, de la part de son seigneur ou de la dame qui l'envoyait, qu'étant étranger, il se pouvait que j'eusse besoin d'argent, et que c'était dans cette supposition qu'on prenait la liberté de m'en envoyer. Je remerciais et refusais. Je renvoyai ainsi au moins quatre mille ducats, et j'en étais vain. Campioni trouvait mon héroïsme ridicule, et il avait raison, car je m'en suis repenti plus tard. Le seul présent que j'acceptai fut celui d'une bonne table pour quatre personnes que le prince Adam Czartoryski m'envoya régulièrement chaque jour, quoique je ne mangeasse pas ; car mon esculape, qui n'avait pas inventé la poudre était grand sectateur de la diète.

Ma petite blessure au ventre était en bonne voie, mais le quatrième jour, ma main menaçant la gangrène, les chirurgiens convinrent qu'il n'y avait pas de remède sans l'amputation. Je vis ce résultat scientifique le lendemain de bonne heure par la gazette de la cour. Cette feuille s'imprimait durant la nuit, après que le roi avait signé le manuscrit. N'étant pas du tout de l'avis de mes bouchers, je ris beaucoup de leur ignorance, et le matin, je ris au nez de tous ceux qui vinrent me faire à ce sujet leur compliment de condoléance. Je me moquais du comte Clary, qui cherchait à me persuader de me soumettre à l'opération, quand trois chirurgiens entrèrent à la fois.

« Eh ! messieurs, vous voila bien nombreux; pourquoi trois, je vous prie ?

— Parce que, me dit mon chirurgien ordinaire, avant que d'en venir à l'amputation, j'ai voulu avoir le consentement de ces deux professeurs. Nous allons voir dans quel état est la blessure. »

On lève l'appareil, on examine la plaie, elle est sanguinolente ; les chairs sont livides, la gangrène est visible : à l'entrée de la nuit on me fera l'amputation. Après cette annonce, la face toute radieuse, mes coupeurs de membres m'assurent que je n'avais rien à craindre, et que par ce moyen je pouvais être certain d'une prompte guérison.

« Messieurs, voilà beaucoup de raisonnements scientifiques, auxquels il ne manque qu'une chose, c'est mon consentement, et vous ne l'aurez pas. Maître de ma main, je ne vous permettrai jamais de la séparer de mon bras. Je trouve votre propos ridicule.

— Monsieur, la gangrène y est ; demain elle montera au bras, et alors il faudra vous couper le bras.

— A la bonne heure ! vous me couperez le bras ;

mais en attendant, si je me connais en gangrène, il n'y en a pas chez moi.

— Vous ne vous y connaissez pas mieux que nous.

— C'est possible, mais il me semble que vous ne vous y connaissez pas du tout.

— C'est un peu fort.

— Fort ou faible, allez-vous-en. »

Deux heures après, voilà les visites ennuyeuses de tous ceux auxquels les chirurgiens avaient rendu compte de mon obstination. Le prince palatin m'écrivit même que le roi était tout étonné de mon manque de courage. Piqué au vif, je me mis à écrire au roi une longue lettre, demi-sérieuse, demi-bouffonne, dans laquelle je me moquais de l'ignorance des chirurgiens et de la bonhomie de ceux qui prenaient pour paroles d'évangile leurs sottes décisions. Je disais à Sa Majesté que, ne sachant que faire de mon bras sans ma main, je me laisserais couper le bras lorsque la gangrène serait visible.

Ma lettre fut lue à la cour, et on la trouva singulière pour un homme qui devait avoir la gangrène, car elle était de quatre pages. Le prince Lubomirski me dit avec bonté que j'avais eu tort de me moquer de ceux qui s'intéressaient à moi, car enfin, il était impossible que les trois premiers chirurgiens de Varsovie se trompassent sur une chose aussi simple.

« Monseigneur, ils ne se trompent pas, mais ils veulent me tromper.

— Mais dans quel intérêt ?

— Pour faire leur cour à Branicki qui est fort mal, et qui, peut-être, a besoin de cette consolation pour guérir.

— Oh ! pour cela, l'idée est incroyable.

— Mais que dira Votre Altesse quand elle verra que j'ai raison ?

— Si cela arrive, je vous admirerai, et votre fermeté vous méritera les plus grands éloges ; mais il faut que cela arrive.

— Nous verrons ce soir, monseigneur, et si la gangrène attaque le bras, demain matin je me le ferai couper. Je vous en donne ma parole. »

Les chirurgiens vinrent au nombre de quatre. On trouve mon bras deux fois plus gros que naturel et livide jusqu'au coude, mais lorsqu'on leva la charpie, je vis les chairs vermeilles et la matière louable. Je ne dis rien cependant, quoique j'eusse la joie dans le cœur. Le prince Auguste Sulkowski et l'abbé Gouvel étaient présents. Ce dernier était attaché au palatin de Russie. Les chirurgiens décident que, le bras étant attaqué, on n'était plus à temps de s'en tenir à la main, et que l'amputation du bras était inévitable, au plus tard le lendemain matin.

Las de disputer avec des gens qui avaient un parti pris, je leur dis qu'ils n'avaient qu'à venir le jour suivant avec leurs instruments et que je me soumettrais à l'opération. Joyeux de cette victoire, ils se hatèrent de sortir pour aller en publier la nouvelle à la cour, à Branicki, au prince palatin, etc. Pour moi, je donnai ordre à mes domestiques de leur refuser la porte.

Je finirai ici ces détails, quoique le reste ne soit pas sans intérêt. Le lecteur me saura gré de le tenir quitte en lui disant qu'un chirurgien français, attaché au prince Sulkowski, bravant l'inimitié de tous ses doctes confrères et me traitant comme je le désirais, me guérit, et que j'ai conservé et mon bras et ma main.

Le jour de Pâques, j'allai à la messe avec mon bras en écharpe. Ma guérison n'avait duré que vingt-cinq jours, mais je n'ai pu me servir activement de mon bras que dix-huit mois après. Tous ceux qui m'avaient condamné se virent forcés à me faire des compliments sur ma fer-

meté, qui me faisait le plus grand honneur, et chacun taxait, avec raison, les grands chirurgiens d'ignorance ou de grande imprudence ; pour moi, j'étais porté à les taxer de fourberie.

Je crois devoir rapporter ici une anecdote dont je fus l'objet trois jours après mon duel.

Un père jésuite, s'étant fait annoncer de la part de l'évêque de Posnanie, dans le diocèse duquel se trouvait Varsovie, voulant me parler tête à tête, je le fis entrer, après avoir fait sortir tout le monde, et dès qu'il parut, je lui demandai ce qu'il me voulait.

« Je viens, me dit-il, délégué par monseigneur (c'était un prince Czartoryski, frère du palatin de Russie), pour vous absoudre des censures ecclésiastiques que vous avez encourues par votre duel.

— Je suis toujours bien aise d'être absous, mon père, mais seulement quand je me déclare coupable. Dans le cas actuel, je n'ai pas besoin d'absolution, puisque je ne conviens pas d'être en faute. J'ai été attaqué, je me suis défendu. Remerciez monseigneur de sa mansuétude. Si cependant vous voulez m'absoudre sans confession, je ne m'y oppose pas.

— Si vous ne confessez pas la faute, je ne puis pas vous absoudre ; mais, mon frère, faites une chose : demandez-moi l'absolution, dans le cas où vous vous soyez battu en duel.

— Avec plaisir ; si c'est un duel, je vous prie de m'absoudre. »

Le cher jésuite me donna l'absolution dans les mêmes termes. Il ne démentit pas son école ; gens admirables pour biaiser avec adresse et pour trouver des faux-fuyants en tout.

Trois jours avant ma sortie, c'est-à-dire le jour du jeudi saint, le grand maréchal retira sa troupe. Le jour

de Pâques, après la messe, j'allai à la cour, et le roi, en me donnant sa main à baiser, me laissa mettre le genou sur le parquet. Il me demanda pourquoi j'avais le bras en écharpe (c'était convenu) et je lui répondis que c'était à cause d'un rhumatisme. « Gardez-vous d'en attraper d'autres, » me dit-il avec un léger sourire.

Après avoir vu le roi, je me fis conduire chez Branicki, croyant lui devoir une visite ; car durant ma maladie il s'était fait informer de ma santé régulièrement chaque jour, et m'avait renvoyé mon épée. Il était condamné à rester au lit au moins encore six semaines, car la bourre de mon pistolet lui étant en partie entrée dans la blessure, on avait dû l'agrandir considérablement pour l'en extraire et assurer sa guérison, ce qui la retardait de beaucoup. Le roi venait de le nommer grand veneur de la couronne. Cette place ou charge était, quant au rang, moins élevée que celle du grand chambellan, mais elle était beaucoup plus lucrative. On disait que Sa Majesté ne lui avait accordé ce bénéfice qu'après avoir su qu'il était bon tireur : mais si le roi n'avait pas eu de motif plus réel, c'est à moi qu'il aurait dû donner la charge, car ce jour-là j'avais tiré mieux que lui.

J'entre dans une vaste antichambre où tout le monde, officiers, chasseurs, pages, laquais, sont étonnés de me voir. Je demande à un adjudant si monseigneur était visible et je le prie de m'annoncer. Sans me répondre, il soupire et entre. L'instant d'après les deux battants s'ouvrent et le même officier, me faisant une profonde révérence, m'invite à entrer.

Branicki, revêtu d'une robe de chambre magnifique, était sur son lit, appuyé par des coussins ornés de rubans roses. Il était pâle comme la mort ; il me salua en ôtant son bonnet.

« Je suis venu, lui dis-je, monseigneur, vous présen-

ter mes hommages et vous dire combien je suis au désespoir de n'avoir pas su dissimuler une bagatelle à laquelle, plus sage, j'aurais dû ne faire aucune attention.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, monsieur Casanova.

— Votre Excellence a bien de la bonté. Je suis encore venu vous dire que vous m'avez fait un honneur bien plus grand que l'offense, et vous demander pour l'avenir votre noble protection contre vos amis, qui, ne connaissant pas votre âme, croient devoir être mes ennemis.

— Je conviens que je vous ai insulté ; mais convenez aussi que j'ai bien payé de ma personne. Pour ce qui regarde mes amis, je me déclare l'ennemi de quiconque ne vous respectera pas. Bininski a été dégradé et expulsé du corps de la noblesse : on a bien fait. Quant à ma protection, vous n'en avez pas besoin : le roi vous estime comme moi, comme tous ceux qui connaissent les lois de l'honneur. Asseyez-vous, et soyons amis. Qu'on serve une tasse de chocolat à monsieur. Vous voilà donc guéri ?

— Entièrement, monseigneur, à l'articulation près, qu'il me faudra longtemps pour recouvrer.

— Vous vous êtes bien battu contre ces bourreaux de chirurgiens ; cela fait autant d'honneur à votre jugement qu'à votre courage ; et vous avez bien eu raison de dire que ces sots croyaient me faire leur cour en vous rendant manchot. Ils jugent le cœur des autres d'après le leur. Je vous félicite de les avoir confondus en gardant votre main ; mais je suis encore à concevoir comment ma balle a pu entrer dans votre main, après vous avoir blessé au ventre. »

Dans ce moment on vint m'apporter du chocolat, et le prince grand chambellan entra en me regardant d'un air riant. Dans cinq minutes, l'appartement fut rempli de dames et de seigneurs qui, ayant su que j'étais chez le

postoli et curieux de notre contenance, venaient en être témoins. Je vis clairement qu'ils ne s'attendaient pas à nous trouver si bien d'accord, et qu'ils étaient agréablement surpris. Branicki, me remettant sur le propos, que l'arrivée du chocolat et des visiteurs avait interrompu, me demanda de lui faire comprendre comment sa balle avait pu me blesser à la main.

« Votre Excellence me permettra de me mettre dans la posture où je me trouvais dans ce moment.

— Je vous en prie.

— Je me lève et, me plaçant comme j'étais à l'instant du combat, il me dit :

— Maintenant je comprends. »

Une dame me dit alors :

« Vous auriez dû tenir votre main derrière le corps.

— Pardon, madame, je pensais bien plus à mettre mon corps derrière ma main. »

Cette saillie fit sourire Branicki. Sa sœur me dit alors :

« Vous vouliez tuer mon frère, car vous avez tiré à la tête.

— Dieu m'en préserve, madame, mon intérêt était bien plutôt de le laisser en vie, pour qu'il pût me défendre, comme il l'a fait, de ceux qui l'accompagnaient.

— Mais vous lui avez dit que vous alliez tirer à la tête.

— C'est une expression d'usage, comme on dit : brûler la cervelle ; mais un homme avisé tire au milieu du corps ; la tête n'est qu'à l'extrémité, et n'offre ni assez de surface, ni assez de fixité. C'est si vrai qu'en élevant le pistolet, j'ai lâché la détente sans aller plus haut que la moitié de la ligne.

— C'est vrai, dit Branicki, votre tactique vaut mieux que la mienne, et vous m'avez donné une leçon.

— Votre Excellence m'en a donné une d'héroïsme beaucoup plus digne d'être suivie.

— On voit, reprit sa sœur Sapieha, que vous devez beaucoup vous être exercé au pistolet.

— Jamais de ma vie, madame, parce que je déteste cette arme. Ce malheureux coup a été mon premier; mais j'ai toujours eu une idée exacte de la ligne droite, le coup d'œil juste et la main sûre.

— C'est tout ce qu'il faut, dit Branicki. Je possède tout cela, et je suis charmé de n'avoir pas tiré aussi bien que d'ordinaire.

— Votre balle, monseigneur, m'a fracassé la première phalange. La voilà aplatie par mon os. Permettez que je vous la rende.

— Je suis fâché de ne pas pouvoir vous rendre la vôtre, elle est restée sur le champ de bataille.

— Votre blessure va mieux, Dieu merci.

— Elle a beaucoup de peine à se cicatriser. Si je vous avais imité le jour de notre duel, je ne serais plus en vie; car on m'a dit que vous avez très bien dîné.

— Oui, monseigneur, car je craignais que ce repas ne fût mon dernier.

— Si j'avais dîné, votre balle m'aurait percé le gros intestin, au lieu qu'étant vide, il céda à la pression de la balle qui glissa dessus sans l'endommager. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que dès qu'il fut sûr de se battre à trois heures, il alla à la messe, à confesse et communia. Le prêtre n'aura pu lui refuser l'absolution, quand il lui aura dit que l'honneur l'obligeait à se battre. C'était conforme à l'école de l'ancienne chevalerie. Pour moi, plus ou moins orthodoxe que Branicki, je n'adressai à Dieu que ces mots : « Seigneur, si mon ennemi me tue, je suis damné; daignez donc me préserver de la mort. Amen ! »

Après plusieurs propos gais et intéressants, je pris congé du héros, pour aller chez le grand maréchal de la

couronne, le comte Bielinski, frère de la comtesse Salmor. Ce vieillard, qui avait atteint la fin de son dix-huitième lustre, était, par le droit de sa charge, le souverain administrateur de la justice en Pologne. Je ne lui avais jamais parlé, mais il m'avait défendu contre les lanciers de Branicki, il m'avait fait grâce de la vie, je devais lui aller baiser la main.

M'étant fait annoncer, j'entre, et le digne nonagénaire m'accueille en me disant :

« Que désirez-vous de moi?

— Je viens baiser la main à l'homme bienfaisant qui a daigné signer ma grâce, et promettre à Votre Excellence d'être plus sage à l'avenir.

— Je vous le conseille. Quant à votre grâce, allez remercier le roi, car s'il ne me l'avait pas demandée expressément, je vous aurais fait décapiter.

— Malgré les circonstances atténuantes, monseigneur?

— Quelles circonstances? Est-il vrai ou non que vous vous êtes battu en duel?

— Ce n'est pas vrai, puisque j'ai été forcé de me défendre. On pourrait m'inculper d'un duel, monseigneur, si le comte Branicki, conformément à nos conventions, m'avait conduit hors de la starostie : mais il m'a contraint de me battre à l'endroit où il m'a conduit arbitrairement. Votre Excellence, bien informée, ne m'aurait pas fait trancher la tête.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Le roi a voulu que je vous fisse grâce; c'est une preuve qu'il a cru que vous la méritiez, et je vous en fais mon compliment. Si vous voulez venir dîner avec moi demain, vous me ferez plaisir.

— Monseigneur, vous serez obéi avec joie. »

Cet illustre vieillard avait beaucoup d'esprit. Il avait

été grand ami du célèbre Poniatowski, père du roi. Le lendemain, à table, il m'en parla beaucoup.

« Quelle consolation, lui dis-je, pour le digne ami de Votre Excellence, s'il avait assez vécu pour voir la couronne sur la tête de son fils.

— Il n'y aurait pas consenti. »

La force qu'il mit à prononcer ces mots me fit lire au fond de son âme. Il était du parti saxon. Le même jour, c'est-à-dire le jour de Pâques, j'allai dîner chez le prince palatin de Russie.

« Des raisons politiques, me dit-il, m'ont empêché de vous aller voir au couvent ; mais vous ne devez pas pour cela douter de mon amitié ; car j'ai beaucoup pensé à vous. Je vous fais préparer un appartement chez moi, car ma femme aime votre société ; mais il ne sera prêt que dans six semaines.

— Je prendrai donc ce temps, monseigneur, pour aller faire une visite au palatin de Kiowie, qui m'a fait l'honneur de m'en faire prier.

— Qui vous a prié de sa part?

— M. le comte de Brühl, qui est à Dresde, et dont la femme est fille du palatin.

— Vous ferez bien d'aller faire ce petit voyage, car ce duel vous a fait une foule d'ennemis qui chercheront toutes les occasions de vous chercher querelle ; et que le ciel vous préserve de vous battre encore. Je vous en avertis. Tenez-vous sur vos gardes, n'allez jamais à pied et surtout la nuit. »

Je passai une quinzaine de jours, sans cesse invité à des dîners, à des soupers. J'étais devenu la bête à la mode. On ne se lassait pas de me faire ressasser mon duel avec tous ses détails. J'en étais excédé, mais la complaisance, l'envie de plaire et l'amour-propre, c'en était trop pour résister. Le roi, qui se trouvait présent à mes

récits, faisait semblant de ne pas m'entendre. Une fois cependant, il me demanda si, me trouvant à Venise, ma patrie, et y recevant une insulte d'un patricien, je l'aurais appelé immédiatement en duel.

« Non, sire, car sa morgue prétorienne ne lui aurait pas permis d'y venir et j'en aurais été pour mon défi.

— Qu'auriez-vous fait alors?

— Sire, j'aurais rongé mon frein; mais si le noble Vénitien osait m'insulter en pays étranger, il faudrait qu'il m'en fît raison. »

Étant allé faire une visite au comte Moszczinski, j'y trouvai la Binetti qui, à mon apparition, se sauva.

« Qu'a-t-elle contre moi? dis-je au comte.

— Elle vous craint; elle est cause de votre duel, et Branicki, qui était son amant, ne veut plus entendre parler d'elle. Elle espérait qu'il vous traiterait comme il avait traité Tomatis, et vous avez presque tué son brave. Elle le blâme d'avoir accepté votre cartel; mais il a promis de ne plus la revoir. »

Ce comte Moszczinski avait plus que de l'esprit : il était extrêmement aimable, et d'une générosité telle qu'il se ruinait à la cour à force d'y faire des présents. Ses blessures commençaient à se cicatriser, et quoique je fusse la cause indirecte, mais innocente, de son désagrément, loin de m'en vouloir, il était mon ami.

Assurément celui qui aurait dû éprouver pour le succès de mon duel le plus de sympathie, c'était Tomatis; mais lui, tout au contraire, ne me voyait plus qu'avec une gêne mal déguisée. J'étais pour lui comme le vivant reproche de sa poltronnerie; il croyait lire dans mon bras en écharpe qu'il avait mieux aimé son argent que son honneur. Il aurait, j'en suis sûr, préféré que Branicki m'eût tué, car il serait devenu, par sa victoire, un objet d'exécration pour beaucoup de monde, et alors Tomatis

aurait peut-être paru moins méprisable dans les maisons où il continuait à se montrer avec et malgré la tache qu'un domestique lui avait imprimée sur sa figure, et dans lesquelles il n'était encore reçu que par l'espèce de fanatisme que la Catai avait su inspirer, bien plus par sa beauté que par ses talents.

Déterminé à faire une visite aux mécontents qui n'avaient reconnu le nouveau roi que par force, et à plusieurs qui ne l'avaient point reconnu, je partis avec Campioni, ami vrai et dévoué, en même temps et au besoin homme de cœur et de main, et avec un domestique.

Le prince Charles de Courlande était parti pour Venise ; je l'avais recommandé à mes puissants amis, et il eut sujet d'en être content. Le ministre anglican qui, à Pétersbourg, m'avait recommandé au prince Adam, venait d'arriver à Varsovie. Je dînai avec lui chez le prince, et le roi, qui l'aimait, voulut être du dîner. On y parla de Mme de Geoffrin, ancienne amie du roi, qui allait arriver à Varsovie, invitée et défrayée par Sa Majesté, qui, malgré les chagrins que ses amis lui suscitaient chaque jour, était toujours l'âme de toutes les sociétés qu'il honorait de sa présence. Ce monarque, auquel je rends toute la justice qui lui est due, eut la faiblesse de prêter l'oreille à la calomnie qui l'empêcha de faire ma fortune. J'ai eu le plaisir de le convaincre de son tort. J'en parlerai bientôt.

J'arrivai à Léopol le sixième jour de mon départ de Varsovie, m'étant arrêté deux jours chez le jeune comte Zamoiski, qui possédait quarante mille ducats de rente, et qui, malgré cela, tombait du haut mal. « Je donnerais, me dit-il, tout mon bien à celui qui me rendrait la santé. » Sa jeune femme me fit pitié. Elle l'aimait beaucoup et n'osait rien lui accorder, car son mal le prenait toujours dans les irritations amoureuses. Elle était au désespoir

de devoir s'opposer à ses instances et même de le fuir lorsqu'il s'avisait d'insister. Ce magnat, mort peu de temps après, me logea dans un appartement magnifique où il n'y avait rien. C'est la coutume en Pologne : on suppose qu'un homme comme il faut voyage avec tout son nécessaire.

A Léopol, j'allai me loger dans un hôtel, mais je dus le quitter pour aller m'établir chez la fameuse castellane Kaminska, grande ennemie de Branicki, du roi et de tout son parti. Elle était fort riche, mais les confédérations l'ont ruinée. Elle me traita somptueusement pendant huit jours, mais sans plaisir de part ni d'autre, parce qu'elle ne parlait que polonais et allemand. De Léopol, j'allai à une petite ville dont j'ai oublié le nom, tant ces noms polonais sont difficiles, pour porter une lettre du prince Lubomirski au petit général Joseph Rzewuski, petit vieillard robuste qui portait une longue barbe, signe de la tristesse que lui causaient les nouveautés de mauvais augure qui survenaient dans sa patrie. C'était un homme riche, savant, chrétien superstitieux et poli à l'excès. Il me garda trois jours. Il commandait, comme de raison, la petite place forte où il était avec une garnison de cinq cents hommes.

Le premier jour, je me trouvais dans son appartement, vers les onze heures, avec quelques officiers, lorsqu'au milieu du récit que je lui faisais, un autre officier entrant, vint lui parler un moment à l'oreille, puis, le même officier vint me dire en secret : « *Venise et saint Marc.* »

— Saint Marc, dis-je tout haut, est le protecteur de Venise. »

Et chacun de se mettre à rire.

M'apercevant que c'était le *mot d'ordre* que Son Excellence avait donné et qu'on me communiquait par

civilité, je me confondis en excuses, et le mot d'ordre fut aussitôt changé.

Le vieux magnat me parla beaucoup de politique. Il n'était jamais allé à la cour, mais il était décidé de se rendre à la diète, pour s'opposer de toutes ses forces aux lois de la Russie en faveur des dissidents. Ce pauvre général, brave Polonais de la vieille roche, fut un des quatre que Repnin fit prendre et envoyer en Sibérie.

Après avoir pris congé du courageux patriote, je me rendis à Christianpol, où demeurait le fameux palatin de Kiowie, Potocki, qui avait été l'un des amants de l'impératrice de Russie, Anna Ivanowna. Il était fondateur de la ville qu'il habitait, et il l'avait nommée de son propre nom. Ce seigneur, qui était encore beau, tenait une cour magnifique. Il fit honneur à la lettre du comte de Brühl, et me garda chez lui quinze jours, me faisant voyager tous les jours avec son médecin, qui était le célèbre Styrneus, ennemi juré de van Swieten, médecin encore plus célèbre que lui. Ce Styrneus, quoique très savant, était un peu fou et empirique. Il avait le système d'Asclépiade, devenu insoutenable après le grand Boerhaave ; malgré cela il faisait des cures éclatantes.

De retour à Christianpol, je faisais tous les soirs ma partie avec le palatin et sa société. On ne jouait pas gros jeu et je fus constamment heureux, ce qui m'était fort nécessaire. Après un séjour assez agréable chez ce palatin, je retournai à Léopol, où je m'amusai huit jours avec une fort belle fille qui, peu de temps après, sut tellement captiver le comte Potocki, staroste de Sniatin, qu'il en fit sa femme. Et voilà comment la pureté du sang se conserve dans les familles nobles!

En quittant Léopol, où j'avais vécu très agréablement, ainsi que mon ami Campioni, je me dirigeai sur Pulavie, superbe palais sur la Vistule, à dix-huit lieues de Varso-

vie, appartenant au prince palatin de Russie et qu'il avait fait construire lui-même. Campioni me laissa pour retourner à Varsovie, où ses affaires l'appelaient.

Un lieu a beau être magnifique, délicieux, enchanteur tant qu'on voudra, il sera toujours ennuyeux pour un homme condamné à y vivre seul, à moins que cet homme n'ait une œuvre de littérature qui le distraie, ou quelque idée profonde qui l'occupe; or je n'avais ni l'une ni l'autre, et l'ennui se faisait sentir.

Une jolie paysanne étant venue dans ma chambre, je la trouve à mon goût, et ne parlant point sa langue, je m'approchai d'elle et je me mis en devoir de lui faire comprendre ce que je ne pouvais lui dire.

Au bruit qu'elle fit en se défendant, le concierge monta, et me dit avec beaucoup de calme :

« Si cette fille vous convient, que n'allez-vous par les voies directes?

— Et quelles sont ces voies?

— Parlez à son père qui est ici, et arrangez-vous à l'amiable.

— Je ne sais pas le polonais; voulez-vous vous en charger?

— Volontiers. Lui donnerez-vous cinquante florins?

— Vous badinez. Si elle est de prime main, je lui en donnerai cent, mais à condition qu'elle sera douce comme un agneau. »

La chose sans doute ne fut pas difficile, car l'hymen furtif eut lieu dès le soir; mais aussitôt que l'opération fut complète, la pauvre pécore s'enfuit comme si on l'avait poursuivie à coups de verges, ce qui me fit juger que, pour la rendre docile, le père avait dû employer la persuasion du gourdin. Je n'en aurais pas voulu, si j'avais pu le deviner.

Le lendemain on vint m'en offrir plusieurs sans me les faire voir.

« Mais où est la fille? que je voie sa figure.

— Que vous importe la figure, me dit le concierge, pourvu que le reste soit intact?

— Apprenez, mon ami, que pour moi le visage est l'essentiel, et que tout le reste n'est que l'accessoire. »

Il ne comprenait point ce langage. On m'en fit voir alors, mais je n'en trouvai pas dont la figure excitât mes désirs.

En général le sexe est laid dans ces contrées ; les beautés y sont des merveilles et les jolies y sont des exceptions rares. Au bout de huit jours d'abondance et d'ennui, je retournai à Varsovie.

C'est ainsi que j'ai vu la Podolie et la Volhynie, qui, peu d'années après, ont été baptisées Gallicie et Lodomérie ; car elles ne pouvaient devenir domaine autrichien sans changer de nom. On dit cependant, et matériellement la chose est croyable, que ces provinces fertiles sont aujourd'hui plus heureuses qu'elles ne l'étaient autrefois.

Je trouvai à Varsovie Mme Geoffrin, qu'on fêtait partout, et qu'on regardait avec étonnement, à cause de la simplicité de sa mise. Pour moi, loin de retrouver partout ces regards amis, je fus non reçu froidement, mais positivement mal reçu.

« Nous ne croyions pas, me disait-on sans façon, vous revoir dans ce pays. Qu'êtes-vous venu y faire?

— Je suis venu payer mes dettes. »

Je trouvais cela révoltant. La palatine de Russie même me paraissait tout autre. On me recevait aux tables où j'étais invité, mais on ne me parlait pas. Cependant la princesse, sœur du prince Adam, me dit d'un ton plein de bonté d'aller souper avec elle. J'y allai avec empressement, et à une table très ronde je me vis en face du

roi, qui ne m'adressa pas une seule fois la parole. Cela ne m'était pas encore arrivé.

Je dînai le lendemain chez la comtesse Oginska, fille du prince Czartoryski, grand chancelier de Lithuanie, et d'une comtesse de Waldstein, femme très respectable qui vécut quatre-vingt-dix ans. Cette dame, pendant le dîner, demanda où le roi avait soupé la veille ; personne n'en savait rien, et je gardai le silence. Au moment où l'on se levait de table, le général Roniker entra, et la palatine lui demanda où le roi avait soupé la veille.

« Chez la princesse Strasnikowa, répondit le général, et M. Casanova y était.

— Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit à table quand j'ai fait cette question ? me dit la comtesse.

— Madame, c'est parce que je suis profondément affligé de m'y être trouvé. Sa Majesté, non seulement ne m'a pas adressé la parole une seule fois, elle ne m'a pas même regardé. Je vois que je suis en disgrâce, et je ne saurais en deviner la raison. »

En sortant de chez Oginski, j'allai présenter mes hommages à la tête profonde du prince Auguste Sulkowsky, qui, après m'avoir très bien reçu à son ordinaire, me dit que j'avais mal fait de retourner à Varsovie, parce que tout le monde avait changé d'avis sur mon compte.

« Qu'ai-je fait ?

— Rien, mais tel est en général le caractère polonais : *inconstant*, *inconséquent*, *emprunté et superficiel : Sarmatarum virtus veluti extra ipsos*[1]. Cette versatilité nous coûtera cher tôt ou tard. Votre fortune était faite : vous avez manqué le moment ; je vous conseille de vous en aller.

— Je m'en irai sans doute ; mais c'est cruel. »

1. Les Sarmates n'ont pas de qualités, ils les affectent.

Rentré chez moi, mon domestique me remit une lettre qu'un inconnu avait laissée à la porte. Je l'ouvre ; elle était sans signature, mais elle portait le caractère de la bienveillance, et je pus deviner qu'elle était d'une personne qui me voulait du bien. On me disait que l'on tenait de la bouche même du roi que Sa Majesté ne me voyait plus avec plaisir à sa cour, parce qu'on lui avait assuré que j'avais été pendu en effigie à Paris pour en être parti furtivement, emportant une grosse somme qui appartenait à la caisse de la loterie de l'École militaire, et qu'en outre j'avais exercé en Italie l'avilissante profession de comédien ambulant.

Voilà des calomnies qu'il est bien facile de répandre et très difficile de confondre dans un pays lointain. Voilà les cours où la haine travaille incessamment, toujours excitée par l'envie. J'aurais voulu pouvoir mépriser ces basses intrigues et partir sur-le-champ ; mais j'avais des dettes et pas assez d'argent pour les payer et me rendre en Portugal, où je croyais trouver des ressources.

Je ne sortais plus et ne voyais que Campioni, qui se montrait plus affligé que moi. J'écrivais à Venise et partout où je croyais pouvoir me procurer des fonds, lorsque le général qui avait été présent à mon duel vint me dire d'un air affligé que le roi me faisait intimer l'ordre de partir de la starostie de Varsovie dans huit jours.

Outré d'un traitement si injuste, je lui dis de répondre au roi que je ne me sentais point disposé à obéir à un ordre de cette espèce, et que, si je partais, je voulais que tout le monde sût que je n'avais cédé qu'à la force.

« Je ne puis me charger de cette réponse, me répliqua le général avec autant de bienveillance que de noblesse. Je dirai au roi que j'ai exécuté l'ordre que j'en ai reçu, et rien de plus. Vous prendrez le parti que vous croirez le plus convenable. »

Bouillant de colère et me souciant fort peu des conséquences, j'écrivis au roi que mon honneur exigeait que je désobéisse à son ordre. Je lui disais :

« Mes créanciers, sire, me pardonneront quand ils sauront que je n'ai quitté la Pologne sans les payer que parce que Votre Majesté m'en a fait sortir par force. »

Comme je pensais au moyen de faire parvenir ma lettre au monarque, je vis paraître le comte Moszczinski. Je me hâtai de lui raconter tout ce qui venait de m'arriver, et après lui avoir lu ma lettre, je lui demandai par quel moyen je pourrais la faire parvenir à Sa Majesté. « Donnez-la-moi, me dit ce seigneur, je la lui remettrai en personne. »

Quand il fut parti, ayant besoin d'aller rafraîchir mes poumons au grand air, je sortis et je trouvai le prince Sulkowski qui ne fut pas étonné de l'ordre que j'avais reçu. Saisissant l'occasion, et comme pour adoucir la dragée que le despotisme me forçait d'avaler, ce prince me raconta en détail ce qui lui était arrivé à Vienne, où l'impératrice Marie-Thérèse lui avait fait signifier l'ordre de partir dans vingt-quatre heures, pour la seule raison qu'il avait fait des compliments à l'archiduchesse Christine de la part du prince Louis de Wurtemberg.

Le lendemain matin, le comte Moszczinski vint me porter mille ducats, en disant que le roi ne savait pas que j'eusse besoin d'argent, et que j'avais bien plus besoin de conserver ma vie ; que c'était pour cette raison que Sa Majesté m'avait envoyé l'ordre de partir, parce qu'en restant à Varsovie et sortant de nuit, même à pied, j'étais exposé à des dangers qu'il me serait impossible d'éviter constamment.

Ces dangers venaient de cinq ou six cartels que j'avais reçus et auxquels je n'avais même pas pris la peine de répondre. Ces gens-là, pour se venger de mon mépris,

pouvaient, de nuit, me faire un mauvais parti, et le roi ne voulait plus avoir des inquiétudes sur mon compte. Le comte Moszczinski me dit en outre que l'ordre que Sa Majesté m'avait envoyé ne me faisait aucun déshonneur, vu la personne qui me l'avait porté, les circonstances, et le temps qui m'avait été prescrit, pour que je pusse partir à mon aise.

La conséquence de tout ce discours fut que, non seulement je donnai ma parole de partir, mais encore que je suppliai le comte de remercier de ma part Sa Majesté de toutes ses bontés et de l'intérêt qu'elle daignait me témoigner.

A ces mots de mon adhésion aux ordres du roi, le généreux Moszczinski m'embrassa, me pria de lui écrire et d'accepter, en souvenir d'amitié, une voiture de voyage, puisque je n'en avais pas. Il m'apprit que le mari de la Binetti était parti avec la femme de chambre de sa femme, en emportant ses diamants, ses bijoux, son linge et jusqu'à son argenterie de table. Il l'a laissée à son mignon le danseur Pic. Ses protecteurs, dont le principal était le prince général, frère du roi, s'étaient cotisés pour lui donner de quoi lui faire oublier le vol de son mari. Il m'apprit aussi que la grande générale de la couronne, sœur du roi, était arrivée de Bialistock, et qu'on espérait que son mari se déciderait enfin à venir à Varsovie. Ce mari était le véritable comte *Branicki*, comme je l'ai dit, et le Branicki, ou plutôt Branecki ou Bragnecki, qui m'avait honoré d'un duel, n'était nullement de sa famille.

Dès le lendemain, je payai mes dettes, environ deux cents ducats, et je me disposai à partir pour Breslau le jour après, avec le comte Clary, chacun dans sa voiture. Ce comte Clary partait sans avoir vu la cour dont il ne se souciait pas : il n'aimait ni la bonne compagnie, ni les femmes comme il faut : il ne lui fallait que des joueurs

et des prostituées. Clary était un de ces hommes en qui le mensonge est devenu première nature; chaque fois qu'ils ouvrent la bouche, on peut leur dire : vous avez menti ou vous allez mentir. S'ils avaient le sentiment de leur abjection, ils seraient fort à plaindre, car ils sont réduits à l'état dégradant de n'être crus de personne, lorsqu'il peut même leur arriver de dire la vérité et qu'il peût être de leur intérêt d'être crus. Ce comte Clary, qui n'était pas parent de la noble famille des Clary de Téplitz, ne pouvait aller ni dans son pays, ni à Vienne, parce qu'il avait déserté la veille d'une bataille. Il était boiteux, mais quand il marchait il ne le paraissait pas, tant il était adroit à cacher cette difformité. S'il n'avait caché que cette vérité, personne ne l'aurait accusé de mensonge, car celui-là ne faisait tort à personne. Il est mort à Venise dans une profonde misère.

Nous arrivâmes à Breslau sans nous arrêter et sans accident. Campioni, qui vint m'accompagner jusqu'à Wartemberg, à soixante lieues de Varsovie, retourna chez lui où l'appelait un tendre attachement. Il vint me rejoindre à Vienne sept mois après. Le comte Clary étant parti de Breslau le lendemain de bonne heure, je pensai à me procurer la connaissance de l'abbé Bastiani, Vénitien célèbre, dont le roi de Prusse avait fait la fortune. Il était chanoine de la cathédrale. Il me reçut avec cordialité et sans façon : nous étions à l'unisson, tous deux également désireux de nous connaître. Il était blond, beau de figure, bien fait, et avait six pieds de hauteur. Je n'ai pas vu de plus bel homme, et en outre il avait beaucoup d'esprit, de la littérature, de l'éloquence, un organe séduisant, beaucoup de gaieté, une bibliothèque nombreuse et bien composée, un bon cuisinier et une excellente cave. Très bien logé au rez-de-chaussée, il logeait au premier une dame dont il aimait beaucoup

les enfants, parce que peut-être il était leur père. Adorateur du beau sexe, il n'était pas exclusif, et faisait volontiers l'amour à la grecque. Sa passion pour un jeune abbé ne m'a pas échappé durant les trois jours que j'ai passés à Breslau, dînant et soupant constamment avec lui. Ce jeune abbé était un comte de Cavalcano qu'il paraissait aimer à l'adoration, car il n'en détachait pas les yeux, et ses regards lançaient des flammes ; mais le jeune homme innocent paraissait ne pas comprendre le chanoine, et celui-ci craignait probablement de compromettre sa dignité en lui déclarant sa passion. Bastiani me fit voir toutes les lettres qu'il avait reçues du roi de Prusse, avant sa promotion au canonicat. Bastiani était fils d'un tailleur de Venise ; s'étant fait cordelier et ayant eu quelque peccadille grivoise à démêler avec les moines, il eut le bonheur de leur échapper par la fuite. Réfugié à La Haye, il y trouva Tron, ambassadeur de Venise, qui lui prêta cent ducats, avec lesquels il se rendit à Berlin, où le roi le trouva digne de son attention. Voilà par quels chemins les hommes parviennent à la fortune! *Sequere Deum.*

La veille de mon départ de Breslau, j'allai, vers les onze heures, chez une baronne pour lui remettre une lettre dont m'avait chargé son fils, officier du roi à Varsovie. M'étant fait annoncer, on me pria d'attendre quelques instants pour laisser à la dame le temps de s'habiller. Je m'assis à côté d'une jeune fille, jolie, bien mise, avec un mantelet et un sac à ouvrage.

Je lui demandai si elle était là comme moi pour attendre la baronne.

« Oui, monsieur, me dit-elle, je viens m'offrir pour gouvernante des trois jeunes filles de madame.

— Gouvernante, à votre âge?

— Hélas! l'âge ne fait rien au besoin. Je n'ai ni père

ni mère. Mon frère est un pauvre lieutenant qui ne peut m'offrir aucun secours ; que voulez-vous que je fasse? Je ne puis subsister qu'en tirant parti de la bonne éducation que j'ai eue.

— Et que gagnerez-vous ?

— Hélas ! cinquante pauvres écus pour m'habiller.

— C'est bien peu.

— On ne donne pas davantage.

— Et à présent où demeurez-vous?

— Avec une tante pauvre, où je gagne à peine ma vie à coudre du matin au soir.

— Si au lieu de devenir gouvernante d'enfants, vous vouliez devenir la mienne, je vous donnerais cinquante écus, non pas par an, mais par mois.

— Moi, votre gouvernante? de votre famille, s'entend ?

— Je n'ai point de famille, je suis seul, et je voyage. Je pars demain à cinq heures du matin pour Dresde, seul dans ma voiture, où il y a place pour vous, si vous voulez. Je demeure à telle auberge. Venez avant mon départ avec votre malle, et nous ferons route ensemble.

— C'est une plaisanterie, et puis je ne vous connais pas.

— Je ne plaisante point; et, quant à me connaître, dites-moi qui de nous deux a le plus de raison de connaître l'autre. Nous nous connaîtrons parfaitement en vingt-quatre heures ; il n'en faut pas davantage. »

Mon sérieux, mon air de candeur convainquirent la fille que je ne badinais pas ; mais elle était tout étonnée. A mon tour, j'étais surpris d'être allé si loin, quand je n'avais d'autre intention que de plaisanter. En voulant persuader ma petite aventurière, je m'étais persuadé moi-même. Cette aventure me paraissait filée dans toutes

les règles d'une sage étourderie, et je me complaisais à voir qu'elle y pensait en jetant de temps en temps les yeux sur moi, comme pour découvrir si je me moquais d'elle. Je croyais deviner ses idées, et j'interprétais tout à son avantage. Je me figurais que le hasard ne nous avait placés en présence que parce que le destin voulait que je devinsse l'instrument de sa fortune. Je ne doutais ni de sa sagesse ni de ses sentiments, car je m'infatuais. Pour achever, je tirai deux ducats et je les lui présentai pour arrhes de son premier mois. Elle les prit timidement, et parut convaincue que je ne lui en imposais pas.

La baronne étant prête, j'entre et je suis accueilli à merveille; mais je ne puis accepter à dîner pour le lendemain, ayant fixé mon départ à la pointe du jour. Après avoir répondu à ces mille questions d'une bonne mère qui parle d'un enfant chéri, je pris congé de cette respectable dame, et en sortant je ne fis pas attention que la fille n'était plus à la place où je l'avais laissée un instant auparavant. Je passai la journée avec le chanoine, faisant bonne chère, jouant à l'hombre, buvant sec et parlant filles ou littérature. Le lendemain tout est prêt à l'heure fixe, je monte en voiture et je pars, ne pensant aucunement à mon affaire de la veille. Nous n'avions pas fait deux cents pas que le postillon arrête, un paquet de hardes tombe dans ma voiture, et voilà la gouvernante. Je l'accueille bien, trouvant l'aventure délicieuse, je la fais asseoir en l'embrassant, et nous nous mettons en route.

Dans le chapitre qui suit, mon lecteur fera connaissance plus ample avec ma nouvelle capture; pour le moment, qu'il veuille bien rouler paisiblement sur la route de Dresde, tandis que je supporterai sans me plaindre les cahots à côté d'un arbre dont les fruits me seront peut-être un peu amers.

CHAPITRE X

Mon arrivée à Dresde avec Maton — Présent qu'elle me fait. — Leipzig. — La Castelbajac. — Schwerin. — Retour à Dresde et mon départ. — Prague. — Mon arrivée à Vienne. — Guet-apens de Pocchini.

En me voyant seul dans ma voiture avec une belle fille qui se trouvait là comme tombée des nues, je me figurais être le ministre très respectable de sa destinée. Ce ne pouvait être que son génie tutélaire qui l'avait mise entre mes mains, car je me sentais très disposé à lui faire tout le bien qu'il me serait possible. Mais était-ce à mon bon ou à mon mauvais génie que je la devais? Je me faisais cette question et je laissais naturellement au temps à me répondre. Ce que je savais, c'est que j'allais mon train dans la vie, sans modifier mes habitudes et sans vouloir réfléchir que je commençais à n'être plus ce qu'on appelle jeune, et que le suffrage à vue, que j'avais tant possédé, commençait à ne plus être de mon domaine.

Je savais, à n'en pas douter, que ma nouvelle compagne, pour peu d'esprit qu'elle eût, ne pouvait s'être aventurée avec moi que bien décidée à être avec moi d'une complaisance sans bornes; mais cela ne me suffisait pas. Le lecteur sait que ma folie était de vouloir être aimé; pour moi, le bonheur était à ce prix; le reste n'était que jouissance passagère; or, comme depuis Zaïre je n'avais eu que de ces jouissances, mon imagination se forgeait déjà un amour dans toutes les règles.

Je sus bientôt que ma compagne s'appelait Maton :

c'était son nom de famille, et je ne fus pas curieux de connaître le saint ou sainte que sa marraine lui donna pour patron aux fonts baptismaux. Je lui demandai si elle écrivait le français aussi bien qu'elle le parlait, et elle me fit voir une lettre de sa façon. Je fus certain alors qu'elle avait reçu une éducation soignée, et j'avoue que cela me fit plaisir, car, sans m'en rendre compte, je crois, cette circonstance relevait le prix de ma nouvelle conquête. Elle me dit qu'elle était partie de Breslau, non seulement sans dire adieu à personne, mais encore sans prévenir sa tante et sa cousine qu'elle ne reviendrait peut-être plus.

« Et vos effets?

— Mes effets! ils ne valaient pas la peine d'être ramassés. Tout mon avoir est dans ce petit paquet, qui ne contient qu'une chemise, une paire de bas, quelques mouchoirs et des chiffons.

— Que dira votre amant?

— Hélas! je voudrais qu'il pût dire quelque chose, mais je n'en ai pas.

— Cela paraît incroyable.

— J'en ai eu deux : le premier était un coquin qui me séduisit en abusant de mon inexpérience et qui m'abandonna quand je n'eus plus rien de nouveau pour lui; le second était honnête homme, mais pauvre lieutenant et sans espérance de grand avancement. Il ne m'a pas abandonnée, mais on l'a placé dans un régiment qui est à Stettin, et depuis lors....

— Et depuis lors?

— Nous étions trop pauvres pour nous écrire, et nous avons dû prendre notre parti en silence. »

Cette histoire me semblait toute naturelle, et je concevais que Maton pouvait n'être partie avec moi que pour chercher fortune, ou quelque chose de mieux que

ce qu'elle avait, ce qui ne devait pas être difficile à trouver. Elle avait vingt-cinq ans, et comme elle n'était jamais sortie de Breslau, elle devait être curieuse de voir comment était fait le reste de la terre et charmée de commencer par Dresde. Je ne me dissimulais point la sottise que j'avais faite en me chargeant d'un tel fardeau, car cette fille allait me coûter beaucoup d'argent; mais il me semblait que j'étais excusable, puisqu'en lui proposant de venir avec moi, il y avait cent contre un à parier qu'elle n'aurait pas accepté ma proposition. Enfin, pour chasser toute idée importune, je me félicitais de me retrouver en possession entière d'une jolie fille dont je ne pouvais tarder de connaître tout le mérite, et je pris la résolution de ne rien entreprendre durant le voyage, voulant voir si ses qualités morales m'en rendraient amoureux, indépendamment de ses formes physiques. A l'entrée de la nuit, jugeant que je serais bien logé à la poste, je m'y arrêtai. Maton, qui mourait de faim et qui n'avait pas osé me le dire, mangea d'un appétit à faire plaisir; mais, n'étant pas accoutumée au vin, elle allait s'endormir à table, si je ne l'avais priée de se coucher, ce qu'elle fit en me demandant mille excuses et en m'assurant que cela ne lui arriverait plus. Riant et l'encourageant, je restai à table, sans même me tourner pour voir si elle se couchait déshabillée ou non. Je me couchai peu d'instants après, et à cinq heures j'étais sur pied pour commander les chevaux et le café. Maton s'était couchée toute vêtue et dormait profondément, suant à grosses gouttes. Je l'éveillai et lui dis qu'une autre fois elle devait se coucher à son aise, parce que sa santé pourrait souffrir de cet état de gêne et de chaleur.

S'étant levée ayant à peine les yeux ouverts, elle sortit, pour se laver sans doute, et revenant fraîche et sé-

millante, elle me souhaita le bonjour et me demanda si je voulais l'embrasser. « Avec bien du plaisir », lui dis-je. Puis je la pressai de déjeuner, parce que je désirais arriver à Dresde le soir même.

Il n'en fut pas ainsi pourtant, car, une réparation à la voiture m'ayant fait perdre cinq heures, force me fut de coucher en route. Maton se coucha déshabillée, et j'eus la constance de ne pas la regarder.

Arrivé à Dresde, je me logeai à l'hôtel de Saxe, dont je pris tout le premier. Ma mère était à la campagne, je m'y rendis, et la chère femme fut tout heureuse de me voir, avec mon bras en écharpe, car cela faisait tableau. Je vis ensuite mon frère Jean et sa femme, Thérèse Roland, Romaine, que j'avais connue avant lui, et qui me fêta beaucoup. Je vis aussi ma sœur, femme de Pierre-Auguste ; ensuite j'allai, avec mon frère, présenter mes hommages au staroste, comte de Brühl, et à son épouse, fille du palatin de Kiovie, qui fut enchantée d'entendre des nouvelles de sa famille. Je fus fêté partout, et partout je dus raconter l'histoire de mon duel. J'avoue, au reste, que je ne me faisais pas prier, car j'en étais vain.

On tenait à cette époque les états à Dresde, et pendant la minorité de l'électeur, Frédéric-Auguste, le prince Xavier, l'aîné de ses oncles, était régent du pays.

Le soir même j'allai à l'Opéra-Italien, où il y avait une banque de pharaon. Je me mis à jouer avec prudence, car toute ma richesse consistait en huit cents ducats.

A mon retour, on nous servit un bon souper, et Maton me plut par son appétit et par son amabilité. Quand nous eûmes fini, je lui demandai avec tendresse si elle voulait partager mon lit, et du ton le plus affectueux elle me répondit qu'elle était à moi sans réserve. Ainsi, après une nuit de volupté, nous nous levâmes les meilleurs amis du monde.

Je passai toute la matinée à lui commander tout ce qui lui était nécessaire pour sa toilette, et c'était tout, car elle n'avait rien. J'eus beaucoup de visites, et toutes désiraient que je les présentasse à Maton, que je tenais close dans sa chambre, répondant à tout le monde que comme cette fille n'était que ma gouvernante et non ma femme, je ne pouvais pas avoir l'honneur de la leur présenter. Aussi avait-elle la consigne de ne laisser entrer personne quand je n'y étais pas. Elle travaillait dans sa chambre au linge que je lui avais acheté, aidant la couturière que je lui avais donnée. Pourtant, ne voulant pas en faire une esclave, je la menais promener quelquefois hors de Dresde dont les environs sont charmants; alors elle pouvait parler librement aux personnes de ma connaissance que nous rencontrions.

Cette réserve de ma part, réserve qui dura tous les quinze jours que cette fille demeura avec moi, commença à piquer tous les jeunes officiers de Dresde, et principalement le comte de Bellegarde, qui n'était pas accoutumé à trouver une fille à son goût et d'en avoir le démenti quand il voulait s'en donner la peine. Jeune, beau, hardi, effronté même et généreux, il vint un jour dans ma chambre au moment où je me mettais à table, et me demanda à dîner. Je ne pouvais ni lui refuser ni faire retirer Maton. Pendant tout le dîner, il l'agaça par mille gentillesses et des bons mots à la militaire, sans pourtant sortir des bornes d'une stricte courtoisie. Maton se conduisit très bien, sans faire la bégueule, mais sans s'écarter du respect qu'elle me devait et qu'elle se devait à elle-même.

Ayant l'habitude de faire la sieste, je priai, sans façon, le comte de s'en aller une demi-heure après que nous fûmes sortis de table. Il me demanda en riant si mademoiselle la faisait aussi, et je lui dis que nous avions la

coutume de la faire ensemble toutes les fois que l'envie nous en prenait, et que ce jour-là ce serait probablement le cas. Prenant alors son épée et son chapeau, il me pria à dîner chez lui pour le lendemain avec Maton. « Je ne la mène nulle part, lui dis-je, mais vous êtes le maître de venir dîner chaque jour à la fortune du pot, et vous êtes sûr de nous trouver ensemble. »

A ce refus, auquel il ne sut que répondre, il partit, sinon fâché, au moins très froid.

Ma mère étant revenue de la campagne, j'allai la voir le lendemain ; elle demeurait au troisième dans une maison peu éloignée de mon auberge et, de sa fenêtre, je voyais l'*erker*, espèce de lanterne à l'espagnole, de l'appartement que j'occupais. M'y étant placé par hasard et portant, sans intention, ma vue vers mon logement, j'aperçus Maton à l'*erker* ; elle était debout, travaillant et parlant à M. de Bellegarde qui était à la fenêtre d'une chambre près de celle de l'*erker*. Cette fenêtre était celle d'une chambre de la même auberge, contiguë à mon logement, mais qui n'en faisait point partie. Cette découverte m'amusa ; je connaissais le pays, et je ne craignis pas le sort du cocu malgré lui. J'étais certain de n'avoir pas été vu, et je ne voulais pas que le beau comte glanât sur mon domaine : j'étais jaloux, mais de l'esprit, et non du cœur.

Je rentrai pour dîner ; j'étais fort gai, et Maton aussi. Faisant tomber la conversation sur Bellegarde, je lui dis que je le croyais amoureux d'elle.

« Il est comme tous les officiers, enjôleur de filles, et je ne le crois pas plus amoureux de moi que de toute autre.

— Quoi ! est-ce qu'il n'est pas venu ce matin pour me faire une visite ?

— Non, et s'il était venu, la petite serait allée lui

ouvrir la porte pour lui dire que vous n'y étiez pas.

— Mais quand on a défilé la parade, est-ce que tu ne l'as pas vu se promener sous mes fenêtres ?

— Non. »

Il ne m'en fallut pas davantage pour les savoir d'intelligence. Maton dissimulait, et je me voyais joué en vingt-quatre heures, si je n'y mettais bon ordre. Sans doute c'était une trahison qui, à mon âge, n'aurait pas dû m'étonner ; mais mon esprit, ou plutôt mon amour-propre ne s'était pas encore familiarisé avec cette possibilité.

Dissimulant, conservant ma bonne humeur, je fis à la perfide quelques caresses après dîner, puis je sortis, j'allai au théâtre, et ayant joué assez heureusement, je rentrai chez moi au second acte : il faisait encore jour. Le garçon était sur la porte ; je lui demande si, au premier, il y avait d'autres chambres que celles que j'occupais.

« Il y en a deux autres qui donnent sur la rue

— Dites à votre maître que je les prends.

— Elles sont occupées depuis hier soir.

— Par qui ?

— Par un officier suisse qui doit y souper ce soir en nombreuse compagnie. »

Je n'en dis pas davantage, pour n'éveiller aucun soupçon. Je m'étais assuré que rien n'était si facile que de passer de la fenêtre de la chambre qu'occupait Bellegarde dans l'*erker*. Outre cela, il y avait dans la chambre une porte de communication qui donnait dans celle où couchait la belle, avec la fille de service, quand je n'avais pas envie de l'avoir près de moi. Cette porte était fermée au verrou de notre côté ; mais, Maton étant d'intelligence, c'était un triste moyen de sécurité.

Je monte doucement, et, trouvant Maton assise au bal-

con ou *erker* à prendre le frais, je lui dis, après quelques détours, que je voulais changer de chambre. « Tu prendras la mienne, lui dis-je, et je viendrai occuper celle-ci, où je pourrai quelquefois faire une lecture et voir passer le monde. » Elle trouva mon idée heureuse, et me dit que cela lui était d'autant plus agréable que nous aurions tous deux la même jouissance, si je lui permettais d'y venir travailler quand je serais dehors.

A cette réponse, je reconnus Maton pour aussi fine que moi, et je cessai de l'aimer, persuadé que j'étais sa dupe, ou que, tôt ou tard, je ne pouvais manquer de le devenir.

Je fis opérer à l'instant le changement, et puis nous soupâmes gaiement, plaisantant, riant ; de sorte que, malgré sa finesse et sans doute aussi malgré son expérience, Manon ne s'aperçut de rien.

Resté seul dans ma nouvelle chambre, j'entendis bientôt la voix de Bellegarde et de ses joyeux compagnons. J'allai m'établir à l'*erker*, mais les rideaux de la chambre voisine étaient tirés, ce qui devait me démontrer qu'il n'y avait point de complicité. Je n'en fus pas la dupe, et je sus par la suite que Mercure avait averti Jupiter qu'Amphitryon avait changé de chambre.

Le lendemain, un grand mal de tête, auquel je n'étais pas sujet, me força de passer la journée à la maison. Je me fis saigner, et ma bonne mère, qui vint me tenir compagnie, dîna avec Maton. Ma mère avait un faible pour cette fille ; elle m'avait souvent prié de la lui envoyer pour lui tenir compagnie, et j'avais eu le bon esprit de n'y point consentir. Le lendemain, ne me trouvant guère mieux, je pris médecine, et dès le soir je me vis avec effroi attaqué d'une affreuse maladie. C'était un présent de Maton car depuis Léopol, je n'avais connu qu'elle.

Je passai une nuit agitée par la colère, et, m'étant levé à la pointe du jour, j'entrai dans sa chambre et, l'ayant découverte subitement, je vis tout ce que l'on peut se figurer de plus dégoûtant. La misérable m'avoua qu'elle était infectée depuis six mois ; puis elle ajouta qu'elle avait espéré ne pas me communiquer son mal, ayant soin de bien se laver chaque fois qu'elle prévoyait que j'aurais affaire à elle.

« Malheureuse ! tu m'as empoisonné ; mais tout le monde doit l'ignorer, puisque c'est bien par ma très grande faute et que j'en suis tout honteux. En attendant, lève-toi, et tu verras combien je suis bon. »

Elle se lève, et je fais mettre dans une malle toutes les hardes dont je l'avais pourvue. Cela fait, je dis à mon domestique d'aller à une autre auberge louer une petite chambre pour elle. Cela fut bientôt trouvé, et, dès qu'il fut venu me l'annoncer, lui ayant dit d'attendre mes ordres dans l'antichambre, je signifiai à Maton d'aller sans retard habiter sa nouvelle demeure, ne voulant plus avoir le moindre rapport avec elle. Je lui donnai cinquante écus, dont je me fis faire une quittance motivée, spécifiant la raison pour laquelle je la chassais et portant expressément que, sous aucun prétexte, elle ne pouvait faire aucune prétention sur moi. Ces conditions étant très humiliantes, elle voulut les adoucir ; mais elle s'y soumit quand je lui dis que j'étais déterminé à la mettre à la porte sans le sol, et aussi nue que je l'avais prise.

« Que ferai-je ici où je ne connais personne ?

— Si vous voulez retourner à Breslau où j'ai eu le malheur de vous prendre, je vous y ferai aller à mes frais. »

Comme elle ne répondit point, je l'envoyai, elle et ses hardes, à sa nouvelle chambre, lui tournant le dos, lorsqu'elle se jeta à genoux dans l'espérance de m'émouvoir.

Je fis cette expédition sans éprouver le moindre sentiment de pitié ; car ce que cette fille m'avait fait et ce qu'elle était sur le point de faire, me la montraient comme un monstre qui, d'une manière quelconque, m'aurait coûté la vie.

Je quittai l'auberge le jour suivant et je pris en garni et pour six mois, le premier étage de la maison où logeait ma mère, et je fis mes dispositions pour arracher de mon corps le venin que l'infâme Silésienne y avait infusé. Tous ceux qui me voyaient me demandaient ce que j'avais fait de ma gouvernante, et je leur répondais que, n'ayant plus besoin de ses services, je lui avais donné son congé, sans plus m'embarrasser d'elle.

Huit jours après, mon frère Jean vint m'apprendre que le comte de Bellegarde et cinq ou six autres jeunes gens de ses amis étaient entre les mains du médecin, tant Maton les avait bien traités dans ce peu de jours.

« Je les plains, mais c'est leur faute, lui dis-je, pourquoi s'y sont-ils exposés ?

— Une fille venue à Dresde avec toi !

— Et que j'ai chassée. Il me suffit qu'ils n'aient pas réussi à la connaître pendant qu'elle était encore avec moi. Dis à ces messieurs que s'ils se plaignent de moi, ils ont tort, et plus grand tort encore de publier leur honte. Qu'ils apprennent à être sages, et qu'ils tâchent de se faire guérir en silence. Sans cela, les gens sensés se moqueront d'eux. N'es-tu pas de mon avis ?

— Cette aventure ne te fait pas honneur.

— Je le sais bien, aussi je ne m'en vante pas, et ne suis pas assez sot pour la crier sur les toits. Tes messieurs doivent être de francs étourdis, car ils auraient dû penser que j'ai dû avoir de fortes raisons pour renvoyer cette fille si subitement, et par conséquent se tenir sur

leurs gardes. Ils méritent le mal qu'elle leur a fait, et je souhaite qu'il leur serve de bonne leçon.

— Ils sont tout étonnés que tu te portes bien.

— Va les consoler et dis-leur que je suis aussi mal traité qu'eux, mais que je n'en dis rien, parce que je ne suis pas curieux de passer pour un sot. »

Mon pauvre Jean, se voyant lui-même convaincu de sottise, ne dit mot et s'en alla. Je me mis à un régime sévère, et à la mi-août j'eus le bonheur de me retrouver en parfaite santé.

Vers cette époque, la princesse, sœur du prince Adam Czartoryski, vint à Dresde et logea chez le comte de Brühl. J'eus l'honneur de lui faire ma cour, et je sus de sa bouche que son royal cousin avait eu la faiblesse de s'en laisser imposer par la calomnie. Je lui dis que j'étais de l'avis de l'Arioste, qui dit que les vertus ne sont estimables que sous le voile de la constance. « Vous êtes-vous aperçue, princesse, que la dernière fois que j'ai soupé chez vous avec Sa Majesté, elle se plut à faire semblant de ne pas me voir? Je plains le monarque qui dans une pareille circonstance devient indigne de l'estime du philosophe. Votre Altesse va maintenant à Vienne et elle ira à Paris l'année prochaine ; elle me verra dans ce pays-là, et vous pourrez écrire au roi votre cousin que Votre Altesse ne m'y aurait pas vu si l'on m'y eût pendu en effigie. »

La foire de septembre étant belle à Leipsick, j'y allai afin de regagner mon embonpoint à force de manger des alouettes, qui y sont très renommées, et à juste titre. Ayant joué à Dresde avec une sage réserve, quoique toujours pontant, j'avais gagné quelques centaines de ducats, de sorte que je partis pour Leipsick avec une lettre de crédit de trois mille écus de Saxe sur le banquier Hoffman, qui me fit connaître un homme d'esprit,

octogénaire et président des mines de l'Électorat. Ce fut de ce respectable vieillard que j'appris une chose de peu d'importance, il est vrai, mais cependant fort remarquable, parce que tous les Russes l'ignorent, c'est que l'impératrice Catherine II, que toute la Russie et tous ceux qui l'ont vue ont crue brune, et même avec des cheveux très noirs, était blonde. Ce président, qui depuis l'âge de sept ans l'avait vue tous les jours à Stettin jusqu'à l'âge de dix ans, me dit que l'on commença alors à peigner la jeune princesse avec des peignes de plomb et à les oindre d'une certaine composition propre à noircir les cheveux. On en agissait ainsi, parce que dès l'âge de dix ans Catherine était déjà désignée comme l'épouse future du duc de Holstein, qui fut le malheureux Pierre III. Les Russes étant généralement blonds, la cour faisait tout pour que la famille régnante fût brune. Je doute qu'on y parvienne, si ce n'est par le mélange naturel des races.

Je rapporterai ici une aventure que j'eus à Leipsick et dont je me souviens toujours avec plaisir. La princesse d'Aremberg, étant arrivée de Vienne et logeant au même hôtel que moi, eut la fantaisie d'aller courir la foire sans être connue. Comme elle avait une grande suite, elle se fit représenter par une de ses femmes, et elle se mêla aux personnes qui avaient l'air de suivre la fausse princesse. Je suppose que mes lecteurs savent que la princesse était fort jolie, qu'elle avait beaucoup d'esprit et qu'elle avait fait les délices de l'empereur François I^er^

Ayant été informé de cette mascarade, je sortis de l'hôtel en même temps qu'elle, et, lorsque la princesse pour rire s'arrêta devant une boutique pour examiner les bijoux qui y étaient étalés, je m'approchai de la feinte suivante, qui ne me connaissait pas, et, la traitant sans façon, comme on traite une femme de chambre, je lui

demandai s'il était vrai que ce fût là — en montrant la prétendue princesse, — la célèbre princesse d'Aremberg.

« Sans doute, c'est elle.

— J'ai de la peine à le croire, car elle n'est pas jolie, et puis elle n'a pas la tournure et les traits d'une princesse.

— C'est qu'apparemment vous ne vous connaissez pas en princesses.

— Ce ne serait pas faute d'en avoir vu ; mais pour vous prouver que je m'y connais, je vous dirai que c'est vous qui devriez être la princesse, car je donnerais volontiers cent ducats pour passer la nuit avec vous.

— Cent ducats ! Vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Essayez. Je loge au même hôtel que vous, et si vous trouvez le moyen, je ferai le présent d'avance, mais dès que je serai sûr de vous tenir, car je n'aime pas les attrapes.

— Fort bien. Ne dites rien et tâchez de me parler avant ou après souper. Si vous avez le courage de braver quelques risques, nous passerons la nuit ensemble.

— Comment vous appelez-vous ?

— Caroline. »

Bien sûr qu'il n'en serait rien, mais charmé d'avoir amusé la princesse et de lui avoir fait connaître qu'elle me plaisait, je me décidai à jouer le rôle d'ignorant que j'avais si heureusement commencé. Vers l'heure du souper, je me mis à rôder devant l'appartement de la princesse, m'arrêtant trois ou quatre fois devant la chambre où se tenaient les femmes de chambre, quand l'une d'elles vint me demander si je cherchais quelque chose.

« Je désirerais voir une de vos camarades que j'ai eu le plaisir d'entretenir un instant à la foire.

— C'est sans doute Caroline ?

— Oui.

— Elle sert la princesse à table, mais elle sortira dans une demi-heure. »

J'allai passer cette demi-heure dans ma chambre, puis je revins croquer le marmot. Bientôt la même personne à laquelle j'avais parlé vint me dire de me tenir dans un cabinet qu'elle me montra, m'annonçant que Caroline ne tarderait pas à venir m'y trouver. J'entre dans le cabinet qui était obscur, petit et incommode, et bientôt j'y suis rejoint par une femme. J'étais sûr que cette fois c'était la vraie Caroline ; mais je jouai mon personnage.

A peine entrée, elle me prend par la main, me disant que je n'avais qu'à me tenir là, et qu'elle viendrait me trouver dès que sa maîtresse serait couchée.

« Et sans lumière ?

— Oh ! pour cela, oui, sans lumière, car les gens de la maison, qui vont et viennent, s'apercevraient qu'il y a du monde ici, et je ne veux pas de cela.

— Mais sachez, charmante Caroline, que sans lumière, je n'ai point d'âme. D'ailleurs cet endroit n'est pas propre à y passer cinq ou six heures. Faites une chose ; la première chambre au-dessus est la mienne. J'y serai seul, et je vous jure que personne ne viendra chez moi ; montez-y et vous me rendrez heureux. J'ai ici les cent ducats.

— C'est impossible. Je n'oserais pas monter pour un million.

— Alors tant pis pour vous, car je ne resterais pas dans ce trou, où il n'y a qu'une chaise, pour un million et demi. Adieu, belle Caroline.

— Attendez, laissez-moi sortir la première. »

La finette sortit vite ; mais, aussi avisé qu'elle, je la tins par un pan de sa robe, de sorte qu'elle ne put

réussir à fermer la porte sur elle. Nous sortîmes donc ensemble, et je la quittai à sa porte, lui disant :

« Adieu, Caroline, souvenez-vous que l'attrape n'était pas mûre. »

J'allai me coucher extrêmement satisfait de cette mascarade. Il était évident qu'on voulait me faire passer la nuit dans un trou, pour me punir d'avoir osé proposer cent ducats à la maîtresse d'un empereur, et que la princesse dut se mordre les lèvres d'avoir manqué son coup.

Le surlendemain à midi, au moment où je marchandais une paire de manchettes de dentelle, la princesse d'Aremberg entra dans la boutique avec le comte de Zinzendorff, que j'avais connu à Paris, chez la *Caramacchi*, il y avait de cela douze ans. A l'instant où je me retirais pour faire place à la princesse, le comte, me remettant, m'adressa la parole et me demanda si je connaissais ce Casanova qui s'était battu il y avait six mois.

« Hélas ! monsieur le comte, c'est moi-même ; mon bras en écharpe en est encore une suite.

— Je vous en fais mon compliment, mon cher : mais l'histoire de ce duel doit être curieuse. »

En achevant ces mots, le comte me présente à la princesse, en lui demandant si elle avait entendu parler de mon duel.

« Oui, j'en ai su quelque chose par les gazettes. C'est donc monsieur qui en est le héros ! Je suis enchantée de faire votre connaissance. »

La princesse m'adressa ces paroles avec beaucoup de bienveillance, mais avec ce calme de dissimulation parfaite que l'on n'apprend bien qu'à la cour : elle ne fit aucunement semblant de me reconnaître, et, comme de raison, j'imitai de tout point sa réserve.

L'après-dîner, ayant fait ma visite au comte, il me pria d'entrer avec lui chez la princesse, qui serait charmée

d'entendre de ma bouche le récit de ma singulière aventure, et je le suivis avec beaucoup de plaisir. La princesse, très attentive à ma narration, joua toujours la princesse, et ses femmes de chambre ne me regardèrent pas. Elle partit le jour après, et mon aventure n'alla pas plus loin.

Vers la fin de la foire, je reçus la visite fort inattendue de la belle Castelbajac. J'allais me mettre à table pour manger seul et voluptueusement une douzaine de belles alouettes et puis me coucher, quand cette dame fit son apparition.

« Eh quoi ! madame, vous ici ?

— Hélas ! oui, et pour mon grand malheur. J'y suis depuis trois semaines ; je vous ai vu vingt fois et nous vous avons toujours évité.

— Qui, nous ?

— Schwerin.

— Il est ici ?

— Ici et en prison pour une lettre de change très fausse qu'il a escomptée, et je ne sais pas ce qu'on fera de ce malheureux. Il aurait dû s'enfuir, mais il semble qu'il veuille absolument se faire pendre.

— Et vous avez passé avec lui tout le temps depuis que vous êtes partie d'Angleterre? Il y a trois ans de cela.

— Précisément. Volant, friponnant, trompant partout et prenant la fuite. Il n'y a pas au monde de femme aussi malheureuse que moi.

— De combien est la fausse lettre de change ?

— De trois cents écus. Oubliez tout, monsieur Casanova ; faites une action héroïque ; délivrez ce malheureux de la potence ou des galères, et moi de la mort ; car je me tuerai.

— Je le laisserai pendre, madame, car il a tenté de me mener à la potence avec ses faux billets de banque ;

mais je vous avoue que vous me faites pitié. C'est si vrai que je vous invite à venir à Dresde avec moi après-demain, et que je vous promets trois cents écus aussitôt que la justice aura fait subir à ce coquin la punition qu'il mérite. Je ne comprends pas qu'une femme comme vous puisse être devenue amoureuse d'un homme qui n'a ni figure, ni esprit, ni talent, ni fortune, car tout son bien consiste dans le nom de Schwerin.

— Hélas ! je vous avouerai à ma honte que je ne l'ai jamais aimé. Depuis que l'autre coquin, Castelbajac, qui, par parenthèse, n'a jamais été mon époux, me l'a fait connaître, je n'ai vécu avec lui que forcée, souvent attendrie par ses larmes et émue par son désespoir. Si le sort m'avait offert un honnête homme auquel j'eusse pu m'attacher légitimement, j'aurais de grand cœur abandonné ce malheureux qui, tôt ou tard, sera la cause de ma mort.

— Où logez-vous ?

— Maintenant nulle part, car on m'a mise dans la rue après m'avoir dépouillée de tout. Ayez pitié de moi ! »

En disant ces mots, l'infortunée se jeta à mes genoux en fondant en larmes. J'en fus vivement ému. Le garçon de l'auberge était là, tout ébahi de voir cette scène et attendant que je lui disse de sortir. Cette femme était, sans contredit, une des plus belles de France et pouvait avoir vingt-six ans. Elle était femme d'un pharmacien de Montpellier et avait eu le malheur de se laisser séduire par Castelbajac. A Londres, elle n'avait produit aucun effet sur moi, parce qu'alors j'étais trop épris d'un autre objet ; mais elle avait tout ce que l'on peut désirer pour plaire.

Je la relevai, lui disant que j'étais très disposé à la secourir, mais que je voulais qu'elle se tranquillisât et même qu'elle soupât avec moi. Le sommelier, sans le

lui dire, mit un second lit dans ma chambre, ce qui me donna envie de rire.

Cette pauvre femme, mangeant de grand appétit, malgré sa douleur, me rappela la Matrone d'Éphèse. Quand elle eut bien soupé, je lui donnai à choisir, ou de ne rien faire pour elle et de la laisser à Leipsick abandonnée à son sort, ou de tâcher de ravoir tous ses effets, de la mener avec moi à Dresde, de l'entretenir de tout le nécessaire, et de lui compter cent ducats d'or lorsque je serais certain qu'elle ne les donnerait pas au misérable qui l'avait réduite au piteux état où je la voyais.

Elle ne pensa pas longtemps au parti qu'elle devait prendre. Elle me dit qu'en restant à Leipsick elle ne prévoyait pas de pouvoir devenir utile au malheureux faussaire, ni de pouvoir exister elle-même vingt-quatre heures ; car elle n'avait pas le sol. Elle devait ou demander l'aumône ou se prostituer, et elle ne saurait se résoudre ni à l'un ni à l'autre. « Enfin, ajouta-t-elle, si vous me donniez les cent ducats dans ce moment et que je m'en servisse pour tirer ce malheureux de prison, je n'en serais pas moins dans la misère, sans savoir comment partir ni où aller. J'accepte donc vos offres généreuses et vous pouvez compter sur ma reconnaissance. »

Je l'embrassai en lui promettant de faire en sorte de ravoir ses effets, séquestrés chez son hôte, et puis je l'engageai à s'aller coucher, car elle avait besoin de repos.

« Je prévois, me dit-elle, que soit par goût ou par politesse, vous voudrez vous approcher de moi et exiger des faveurs que je serais heureuse de vous accorder autant par goût que par reconnaissance ; mais je reconnaîtrais mal votre générosité, si je ne vous faisais connaître dès cet instant la position humiliante dans laquelle

je me trouve. Tenez, voyez mon linge, et jugez en quel état m'a mise le misérable que je puis abandonner sans regret, quoiqu'il me fasse compassion. »

Réfléchissant à la maladie dont j'étais à peine guéri, et voyant que j'aurais pu m'infecter de nouveau, je me frappai la tête, et trouvant généreuse et délicate l'action de cette femme, je l'en remerciai, en l'assurant que je saurais lui en témoigner ma gratitude.

Cette Française, malgré sa faute, avait des sentiments et un excellent cœur : c'était un mauvais présent que lui avait fait la nature et auquel elle était redevable de tous ses malheurs.

Dès le lendemain je trouvai un courtier honnête homme qui, après avoir connu l'affaire en détail, se chargea d'arranger avec l'hôte la restitution des effets appartenant à la Castelbajac, moyennant une indemnité raisonnable. L'affaire fut conclue pour soixante écus de Saxe, et, dans l'après-midi, la pauvre femme fut en possession de tous ses effets, qu'elle avait cru ne jamais revoir. Sa gratitude semblait s'exhaler par tous les pores, et elle déplorait l'état malheureux qui l'empêchait de m'en donner des preuves.

Cela est dans la nature ; une femme remplie de sentiments croit ne pouvoir rien faire de mieux envers un homme qui lui a fait du bien que de se donner à lui sans réserve. Je crois qu'un homme pense autrement, et la raison en est fort simple ; c'est que nous sommes faits pour donner et la femme l'est pour recevoir.

Le lendemain, un peu avant notre départ, le courtier vint nous dire que le banquier que Schwerin avait trompé venait d'envoyer à Berlin un exprès pour demander au ministre si le roi de Prusse trouverait mauvais que l'on procédât avec toute la rigueur de la justice contre le comte Schwerin.

« Voilà, s'écria la Castelbajac, le coup mortel que ce malheureux redoutait le plus. C'en est fait de lui. Le roi payera ses dettes, mais il ira finir ses jours à Spandau. Que n'y était-il il y a quatre ans ! »

Elle partit avec moi heureuse et reconnaissante, et mon apparition à Dresde avec cette nouvelle société causa beaucoup de surprise. Elle n'avait pas l'air d'une fille, comme Maton ; elle était présentable, avait bon ton, l'air imposant et modeste : je lui donnai le nom de comtesse de Blasin : je la présentai à ma mère, à mes parents, et je la mis dans ma plus belle chambre. Ayant fait appeler le chirurgien qui m'avait traité, je lui fis faire le serment de ne jamais parler de l'état de la comtesse et de dire qu'il continuait à venir pour moi. Je la conduisais au théâtre, et, me montrant avec elle en public, je me plaisais à lui faire jouer un personnage de distinction. Un traitement doux et bien suivi lui rendit la santé en assez peu de temps. A la fin de novembre, elle se trouva si bien, qu'elle se crut en état de me rendre heureux.

La noce fut secrète et douce ; et, comme présent de mariage, je reçus, le jour suivant, la nouvelle que le roi de Prusse avait payé les dettes de Schwerin, et que ce mauvais sujet avait été conduit à Berlin sous bonne escorte. Il est encore à Spandau, s'il n'y est pas mort.

Le temps était venu où je devais payer cent ducats à la belle, dont j'étais devenu vraiment amoureux ; car elle était à la fois douce, belle et sage. Je lui dis franchement que mes intérêts exigeaient que j'allasse en Portugal et que je ne pouvais pas y aller, accompagné d'une belle femme, sans nuire à la fortune que je m'attendais d'y trouver. J'ajoutai qu'en outre mes moyens ne me permettraient pas de fournir à la dépense d'un voyage à deux aussi long.

La Castelbajac avait trop de preuves de mon amour

pour croire que je fusse las d'elle et que je désirasse m'en défaire pour vivre avec une autre. Elle me dit, avec beaucoup d'amitié, qu'elle me devait tout et que je ne lui devais rien ; mais que, si je voulais mettre le comble à mes bienfaits, je lui donnerais les moyens de retourner à Montpellier.

« J'y ai des parents, me dit-elle, et j'en serai bien reçue, et j'espère pouvoir retourner avec mon mari. Je suis l'enfant prodigue, je trouverai en lui le bon père. »

Je lui donnai ma parole de lui faciliter les moyens de rentrer dans sa patrie

Vers la mi-décembre, je quittai Dresde avec Mme Blasin, n'ayant à ma disposition que quatre cents ducats, parce que la fortune m'avait tourné le dos à la banque du pharaon, et que le voyage de Leipsick, avec toutes ses conséquences, m'avait coûté trois cents ducats. Je ne rendais aucun compte de ces misères à ma belle, ne pensant qu'à lui prouver mon amour de toutes les façons.

Nous fîmes à Prague un court séjour et nous arrivâmes à Vienne le premier jour de Noël. Nous allâmes nous loger au Bœuf-Rouge, Mme la comtesse Blasin, transformée en marchande de modes, dans une chambre, et moi dans une autre, de sorte à pouvoir passer pour séparés, tout en restant intimement unis.

Dès le lendemain, au moment où nous prenions le café ensemble, deux individus entrent chez elle, et débutent rudement par cette question :

« Qui êtes-vous, madame?

— Je m'appelle Blasin.

— Qui est ce monsieur?

— Demandez-le-lui.

— Que faites-vous à Vienne?

— Je prends du café au lait, comme vous voyez.

— Si monsieur n'est pas votre mari, vous partirez d'ici en vingt-quatre heures.

— Monsieur n'est pas mon mari, il n'est que mon ami, et je ne partirai que quand cela me conviendra, à moins qu'on ne me chasse par force.

— C'est bon. Nous savons, monsieur, que vous avez une chambre à part ; mais c'est égal. »

L'un des deux exempts de police entre alors dans ma chambre, et je l'y suis.

« Que voulez-vous ici? lui dis-je.

— Je regarde votre lit, et je vois que vous n'y avez point couché. Cela suffit.

— Mille diables ! qu'est-ce que cela vous fait, et qui peut autoriser un espionnage aussi affreux? »

Il ne répondit rien, et rentrant dans la chambre de la Blasin, tous deux lui réitèrent l'ordre de partir dans vingt-quatre heures, et s'en allèrent.

« Habillez-vous, dis-je à ma compagne, et allez rendre compte de tout ceci au ministre de France. Dites-vous Mlle Blasin, marchande de modes, et que vous n'attendez qu'une occasion pour vous rendre à Strasbourg et de là à Montpellier. »

En attendant qu'elle s'habillât, je fis venir une voiture et un domestique de place. Mme Blasin revint au bout d'une heure, et me dit que le ministre lui avait assuré qu'elle pouvait rester tranquille et ne penser à partir que lorsque cela lui conviendrait. Triomphant, je la mène en voiture à la messe; puis, comme le temps était mauvais, nous rentrons et nous passons toute la journée à faire bonne chère auprès d'un bon feu.

A huit heures du soir, l'hôte monta et lui dit très poliment qu'ayant reçu ordre de lui donner une chambre qui ne fût pas contiguë à la mienne, il était forcé d'obéir.

« Je suis prête à changer, lui dit Mme Blasin en riant.

— Madame doit-elle aussi souper seule? dis-je à l'hôte.

— On ne m'a point donné d'ordre à ce sujet.

— Dans ce cas, je me propose d'aller souper avec madame, et je vous serai obligé de nous faire faire bonne chère.

— Monsieur sera satisfait. »

Malgré la police la plus tracassière que la tyrannie la plus bigote puisse imaginer, nous passâmes encore dans la plus vive intimité les quatre jours et les quatre nuits que cette femme charmante passa à Vienne. A son départ, je voulus absolument lui faire accepter cinquante louis, mais elle ne voulut en prendre que trente, calculant qu'elle arriverait à Montpellier avec de l'or dans sa bourse. Nous nous quittâmes vivement attendris. Elle m'écrivit de Strasbourg, et nous la retrouverons à mon passage à Montpellier.

Le premier jour de l'an 1767, je pris un appartement chez un certain M. Schröder, et j'allai porter mes lettres à Mme de Salmor, grande maîtresse de l'archiduchesse Marianne, et à Mme de Stahremberg. Je fis ensuite une visite à Calsabigi l'aîné, qui travaillait pour le ministère sous les ordres du prince Kaunitz.

Ce Calsabigi, ayant tout le corps couvert de dartres, travaillait toujours dans son lit, dont il ne sortait presque jamais, et le ministre allait chez lui presque chaque jour. J'allais souvent chez Métastase, au théâtre, chaque jour où dansait Vestris que le jeune empereur avait fait venir de Paris. Le 7 ou le 8 de janvier, je vis l'impératrice mère venir au théâtre tout habillée de noir. Elle fut accueillie par un claquement de mains général, car c'était la première fois qu'elle paraissait en public depuis

la mort de l'empereur son époux. Je trouvai à Vienne le comte de La Pérouse, qui sollicitait de l'impératrice le remboursement d'un demi-million de florins que Charles VI devait à son père. Je fis, par son canal, la connaissance de Las Casas, Espagnol rempli d'esprit, et, chose rare, exempt de préjugés. Je trouvai aussi chez le comte, le Vénitien Uccelli, avec lequel j'avais été au collège de Saint-Cyprien à Muran ; il était alors à Vienne secrétaire d'ambassade, avec l'ambassadeur Polo Renieri, lequel mourut. Cet ambassadeur, homme d'esprit et instruit, m'estimait ; mais mon affaire avec les inquisiteurs d'État l'empêchait de me recevoir. Mon ami Campioni arriva ces jours-là à Vienne ; il venait de Varsovie par Cracovie. Je le logeai avec grand plaisir. Il était engagé à Londres, mais il pouvait passer une couple de mois avec moi, et j'en étais ravi.

Le prince Charles de Courlande, qui, pendant l'été, avait passé un mois à Venise, où il avait été reçu avec la plus grande distinction par M. de Bragadin et mes autres amis, auxquels je l'avais recommandé, avait passé deux mois à Vienne, et en était reparti, quinze jours avant mon arrivée, pour retourner à Venise, où le duc de Wurtemberg, mort il y a deux ans, faisait grand tapage. Il y était en public et faisait des dépenses énormes. Le prince Charles m'écrivait des lettres pleines de reconnaissance, me disait qu'il n'avait jamais trouvé des gens plus aimables, plus prévenants que mes trois amis, et que je pouvais à mon tour compter sur lui jusqu'à la mort.

Je vivais à Vienne très tranquille, me portant bien, et méditant sans cesse mon voyage en Portugal pour le printemps prochain. Je ne voyais ni bonne, ni mauvaise compagnie ; j'allais au spectacle, je dînais souvent chez Calsabigi, qui faisait parade de son athéisme, et qui disait impudemment du mal de Métastase, qui le méprisait.

Calsabigi le savait et s'en moquait ; grand calculateur politique, il était le bras droit du prince de Kaunitz.

Un jour, après dîner, m'amusant à table avec mon cher Campioni, je vois une jeune fille très jolie, de douze à treize ans, entrer chez moi avec une hardiesse mêlée de timidité, et s'arrêtant à quelque distance, me faire une profonde révérence. Je lui demande ce qu'elle veut, et elle me répond en vers latins, me disant que sa mère était dans l'antichambre et qu'elle entrerait si je voulais. Je lui réplique en prose latine, que je ne me souciais pas de voir la mère, et je lui en dis librement la raison. Elle me répondit par quatre autres vers latins ; mais comme ils n'étaient pas à propos, je vis qu'elle débitait par cœur ce qu'elle savait, sans savoir ce qu'elle disait. Elle continua à me dire en vers que sa mère devait entrer, parce qu'elle serait mise en prison, si les commissaires de chasteté pouvaient soupçonner qu'étant seul avec elle, je la faisais servir à mes plaisirs.

Cette dernière expression était dans toute la simplicité du sens, sans périphrase et avec le cynisme que comportent la langue latine et le style de Piron. Elle me fit éclater de rire, et me donna l'envie de lui expliquer dans sa langue ce qu'elle m'avait dit. La petite drôlesse me dit qu'elle était Vénitienne, ce qui, me mettant à mon aise, m'excita à lui dire que les espions de la police ne pourraient pas la soupçonner de faire ce qu'elle venait de dire, parce qu'elle était trop jeune. A cette objection, la petite, après avoir réfléchi un instant, me récita quelques vers des Priapées, dans lesquels l'auteur dit que les fruits un peu acerbes piquent le goût plus que les fruits mûrs. Il n'en fallut pas davantage pour me mettre tout en feu. Campioni, s'apercevant qu'il était de trop, rentra dans sa chambre.

L'attirant doucement à moi, je lui demande si elle

avait son père à Vienne. Elle me dit que oui, et loin de s'effaroucher des caresses que je lui fais, elle se met à me réciter des vers érotiques. Trouvant cela admirable, je lui donnai deux ducats, en la congédiant; mais avant de s'en aller, elle me récite encore des vers pour me remercier et me remet une adresse en allemand, avec quatre vers latins, qui portait que, *couché auprès d'elle, je trouverais à mon gré Hébé ou Ganimède.*

Malgré la perversité, je ne pus m'empêcher d'admirer le génie inventif de son père, qui trouvait de la sorte le moyen de vivre aux dépens de sa fille. La petite était fort jolie, mais les jolies filles à Vienne sont si communes, que leur beauté les laisse dans la misère. Il avait su rendre la sienne surprenante par cette charlatanerie : cependant à Vienne, cela ne pouvait pas le mener bien loin.

Le lendemain vers le soir, mon mauvais génie m'inspira le désir d'aller à pied au logis de cette fille. A quarante-deux ans, malgré ma grande expérience, j'eus l'imprudence d'aller seul à la recherche de l'adresse. La petite, m'ayant aperçu par la fenêtre, et devinant que je cherchais sa demeure, m'en montre la porte. J'entre, je monte, et à la vue de l'infâme voleur Pocchini, je sens un frisson circuler dans mes veines. Une mauvaise honte m'empêcha de rebrousser chemin, j'aurais eu l'air de le craindre, et je n'en eus pas même la pensée. Je trouvai dans la même chambre sa prétendue femme Catina, deux brigands esclavons et l'oiseau d'amorce. Toute envie de rire m'étant passée, je dissimulai de mon mieux, décidé à m'en aller cinq minutes après.

Pocchini, jurant et blasphémant, commença à me reprocher la dureté avec laquelle je l'avais traité en Angleterre, et finit par dire que le temps de se venger était venu et que ma vie était entre ses mains. L'un des deux Esclavons, prenant la parole, dit qu'il fallait que

nous fissions la paix. Il me fait asseoir, ouvre une bouteille et veut que nous buvions ensemble. Il fallait faire bonne mine à mauvais jeu; cependant je me dispense de boire, quand Pocchini, d'un ton furieux, dit que je ne me dispensais de boire que pour ne pas payer la bouteille. « Vous vous trompez, lui dis-je, je suis prêt à la payer. » Je mets ma main dans ma poche pour en tirer un ducat, sans tirer ma bourse; mais l'Esclavon dit que je pouvais la tirer sans crainte, puisque j'étais avec d'honnêtes gens. Je cédai encore par mauvaise honte, et comme j'avais quelque peine à la dénouer avec ma main droite, ayant la gauche en écharpe, l'Esclavon me la prit et à l'instant Pocchini la lui arracha des mains, en disant qu'elle lui appartenait pour se dédommager en partie de tout ce que je lui avais fait perdre.

Voyant que c'était un parti concerté à l'avance, je lui dis en souriant qu'il en était le maître, et je me levai pour m'en aller. L'Esclavon voulut alors que nous nous embrassions, et comme je répondis que cela n'était pas nécessaire, il tira son sabre en fureur, et son camarade en fit autant. Je me crus perdu. Je me hâtai de les embrasser, et je fus fort étonné qu'ils me laissassent partir. Je rentrai chez moi la mort dans le cœur, et, ne sachant que faire, je me mis au lit.

CHAPITRE XI

Je reçois l'ordre de partir de Vienne. — L'impératrice le modère, mais ne le révoque pas. — Zavoiski à Munich. — Mon séjour à Augsbourg. — Gasconnade à Louisbourg. — Le gazetier de Cologne. — Mon arrivée à Aix-la-Chapelle.

La plus grande faute que puisse commettre un homme qui punit un coquin est de le laisser survivre à la punition, car il doit savoir que le coquin puni ne songera qu'à se venger et que les moyens les plus lâches seront ceux qu'il adoptera. Si chez le fripon j'avais eu mon épée, nul doute que je ne me fusse défendu ; mais je m'en serais mal trouvé, trois contre un ; ils m'auraient mis en pièces et se seraient partagé mes dépouilles, sans que la justice leur eût rien fait, parce qu'ils auraient fait disparaître le corps du délit.

A huit heures, Campioni vint me voir dans mon lit, et fut fort étonné de ma rencontre. Sans s'amuser à me plaindre comme font tous les sots qui parlent à un homme dupé, il se mit à chercher avec moi les moyens de me faire obtenir justice et recouvrer ma bourse ; mais nous n'en trouvions que d'insuffisants, car mes assassins avaient la ressource de nier, et moi, je n'avais pas pour les convaincre, la ressource de témoins. Malgré cela, le lendemain j'écrivis toute l'histoire de ce guet-apens, à commencer par la visite de la fille aux vers latins. J'avais l'intention de la porter au chef de la police ou au juge criminel, selon le conseil d'un avocat que j'avais

l'intention d'aller consulter ; mais on ne m'en laissa pas le temps.

Je venais de dîner quand un agent de police vint me donner l'ordre d'aller parler au comte de Schrotembach, qu'on appelait *Statthalter*. Je lui dis d'indiquer à mon cocher, qui était à la porte de la maison, le lieu où je devais me rendre, et que j'allais y aller dans l'instant.

M'étant rendu chez le *Statthalter*, je vois un gros homme debout, et d'autres qui se tenaient à l'écart et qui semblaient n'être là que pour exécuter ses ordres.

Dès qu'il me vit, il me présenta une montre et me dit de regarder l'heure qu'il était.

« Je le vois.

— Fort bien. Si demain à la même heure vous êtes encore à Vienne, je vous ferai conduire par force hors de la ville.

— Pourquoi me donnez-vous cet ordre injuste et arbitraire?

— D'abord je n'ai pas de comptes à vous rendre; mais je puis vous dire que vous ne recevriez pas cet ordre si vous n'aviez pas transgressé les lois de Sa Majesté qui défendent les jeux de hasard et qui condamnent les fripons aux travaux publics. Connaissez-vous cette bourse et ces cartes !

— Je ne connaissais pas les cartes, mais je reconnus ma bourse, qui ne devait contenir qu'un quart de l'or qui y était lorsqu'on me l'avait prise. Frémissant d'indignation, je ne répondis au sévère magistrat qu'en lui présentant le récit véridique du fait que j'avais fait en quatre pages. Cet homme dur le lit, puis il se met à rire en me disant que mon esprit était connu, qu'on savait qui j'étais, pourquoi on m'avait renvoyé de Varsovie, et qu'enfin toute l'histoire qu'il venait de lire n'était qu'un tissu de mensonges que le bon sens rejetait; car elle

manquait de vraisemblance. Enfin, ajouta-t-il, vous partirez dans le temps que je vous ai prescrit, et je veux savoir actuellement où vous irez.

— Je ne vous le dirai, monsieur, que lorsque je serai déterminé à partir.

— Comment ! vous osez me dire que vous ne m'obéirez pas ?

— C'est vous-même qui m'en avez laissé l'arbitre en me disant que, si je ne pars pas de bon gré, vous me ferez partir par force.

— Fort bien. On m'a déjà dit que vous avez la tête forte ; mais ici, elle vous sera inutile. Je vous conseille d'éviter les mauvais traitements, et de partir.

— Je vous prie de me rendre mon écrit.

— Je ne vous rendrai rien. Partez. »

Voilà, cher lecteur, l'un des moments les plus terribles que j'aie eus de ma vie : j'en frémis toutes les fois que je me le rappelle. Il n'y eut qu'un lâche amour de la vie qui put m'empêcher de tirer mon épée et de la passer au travers du corps de l'infâme *Statthalter* de Vienne, qui se comportait, à mon égard, non en juge, mais en valet de bourreau.

En me retirant, l'idée me vint d'aller conter le fait au prince de Kaunitz, quoique je n'eusse pas l'honneur d'en être connu. Je me rends chez lui, et un valet de chambre que je rencontrai me dit de l'attendre où je me trouvais, parce qu'il passerait par là pour aller dîner avec ses convives.

Il était cinq heures. Le prince parut, suivi de plusieurs convives, et je remarquai auprès de lui M. Polo Renieri, ambassadeur de Venise. Le prince m'ayant demandé ce que je voulais, je lui contai, *coram omnibus* et à haute voix, toute mon affaire.

« J'ai ordre de partir, monseigneur, mais je n'obéira

pas. J'implore la protection de Votre Altesse pour faire parvenir au pied du trône mes justes doléances.

— Écrivez votre placet, me dit le prince, je l'enverrai à l'impératrice ; mais je vous conseille de supplier Sa Majesté de suspendre l'ordre seulement ; car vous l'indisposeriez en lui disant que vous n'obéirez pas.

— Mais si la grâce diffère, monseigneur, la violence aura son cours.

— Retirez-vous chez le ministre de votre patrie.

— Hélas ! mon prince, je n'ai plus de patrie, quoique je la chérisse toujours. Une violence légale, bien qu'inconstitutionnelle, me prive de mes droits de citoyen et d'homme. Je suis Vénitien, et je m'appelle Casanova. »

A ces mots, le prince, d'un air surpris, regarde l'ambassadeur de Venise, qui, d'un air riant, passe dix minutes à lui parler à voix basse.

« Il est malheureux pour vous, me dit le prince avec bonté, que vous ne puissiez réclamer la protection d'aucun ministre. »

A ces mots, un seigneur d'une stature colossale me dit que je pouvais réclamer la sienne, puisque toute ma famille était au service du prince son maître, et que je l'avais servi moi-même. C'était à la lettre, car c'était l'ambassadeur saxon.

« C'est le comte de Vitzthum, me dit le prince. Allez écrire à l'impératrice, je lui enverrai de suite votre placet, et si la réponse tarde, retirez-vous chez lui, vous serez à l'abri de toute violence, jusqu'au moment où il vous conviendra de partir à votre aise. »

En achevant, le prince ordonna qu'on me donnât ce qui m'était nécessaire pour écrire, et tout le monde le suivit dans la salle à manger.

Je transcris ici le placet que je fis en moins de dix minutes ; je le transcris, parce que l'ambassadeur de

Venise crut faire plaisir au sénat en lui en envoyant une copie.

« Madame,

« Je suis sûr que si, lorsque Votre Majesté Impériale et Royale marche, un insecte lui disait d'une voix plaintive qu'elle va l'écraser, elle détournerait un tant soit peu son pied pour ne point blesser la pauvre créature.

« Je suis l'insecte, madame, qui ose vous supplier d'ordonner à M. le *Statthalter* Schrotembach de différer encore huit jours de m'écraser avec la pantoufle de Votre Majesté. Il se peut, madame, qu'après ce peu de temps non seulement il ne m'écrasera pas, mais encore que Votre Majesté retirera de ses mains l'auguste pantoufle qu'elle ne lui a confiée que pour écraser les coquins, et non pas un Vénitien honnête homme, malgré sa fuite des Plombs, et profondément soumis aux lois de Votre Majesté.

« Vienne, le 21 janvier 1767.

« Casanova. »

Mon placet achevé et mis au net, je l'envoie au prince, qui, cinq minutes après, me le renvoie en me faisant dire qu'il allait l'expédier sur-le-champ, mais qu'il me priait de lui en laisser une copie.

Ma copie étant faite, je remets le tout au valet de chambre et je m'en vais. Je tremblais comme un paralytique, et je craignais que ma colère ne me jouât un mauvais tour. Pour tâcher de me tranquilliser, je me mis de suite à écrire, en style de manifeste, tout ce que contenait la feuille que j'avais remise à l'infâme Schrotem-

bach, et que cet indigne magistrat avait refusé de me rendre.

Sur les sept heures, je vois le comte Vitzthum entrer dans ma chambre. Il me salue amicalement, et me prie de lui conter l'histoire de la fille que j'étais allé voir, engagé par les quatre vers latins qui promettaient de trouver à volonté Hébé ou Ganimède. Je lui donne l'adresse, il en copie les vers et me dit que cela suffisait pour démontrer à un juge éclairé que j'avais été la victime d'un guet-apens et que j'étais calomnié par des scélérats.

« Malgré cela, ajouta-t-il, je doute qu'on vous rende justice.

— Quoi ! je serai obligé de partir demain ?

— Oh ! pour cela, non ; car il est impossible que l'impératrice ne vous accorde pas les huit jours que vous lui demandez.

— Pourquoi impossible ?

— Parbleu ! est-ce que votre pantoufle peut laisser supposer un refus ! Je n'ai jamais vu un placet écrit dans ce goût-là. Le prince l'a lu avec son air froid et n'a pu retenir un sourire. Après l'avoir lu, il me l'a fait passer, et puis il l'a fait lire à l'ambassadeur de Venise qui, de l'air le plus sérieux, a demandé au prince s'il l'enverrait ainsi à Sa Majesté. Ce placet, lui a répondu le prince, est fait pour être envoyé à Dieu, si on en savait le chemin, et aussitôt il l'a fait porter à un de ses secrétaires pour le mettre sous enveloppe, avec ordre de l'expédier sur-le-champ. Ensuite on a parlé de vous tout le temps du dîner, et j'ai eu grand plaisir d'entendre l'ambassadeur de Venise déclarer que personne ne savait ce qui pouvait avoir motivé votre mise sous les Plombs. On a aussi parlé de votre duel, mais personne n'a pu en dire que ce qu'on en a lu dans les gazettes. Faites-moi le plaisir de me donner une copie de votre placet, car le pauvre

Schrotembach qui tient la pantoufle m'a beaucoup plu. »

Je me hâtai de copier le placet et je le lui remis avec une copie de mon manifeste. Avant de me quitter, le comte me réitéra l'invitation d'aller loger chez lui, si, avant l'expiration des vingt-quatre heures, on ne me faisait pas savoir que l'impératrice m'avait accordé la grâce que je lui avais demandée.

A dix heures, j'eus la visite du comte de La Pérouse, du marquis de Las Casas et de M. Uccelli, secrétaire de l'ambassade vénitienne. Ce dernier venait, de la part de son chef, me demander une copie du placet. Je la lui promis, et j'y joignis copie de mon manifeste. La seule chose qui gâtât un peu cette dernière pièce, en lui donnant un air comique, c'étaient les quatre vers de l'adresse, où il semblait en quelque sorte que je n'étais allé chez la fille Pocchini que dans l'espoir de la trouver Ganimède après l'avoir reconnue Hébé. Ce n'était pas le cas, mais l'impératrice, qui savait le latin, et qui connaissait la fable, pouvait le croire, et cela m'aurait perdu.

Je ne me couchai qu'après avoir fait six copies; il était deux heures : j'étais excédé de fatigue, mais j'avais regagné un peu de calme. Le lendemain à midi, le jeune Hasse, fils du célèbre maître de chapelle de ce nom et de la célèbre Faustina, secrétaire de légation du comte Vitzthum, vint me dire, de la part du ministre, que je n'avais rien à craindre, ni chez moi, ni sortant en voiture ; mais que je ne devais pas sortir à pied. Il ajouta que le comte aurait le plaisir de venir me voir à sept heures. Je priai M. Hasse de me laisser tout cela par écrit, ensuite il me quitta.

Voilà donc l'ordre suspendu et la grâce accordée. Cela ne pouvait venir que de la souveraine. « Je n'ai point de temps à perdre, me dis-je : j'aurai justice, ou condamnera mes infâmes assassins, ou me rendra ma bourse avec

deux cents ducats, et non comme me l'a montrée l'indigne *Statthalter* qui, pour le moins, sera démis de sa charge. »

C'étaient mes châteaux en Espagne, et qui n'en fait dans des situations moins critiques que celle où je me trouvais ! « *Quod nimis miseri volunt, hoc facile credunt*, » dit, dans ses tragédies, Sénèque, ce grand connaisseur du cœur humain, et que les Français rendent si bien par ces mots :

« Ce qu'un pauvre mortel désire, il le croit si facilement ! »

Avant d'envoyer mon manifeste à l'impératrice, au prince Kaunitz, à tous les ministres, je crus devoir me présenter à la comtesse de Salmor, qui parlait à la souveraine matin et soir, et à laquelle j'avais porté une lettre.

Cette dame me reçut en me disant que je devais cesser de porter ma main gauche en écharpe, que c'était une charlatanerie, et qu'après neuf mois, je ne devais plus en avoir besoin. Extrêmement étonné d'un pareil accueil, je lui répondis que si je n'en avais pas besoin, je ne porterais pas ma main en écharpe, et que je n'étais point charlatan.

« Je suis venu, madame, ajoutai-je, pour toute autre chose.

— Je le sais, mais je ne veux point m'en mêler. Vous êtes tous des garnements comme Tomatis. »

Je fis un demi-tour et je sortis sans la saluer. Je rentrai chez moi anéanti, ne comprenant pas comment je pouvais me trouver dans une crise pareille. Assassiné, insulté par des coquins de toutes les sphères ; dans l'impuissance d'écraser les uns et d'écraser les autres ; rebut de la justice : qu'ai-je fait ? Quoi ! une méchante comtesse me ridiculiser sur mon écharpe ? Si j'avais reçu

cette injure d'un homme, je lui aurais déganté ma main gauche, et je lui aurais appliqué ma droite sur la figure. Je ne pouvais empêcher l'enflure de ma main gauche dès que je la portais une heure sans écharpe, et alors je me trouvais dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement sans beaucoup de douleur. Je n'en ai été bien guéri que vingt mois après mon duel.

M. de Vicedom ou Vitzthum, car on m'a assuré que c'était la même chose, vint à sept heures me dire que l'impératrice avait dit au prince de Kaunitz que Schrotembach traitait de roman toute l'histoire que je lui avais écrite pour me disculper. Il était sûr que j'avais fait une banque de pharaon avec des cartes de fripon qu'il tenait entre ses mains, et que j'avais taillé des deux mains, mon écharpe n'étant qu'une charlatanerie. Pris sur le fait par l'un des pontes, on m'avait, avec raison, saisi la banque et repris l'argent que j'avais mal gagné. Le même ponte, confident de la police, lui avait remis ma bourse qui contenait quarante ducats, lesquels étaient dûment confisqués. L'impératrice se voyait forcée d'ajouter foi à tout ce que Schrotembach lui avait dit de cette affaire : car, lors même que j'aurais eu raison, elle ne pouvait me rendre justice en congédiant le *Statthalter*, ce qui l'embarrassait beaucoup : car elle ne trouverait personne qui voulût se charger de l'emploi très difficile que cet homme exerçait en se donnant beaucoup de peine, et qui réussissait à tenir Vienne libre d'une vermine qui déshonorait le genre humain.

« Voilà tout ce que le prince Kaunitz m'ordonne de vous dire. Au reste, vous n'avez plus rien à craindre, et vous partirez quand vous voudrez.

— On m'aura volé impunément deux cents ducats? Mais si l'impératrice, par des raisons politiques, ne veut pas que je fasse un procès criminel, qu'au moins elle me

rembourse. Je vous supplie de demander au prince si je puis, en bon style, démontrer à la souveraine qu'elle me doit cette satisfaction comme la moindre que je puisse exiger.

— Je le lui dirai.

— Sans cela, je partirai, car que faire dans une ville où je ne puis aller qu'en voiture et où le gouvernement tient des assassins à gages?

— Vous avez raison. Nous sommes tous persuadés que Pocchini vous a calomnié. Cette fille aux vers latins est très connue, mais son adresse ne l'était pas. Je vous dirai aussi qu'aussi longtemps que vous resterez à Vienne, vous ferez mal de publier cette histoire; car elle prostitue Schrotembach, que, malheureusement, l'impératrice doit aimer.

— Je sens tout cela, et il faut que je morde mon frein. Je partirai dès que ma blanchisseuse m'aura rapporté mon linge ; mais je ferai imprimer cette histoire avec des circonstances atroces.

— L'impératrice est prévenue contre vous, je ne sais par qui.

— Je le sais, moi; c'est par une vieille, maudite de Dieu, la comtesse Salmor. »

Le lendemain, le comte Vitzthum m'écrivit un billet dans lequel il me disait que le prince Kaunitz me conseillait d'oublier mes deux cents ducats, que la fille Pocchini et sa soi-disant mère n'étaient plus à Vienne, selon toutes les apparences, car quelqu'un, qui après avoir lu l'adresse en avait été curieux, l'avait fait chercher en vain.

Voyant que je ne tirerais jamais raison de cette maudite affaire, je pris le parti de me mettre le cœur en paix et de partir avec la résolution de publier cette histoire et de pendre Pocchini de mes mains au premier endroit

où j'aurais le bonheur de le trouver. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

Ces jours-là, une demoiselle de la maison de Salis de Coire arriva à Vienne en poste, seule et sans domestique. Le bourreau impérial Schrotembach lui envoya ordre de partir deux jours après son arrivée ; elle lui fit répondre qu'elle voulait rester à Vienne tant que cela lui plairait. Le bourreau la fit enfermer dans un couvent, et elle y était encore quand je partis. L'empereur, bien qu'il se moquât de sa mère et qu'il n'eût jamais trouvé à redire aux ordres émanés d'elle, alla voir cette demoiselle au couvent. Sa mère, l'ayant su, lui demanda comment il l'avait trouvée. « J'ai trouvé, lui dit l'empereur, qu'elle a beaucoup plus d'esprit que Schrotembach. »

Il est hors de question que toute âme noble croira toujours au droit imprescriptible d'être libre, et cependant qui l'est réellement dans cet enfer qu'on appelle monde ? Personne. Le seul philosophe peut l'être, mais par des sacrifices trop précieux, peut-être, pour le fantôme que l'on décore du nom sacré de liberté.

Je laissai à Campioni mon appartement que j'avais payé jusqu'à la fin du mois, et le bois dont j'avais fait ample provision, lui promettant de l'attendre à Augsbourg, pays où ne régnaient que les lois et où j'avais joui de la vie. Je partis seul, emportant dans mon cœur le regret amer de n'avoir pu trouver l'occasion de tuer le monstre dont le despotisme barbare m'avait opprimé. J'arrivai à Linz, où je ne m'arrêtai que pour écrire à Schrotembach une lettre plus acerbe encore que celle que j'avais écrite au duc de Wurtemberg en 1760. Je la mis à la poste en personne et j'en retirai quittance, pour être certain qu'elle parviendrait à l'être indigne auquel je l'adressais. Cette lettre était nécessaire à ma

santé : car la colère tue quand on ne parvient pas à la vaincre d'une façon quelconque. De Linz, j'arrivai en trois jours à Munich, où je fis une visite au comte Gaëtan Zavoiski, qui est mort à Dresde il y a sept ans. Je l'avais connu à Venise dans le besoin et j'avais eu le bonheur de lui être utile. Dès que je lui eus conté ce qui venait de m'arriver à Vienne, il s'imagina sans doute que j'avais besoin d'argent et il me donna vingt-cinq louis. C'était, à la vérité, beaucoup moins que ce que je lui avais fourni à Venise, et nous n'aurions pas été quittes s'il eût prétendu me rembourser; mais comme je n'avais jamais entendu lui faire des prêts, ce qui n'entra jamais dans mon caractère, je lui fus reconnaissant de sa petite somme comme d'un bienfait. Il me donna en outre une lettre pour le comte Maximilien de Lamberg, maréchal de la cour du prince-évêque d'Augsbourg, dont j'avais déjà l'honneur d'être connu.

Il n'y avait point de spectacle alors à Augsbourg, mais il y avait des bals masqués où tout se mêlait, noblesse, bourgeois et grisettes. Il y avait aussi de petites réunions où l'on jouait au pharaon en se divertissant à peu de frais. Fatigué des plaisirs, des malheurs, des chagrins et des tribulations que j'avais eus dans trois capitales, je me décidai à passer quatre mois dans une ville libre comme Augsbourg, où les étrangers jouissaient des mêmes privilèges que les chanoines. Ma bourse était devenue fort mince, mais ma vie ordinaire me coûtant fort peu, je n'avais rien à craindre. Connu et voisin de Venise, j'étais sûr d'avoir cent ducats à ma disposition, si par hasard ils me devenaient nécessaires. Je me livrai donc au petit jeu de hasard, guerroyant contre des grecs qui, de nos temps, sont devenus plus nombreux que les dupes, comme les médecins le sont plus que les malades. Je pensais aux moyens de me procurer une maîtresse ;

car qu'est la vie sans amour? J'avais inutilement cherché à retrouver Gertrude ; le graveur était mort, et personne ne savait me dire ce que sa fille était devenue.

Deux ou trois jours avant la fin du carnaval, devant aller à un bal hors de la ville, je vais chez un loueur de voitures, et en attendant qu'on attelle, j'entre pour prendre un air de poêle, car il faisait froid. Une fille s'approche et me demande si je veux prendre un verre de vin. « Non, lui dis-je ; mais, la question m'étant répétée, je prononçai un *non* un peu rudement et d'un air d'impatience. » La fille se mit à rire sans bouger ; cela m'impatiente, je la brusque.

« Ah ! dit-elle, je vois bien que vous ne pouvez pas me reconnaître. »

Curieux, je la regarde attentivement, et je finis par découvrir dans les traits enlaidis d'une fille plus qu'ordinaire la jolie Anna Midel, la petite servante du graveur père de Gertrude.

« Vous me semblez être Anna Midel, lui dis-je.

— Hélas ! je l'ai été. Je ne suis plus faite pour être aimée, mais vous en êtes la cause.

— Moi?

— Oui, vous. Les quatre cents florins que vous me donnâtes engagèrent le cocher du comte de Fugger à m'épouser ; mais non seulement il m'a tout mangé et m'a abandonnée, mais encore il m'a donné une vilaine maladie dont j'ai failli mourir. J'en suis revenue, mais telle que vous me voyez.

— Cela m'afflige beaucoup. Mais dis-moi qu'est devenue Gertrude.

— Vous ne savez donc pas que vous allez au bal chez elle?

— Chez elle?

— Oui. Après la mort de son père elle a epouse un

homme qui a du bien et de la conduite. Sa maison est à une petite lieue d'ici. Il loge et donne à manger, vous en serez content.

— Est-elle encore jolie?

— Elle est comme elle était, sinon qu'elle a six ans de plus et qu'elle a des enfants.

— Est-elle galante?

— Je ne crois pas. »

Anna m'avait dit vrai. Gertrude me revit avec plaisir, me présenta à son mari comme ayant logé chez son père, et me fit bon accueil ; mais quand, dans la nuit, je lui parlai à part, je la trouvai dans les sentiments honnêtes que sa position exigeait

Campioni arriva à Augsbourg au commencement du carême. Il était avec Binetti, qui allait à Paris dans l'intention de s'acheter une charge. Il avait dépouillé sa femme et l'avait quittée pour toujours. Campioni me dit qu'à Vienne personne ne doutait de la vérité de mon aventure dans les termes où je l'avais publiée dans mes manuscrits; que Pocchini et l'Esclavon avaient disparu peu de jours après mon départ, et que tout le monde jetait la pierre au *Statthalter*. Campioni passa un mois avec moi et me quitta pour se rendre à Londres.

Dès que j'eus remis ma lettre au comte Lamberg, ses reproches me flattèrent ainsi que ceux de la comtesse, qui, sans être belle, possédait tout ce qu'il faut à une femme pour se faire aimer de tous ceux qui l'approchent. Elle était née comtesse Dachsberg. Trois mois après mon arrivée, cette femme aimable, enceinte, mais ne croyant pas être si près de son terme, eut la complaisance de sortir avec le comte Fugger, doyen du chapitre, pour aller goûter à une auberge à trois quarts de lieue d'Augsbourg. J'étais de la partie. Pendant le goûter, les douleurs lui prirent avec tant de violence qu'elle craignit

d'accoucher sur-le-champ. Elle n'osa pas le dire au comte-chanoine, et me supposant plus de connaissance dans cette partie, elle se pencha vers moi et m'en fit confidence. Je sortis à l'instant et j'ordonnai au cocher d'atteler sans retard. Étant remonté, je prends la comtesse et la porte pour ainsi dire dans la voiture. Le chanoine étonné nous suit, et me demande avec instance ce que c'est. Il monte en voiture après nous, et je le prie de dire au cocher d'aller vite, dût-il crever les chevaux. Il obéit, mais ne cesse de demander avec anxiété de quoi il s'agit.

« Madame va accoucher ici, monsieur le chanoine, si nous n'allons pas plus vite. »

Je crus ne pouvoir m'empêcher d'éclater de rire, malgré le serrement de cœur que me causaient les douleurs de la pauvre comtesse, quand je vis le bon doyen pâlir, devenir pourpre, étouffer, tant il était saisi de la crainte qu'en effet la comtesse ne mît un enfant au monde en sa présence et dans sa propre voiture. Il était au désespoir, car que va-t-on en dire? Le comique d'un accident pareil le remplissait d'épouvante; il était sur le brasier de saint Laurent. L'évêque était à Plombières; on le lui écrirait! cette nouvelle deviendrait la pâture des gazetiers? « Vite, cocher; vite donc! »

Nous arrivons heureusement au château. Je porte ou à peu près madame dans sa chambre, et l'on court chercher la sage-femme et l'accoucheur. C'était inutile, car cinq minutes après, le comte vint nous annoncer que la comtesse était heureusement délivrée. Le doyen, quoique soulagé d'un grand poids, se retira pour se faire saigner.

Je passai quatre mois à Augsbourg avec tous les agréments imaginables, soupant chez le comte Lamberg deux ou trois fois par semaine. Ce fut à ces soupers que je fis

la connaissance d'un homme rare par les qualités qui caractérisent l'honnête homme : c'est le comte de Thurn et Valsamina, actuellement doyen du chapitre de Ratisbonne, alors page du prince-évêque. Ce page était toujours du souper, et le docteur Algardi, Bolonais, médecin du prince, qui était aussi un homme charmant.

J'ai vu souvent chez le comte Lamberg un baron Sellenthin, officier au service de Prusse, qui demeurait toujours à Augsbourg pour faire des recrues à son maître. Il était aimable, avait l'esprit fin dans le goût gascon, patelin, brave, aimant le jeu et sachant faire sa partie. Il m'a écrit de Dresde, il y a cinq ou six ans, que, quoique devenu vieux et bien qu'il eût épousé une femme riche, il se repentait de s'être marié. Peut-être en dirais-je autant si le hasard m'avait fait prendre femme.

Pendant mon séjour à Augsbourg, plusieurs Polonais qui quittaient leur patrie à cause des troubles qui y éclataient, vinrent me voir. Entre autres le grand notaire de la couronne, Rzewuski, le même que j'avais connu à Pétersbourg amoureux de la pauvre Langlade. Quelle diète ! que d'intrigues ! que de malheurs ! me dit cet honnête Polonais. Heureux ceux qui peuvent s'en éloigner. Il allait à Spa, et il m'assura que si j'y allais, j'y trouverais la sœur du prince Adam, Tomatis et la Catai qui était devenue sa femme. Ce fut lui enfin qui me détermina à y aller, et comme j'étais court d'argent, je pris mes mesures pour m'y rendre avec trois ou quatre cents ducats dans ma bourse. A cette fin, j'écrivis au prince Charles de Courlande, qui était à Venise, de m'envoyer une centaine de ducats. Pour l'engager à me les faire passer de suite, je lui adressai un procédé infaillible pour faire *la pierre philosophale*. Comme ma lettre, qui contenait un si grand secret, n'était pas chiffrée, je lui recommandai de la brûler, en l'assurant que j'en

avais la copie exacte. Il n'en fit rien, et elle lui fut prise à Paris, avec ses autres papiers, quand on le mit à la Bastille.

Ma lettre, dans les archives de cette prison d'État, n'aurait jamais vu le jour, sans la Révolution. Lorsque la Bastille fut détruite, ma lettre fut trouvée et on la fit imprimer avec plusieurs autres pièces curieuses qui ont ensuite été traduites en allemand et en anglais. Les ignorants qui pullulent dans le pays où le destin veut que je me délasse à écrire tous les faits saillants de ma longue vie fort agitée, ignorants qui, comme de raison, sont tous mes ennemis, car l'âne n'a jamais frayé avec le cheval; ces ignorants, dis-je, triomphèrent quand ils lurent ce chef d'accusation contre moi. Ils eurent la sottise de me reprocher d'être l'auteur de cette lettre, et crurent me confondre en me disant qu'on l'avait traduite en allemand et que ce serait à mon éternelle confusion. Les sots Bohèmes, brutes qui me firent ce reproche, restèrent ébahis lorsque je leur répondis, en leur riant au nez, que précisément cette lettre me faisait un honneur immortel, et qu'un peu moins de longueur dans leurs oreilles tournerait leur blâme en admiration.

J'ignore si ma lettre a été altérée; mais puisqu'elle est devenue publique, je vais la consigner ici pour rendre hommage à la vérité qui est le seul Dieu que j'adore. J'ai sous les yeux la copie exacte de l'original écrit à Augsbourg au mois de mai 1767, et nous sommes aujourd'hui au premier de l'an de 1798.

La voici :

« Monseigneur,

« Votre Altesse brûlera cette lettre après l'avoir lue, ou elle la conservera avec toute la sollicitude imaginable. Il vaut mieux cependant qu'elle la brûle, en en gardant

copie chiffrée, de sorte que, volée ou perdue, le lecteur ne puisse rien y comprendre. L'attachement que vous m'avez inspiré n'est pas le seul ressort qui m'ait fait agir : je vous avoue que mon intérêt y a une part égale. Permettez-moi de vous dire qu'il ne me suffit pas d'être aimé de Votre Altesse par rapport aux qualités que vous pouvez m'avoir reconnues, quoique cette raison me flatte infiniment, car je dois craindre l'inconstance si naturelle à tous les princes : je veux, monseigneur, que vous ayez de m'aimer une raison beaucoup plus solide ; je veux que vous me soyez obligé par le don inestimable que je vais vous faire. Ce don est le secret d'augmenter l'or, la seule matière dont Votre Altesse ait besoin. Vous seriez riche, si vous étiez né avare ; mais vous êtes né généreux, et vous serez toujours pauvre, sans le secret dont je suis seul possesseur.

« Votre Altesse me dit, à Riga, qu'elle désirait qu'avant mon départ, je lui donnasse le secret par lequel je lui ai transmuté le fer en cuivre : je n'en fis rien ; mais à présent je vais vous donner le secret d'une transmutation beaucoup plus importante. Je vous ferai observer néanmoins que le lieu où vous êtes ne convient pas à l'opération, quoique vous pussiez facilement y trouver toutes les matières indispensables. L'opération exige ma présence par rapport à la construction du fourneau, et à l'extrême diligence de l'exécution, car la moindre faute la ferait manquer. La transmutation de Mars est aisée et mécanique, mais celle que je vous donne est toute philosophique. Lorsque votre or sera gradué, ce qui est très facile, il sera égal à celui dont sont faits les sequins de Venise. Songez, monseigneur, qu'il se peut que je vous mette en état de pouvoir vous passer de moi, et qui plus est, songez que je mets entre vos mains ma vie et ma liberté.

« Ma démarche doit me valoir à perpétuité votre bienveillance et vous mettre au-dessus du préjugé qu'on a sur la façon ordinaire de procéder et de s'expliquer en usage parmi les chimistes. Mon amour-propre serait blessé, si Votre Altesse ne me distinguait pas de la foule. La seule grâce que je vous demande est celle d'attendre, pour faire cette opération, l'instant où nous nous rejoindrons. Ne pouvant travailler seul, vous ne pouvez vous fier à personne ; car, lors même que l'opération réussirait, celui qui vous aurait aidé violerait votre secret. Je vous dirai que ce fut avec les mêmes ingrédients, en y ajoutant du mercure et du nitre, que je fis l'arbre de projection chez la marquise d'Urfé : la princesse d'Anhalt-Zerbst en calcula la végétation qui était de cinquante pour cent. Ma fortune serait maintenant au plus haut degré pour ce qui regarde la richesse, si j'avais pu me fier à un prince maître d'une monnaie. Ce bonheur ne m'est arrivé qu'aujourd'hui, et je suis au comble de mes vœux, car votre divin caractère me met à l'abri de toute crainte. Venons au fait.

« Il faut prendre quatre onces de bon argent, le dissoudre dans l'eau-forte, puis le précipiter selon l'art avec une lame de cuivre ; après quoi on le lave avec de l'eau tiède, pour en séparer tous les acides : ensuite on le fait bien sécher, on le mêle avec une demi-once de sel ammoniac, et on le place ainsi dans une tortue propre à devenir récipient. Après cette préparation, il faut prendre une livre d'alun de plume et une livre de cristal hungarique, quatre onces de vert de cuivre, quatre de cinabre natif, et deux de soufre vif. Tous ces ingrédients doivent être pulvérisés et mêlés ensemble ; puis on les met dans une cucurbite de capacité telle que, lorsqu'ils y seront, elle ne soit remplie qu'à moitié. Cette cucurbite doit être placée sur un fourneau à quatre vents, car il

faut pousser le feu jusqu'au quatrième degré. Il faut commencer par un feu lent qui ne doit extraire que les flegmes, ou parties hydropiques, et lorsque les esprits commenceront à paraître, il faudra y soumettre le récipient, où se trouvera la lune avec les sels ammoniacs. Toutes les jointures seront lutées avec le lut de sapience, et à mesure que les esprits passeront, il faudra régler le feu jusqu'au troisième degré.

« Quand on voit que la sublimation commence, il faut hardiment ouvrir le quatrième vent; mais il faut prendre garde que le sublimé ne passe point dans le récipient où est la lune, lui fermer le bec avec une vessie à trois doubles et le mettre dans un fourneau de circulation pendant vingt-quatre heures, lui ôter ensuite la vessie et retourner la tortue ou retorte vers le centre, afin qu'elle puisse distiller. Il faut augmenter le feu, pour faire passer les esprits qui peuvent être dans la masse, jusqu'à l'entière dessiccation. Après avoir répété cette opération trois fois, on verra l'or dans la tortue. Il faut alors le tirer et le fondre, avec addition de corps parfait. En le fondant avec deux onces d'or, puis le mettant dans l'eau à partir, on trouvera quatre onces d'or résistant à toute épreuve, parfait en poids et malléable, mais un peu pâle.

« Voilà, monseigneur, la mine d'or pour votre monnaie de Mittau, moyennant laquelle un directeur, servi par quatre hommes, peut vous donner un revenu de mille ducats par semaine, et le double et le quadruple, si Votre Altesse veut multiplier les ouvriers et les fourneaux. Je vous demande cette direction pour moi-même, ne voulant pour mon compte que la matière qu'il plaira à Votre Altesse de me destiner, la faisant frapper au coin que je vous indiquerai. Souvenez-vous, monseigneur, que ce doit être un secret d'État, et en votre qualité de

prince souverain, vous devez comprendre toute la force de cette phrase. Livrez cette lettre aux flammes, et si Votre Altesse veut me donner une récompense anticipée, je ne lui demande qu'un tendre attachement pour ma personne qui vous adore. Je suis heureux, si je parviens à pouvoir me flatter que mon maître sera mon ami. Ma vie qu'avec cette lettre je mets en votre puissance, mon seigneur, je serai toujours prêt à la prodiguer pour votre service, et je saurai m'en délivrer, s'il arrive jamais que je doive me repentir de m'être ouvert à Votre Altesse dont j'ai l'honneur d'être, etc. »

Si cette lettre, quelle que soit la langue dans laquelle elle est imprimée, s'exprime différemment, elle n'est pas de moi, et je donne un démenti à tous les Mirabeaux du monde. On me donne l'épithète d'exilé, et c'est à tort; car un homme qui part en vertu d'une lettre de cachet n'est ni exilé ni relégué. Il est forcé d'obéir à un ordre du monarque qui, par un ordre arbitraire de son despotisme, met à la porte de sa maison quiconque l'incommode ou lui déplaît, sans se croire tenu de lui en dire la raison. Or un roi a la prétention, bien ou mal fondée, de considérer son royaume comme sa maison, et chaque particulier est le maître d'en agir de même dans sa propre demeure. On ne peut être exilé réellement que par un jugement fondé sur le code.

Dès que je vis ma bourse dans un embonpoint respectable, je quittai Augsbourg. C'était le 14 juin 1767. J'étais à Ulm lorsqu'un courrier du duc de Wurtemberg passa pour aller à Louisbourg avertir que Son Altesse Sérénissime allait arriver de Venise dans cinq ou six jours. Ce courrier avait une lettre pour moi. Elle lui avait été confiée par le prince Charles de Courlande, qui lui avait dit qu'il me trouverait à l'hôtel du Raisin, à Augsbourg.

Ne m'ayant pas trouvé, puisque j'en étais parti la veille, mais sachant la route que j'avais prise, il ne douta point qu'il ne me rattrapât, et en effet il me joignit à Ulm. En me remettant la lettre, il me demanda si j'étais le même Casanova qui s'était sauvé des arrêts à cause d'une affaire de jeu avec trois officiers. Comme je n'ai jamais appris l'art de nier aucune vérité, lorsque quelqu'un m'en a demandé le témoignage, je lui répondis affirmativement. Un officier wurtembergeois qui se trouvait tout près de nous me dit d'un air amical qu'il était dans ce temps-là à Stuttgard et que les trois officiers furent généralement blâmés de leur conduite à mon égard.

Sans lui répondre, je lus ma lettre, qui ne traitait que de nos affaires particulières; mais, tout en lisant, il me vint dans l'esprit de dire un petit mensonge, de ceux qui ne peuvent nuire à personne et qui me fournissait une espèce de vengeance innocente.

« Eh bien! monsieur, dis-je à l'officier, au bout de sept ans, j'ai enfin réussi à faire entendre raison à Son Altesse Sérénissime votre souverain, et voilà une lettre qui m'apprend que le duc me donne une satisfaction qui m'est bien chère. Je suis à son service en qualité de son secrétaire intime avec douze cents écus d'appointements. Mais depuis sept ans, Dieu sait ce que sont devenus les trois officiers!

— Monsieur, ils sont tous les trois à Louisbourg, et *** est actuellement colonel.

— Voilà une nouvelle qui les surprendra et qu'ils sauront demain, car je pars dans une heure. S'ils y sont, lui dis-je, me voilà au comble de mes vœux, et je suis fâché de ne pouvoir vous accompagner, car je veux dormir ici et voir les fortifications; mais après-demain nous nous reverrons. »

Après avoir passé une excellente nuit, je me réveille

avec l'idée délicieuse d'aller à Louisbourg, non pas pour me battre avec les trois officiers, mais pour leur faire peur, les narguer et me venger, en plaisantant, de l'injure que j'en avais reçue. Je me faisais d'ailleurs une fête des démonstrations que me feraient toutes les connaissances que je devais avoir dans ce pays-là; outre la Toscani, maîtresse du duc, je devais y trouver Baletti et Vestris qui avait épousé une ancienne maîtresse du duc, laquelle devint une comédienne célèbre. Connaisseur du cœur humain, je savais que je n'avais rien à craindre. Le retour du souverain étant imminent, on ne s'aviserait pas d'imaginer que je pusse avoir ourdi une fable. A son arrivée, le duc ne me trouverait pas, car j'aurais soin de m'éloigner dès que le courrier qui le précéderait viendrait annoncer son approche. Je dirai à tout le monde que je vais au-devant de Son Altesse, et tout le monde sera ma dupe.

Jamais idée ne m'apparut sous des couleurs plus séduisantes. Glorieux de l'avoir enfantée, je me serais trouvé indigne d'avoir de l'esprit, si je ne l'avais pas embrassée. Je me vengeais cruellement du duc dont je devais craindre le ressentiment, car il ne devait pas avoir perdu le souvenir de la lettre outrageante que je lui avais écrite. Les princes n'oublient point ces choses-là, comme ils oublient assez souvent les grands services.

Je dormais mal la nuit suivante, à cause de l'agitation que me causait mon impatience, et j'arrivai à Louisbourg, donnant mon nom à la porte, sans y ajouter ma prétendue qualité, car il ne fallait pas donner un trop grand volume à la plaisanterie. J'allai me loger à la Poste, très bonne auberge, et après avoir fait monter ma malle, à l'instant où je demandais où logeait la Toscani, je la vois paraître avec son mari. Tous deux me sautent

au cou et m'assomment de compliments sur mon bras en écharpe et sur ma prétendue victoire.

« Quelle victoire?

— Votre apparition ici dont les circonstances ont mis la joie dans le cœur de tous vos amis.

— Je suis au service du duc, mais comment le savez-vous?

— C'est la nouvelle générale. Le courrier même de Son Altesse qui vous a apporté la lettre, l'a publiée, et l'officier qui s'est trouvé présent et qui est arrivé hier matin, l'a confirmée. Mais vous ne sauriez vous peindre la consternation de vos trois ennemis. Malgré cela, nous craignions que vous ne soyez obligé d'en venir à une affaire, car ils conservent la lettre dans laquelle vous les avez défiés à Furstenberg.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus?

— Deux ne le purent pas, et le troisième arriva trop tard.

— Fort bien. Si le duc le permet, ils m'obligeront en m'accordant un duel un à un, mais non tous trois à la fois. Au pistolet, cela s'entend, car on ne se bat pas à l'épée avec un bras en écharpe.

— Nous parlerons de cela. Ma fille veut amener un raccommodement avant l'arrivée du duc, et vous ferez bien de la laisser faire, car ils sont trois, et il y a à parier que vous ne les tuerez pas tous les trois.

— Votre fille doit être devenue une beauté.

— Vous souperez ce soir avec elle chez moi, car elle n'est plus maîtresse du duc. Elle va se marier.

— Si votre fille nous raccommode, je préférerai la paix à la guerre, pourvu qu'il n'y aille pas de mon honneur.

— Mais comment cette écharpe depuis seize mois?

— Je me porte bien, mais ma main s'enfle dès que je

la tiens pendante. Vous le verrez après dîner, car vous dînerez avec moi, si vous voulez que je soupe avec vous. »

Voilà Vestris, que je ne connaissais pas, avec mon cher Baletti. Ils étaient accompagnés d'un officier, amoureux d'une seconde fille de la Toscani, et d'un autre de leur clique que je ne connaissais pas non plus. Ils venaient tous me féliciter d'être entré au service du duc dans un poste si honorable. Baletti nageait dans la joie. Mes lecteurs se souviendront que cet ami avait eu la plus grande part à ma fuite de Stuttgard et que je devais épouser sa sœur. Ce Baletti avait l'âme haut placée, beaucoup d'esprit et un beau talent. Il se distinguait par sa conduite et le duc en faisait cas. Il avait une petite maison donnant sur la campagne, où il avait une excellente chambre, pour moi; il me pria de l'accepter, et me dit qu'il était vain que le duc sût que j'étais son meilleur ami et que je demeurasse avec lui jusqu'à son arrivée; car après, il était naturel que je logeasse au palais. J'acceptai, et comme il était de bonne heure, nous allâmes tous chez la jeune Toscani. Je l'avais aimée à Paris avant qu'elle fût tout à fait formée, et se montrant à moi telle qu'elle était alors, elle avait raison de se montrer avec satisfaction, car elle était belle. Elle me fit voir sa maison, ses bijoux, me conta l'histoire de ses amours avec le duc, pauvres gens qui ne sont jamais aimés pour eux-mêmes; elle me dit sa rupture, à cause de ses continuelles infidélités, et enfin son mariage avec un homme qu'elle méprisait, mais que sa situation l'obligeait d'épouser.

A l'heure du dîner, je menai tout le monde à l'auberge, et nous rencontrâmes le colonel qui était celui qui avait travaillé principalement à me faire devenir soldat. Il fut le premier à mettre le chapeau à la main; nous lui rendîmes son salut, et il passa son chemin.

Je fis un dîner fort gai et fort bon avec cette bande d'amis, et après dîner, j'allai m'établir chez Baletti. Le soir nous allâmes chez Toscani, où je trouvai deux beautés qui me ravirent : c'étaient sa fille et la femme de Vestris, que le duc lui avait donnée après en avoir eu deux enfants, qu'il reconnut. La Vestris, quoique belle, ne m'enchanta que par la tournure de son esprit et par ses grâces. Elle n'avait qu'un défaut : elle grasseyait.

Comme le jeune Toscani avait encore un ton de réserve, je me permis à table d'adresser plus particulièrement mes hommages à Mme Vestris, dont le mari n'était pas jaloux, parce que, très d'accord ensemble, ils ne s'aimaient pas. On avait ce jour-là distribué les rôles d'une petite comédie qu'on devait représenter à l'arrivée du duc. Un jeune auteur qui était à Louisbourg l'avait composée, espérant qu'elle lui vaudrait la faveur du souverain et la place de poète de la cour.

Après souper, en parlant de cette bluette, où la Vestris jouait le rôle principal, on la pria de la lire, et elle s'en acquitta avec la plus aimable complaisance. « Votre jeu est plein d'âme, lui dis-je; vous exprimez le sentiment de façon à faire jurer que tout ce que vous dites vient d'inspiration. Quel dommage que le bout de votre langue ne prononce pas la lettre canine! »

A ces mots toute la table me hue. « Ce n'est pas un défaut, s'écrie-t-on, mais une beauté pleine de charme; l'expression en devient plus douce, plus attrayante et captive plus l'attention. Une actrice qui ne parle pas ainsi est jalouse de cette prérogative. »

Je ne répondis pas, mais je regardai la Vestris.

« Croyez-vous, me dit-elle, que je sois la dupe de tout cela?

— Non, et je vous rends justice, en vous supposant trop d'esprit.

— Un homme qui m'aime et qui d'un air pénétré me dit : « *Quel dommage!* » me fait beaucoup plus de plaisir que ceux qui croient me flatter en me disant le contraire. Mais, hélas! c'est un mal sans remède.

— Comment, madame, sans remède?

— Oui.

— Non. J'en ai un dans ma pharmacie infaillible pour votre mal. Vous me donnerez un soufflet, si demain je ne vous fais pas lire ce rôle sans que votre défaut paraisse; mais, si je vous le fais lire, comme, par exemple, votre mari le lirait, vous me permettrez de vous embrasser tendrement.

— J'accepte, mais que faut-il que je fasse?

— Pas autre chose que de me laisser faire un sortilège sur le cahier, et faites bien attention que je ne badine pas. Donnez-le-moi. Vous n'avez pas besoin de le lire cette nuit, et demain matin à neuf heures, je vous le rapporterai chez vous pour recevoir mon soufflet ou mon doux baiser, si votre mari n'y met point opposition.

— Aucune, mais nous ne croyons pas aux sortilèges.

— Et vous avez raison; mais cependant, si le mien manque, j'aurai le soufflet.

— C'est convenu. »

Mme Vestris me laisse le rôle, et nous parlons d'autres choses. On me plaint de voir ma main enflée, et je raconte mon duel. Tout le monde m'aime, me fête, et je retourne chez Baletti amoureux de tous, mais surtout de la Vestris et de la jeune Toscani.

Baletti avait une fille de trois ans prodigieusement belle.

« Comment as-tu cet ange?

— Voilà sa mère, et par droit d'hospitalité, elle te tiendra compagnie cette nuit. »

C'était sa ménagère, d'une beauté ravissante.

« J'accepte l'offre généreuse, mon cher ami, mais pour demain soir.

— Et pourquoi pas pour cette nuit?

— Parce que le sortilège m'occupera toute la nuit.

— Quoi! ce n'est pas un badinage?

— Non, c'est du sérieux.

— Es-tu devenu fou?

— Non, tu verras. Va te coucher, et laisse-moi seulement de la lumière et les choses nécessaires pour écrire. »

Je passai six heures à copier le rôle de la Vestris, sans y rien changer que la tournure des phrases, substituant aux mots en *erre* ou *re* des mots équivalents. C'était une corvée, mais j'avais envie d'embrasser la Vestris devant son mari. Voici comme je m'y pris :

« *Les procédés de cet homme m'outragent et me désespèrent; je dois penser à m'en débarrasser.* »

Je mis :

« *Cet homme a des façons qui m'offensent et me désolent; il faut que je m'en défasse.* »

« *Il me croit éprise de lui.* »

Je mis :

« *Il pense que je l'aime.* »

Et ainsi du reste.

Quand j'eus fini, je dormis trois heures, et puis je m'habillai. Baletti, qui vit mon sortilège, me prédit que le jeune auteur allait me lancer des malédictions, parce que la Vestris dira sans doute au duc de l'obliger à écrire pour elle, sans employer la lettre *r* ni les syllabes en *re*. Ce fut ce qui arriva.

Je vais chez la Vestris; elle se levait. Je lui remets le rôle que j'avais écrit, elle le parcourt, jette les hauts cris et appelle son mari en lui disant qu'elle ne voulait plus jouer des rôles où il y aurait des *re*. Je la calme en

lui promettant de lui copier tous ses rôles, comme j'avais passé toute la nuit à lui copier celui-là.

« Toute la nuit! Venez et payez-vous; car vous êtes plus que sorcier. C'est délicieux. Nous rirons. Il faut faire dire à l'auteur de venir dîner avec nous. Il s'engagera à écrire tous mes rôles sans *re*, ou le duc ne le prendra pas à son service. Il rira. Il dira que j'ai raison. C'est une découverte sublime! Ah! qu'il a bien fait de vous prendre pour secrétaire! Je ne lui croyais pas tant d'esprit. Je croyais la chose impossible, mais elle a dû être bien difficile?

— Point du tout. Si j'étais une jolie femme avec ce petit défaut, je voudrais parler sans jamais me servir de mots dont la désinnence est en *re*.

— Ah! mais c'est trop.

— Parions encore un soufflet ou un baiser que je vous parlerai toute la journée sans finir rien en *re*. Allons, commençons.

— A la bonne heure, dit Vestris, mais sans gageure, car vous me paraissez trop gourmand. »

L'auteur vint dîner, et la Vestris le tracassa d'importance. Elle commença par lui dire que les auteurs devaient être galants avec les actrices, et que la moindre galanterie qu'ils pussent exercer envers celles qui grasseyaient était d'écrire leurs rôles sans *re*.

Le jeune auteur rit de la proposition, disant que la chose était impossible, et qu'on n'en viendrait à bout qu'en appauvrissant beaucoup la langue. Là-dessus, la Vestris mit entre ses mains le rôle que j'avais écrit, lui disant de le lire et de déclarer en conscience s'il trouvait que la langue fût pauvre. Il fut obligé de convenir que le changement que j'avais fait n'avait pu s'opérer qu'en vertu de la richesse de la langue. Et il avait raison, car il n'y a pas de langue au monde, malgré la misère qu'on

lui reproche sans réflexion, où l'on puisse varier l'expression, sans l'affaiblir, comme dans la langue française.

Cette bagatelle nous égaya beaucoup, mais la Vestris prit à cœur de vouloir que tous les auteurs s'assujettissent à la loi que lui inspirait l'effort que j'avais fait pour atténuer son défaut. A Paris où je l'ai entendue jouer et grasseyer, elle ne trouva pas le Parnasse docile, mais elle plut néanmoins. Elle me demanda si je m'engagerais à transcrire *Zaïre* sans *re*. « Holà! lui dis-je, en vers, et des vers de Voltaire, la chose me ferait peur. »

L'auteur, pour lui faire sa cour, me demanda comment je ferais pour lui dire qu'elle était charmante, femme rare, digne d'adoration?

« Je lui dirais qu'elle m'enchante, m'extasie, me ravit; qu'elle est unique, incomparable, sans égale; qu'il faut lui élever des autels, qu'elle est digne d'avoir des temples. »

Elle m'écrivit une lettre que je conserve et qui n'a pas une seule finale en *re*. Si j'avais pu rester à Stuttgard, ce petit jeu m'aurait valu sa conquête; mais au bout de huit jours de fêtes, de triomphes et une satisfaction complète, le courrier qui précédait le duc arriva à dix heures du matin, annonçant que Son Altesse Sérénissime arriverait à quatre heures.

Dès que j'eus cette nouvelle, je dis à Baletti avec le plus grand sang-froid que je voulais faire à monseigneur la politesse d'aller à sa rencontre, pour rentrer à Louisbourg en augmentant sa suite, et que, voulant aller à deux postes de là, il fallait que je partisse de suite. Il loua mon idée et envoya tout de suite prendre les chevaux de poste. Mais, quand il me vit faire ma malle à la hâte, ne me rendant pas à l'invitation qu'il me faisait de r-

laisser chez lui jusqu'à ce que je fusse établi auprès du duc, il devina la vérité et trouva la chose fort plaisante. Je l'embrassai en lui avouant ma témérité; il devint triste de me perdre, mais il se disposa à rire de l'effet que cette gasconnade ferait sur les trois officiers et sur l'esprit du duc. Il me promit de m'informer de tout à Manheim, où j'avais décidé de passer huit jours pour voir mon cher Algardi, qui était au service de l'électeur palatin, et M. de Sickingen, auquel je devais remettre une lettre du comte Lamberg et une autre au baron de Becker, ministre de l'électeur.

Quand les chevaux furent attelés, j'embrassai mon cher ami Baletti, sa charmante petite et sa belle ménagère, et je dis au postillon de prendre la route de Manheim.

Arrivé à Manheim, on me dit que la cour était à Schwetzingen, et sans m'arrêter j'ordonnai au postillon de m'y mener. J'y trouvai tous ceux que je cherchais.

Algardi s'était marié : M. de Sickingen postulait la place de ministre à Paris, et le baron de Becker me présenta à l'électeur. Cinq ou six jours après mon arrivée, mourut le prince Frédéric des Deux-Ponts, et je vais rapporter ici une anecdote que j'appris la veille de sa mort.

Le médecin Algardi avait soigné ce prince pendant sa dernière maladie. La veille de la mort de ce brave et beau prince, j'étais à souper chez Veraci, poète de l'électeur, lorsque Algardi arriva.

« Comment va le prince? lui dis-je.

— Le pauvre prince n'a tout au plus que vingt-quatre heures à vivre encore.

— Le sait-il?

— Non, car il espère. Il vient de me causer une vive douleur en me sommant de lui dire la vérité sans ré-

serve; il m'a même obligé de lui donner ma parole d'honneur de la lui dire. Il m'a demandé s'il était en danger absolu de mort.

— Et vous lui avez dit la vérité?

— Point du tout. Je lui ai répondu qu'il n'était que trop vrai que sa maladie était mortelle, mais que la nature et l'art pouvaient faire ce que vulgairement on appelle des prodiges.

— Vous l'avez donc trompé, et vous avez menti?

— Je ne l'ai point trompé, car sa guérison est dans les choses possibles. Je n'ai pas voulu le désespérer. Le devoir d'un sage médecin est de ne jamais désespérer son malade, car le désespoir ne peut qu'accélérer sa mort.

— Fort bien, mais avouez que vous avez menti, malgré la parole d'honneur sous laquelle il vous a sommé de lui dire vrai.

— Je n'ai pas menti non plus, car je sais qu'il peut guérir.

— Vous mentez donc à présent?

— Non plus, car il mourra demain.

— Parbleu! rien n'est plus jésuite que cela.

— Point de jésuitisme. Mon premier devoir étant de prolonger la vie de mon malade, j'ai dû lui épargner une nouvelle qui ne pouvait que l'abréger, quand ce n'aurait été de quelques heures, et cela par force physique; et sans mensonge, je lui ai dit ce qui, au bout du compte, n'est pas impossible. Je n'ai donc pas menti, et je ne mens pas à présent, car en vertu de l'expérience, je vous donne le pronostic de ce qui, selon ce que je présume, doit arriver. Ainsi je ne mens pas, car il est vrai que je parierais un million contre un qu'il n'en reviendra pas; mais je ne parierais pas ma vie.

— Vous avez raison; mais vous n'avez pas moins

trompé le prince, car il avait l'intention d'apprendre de vous, non pas ce qu'il savait lui-même aussi bien que vous, mais ce que, par votre expérience, vous devez savoir mieux que lui. Malgré cela, je vous accorde qu'étant son médecin, vous ne pouviez pas vous exposer à raccourcir sa vie en lui disant la plus terrible des vérités. Je conclus par décider que vous faites un malheureux métier. »

Au bout de quinze jours, je quittai le délicieux séjour de Schwetzingen, en laissant au poète Veraci une petite partie de mon équipage, que je lui promis d'aller reprendre un jour ou l'autre; mais je n'en ai jamais eu le temps; Veraci garde tout ce que je lui ai laissé depuis trente et un ans. Cet homme est le plus singulier que j'aie connu en qualité de poète. Pour se distinguer des autres, il s'est singularisé. Il a tenté de mettre à la mode un style tout à fait opposé à celui du grand Métastase, en faisant des vers durs, et prétendant que, travaillés ainsi, ils donnent plus de matière à la science du compositeur qui doit les mettre en musique. Jumelli lui avait mis en tête cette extravagance.

Je me rendis à Mayence, où je frétai une grosse barque sur laquelle j'embarquai ma voiture, et j'arrivai à Cologne vers la fin de juillet, me faisant une fête de revoir la belle et charmante femme du bourgmestre, qui détestait le général Kettler, et qui m'avait si bien traité il y avait sept ans. Mais ce n'était pas la seule raison qui m'engageât à faire halte dans cette vilaine ville. J'avais lu à Dresde, dans la *Gazette de Cologne*, que « le sieur Casanova ayant reparu à Varsovie après une absence de deux mois, avait reçu ordre d'en repartir, le roi ayant su plusieurs histoires qui l'avaient obligé de défendre sa cour à cet aventurier. »

Cet article, que je ne pouvais digérer, m'avait déter-

miné à faire une visite à Jacquet, rédacteur de cette gazette. Le temps était arrivé.

Je dîne à la hâte, et je vais faire une visite au bourgmestre, que je trouve à table, en famille, près de sa belle Mimi. L'accueil qu'on me fit fut tel que je pouvais le désirer, amical et cordial. Mon histoire les occupa deux heures. Mimi devant sortir, on m'invita à dîner pour le lendemain.

Mimi me parut plus belle que sept ans auparavant, et, mon imagination courant la poste, je me figurai des plaisirs inexprimables. Ayant passé une nuit agitée par l'impatience, je fis toilette et j'allai de bonne heure chez mon amphitryon pour saisir le moment de parler à sa délicieuse compagne. Je la trouvai seule, je débute par un transport, elle s'oppose avec douceur; mais sa mine me glace.

« Le temps, excellent médecin, me dit-elle, a guéri mon cœur d'une maladie qui mêlait trop d'amertume à la douceur, et je ne veux plus m'exposer aux mécomptes d'une passion qui ne laisse que des remords.

— Quoi! le confessionnal....

— Ne doit plus nous servir que pour nous y aller repentir de nos fautes passées et nous fortifier contre les tentations d'en commettre de nouvelles.

— Que Dieu me préserve du repentir et du remords dont la source n'est que dans le préjugé! Je partirai demain.

— Je ne vous dis pas de partir.

— Si je ne puis pas espérer, je ne dois pas rester. Puis-je espérer?

— Non, jamais. »

A table cependant elle fut charmante ; mais j'étais si découragé, qu'on dut me trouver maussade. Les femmes ont toujours eu le privilège de monter ou d'abattre mon

esprit. Le lendemain à sept heures, je monte dans ma chaise, et dès que je suis hors de la porte qui mène à Aix-la-Chapelle, je descends, disant au postillon de m'attendre. Je vais chez Jacquet, armé d'un pistolet et de ma canne, sans autre intention que de le bâtonner.

J'arrive chez le folliculaire, la servante me montre la chambre où il travaillait seul. Cette chambre était au rez-de-chaussée, et la porte, à cause de la chaleur, était ouverte.

Au bruit que je fais en entrant, il demande ce que j'ordonne.

Jacquet étant un homme avec lequel j'aurais pu me battre, je ne devais avoir aucun scrupule de le bâtonner. « Infâme gazetier, lui dis-je, je suis ce Casanova aventurier, dont tu as diffamé le nom dans tes feuilles, il y a quatre mois. »

En disant cela, je tire de ma poche un pistolet que je tiens de la main gauche, et j'élève ma canne. Mais le malheureux était tombé du côté gauche, et s'étant mis à genoux, me demandait grâce, les mains jointes, offrant de me remettre la lettre de Varsovie où je pourrais lire la signature de la personne qui lui écrivait le fait dans les mêmes termes.

« Où est cette lettre?

— Dans l'instant. »

Je me retire pour le laisser passer, et je vais fermer la porte au verrou. Le malheureux commence à chercher, tremblant comme la feuille, la lettre en question parmi les lettres de Varsovie, lesquelles, au lieu d'être par ordre de date, étaient pêle-mêle. Je lui montre la date de l'article dans sa gazette que je portais sur moi; secours inutile. Au bout d'une heure, tremblant, bégayant, il se jette de nouveau à genoux et me dit de faire de lui ce que je voudrais. Je lui donne un coup de pied, et remet-

tant le pistolet dans ma poche, je lui ordonne de venir avec moi. Il me suit sans réplique et sans chapeau, et m'accompagne jusqu'à ma chaise de poste où il me voit monter en remerciant Dieu d'échapper à si bon marché à l'orage qui l'avait menacé. J'arrivai le soir à Aix-la-Chapelle, où je trouvai la princesse Lubomirska, le général Roniker, plusieurs autres Polonais de distinction, Tomatis, sa femme et une foule d'Anglais de ma connaissance.

CHAPITRE XII

Mon séjour à Spa. — Le coup de poing. — Un coup d'épée. — Della Croce. — Charlotte, ses couches et sa mort. — Une lettre de cachet me fait quitter Paris en vingt-quatre heures.

Toutes mes connaissances se montrèrent enchantées de me revoir, et je ne l'étais pas moins de me retrouver en bonne compagnie. On était sur le point de quitter Aix-la-Chapelle pour Spa. Tout le monde y allait, et ceux qui restaient à Aix-la-Chapelle n'avaient d'autre raison que l'impossibilité absolue de se procurer à Spa le moindre logement, tant l'affluence y était grande. Chacun me tenait ce langage : plusieurs en étaient revenus, faute d'avoir pu trouver un galetas. Je m'obstine, disant à la princesse que je partirais avec elle, certain de me loger n'importe où, dussé-je me jucher dans ma voiture. Nous partîmes le lendemain, et nous arrivâmes de bonne heure à Spa, la princesse, le grand notaire, Roniker et les Tomatis. Tous avaient des logements arrêtés d'avance ; moi seul ne savais où aller. Je descends et me mets en course ;

mais, avant de courir les rues, j'entre chez un marchand de chapeaux pour en acheter un, ayant perdu le mien en route. Je conte ma peine à la marchande, qui s'y montre sensible, regarde son mari et lui parle en flamand ou wallon; puis elle me dit que, si ce n'est que pour quelques jours, elle me cédera sa chambre et qu'elle coucherait avec son mari dans la boutique. Mais elle ajouta qu'elle n'avait absolument pas de place pour mon domestique.

« Je n'en ai point.

— Tant mieux. Faites décharger votre voiture.

— Où la mettrai-je?

— Je me charge de la faire remiser en lieu sûr.

— Combien vous payerai-je?

— Rien, et rien si vous voulez manger avec nous, sans prétendre à la bonne chère. »

Il n'y a pas à marchander; j'accepte sans façon.

Je monte un petit escalier et je trouve une jolie chambre, un cabinet, bon lit, commode, une grande table et deux petites; le tout bien propre. Je me trouve fort bien. On ôta ce qui leur était nécessaire et qui m'aurait embarrassé. Je demande à ces bonnes gens pourquoi ils ne voulaient pas coucher dans le cabinet plutôt que dans le magasin, où ils ne pouvaient être que très incommodément; ils me répondent à l'unisson qu'ils m'incommoderaient, tandis que leur nièce ne me gênerait pas.

A ce mot de nièce, je me recueille. Le cabinet n'avait pas de porte et n'était guère plus grand que le lit qu'il contenait. C'était un trou sans fenêtre, espèce d'alcôve. Je dois dire ici que mon hôtesse et son mari, tous deux Liégeois, étaient d'une laideur modèle. Il n'est pas possible, me dis-je, que la nièce soit plus laide; mais si on l'abandonne ainsi au premier venu, il faut certes qu'elle soit à l'abri de la tentation. Quoi qu'il en

soit, j'acquiesce à tout et ne demande pas à voir la nièce, car on aurait pu prendre la question en mauvaise part, et je sors sans même avoir ouvert ma malle. Je leur dis en sortant que je ne rentrerais qu'après souper, et je leur donnai de l'argent pour m'acheter des bougies et une lampe de nuit.

J'allai voir la princesse, chez laquelle je devais souper avec tous les autres. Tous me félicitèrent de ma bonne fortune. J'allai au concert, à la banque de pharaon, mais pour y voir seulement; j'entrai dans les chambres où l'on jouait les jeux de commerce, et j'y vis le prétendu marquis d'Aragon qui jouait au piquet avec un vieux comte de l'empire. On me conta le duel qu'il avait eu avec un Français qui lui avait cherché querelle, il y avait trois semaines. Le Français avait été blessé à la poitrine et était encore malade. Il n'attendait que sa guérison pour prendre sa revanche, qu'il avait demandée en se retirant. C'est l'habitude des Français quand le duel n'a pas de motif grave. On s'arrête au premier sang, pour recommencer dix fois à des époques fixées d'avance. Nous n'avons pas ce caractère en Italie, où les duels sont à outrance. Notre sang s'allume en voyant devant nous l'ennemi qui nous a ouvert les veines. De là vient qu'un coup de poignard est chose commune en Italie et fort rare en France; de là vient aussi que les duels sont rares en Italie et qu'en France ils sont journaliers.

La personne que je fus le plus enchanté de voir à Spa fut le marquis de Caraccioli, que j'avais laissé à Londres. Il avait obtenu un congé de sa cour, et il le passait à Spa dans le sein des plaisirs. Ce marquis était un véritable homme d'esprit, plein d'humanité et de bienfaisance; compatissant au malheur et aux faiblesses humaines, il aimait la jeunesse, n'importe le sexe; mais jamais d'excès, il savait user sans abuser. Il ne jouait pas, mais il

aimait les joueurs qui savaient faire leur partie, et méprisait les dupes. Cet heureux caractère valut la fortune au soi-disant marquis d'Aragon. Il répondit de son nom et de sa noblesse à une veuve anglaise âgée de cinquante ans, qui l'avait trouvé à son goût, et elle lui apporta soixante mille livres sterling Cette veuve s'amouracha, sans doute, de la taille de six pieds du prétendu marquis et du beau nom d'Aragon ; car Dragon n'avait ni de l'esprit, ni des manières distinguées, et ses jambes, qu'il ne lui montra pas, je le suppose, étaient couvertes des marques dégoûtantes de son libertinage. Je vis ledit marquis quelque temps après à Marseille, et quelques années plus tard il devint propriétaire de deux fiefs à Modène. Il sut mieux placer sa fortune que moi. Sa femme, mourut et, selon les lois anglaises, il hérita de toute sa fortune.

Étant rentré d'assez bonne heure, je me couchai sans voir la nièce qui dormait déjà. Je fus servi par la très laide tante, qui me pria de ne point prendre de domestique pendant que je resterais chez elle, car, à son avis, ils étaient tous voleurs.

Le matin, quand je m'éveillai, la nièce était déjà descendue. Je m'habillai pour aller à la source, et je prévins mes bonnes gens que, ce jour-là, je voulais avoir le plaisir de dîner avec eux. Ils ne pouvaient manger que dans ma chambre, et je fus tout étonné qu'ils m'en demandassent la permission. La nièce était sortie ; ma curiosité ne put donc être satisfaite pour le moment. A la promenade, des connaissances que j'y fis, comme cela a lieu dans tous les bains, m'informèrent de toutes les beautés que j'y vis. La quantité d'aventurières qui se trouvent à Spa dans la saison des eaux est incroyable, et toutes y vont dans l'espoir d'y faire fortune ; il est naturel que la plupart s'en aillent comme elles sont venues, si ce n'est plus

mal. La circulation de l'argent y est étonnante, mais elle est toute entre les joueurs et les marchands. Les traiteurs, les boutiquiers, les aubergistes et les filles en absorbent une bonne partie : les usuriers y font aussi de bonnes affaires. La passion du jeu est plus forte que celle de la galanterie, et le joueur, à Spa, n'a pas le temps de s'arrêter à considérer le mérite d'une fille, ni le courage de lui faire des sacrifices. L'argent qui sort du jeu se divise en trois parties : la première, et la plus petite, passe dans la bourse du prince-évêque de Liège; la seconde, un peu plus forte, se partage entre les fripons sans aveu qui y pullulent et qui font mal leurs affaires, car on les évite et ils n'ont pas de lieu fixe et autorisé pour y établir leur coupe-gorge; enfin, la plus grande partie, qu'on porte à un demi-million année courante, s'enfuit dans les coffres de douze grecs, professeurs avoués et autorisés par le souverain et qui sont associés.

Tout cet argent sort de la poche des dupes qui courent s'abîmer dans ce trou qu'on nomme Spa, de quatre cents lieues à la ronde.

Les eaux ne sont qu'un prétexte pour la plupart. On n'y va que pour des affaires, des intrigues, jouer, faire l'amour et espionner. Un très petit nombre d'honnêtes gens y vont pour s'amuser ou pour se reposer des peines que causent ou les emplois ou les affaires dans une résidence fixe pendant tout le courant de l'année.

Dans un lieu pareil, où l'on ne fait que manger, boire, se promener, jouer, danser, etc., la vie n'est pas chère.

A une table d'hôte richement servie, on ne paye qu'un petit écu de France, et pour une somme égale, on est bien logé.

Je rentrai à midi, après avoir gagné une vingtaine de louis. J'entre dans la boutique pour monter à ma chambre, et mes yeux s'arrêtent avec une agréable surprise

sur une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, beauté robuste, grande, brune, aux grands yeux noirs, à la denture d'ivoire, aux lèvres voluptueuses, très bien formée, mais à la mine sérieuse. Elle mesurait du ruban : c'était donc la nièce que je m'étais figurée laideron et qui couchait à six pas de moi ! Sans manifester ma surprise, au lieu de passer outre, je m'assieds un moment pour mieux la voir et puis saisir l'instant de faire connaissance. Mais à peine me voit-elle. Une légère inclination de tête est tout ce que j'en obtiens. Sa tante descend pour me dire qu'on va servir. Je monte et je vois quatre couverts. La servante sert la soupe, et, sans façon, elle me demande de quoi acheter du vin, si je veux en boire, parce que ses maîtres ne buvaient que de la bière. Charmé de sa franchise, je lui donne de quoi acheter deux bouteilles de bourgogne.

Le marchand chapelier monte, me présente une montre d'or à répétition, chaîne de même métal, le tout moderne et d'auteur connu, et me demande ce que cela pouvait valoir.

« Quarante louis au moins.

— Un monsieur veut me la vendre pour vingt, mais à condition de la lui rendre demain, s'il m'en rapporte vingt-deux.

— C'est un marché que je vous conseille.

— Je n'ai pas l'argent.

— Je vais vous le prêter avec plaisir. »

Je lui donne vingt louis, et je mets la montre dans ma cassette. A table, j'avais la nièce en face : je me défendais de la regarder, et elle, en fille modeste, ne prononça pas vingt mots durant tout le dîner. Je trouvai la chère excellente, soupe, bouilli, entrée et rôti. La maîtresse me dit que le rôti serait pour mon compte, car n'étant pas riches, ils ne se permettaient ce luxe que le

dimanche. Je trouvai la sincérité admirable et le procédé fort délicat. Je prie mes hôtes de boire de mon vin, ils acceptent et me disent qu'ils ne désirent être un peu plus riches que pour pouvoir s'en permettre une demi-bouteille chaque jour.

« Mais il me semble que votre commerce va bien?

— La marchandise n'est pas à nous, et nous avons des dettes ; en outre, les dépenses sont énormes. Jusqu'à présent nous avons peu vendu.

— Vous n'avez que des chapeaux?

— Pardon, des mouchoirs de la Chine, des bas de Paris, des manchettes ; mais on trouve tout cela trop cher.

— J'en achèterai et je vous en ferai vendre à tous mes amis. Laissez-moi faire. Je veux vous être utile.

— Merci, allez prendre un ou deux paquets de ces mouchoirs et des bas de grande mesure, car monsieur a la jambe forte. »

Merci, c'était le nom de la nièce, obéit. Je trouvai les mouchoirs superbes et les bas très beaux. J'en achetai une douzaine, et je leur promis de leur faire vendre en moins de vingt-quatre heures tous ceux qu'ils avaient dans leur boutique. Ils me comblèrent de remerciements en se recommandant à mes bontés.

Après le café qui fut aussi pour mon compte, la tante dit à sa nièce de prendre bien garde de me réveiller le matin en se levant. Elle répondit qu'elle n'y manquerait pas, et je la priai de ne point se gêner, parce que j'avais le sommeil très fort.

Après dîner étant entré chez un armurier pour y marchander des pistolets, je lui demandai s'il connaissait le marchand chez lequel je demeurais.

« Nous sommes cousins germains, me dit-il.

— Est-il riche?

— Oui, en dettes.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est malheureux comme tous les honnêtes gens

— Et sa femme ?

— C'est elle qui le soutient par son ordre et son économie.

— Connaissez-vous sa nièce?

— Assurément. C'est une bonne fille, mais dévote, et elle éloigne les chalands par ses sots scrupules.

— Que voudriez-vous donc qu'elle fît pour attirer les chalands?

— Qu'elle fût plus polie et qu'elle ne fît pas la bégueule lorsque quelqu'un veut l'embrasser.

— Est-elle comme cela vraiment ?

— Essayez et vous verrez. Il n'y a pas huit jours qu'elle a donné un soufflet à un officier. Mon cousin la gronda et elle voulut retourner à Liège, mais la cousine le calma. Elle est jolie ; ne le trouvez-vous pas ?

— Sans doute, mais si elle est si revêche, il faut la laisser en paix. »

Armé de cette information, je résolus de changer de logement, car Merci m'avait tant plu à table, que je prévoyais que je ne pourrais pas longtemps la savoir si près de moi sans lui faire visite ; or je détestais les Pamelas autant que les Charpillons.

Dans l'après-dîner, je menai chez mes hôtes Rzewuski et Roniker, qui, pour me faire plaisir, achetèrent pour plus de cinquante ducats. Le lendemain, la princesse et la Tomatis achetèrent tous les mouchoirs.

Rentré à dix heures, je trouvai Merci couchée comme la nuit précédente. Le lendemain matin, le marchand vint reprendre la montre et me remit vingt-deux louis. Ne voulant faire aucun gain de cette nature, je lui fis pré-

sent des deux louis, en lui disant qu'étant couvert par un gage, je lui ouvrirais toujours ma bourse, et que les gains seraient pour lui. Il me quitta pénétré de reconnaissance.

Invité chez Tomatis, je ne pus ce jour-là dîner avec eux ; mais, curieux de la dévote, je leur dis que j'y souperais, et que je payerais la dépense extraordinaire. Ils me donnèrent un bon souper et nous bûmes de l'excellent Bourgogne, dont Merci ne voulut pas goûter. Vers la fin du souper, cette fille étant sortie un moment, je dis à la tante que sa nièce était charmante, mais qu'il était dommage qu'elle fût si triste.

« Il faudra qu'elle change, ou je ne la garderai pas.

— Est-elle ainsi avec tous les hommes?

— Sans exception.

— Elle n'a jamais aimé ?

— Elle le dit, mais je n'en crois rien.

— Je m'étonne qu'elle dorme tranquillement, sachant un homme si près d'elle.

— Elle n'a pas peur. »

Merci rentre, nous souhaite la bonne nuit et veut s'aller coucher. Je lui propose de l'embrasser, elle me tourne le dos, et place au seuil du cabinet une chaise qui devait m'empêcher de la voir en chemise ; puis elle se déshabille et se couche. Mes hôtes s'en vont et je me couche aussi, trouvant ce manège insoutenable et peu naturel ; car Merci savait ou devait savoir qu'elle avait de quoi plaire et devait bien se douter que j'étais homme. Malgré cela, je me couchai tranquillement, et à mon réveil je trouvai l'oiseau déniché. J'avais envie de faire raisonner cette fille tête à tête, et de prendre ensuite mon parti ; mais je ne savais comment m'y prendre. En attendant, le marchand se prévalait de mes offres pour prêter sur gages et faisait de beaux bénéfices. Je lui procurais cet

avantage sans risque pour moi-même, et, sa femme et lui se disaient heureux de m'avoir chez eux. Cela m'excita à tirer parti de leur propre intérêt.

Le cinq ou sixième jour, m'éveillant avant Merci, je ne mets que ma robe de chambre et me dispose à m'approcher de son lit. Ayant l'oreille fine, elle s'éveille, et, me voyant aller à elle, d'un ton résolu elle me demande ce que je voulais. Je lui réponds en m'asseyant sur son lit avec une contenance douce et de la voix la plus rassurante, que je ne voulais que lui souhaiter le bonjour et causer un peu avec elle. Pendant ce temps, elle s'était enveloppée dans son drap, sa seule couverture, parce qu'il faisait très chaud ; mais son lit était si étroit que cela ne pouvait m'empêcher d'étendre mes bras sur elle. Je la prie, en la serrant, de me permettre de l'embrasser. Sa résistance m'irritant, je passe une main hardie sous le drap, et, faite comme toutes, j'arrive d'un trait au but ; mais à l'instant où je pensai m'en rendre maître, un coup de poing sur le nez me fit voir mille étoiles, et je crois presque inutile de dire que je perdis *ex abrupto* toute l'envie d'être tendre. Le sang inondait mon visage et avait taché le lit de la furibonde Merci. J'eus l'esprit de me posséder, d'autant plus que la vigueur que la belle avait déployée, sans pousser de ces cris si ordinaires aux femmes, m'avait donné un échantillon des suites qu'auraient pu avoir les représailles, si je m'en étais permis, et je m'éloignai. Tandis que je plongeais mon visage dans un bassin d'eau fraîche, Merci s'habille et sort.

Quand le sang eut cessé de couler, je vis avec amertume qu'il me restait une contusion qui me rendait affreux. Couvrant mon visage d'un mouchoir, j'appelle le perruquier qui était en face, et, dès que je suis coiffé, l'hôtesse monte pour me montrer des

truites, que je trouve belles et que je paye ; mais en prenant l'argent elle pousse un cri de me voir ainsi défiguré. Je la calme en lui en disant la raison, mais me donnant tout le tort et la priant instamment de n'en rien dire à sa nièce ; puis, sans écouter ses vaines excuses, je sors, me couvrant de mon mouchoir, et je vais en face dans un logement d'où la duchesse de Richmond était partie la veille.

La moitié de l'appartement était arrêté d'avance par un marquis italien ; je pris l'autre avec un domestique de place, et je fis à l'instant enlever tous mes effets de chez la marchande, sans faire aucune attention à ses prières ni à ses larmes. Ce qu'elle me disait d'ailleurs ne pouvait nullement me ramener : je devais n'être plus incommodé de la vue de Merci ; mais, selon moi, c'était une satisfaction pour la fille et un affront pour moi, ou au moins une punition, en supposant, comme elle devait le croire, que j'eusse envie d'en tâter ou de lui donner les étrivières.

Je trouve dans mon nouveau gîte un Anglais qui me promet de faire passer ma contusion dans une heure et la meurtrissure dans vingt-quatre. Je le laissai faire, et il me tint parole. Il me frotta avec de l'esprit-de-vin et une drogue que je ne connais pas : mais, ayant honte de me montrer dans cet état, je me tins clos chez moi durant toute la journée. A midi ma désolée marchande vint me porter mes truites, et me dit que Merci était affligée de m'avoir traité ainsi, et que si je voulais reprendre mon logement, elle me donnerait toute la satisfaction que je pourrais désirer.

« Vous sentez, lui répliquai-je, que si je cédais à vos instances, mon aventure deviendrait publique, je me rendrais ridicule et je perdrais d'honneur votre maison et votre nièce, qui alors ne passerait plus pour dévote.

Je la fais réfléchir à l'histoire du soufflet, qu'elle est étonnée que je sache, et je lui reproche l'inconvenance de ses sollicitations après m'avoir exposé à la brutalité de sa nièce. Je finis par lui dire que, sans trop de malice, je serais autorisé à la croire complice. A ces mots elle verse d'abondantes larmes. Ses pleurs pouvant venir du sentiment, je me crois obligé de la calmer en lui faisant des excuses et en lui promettant de continuer à protéger son commerce. Elle sortit assez calme. Une demi-heure après, son mari vint me porter vingt-cinq louis que je lui avait prêtés sur une tabatière d'or ornée de diamants, et me propose de donner deux cents louis sur une bague qui en valait quatre cents. « Elle vous appartiendra, me dit-il, si le propriétaire ne me remet pas deux cent vingt louis dans la huitaine. »

L'argent ne me manquait pas. J'examine la pierre, qui devait peser les six carats que l'on annonçait ; l'eau en était belle ; c'était une affaire d'or.

« Je consens à donner la somme que l'on demande, lui dis-je, si le propriétaire veut me faire quittance de vente.

— Je vous la ferai moi-même en présence de témoins.

— Fort bien. Dans une heure je vous donnerai l'argent, car je veux faire démonter la pierre. Cela doit être égal au propriétaire, puisque je la ferai remonter à mes frais telle qu'elle est. S'il la retire, les vingt louis seront pour vous.

— Il faut que je lui demande s'il consent qu'on la démonte.

— Allez, mais dites-lui que, s'il n'y consent pas, je ne donnerai pas un écu. »

Il part et revient bientôt après avec un joaillier qui me dit être prêt à me garantir la pierre pour peser au moins deux grains de plus que six carats.

« L'avez-vous pesée ?

— Non, mais n'importe.

— Faites donc cette affaire vous-même.

— Je n'ai pas la somme.

— Pourquoi le propriétaire refuse-t-il de la laisser démonter, puisque cela ne doit lui rien coûter?

— Je l'ignore, mais il s'y refuse.

— Il en est le maître, comme moi de ne pas donner le sol. »

Ils s'en allèrent et me laissèrent fort content d'avoir résisté, car il était évident que, puisque le propriétaire n'avait pas consenti à la laisser démonter, en supposant qu'il eût besoin de l'argent qu'il demandait, ou la pierre était fausse, ce qu'on aurait pu connaître au poids, ou qu'elle avait un fond postiche.

Je passai toute la journée à écrire, ayant consigné ma porte, et j'expédiai plusieurs lettres en retard. Le soir je soupai de bon appétit, et le matin, après avoir bien dormi, je me levai pour voir qui frappait à ma porte. Jugez de ma surprise : c'était Merci !

Je la laisse et me remets dans mon lit, lui demandant ce qu'elle venait faire chez moi de si bon matin. Elle s'assied sur mon lit et se met à s'évertuer en excuses. Raisonner pour convaincre quelqu'un de ses torts ayant toujours été ma marotte, je lui demande pourquoi, ayant pour principe de repousser comme un tigre les caresses d'un homme qu'ont séduit ses charmes, elle avait eu la cruauté de me mettre dans la nécessité de faire ce qui m'avait valu un si rude traitement de sa part.

« En couchant dans le cabinet, si près de vous, me dit-elle, j'ai obéi aux ordres de ma tante ; en vous frappant, ce dont je me repens beaucoup, j'ai suivi un mouvement irréfléchi de mon âme qui s'est crue outragée ; et il n'est pas vrai, je crois, que tout homme qui me voit doive perdre la raison. Je compte sur le devoir, et vous con-

viendrez que le vôtre est de me respecter, et que le mien est de défendre mon honneur.

— Si telle est votre façon de penser, j'avoue que vous avez eu raison, et vous n'avez pas à vous plaindre; car vous avez vu que j'ai souffert en silence, et m'étant éloigné de vous, vous devez être certaine que je vous respecte et que je vous respecterai à l'avenir. Êtes-vous venue pour avoir cette explication? Vous l'avez, et vous ne pouvez vouloir rien de plus. Souffrez seulement que je rie des excuses que vous m'avez faites, car ce que vous venez de me dire les rend risibles.

— Que vous ai-je dit?

— Qu'en m'écrasant le nez vous avez fait votre devoir. Vous semble-t-il qu'il faille s'excuser d'avoir rempli un devoir?

— J'aurais dû me défendre par la douceur. Hélas! oubliez tout et pardonnez-moi. Je ne me défendrai plus d'aucune façon, je suis toute à vous; je vous aime et je suis prête à vous en convaincre. »

Merci ne pouvait pas être plus explicite; cependant, en achevant ces derniers mots, elle tombe sur moi, colle son visage contre le mien et me baigne de ses larmes.

Honteux d'une victoire qu'elle me rendait si facile, je ne la repousse pas, mais je me retire en lui disant de revenir quand ma figure aurait recouvré sa première forme. Elle me quitta toute mortifiée.

L'Italien que mon hôte attendait était arrivé pendant la nuit. Curieux de savoir son nom, je m'en informe et on me remet une carte portant : « *Le marquis don Antonio della Croce.* »

Serait-ce Croce? La chose est fort possible. Il dormait encore. Je m'informe de son état de maison, et j'apprends que la marquise a une femme de chambre,

que le marquis a un secrétaire et deux domestiques. Il me tardait de voir ce marquis-là.

Je n'attendis pas longtemps, car ayant appris à son tour que j'étais son voisin, il vint me voir, et deux heures que nous employâmes à nous conter nos aventures depuis notre séparation à Milan se passèrent bien vite. Il avait su comment j'avais fait le bonheur de la fille qu'il m'avait laissée, et dans les six années qui venaient de s'écouler, il avait parcouru la moitié de l'Europe, toujours luttant avec la fortune. Il avait gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles. Dans cette dernière ville, étant devenu amoureux d'une demoiselle de condition, que le père avait fait enfermer dans un couvent, il l'avait enlevée, et c'était la marquise della Croce, alors enceinte de six mois.

Il la faisait passer pour sa femme, parce que, me dit-il, il avait fermement l'intention de l'épouser. « J'ai cinquante mille francs en or, ajouta-t-il, autant en bijoux et équipage, et j'ai l'intention de tailler chez moi, en donnant des soupers ; si je joue sans corriger la fortune, je suis sûr de tout perdre. » Il se proposait d'aller à Varsovie, comptant que je l'adresserais à toutes mes connaissances ; il se trompait, et je ne le flattai pas même de le présenter aux Polonais que je connaissais à Spa.

Je lui dis qu'il ne tenait qu'à lui de faire leur connaissance, lui promettant de rester parfaitement neutre. J'acceptai son invitation à dîner pour le même jour. Son soi-disant secrétaire n'était que son capon : c'était un habile Véronais nommé Conti, et sa femme était essentielle à son métier.

Vers midi, le marchand liégeois revint avec la bague, suivi du propriétaire, qui avait tout l'air d'un bretteur. Ils étaient accompagnés du joaillier et d'un autre in-

dividu. Le propriétaire me répéta l'instance de lui prêter deux cents louis.

Si j'avais été sage et moins bavard, je l'aurais prié de m'en dispenser, et tout aurait été fini ; mais il n'en fut pas ainsi. Je voulus, selon ma manie, le convaincre que la difficulté qu'il avait de permettre que la pierre fût démontée devait suffire pour m'empêcher de lui faire ce plaisir.

« La pierre étant démontée, lui dis-je, paraîtrait ce qu'elle est réellement, et voici ce que je vous propose : si elle pèse vingt-six grains, je vous donnerai non pas deux cents louis, mais trois cents : telle qu'elle est, je ne veux rien en donner.

— Vous avez tort de douter de ce que je vous dis, car votre doute blesse mon honneur.

— Mon raisonnement, pas plus que mon intention, ne blesse l'honneur de personne. Je suis libre, et je vous propose un pari. Que la bague soit démontée, et si elle pèse vingt-six grains, je perds deux cents louis ; si elle pèse beaucoup moins, vous perdrez la bague.

— C'est une proposition injurieuse, car elle renferme un démenti. »

Ces paroles, dites d'un ton dur, me déplaisant, je m'approche de ma commode où j'avais mes pistolets, et je prie le querelleur de me laisser tranquille.

Dans ces entrefaites, le général Roniker étant survenu, l'homme à la bague se mit à lui narrer le différend. Le général regarde la bague et lui dit :

« Si quelqu'un m'en faisait présent, je ne la ferais pas démonter, parce qu'à cheval donné on ne regarde pas les dents ; mais si je devais l'acheter, le vendeur fût-il un empereur, je n'en donnerais pas un écu qu'elle ne fût démontée ; et je m'étonne beaucoup que vous n'y consentiez pas. »

Sans rien dire, sans saluer, le fripon gagna la porte, et la bague resta entre les mains du Liégeois

« Pourquoi, lui dis-je, ne lui avez-vous pas rendu sa bague?

— Parce que je lui ai avancé cinquante louis; mais s'il ne me les rend pas demain, je la ferai démonter en présence du magistrat, et je la mettrai à l'enchère.

— Cet homme ne me plaît pas, et je vous prie de ne conduire personne chez moi. »

L'affaire se termina ainsi. L'imposteur ne retira pas sa bague, et le Liégeois la fit démonter. On trouva que la pierre était appuyée sur le plat d'un cristal de roche qui formait les deux tiers de la masse. La couverture cependant valait les cinquante louis, et un Anglais les donna au prêteur. Huit jours après, cet escroc, m'ayant rencontré seul me promenant à un quart de lieue, m'aborda et me dit d'avoir la bonté de le suivre où nous ne fussions pas vus, parce qu'il avait un mot à me dire l'épée à la main. Or, par un hasard singulier à Spa, j'avais la mienne, parce que le matin j'avais été au rendez-vous de deux étourdis qui devaient vider une querelle, et que j'eus le plaisir de raccommoder.

« Je ne vous suivrai pas, lui dis-je, car vous pouvez me parler ici.

— On nous voit.

— Tant mieux. Dépêchez-vous et tirez l'épée le premier; je vous promets de ne pas appeler et de vous faire raison.

— C'est un avantage.

— Je le sais et il m'appartient de droit; mais si vous ne dégainez pas, je vous proclame poltron tel que je vous crois. »

A ces mots, il met rapidement l'épée à la main, mais en sautant en arrière, il me trouve en état de le

recevoir. Il m'approche, dessiné en académicien, et lorsqu'il croit ferrailler pour me tâter, je lui allonge ma botte droite à la poitrine, et je lui fais une boutonnière de trois pouces. Je l'aurais achevé, s'il n'avait pas baissé son épée, en me disant qu'il trouverait l'occasion de prendre sa revanche. Il partit, en tenant sa main sur sa blessure.

Vingt personnes qui nous avaient vus étaient déjà près de moi, ne se souciant pas de l'autre, parce qu'ils étaient tous témoins qu'il avait été l'agresseur. Cette affaire n'eut aucune suite. Quand je partis de Spa, il était encore entre les mains du chirurgien. C'était quelque chose de plus qu'un aventurier, et tous les Français qui étaient à Spa le désavouaient.

Mais revenons à Croce, qui me donna à dîner.

La marquise, soi-disant sa femme, était une personne de seize à dix-sept ans, belle, blonde, d'une haute taille, ayant toutes les manières de la noblesse du pays où elle était née. L'histoire de son évasion est connue de ses frères et sœurs; et, comme cette famille distinguée et honorable vit encore, mes lecteurs me sauront gré d'en taire le nom.

Quand son prétendu mari me présenta, elle avait été prévenue, et l'accueil qu'elle me fit fut des plus gracieux. Elle n'avait ni l'air triste du repentir, ni l'embarras que cause le sentiment d'une démarche hardie et contraire aux principes qu'elle devait avoir reçus dans son éducation, comme aux préceptes dont on fait dépendre l'honneur des femmes. Grosse de six ou sept mois, elle paraissait être à terme, à cause de la finesse naturelle de sa taille, mais elle avait un air de santé parfaite. La physionomie avait une expression de candeur inexprimable. Ses grands yeux bleus à fleur de tête, ses couleurs d'un rose pâle, mais pur, une bouche petite, bien prise et

gracieuse, avec un râtelier du plus brillant émail, tout en faisait une beauté digne du pinceau de l'Albano.

Physionomiste comme je me croyais, je jugeai d'abord que cette jeune femme devait être heureuse, mais, de plus, qu'elle devait porter le bonheur parfait à l'objet de ses affections; mais, hélas! je ne tardai pas à reconnaître la vanité de ma prétendue science, et je saisis l'occasion de proclamer ici qu'il n'y a pas de plus vaine prétention au monde que celle de vouloir juger les gens par la première impression qu'ils produisent.

La jeune marquise avait de belles boucles d'oreilles et deux superbes bagues qui me servirent de prétexte pour admirer de près la beauté de ses mains.

La femme de Conti ne faisait aucune figure, et je n'eus des yeux que pour Charlotte, nom de baptême de la marquise. Elle me surprit tellement que, presque toujours distrait, je ne répondais jamais à propos à tous les discours qu'elle m'adressa à ce premier dîner.

Je pensais, sans le vouloir, à cet homme dont des filles d'un mérite supérieur devenaient amoureuses, et j'en cherchais vainement la raison ; car Croce n'avait pas ce qu'on appelle un bel extérieur, son esprit n'était point cultivé; il n'avait pas le ton de la bonne compagnie, son langage n'était pas séduisant : je ne voyais rien en lui qui dût engager des filles comme il faut à déserter le toit paternel, et cependant j'avais sous les yeux la seconde, et d'un mérite bien supérieur à la première. Je m'y perdais, étant bien loin de prévoir ce qui arriva peu de semaines après.

Quand nous fûmes levés de table, je pris Croce à part et je lui tins un discours sage et pathétique. Je lui démontrai l'extrême besoin de la conduite la plus circonspecte, car il allait devenir le plus exécrable des bourreaux s'il arrivait que, par sa faute, l'excellente créa-

ture qu'il avait séduite dût se trouver malheureuse.

« Je ne veux plus compter que sur ma science, et ainsi je suis sûr de toujours vivre en homme riche.

— Sait-elle que ton unique revenu est le sang des dupes ?

— Elle ne sait rien, si ce n'est que je suis joueur ; et comme elle m'adore, elle n'a d'autre volonté que la mienne. Je me propose de l'épouser à Varsovie avant ses couches, et je compte que pour celle-ci il ne m'arrivera pas de la laisser à ta charge. Si tu as besoin d'argent, dispose librement de ma bourse.

— Je te remercie, et je réitère la recommandation d'être sage et d'une extrême prudence. »

En effet, je n'avais pas besoin d'argent. Je jouais avec modération et je me trouvais en gain de près de quatre cents louis. Quand la fortune se montrait contraire, j'avais la force de lui tourner le dos en quittant la partie. Quoique la meurtrissure du coup de Merci fût encore très visible, je conduisis seul la marquise à la salle et elle y attira tous les regards. Elle aimait le piquet à écrire, et je l'amusai quelque temps. Elle avait voulu intéresser le jeu, et se trouvant avoir perdu vingt écus, je fus obligé de les prendre pour ne point l'offenser.

De retour au logis, nous trouvâmes Croce et Conti qui tous deux avaient gagné : Conti une vingtaine de louis au pharaon, et Croce plus de cent guinées au passe-dix dans un club d'Anglais où il avait su se faire introduire. J'eus pendant le souper plus d'esprit qu'au dîner, et je fis beaucoup rire Charlotte.

Depuis ce jour, on ne me vit plus que par instants chez les Polonais et chez Tomatis, et au bout de huit jours, on ne m'en fit plus la guerre. J'étais amoureux de la belle marquise, et tout le monde trouvait cela fort naturel ; mais, au bout de ces huit jours, Croce, las de

voir qu'il ne trouvait pas de dupes, malgré ses soupers, alla jouer à la grande banque et perdit continuellement. Accoutumé à la perte comme au gain, son humeur était la même. gai, mangeant bien, buvant mieux, caressant sa belle moitié et ne laissant ainsi aucune prise au soupçon, au moins à la belle victime : car moi, je le savais, mais je ne croyais pas qu'il me convînt de le lui dire. Je l'aimais, sans oser le lui faire connaître, croyant ne pouvoir aspirer qu'à son amitié. Je craignais qu'elle n'attribuât à un sentiment intéressé la découverte que je lui aurais faite de l'état de l'indigne sujet qui l'avait séduite. J'avais peur enfin de perdre la confiance qu'elle commençait d'avoir en moi.

Au bout de trois semaines, Conti, qui jouait avec prudence et qui se trouvait en gain de quelques centaines de louis, quitta Croce et partit pour Vérone avec sa femme et son domestique. Quelques jours plus tard, Charlotte, qui n'était pas contente de sa femme de chambre, petite Liégeoise, la renvoya, en lui payant son voyage jusqu'à sa ville natale.

Vers la mi-septembre, tous mes Polonais et Tomatis quittèrent Spa pour retourner à Paris, où je leur promis de les rejoindre. Je ne restai à Spa que par l'attachement que Charlotte m'avait inspiré. Je prévoyais quelque catastrophe et je ne me sentais pas le courage d'abandonner cette intéressante créature. Croce, perdant chaque jour matin et soir, se vit bientôt réduit à vendre tous ses bijoux. Il finit par demander ceux de Charlotte, boucles d'oreilles, bagues, montres, tout ce qu'elle avait. Il perdit tout, et la jeune personne ne montra pas la moindre altération dans son angélique caractère. Enfin, pour en finir, il la dépouilla de toutes ses dentelles, de ses plus belles robes, et y joignant sa propre garde-robe, il vendit tout et courut livrer la dernière bataille à la fortune,

avec deux cents louis, qu'il perdit misérablement en ma présence, parce que, jouant comme un fou désespéré, il voulait toujours forcer la carte outre prudence et mesure.

N'ayant plus rien, il se lève, me voit et me faisant signe, je le suis hors de Spa. « Mon ami, me dit-il, je n'ai que l'alternative de me tuer dans l'instant ou de partir de Spa, tel que je suis, de ce pas, sans retourner un seul instant à la maison. Je vais à Varsovie à pied, et je te laisse ma femme dont je sais que tu auras soin, car tu l'adores et avec justice. Je te charge de lui donner l'affreuse nouvelle de ma situation. Dis-lui que je ne voulais de la fortune que pour elle, et que si j'ai plus de bonheur à l'avenir, je lui consacrerai ma vie. Aie soin de cet ange, digne d'une conquête plus noble que la mienne, car je suis un misérable qu'elle devrait haïr, si je ne l'adorais. Mène-là à Paris, et je t'écrirai en t'adressant mes lettres chez ton frère. Je sais que tu as de l'argent, je mourrais plutôt que d'accepter un seul louis. J'en ai encore trois ou quatre en monnaie, et je t'assure que je suis plus riche à présent que je ne l'étais il y a deux mois. Adieu, je te recommande de nouveau Charlotte, qui serait trop heureuse de ne m'avoir jamais connu. »

En achevant ces mots, il m'embrasse tout en larmes, et part sans manteau, n'ayant pas une chemise dans sa poche, en bas de soie, une canne à la main, en bel habit de velours vert-pomme, et me laisse stupéfait, immobile et au désespoir de devoir porter cette nouvelle à une femme enceinte qui avait le malheur de l'adorer. La seule chose qui me donnait de la force dans ce moment, c'est que, me sentant amoureux d'elle, j'étais sûr qu'elle ne resterait pas sans appui ; et je me trouvais heureux de me voir assez riche pour la faire vivre à l'abri des privations.

Je m'en vais chez elle, et pour la ménager, je lui dis que nous pouvions dîner, parce que le marquis était engagé dans une partie qui durerait jusqu'au soir. Elle soupire, lui souhaite du bonheur, et nous dînons. Je me déguisai si bien, qu'elle ne conçut aucun soupçon. Après dîner, je l'engageai à faire un tour de promenade au jardin des Capucins, qui était tout près, et elle accepta avec plaisir. Pour la disposer à recevoir la fatale nouvelle avec un esprit supérieur, je lui demandai si elle louerait son amant si, ayant une affaire d'honneur, il s'exposait à être assassiné par son ennemi pour venir lui dire adieu, plutôt que de se sauver.

« Je le blâmerais, me dit-elle. Il doit penser à se sauver, quand ce ne serait que pour se conserver pour moi. Est-ce que mon mari a pris ce parti ? Parlez-moi sans réserve. J'ai l'âme assez forte pour résister à un pareil coup, tout affreux qu'il serait, principalement ayant un ami comme je crois que vous l'êtes. Parlez.

— Et bien, je vous dirai tout. Mais soyez certaine, en m'écoutant, que vous devez me considérer comme un tendre père qui vous chérit, et qui ne vous laissera manquer de rien aussi longtemps que le ciel me laissera la vie.

— Je ne suis donc pas malheureuse. Parlez, digne ami. »

Je lui contai alors toute l'histoire, sans rien omettre de ce que Croce m'avait dit en me quittant, finissant par ces mots :

« *Je te recommande Charlotte, qui serait heureuse si elle ne m'avait jamais connu.* »

Elle resta quelques instants immobile, pensive, absorbée, les yeux baissés et les mains jointes. On pouvait deviner à son attitude, aux mouvements inégaux de sa respiration, tout ce que son âme noble souffrait dans ce

pénible combat que l'amour, la pitié, le regret et l'indignation peut-être se livraient dans le silence. J'étais profondément ému. Enfin, essuyant deux grosses larmes, elle leva ces beaux yeux sur moi et me dit, avec un léger soupir :

« Mon généreux ami, si je puis compter sur vous, je suis loin d'être malheureuse.

— Je vous jure, Charlotte, de ne jamais vous quitter que pour vous remettre entre les bras de votre mari, à moins que je ne meure auparavant.

— Cela me suffit. Je vous jure une reconnaissance éternelle et toute la soumission d'une bonne fille. »

Devenue plus calme par la religion et la philosophie, ce dont elle ne faisait point parade, mais dont il était aisé de voir que son âme était pénétrée, elle fit quelques réflexions sur le départ précipité du malheureux, et soupira en se retraçant son désespoir dans l'alternative de se tuer ou de fuir dénué de tout ; mais elle ne faisait ces réflexions que pour le plaindre, et comme elle attribuait tout à l'aveugle et folle passion du jeu, elle ne le condamna jamais. Comme Croce lui avait souvent conté l'histoire de la Marseillaise qu'il avait laissée à Milan dans une auberge, ne lui laissant que le conseil de se recommander à moi, elle trouvait merveilleuse la combinaison qui me rendait pour la seconde fois dépositaire d'une fille que le malheureux joueur abandonnait dans une situation pire que la première, puisqu'elle était enceinte de huit mois.

« La différence qu'il y a, lui dis-je, c'est que j'ai fait la fortune de la première en lui trouvant un honnête époux, tandis que je n'aurai jamais le courage de faire la fortune de la seconde par le même moyen.

— Tant que Croce vivra, je ne serai jamais la femme de personne ; mais quoique je sois très ferme dans cette idée, je suis cependant bien aise d'être libre. »

Quand nous fûmes rentrés, je lui conseillai de renvoyer le domestique, en lui payant son voyage jusqu'à Besançon où elle l'avait pris, afin d'éviter les mauvais propos qu'il pourrait se permettre. Je lui fis vendre tout le reste de la garde-robe de son pauvre ami, ainsi que sa voiture, parce que la mienne valait mieux. Elle me montra tout ce qui lui restait, qui ne consistait qu'en linge et en trois ou quatre robes.

Nous restâmes encore à Spa, sans jamais sortir. Elle voyait que je l'aimais plus qu'en père ; elle me le disait et me savait gré de la respecter, quoique je la tinsse des heures entières entre mes bras, me contentant de baiser ses beaux yeux, sans rien exiger de plus pour ma tendresse. J'étais heureux de sa reconnaissance et du bonheur que lui procurait ma retenue. Quand la tentation éveillait trop fort le sentiment, je m'éloignais et je me sentais glorieux de ma victoire. C'était quelque chose de la pureté d'un premier amour.

Ayant besoin d'un petit chapeau de voyage, le domestique de la maison alla en commander chez le Liégeois, et la Merci en apporta plusieurs. Elle rougit en me voyant, mais je ne dis rien. Quand elle fut partie, je contai à ma nouvelle amie l'histoire de cette fille, et elle rit de tout son cœur quand je lui dis que c'était d'elle que me venait la meurtrissure qui me défigurait lorsque je l'avais vue la première fois. Elle admira ma bravoure de ne pas m'être attendri à l'expression de son repentir, et pensa comme moi que tout cela n'était qu'un jeu concerté avec sa tante.

Nous partîmes de Spa sans domestique, et quand nous eûmes atteint Liège, nous prîmes par les Ardennes, afin d'éviter Bruxelles où elle craignait d'être reconnue. A Luxembourg, nous prîmes un domestique, qui, passant par Metz et Verdun, nous servit jusqu'à

Paris. Durant toute la route, ma fille fut tendre, douce et bonne ; mais son état me fit demeurer dans les bornes des petites privautés. Je prévoyais qu'après sa délivrance nous n'en demeurerions pas là ; mais la nature devait en ordonner autrement.

Nous descendîmes à Paris, rue et hôtel Montmorency. Paris me parut un nouveau monde. Mme d'Urfé était morte, mes vieilles connaissances avaient changé de maison ou de fortune ; je retrouvai des pauvres devenus riches, des riches devenus pauvres, de nouveaux bâtiments, des rues nouvelles ; je ne m'y reconnaissais plus. Le goût du spectacle avait introduit un nouveau système, de nouveaux règlements, de nouveaux acteurs : tout était devenu plus cher ; la misère, pour soulager ses ennuis, courait en foule aux nouvelles promenades que l'avarice et la politique lui avaient formées sur les faux remparts décorés du nom sonore de boulevards. Le luxe de ceux qui ne s'y promenaient qu'en voiture ne paraissait être là que par contraste. Les deux extrêmes étaient tour à tour spectacles et spectateurs. Paris est peut-être la seule ville au monde où cinq ou six ans suffisent pour en changer la physionomie.

La première visite que je fis fut à Mme du Rumain, qui me vit dans toute la joie de son cœur. Je lui remis l'argent qu'elle avait eu la bonté de me faire toucher dans ma détresse. Elle se portait bien, mais tourmentée par des chagrins de famille, elle disait que la Providence m'envoyait pour les dissiper par ma cabale. Elle me trouva complaisant à toutes les heures qu'elle m'assigna. C'était le moins que je pusse faire pour une femme de son caractère.

Mon frère était allé demeurer au faubourg Saint-Antoine. Charmé de me revoir, ainsi que sa femme, qui l'aimait uniquement, quoiqu'il la rendît malheureuse par

sa nullité physique, il s'unit à elle pour m'engager à aller loger chez eux, et je le leur promis dès que la dame qui était avec moi aurait fait ses couches. Je ne crus pas à propos de leur conter l'histoire, et ils eurent la délicatesse de ne pas me questionner. Le même jour je fis mes visites à la princesse Lubomirska et aux Tomatis, en les priant de ne pas trouver mauvais si je n'allais les voir que très rarement à cause de la dame qu'ils avaient vue à Spa, et qui, s'avançant vers le terme de sa grossesse, demandait toute ma sollicitude.

Après m'être acquitté de ces devoirs, je ne quittai plus Charlotte. Le 8 octobre, je pensai à la mettre en pension chez Mme Lamarre, sage-femme, qui demeurait rue du Faubourg-Saint-Denis : Charlotte le désirait. Nous y allâmes ensemble, elle vit la chambre, le lit qu'elle occuperait, elle sut comment elle serait servie, nourrie, soignée, ce que je payerais pour tout ; et à l'entrée de la nuit du même jour, nous nous y rendîmes dans un fiacre avec une malle qui contenait tout ce qui lui appartenait.

En sortant de la rue Montmorency, notre voiture fut obligée de s'arrêter pour laisser passer un convoi de quelque riche défunt. Charlotte se couvrit les yeux de son mouchoir, et appuyant sa belle tête sur mon épaule, elle me dit :

« Mon cher ami, c'est une sottise, sans doute ; mais, dans mon état, cette rencontre est de mauvais augure.

— Ne gâte pas ton esprit, ma charmante Charlotte, par de futiles appréhensions. Les augures ne sont que des vanités auxquelles la superstition seule peut donner de la consistance. Une femme qui accouche n'est pas malade, et jamais femme en couche n'est morte que par la rencontre d'une autre maladie.

— Oui, mon cher philosophe, c'est comme deux

hommes qui se battent ; ils sont tous deux bien portants, mais un coup d'épée survient.

— Ta comparaison est pleine d'esprit. En attendant, sois tranquille, et bientôt nous partirons pour Madrid, après avoir pris soin de ton enfant ; et j'espère t'y voir heureuse et contente. »

Durant tout le chemin, je lui tins des propos agréables, afin de chasser de son esprit la pénible impression qu'elle avait reçue ; car je ne savais que trop le ravage que les idées fixes exercent sur les organisations délicates, et surtout sur une jeune femme dans l'état de Charlotte.

Quand je vis cette charmante créature bien établie, je retournai chez moi, et le lendemain j'allai me loger chez mon frère. Cependant, tant que vécut Charlotte, je n'y logeai que pour y dormir, passant auprès de cette chère personne depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure après minuit.

Le 13 octobre, Charlotte fut attaquée d'une fièvre chaude qui ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha très heureusement d'un garçon qui, par ordre exprès de sa mère, fut porté dès le matin à l'église pour y être baptisé. Charlotte écrivit de sa propre main le nom qu'elle voulut qu'il portât. Jacques (mon nom), Charles (le sien), fils d'Antoine della Croce et de Charlotte *** (elle donna son vrai nom). Au retour de l'église, elle exigea que Mme Lamarre le portât en personne aux Enfants-Trouvés, ayant entre ses linges le certificat de son baptême, du lieu où il était né et de qui. Je fis de vains efforts pour lui persuader de m'en laisser le soin. Elle me dit que si l'enfant vivait, rien ne serait plus facile à son père que de le retirer de l'hôpital où elle le plaçait. Le même jour, 18 octobre, la sage-femme me remit le certificat suivant, que je copie, l'ayant sous mes yeux :

« Nous, J. B. Dorival, conseiller du roi, commissaire au Châtelet de Paris, ancien préposé à la police du quartier de la Cité, certifions que, de notre ordonnance, on a porté aux Enfants-Trouvés un enfant, garçon, paraissant âgé d'un jour, apporté de la rue du Faubourg-Saint-Denis par la sage-femme Lamarre, vêtu de ses langes, dans lesquels on a trouvé un certificat portant qu'il a été baptisé ce jourd'hui à Saint-Laurent, sous les noms de Jacques-Charles, fils d'Antoine della Croce et de Charlotte de ***. En foi de quoi nous avons livré le présent certificat en notre hôtel rue des Marmousets, en la Cité, ce 18 octobre 1767, à sept heures du soir.

« Dorival. »

S'il se trouve des lecteurs curieux de savoir le nom de la mère, je leur offre les moyens de satisfaire leur curiosité.

Après cette expédition, qui me causa une peine bien sensible, je ne quittai plus le lit de la malade, ni de jour, ni de nuit. La fièvre, malgré les soins empressés d'un médecin habile, ne la quitta pas un instant, et l'enleva le 26 du même mois, à cinq heures du matin. Une heure avant de rendre le dernier soupir, elle me donna le dernier adieu, en me disant que c'était le dernier et, avant que de lâcher ma main, elle la porta à ses lèvres, en présence du vénérable ecclésiastique qui l'avait confessée à minuit. Les larmes que je verse encore au moment où j'écris ces lignes seront probablement les dernières par lesquelles j'honorerai la mémoire de cette charmante créature, victime de l'amour et d'un homme qui vit encore et qui ne semble faire des malheureux que pour obéir à sa bizarre et cruelle destinée.

Toujours fondant en larmes, je m'assis auprès du lit de

celle que j'appelais ma fille et que j'aimais si vivement : en vain la bonne Mme Lamarre chercha-t-elle à me persuader de descendre chez elle, je préférais la vue de ce cadavre à l'univers et surtout à moi-même, n'ayant pas, dans ma vive affliction, le temps de me compter pour quelque chose.

A midi mon frère et sa femme vinrent me voir : ils étaient inquiets, ne m'ayant pas vu depuis huit jours. Voyant un cadavre si jeune et si beau, malgré l'affreuse mort qui lui avait imposé sa main fatale, ils jugèrent mes larmes naturelles et y mêlèrent longtemps les leurs. Ils partirent à ma prière, et je dormis appuyé sur le lit où reposaient les restes de Charlotte que je ne quittai que lorsque la fosse l'eut dévorée.

La veille de ce jour de douloureux souvenir, mon frère m'avait remis plusieurs lettres. Je ne les avais pas ouvertes. De retour des funérailles et au sortir de la maison mortuaire, je les décachète, et la première que je lis était de M. Dandolo, qui m'annonçait la mort de M. de Bragadin. La source de mes larmes était tarie. Je perdais un homme qui, depuis vingt-deux ans, me tenait lieu de père, vivant avec économie et s'endettant même pour fournir à mes besoins. Son bien étant en fidéicommis, il ne put me rien laisser. Ses meubles, sa bibliothèque devenaient la proie de ses créanciers. Ses deux amis, qui étaient aussi les miens, étaient pauvres, et je ne pouvais disposer que de leur cœur. Cette terrible nouvelle était accompagnée d'une lettre de change de mille écus que le défunt, prévoyant sa fin imminente, m'avait envoyée vingt-quatre heures avant de rendre l'âme.

Accablé, je défiais la fortune de m'envoyer alors un malheur auquel je pusse être sensible.

Je passai trois jours chez mon frère sans sortir. Le quatrième, je commençai à faire une cour assidue à la

princesse Lubomirska, qui avait écrit au roi son cousin une lettre qui devait le mortifier, puisqu'elle prouvait à ce monarque qu'il avait prêté l'oreille à la calomnie. Mais les rois ne se mortifient pas pour si peu de chose. D'ailleurs, Stanislas-Auguste venait alors de recevoir de la Russie l'affront le plus sanglant. Les trois sénateurs enlevés par la violence de Repnin, parce qu'ils avaient parlé en hommes libres au sein de la diète, était un coup de poignard qui devait avoir percé le cœur de ce malheureux roi.

La princesse se tenait éloignée de Varsovie plus par haine que par amour ; mais on ne le croyait pas. Comme mon voyage à Madrid était décidé et que je voulais voir cette cour avant de me rendre en Portugal, la princesse me donna une lettre pour le comte d'Aranda, qui alors était très puissant, et le marquis de Caraccioli, qui était encore à Paris, m'en donna trois, une pour le prince de la Catolica, ministre de Naples à Madrid, une pour le duc de Lossada, grand sommelier du roi et son favori, et une troisième pour le marquis de Mora-Pignatelli.

Le 4 novembre, j'allai à un concert en face du cul-de-sac de l'Orangerie, avec un billet que m'avait donné la princesse Lubomirska. A la moitié du concert, j'entendis derrière moi prononcer mon nom et rire. Je me tournai et j'aperçus celui qui parlait de moi avec mépris. C'était un grand jeune homme assis entre deux messieurs âgés. Comme je le fixais, il détourna ses regards et continua ses insolents propos. Il dit entre autres choses que je lui coûtais au moins un million que j'avais volé à feu sa tante, la marquise d'Urfé. « Vous ne pouvez, lui dis-je, être qu'un impudent. Si vous étiez hors d'ici, je vous donnerais du pied au derrière pour vous apprendre à parler. »

En achevant ces mots, je me lève et je sors; en me re-

tournant, je vis les deux hommes âgés retenant l'étourdi. Je monte dans ma voiture et me tiens à l'entrée du cul-de-sac pour voir s'il venait; ne le voyant pas venir, j'allai au théâtre de la foire, où je me trouvai dans la même loge que la Valville.

« Je ne joue plus la comédie, me dit-elle, et je suis entretenue par le marquis de Brumoi.

— Je vous en félicite, lui dis-je, et vous souhaite du bonheur.

— Vous allez venir souper chez moi, j'espère?

— Je ne le puis, malgré le plaisir que cela me ferait; mais j'irai vous voir, si vous me donnez votre adresse. »

En disant cela, je lui mets dans la main un rouleau de cinquante louis que je lui devais.

« Qu'est-ce que c'est?

— L'argent que tu m'as prêté à Königsberg, ma chère.

— Ce n'est ni le moment ni le lieu de me le rendre. Je n'en veux pas, au moins ici. Je ne l'accepterai que chez moi, et n'insiste pas. »

Je remets le rouleau dans ma poche, elle tire un crayon, me donne son adresse, et bientôt après je la quitte. J'étais trop triste pour accepter un tête-à-tête avec cette charmante fille.

Le surlendemain, j'étais à table avec mon frère, ma belle-sœur et des Russes qu'il avait en pension pour leur enseigner à peindre des batailles, lorsqu'on m'annonça qu'un chevalier de Saint-Louis était dans l'antichambre, où il m'attendait pour me dire un mot. Je vais l'entendre, et, sans exorde, il me remet un papier. Je l'ouvre : il est signé *Louis*. Ce monarque m'ordonnait de sortir de Paris en vingt-quatre heures, et du royaume en trois semaines; et la raison qu'il m'en donnait est que *c'était son bon plaisir*.

CHAPITRE XIII

Mon départ de Paris. — Mon voyage à Madrid. — Le comte d'Aranda. — Le prince de la Catolica. — Le duc de Lossada. — Mengs. — Un bal. — La Pichona. — Doña Ignazia.

« Eh bien ! monsieur le chevalier, j'ai lu, et je tâcherai de faire ce plaisir au monarque le plus tôt possible. Cependant, si en vingt-quatre heures je n'ai pu me mettre en état de partir, Sa Majesté pourra avoir la satisfaction de faire de moi tout ce qu'il lui plaira.

— Monsieur, les vingt-quatre heures ne vous sont assignées que par formalité. Souscrivez à l'ordre, dondez-moi quittance de la *lettre de cachet*, et vous partirez à votre commodité. Je vous demande seulement votre parole d'honneur de n'aller ni aux spectacles ni aux promenades publiques à pied.

— Monsieur, je vous la donne et je vous remercie d'y compter. »

Je conduis le chevalier dans ma chambre, où je lui écris tout ce qu'il me dicte; puis m'ayant dit qu'il serait bien aise de voir mon frère, qu'il connaissait déjà, je le mène dans la salle où il était encore à table, et, sans façon, mais en termes honnêtes et gais, j'annonce le sujet de la visite.

Mon frère se mit à rire, en disant au chevalier :

« Mon cher monsieur Buhot, cette nouvelle vient comme mars en carême, et elle n'était pas nécessaire, car mon frère comptait partir dans le courant de la semaine.

— Tant mieux. Si le ministre l'avait su, il ne se serait pas incommodé à faire signer la lettre ce matin même.

— En sait-on la raison?

— On parle d'une proposition de coups de pied au derrière à quelqu'un qui, bien que jeune, n'est pas fait pour en recevoir.

— Vous sentez, monsieur le chevalier, lui dis-je, que ces paroles ne sont qu'une formalité comme celle des vingt-quatre heures, car si le jeune impertinent que j'ai cru devoir menacer ainsi pour répondre aux paroles injurieuses qu'il se permettait à mon égard, était sorti, il avait une épée avec laquelle il aurait pu facilement mettre son derrière à couvert de l'injure. »

Je me mis alors à lui conter l'affaire de point en point, et Buhot convint que j'avais toutes les raisons du monde; mais il ajouta que la police préventive avait aussi raison d'empêcher, autant que cela dépendait d'elle, tout démêlé de cette espèce. Il me conseilla d'aller le lendemain matin conter tout cela à M. de Sartine, qui me connaissait, et qui serait charmé d'entendre l'histoire de ma bouche. Je ne répondis rien, connaissant le célèbre lieutenant de police pour un sermonneur.

La lettre de cachet était du 6 novembre et je ne quittai Paris que le 20.

Je fis savoir à toutes mes connaissances l'honneur que venait de me faire le roi de France en me faisant signifier *son bon plaisir*, formule atroce, parce qu'elle rabaisse l'espèce humaine, et je m'opposai formellement au zèle bienveillant de Mme du Rumain, qui voulait à toute force aller à Versailles, se disant certaine de faire révoquer la lettre de cachet. Mon passeport du duc de Choiseul, pour avoir des chevaux de poste, est du 19 novembre, et je le conserve encore.

Je partis seul, sans domestique, toujours triste de la

mort de ma Charlotte, mais tranquille, avec cent louis dans ma bourse et une lettre de change de huit mille francs sur Bordeaux. Je jouissais d'une parfaite santé, et il me semblait que j'étais armé d'un nouveau système. J'allais dans un pays où j'avais besoin de prudence et de circonspection. Outre cela, j'avais perdu toutes mes ressources ; la mort m'avait isolé, je commençais à me voir dans ce qu'on appelle *un certain âge*, âge que la fortune rebute d'ordinaire et dont les femmes ne font pas grand cas.

Je ne vis la Valville que la veille de mon départ, et je la trouvai richement meublée et bien pourvue de diamants. Quand je voulus lui rendre les cinquante louis, elle me demanda si j'en avais au moins mille ; et lorsqu'elle sut que je n'en avais que cinq cents, elle les refusa absolument, m'offrant sa bourse en amie, qu'à mon tour je refusai. Depuis cette époque, je n'ai plus entendu parler de cette bonne créature, que je ne quittai qu'après lui avoir donné d'excellents conseils pour s'assurer une existence indépendante pour l'âge où ses appas ne lui seraient plus d'aucune ressource. Je souhaite qu'elle les ait mis à profit.

Ayant embrassé mon frère et ma belle-sœur à six heures du soir, je montai dans ma chaise au clair de lune, voulant aller toute la nuit pour dîner à Orléans, où j'avais l'intention de voir une ancienne connaissance, et je me vis au Bourg-la-Reine dans une demi-heure. Là je commençai à m'endormir, m'impatientant d'être éveillé à tout moment pour payer la poste : je me réveillai pour la dernière fois à Orléans à sept heures du matin

Oh ! ma belle et chère France, où tout dans ce temps-là allait si bien, malgré les lettres de cachet, malgré les corvées, la misère du peuple et le bon plaisir du roi et des ministres ; chère France ! qu'es-tu devenue aujour-

d'hui? Le peuple est ton souverain, le peuple, le plus brutal, le plus tyrannique de tous les souverains! Tu n'as plus le bon plaisir du roi, c'est vrai, mais tu as les caprices populaires, et la république, vraie ruine publique, gouvernement affreux et qui ne saurait convenir aux peuples modernes, trop riches, trop savants et trop dépravés surtout pour un gouvernement qui suppose l'abnégation, la sobriété et toutes les vertus. Cela ne durera pas.

Je me fis conduire chez Bodin, jadis honnête danseur, qui avait épousé la Joffroi, l'une de mes mille bonnes fortunes, il y avait alors vingt-deux ans, et que j'avais vue depuis à Turin, à Vienne, à Paris; mais il me restait à la voir chez elle. Ces revues, ces surprises, ces reconnaissances qui ravivent les anciens souvenirs, rappellent les anciennes joies, furent toujours mon côté faible, ou plutôt mon fort. Il me paraissait redevenir un moment ce que j'avais été, et mon âme jouissait en narrant ses vicissitudes comme en écoutant celles de l'objet retrouvé. Telle était mon inclination, parce que le repentir ne me rongeait pas la conscience.

Bodin et sa femme, devenue plus laide que vieille, et qui en outre s'était faite dévote pour se conformer au goût de son mari, donnant ainsi à Dieu les restes du diable, Bodin, dis-je, vivait du produit d'un petit bien qu'il avait acheté, et attribuait à la justice d'un Dieu vengeur tous les malheurs qui, dans le courant de l'année, arrivaient à sa campagne. Je dînai avec eux, en maigre, car c'était un vendredi, et le précepte était inviolable. Je leur contai en raccourci les événements de ma vie depuis que nous ne nous étions vus, et à la fin de ma narration, ce ne furent que des réflexions sur l'irrégularité de la conduite des hommes, lorsqu'ils n'ont pas la religion pour guide de toutes leurs actions. Ils me dirent,

ce que je savais comme eux et mieux qu'eux peut-être, qu'il y avait un Dieu, que j'avais une âme et qu'il était temps qu'à leur exemple je renonçasse à toutes les vanités du monde.

« Et que je me fasse capucin, n'est-ce pas?

— Vous ne feriez pas mal.

— Bien! mais j'attendrai que ma barbe pousse assez ongue dans une seule nuit. »

Malgré toutes ces sottises, je ne fus pas fâché d'avoir passé six heures avec ces bonnes créatures, que j'estimais heureuses à leur manière dans la voie d'un sincère repentir; après les avoir affectueusement embrassées, je remontai en voiture et je fis route toute la nuit. Je m'arrêtai à Chanteloup pour y voir le monument de la magnificence et du goût du duc de Choiseul, et j'y passai vingt-quatre heures. Un homme à l'air de cour, qui ne me connaissait pas et auquel je n'étais nullement recommandé, me logea dans un bel appartement, me donna à souper et ne s'assit avec moi à table qu'après s'être fait longtemps prier. Le lendemain, à dîner, il en agit de même, me conduisit partout, et sans jamais me demander qui j'étais, m'honora comme un prince. Il eut l'attention qu'aucun domestique ne se trouvât présent lorsque je montai dans ma chaise pour partir. C'était une délicatesse de bon ton pour empêcher l'hôte qu'on a hébergé de payer l'hospitalité en mettant un louis dans la main d'un domestique.

Ce beau château où le duc de Choiseul avait dépensé des sommes immenses ne lui coûtait rien; car il devait tout et ne s'en souciait pas. Il était ennemi déclaré du tien et du mien. Il ne payait personne, mais n'inquiétait jamais ceux qui lui devaient. Il aimait à donner. Amateur des arts, ami des gens à talents et de goût, il jouissait du plaisir de leur être utile et de les voir lui

faire leur cour par reconnaissance. Il avait d'ailleurs beaucoup d'esprit, mais sommaire et en gros, méprisant tout ce qui est détail ; car il était paresseux et idolâtre du plaisir. « *Il y a temps pour tout* » était son axiome favori. Ce fut lui qui donna un ridicule ineffaçable aux ministres qui se rendaient inaccessibles le jour de courrier ; aussi est-il venu à bout de leur faire mener la même vie tous les jours.

Arrivé à Poitiers, deux demoiselles me firent des remontrances quand elles me virent, à sept heures du soir, déterminé à pousser jusqu'à Vivonne.

« Il fait très froid, monsieur, et le chemin n'est pas des meilleurs. Vous n'êtes pas courrier ; soupez ici, nous vous donnerons un excellent lit et vous partirez demain.

— Je suis décidé à partir, mesdemoiselles ; mais si vous voulez me tenir compagnie à souper, je reste.

— Oh ! cela vous coûterait trop cher.

— Jamais trop cher. Vite, décidez-vous.

— Eh bien, nous souperons avec vous.

— Faites donc mettre trois couverts. Je partirai dans une heure.

— Dans une heure ! dans trois, monsieur, car papa a besoin de deux heures pour vous préparer un bon souper.

— Dans ce cas, je ne partirai pas du tout, mais vous me tiendrez compagnie toute la nuit.

— Si papa y consent, nous le voulons bien. Nous allons faire entrer votre chaise. »

Ces jeunes espiègles, d'accord avec leur père, me donnèrent un souper des plus exquis, avec des vins délicieux, et me tinrent à table jusqu'à minuit, me faisant tête à boire comme à manger ; gaies, badines, ayant le

mot pour rire, mais sans outrepasser les bornes de la plaisanterie.

Le père, d'un air riant, entra vers minuit, en me demandant si j'avais été content du souper.

« Très content, lui dis-je, et beaucoup plus de la société de vos filles, qui sont charmantes.

— J'en suis ravi. Quand vous repasserez par ici, elles vous tiendront toujours compagnie ; mais, à minuit passé, il est temps d'aller se coucher. »

Je ne répliquai que par un signe d'adhésion, car j'avais encore l'âme trop affectée de la mort de Charlotte pour pouvoir ressentir des atteintes de volupté. Ces demoiselles, fort aimables, durent me trouver d'une grande réserve. Je leur souhaitai un bon sommeil, et je crois que je ne les aurais pas embrassées, si le père ne m'avait pas excité à leur faire cet honneur. Je m'en acquittai avec feu par amour-propre. Peut-être crurent-elles me laisser en proie aux désirs, et je ne fus pas fâché de me le figurer.

Quand je fus seul, je réfléchis que si je n'oubliais pas Charlotte, j'étais un homme perdu, et je résolus d'y penser. Je dormis jusqu'à neuf heures, et je dis à la servante qui vint me faire du feu d'ordonner du café pour trois et les chevaux.

Les deux jolies filles de l'hôte vinrent déjeuner avec moi, je les remerciai d'avoir su m'engager à rester. Je demandai la carte, et l'aînée me dit que le compte était rond, un louis par tête. Je ne fis aucun semblant de sentir l'écorchure, je lui remis trois louis de la meilleure grâce, et je partis content. Arrivé à Angoulême, où j'espérais trouver Noël, le cuisinier du roi de Prusse, je ne trouvai que son père, qui me traita si bien, et dont je trouvai le talent prodigieux en fait de pâtés. Ce brave homme avait une éloquence chaude comme ses four-

neaux. Il me persuada qu'il s'engagerait à envoyer des pâtés tels que je les ordonnerais dans toute l'Europe, et à telles adresses que je lui donnerais.

« Quoi! à Venise, à Londres, à Varsovie, à Pétersbourg?

— A Constantinople même, si vous le voulez. Vous n'avez qu'à bien me donner les adresses, et pour vous rendre certain que je ne veux pas vous tromper, vous ne me payerez que lorsque vous aurez reçu la nouvelle que les pâtés seront parvenus. »

J'en envoyai, les payant de confiance, à Venise, à Varsovie et à Turin, et j'ai reçu des remerciements de partout.

Cet homme s'était enrichi par ce commerce. Il m'assura qu'il en envoyait beaucoup en Amérique, et qu'à l'exception de ceux qui s'étaient perdus par des naufrages, tous étaient arrivés parfaits. Ses pâtés étaient en majeure partie de dindon, de perdreaux, de lièvre, remplis de truffes; mais il en faisait aussi de foie gras, d'alouettes et de grives, selon la saison.

Le surlendemain, j'arrivai à Bordeaux, ville superbe, et, après Paris, la première de France, n'en déplaise à Lyon, qui ne la vaut certes pas. J'y passai huit jours à faire bonne chère, car on y vit mieux que partout ailleurs.

Après avoir transporté mes huit mille francs sur Madrid, je traversai les Landes, Mont-de-Marsan, Bayonne, et Saint-Jean-de-Luz, où je vendis ma chaise de poste que j'avais achetée à Paris en vendant ma belle voiture. De là je me rendis à Pampelune en traversant les Pyrénées à dos de mulet, en ayant un second qui portait mes malles. Ces monts me parurent beaucoup plus considérables que les Alpes. Je me trompais peut-être, car j'étais dans la partie la plus basse; mais ce qu'il y a de certain,

c'est que les Pyrénées sont plus agréables, plus variées, plus pittoresques et plus fertiles que les Alpes.

A Pampelune, le voiturier Andrea Capello se chargea de moi et de mon équipage, et nous partîmes pour Madrid. Les premières vingt lieues ne me fatiguèrent pas, car la route était aussi belle qu'en France. C'était un monument qui faisait honneur à la mémoire de M. de Gages, qui, après la guerre d'Italie, avait eu le gouvernement de la Navarre, et il avait, m'assura-t-on, fait faire cette belle route à ses frais. Ce fameux général, qui vingt-quatre ans auparavant m'avait fait mettre aux arrêts, trouva ainsi le moyen de passer à la postérité et de le mériter. Comme grand général, il n'avait gagné que des lauriers teints de sang ; il n'avait été que destructeur ; mais en faisant ce beau chemin, il avait été bienfaiteur, et sa gloire est permanente et solide.

Après cette excellente route, je ne puis pas dire que j'en trouvai une mauvaise, car je ne trouvai plus de chemin. Des montées, des descentes, rapides, raboteuses. Nulle part le moindre indice qui indiquât que des voitures avaient passé par là : telle est la Vieille-Castille.

On ne suppose pas que des voyageurs qui aiment leurs aises s'avisent d'aller à Madrid par cette voie-là. Aussi ne m'étonnai-je point de ne trouver que de misérables gîtes, à peine bons pour des muletiers qui font cause commune avec leurs mulets. Le signor ou señor Andrea avait soin de me choisir les endroits les plus logeables, et après avoir procuré à ses mulets tout ce qui leur était nécessaire, il courait le village pour me procurer de quoi manger. Le maître du misérable gîte où nous nous arrêtions ne bougeait pas ; il me montrait une chambre où il me disait que je pouvais dormir, une cheminée où je pouvais faire du feu, si bon me semblait ; mais il ne

s'inquiétait ni de me procurer le bois nécessaire, ni des vivres, tout cela n'était pas de son ressort.

Misérable Espagne !

A la vérité, il était difficile de se ruiner, car il demandait pour me loger moins qu'on ne prend en France et même en Allemagne pour laisser coucher dans une grange ; mais il fallait toujours, en outre, une *pizetta por el ruido* (une piécette pour le bruit). La piécette vaut quatre réaux, environ vingt et un sous de France.

Cet homme fumait monchalamment son *cigarito* de tabac de Brésil dans un petit papier roulé comme un tuyau de plume, et lançait de longues colonnes de fumée avec un air de dignité magistrale. Sa pauvreté lui tenait lieu de richesse et sa sobriété lui rendait l'existence facile. Nulle part en Europe on ne connaît l'art de vivre sobrement comme la basse classe espagnole. Deux onces de pain blanc, quelques châtaignes ou des glands du liège rôtis, qu'on appelle *bellotas* et qu'on prononce *beillotas*, suffisent à l'existence d'un Espagnol. Enfin sa gloire est de pouvoir dire, en voyant partir un étranger qu'il a hébergé : « Je ne me suis donné aucune peine pour le servir. » Cela vient chez lui d'une profonde paresse mêlée de beaucoup d'orgueil : *on est Castillan, on ne doit point s'abaisser jusqu'à servir un gavacho*, nom par lequel toute la nation désigne un Français et par extension tous les étrangers. Ce mot de *gavacho* est beaucoup plus dénigrant que celui de *chien* que les Turcs nous donnent et que les Anglais donnent libéralement à tout ce qui n'est pas né dans les trois royaumes. Il va sans dire que les personnes polies par l'éducation ou par les voyages ne parlent ni ne pensent ainsi. L'étranger qui a de bonnes adresses et qui se conduit bien trouve des gens raisonnables en Espagne, aussi bien qu'en Angleterre et qu'en Turquie.

Je couchai la seconde nuit à Agreda, petit endroit que l'on décore du nom de ville et qui est un prodige de laideur et de tristesse. C'est là que la sœur Marie d'Agreda devint folle au point d'écrire la vie de la sainte Vierge dictée par la mère du Sauveur. On m'avait donné son ouvrage à lire quand j'étais sous les Plombs, et le lecteur peut se souvenir que les rêveries de cette visionnaire faillirent me faire perdre l'esprit.

Nous faisions dix lieues d'Espagne par jour, et elles sont fort longues. Un matin je crus que nous étions précédés par une douzaine de capucins qui allaient à pas plus lents que celui des mulets qui traînaient ma voiture ; mais, en les regardant, je vis des femmes de tout âge.

« Qu'est-ce que c'est? dis-je au señor Andrea ; est-ce que ces femmes sont folles ?

— Point du tout. Elles portent l'habit de capucin par dévotion, et je suis sûr qu'aucune d'elles n'a de chemise sur le corps. »

N'avoir point de chemise, ce n'était pas chose étonnante, car elles sont rares en Espagne ; mais porter l'habit de capucin dans l'idée de plaire davantage au Créateur me parut extrêmement bizarre. Je vais rapporter une aventure qui m'amusa beaucoup.

A la porte d'une ville peu éloignée de Madrid, on me demanda mon passeport. Je le donne et descends pour mon plaisir. Je vois le principal du bureau fâché contre un prêtre étranger qui voulait passer avant pour aller à Madrid et qui n'avait point de passeport pour la capitale. Il en montrait un avec lequel il avait été à Bilbao, et l'employé n'en était pas satisfait. Ce prêtre était Sicilien. On le tracassait, il m'intéressa et je lui demandai pourquoi il s'était exposé à ce désagrément. Il me répondit qu'il ne croyait pas nécessaire d'avoir un passeport pour voyager en Espagne quand une fois on y était.

« Je veux aller à Madrid, me dit-il, où j'espère entrer chez un grand en qualité de confesseur. J'ai une lettre pour lui.

— Montrez-la, et sûrement on vous laissera passer.

— Vous avez raison. »

Le pauvre prêtre tire de son portefeuille la lettre qui était ouverte et la présente à l'employé, qui l'ouvre, regarde la signature et pousse un cri en lisant le nom de *Squillace*.

« Quoi ! señor abbé, vous allez à Madrid recommandé par Squillace, et vous osez montrer la lettre ? »

Les commis, les sbires qui étaient là, entendant que le pauvre abbé n'avait d'autre recommandation que celle de ce ministre, objet de la haine publique, et qu'on aurait lapidé si le roi, qui le protégeait, ne l'avait fait évader, levèrent leurs bâtons et commencèrent à rosser le pauvre Sicilien, qui ne se serait pas attendu que la recommandation d'un homme sur la protection duquel il mettait peut-être toutes ses espérances lui valût un si triste accueil.

Je m'interposai heureusement, et j'eus, non sans peine, le bonheur de délivrer le pauvre abbé, qu'on laissa passer, je crois, comme de la contrebande, en grâce des coups qu'il avait reçus.

Ce Squillace fut envoyé par le roi, qui l'aimait, comme ambassadeur à Venise, où il est mort fort vieux. C'était un homme fait pour être haï de tous les sujets d'un prince qui l'aurait mis à la tête de ses finances : car, pour augmenter la recette de son maître, il était impitoyable sur les impôts.

La porte de la chambre que l'on me donnait dans chaque auberge avait un verrou en dehors, mais rien en dedans que le loquet. Je ne dis rien, ni la première ni la seconde nuit, mais la troisième je dis à mon voiturier que je ne voulais pas souffrir cela.

« Señor don Jacob, il faut le souffrir en Espagne ; car, la sainte Inquisition devant toujours être libre d'envoyer voir ce que les étrangers peuvent faire dans leur chambre, ceux-ci ne doivent pas pouvoir s'y enfermer.

— Mais de quoi votre maudite Inquisition...?

— Ne parlez pas ainsi, pour l'amour de Dieu, señor Jacob : si l'on vous entendait, nous serions perdus.

— Eh bien, de quoi la sainte Inquisition peut-elle être curieuse ?

— De tout. De voir si vous mangez gras les jours maigres, si dans la chambre il y a plusieurs personnes des deux sexes, si les femmes couchent seules ou avec des hommes et s'assurer alors si les couples qui couchent ensemble sont époux légitimes, et les faire conduire en prison si les certificats ne témoignent pas en leur faveur. La sainte Inquisition, señor don Jaïmo, veille continuellement dans notre pays pour notre salut éternel. »

Quand, par malheur, nous rencontrions un prêtre qui portait le viatique à quelque moribond, le señor Andrea s'arrêtait, me disait d'un ton impératif de descendre de voiture et de m'agenouiller, même dans la boue ; si je ne pouvais l'éviter, il fallait obéir. La grande affaire alors, en matière de religion, avait pour objet les culottes sans pont-levis. Ceux qui se permettaient d'en porter étaient traînés en prison ; les tailleurs qui en confectionnaient de telles encouraient des punitions Malgré cela, on persistait à en porter, tant est grande la force de l'habitude, et les prêtres et les moines s'égosillaient en vain en chaire à invectiver contre cette indécence. On s'attendait à une révolution qui aurait enrichi l'histoire d'un article digne de Tacite et qui aurait désopilé la rate à toute l'Europe. On en vint heureusement à bout sans effusion de sang. On fit un édit que l'on afficha sur

la porte de toutes les églises, et dans lequel on déclarait que les culottes à braguette n'étaient permises qu'au bourreau seulement. La mode alors tomba, car personne ne voulut user du privilège de passer pour bourreau; mais on s'en vengea en disant que les moines n'étaient pas obligés d'obtenir des édits pour venir à bout des jupons.

Commençant ainsi à connaître peu à peu la nation parmi laquelle j'allais vivre, j'arrivai à Guadalaxara, puis à Alcala et enfin à Madrid.

Guadalaxara, ou Guadalajara, que les Espagnols prononcent Gouadalàgara, en aspirant fortement le *g* de *ga* (x et j se prononçant pareillement), *Alcala !*

Quels mots où je n'entends que la voyelle *a*, cette reine des lettres !

C'est que la langue des Maures, dont l'Espagne a été la patrie pendant plusieurs siècles, y a laissé une foule de noms, beaucoup de mots et de nombreuses inflexions. Tout le monde sait que l'arabe abonde en *a*, et les raisonneurs n'ont peut-être pas tort de donner, pour cette raison, la priorité d'ancienneté à la langue arabe; car l'*a* est la plus facile des voyelles, puisqu'elle est la plus naturelle. On aurait donc grand tort, selon moi, de traiter de barbares les noms de *Ala*, *Achala*, *Aranda*, *Almada*, *Alcala*, *Armada*, *Acara*, *Bacala*, *Agapa*, *Agracaramba*, *Alava*, *Alamata*, *Albadara*, *Alcantara*, *Alcaras*, *Almaras*, *Alcavala*, et tant d'autres, dont l'effet sonore est de rendre la langue castillane la plus riche des langues modernes, qui, comme le lecteur le comprendra bien, ne peut consister qu'en synonymes, puisqu'il est bien plus aisé d'imaginer des mots qu'il n'est difficile de trouver des qualités ou de créer des choses.

Quoi qu'il en soit, la langue espagnole est sans contredit une des plus belles, des plus sonores, des plus énergiques et des plus majestueuses du monde. On la pro-

nonce bien, *ore rotundo*, et elle est susceptible de l'harmonie la plus poétique. Elle serait égale, supérieure peut-être à l'italienne pour la musique, si elle n'avait les trois lettres gutturales qui gâtent sa douceur, malgré tout ce que les Espagnols peuvent dire de contraire. Il faut les laisser dire. *Quisquis amat ranam, ranam putat esse Dianam*[1].

En entrant par la porte d'Alcala, on me visita, et la plus grande attention des commis portant sur les livres, on fut très mécontent de ne me trouver que l'*Iliade* en grec et un Horace latin. On me les prit, mais trois jours après on me les rapporta, rue de la Croix, au café où je m'étais logé malgré le señor Andrea, qui voulait impérativement me conduire ailleurs. Un brave homme m'avait donné cette adresse à Bordeaux. Une cérémonie qu'on me fit à la porte d'Alcala me déplut souverainement. Un commis m'ayant demandé une prise de tabac, j'ouvre ma tabatière et la lui présente ; mais au lieu de prendre la prise, il s'empare de la tabatière, en me disant :

« Señor, ce tabac est maudit en Espagne. » (C'était du râpé de Paris.)

Et l'insolent me rend la tabatière après en avoir versé le tabac dans la rue.

Nulle part on n'est si rigoureux qu'en Espagne sur l'article de cette poudre innocente ; et cependant la contrebande s'y fait plus fort et plus ouvertement que partout ailleurs. Les espions de la ferme, très protégés par le roi, sont fort attentifs à découvrir ceux qui en ont d'étranger dans leurs tabatières, et, quand ils en trouvent, ils le leur font payer cher. Les ministres étrangers, par tolérance, sont seuls exceptés de la règle. Le roi, qui n'en met dans son énorme nez qu'une énorme prise le matin

1. Celui qui aime les grenouilles dit que Diane en est une.

en se levant, veut que tout le reste des priseurs fasse aller sa fabrique. Le tabac d'Espagne, quand il est pur, est très bon, mais on en trouve rarement, et, à l'époque dont je parle, on en aurait cherché vainement au poids de l'or. Par un penchant fort naturel à tous les hommes, celui de préférer le fruit défendu au fruit permis, les Espagnols font grand cas du tabac étranger et se soucient fort peu du leur; ce qui alimente une énorme contrebande.

Me trouvant assez bien logé, je ne sentais que le manque de feu, car le froid était sec et plus piquant qu'à Paris, malgré les quarante degrés de latitude. La raison en est toute simple, c'est que Madrid est la ville la plus élevée de l'Europe. De quelque part du littoral que l'on parte pour se rendre à cette capitale, on monte insensiblement jusqu'à ce qu'on y arrive. En outre, la ville est entourée, de loin, de hautes montagnes, telles que le Guadarama, et, de près, elle est enceinte de collines, ce qui fait que, par le moindre vent du nord ou même de l'est, on y transit. L'air de cette cité est mauvais pour tous les étrangers, parce que, pur et subtil, il ne vaut rien pour les constitutions un peu corpulentes; il n'est propice qu'aux Espagnols qui sont, en général, maigres, fluets, secs et frileux au point que, même à la canicule, ils ne vont jamais sans leur enveloppe qui est un large manteau noir pour les gens aisés, et un vrai bournous arabe pour les gens du peuple et surtout pour la campagne.

Les hommes dans ce pays-là ont l'esprit borné par une foule de préjugés, tandis que les femmes, quoique ignorantes, y sont généralement spirituelles; mais les deux sexes sont animés de désirs, de passions, aussi vifs que l'air qu'ils respirent, aussi brûlants que le soleil sous lequel ils vivent. Tout Espagnol hait un étranger, par

cela seul qu'il n'est pas Espagnol, car il ne saurait assigner d'autre motif à sa haine ; mais les femmes, qui reconnaissent sans doute l'injustice de cette haine, nous vengent en nous aimant, mais avec de grandes précautions ; car l'Espagnol, jaloux par nature, veut l'être aussi par raison. Il a attaché l'honneur au moindre écart de la femme qui lui appartient. La galanterie dans ce pays-là ne peut être que mystérieuse, parce qu'elle tend à une puissance suprême, et qu'elle est sévèrement défendue. De là viennent le secret, l'intrigue et le trouble de l'âme qui flotte entre les devoirs imposés par la religion et la force des passions qui les combat. Les hommes sont plutôt laids que beaux, quoiqu'il y ait de nombreuses exceptions ; tandis qu'en général les femmes y sont jolies et que les belles n'y sont pas rares. Le sang qui bouillonne dans leurs veines les rend ardentes en amour et fait qu'elles sont toujours disposées à donner la main à toute intrigue qui tend à tromper tous les êtres qui les entourent comme pour espionner leurs démarches. L'amant le plus disposé à braver les périls est toujours le préféré. Aux promenades, à l'église, au spectacle, elles parlent des yeux à qui elles veulent et possèdent en perfection ce séduisant langage. L'homme auquel il s'adresse, s'il sait saisir l'instant et s'en prévaloir, est toujours sûr d'être heureux et ne doit s'attendre à aucune résistance : s'il néglige l'opportunité ou s'il n'en profite pas, on ne la lui offre plus.

Ayant besoin de vivre dans une chambre chaude, le brasier me faisant mal et n'y ayant point de cheminée, je finis par trouver un ferblantier intelligent qui, d'après mes instructions, me fit un poêle en tôle dont le tuyau sortait par une fenêtre et montait jusqu'au toit : mais l'artisan, fier d'avoir réussi, me fit payer cher son coup d'essai.

Dans les premiers jours, jusqu'à ce que mon poêle fût fait, on m'apprit où je devais aller me chauffer, une heure avant midi, et y rester jusqu'à l'heure du dîner: c'est une place qu'on appelle la *puerta del Sol* (la porte du Soleil). Ce n'est pourtant pas une porte, mais on l'appelle ainsi parce que c'est là que le bienfaisant chauffeur universel prodigue ses richesses et distribue sa chaleur à ceux qui vont s'y promener et jouir de sa bénigne influence. J'y trouvais une foule d'hommes qui s'y promenaient ou seuls à pas rapides, ou lentement, causant avec leurs amis. Ce foyer cependant n'était pas de mon goût.

Ayant aussi besoin d'un domestique qui parlât français, j'eus toute la peine du monde pour en trouver un, et à cher prix, car c'était ce qu'à Madrid on appelle un page. Je ne pouvais ni l'obliger à monter derrière la voiture, ni à porter un paquet, ni à m'éclairer la nuit avec une lanterne ou une torche. Ce page était un homme de trente ans, d'une laideur complète; mais, en sa qualité de page, sa laideur était un privilège qui le rendait plus propre à l'office qu'il devait remplir, ne courant pas le risque d'inspirer de la jalousie aux maris. Une femme d'un certain rang n'ose point sortir en voiture sans être accompagnée d'un soi-disant page, qui se place sur le devant, et qui n'est qu'une sorte d'espion. Un coquin pareil est plus difficile à séduire que la duègne la plus rigide, tyran, par état, de la jeune personne qu'elle a sous sa garde.

Ce fut donc un maraud de cette espèce que, faute d'autre, je dus prendre à mon service, et plût à Dieu que le coquin se fût cassé les jambes en venant chez moi.

Je portai toutes mes lettres, en commençant par celle de la princesse Lubomirska au comte d'Aranda. C'était

lui qui, en un jour, avait purgé l'Espagne de tous les jésuites. Plus puissant à Madrid que le roi lui-même, il avait eu la force de faire proscrire tous les chapeaux rabattus et les manteaux jusqu'aux talons. Il était président du conseil de Castille, et ne sortait qu'accompagné d'un garde du corps du roi, qu'il faisait toujours manger à sa table. Il est inutile de dire que, comme de raison, il était la bête noire de toute la nation; mais il paraissait s'en soucier fort peu. Esprit profond, grand politique, intrépide, déterminé, inflexible, raisonnant juste, grand épicurien, mais sauvant à merveille les apparences, il faisait dans son intérieur tout ce qu'il défendait aux autres, et n'avait nul souci qu'on en parlât.

Ce seigneur, passablement laid et qui louchait désagréablement, me reçut d'une manière assez froide.

« Qu'êtes-vous venu faire en Espagne? me dit-il.

— M'instruire en observant les mœurs d'une nation estimable que je ne connais pas, et en même temps tirer parti de mes faibles talents, si je puis me rendre utile au gouvernement.

— Pour vivre bien et tranquillement ici, vous n'avez pas besoin de moi; car, en vous conformant aux lois de la police, personne ne troublera votre repos. Quant au parti que vous vous proposez de tirer de vos talents pour faire fortune, adressez-vous à l'ambassadeur de votre république, il vous produira, et vous pourrez vous faire connaître.

— Monseigneur, l'ambassadeur de Venise ne me nuira pas, mais il ne me protégera pas, car je suis dans la disgrâce des inquisiteurs d'État. Je suis même certain qu'il ne me recevra pas.

— Dans ce cas, vous n'avez rien à espérer à la cour, car le roi commencera par lui demander de vos nouvelles, et si votre ambassadeur ne vous produit pas,

je vous conseille de ne penser qu'à vous divertir. »

En sortant de chez Aranda, j'allai chez l'ambassadeur de Naples, qui me tint les mêmes propos. Le marquis de Moras, le plus aimable de tous les Espagnols, ne me parla pas autrement. Le duc de Lossada, grand sommelier de Sa Majesté Catholique et son favori, fâché de ne pouvoir rien faire malgré la meilleure volonté, me conseilla de tâcher de m'introduire dans la maison de l'ambassadeur de Venise, et de chercher les moyens d'obtenir son suffrage, malgré ma disgrâce, qu'il pouvait dissimuler, n'en sachant pas la raison. Je me disposai à suivre les conseils de ce sage vieillard, et pour cela j'écrivis une lettre pressante à M. Dandolo, afin de solliciter une lettre de recommandation qui obligeât l'ambassadeur à me favoriser à la cour, malgré ma querelle avec les inquisiteurs d'État. Ma lettre, écrite de façon à pouvoir être vue desdits inquisiteurs, devait produire un bon effet.

Après avoir écrit cette lettre, je me rendis à l'hôtel de l'ambassadeur de Venise et me présentai à Gaspar Soderini, secrétaire d'ambassade, homme d'esprit, prudent et honnête, et qui cependant osa me dire qu'il était étonné que j'eusse eu la hardiesse de me présenter à l'hôtel de l'ambassade.

« Je me présente, monsieur, pour n'avoir pas à me reprocher la faute de ne m'être pas présenté, car je n'ai rien fait pour pouvoir me figurer que j'en suis indigne. Je me trouverais beaucoup plus hardi de rester à Madrid sans m'être présenté. En attendant, je me félicite d'avoir fait cette démarche, que je regarde comme un devoir; mais je pars mécontent en pensant que si l'ambassadeur pense comme vous, il prendra pour une témérité ce qui n'est qu'un acte de respect. Si d'ailleurs Son Excellence croit ne devoir pas me faire l'honneur de me recevoir à cause d'une querelle particulière entre les inquisiteurs

et moi, querelle dont M. l'ambassadeur ne peut connaître la cause non plus que moi, vous ne trouverez pas mauvais que je m'en étonne ; car il n'est pas ici ambassadeur des inquisiteurs d'État, mais bien de la république, dont je suis toujours sujet ; car je le défie, comme je défie les inquisiteurs, de me dire quel peut être le crime que je puis avoir commis, et dont on s'autorise pour me priver de cette qualité. Je crois que, si mon devoir est de respecter dans l'ambassadeur l'image et le représentant de mon prince, le sien est de me couvrir de sa protection. »

Soderini, devenu tout rouge à ce discours, me répliqua :

« Pourquoi n'écrivez-vous pas à l'ambassadeur tout ce que vous venez de me dire ?

— Je ne pouvais pas le lui écrire avant de savoir s'il me recevrait ou non. Maintenant que j'ai lieu de juger que sa façon de penser ne diffère pas de la vôtre, j'aurai l'honneur de lui écrire.

— Je ne sais pas si Son Excellence pense comme moi, et malgré ce que je vous ai dit, il se peut que ma manière de penser soit encore ignorée de vous-même. En attendant, écrivez-lui toujours, et il se peut qu'il vous arrive d'être écouté.

— Je suivrai votre conseil, dont je vous suis reconnaissant. »

De retour chez moi, j'écrivis à Son Excellence tout ce que j'avais dit à son secrétaire, et le lendemain on m'annonça le comte Manucci. Je vis un joli garçon, d'une assez belle figure et qui se présentait à merveille. Il me dit qu'il logeait chez l'ambassadeur, et que Son Excellence, ayant lu ma lettre, l'avait envoyé me dire qu'ayant des raisons pour ne pas me recevoir ouvertement, il serait cependant charmé de m'entretenir en particulier, car il me connaissait et m'estimait.

Ce jeune Manucci me dit qu'il était Vénitien, qu'il me connaissait de réputation pour avoir entendu cent fois son père et sa mère parler de moi en déplorant mon malheur. Je ne fus pas longtemps à comprendre que le jeune Manucci était le fils de Jean-Baptiste Manucci qui avait servi d'espion aux inquisiteurs d'État pour me faire mettre sous les Plombs, le même qui m'avait adroitement enlevé mes livres de magie, livres fatals qui, probablement, furent le corps du délit qui, sans autre forme me mérita l'affreux traitement qu'on me fit éprouver. Je n'eus garde cependant de lui rien dire de ma découverte ; mais je n'eus aucun motif de douter que j'avais bien deviné. Je connaissais sa mère, fille d'un valet de chambre de la maison Loredan, et son père, qui, comme je l'ai dit dans l'histoire de ma détention, était un pauvre metteur en œuvre. Je lui demandai si, chez l'ambassadeur, on l'appelait comte. Il me dit que oui, parce qu'il l'était en vertu d'un diplôme qu'il avait reçu de l'électeur palatin. Voyant que je devinais son origine, il me parla ouvertement, et comme il savait que je connaissais les goûts antiphysiques de M. de Mocenigo, il me dit en riant qu'il était son mignon. « Je ferai pour vous, ajouta-t-il, tout ce qui dépendra de moi. » C'était tout ce que je pouvais désirer, car un Alexis pareil était fait pour obtenir de son Corydon tout ce qu'il voulait. Nous nous embrassâmes, et il me dit, en me quittant, qu'il m'attendrait l'après-dîner au palais, *calle Ancha*, rue large, pour prendre le café dans sa chambre, où certainement l'ambassadeur viendrait dès que je lui ferais savoir que j'y étais.

J'y fus ; l'ambassadeur me fit un accueil très gracieux et me dit avec sensibilité la peine qu'il éprouvait de n'oser me recevoir publiquement ; car il était vrai qu'il aurait tout pu, et me conduire à la cour sans se compro-

mettre, puisqu'il n'était point censé connaître ce que les inquisiteurs d'État avaient fait sommairement de ma personne : mais il craignait de se faire des ennemis.

« J'espère, lui dis-je, recevoir bientôt de quelqu'un une lettre qui dira à Votre Excellence de la part des inquisiteurs d'État de me produire hardiment.

— Je m'empresserai alors de vous présenter à tous les ministres. »

Ce Mocenigo est le même qui acquit une si triste célébrité à Paris par son malheureux penchant à la pédérastie, vice ou goût en horreur aux Français, et qui plus tard fut condamné par le conseil des Dix à rester sept ans dans la citadelle de Bresse, pour avoir voulu partir de Venise pour son ambassade de Vienne sans en avoir auparavant reçu la permission du cabinet d'État. Marie-Thérèse avait fait savoir au gouvernement vénitien qu'elle ne consentirait jamais à recevoir à sa cour un homme dont le goût dépravé serait un motif de scandale pour sa capitale. A Venise, on était embarrassé de faire entendre raison à Mocenigo et, lorsqu'il commit la faute de vouloir partir bon gré mal gré, on saisit l'occasion d'élire un autre ambassadeur, en exilant Mocenigo, dont le successeur partageait le goût obscène, mais avec Hébé et non avec Ganimède, ce qui couvrait son dérèglement d'un voile de décence.

Malgré sa réputation pédérastique, Mocenigo était aimé à Madrid. Je ris, au bal, d'un grand d'Espagne qui me dit avec une sorte de mystère, en me voyant avec Manucci, que ce jeune homme était la femme de l'ambassadeur. Il ne savait pas que c'était l'ambassadeur qui était la femme de Manucci, et il ne comprenait pas la chose. Heureuse ignorance ! Au reste, ce goût-là, tout baroque qu'il peut paraître, était le goût dominant de plusieurs grands hommes. Ce goût était commun dans

l'antiquité, et ceux qui l'avaient étaient désignés par l'épithète d'hermaphrodites, nom qui désignait les deux passions et non les deux sexes, qui n'en sont que l'emblème.

J'avais déjà fait deux ou trois visites au peintre Mengs, qui, depuis six ans et avec de grands appointements, était au service de Sa Majesté Catholique, et il m'avait donné de beaux dîners avec ses amis. Sa femme et sa famille étaient à Rome. Il était à Madrid seul avec ses domestiques, parfaitement logé dans une maison royale, et jouissait d'une grande considération parce qu'il parlait au roi quand il voulait. Je fis chez Mengs la connaissance de l'architecte Sabatini, homme plein de talent, que le roi avait fait venir de Naples pour tâcher de rendre Madrid propre; car avant son arrivée, cette capitale était la ville la plus sale et la plus puante de l'univers. Sabatini ayant fait construire des égouts, des conduits souterrains et des lieux d'aisance dans quatorze mille maisons, était devenu riche. Il avait épousé par procuration la fille de Vanvitelli, autre architecte, qui était à Naples et qui ne l'avait jamais vu. Elle était arrivée à Madrid en même temps que moi. C'était une beauté de dix-huit ans, et qui, dès qu'elle eut vu son époux, s'avisa de dire qu'elle ne consentirait jamais à devenir sa femme. Sabatini n'était ni jeune, ni joli, mais il était aimable et distingué, et cette aimable fille se détermina à boire le calice d'amertume lorsqu'il lui eut dit qu'elle n'avait d'alternative qu'entre lui et un couvent. Cependant elle n'eut pas lieu de se repentir, car elle trouva dans son époux un homme riche, tendre et complaisant, qui ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui plaire. Brûlant pour elle et soupirant tout bas, je souffris et l'adorai en silence : car, outre que la blessure que Charlotte m'avait faite saignait encore, je commençais à

me décourager en voyant que les femmes ne me faisaient plus l'accueil d'autrefois.

Pour me distraire, je me mis à fréquenter le théâtre, qui était à cent pas de ma demeure, et les bals masqués que le comte d'Aranda avait établis à Madrid dans une salle faite exprès et qu'on appelait *los Scannos del Peral*. La comédie espagnole est pleine de disparates, mais elle ne me déplaisait pas. On y représentait des actes sacramentaux que, peu de temps après, on défendit; et je ne manquai pas de noter l'impudence d'une police indigne dans la façon dont les loges, qu'on appelle *aposentos*, sont construites. Au lieu d'avoir des planches qui mettent à couvert du parterre les jambes des hommes et les jupes des femmes, ces loges sont parfaitement à jour, car elles ne sont soutenues que par de petites colonnes. Tels sont les préjugés et la force de l'habitude qu'un dévôt assis près de moi me dit, d'un air de componction, que ce règlement était fort sage, et qu'il s'étonnait que la police d'Italie ne l'imitât pas?

« Que trouvez-vous d'étonnant à cela?

— C'est que les amants étant sûrs de n'être point vus du parterre peuvent commettre des impudicités. »

Je haussai les épaules et ne répondis rien.

Dans une grande loge qui était vis-à-vis du théâtre se tenaient *los padres* de l'Inquisition pour être témoins de la régularité des mœurs des spectateurs et des acteurs. Mes yeux étaient attachés sur ces figures d'une vénérable hypocrisie, quand tout à coup la sentinelle qui était à la porte du parterre cria à haute voix : « *Dios !* » A ce cri, tous les spectateurs, hommes et femmes, et tous les acteurs qui étaient sur la scène, se jetèrent à genoux et restèrent dans cette posture jusqu'à ce que l'on n'entendît plus sonner la cloche dans la rue. Le son de cette cloche annonçait qu'un prêtre passait

avec le viatique qu'il portait à quelque malade. J'avais la plus grande envie de rire, mais je connaissais déjà trop bien les mœurs espagnoles pour ne pas me retenir. Les Espagnols mettent toute leur religion dans la pratique apparente du culte extérieur. Il n'y a pas de femme libertine, qui avant de céder aux désirs de son amant, ne commence par couvrir d'un voile l'image du Christ ou de la Vierge qui se trouve dans l'appartement. Celui qui rirait de cette pratique absurde courrait risque de passer pour athée, et d'être même dénoncé par la même malheureuse qui lui aurait vendu ses faveurs.

A Madrid, et peut-être est-il de même dans toute l'Espagne, tout homme qui va dans une auberge pour dîner avec une femme dans une chambre à part doit s'attendre à ce que le valet reste constamment dans la chambre, pour pouvoir jurer, après le dîner, que cet homme et cette femme n'ont fait autre chose que manger et boire. Malgré tout ce luxe de précautions, le libertinage est excessif à Madrid ; il a même, au-dessus de celui des autres pays, l'affreuse hypocrisie, qui fait plus de tort à la vraie piété que la licence à découvert. Hommes et femmes semblent s'être donné le mot pour rendre toutes les surveillances inutiles. Au reste, le commerce avec les femmes n'est point sans danger, car soit endémie, soit défaut de propreté ou résultat de la gêne de veiller à cette partie de la santé, on a souvent à regretter les faveurs qu'on en a obtenues.

Le bal masqué me captiva. La première fois que j'y fus en domino pour voir ce que c'était, il ne me coûta qu'un doublon, environ onze francs de France ; mais toutes les autres fois, il m'en coûta quatre, et voici comment :

Un monsieur d'une soixantaine d'années qui se trouvait placé près de moi à souper, devina que j'étais étranger à

la difficulté que j'avais à m'expliquer avec le sommelier, et me demanda où j'avais mon masque femelle.

« Je n'en ai point ; je suis venu seul pour voir ce charmant établissement où règne le plaisir, et ce bel ordre que je ne m'attendais pas à trouver à Madrid.

— C'est fort bien, mais pour en jouir, il faut y venir avec une compagne, car vous me paraissez fait pour jouir du plaisir de la danse, et en venant seul, vous ne le pouvez pas, car chaque femme a son *parejo* (cavalier, galant, partner) qui ne lui permet de danser qu'avec lui.

— Dans ce cas j'y viendrai seul et ne danserai pas ; car, étant étranger, je ne connais aucune dame que je puisse inviter à venir au bal avec moi.

— Précisément, en votre qualité d'étranger, vous pouvez facilement vous procurer la société d'une femme ou fille, bien plus facilement qu'un Espagnol de Madrid. Dans le nouveau système de vivre que le comte d'Aranda a introduit, ce bal est devenu la passion de toutes les femmes de la capitale. Vous en voyez ici environ deux cents de dansantes, car je ne compte pas celles qui se tiennent dans les loges ; eh bien, je ne crois pas me tromper en avançant qu'il y a maintenant en ville quatre mille jeunes personnes qui pleurent ou soupirent chez elles de n'avoir pas un amant qui puisse les y mener ; car, comme vous le saurez peut-être, il est défendu à toute femme d'y venir seule. Or, je suis sûr que, rien qu'en vous nommant et en indiquant votre demeure, il n'y a pas de père ni de mère qui ait le courage de vous refuser sa fille, si vous vous présentez pour demander l'honneur de lui procurer le plaisir du bal, en lui envoyant domino, masque, gants, et allant la prendre en voiture, dans laquelle vous la ramènerez au foyer paternel.

— Et si on me refuse ?

— Vous tirerez la révérence en vous en allant, et le père et la mère se repentiront de vous avoir refusé, car la fille pleurera, sera malade, aura des convulsions, se mettra au lit et pestera contre la tyrannie paternelle, en appelant Dieu à témoin qu'elle ne vous a jamais connu et que rien n'était plus innocent que votre démarche. »

Ce discours tout nouveau et débité avec un esprit de vérité persuasive, m'égaya par l'espoir de me mettre en présence de quelque intrigue agréable. Je remerciai le masque officieux, qui parlait fort bien l'italien, en lui disant que je mettrais sa leçon à profit et que je lui rendrais compte du résultat.

« Je serai charmé d'en apprendre la réussite, et vous me trouverez chaque nuit de bal dans la loge où je vais avoir le plaisir de vous conduire, pour vous présenter à la dame qui s'y trouve et que vous y trouverez les nuits suivantes. »

Pénétré de tant de politesse, je lui dis mon nom et je le suivis. Il me mena dans une loge où se trouvaient deux dames et un monsieur sur l'âge. Mon guide me présenta comme un étranger de sa connaissance, et la conversation roula sur le bal. Je dis mon avis et fis mes remarques d'assez bonne humeur pour qu'elles plussent. L'une des deux dames, dont les traits portaient les restes d'une beauté usée, me demanda, en très bon français, quelles étaient les *tertulias* (sociétés) que je fréquentais.

« Madame, n'étant à Madrid que depuis très peu de temps et n'ayant point été présenté à la cour, je suis absolument sans connaissances.

— Comment! mais je vous plains. Venez chez moi monsieur; vous y serez le bienvenu. Je m'appelle Pichona, et tout le monde vous indiquera ma demeure.

— J'aurai l'honneur, madame, de vous présenter mes hommages. »

Ce qui me ravit dans ce spectacle, ce fut quand, vers minuit, au son de l'orchestre et au bruit des claquements de mains, on commença par couples la danse la plus folle qui jamais se puisse imaginer. C'était le fameux *fandango*, dont je croyais avoir une idée juste et dont j'étais à mille lieues. Je ne l'avais vu danser qu'en Italie et en France, sur la scène; mais les danseurs se donnaient bien de garde d'y faire les gestes qui rendent cette danse la plus séduisante et la plus voluptueuse possible. On ne saurait la décrire. Chaque couple, homme et femme, ne faisant jamais que trois pas et jouant des castagnettes au son de l'orchestre, font mille attitudes, mille gestes d'une lasciveté dont rien n'approche. Là se trouve l'expression de l'amour depuis sa naissance jusqu'à sa fin, depuis le soupir qui désire jusqu'à l'extase de la jouissance. Il me paraissait impossible qu'après une danse pareille la danseuse pût rien refuser à son danseur, car le *fandango* doit porter dans tous les sens l'irritation de la volupté. Le plaisir que j'avais à voir cette bacchanale me faisait jeter des cris. Le masque qui m'avait mené là me dit que pour avoir une juste idée du *fandango*, il fallait le voir exécuté par des *gitanas* avec des cavaliers qui le danseraient aussi bien qu'elles.

« Mais, lui dis-je, l'Inquisition ne trouve-t-elle pas à redire à cette danse? »

La Pichona, prenant la parole, me dit qu'elle était absolument défendue et qu'on n'oserait point la danser, si le comte d'Aranda n'en avait donné la permission.

On me dit depuis que lorsqu'il prenait envie à ce comte de refuser la permission, on quittait le bal en mur-

murant, et que lorsqu'il la donnait, on ne tarissait pas sur ses éloges.

Le lendemain, j'ordonnai à mon infâme page de me procurer un Espagnol qui m'enseignât le *fandango*. Il m'amena un danseur du théâtre que je pris aussi pour me donner des leçons d'espagnol, car il était aussi acteur et parlait fort bien. En trois jours ce jeune homme m'enseigna si bien toutes les allures de cette danse, que, de l'aveu même des Espagnols, personne ne pouvait se flatter de la danser mieux que moi.

Au premier bal, voulant faire honneur à l'avis du masque officieux, je pensai à prendre mes mesures; mais je ne voulais ni une femme banale ni une femme mariée, et je ne pouvais raisonnablement penser à une demoiselle riche ou de condition qui m'aurait refusé, et qui, par-dessus le marché, m'aurait trouvé ridicule.

C'était le jour de la Saint-Antoine. Passant devant l'église de la *Soledad*, j'y entrai dans le double dessein d'y entendre la messe et de me procurer une *pareja* pour le lendemain, qui était un mercredi.

Apercevant une belle et grande fille qui sortait d'un confessionnal avec l'air contrit et tenant les yeux baissés, je la suivis de l'œil. Elle alla se mettre à genoux, au milieu de l'église, et par terre, selon la coutume d'Espagne. A son allure dégagée, à ses formes bien prononcées, à son petit pied, je jugeai qu'elle devait danser le *fandango* comme une *gitana*, et je jetai mon dévolu sur elle pour faire mon début à *los Scannos del Peral*. Elle n'avait ni l'air noble, ni l'air riche, et rien n'annonçait une de ces filles si communes à Madrid et qui vont à confesse comme les plus sages : je songeai à la suivre pour connaître sa demeure. A la fin de la messe, le prêtre distribuant l'eucharistie, je la vis se lever,

s'approcher modestement de la sainte table, recevoir la communion, puis se retirer à part pour achever ses prières. J'eus la patience d'attendre qu'elle eût fini. Enfin elle sortit, accompagnée d'une autre jeune personne, et je la suis de loin. Au bout d'une rue, celle qui l'accompagnait la quitte pour entrer chez elle, et la mienne, rebroussant une vingtaine de pas, enfile une autre rue, puis elle entre dans une maisonnette à un étage. Je ne pouvais pas me tromper. Je remarquai le nom de la rue *del Desingaño*, puis j'allai me promener une demi-heure, pour ne point laisser soupçonner que je l'avais suivie, et je revins. Très préparé à un refus et à tirer ma révérence, ainsi que le masque me l'avait dit, je montai, et trouvant un cordon de sonnette à la porte unique qui s'offrit à moi, on crie :

« Qui est là?

— *Gens de paix*, » criai-je, selon la coutume du pays, moins des suppôts de l'Inquisition.

Et la porte s'ouvrit. Je me vis en face d'un homme, d'une femme, de la jeune dévote que j'avais suivie et d'une autre fille laide.

Parlant très mal l'espagnol, mais assez bien pour me faire comprendre, chapeau bas et d'un ton modeste, je dis au père qu'étant étranger, voulant aller au bal et n'ayant point de *pareja*, j'étais monté au hasard pour lui demander la permission d'y conduire sa fille, s'il en avait une, l'assurant que j'étais homme d'honneur, et que je la lui ramènerais après le bal telle qu'il me l'aurait confiée.

« Señor, voilà ma fille, mais je ne vous connais pas, et je ne sais pas si elle a envie d'aller au bal.

— Si vous me le permettez, mon père et ma mère, je me croirai heureuse en y allant.

— Tu connais donc monsieur?

— Je ne l'ai jamais vu, et je crois qu'il est difficile qu'il m'ait jamais vue.

— C'est vrai, señora. »

Cet homme demanda mon nom, ma demeure, et me promit une réponse pour l'heure de dîner, si je dînais chez moi. Je lui fis mes excuses de la liberté que j'avais prise, le priant de ne pas manquer à me faire réponse, afin que s'il ne me donnait pas sa fille, je pusse m'en procurer une autre au hasard, ne connaissant que des filles riches qui étaient toutes engagées.

Je me retirai. Au moment où j'allais dîner, je vis paraître mon homme. Renvoyant mon horrible page, je l'invite à s'asseoir, et il m'annonce que sa fille acceptera l'honneur que je veux lui faire, mais que sa mère l'accompagnerait, dormant dans ma voiture pour l'attendre. Je lui répondis qu'elle en serait la maîtresse, mais que j'en étais fâché en songeant qu'elle aurait froid. « Elle sera munie d'un bon manteau, » me répliqua-t-il. Puis il m'apprit qu'il était cordonnier.

« Dans ce cas, lui dis-je, je vous prie de me prendre mesure de souliers.

— C'est ce que je n'ose pas, vu que je suis *hidalgo* (noble) : en prenant mesure à quelqu'un, je serais obligé de lui toucher le pied, et cela me dégraderait. Je suis savetier, et de cette façon, je ne déroge pas.

— Voulez-vous donc me raccommoder ces bottes?

— Je vous les rendrai comme neuves; mais je vois qu'il y a beaucoup à faire; cela vous coûtera un *pezzo duro*. » (C'est environ cinq francs de France.)

Lui ayant dit que je trouvais cela bon marché, il me salua profondément, refusant absolument de dîner avec moi.

Voilà un savetier qui méprisait les cordonniers parce qu'ils touchent les pieds, et ceux-ci le méprisaient sans

doute pour ne toucher que du vieux cuir. Malheureuse vanité! que de formes elle adopte! et qui n'a pas la sienne?

Le lendemain j'envoyai chez le savetier-gentilhomme un marchand avec des dominos, des masques et des gants; mais j'eus soin de ne pas me montrer en personne, ni d'y envoyer mon page, pour lequel j'avais une aversion naturelle qui ne tarda pas à être un véritable pressentiment. M'étant procuré une bonne voiture à quatre places, à l'entrée de la nuit, je me rendis à la porte de ma dévote, que je trouvai toute prête, et les vives couleurs qui animaient son teint me firent assez connaître ce qui se passait dans son cœur. Nous montâmes dans la voiture avec sa mère, qui était enveloppée d'un grand manteau, nous descendîmes à la porte de la salle, laissant la mère dans la voiture. Dès que nous fûmes seuls, ma belle *pareja* me dit qu'elle s'appelait doña Ignazia.

CHAPITRE XIV

Mes amours avec doña Ignazia, fille du savetier-gentilhomme. — Mon emprisonnement à Buen-Retiro, et mon triomphe. — Je suis recommandé à l'ambassadeur de Venise par un inquisiteur d'État de la République.

Nous entrâmes dans la salle et nous y fîmes plusieurs tours. Doña Ignazia était si agréablement émue que je sentais ses frémissements involontaires, et j'en tirais un augure favorable pour mes projets amoureux. Dans cette salle où régnait une liberté qui touchait presque à la licence, de nombreux soldats, la baïonnette au bout du

fusil, se promenaient sans cesse, prêts à mettre la main sur le premier tapageur venu.

Nous dansâmes des menuets et des contredanses jusqu'à dix heures, puis nous allâmes souper, gardant le silence, elle pour ne point m'enhardir, moi parce que, ne parlant que très peu l'espagnol, je ne savais que lui dire. L'ayant laissée seule un instant après souper, j'allai à la loge où je devais trouver la Pichona; mais, n'ayant rencontré que des masques inconnus, je revins reprendre ma danseuse, et nous nous en donnâmes, comme auparavant, jusqu'à ce que la permission du *fandango* fût annoncée. Je me mis en place avec ma *pareja*, qui le dansait à merveille, et qui fut bien étonnée de se voir si bien secondée par un étranger. Cette danse nous ayant mis en feu, dès qu'elle fut finie je la menai au buffet, et, lui ayant fait servir tout ce qui pouvait flatter son goût, je lui demandai si elle était contente de moi; puis je lui dis qu'elle m'avait rendu si amoureux que j'en mourrais, à moins qu'elle ne trouvât le moyen de me rendre heureux, l'assurant que j'étais homme à braver tous les dangers.

« Je ne puis penser à vous rendre heureux, me dit-elle, qu'en devenant heureuse à mon tour. Je vous écrirai demain comment cela peut dépendre de vous, et vous trouverez ma lettre cousue dans le capuchon de mon domino.

— Vous me trouverez disposé à tout, belle Ignazia, si je puis tout espérer de vous. »

L'heure de partir étant venue, nous sortîmes et, ayant rejoint ma voiture, nous y montâmes. La mère se réveillant, le cocher partit, et, prenant les mains de sa fille, j'allais les lui baiser ; mais, comme elle pensa sans doute que j'avais d'autres intentions, elle s'empara des miennes et les tint si serrées que j'aurais, je crois,

vainement tenté d'en recouvrer la liberté. Dans cet état et sans paraître faire aucun effort, doña Ignazia se mit à raconter à sa mère tout le plaisir que le bal lui avait procuré. Elle ne me lâcha les mains qu'au moment où, arrivés au coin de leur rue, la mère cria au cocher d'arrêter, ne voulant point donner matière à la médisance en descendant à sa propre porte.

Le lendemain, ayant fait reprendre le domino, j'y trouvai la lettre dans laquelle Ignazia me disait que don Francisco de Ramos se ferait annoncer chez moi, que c'était son amant, et que ce serait de lui-même que j'apprendrais le moyen de la rendre heureuse, et que mon bonheur serait la conséquence du sien.

Ce don Francisco ne tarda pas, car mon page me l'annonça dès le lendemain à huit heures du matin. Il me dit que doña Ignazia, à laquelle il parlait toutes les nuits de la rue tandis qu'elle était à sa fenêtre, lui avait confié qu'elle avait été au bal avec moi et sa mère, et que, certaine que j'avais conçu pour elle une tendresse de père, elle lui avait persuadé de se présenter à moi, bien sûre que je le traiterais comme mon fils. C'était elle qui lui donnait le courage de s'ouvrir à moi et de me prier de lui prêter cent doublons qui le mettraient en état d'épouser son amante avant la fin du carnaval.

« Je suis, ajouta-t-il, employé à la Monnaie, mais je n'ai pour le moment que de faibles appointements. J'espère qu'avant longtemps j'aurai de l'avancement, et que je serai en état de rendre Ignazia heureuse. Je n'ai nul ami à Madrid, ayant tous mes parents à Tolède ; ainsi, quand je serai établi, je ne verrai que les père et mère de ma femme et vous, puisque je sais que vous l'aimez comme si elle était votre propre fille.

— Vous me rendez justice, don Francisco, lui dis-je, mais j'attends de l'argent, dont je manque en ce moment.

Vous pouvez compter sur ma discrétion et vous me ferez plaisir toutes les fois que vous viendrez me voir. »

Le beau galant me tira la révérence et partit tout mortifié. Ce don Francisco était un garçon de vingt-deux ans, laid et mal bâti. Me moquant de l'aventure, car je n'avais pour Ignazia qu'un penchant passager, je sortis pour aller rendre mes devoirs à la Pichona, qui m'avait si gentillement invité à l'aller voir la première fois que je l'avais vue. Je m'étais informé de cette femme et j'avais appris qu'elle avait été comédienne, et qu'elle devait sa fortune au duc de Medina-Celi. Ce duc étant allé lui faire visite par un temps très froid, la trouvant sans feu, parce qu'elle n'avait point de quoi acheter du charbon, et honteux d'avoir été chez une femme si pauvre, lui qui était immensément riche, lui envoya dès le lendemain un brasier d'argent, dans lequel, au lieu de charbons, il avait mis cent mille *pezzos duros* en or, ce qui faisait près de trois cent mille francs. Depuis ce temps la Pichona vivait très à son aise et recevait bonne compagnie.

La Pichona me reçut très bien, mais elle avait l'air triste. Je lui dis que, n'ayant pas eu le bonheur de la trouver dans sa loge la nuit du dernier bal, et craignant qu'elle ne fût indisposée, j'avais cru devoir venir m'informer de sa santé.

« Je n'y ai pas été, me dit-elle, car ce même jour le duc de Medina-Celi, l'unique ami que j'eusse au monde, est mort après trois jours de maladie.

— Je prends part à votre peine, madame, et le duc était-il vieux?

— Non, à peine soixante ans. Vous l'avez vu; il ne montrait pas son âge.

— Où l'ai-je vu, madame?

— N'est-ce pas lui qui vous a conduit dans ma loge?

— Comment ! lui? Il ne m'a pas dit son nom. C'était la première fois que je le voyais. »

Cette mort me frappa, et mon lecteur me pardonnera d'avoir cru que, probablement, elle fut un malheur pour moi. Tout son bien passait à un fils unique très avare, qui, comme c'est assez l'ordinaire, avait un fils qui annonçait les meilleures dispositions à la prodigalité.

On m'a dit que la maison du duc de Medina-Celi a *trente chapeaux*, ce qui veut dire trente grandesses d'Espagne.

Un jeune homme qui fréquentait le café où je n'allais jamais entra chez moi d'un air assez libre, pour m'offrir ses services dans un pays nouveau pour moi, et qu'il disait connaître à fond.

« Je suis, me dit-il, le comte Marazzani, de Plaisance. Je ne suis pas riche et je suis venu à Madrid pour y tenter fortune. J'espère être fait garde du corps de Sa Majesté Catholique. Il y a un an que j'attends, et je m'amuse en attendant. Je vous ai vu au bal avec une beauté inconnue de tout le monde. Je ne veux pas savoir qui c'est; mais si vous aimez le changement, je puis vous faire faire connaissance avec tout ce qu'il y a de mieux à Madrid. »

Si j'avais été aussi sage que mon expérience aurait pu le faire supposer, j'aurais mis cet effronté à la porte, ou je l'y aurais conduit poliment ; mais sage, moi! je commençais, à mon insu, à me trouver fatigué de ma sagesse ; un vide affreux commençait à me tourmenter: j'avais besoin d'une passion mignonne, comme j'en avais eu tant jusqu'alors. Je fis donc machinalement bon accueil au Mercure, l'invitant à me faire voir des beau. : dignes de mon attention, mettant de côté celles d'un accès trop facile, comme celles dont l'abord me demandait trop de soin : car je ne voulais pas me faire des affaires en Espagne. « Venez, me dit-il, au bal avec moi, et je vous

promets de vous faire avoir celles qui vous intéresseront, malgré leurs amants en titre. » Le bal ayant lieu le même jour, je m'engage à l'y accompagner, et, m'ayant demandé à dîner, je le lui accorde. Après dîner, il me dit qu'il était sans argent, et j'eus encore la faiblesse de lui donner un doublon. Cet intrigant, hardi, laid et borgne, passa la nuit au bal avec moi, me faisant remarquer une vingtaine de jolies femmes dont il me raconta l'histoire; puis, en ayant vu une qui m'inspira de l'intérêt, il me la promit chez une entremetteuse et me tint parole; mais cet homme me coûtait cher et le plaisir qu'il me procurait ne compensait pas la dépense, car je ne trouvais point d'objet digne de me fixer.

Vers la fin du carnaval, l'hidalgo don Diego, père de doña Ignazia, me rapporta mes bottes, en me faisant les compliments de sa femme et de sa fille, qui parlait toujours du plaisir qu'elle avait eu au bal, et ne pouvant assez se louer de la délicatesse de mes procédés.

« C'est une fille aussi respectable que belle, lui dis-je; elle mérite de faire une belle fortune, et si je ne suis pas allé la voir, c'est pour ne point nuire à sa réputation.

— Sa réputation, me dit-il, est au-dessus de la médisance, ainsi que la mienne, et, señor caballero (seigneur chevalier), je me trouverai honoré toutes les fois que vous me ferez l'honneur de venir chez moi. »

C'était m'exciter.

« Le carnaval tire à sa fin, lui répliquai-je, et si doña Ignazia a envie de revoir le bal, je l'y conduirai avec grand plaisir.

— Venez chercher la réponse vous-même.

— Je vous le promets. »

Curieux de voir quelle serait la contenance de ma dévote Espagnole qui voulait me faire tout espérer après son mariage et qui pensait me faire payer cette espérance

cent doublons, je me rendis chez elle le même jour. Je la trouvai le chapelet à la main avec sa mère, tandis que son noble père raccommodait de vieux souliers. Je riais en moi-même de devoir donner le *don* à un savetier qui ne voulait pas être cordonnier parce qu'il était *hidalao*. *Hidalgo*, qui veut dire *noble*, vient de *higo de albo*, fils de quelque chose ; et souvent la grossière populace se venge du mépris des *hidalgos*, qui appellent les bourgeois *higos de nade*, fils de rien, en les appelant *hideputas*, de *higos de putas*, fils de catins.

Doña Ignazia, polie, se leva de terre, où elle se tenait les jambes croisées, à l'instar des Africaines ; coutume qui vient encore des Maures. J'ai vu à Madrid des femmes de condition se tenir ainsi sur le parquet, et notamment dans les antichambres de la cour et à celle du palais de la princesse des Asturies. Les Espagnoles se tiennent assises sur leurs jambes aux églises où il n'y a ni bancs ni chaises ; et elles sont d'une agilité surprenante pour passer de cette position à la prosternation à genoux, ou pour se relever, *et vice versa*.

Doña Ignazia, me remerciant de l'honneur que je lui faisais de l'aller voir, me dit que sans moi elle n'aurait jamais vu le bal, et qu'elle n'espérait plus le revoir, parce qu'elle ne doutait pas que, depuis le temps, je n'eusse trouvé un objet plus digne qu'elle de mes attentions. « Je n'ai trouvé personne digne de vous être préférée, lui dis-je, et si vous voulez retourner au bal, je vous y mènerai de nouveau avec grand plaisir. »

Le père et la mère, fort contents de faire ce plaisir à leur fille bien-aimée, et le bal ayant lieu ce jour-là même, je donnai un doublon à la mère pour lui procurer de suite un domino et un masque. Elle partit, et don Diego étant allé quelque part, je me trouvai seul avec la fille, et, saisissant l'instant, je lui dis qu'il ne te-

nait qu'à elle de s'emparer de moi, car je l'adorais; mais qu'elle ne me reverrait plus si elle pensait à me faire soupirer.

« Que pouvez-vous désirer de moi et que puis-je vous offrir, étant obligée de me conserver pure pour celui qui doit être mon époux?

— Vous devez vous abandonner à mon amour, sans aucune réserve, et soyez sûre que je respecterai votre innocence. »

Je l'attaquai alors avec douceur, mais elle se défendit avec force et d'un air sérieux très imposant. Voyant cela, je cessai, lui assurant qu'elle me trouverait durant toute la nuit soumis et respectueux, mais ni tendre, ni amoureux, ce qui pourtant vaudrait beaucoup mieux.

Son visage était devenu écarlate; elle me répondit que son devoir l'obligeait, malgré elle, à s'opposer à ma hardiesse.

Cette métaphysique me plut beaucoup dans une dévote espagnole. Il ne s'agissait que de détruire en elle l'idée de devoir et elle se montrait prête à tout le reste. Pour cela, il fallait la faire raisonner et l'emporter d'emblée à l'instant où je la verrais embarrassée de me répondre.

« Si votre devoir, lui dis-je, vous force à me repousser malgré vous, votre devoir vous est donc à charge; or, s'il vous est à charge, il est votre ennemi, et s'il est votre ennemi, pourquoi le chérissez-vous, pourquoi lui laissez-vous si facilement remporter la victoire? Si vous étiez votre propre amie, vous commenceriez par mettre à la porte votre insolent ennemi.

— Cela n'est pas possible.

— Très possible, au contraire. Pensez à vous-même; recueillez-vous et fermez les yeux.

— Comme cela?

— Fort bien. »

Je la prends vite alors par l'endroit faible ; mais elle me repousse, pourtant avec quelque douceur et d'un air moins sérieux.

« Vous êtes le maître de me séduire, me dit-elle; mais si vous m'aimez, vous devez m'épargner cette honte.

— Mon adorable Ignazia, une jeune personne d'esprit ne doit être honteuse que de se donner à un homme qu'elle n'aime pas. Si elle se donne à celui qu'elle aime, l'amour prend tout sur son compte et la justifie. Si vous ne m'aimez pas, je n'exige rien.

— Mais comment dois-je faire pour vous convaincre que je vous laisse faire par amour et non par une honteuse complaisance ?

— Laissez-moi faire, et mon amour-propre vous secondera pour me le persuader.

— Convenez que, ne pouvant pas en être certaine, je dois vous refuser.

— J'en conviens, mais vous me rendrez triste et froid.

— Cela me rendrait bien triste à mon tour. »

A ces mots encourageants, je l'embrassai, et d'une main téméraire j'obtins beaucoup : les siennes me laissèrent le champ libre, et le plaisir pour moi eut un accomplissement qu'elle ne désavoua point. Parfaitement content, car pour un début je ne pouvais pas prétendre à mieux, je me livrai à une gaieté qui excita la sienne.

La mère étant revenue avec le domino, les gants, etc., je refusai de prendre le reste du doublon, et je partis, pour revenir la prendre comme la première fois.

Le premier pas étant fait, doña Ignazia sentit qu'elle serait ridicule en ne devenant pas de moitié dans les propos que je lui tenais au bal, et qui tous tendaient à nous procurer le plaisir de passer des nuits ensemble. La nature brûlante des Castillanes, jointe à l'amour-propre, lui persuadait qu'elle ne devait songer qu'à me

fixer. Elle me trouva durant toute la nuit tendre, empressé, prévenant ; et, à souper, je fus attentif à lui faire servir tout ce qu'elle aimait de préférence. Je la forçai à s'applaudir en elle-même d'avoir pris le parti de céder. Ayant rempli ses poches de sucreries, je mis dans les miennes deux bouteilles de ratafia, que je donnai à la mère, que nous trouvâmes endormie dans la voiture. Doña Ignazia refusa, sans orgueil et avec l'accent d'une tendre reconnaissance, un quadruple que je voulus lui faire accepter ; mais elle me pria, puisque je pouvais faire de tels présents, de le donner à son amant lorsqu'il viendrait me faire visite.

« Volontiers, lui dis-je, mais comment ferai-je pour m'assurer qu'il ne sera pas offensé ?

— Dites-lui que c'est à compte de ce qu'il vous a demandé. Il est pauvre, et je suis sûre qu'il est maintenant au désespoir de ne m'avoir pas vue à la fenêtre. Je lui dirai demain, pour le consoler, que je ne suis allé au bal avec vous que pour faire plaisir à mon père. »

Doña Ignazia, mélange de volupté et de dévotion, chose commune en Espagne, dansa le *fandango* avec tant d'abandon et de feu, qu'aucune parole n'aurait pu me promettre ce que me promettaient ses attitudes voluptueuses. Quelle danse que le *fandango !* Elle enlève, elle brûle ; et cependant on a voulu m'assurer que la majeure partie de ceux et de celles qui la dansent n'y entendent aucunement malice. J'ai fait semblant de le croire. Ignazia me pria, avant de descendre, d'aller le lendemain à huit heures à la messe, à l'église de la *Soledad*. Je ne lui avais pas encore dit que c'était là que je l'avais vue. Elle me pria aussi d'aller chez elle vers le soir et me dit qu'elle me remettrait une lettre si elle ne pouvait pas se trouver seule avec moi.

Ayant dormi jusqu'à midi, je fus réveillé par Maraz-

zani qui venait me demander à dîner. Il me dit qu'il m'avait vu toute la nuit avec ma belle compagne, et que, pour savoir qui elle était, il avait vainement interrogé toutes ses connaissances de Madrid. Je tolérai avec patience cette curiosité fort indiscrète ; mais lorsqu'il me dit que, s'il avait eu de l'argent, il m'aurait fait suivre, je lui parlai d'un ton qui le fit pâlir. Il s'empressa de me demander pardon, me promettant bien de ne plus lâcher la bride à sa curiosité. Il me proposa une partie galante avec la célèbre Spiletta, qui ne vendait pas ses faveurs à bon marché ; mais je n'en voulus pas, occupé que j'étais de doña Ignazia, que je me figurais très digne de succéder à Charlotte.

Je fus à la *Soledad* avant elle, et elle m'aperçut lorsqu'elle entra suivie de la personne qui était avec elle la première fois.

Elle vint se mettre à genoux à deux pas de moi, sans tourner jamais la tête de mon côté. Son amie, au contraire, m'examina continuellement ; elle était de même âge que doña Ignazia, mais elle était laide. Ayant aperçu don Francisco, je sortis de l'église avant la belle, et mon rival me suivit, me faisant compliment, avec un peu d'amertume, du bonheur que j'avais eu d'aller une seconde fois au bal avec sa maîtresse. Il m'avoua qu'il avait été toute la nuit à nos trousses, et qu'il serait sorti du bal assez content, s'il ne nous avait pas vus danser le *fandango*, « car je vous ai trop trouvé l'air de deux amants malheureux. » Sentant le besoin de ménager le cœur de ce pauvre diable, je lui dis avec un air de bonté que l'amour était visionnaire, et qu'un homme de son esprit devait chasser de son cœur tout soupçon sur la pureté d'une personne aussi vertueuse que doña Ignazia. En même temps je lui mis dans la main une once d'or, le priant de l'accepter à compte. Il la prit d'un air

étonné et attendri, me nomma son père, son ange, et me promit une reconnaissance éternelle.

Vers le soir j'allai chez don Diego qui me régala de mon excellent ratafia, puis le père, la mère et la fille ne firent que parler des grandes obligations que l'Espagne avait au comte d'Aranda. « Rien, dit doña Antonia, la mère, n'est meilleur pour la santé que le bal, et ce plaisir était défendu avant ce grand homme. Malgré cela, il est haï parce qu'il a chassé *los padres de la compagnia de Jesus*, qu'il a défendu les manteaux jusqu'aux talons et *los sombreros cachos* (les grands chapeaux). Mais les pauvres le bénissent, puisque tout l'argent que le bal de *los Scannos del Peral* produit leur est consacré.

— Cela fait, dit le gentilhomme-savetier, que tous ceux qui vont au bal font une œuvre pie.

— J'ai deux cousines, me dit Ignazia, qui, pour les mœurs, sont deux anges. Je leur ai dit que j'ai été à ce bal avec vous, et, comme elles sont pauvres, elles n'ont aucun espoir d'y aller jamais. Il ne tiendrait qu'à vous de les rendre heureuses en les y menant le dernier jour du carnaval. Leur mère les y laissera venir d'autant plus volontiers que le bal finit à minuit sonnant, pour ne point empiéter sur le saint jour des Cendres.

— Je suis tout prêt, ma belle Ignazia, à vous faire cet innocent plaisir, et d'autant mieux que cela épargnera à la señora doña Antonia la peine de nous attendre dans la voiture.

— Vous êtes fort complaisant, mais il faudrait vous faire connaître de ma tante, qui pousse la religion jusqu'au scrupule. Quand elle vous aura connu, je suis sûre qu'elle ne me refusera pas lorsque je lui proposerai la partie ; car vous avez tout l'aspect d'un homme sage. Allez la voir aujourd'hui. Elle demeure dans la rue voisine, la première porte sur laquelle est une enseigne de

repasseuse de dentelles. Portez-en dans votre poche, et dites que c'est ma mère qui vous a donné leur adresse. Demain matin, en revenant de la messe, je ferai le reste, et vous viendrez ici à midi pour convenir de la manière de nous réunir le dernier jour du carnaval. »

Je fis tout selon l'instruction, et le lendemain doña Ignazia m'annonça que tout était arrangé.

« J'aurai, lui dis-je, les dominos chez moi, où je vous ferai entrer par la porte de derrière. Nous dînerons dans ma chambre, et nous nous masquerons pour aller au bal, d'où je vous ramènerai toutes à la maison. J'habillerai l'aînée en homme, car elle aura tout l'air d'un cavalier.

— Je ne l'en préviendrai pas, parce qu'elle aurait peur de pécher ; mais, une fois chez vous, elle fera tout ce que vous voudrez. »

La cadette des deux cousines était laide, mais elle avait l'air de son sexe ; l'aînée, au contraire, d'une laideur remarquable, avait l'air d'un vilain homme vêtu en femme. Ce contraste m'amusait, car doña Ignazia était une beauté parfaite et tout à fait séduisante quand elle se dépouillait de son air dévot.

J'eus soin que tout ce qui m'était nécessaire se trouvât dans un petit cabinet contigu à ma chambre, sans que mon affreux page en sût rien, et le mardi matin je lui donnai un *pezzo duro* pour qu'il allât faire son dernier jour de carnaval en toute liberté, le prévenant qu'il me suffisait qu'il fût de retour le lendemain à midi.

Ayant commandé un bon dîner et le garçon du café pour me servir, je me débarrassai de Marazzani en lui donnant un doublon, et je me préparai à bien fêter les deux cousines et ma belle Ignazia, qui, ce jour-là, devait devenir ma femme en bonne fortune. La partie était neuve ; trois dévotes, deux laides à dégoûter, la troisième des plus appétissantes, déjà initiée, à demi apprivoisée et

qui soupçonnait peut-être ce qui lui était réservé pour le dessert.

Elles vinrent à midi et, jusqu'à une heure que nous nous mîmes à table, je leur tins des discours sages, moraux et pleins d'onction. Je m'étais muni de vin de la Manche exquis. Ce vin, très agréable à boire, a la force perfide du vin de Hongrie. Ces bonnes filles n'étaient pas habituées à passer deux heures à table, à manger de bons mets à leur appétit et à se repaître de vins fins ; aussi, sans se griser, elles devinrent de flamme et d'une gaieté dont elles n'avaient jamais jusqu'alors éprouvé le charme.

Je dis à l'aînée, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, que j'allais la déguiser en homme ; l'effroi se manifesta sur ses traits, et je m'y attendais ; mais doña Ignazia lui dit qu'elle était bien heureuse d'avoir ce plaisir, et sa sœur fit la réflexion que cela ne pouvait pas être un péché. « Si c'en était un, lui dis-je, croyez-vous que je le proposerais à votre vertueuse sœur ? » Doña Ignazia, qui savait le Légendaire par cœur, corrobora mon assertion en disant que la glorieuse sainte Marine avait passé toute sa vie vêtue en homme, et ce fut à ce trait d'érudition que la grande cousine se rendit.

Je fis alors un pompeux éloge de son esprit, l'engageant ainsi à me convaincre que je ne me trompais pas. Venez avec moi, lui dis-je, et vous, mesdames, attendez ici, car je veux jouir de votre surprise lorsque vous la verrez paraître en homme. » Faisant un effort sur elle-même, la laide cousine me suivit ; puis, ayant étalé à ses yeux tout l'accoutrement d'un homme, je la fis se déchausser, mettre des bas blancs et des souliers, dont j'avais pris plusieurs paires. M'étant assis devant elle, je lui dis qu'elle pècherait mortellement si elle me soupçonnait des intentions malhonnêtes, car, pouvant être son père,

il n'était pas possible que j'en eusse. Elle me répondit qu'elle était bonne chrétienne, mais non pas une sotte. Je lui attachai les jarretières, lui disant que je n'aurais jamais cru qu'elle eût la jambe si bien faite et la peau si blanche, et l'amour-propre la fit sourire d'un air de satisfaction.

Quoique je visse ses cuisses fort belles, je ne la vis point rougir. Je lui donnai une de mes culottes qui lui allèrent fort bien, quoique j'eusse cinq pouces de plus qu'elle ; mais chez les femmes la proéminence postérieure emploie en large ce que nous avons de plus en long. M'étant tourné pour les lui laisser mettre en liberté, je lui donnai une chemise à jabot, et elle me dit qu'elle s'était fait avant qu'elle eût boutonné le col, office dont je me chargeai, et je jugeai qu'il pouvait y avoir un peu de coquetterie à m'avoir appelé d'avance, car elle avait la gorge magnifique, et ne fit point de simagrée pour empêcher que je ne la visse en boutonnant le col. Je ne dirai pas si elle fut fâchée que je ne lui en fisse point compliment. Quand sa toilette fut finie, la contemplant des pieds à la tête et la louant beaucoup, je lui dis qu'il n'y avait qu'un seul endroit où un connaisseur pût la reconnaître pour femme.

« J'en suis bien fâchée.

— Me permettez-vous d'arranger votre chemise en cet endroit ?

— Je vous en prie, car je ne me suis jamais habillée en homme. »

Je m'assis alors devant elle et, déboutonnant le pont, j'arrangeai la chemise, non sans me permettre des libertés que la situation permettait ; mais je fis la chose si sérieusement que la grande cousine, malgré son frémissement, dut croire tout cela inévitable.

Quand je lui eus mis son domino et son masque, je la

présentai, et sa sœur et doña Ignazia lui firent des compliments, lui disant que les plus grands connaisseurs devaient la prendre pour un homme.

« A vous, dis-je à la cadette.

— Va, lui dit l'aînée, car don Jaïme est le plus honnête de tous les hommes d'Espagne. »

Je n'avais pas grand'chose à faire à cette cadette, car il ne fallait que lui mettre le domino ; mais, voulant tenir longtemps sa cousine, je l'engageai à mettre de beaux bas blancs, à changer de fichu, à mille bagatelles. Quand elle fut prête, je la présentai, et doña Ignazia, s'apercevant qu'elle avait changé de bas et de fichu, lui demanda si je m'entendais aussi bien à faire une toilette de femme, qu'à transformer une femme en homme. « Je n'en sais rien, lui dit la cousine, car je n'ai pas eu besoin de lui, m'étant arrangée moi-même. »

C'était le tour de la fille de don Diégo, et dès qu'elle fut dans le cabinet, j'en fis ce que je voulus et elle se rendit avec cet air qui semble dire : Je ne me rends que parce que je ne puis pas résister. Voulant ménager son honneur, je fis halte à temps ; mais la seconde fois, je la tins plus d'une demi-heure, l'épuisant de volupté ; mais elle était née pour l'amour et la nature l'avait douée d'un tempérament à résister aux plus vigoureuses attaques. Quand la décence nous força à rentrer, elle dit à ses cousines :

« J'ai cru n'en point finir, mais il m'a fallu recoudre presque tout le domino. »

J'admirai la présence d'esprit.

A l'entrée de la nuit, nous nous rendîmes au bal, où, pour ce jour privilégié, le comte d'Aranda avait permis le *fandango* à volonté ; mais la foule était si grande, qu'il fut impossible de le danser. A dix heures, nous soupâmes, et puis nous nous promenâmes jusqu'à ce

que les deux orchestres se turent à la fois. Minuit sonnait et le saint carême commençant, le carnaval devait faire place.

Ce passage, sans transition, de la folie à la dévotion, de la dissolution à la piété, du paganisme avec ses bacchanales au christianisme avec ses mystères et son symbole le plus philosophique, a quelque chose de choquant, de forcé, de contre-naturel. A onze heures cinquante-neuf minutes, les sens sont dans une irritation incandescente ; à minuit sonnant, en une minute, les sens doivent être calmes, les passions amorties, le cœur pénétré de repentir et d'amour : solution difficile, état impossible.

Après avoir conduit les trois Espagnoles chez moi pour leur faire déposer les dominos, nous conduisîmes les cousines chez leur mère. Doña Ignazia, quand nous fûmes à quelques pas, me dit qu'elle aurait besoin de prendre du café. Je la compris facilement, et je la ramenai chez moi, certain de la garder une couple d'heures à notre mutuelle satisfaction.

L'ayant menée dans ma chambre, je l'y laissai pour aller commander du café, et je me trouvai nez à nez avec don Francisco, qui me demanda sans façon la faveur de l'admettre en tiers, car il avait vu monter doña Ignazia. J'eus la force de dissimuler ma déconvenue et ma rage. Je lui dis qu'il en était le maître et qu'il pouvait être sûr que sa visite imprévue ferait le plus grand plaisir à son amante. Je monte, il me suit, et j'annonce l'intrus, en faisant compliment à la belle du plaisir que sa visite devait lui causer à pareille heure.

J'aurais gagé que sa dissimulation serait au moins égale à la mienne, mais je me serais trompé. Dans son dépit, elle lui dit avec dureté qu'elle se serait bien gardée de me demander du café, si elle avait pu croire qu'il viendrait

m'importuner, que c'était fort indiscret, et que, s'il avait été moins mal élevé, il ne serait pas venu m'incommoder à cette heure.

Malgré mon dépit, je crus devoir prendre la défense de ce pauvre diable qui avait l'air d'un chien qu'on chasse d'une cuisine. Je tâchai de calmer doña Ignazia, en lui disant qu'il était naturel que don Francisco fût au café à cette heure, la dernière nuit du carnaval, qu'il ne nous avait vus que par hasard, et que c'était moi qui l'avais prié de monter, croyant lui faire plaisir.

Devinant mon intention, doña Ignazia feignait de se rendre à mes raisons et l'invita à s'asseoir ; mais elle ne lui adressa plus la parole, ne s'adressant qu'à moi, me parlant du bal et me remerciant du plaisir que, par égard pour elle, j'avais procuré à ses cousines.

Don Francisco, après avoir pris du café, crut devoir prendre congé. Je lui dis que j'espérais le voir quelquefois en carême, mais doña Ignazia ne lui dit pas un mot, se contentant de lui faire une légère inclination de tête.

Quand il fut parti, elle me dit d'un air triste que ce fâcheux contre-temps la privait du plaisir de passer une heure avec moi, car elle était persuadée que don Francisco était au café ou placé quelque part pour l'espionner, et qu'en méprisant sa jalousie elle s'exposerait à sa vengeance.

« Ayez donc la bonté de me reconduire chez mes parents, et si vous m'aimez, venez me voir. Le tour que l'insensé m'a joué lui coûtera des larmes, ajouta-t-elle; mais il est possible aussi que je m'en débarrasse, car je ne lui permets de me faire la cour par la fenêtre que pour me marier. Êtes-vous certain que je n'en suis pas amoureuse?

— Très certain, mon bel ange. Vous m'avez rendu

heureux, et je dois me croire aimé autant que je vous aime. »

Doña Ignazia m'en donna une nouvelle preuve à la hâte, puis je la reconduisis chez elle, en l'assurant que, tant que je resterais à Madrid, elle serait le seul objet de mes soins. Le lendemain, je dînai chez Mengs, et, le surlendemain à quatre heures, un homme de mauvaise mine m'aborda dans la rue et me dit de le suivre dans un cloître où il me dirait quelque chose qui m'intéressait beaucoup.

L'y ayant suivi sans mot dire, dès qu'il vit que personne ne pouvait nous entendre, il me dit que l'alcade Messa devait m'aller rendre visite la même nuit avec tous ses sbires, « dont, ajouta-t-il, je suis un. Il sait que vous avez des armes défendues que vous avez cachées sous la natte de votre chambre derrière le poêle. Il sait, ou il croit savoir plusieurs autres choses qui l'autorisent à se saisir de votre personne et à vous conduire à la prison de ceux qui sont destinés à travailler aux *presidios* (aux galères). Je vous avertis de tout cela, parce que je vous crois un homme d'honneur. Ne méprisez pas mon avis; prenez vos mesures; mettez-vous en lieu de sûreté et évitez cet affront. »

Ajoutant foi à l'avis de cet homme, à cause de la circonstance vraie de mes armes, je lui mis un doublon dans la main, et, au lieu d'aller chez doña Ignazia, comme j'en avais l'intention, je retournai chez moi, où ayant pris mes armes sous mon manteau, je me rendis chez Mengs, ayant dit au café de m'y envoyer mon page dès qu'il serait rentré. Dans la maison de Mengs j'étais en sûreté, puisqu'elle appartenait au roi.

Ce peintre honnête homme, mais ambitieux, orgueilleux et soupçonneux à l'excès, ne me refusa point un asile pour la nuit; mais il me dit que le lendemain il

faudrait que je songeasse à m'en procurer un autre, parce qu'il était impossible que l'alcade n'eût pas des motifs plus forts pour m'arrêter que celui de la possession d'armes prohibées et, que n'étant prévenu de rien, il ne pouvait répondre de rien. Il me donna une chambre, et nous soupâmes tête à tête, sans parler d'autre chose; moi lui répétant que je ne me reconnaissais coupable que d'avoir des armes défendues, lui me répliquant que, dans ce cas, j'aurais dû mépriser l'avis officieux du sbire, au lieu de lui donner un doublon, rester tranquillement dans ma chambre, sans transporter mes armes ailleurs; car avec mon esprit, je devais savoir que tout homme, dans sa propre chambre et par droit naturel, devait être le maître d'avoir des armes et même des canons. Je lui répondais qu'en allant chez lui, je n'avais voulu que m'éviter le désagrément de passer une nuit en prison, car j'étais sûr que l'espion auquel j'avais donné le doublon ne m'avait dit que la vérité.

« Demain, j'irai me loger ailleurs. Je conviens que j'aurais dû laisser chez moi mes pistolets et ma carabine.

— Et vous deviez y rester aussi. Je ne vous croyais pas si facile à effrayer. »

Pendant que nous disputions ainsi, arriva mon hôte, disant que l'alcade, avec trente sbires, était venu visiter mon appartement, dont il avait fait ouvrir la porte par un serrurier; mais qu'ayant cherché partout sans rien trouver, il l'avait fait refermer en y mettant les scellés, et qu'il s'en était allé, emmenant en prison mon page, qu'il accusait de m'avoir prévenu; « car, avait-il ajouté, sans cela, le señor vénitien ne se serait pas retiré chez le chevalier Mengs, où je ne puis pas m'emparer de sa personne. »

A ce récit, Mengs convint que je n'avais pas eu tort de croire au rapport qui m'avait été fait; il ajouta que je

devais me hâter le lendemain d'aller trouver le comte d'Aranda, et surtout d'insister sur l'innocence de mon page. Mon hôte étant parti, nous continuâmes à discuter, et Mengs continuant à s'intéresser à mon page innocent, je lui dis d'un ton d'impatience :

« Mon page doit être un franc coquin, car si l'alcade le soupçonne de m'avoir averti de sa visite, c'est une preuve irrécusable que ce magistrat sait que mon page le savait. Or, je vous le demande : ce serviteur peut-il n'être pas un scélérat quand, informé d'une chose pareille, il ne m'en instruit point? et je vous demande encore s'il peut la savoir, sans avoir été lui-même le délateur; car enfin lui seul savait où mes armes étaient cachées? »

Mengs, dépité de se voir dans l'impossibilité de me répondre, me laissa et alla se coucher. J'en fis autant, et je dormis assez paisiblement.

Le lendemain de bonne heure, le grand Mengs m'envoya du linge et tout ce qui m'était nécessaire pour ma toilette. Sa servante vint m'apporter du chocolat, et son cuisinier vint me demander si j'avais la permission de manger gras. Par ces manières, un prince engage son hôte à ne plus quitter sa maison, mais un particulier le chasse. Je le fis remercier de tout et n'acceptai que le chocolat et un mouchoir.

Ma voiture était à la porte, et j'étais dans la chambre de Mengs pour le remercier et lui dire que je ne retournerais chez lui que quand je serais libre, lorsqu'un officier se présenta, demandant au peintre si le chevalier de Casanova était chez lui.

« C'est moi-même, monsieur, lui dis-je.

— Monsieur, je vous prie de me suivre de bon gré au corps de garde de *Buen-Retiro*, où vous resterez prisonnier; car, cette maison étant royale, je ne puis pas em-

ployer la force; mais je vous préviens qu'en moins d'une heure, M. le chevalier Mengs aura l'ordre de vous en faire sortir, et alors vous serez conduit en prison avec éclat, ce qui ne pourra que vous être fort désagréable. Je vous conseille donc de me suivre tranquillement et de me consigner les armes que vous devez avoir.

— M. le chevalier Mengs peut vous rendre les armes qui voyagent avec moi depuis onze ans et que je porte pour ma sûreté dans mes voyages. Je vais également vous suivre, vous priant de me permettre d'écrire quatre billets, ce qui ne demandera pas une demi-heure.

— Je ne puis ni attendre ni vous permettre d'écrire; mais vous serez libre de le faire quand vous serez en prison.

— Cela suffit, et je vais obéir avec soumission, ce que je ne ferais pas si je pouvais opposer la force. Je me souviendrai de l'Espagne lorsque, dans le reste de l'Europe, je trouverai des gens libres tentés d'y voyager comme moi. »

J'embrassai Mengs, qui avait l'air mortifié; je fis porter mes armes dans ma voiture et j'y montai avec le capitaine, qui avait l'air d'un parfait honnête homme.

Ce militaire me conduisit au palais de Buen-Retiro, château que la famille royale avait abandonné, qui ne servait plus que de prison à ceux qu'on disait coupables, et dont les appartements servaient de caserne. C'était dans ce palais que Philippe V se retirait avec la reine pour s'y préparer à faire ses pâques.

Quand le capitaine conducteur m'eut consigné à celui qui était de jour, officier digne d'être geôlier des bagnes, un caporal me mena dans l'intérieur du château, dans une vaste salle au rez-de-chaussée. J'y trouvai, au milieu d'une puanteur suffocante, une trentaine de prisonniers, dont une dizaine étaient des soldats. Il y avait dix

ou douze lits très larges, quelques bancs, point de table ni autres sièges.

Je demandai à un soldat de me procurer du papier, des plumes et de l'encre, et je lui donnai un *duro* à cet effet. Il prit l'écu en riant, partit et ne revint plus. Ceux auxquels je m'avisais d'en demander des nouvelles me riaient au nez. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut de voir mon page et le comte Marazzani, qui me dit, en italien, qu'il était dans ce bagne depuis trois jours, et qu'il ne m'avait pas écrit, parce qu'il avait un pressentiment de me voir en sa compagnie. Il ajouta qu'en moins de quinze jours, on nous tirerait de là pour nous envoyer, sous bonne escorte, travailler dans quelque forteresse, où cependant nous pourrions écrire nos raisons, et espérer d'être délivrés en trois ou quatre ans avec un passeport pour quitter l'Espagne.

« J'espère qu'on ne me condamnera pas avant de m'avoir entendu.

— L'alcade viendra demain et vous interrogera pour entendre vos réponses, qu'il écrira. Voilà tout. Après cela, on vous enverra peut-être en Afrique.

— Vous a-t-on déjà fait votre procès?

— On s'est occupé de moi hier pendant trois heures.

— Que vous a-t-on demandé?

— Quel était le banquier qui me donnait de l'argent pour mes dépenses. J'ai dit que je n'en connaissais aucun, que j'ai vécu en empruntant à mes amis, en attendant toujours mon admission dans les gardes du corps. On m'a demandé pourquoi je n'étais pas connu du ministre de Parme, et j'ai dit que je ne m'étais jamais présenté. « Sans l'aveu du ministre de votre pays, m'a-t-on objecté, vous ne pouvez jamais devenir garde du corps, et vous devez le savoir; mais le roi vous donnera un emploi où vous n'aurez besoin d'être avoué de per-

sonne. » Et là-dessus l'alcade me quitta, sans plus se soucier de moi. Je prévois que, si l'ambassadeur de Venise ne vous réclame pas, on vous traitera de même. »

Dissimulant et avalant une salive amère, mais ne trouvant pas vraisemblable le traitement dont Marazzani me menaçait, je m'assis sur un lit que je quittai trois heures après, me voyant couvert de cette vermine affreuse qui semble endémique en l'Espagne, et dont la seule vue me soulevait le cœur. Je me tins debout, immobile, dans le plus absolu silence, dévorant l'humeur bilieuse qui m'empoisonnait.

Il ne s'agissait pas de parler, il s'agissait d'écrire, et on ne m'en donnait pas les moyens. J'avais pris le parti forcé d'attendre ce qui devait nécessairement arriver un peu plus tôt, un peu plus tard.

A midi, Marazzani me dit que je pouvais demander à dîner en donnant de l'argent à un soldat qu'il connaissait et dont il me garantissait la fidélité. « Je n'ai pas envie de manger, lui répliquai-je, et je ne donne plus d'argent à personne avant que l'écu que j'ai donné me soit rendu. » Il fit du tapage sur cette friponnerie, mais on lui rit au nez. Mon page lui parla ensuite, pour qu'il me priât de lui donner de l'argent pour manger, ayant faim et n'ayant pas le sou. « Je ne lui donnerai rien, car il n'est plus à mon service, et plût à Dieu qu'il n'y eût jamais été! » Je vis tous mes compagnons de misère manger de la mauvaise soupe à l'ail, du pain pitoyable et boire de l'eau, à l'exception de deux prêtres et d'un individu qu'on appelait corrégidor, et qui faisaient de bons repas.

A quatre heures, un domestique de Mengs vint me porter un dîner suffisant pour quatre. Il voulait laisser le dîner et revenir le soir pour prendre les plats; mais dans l'humeur qui me dominait, ne voulant pas répartir

mes restes avec la canaille qui m'entourait, je le fis attendre, et, après avoir satisfait au besoin sur un mauvais banc, je le renvoyai, le priant de ne revenir que le lendemain à la même heure, ne voulant point souper. Le domestique obéit. Marazzani me dit d'un ton rude que j'aurais pu au moins garder la bouteille de vin. Je ne répondis pas.

A cinq heures j'eus le plaisir de voir paraître Manucci avec un officier de la garde. Après les compliments de condoléances de sa part et les remerciements de la mienne, je demandai à l'officier s'il m'était permis d'écrire aux personnes qui ne pouvaient me laisser là que parce qu'elles ignoraient que j'y fusse.

« Il y aurait de la tyrannie, me répondit-il, à ne pas vous en laisser le maître.

— Dans ce cas, repris-je, est-il permis à un soldat que l'on charge d'acheter les choses nécessaires de prendre un *duro* et de ne plus reparaître?

— Quel est ce soldat? »

On avait relevé la garde, et nous demandâmes vainement; personne ne le connaissait.

« Je vous promets, monsieur, me dit l'officier, de vous faire rendre votre argent et de faire punir le soldat infidèle; en attendant, vous allez avoir dans l'instant papier, encre, plumes, une table et de la lumière.

— Et moi, ajouta Manucci, je vous promets qu'à huit heures un domestique de l'ambassadeur sera ici à vos ordres pour porter à leur adresse les lettres que vous aurez écrites. »

Tirant alors de ma poche trois écus, je dis à la canaille que je les destinais à celui qui nommerait le soldat infidèle : ce fut Marazzani qui le nomma le premier. Deux ou trois autres se hâtèrent de répéter le nom, et l'officier l'inscrivit sur ses tablettes en souriant : il apprenait à

me connaître, car je dépensais trois écus pour en recouvrer un, et cela ne dénotait point l'avarice.

Manucci me dit à part que l'ambassadeur s'emploierait, par-dessous main, à me faire rendre justice, et qu'il ne doutait pas qu'elle ne me fût bientôt faite.

Ces messieurs étant partis, je me mis à écrire, mais je dus faire preuve d'une patience incroyable. Ces coquins venaient lire ce que je confiais au papier, et quand ils ne comprenaient pas, ils poussaient l'insolence jusqu'à m'en demander l'explication. Sous prétexte de moucher la chandelle, on l'éteignait. J'étais aux galères et je souffrais sans me plaindre. Un soldat osa me dire que si je voulais lui donner un écu, il ferait rester tranquille tout le monde; je ne répondis pas. Malgré cet enfer, je finis mes lettres et je les cachetai. Il n'y avait point d'art dans ces missives, mais j'y avais distillé tout le venin dont je me sentais brûlé.

Je disais à Mocenigo que son devoir était de défendre un sujet de son prince quand les employés d'une puissance barbare l'assassinaient pour s'emparer de son avoir. Je lui représentais qu'il ne pouvait me nier sa protection, à moins de savoir ce dont j'étais coupable, et que j'avais la conscience de n'avoir en rien transgressé les lois du pays; que mon démêlé avec la république était ignoré de lui comme de moi-même, qu'il n'avait pour base ni crime ni délit, et qu'ainsi sa protection devait m'être acquise par ma seule qualité de Vénitien que rien ne pouvait me faire perdre, sans un jugement infamant préalable.

J'écrivais à don Emmanuel de Roda, homme savant, ministre de grâce et de justice, que j'en appelais à lui, non pour solliciter une grâce, mais pour en obtenir justice. « Servez, lui disais-je, Dieu et votre maître, Sa Majesté Catholique, en empêchant que l'alcade Messa

n'assassine un Vénitien qui n'a transgressé aucune loi, et qui n'est venu en Espagne qu'avec la confiance de vivre parmi d'honnêtes gens et non parmi des assassins autorisés à l'être impunément par les charges qu'on leur confie. L'homme qui vous écrit, monseigneur, a dans sa poche une bourse pleine de doublons, et il est enfermé dans une salle puante où on l'a déjà volé, et craint d'être assassiné dans la nuit. »

J'écrivais au duc de Lossada d'avertir le roi son maître qu'on assassinait à son insu, mais en son nom, un Vénitien qui n'avait commis ni délit, ni contravention, et dont toute la faute était d'être assez riche pour n'avoir besoin de personne aussi longtemps qu'il serait en Espagne. Je lui représentais qu'il était obligé de supplier Sa Majesté Catholique d'envoyer un ordre pour empêcher ce meurtre.

Mais la plus vigoureuse des quatre lettres que j'écrivis fut celle que j'adressai au comte d'Aranda. Je lui disais que si l'on consommait l'assassinat, avant de mourir, je ne pourrais m'empêcher de croire que ce ne fût par son ordre, puisque j'avais vainement répété à l'officier qui m'avait arrêté que j'étais venu à Madrid recommandé à lui par une princesse dont je lui avais remis la lettre en personne. « Je n'ai rien fait, disais-je ; quel sera le dédommagement qu'on me donnera lorsque je serai délivré de cet enfer, de cet asile infect et de tous les mauvais traitements que j'y ai déjà essuyés? Ou faites-moi mettre en liberté tout de suite, ou ordonnez à vos bourreaux de m'expédier vite ; car, si, par un arbitraire barbare, votre alcade s'avise de m'envoyer aux *presidios*, soyez-en sûr, on ne m'y mènera pas vivant. »

Selon mon habitude, je gardai copie de mes lettres, et j'expédiai mes missives par le serviteur que le tout-puissant Manucci fut exact à m'envoyer. Je passai une des

nuits les plus affreuses que le Dante eût pu se figurer pour le tourment des damnés. Tous les lits étaient remplis, et lors même qu'il y aurait eu place, je n'aurais pas voulu m'y coucher. Je demandai vainement de la paille, mais quand bien même j'aurais pu en obtenir, il m'aurait été impossible de m'y étendre, car, je n'aurais su où la mettre, le terrain étant inondé; car, pour tant de monde, il n'y avait que deux ou trois vases de nuit, et chacun se vidait au premier endroit venu.

Je passai la nuit sur un banc étroit et sans dossier, n'ayant que mon bras pour appuyer ma tête.

A sept heures du matin, le bon Manucci vint me voir ; il était bon alors et, en quelque sorte, il était pour moi une seconde providence. Je le priai de me faire descendre au corps de garde avec lui et l'officier, pour y prendre quelque chose, car je me sentais épuisé. Ma requête me fut accordée dans l'instant. Je pris du chocolat, et, en leur contant mes souffrances, je leur fis dresser les cheveux.

Manucci me dit que mes lettres ne pouvaient être remises que dans la journée, et ajouta en riant que celle que j'avais écrite à l'ambassadeur était cruelle. Je lui fis voir alors les copies des trois autres, et le jeune homme sans expérience me dit qu'on obtenait plus sûrement par la douceur Il ne savait pas qu'il y a des situations où il est impossible à l'homme de ne pas écrire avec du fiel. Il me dit en secret que l'ambassadeur dînait ce jour-là avec d'Aranda et qu'il lui avait promis de lui parler en ma faveur dans son particulier, mais qu'il craignait que ma lettre n'indisposât le fier Espagnol.

« La seule grâce que je vous demande, lui dis-je, c'est de ne point dire à M. l'ambassadeur que vous avez connaissance de cette lettre. »

Il me le promit.

Une heure après son départ, me trouvant assis parmi la canaille, et dissimulant les impertinences qu'on me débitait à cause de ma hauteur qu'ils trouvaient choquante, je vis paraître doña Ignazia et son père, qui entrèrent avec le brave capitaine qui m'avait fait tant de plaisir. Cette visite me blessait l'âme, mais il fallait la prendre du bon côté et avec reconnaissance ; car il y avait du mérite, de la grandeur, de la vertu et de l'humanité de la part de la belle dévote qui me la faisait.

Quoique d'un air triste et en mauvais espagnol, je leur fis comprendre combien j'étais sensible à l'honneur qu'ils me faisaient. Doña Ignazia ne prononça pas un mot : elle n'avait que ce moyen pour empêcher ses larmes de rompre la digue ; mais toute l'éloquence de don Diego se déploya pour me faire bien comprendre qu'il ne serait jamais venu me voir, s'il n'avait pas eu la ferme persuasion qu'on s'était trompé, ou que c'était quelque horrible calomnie de l'espèce de celles qui trompent les juges pour peu de jours. De là, il tira la conséquence que je ne tarderais pas à être délivré et qu'on me donnerait une satisfaction proportionnée à l'affront qu'on m'avait fait.

« Je l'espère, lui dis-je, car j'ai la persuasion de mon innocence. »

Ce brave homme me toucha profondément quand, m'embrassant au moment de partir, il mit entre mes mains un rouleau, me disant à l'oreille qu'il contenait douze quadruples que je lui rendrais quand je le pourrais.

C'était plus de mille francs. Mes cheveux se dressèrent. Je lui pressai la main avec affection, et lui dis à l'oreille que j'en avais dans ma poche cinquante que je n'osais pas lui faire voir, parce que je craignais les fripons qui m'entouraient. Il remit son rouleau dans sa poche en

pleurant, et lui ayant promis de l'aller voir dès que je serais en liberté, il s'en alla.

Ce brave homme ne s'était point nommé, et comme il était fort bien vêtu, on le prit pour un homme d'importance. Ces sortes de caractères ne sont pas rares en Espagne, où l'exaltation héroïque est générale ; mais les extrêmes se touchent.

A midi, le domestique de Mengs vint avec un dîner plus fin, mais moins abondant que la veille. C'était ce que je voulais. Je dînai en sa présence, et il partit comme la veille, chargé de mes compliments pour son maître.

A une heure, un individu vint me dire de le suivre. Il me conduisit dans une petite chambre où je vis ma carabine et mes pistolets. L'alcade Messa, assis à une table couverte de dossiers, ayant deux sbires auprès de lui, me dit de m'asseoir, puis m'ordonna de répondre juste à toutes ses questions, m'avertissant que mes réponses seraient écrites.

« Je n'entends qu'imparfaitement l'espagnol, et je ne répondrai que par écrit à quiconque m'interrogera en italien, en français ou en latin. »

Cette réponse, faite d'un ton ferme et assuré, l'étonna. Il me parla une heure entière ; je comprenais tout ce qu'il me disait, mais il ne recevait d'autre réponse que celle-ci :

« Je ne comprends pas ce que vous me dites. Trouvez un juge qui sache l'une des langues que je sais, et alors je répondrai ; mais je ne dicterai pas ; j'écrirai mes réponses. »

L'alcade se mit en colère, mais je méprisai ses emportements.

A la fin, il me donna une plume, et me dit d'écrire en italien mon nom, mes qualités et ce que j'étais allé

faire en Espagne. Ne pouvant pas lui refuser cette satisfaction, je me bornai à écrire ce qui suit :

« Je suis Jacques Casanova, sujet de la république de Venise, homme de lettres, chevalier de l'Éperon-d'Or. Je suis assez riche et je voyage pour mon plaisir. Je suis connu de l'ambassadeur de Venise, du comte d'Aranda, du prince della Cattolica, du marquis de Moras et du duc de Lossada. Je n'ai en aucune façon contrevenu aux lois de Sa Majesté Catholique, et malgré cela je suis assassiné, mis parmi des malfaiteurs et des voleurs, par des magistrats qui mériteraient d'être traités beaucoup plus durement que moi. N'ayant rien fait de contraire aux lois, Sa Majesté Catholique doit savoir qu'elle n'a d'autre droit sur moi que de m'ordonner de partir de ses États, et j'obéirai à l'instant où j'en recevrai l'ordre. Mes armes, que je vois là, voyagent avec moi depuis onze ans : je ne les porte que pour me défendre des voleurs de grands chemins. On les a vues dans ma voiture à la porte d'Alcala, et on ne me les a pas confisquées, ce qui indique que maintenant elles ne sont qu'un prétexte pour m'assassiner. »

Après avoir écrit ce que l'on vient de lire, je le remis à l'alcade, qui fit appeler quelqu'un qui lui en fit l'explication exacte. Il se leva alors, et, me regardant avec colère, il s'écria :

« *Valga me Dios!* vous vous repentirez d'avoir tracé ces lignes insolentes ! »

En achevant cette menace d'inquisiteur, il partit furieux, en ordonnant qu'on me reconduisît au même endroit d'où j'étais venu.

A huit heures Menacci vint me dire que le comte d'Aranda avait été le premier à demander à l'ambassadeur s'il me connaissait, qu'alors M. Mocenigo lui avait

dit de moi tout le bien possible, finissant par lui assurer qu'il était fâché de ne pouvoir m'être utile directement dans un affront qu'on venait de me faire, parce que j'étais en disgrâce des inquisiteurs d'État de la République.

« Il est certain, dit le comte d'Aranda, qu'on lui a fait un grand affront, mais il n'est pas de nature à faire perdre la tête à un homme d'esprit. Je n'en aurais rien su, s'il ne m'avait pas écrit une lettre furieuse ; et il en a écrit dans le même goût à don Emmanuel de Roda et au duc de Lossada. Casanova a raison, mais on n'écrit pas ainsi.

— S'il est vrai qu'il ait dit que j'ai raison, voilà donc mon affaire finie.

— Il l'a dit, vous pouvez en être sûr.

— S'il l'a dit, il ne peut manquer de me faire rendre justice : et pour ce qui est de mon style, chacun a le sien. Je suis furieux, et j'ai écrit comme un enragé, parce qu'on m'a traité indignement. Voyez cette chambre, mon cher Manucci, je n'ai pas de lit ; le sol est inondé d'ordure, et je ne puis pas me coucher par terre : je passerai la seconde nuit sur ce banc sans dossier et où je ne pourrai jouir d'une heure de repos. Vous semble-t-il possible que, dans cet état, il ne me vienne pas envie de manger le cœur de tous les bourreaux qui me tiennent ici ? Si je ne sors pas demain de cet enfer, je me tue ou je deviens fou. »

Manucci comprit que je ne pouvais être que dans un état d'extrême irritation. Il me promit de revenir le lendemain de bonne heure et me conseilla de me procurer un lit à force d'argent. Je ne voulus pas suivre son conseil, par cette obstination assez naturelle à ceux qui souffrent par injustice. La vermine d'ailleurs m'épouvantait et je craignais pour ma bourse et pour les bijoux que j'avais sur moi.

Je passai une seconde nuit plus affreuse que la première, succombant au sommeil et m'éveillant en sursaut chaque fois que mon corps vacillait sur une planche étroite ou que mon bras s'engourdissait sous le poids de ma tête, car je n'avais que mes bras pour oreiller.

Manucci revint avant huit heures, et je le vis pâlir à mon aspect. Il était venu en voiture, portant du bon chocolat que je pris avec plaisir et qui me rendit un peu de force et de courage. Comme je finissais, la porte s'ouvre et un officier supérieur se présente, accompagné de deux autres.

« Monsieur de Casanova ! » s'écria-t-il.

Je m'avance et me nomme.

« Monsieur le chevalier, me dit le colonel, S. Exc. le comte d'Aranda est à la porte, très fâché du malheur qui vous est arrivé. Il l'a appris hier par la lettre que vous lui avez écrite, et si vous lui aviez écrit plus tôt, votre détention aurait été moins longue...

— Telle était mon intention, monsieur le colonel, lui répondis-je, mais un soldat.... »

Je lui contai alors l'histoire du soldat voleur.

Le colonel, s'étant informé du nom, fit venir le capitaine, lui fit, en ma présence, une dure réprimande, lui ordonna de me rendre lui-même mon écu, que je pris en riant, et de faire venir le soldat pour lui faire donner la bastonnade en ma présence.

Cet officier, émissaire du puissant d'Aranda, était M. le comte Roya, colonel du régiment en garnison à Buen-Retiro. Je lui racontai en détail les circonstances de mon arrestation et toutes les peines que j'avais endurées dans le lieu infect et déshonorant où l'on m'avait mis. Je lui dis que si je ne recouvrais pas, dans la journée, ma liberté, mes armes et mon honneur, ou je deviendrais fou, ou je me tuerais ; « car, monsieur le colo-

nel, un homme a besoin de se coucher une fois par jour, et je n'ai pu me coucher ni sur un lit ni par terre. Si vous étiez venu un instant plus tôt, vous auriez vu la malpropreté dégoûtante qui inondait le sol, et vous en voyez les restes. »

Ce brave homme était épouvanté de l'emportement avec lequel je lui parlais. M'en étant aperçu, je lui dis :

« Rassurez-vous, monsieur le colonel, si une juste colère me rend furieux, je suis tout autre dans le calme ; mais avec des sentiments justes de l'honneur, vous devez sentir l'effet que doit produire un traitement pareil à celui dont je suis victime. »

Manucci lui dit, en espagnol, de quelle humeur j'étais dans mon état normal et habituel ; il me plaignit, soupira, et me donna sa parole d'honneur que je sortirais dans la journée, qu'on me rendrait mes armes et que je dormirais dans mon lit.

« Après cela, monsieur le chevalier, continua-t-il, vous irez remercier S. Exc. Mgr le comte d'Aranda, qui est venu ici exprès, et qui m'a ordonné de venir vous dire que vous ne retournerez chez vous que dans l'après-dîner, car Son Excellence veut que vous ayez une satisfaction suffisante pour vous rendre votre tranquillité et vous faire oublier cet affront, si toutefois c'en est un, car les actes judiciaires ne déshonorent que les coupables ; et dans cette affaire, l'alcade Messa a été trompé par le coquin qui était à votre service.

— Le voilà, lui dis-je. Je vous demande en grâce de le faire sortir d'ici, puisqu'on le reconnaît pour un monstre ; car, dans mon indignation, il serait possible que je l'assommasse.

— Dans l'instant. »

Le colonel sortit, et deux minutes après, deux soldats vinrent enlever le coquin, que je n'ai plus revu, ne m'é-

tant jamais soucié de savoir ce que ce misérable était devenu

Le colonel me pria de passer au corps de garde pour être témoin de la bastonnade qu'on infligea au soldat voleur. Manucci était à mon côté. Je vis le comte d'Aranda qui, entouré d'un grand nombre d'officiers et ayant à son côté un garde du corps du roi, se promenait à une quarantaine de pas de moi.

Toute cette affaire nous tint une couple d'heures. Avant de me quitter, le colonel me pria d'aller dîner chez lui avec Mengs quand il l'inviterait.

Rentré dans ma sale prison, j'y trouvai un siège propre. C'était une espèce de bergère. Un sous-officier me dit qu'on l'avait apportée pour moi. Je m'y étendis de suite, et Manucci me quitta après m'avoir embrassé à plusieurs reprises. Je fus convaincu de sa sincère amitié, et je me sens toujours affligé quand je pense que, par étourderie, inexcusable à mon âge, j'ai pu avoir un tort envers lui, tort qu'il ne m'a jamais pardonné, ce qui ne m'a jamais surpris. Néanmoins je pense que mes lecteurs trouveront que l'offensé poussa trop loin la vengeance.

Après la scène qui venait de se passer, la vile engeance qui m'entourait resta stupéfaite, et Marazzani vint près de ma couche pour se recommander à moi. Loin de me donner des airs, je lui dis qu'en Espagne un étranger devait s'estimer heureux s'il parvenait à se suffire à lui-même.

On me porta à dîner comme à l'ordinaire, et à trois heures, l'alcade Messa vint me dire de le suivre, puisqu'ayant été trompé, il avait reçu l'ordre de me reconduire chez moi, où il espérait que je trouverais tout ce que j'y avais laissé. En même temps il me fit voir mes armes qu'un de ses gens était chargé de reporter à ma demeure. L'officier de garde me remit mon épée, l'alcade

en manteau noir, se mit à ma gauche, et suivi de trente sbires, il me reconduisit chez moi, enleva les scellés et l'hôte ayant ouvert la porte, j'entrai dans ma chambre, et dis à l'alcade que tout était en ordre.

« Si vous n'aviez pas eu à votre service un traître infâme que je ferai pourrir aux *presidios*, seigneur chevalier, il ne vous serait jamais arrivé de devoir croire que les serviteurs de Sa Majesté Catholique étaient des assassins.

— Señor alcade, la colère m'a fait écrire la même chose à quatre ministres. Alors je pensais ce que j'écrivais, et je croyais ce que je pensais ; maintenant je ne le crois plus. Oublions tout : mais avouez que, si je n'avais pas su écrire, vous m'auriez envoyé aux galères.

— Hélas ! c'est bien possible. »

Je n'ai pas besoin de dire que je me hâtai de faire une toilette de pied en cap. Quand je fus en état de sortir, le devoir et la reconnaissance, beaucoup plus que l'amour, me firent consacrer ma première visite au noble et généreux savetier. Ce brave homme était aussi fier d'avoir deviné qu'on s'était trompé qu'heureux de me revoir. Quant à doña Ignazia, elle était folle de joie, car elle n'avait peut-être pas la même certitude que son père, qui, lorsqu'il sut l'espèce de satisfaction qu'on m'avait donnée, me dit qu'un grand d'Espagne ne pourrait pas exiger davantage. Je priai ces bonnes gens de venir dîner avec moi quelque part dès que je le leur ferais savoir, et ils me le promirent avec joie.

Le sentiment s'était mis de la partie, et je me sentais beaucoup plus épris de doña Ignazia que je ne l'étais auparavant.

En sortant de chez don Diego, j'allai chez Mengs, lequel, connaissant l'Espagne, s'attendait à tout excepté à me voir. Quand il sut l'histoire de ma journée et de mon

triomphe, il me combla de compliments. Il était vêtu en habit de cérémonie, chose fort rare, et lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il était sorti pour aller parler en ma faveur à don Emmanuel de Roda, mais qu'il n'avait pu lui parler. Je l'embrassai en le remerciant de ses bonnes intentions. Il me remit une lettre de Venise qu'il venait de recevoir. Je m'empressai de l'ouvrir; elle était de M. Dandolo, et elle en contenait une pour M. de Mocenigo. M. Dandolo me disait qu'à la lecture de cette lettre, l'ambassadeur ne craindrait plus de déplaire aux inquisiteurs d'État en me produisant ouvertement, puisque la personne qui lui écrivait me recommandait à lui de la part des trois inquisiteurs.

En entendant cela, Mengs me dit qu'il ne tiendrait qu'à moi de faire ma fortune en Espagne, moyennant une bonne conduite, principalement dans le moment où tous les ministres se trouvaient dans la nécessité de me faire oublier l'outrage que je venais d'éprouver. « Je vous conseille, me dit-il, de porter la lettre à l'ambassadeur à l'instant même. Prenez ma voiture, ajouta-t-il, car, après soixante heures de supplice, il est naturel que vous ayez de la peine à vous tenir debout. » Ayant besoin de repos, je me dispensai de retourner chez lui pour souper, mais je m'engageai pour y dîner le jour suivant. N'ayant point trouvé l'ambassadeur, je laissai la lettre à Manucci, et m'étant couché aussitôt après mon arrivée chez moi, je dormis douze heures du sommeil le plus profond.

Manucci vint de bonne heure, et, la joie peinte sur tous ses traits, il me dit que M. Girolamo Zulian écrivait à l'ambassadeur, de la part de M. da Mula, qu'il pouvait me produire partout, car les griefs que le tribunal pouvait avoir contre moi ne préjudiciaient en rien à mon honneur.

« L'ambassadeur compte vous présenter à la cour la

semaine prochaine, et il veut que vous dîniez aujourd'hui avec lui en nombreuse compagnie.

— Je suis engagé chez Mengs.

— Cela ne fait rien, j'irai l'inviter tout de suite, et s'il s'excuse, c'est le cas de lui manquer; car vous sentez l'effet merveilleux que votre présence doit produire chez l'ambassadeur le lendemain de votre triomphe.

— C'est vrai. Allez chez Mengs, et je me rendrai à l'agréable invitation de l'ambassadeur. »

CHAPITRE XV

Campomanès. — Olavidès. — Sierra-Morena. — Aranjuez. — Mengs. — Le marquis Grimaldi. — Tolède. — Mme Pelliccia. — Retour à Madrid chez le père de doña Ignazia.

Dans les principales vicissitudes de ma vie, des circonstances particulières se sont toujours combinées pour rendre mon pauvre esprit un peu superstitieux ; je m'humilie quand, descendant en moi-même, je me vois forcé de reconnaître cette vérité. Mais comment m'en défendre? il est dans la nature que la fortune fasse d'un homme qui se livre à ses caprices ce qu'un enfant, sur un billard, fait d'un globe d'ivoire qu'il pousse à l'aventure pour se procurer le plaisir de rire quand, par hasard, il tombe dans la blouse ; mais il n'est pas naturel, ce me semble, que la fortune fasse de cet homme ce que fait de la bille un joueur expert qui calcule la force de vitesse, celle de la réaction, la distance, le rendement des angles, et une foule de choses que ne voient point

sur un billard la foule des [illegible]eurs médiocres : il n'est pas naturel, selon moi, que je fasse à la fortune l'honneur de la croire géomètre savante, ni que je suppose à cet être de raison la sujétion aux lois physiques auxquelles je vois que toute la nature est assujettie. Cependant, malgré ce raisonnement, ce que j'observe m'étonne.

Cette fortune que je dois mépriser en sa qualité de synonyme de hasard, prend l'air respectable d'une divinité dans tous les événements importants de ma vie. Elle a toujours semblé prendre un malin plaisir à me prouver qu'elle n'est pas aveugle, quoi qu'on en dise ; elle ne m'a jamais abaissé que pour m'élever en proportion de ma chute, et elle semble ne m'avoir jamais fait monter bien haut que pour me précipiter dans l'abîme. Il semble qu'elle n'ait voulu exercer sur moi un pouvoir absolu que pour me convaincre qu'elle raisonne et qu'elle est maîtresse de tout. Pour atteindre ce but, elle a toujours employé des moyens capables de me faire agir, bon gré, mal gré, et pour me faire sentir que ma volonté, loin d'être libre, n'était qu'un instrument dont elle se servait pour faire de moi tout ce qu'elle voulait.

Je ne pouvais me flatter de parvenir à rien en Espagne sans l'aide du représentant de ma patrie, et celui-ci n'aurait osé rien faire pour moi sans la lettre que je lui fis remettre. Or il est probable que cette lettre serait à peu près restée sans effet, si elle n'était arrivée précisément au moment de mon arrestation qui était devenue la nouvelle à la mode, à cause de la réparation que le comte d'Aranda m'avait fait donner.

Cette lettre fit repentir l'ambassadeur de n'avoir pas interposé son autorité et de n'avoir encore rien fait en ma faveur ; cependant il ne désespéra point de faire

croire au public que le comte d'Aranda n'avait agi ainsi à mon égard que parce qu'il l'avait exigé. Son favori, le comte Manucci, était venu m'engager à dîner de sa part, et par bonheur je me trouvais engagé avec Mengs, ce qui fit que Manucci eût l'idée d'aller inviter ce grand peintre, invitation qui flatta singulièrement la vanité d'un homme chez lequel je m'étais réfugié, quoique en vain. Cette invitation eut à ses yeux toute l'apparence d'un acte de reconnaissance, ce qui le dédommageait de la mortification qu'il avait dû éprouver de me voir enlever de chez lui. Il m'écrivit de suite qu'il viendrait me prendre avec sa voiture.

J'allai chez le comte d'Aranda, qui, après m'avoir fait attendre un quart d'heure, sortit, tenant des papiers à la main, et me dit d'un air riant :

« L'affaire est faite. Tenez, voici quatre lettres que je vous rends pour que vous les relisiez.

— Pourquoi, monseigneur, faut-il que je les relise? Celle-ci est la soumision que j'ai faite à l'alcade.

— Je le sais. Lisez tout cela, et vous verrez que, malgré toute la raison que vous aviez, il n'est pas permis d'écrire ainsi.

— Je vous demande pardon, monseigneur, un homme déterminé à se tuer, comme je l'étais, doit écrire ainsi. Je croyais que tout était fait par ordre de Votre Excellence.

— Vous ne me connaissiez pas bien. Vous irez cependant remercier don Emmanuel de Roda, qui veut absolument vous connaître, et vous me ferez plaisir d'aller une fois quand vous n'aurez rien de mieux à faire, chez l'alcade, non pas pour lui faire des excuses, vous ne lui en devez pas, mais pour lui faire une politesse qui lui fasse oublier toutes les injures que vous lui avez dites dans votre écrit. Si vous communiquez cette affaire à la

princesse Lubomirska, dites-lui que j'y ai remédié dès que je l'ai sue. »

En quittant le comte d'Aranda, j'allai faire une visite au colonel Roya, qui me dit que j'avais très mal fait de dire au premier ministre que j'étais satisfait.

« Que pouvais-je prétendre?

— Tout. Destitution de l'alcade et cinquante mille *duros* comme dédommagement des peines qu'on vous a fait souffrir dans ce lieu affreux. Vous êtes dans un pays où l'on peut parler haut, excepté à l'Inquisition. »

Ce colonel, qui est aujourd'hui général, est un des plus aimables Espagnols que j'aie connus.

Rentré chez moi, Mengs ne tarda pas à venir me prendre. L'ambassadeur me fit l'accueil le plus distingué et le plus cordial; il combla Mengs d'éloges de m'avoir accueilli chez lui et d'avoir tâché de me mettre à l'abri d'un malheur fait pour désespérer un homme de cœur. A table, je contai en détail tout ce que j'avais souffert à Buen-Retiro et la conversation que je venais d'avoir avec le comte d'Aranda, qui m'avait rendu mes lettres. On voulut les lire, et chacun dit son avis. Les convives étaient l'abbé Bigliardi consul de France, don Rodrigue de Campomanès et le célèbre don Pablo d'Olavidès. Chacun dit son sentiment sur mes lettres, et l'ambassadeur les condamna en les qualifiant de *féroces*. Campomanès, au contraire, les loua et dit que, ne contenant aucune injure, elles étaient ce qu'il fallait qu'elles fussent pour forcer le lecteur à me rendre prompte justice, fût-ce même le roi. Olavidès et Bigliardi firent chorus. Mengs appuya l'ambassadeur, et m'engagea à m'établir chez lui, pour ne plus être sujet aux calomnies des espions, dont Madrid était plein. Je n'acceptai son invitation qu'après m'être fait beaucoup prier, et avoir noté les paroles de l'ambassadeur, qui dit que je devais

cette satisfaction au chevalier pour l'affront indirect qu'il avait reçu.

Je fus ravi de faire la connaissance de Campomanès et d'Olavidès, hommes d'esprit d'une espèce fort rare en Espagen. Sans être ce que l'on peut appeler des savants, ils étaient au-dessus des préjugés religieux, car non seulement ils ne craignaient pas de s'en moquer en public, mais encore ils travaillaient ouvertement à les détruire. C'était Campomanès qui avait fourni à d'Aranda toute la matière contre les jésuites. On remarquait avec une sorte d'intérêt bouffon que Campomanès, le comte d'Aranda et le général des jésuites étaient louches. Ayant demandé à Campomanès pourquoi il haïssait les jésuites, il me répondit qu'il les haïssait comme il haïssait tous les ordres religieux, race parasite et nuisible, et que, s'il ne tenait qu'à lui, il les ferait tous disparaître de la presqu'île et du monde entier.

Il était auteur de tout ce qu'on avait publié contre les mainmortes, et comme il était très lié avec l'ambassadeur de Venise, M. de Mocenigo lui avait communiqué tout ce que le sénat avait fait contre les moines. Il aurait pu s'en passer s'il avait lu tout ce que notre Fra Paolo Sarpi a écrit sur cette matière. Clairvoyant, actif, courageux, fiscal du conseil suprême de Castille, dont Aranda était président, Campomanès était reconnu pour homme intègre qui n'agissait jamais que dans l'intérêt de l'État. Aussi était-il aimé et estimé des hommes d'État; mais les moines et les bigots le haïssaient, et l'Inquisition devait avoir juré sa perte. On disait hautement dans le monde que si, dans deux ou trois ans, Campomanès ne devenait pas évêque, il périrait dans les cachots de la Sainte-Hermandad. Cette prédiction ne fut réalisée qu'en partie. Il fut effectivement enfermé, quatre ans après, dans le *carcere* de l'Inquisition; mais il en

sortit au bout de trois ans en faisant amende honorable. La lèpre qui ronge l'Espagne est encore vivace. Olavidès, son ami, fut traité plus durement, et d'Aranda même n'aurait pu échapper au monstre sanguinaire, si, en homme de bon sens et d'un esprit aussi pénétrant que profond, il n'eût demandé l'ambassade de France, que le roi lui accorda de grand cœur, satisfait de se voir par là délivré de l'obligation de le livrer à la rage des moines.

Charles III, mort fou comme tous les rois honnêtes hommes doivent mourir, avait fait des choses incroyables pour ceux qui le connaissaient; car il était têtu comme un mulet, faible comme une femme, matériel comme un Hollandais, bigot et très décidé à mourir plutôt que de souiller son âme par le plus petit de tous les péchés mortels.

Il est aisé à chacun de juger qu'un tel homme devait être l'esclave de son confesseur.

Dans le temps dont je parle, le cabinet de Madrid s'occupait d'une belle opération. On avait attiré des divers cantons catholiques de la Suisse mille familles pour en former une colonie dans la belle contrée déserte de la Sierra-Morena, nom célèbre en Europe par les aventures de *Don Quichotte*, chef-d'œuvre de Cervantes. La nature semblait s'être plu à prodiguer à ce canton tous les avantages : climat délicieux, sol fertile, eaux pures et abondantes, enfin la position la plus avantageuse entre l'Andalousie et la Grenade ; et malgré cela ce beau pays, cette contrée vaste et délicieuse était déserte.

Désirant changer cet état de choses anormal et presque inexplicable, Sa Majesté Catholique avait décidé de faire présent, pendant un certain nombre d'années, de tous les produits des terres à des colons industrieux et laborieux. Il avait en conséquence appelé des Suisses, en leur payant le voyage. Ces Suisses arrivèrent, et le gouverne-

ment espagnol se mit en frais pour les loger et pour les soumettre à une bonne police temporelle et spirituelle. Olavidès, homme d'esprit et de quelque littérature, appuyait cette entreprise. Il conférait avec les ministres pour mettre en bon ordre cette nouvelle population, la pourvoir de magistrats pour rendre bonne et prompte justice; de prêtres, d'un gouverneur, des métiers nécessaires, pour y faire bâtir des maisons, des églises, et surtout un cirque pour la course aux taureaux, chose parfaitement superflue pour de bons et simples Suisses, mais dont les Espagnols ne conçoivent pas qu'on puisse se passer.

Dans les mémoires que don Pablo Olavidès avait présentés pour la grande prospérité de la colonie, il avait dit très sensément qu'il fallait éviter toute espèce d'établissement de moines, et il en donnait les meilleures raisons; mais lors même qu'il en aurait démontré la plausibilité le compas à la main, il n'en aurait pas fallu davantage pour s'attirer la haine de tous les moines et moinillons d'Espagne, voire même du sot évêque dans le diocèse duquel la colonie se trouvait enclavée. Les prêtres séculiers disaient qu'Olavidès avait raison, mais les moines criaient à l'impie, et, l'Inquisition étant moine par excellence, les persécutions commençaient déjà, et la conversation tomba là-dessus pendant le dîner.

Après avoir écouté en silence les raisons et les dérai sons, je dis, le plus modestement que je pus, qu'en peu d'années la colonie, fondée avec tant de frais, s'évanouirait comme une fumée légère, par la force de plusieurs raisons physiques et morales. La principale que j'alléguai fut que le Suisse diffère de toutes les nations.

« C'est, dis-je, un végétal qui, transplanté sur un terrain où il n'est pas né, s'étiole, dégénère et meurt. Les Suisses sont le peuple le plus généralement sujet à la nostalgie. Lorsque cette maladie commence à se faire

sentir chez un individu, le seul remède est le retour vers le pays, vers le chalet, le bourg, le lac qui l'a vu naître; sans ceci il languit, dépérit et meurt. Il serait bon, je crois, ajoutai-je, de combiner la colonie Suisse avec une colonie d'Espagnols, afin de tâcher de les mêler par des mariages : il faudrait, au moins dans les premiers temps, ne leur donner que des prêtres et des magistrats Suisses, et surtout les déclarer tout à fait hors des atteintes de l'Inquisition par rapport à leur conscience ; car le Suisse des campagnes a des lois, des usages, sur la manière de faire l'amour, inséparables de leur nature, et que le cérémonial ecclésiastique en Espagne n'approuverait jamais, et la moindre gêne à cet égard amènerait rapidement une nostalgie générale. »

Mon discours, qui d'abord n'avait semblé qu'un badinage à Olavidès, commença à lui faire comprendre que je pourrais bien avoir raison. Il me pria d'écrire mes réflexions, et de ne communiquer qu'à lui les lumières que j'avais sur cette matière. Je le lui promis, et Mengs fixa le jour où il pourrait venir dîner chez lui avec moi.

Le jour après ce dîner, je fis porter chez Mengs mon petit équipage, et dès que je fus établi chez ce peintre célèbre, je me mis à travailler sur le sujet des colonies, traitant la matière en physicien et en philosophe.

Je me présentai chez don Emmanuel de Roda, qui, chose fort rare en Espagne, était homme de lettres. Il aimait la poésie latine, avait du goût pour l'italienne, mais il donnait la préférence à l'espagnole, chose que l'on trouva fort naturelle dans un enfant de la Castille. Il me fit excellent accueil, me pria d'aller le voir, et m'exprima toute la peine que lui avait causée mon injuste détention.

Le duc de Lossada me félicita de ce que l'ambassadeur

de Venise faisait mon éloge à tout le monde, et m'encou ragea à penser au moyen de tirer parti de mes talents, en me proposant pour quelque emploi où je pusse être utile au gouvernement, me promettant tout son appui.

Le prince della Catolica me donna à dîner avec l'ambassadeur de Venise. Enfin dans l'espace de trois semaines, logeant chez Mengs et dînant chez M. de Mocenigo, je fis une foule de belles connaissances. Je pensais sérieusement à m'employer en Espagne, car, ne recevant point de lettre de Lisbonne, je n'osais pas y aller au hasard. Pauline ne m'écrivait plus, je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'elle était devenue.

J'allais souvent passer mes soirées chez une dame espagnole nommée Sabatini, qui tenait une *tertulia* ou *tertulla*, assemblée, composée en grande partie de gens de lettres pitoyables ; j'allais aussi chez le duc de Medina-Sidonia, grand écuyer du roi, homme de lettres, sage et solide, auquel j'avais été présenté par don Domingo Varnier, valet de chambre du roi, que Mengs m'avait fait connaître. J'allais aussi très souvent chez doña Ignazia ; mais, ne pouvant pas me trouver seul avec elle, je m'ennuyais. Quand je trouvai le moment de lui dire qu'elle devait imaginer quelque partie de plaisir avec ses cousines, elle me répondait qu'elle le désirait autant que moi, mais que pendant le carême elle devait rejeter loin d'elle toute idée de cette espèce, car la semaine sainte approchait et que, Dieu étant mort pour nous, il fallait penser à la pénitence et non aux plaisirs. Après Pâques, nous pourrons y penser. C'est le caractère des jeunes dévotes en Espagne.

Quinze jours avant Pâques, le roi quitta Madrid pour aller à Aranjuez avec toute sa cour. M. de Mocenigo m'invita à y aller, demeurant chez lui, et me disant que là il aurait l'occasion de me présenter facilement. Comme

on peut le croire, j'avais accepté ; mais la veille du départ, étant dans la voiture avec Mengs, et en chemin pour aller faire une visite, la fièvre me prit subitement, et avec des frissons si violents, que je donnai de la tête contre une des glaces de la voiture que je brisai en éclats. Mengs, effrayé, fit rebrousser chemin, on me mit au lit, et quatre heures après, une sueur abondante qui dura dix ou douze heures me fit exhaler une immense quantité de liquide ; car, après avoir transpercé deux matelas et la paillasse, elle inonda tout le parquet autour de mon lit.

Quarante-huit heures après, la fièvre cessa, mais une extrême faiblesse me tint au lit huit jours entiers, et je ne pus me rendre à Aranjuez que le samedi saint. J'y fus bien accueilli et très bien logé chez l'ambassadeur, mais dès la nuit même, un bouton dont j'avais ressenti les atteintes pendant la journée devint de la grosseur d'un œuf, et il me fut impossible de me lever pour aller à la messe. Dans cinq jours, ce bubon devint de la grosseur d'un melon ordinaire. Non seulement l'ambassadeur et Manucci en furent épouvantés, mais encore un Français, chirurgien du roi, qui déclara n'avoir jamais vu une monstruosité pareille. Quant à moi, j'étais fort calme ; car, n'ayant aucune douleur, et toute cette masse étant molle, je devinais que ce n'était qu'un amas de lymphe qui s'était engorgée dans cette partie et qui n'était que le complément des humeurs que j'avais exhalées par mon excessive transpiration. Ayant fait au chirurgien l'histoire de ma dernière fièvre, je le priai d'ouvrir mon abcès, ce qui fut fait. Cette ouverture fut un émonctoire qui, durant quatre jours, dégorgea une masse incroyable de matières. Le cinquième jour, la cicatrice fut presque fermée, mais la faiblesse ne me permettait pas de quitter le lit.

J'étais dans cette situation, lorsque je reçus de Mengs

un exprès qui me remit la lettre que j'ai en ce moment sous les yeux, et que je copie textuellement :

« Hier le curé de ma paroisse fit afficher à la porte de l'église paroissiale le nom des personnes qui demeurent dans son district, et qui, ne croyant pas en Dieu, n'ont point fait leurs pâques. Parmi ces noms, le vôtre figure en toutes lettres, et j'ai dû souffrir un mauvais compliment dudit curé, qui m'a reproché avec amertume d'accorder asile à des hétérodoxes. Je n'ai su que lui répondre, car il est sûr que vous pouviez rester à Madrid un jour de plus et faire le devoir d'un chrétien, quand ce n'aurait été que par les égards *que vous me devez*. Ce que je dois au roi *mon maître*, le soin que je dois avoir de ma réputation et ma tranquillité pour l'avenir m'obligent, en attendant, à vous prévenir que ma maison n'est plus la vôtre. A votre retour à Madrid, vous irez loger où vous voudrez, et mes domestiques remettront vos effets à ceux qui seront par vous autorisés à les recevoir.

« Je suis, etc.,

« Antonio Rafaël Mengs. »

Cette lettre brutale, insolente et peu méritée, car ma conduite chez Mengs avait été des plus régulières, cette lettre, dis-je, me fit une telle impression que Mengs ne me l'aurait pas écrite impunément, si je n'avais été à sept grandes lieues de lui et dans un état de faiblesse extrême. Je dis à l'exprès de s'en aller. Il me répliqua qu'il avait ordre d'attendre ma réponse. Prenant la lettre dans mes mains, j'en fis un tampon que je lui lançai à la figure, en lui disant :

« Va rapporter à l'indigne mandataire qui t'a envoyé ce que je viens de faire, et dis-lui de ma part que c'est là la réponse qu'une pareille lettre mérite. »

L'innocent messager, tout ébahi, partit sans mot dire.

Sans perdre de temps, la colère me donnant des forces, je m'habillai, et ayant fait venir une chaise à porteurs, je me rendis à l'église d'Aranjuez, où un cordelier me confessa, et le lendemain à six heures du matin je reçus l'eucharistie.

Mon confesseur eut la complaisance de m'écrire un certificat qui constatait que j'avais été forcé de garder le lit depuis l'instant de mon arrivée *al sitio*, et que malgré mon extrême faiblesse, je m'étais fais porter à l'église où, m'étant confessé à lui-même, il venait de me donner la sainte communion, par quoi j'avais fait mes pâques en bon chrétien. Il me dit ensuite le nom du curé qui m'avait affiché à la porte de son église.

De retour chez l'ambassadeur, j'écrivis à l'intolérant curé que la lecture du certificat que je lui envoyais lui ferait comprendre les raisons qui m'avaient empêché de faire mes pâques, et que j'espérais qu'après s'être convaincu de mon orthodoxie, il s'empresserait d'effacer mon nom de la liste où il s'était plu à me déshonorer. Je finissais en le priant de porter l'incluse au chevalier Mengs.

J'écrivais à ce peintre que je reconnaissais mériter l'affront qu'il venait de me faire en me chassant de chez lui, puisque j'avais commis l'énorme faute de céder à ses instances en lui faisant l'honneur d'y aller loger ; que cependant, en qualité de chrétien qui venait de faire ses pâques, je lui pardonnais sa conduite brutale, en l'engageant à étudier un vers connu de tous les honnêtes gens, et qu'il ignorait sans doute :

Turpius ejicitur quam non admittitur hospes[1].

1. Il est plus honteux de rejeter un hôte que de ne pas l'admettre.

Quand j'eus expédié ma lettre, je contai l'aventure à l'ambassadeur, qui me répondit :

« Cela ne m'étonne point. Mengs n'est considéré que pour son talent, et tout Madrid le connaît pour un extravagant d'un esprit fort ordinaire. »

En effet, cet homme ambitieux ne m'avait sollicité d'aller loger chez lui que par vanité. Il voulait que toute la ville le sût dans un moment où tout le monde parlait de l'éclatante satisfaction que j'avais obtenue par ordre du comte d'Aranda, et que l'on crût qu'elle ne m'avait été accordée, au moins en partie, que par égard pour lui. Il avait dit effectivement, dans un instant de morgue, que j'aurais dû exiger que l'alcade Messa me reconduisît, non chez moi, mais chez lui, puisque c'était chez lui qu'il m'avait fait intimer l'ordre de mon arrestation.

Mengs était ambitieux de gloire, de renommée, grand travailleur, jaloux et ennemi de tous les peintres contemporains de quelque mérite. Il avait tort, car quoique grand peintre pour le coloris et le dessin, il manquait d'invention, partie essentielle du peintre comme du poète.

Lui ayant dit un jour : « De même que tout grand poète doit être peintre, tout grand peintre doit être poète, » il se fâcha, parce qu'il crut, à tort, que je voulais lui reprocher son défaut, qu'il sentait, mais qu'il ne s'avouait pas.

Il était très ignorant et il avait la faiblesse de vouloir passer pour érudit; il sacrifiait à Bacchus et Comus, et voulait passer pour sobre; enfin, lascif, colère, jaloux et avare, il prétendait à la réputation d'homme vertueux. Comme il était grand travailleur, il ne dînait point d'ordinaire, parce que, buvant jusqu'à perdre la raison, il ne pouvait rien faire après avoir pris ses repas. Quand il dînait dehors, il ne buvait que de l'eau, afin de ne point

se compromettre. Il parlait quatre langues, mais mal, et ne savait pas même bien écrire la sienne. Pourtant en ceci, comme en tout le reste, il se prétendait parfait. M'intéressant sincèrement à lui en ma qualité de commensal, il commença à me prendre en grippe quelques jours avant mon départ pour Aranjuez, parce que le hasard me mit à même de connaître ses faiblesses et qu'il dut se soumettre à mes corrections. Le rustre était indigné de m'avoir des obligations essentielles. Je l'avais empêché un jour d'envoyer à la cour un mémoire qui devait le couvrir de ridicule. Ce mémoire devait passer sous les yeux du roi, et Mengs avait signé *el mas inclito*, voulant se dire *le plus humble*. Je lui fis observer que *el mas inclito* signifiait *le plus illustre*, *le plus noble*, *le plus élevé*, et non *le plus humble*, que l'on rendait en espagnol par *el mas humilde*. L'orgueilleux ignorant se mit en colère, me dit que j'avais tort de croire que je savais l'espagnol mieux que lui, et fut au désespoir quand un dictionnaire lui eut donné tort.

Une autre fois, je crus devoir l'empêcher de faire une lourde école en envoyant une critique laborieusement écrite contre quelqu'un qui avait dit que nous n'avions au monde aucun monument antédiluvien. Mengs croyait confondre l'auteur en avançant qu'on voyait les débris de la tour de Babylone; double sottise, puisqu'on ne voit point les prétendus débris et que, lors même qu'on les verrait, cette singulière tour est un événement post-diluvien.

Il avait aussi la manie d'agiter des questions de haute métaphysique, et il n'y entendait rien; sa marotte était de raisonner sur la beauté et de la définir, et les sottises qu'il débitait à ce sujet faisaient hausser les épaules.

Atrabilaire à l'excès, Mengs, dans ses moments de colère, battait ses enfants jusqu'à risquer de les estropier

J'ai plus d'une fois arraché de ses mains son pauvre fils, que le bourreau avait l'air de vouloir déchirer à belles dents. Il se vantait d'avoir été élevé par son père, Bohème et mauvais peintre, le bâton à la main. Il disait que par là, il était devenu grand peintre, et il avait résolu d'employer le même système pour forcer ses enfants à devenir quelque chose.

Il était vivement offensé quand il recevait une lettre et que l'adresse ne portait ni son titre de chevalier ni son nom de Rafaël. Un jour je me permis de lui dire que ces choses-là étaient considérées pour bagatelles et que je n'étais nullement offensé que les lettres qu'il m'avait écrites à Florence et à Madrid ne portassent point mon titre de chevalier, quoique j'eusse l'honneur d'être décoré du même ordre que lui. Il ne répondit rien, et fit bien; mais pour l'omission de ses noms de baptême, je connaissais la folie qui la lui faisait considérer comme outrageuse. Il avait la simplicité de dire que, s'appelant *Antoine* comme le Correggio, et *Rafaël*, ou Raphaël, comme Raphaël d'Urbino, ceux qui négligeaient de faire précéder son nom de Mengs de ces deux prénoms ne pouvaient le faire qu'avec l'intention de lui nier les deux parties de la peinture qui brillaient séparément dans ces deux grands peintres, et qu'il réunissait en lui.

J'osai lui dire un jour que la main d'une figure que je regardais dans un de ses tableaux était manquée, parce que le quatrième doigt était moins long que l'index. Il me répliqua avec aigreur que cela devait être, et pour preuve, il me montra sa main. Je me mis à rire, en lui montrant la mienne et lui disant que j'étais sûr d'avoir la main conformée comme tous les descendants d'Adam.

« De qui prétendez-vous donc que je descende?

— Je n'en sais rien, mais il est certain que vous n'êtes pas de mon espèce.

— C'est vous qui n'êtes pas de la mienne, non plus que de celle des autres hommes; car toutes les mains bien faites des hommes et des femmes sont comme la mienne, et non comme la vôtre.

— Je parie cent doublons que vous avez tort. »

Il se lève, jetant à terre sa palette et ses pinceaux, sonne ses domestiques, et me dit :

« Nous allons voir! »

Ses gens étant venus, il regarde leurs mains, les examine et trouve l'index plus court que l'annulaire.

Pour la première fois, je le vis rire et terminer la dispute par un bon mot :

« Je suis charmé, dit-il, de pouvoir me vanter d'être unique en quelque chose! »

Je rapporterai ici avec plaisir une chose fort sensée que Mengs me dit un jour.

Il avait peint une Madeleine qui, à la vérité, était d'une beauté surprenante. Depuis une dizaine de jours, il me disait tous les matins : « Ce soir, ce tableau sera achevé. » Je lui dis un jour qu'il s'était trompé la veille, en me disant que le tableau serait fini le soir.

« Non, me dit-il, car il pourrait paraître fini aux yeux des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des connaisseurs; mais je suis jaloux du jugement du centième, et je le regarde avec ses yeux. Sachez qu'il n'y a au monde de tableau fini que relativement, et cette Madeleine ne le sera que lorsque je cesserai d'y travailler, et encore ne le sera-t-elle que relativement, car il est certain que si j'y travaillais un jour de plus, elle serait plus finie. Sachez que dans votre Pétrarque il n'y a pas un sonnet qui soit réellement fini. Rien au monde, de ce qui sort de la main ou de l'esprit de l'homme, n'est parfait, si ce n'est un calcul mathématique. »

Quand il eut cessé de parler, je l'embrassai d'avoir si

bien parlé. Il n'en fut pas de même un jour qu'il me dit qu'il désirerait avoir été Raphaël d'Urbino.

« C'était un grand peintre!

— Assurément, lui dis-je; mais comment pouvez-vous dire *que vous désireriez avoir été?* Ce désir est contre nature, car si vous aviez été Raphaël, vous ne seriez plus. Vous ne pouvez parler sérieusement qu'en vous figurant que vous jouiriez de la gloire du paradis; et dans ce cas, je me tais.

Point du tout; je voudrais avoir été Raphaël sans me soucier d'exister aujourd'hui, ni en corps, ni en âme.

— C'est absurde. Pensez-y. Vous ne pouvez pas avoir ce désir et être pourvu de raison. »

Il se mit en colère et me dit une foule d'injures qui me firent rire.

Une autre fois, il mit en comparaison le travail du poète qui composait une tragédie et celui d'un peintre qui composait un tableau, où toute la tragédie était représentée dans une seule scène.

Après avoir fait l'analyse d'une quantité de différences, je conclus en lui disant que le poète tragique était forcé de mettre en jeu toutes les forces de son génie pour rendre et faire concorder jusqu'aux moindres détails, tandis que le peintre, n'ayant à soigner qu'une surface, pouvait employer les couleurs sur la superficie des objets, tout en raisonnant avec des amis qui se tiennent à quelque distance. « Cela prouve qu'un tableau est le produit manuel de l'artiste autant que le produit de son intelligence, tandis que, dans une tragédie bien faite, tout est l'œuvre du génie. Cela démontre péremptoirement l'infériorité du peintre envers les poètes. Trouvez-moi un poète qui puisse ordonner à son cuisinier ce qu'il veut pour son souper quand il est occupé de la confection d'une tragédie ou de la texture de vers épiques! »

Lorsque Mengs se sentait vaincu, convaincu, loin de céder, loin de convenir qu'il avait tort, il devenait brutal et se disait insulté. Cet homme cependant, quoique mort à l'âge de cinquante ans, passera à la postérité comme philosophe, grand stoïcien, savant et orné de toutes les vertus ; et cela en vertu de la biographie qu'un des admirateurs de son talent a fait imprimer grand in-4°, en très beaux caractères, et dédiée au roi d'Espagne. Cette biographie, vrai panégyrique de cour, n'est qu'un tissu de mensonges. Mengs ne fut qu'un grand peintre, et à ce titre, n'eût-il produit que le magnifique tableau qui orne le maître-autel de la chapelle royale de Dresde, il mériterait de passer à la postérité, quoique l'idée de ce chef-d'œuvre soit née de l'admirable création du prince des peintres, l'immortel Raphaël, la *Transfiguration*.

Je parlerai encore de Mengs dans deux ou trois ans, époque où je le trouvai à Rome.

Je gardais encore la chambre à cause de ma faiblesse, quand Manucci vint me proposer de l'accompagner à Tolède. « L'ambassadeur, me dit-il, doit donner un grand repas au corps diplomatique, et je ne puis pas y assister n'étant pas présenté ; mais cette exclusion ne sera point remarquée lorsqu'on saura que je suis en voyage. Nous serons de retour en cinq ou six jours. »

Charmé de voir Tolède, et devant voyager dans un équipage commode, j'acceptai : nous partîmes le lendemain matin, et le soir nous arrivâmes dans cette ville célèbre. A la porte de cette capitale de la Nouvelle-Castille, située sur une éminence, se trouvent les ruines d'une naumachie. Le Tage qui, assure-t-on, charrie de l'or, l'environne de deux côtés. Nous nous logeâmes assez bien pour l'Espagne et, le matin, nous sortîmes avec un *cicerone* qui nous conduisit à l'Alcazar : c'est le Louvre de Tolède, grand palais où habitaient les rois

maures. Après cela, nous allâmes à la cathédrale, monument digne d'être vu à cause des richesses qu'elle contient. Je vis le tabernacle où, le jour de la Fête-Dieu, on porte le saint sacrement. Il est en argent et si pesant, qu'il faut trente hommes vigoureux pour le porter. L'archevêque de cette ville a trois cent mille *duros* de revenu, et son clergé quatre cent mille, c'est-à-dire, plus de deux millions de francs de France. Un chanoine, en me montrant les vases qui contiennent les reliques, me dit que dans l'un il y avait les trente pièces de monnaie que Judas avait reçues pour la vente de Notre-Seigneur. L'ayant prié de me les montrer, il me dit, en me lançant des regards féroces, que le roi lui-même n'oserait point exprimer cette curiosité.

Comme on peut le penser, je me hâtai de lui faire de vives excuses, le priant de ne point s'offenser de la curiosité ignorante d'un étranger. Cela parut le calmer.

Les prêtres en Espagne sont des fourbes qu'il faut respecter plus qu'ailleurs.

Le lendemain, on nous fit voir les cabinets de physique et d'histoire naturelle. Ce n'était pas merveilleux, mais au moins on pouvait y rire sans craindre la colère d'un moine et les griffes de l'Inquisition. Celui qui nous montrait les choses remarquables nous fit voir un dragon empaillé, en nous disant : « Cela prouve, messieurs, que ce n'est point un animal fabuleux; » mais il ne nous dit pas s'il était sorti des mains de la nature, ou si l'art avait passé par là. Il nous montra ensuite le basilic, digne pendant du dragon et des trente monnaies invisibles de Judas; mais les yeux de ce soi-disant basilic, loin de nous tuer, nous firent rire. Enfin, ce grave señor, pour nous donner sans doute une preuve de sa vaste érudition, nous montra.... quoi? — un tablier de franc-maçon du grade de maître, en nous assurant que

celui qui en avait fait présent au cabinet avait été, en personne, dans la loge; « ce qui fait voir, ajouta-t-il avec un air d'importance, que ceux qui disent que cette secte n'existe pas se trompent grandement. »

Le voyage fortifia ma santé, de sorte qu'à mon retour à Aranjuez, je me mis à faire ma cour à tous les ministres. L'ambassadeur de Venise me présenta au marquis Grimaldi, avec lequel j'eus des conférences au sujet de la colonie de Sierra-Morena qui allait mal. Je lui remis un projet dans lequel je prouvais que cette colonie devait se composer d'Espagnols.

« Oui, me dit-il, mais l'Espagne est partout mal peuplée et, d'après votre plan, il faudrait appauvrir un endroit pour enrichir un autre.

— Point du tout, car dix habitants qui meurent de misère dans les Asturies ne mourraient dans la colonie qu'après y avoir produit cinquante enfants. Ces cinquante en produiraient deux cents, et ainsi de suite. »

Mon projet fut remis à une commission, et le marquis Grimaldi m'assura que, s'il était admis, je serais nommé gouverneur de la colonie.

Un opéra buffa italien faisait alors les délices de la cour, le roi excepté, car il n'avait aucun goût pour la musique. Ce roi avait la physionomie et l'expression d'un mouton, et il semblait avoir quelque conformité d'organes avec cet animal, qui est dépourvu de toute sensation d'harmonie orale. Écoutez un troupeau de cent moutons, et vous entendrez cent semi-tons différents. Charles III n'aimait que la chasse; et on verra pourquoi.

Un maître de musique italien, que M. de Mocenigo protégeait, avait envie de faire la musique d'un drame nouveau; il se flattait de mériter les applaudissements universels et de faire fortune. Le temps étant trop court pour écrire en Italie, je m'offris de faire un drame sur-

le-champ; on me prit au mot, et le lendemain je lui remis le premier acte. Le musicien ou maître de chapelle le mit en musique en quatre jours, et l'ambassadeur invita tous les ministres à la répétition de cet acte dans la grande salle de son palais. Les deux autres actes étaient écrits; la musique fut trouvée délicieuse, et en quinze jours l'opéra fut joué. Le maître de chapelle reçut de beaux présents; mais moi, on me crut au-dessus d'un poète qui travaille pour de l'argent, et je fus payé en applaudissements; vraie monnaie de cour. Au reste, dans la position où je me trouvais, j'étais assez récompensé de voir l'ambassadeur enchanté de m'avoir dans sa clientèle, et d'être fêté par les ministres comme un homme capable de contribuer aux plaisirs de la cour.

La composition de cet opéra m'avait obligé de lier connaissance avec les actrices. La première était une Romaine nommée Pelliccia, ni belle ni laide, louchant un peu et d'un talent médiocre. Elle avait une sœur plus jeune et réellement jolie, pour ne pas dire belle. Malgré cette différence, la jeune n'intéressait personne et l'aînée était chérie de tous ceux qui lui parlaient. Sa figure avait le prestige des yeux louches, un regard touchant et doux, un rire fin et modeste, un air aisé et noble sans prétention; tout le monde l'aimait. Son mari était un mauvais peintre, bonhomme assez laid, et qui avait plus l'air de son domestique que de son époux. Il lui était fort soumis, et elle le payait par beaucoup d'égards. Cette femme ne m'inspira pas de l'amour, mais une sincère amitié. J'allais la voir chaque jour, et je lui faisais des vers sur des airs romains qu'elle chantait avec beaucoup de grâce. Elle était pour moi ce que j'étais pour elle, une amie dévouée.

Un jour qu'on devait répéter un acte de l'opéra dont j'avais fait les paroles, je lui parlais des grands person-

nages qui étaient présents et qui n'étaient venus que pour entendre la nouvelle musique. L'entrepreneur de l'opéra, qui s'appelait Marescalchi, s'était engagé avec le gouverneur de Valence à aller passer dans cette ville le mois de septembre avec sa troupe pour y faire jouer des opéras-comiques sur un petit théâtre construit exprès. On n'avait jamais vu à Valence un opéra italien, et Marescalchi espérait y faire fortune. La Pelliccia, désirant obtenir de quelque grand seigneur de la cour une lettre de recommandation pour ce pays-là, et n'en connaissant aucun, me demanda si elle pourrait prier l'ambassadeur de Venise de s'intéresser pour elle et de demander une lettre à quelqu'un.

« Je vous conseille, lui dis-je, de la demander vous-même au duc d'Arcos.

— Qui est ce seigneur?

— Celui qui vous regarde à vingt pas de nous.

— Mais comment oser?

— C'est un grand seigneur qui, je le parie, meurt d'envie de vous obliger. Allez lui demander cette grâce dans l'instant, je suis bien sûr qu'il sera heureux de vous l'accorder.

— Je n'ai pas ce courage. Présentez-moi.

— Non, je gâterais tout, et il ne doit pas même soupçonner que je vous ai donné ce conseil. Je vais vous quitter, et, une minute après, approchez-vous de lui et faites-lui votre requête. »

M'étant dirigé vers l'orchestre, je tournai la tête un instant après, et je vis le duc se dirigeant vers l'actrice.

« L'affaire est faite, » me dis-je.

Après l'opéra, la Pelliccia me dit qu'elle aurait la lettre le premier jour d'opéra.

Le duc lui tint parole; il lui remit une lettre cachetée pour un négociant, don Diego Valencia.

Comme elle ne devait se rendre à Valence qu'au mois de septembre, il y avait du temps, car nous étions au mois de mai : ainsi nous saurons plus tard ce que contenait la lettre.

Je voyais souvent à Aranjuez don Domingo Varnier, valet de chambre du roi, un autre valet de chambre du prince des Asturies qui règne actuellement, et une femme de chambre de la princesse, aujourd'hui reine. Cette princesse adorée avait eu la puissance de supprimer une foule d'étiquettes aussi absurdes que gênantes, et de changer le ton grave et sérieux de la cour en une douce affabilité. J'étais charmé de voir Sa Majesté Catholique dîner tous les jours à onze heures comme faisaient les cordonniers de Paris au dix-septième siècle, manger toujours la même chose, aller à la chasse à la même heure chaque jour, et revenir le soir, avec son frère, exténué de fatigue.

Ce roi était fort laid, mais tout est relatif; car il était beau auprès de son frère qui était laid à faire peur.

Ce frère ne voyageait jamais sans une image de la Vierge que Mengs lui avait faite. C'était un tableau de deux pieds de haut sur trois et demi de large. La Vierge était assise sur l'herbe, les pieds nus et les jambes croisées à la moresque et découvertes jusqu'au mollet. C'était un tableau voluptueux qui enflammait l'âme par le canal des sens.

L'infant en était amoureux et prenait pour de la dévotion le plus criminel des sentiments voluptueux; car il était impossible qu'en contemplant cette image il ne brûlât du désir charnel d'avoir la réalité vivante dans ses bras. Pourtant l'infant ne s'en doutait pas, et il était ravi de se sentir amoureux de la mère du Sauveur. Tels sont au reste les Espagnols en général. Les images, pour les intéresser, doivent être frappantes, et ils n'inter-

prêtent jamais rien que du côté favorable à la passion qui les domine

J'ai vu à Madrid, avant d'aller à Aranjuez, l'image d'une Madona tenant son fils à la mamelle. C'était le tableau du maître-autel d'une chapelle dans la rue de San Jeronimo. La chapelle était durant toute la journée remplie de dévots qui allaient y adorer la mère du Fils de Dieu, dont la figure n'était intéressante qu'à cause de la gorge magnifique où pendait l'enfant. Les aumônes qu'on faisait à ce sanctuaire étaient si abondantes que depuis un siècle et demi que ce tableau y attirait la foule, on avait fait emplette d'une quantité de lampes et de flambeaux d'argent et d'autres vases de vermeil et même d'or. A la porte de la chapelle, on trouvait toujours plusieurs équipages et une sentinelle pour maintenir le bon ordre, empêcher les disputes entre les cochers qui se heurtaient, se croisaient; car il n'y avait pas de seigneur roulant en carrosse qui, passant devant ce saint lieu, ne fît arrêter pour aller, ne fût-ce qu'en passant, rendre hommage à la Vierge, et contempler *beata ubera, quæ lactaverunt æterni Patris Filium*[1].

Quand on connaît l'homme, cette dévotion n'étonne pas. Mais voici ce qui arriva.

De retour à Madrid et devant aller faire une visite à l'abbé Pico, j'ordonnai à mon cocher d'éviter la rue de la Chapelle à cause des voitures qui pourraient retarder ma course.

« Oh! señor, me dit-il, depuis quelque temps il n'y en a plus que bien rarement, et je pourrai passer sans gêne. »

Il continue son chemin et passe devant la chapelle

1. Les bienheureuses mamelles qui ont allaité le Fils du Père éternel.

jadis si fréquentée; il n'y avait personne. En descendant de voiture chez l'abbé que je voulais voir, je demandai au cocher la raison de ce changement.

« Oh! señor, les hommes deviennent chaque jour plus méchants. »

Cette raison me paraissant puérile, quand j'eus pris mon chocolat avec l'abbé, homme d'esprit et vieillard vénérable, je lui demandai pourquoi la chapelle en question perdait de son crédit.

Il partit d'un éclat de rire et me dit :

« Pardonnez-moi, mon cher, si je n'ose vous le dire. Allez-y vous-même et votre curiosité sera satisfaite. »

Ma curiosité était vivement excitée et, en sortant, je m'y rendis.

A l'aspect de la sainte image, je sus tout : la gorge de la Vierge avait disparu sous un mouchoir qu'un pinceau profane avait pu consentir à lui substituer. Ce superbe tableau était gâté; la magie fascinatrice avait disparu. On ne voyait pas même le mamelon : l'enfant tendait le cou sans rien trouver, et la position de la tête de la Vierge n'était plus naturelle, puisqu'elle n'avait plus pour but de suivre les mouvements des lèvres de son nourrisson.

Ce malheur était arrivé à la fin du carnaval de 1768. Le vieux chapelain étant mort, le vandale qui lui succéda s'avisa de trouver scandaleuse la magnifique gorge, et tout l'attrait du tableau disparut.

Ce prêtre avait peut-être raison, en qualité de sot, mais il eut tort en qualité de chrétien et d'Espagnol. Au reste, il est probable que la diminution considérable des aumônes ne tarda pas à lui faire regretter son vandalisme.

Mes réflexions sur ce fait et mon insatiable curiosité d'étudier les hommes en les faisant parler m'excitèrent

à faire une visite à ce destructeur de seins, qui, selon moi, devait être vieux et bête.

J'y allai un matin; mais, au lieu de me trouver en face d'un vieillard, je vis un bel homme d'une trentaine d'années, vif, prévenant, qui, de la meilleure grâce et sans me connaître, m'offrit une tasse de chocolat. Je refusai, comme tout étranger doit faire, car, outre qu'en général il est mauvais, on l'offre partout et à toutes les heures avec tant d'empressement, que l'on étoufferait, si on acceptait.

Sans perdre mon temps à faire un long exorde, je lui dis qu'étant grand amateur de peinture, j'éprouvais une vive douleur de ce qu'il avait fait gâter un tableau superbe.

« Cela peut être, me répondit-il, mais c'était précisément sa beauté artificielle qui le rendait à mes yeux indigne de représenter une femme dont l'aspect doit exciter la dévotion, élever et purifier l'âme, et non exciter les sens aux sensualités charnelles. Périssent tous les tableaux, si tous ensemble peuvent être la cause innocente du moindre péché mortel!

— Qui vous a permis cette mutilation? Les inquisiteurs d'État à Venise, M. Barbarigo même, quoique théologien et très dévot, vous auraient fait mettre sous les Plombs; car l'amour de la gloire du paradis ne doit point préjudicier aux beaux-arts, et je suis sûr que saint Luc l'Évangéliste, qui, comme vous devez le savoir, était peintre et qui a fait le portrait de la mère de notre Sauveur avec trois couleurs seulement, parle maintenant contre vous à la Sainte Vierge dont vous avez mutilé la plus belle image.

— Monsieur, je n'ai eu besoin de la permission de personne. Je dois dire la messe tous les jours à cet autel, et je n'aurai pas honte de vous dire que je ne pouvais

pas consacrer. Vous êtes homme et chrétien, vous excuserez ma faiblesse. Cette apparition voluptueuse troublait mon imagination.

— Qui vous obligeait à la regarder?

— Je ne la regardais pas, mais l'ennemi de Dieu me la montrait à mon insu.

— Que ne vous êtes-vous mutilé comme fit Origène? Vos parties sexuelles, trop faibles, parce qu'apparemment elles sont trop fortes, ne valent pas, croyez-moi, le tableau que vous avez détruit.

— Monsieur, vous m'insultez.

— Cela n'est pas possible, car telle n'est pas mon intention. »

Ce jeune prêtre me conduisit à la porte si brusquement, que je sortis avec la persuasion qu'il ourdirait quelque vengeance espagnole par le canal de l'Inquisition. Sachant qu'il lui serait facile de se procurer mon nom et craignant les avanies, je pris la résolution de le prévenir.

Cette crainte et cette résolution me furent inspirées par ce que je vais raconter épisodiquement.

J'avais connu quelques jours auparavant un Français nommé Ségur qui venait de sortir des prisons de l'Inquisition, où il avait été enfermé trois ans, et voici quel était son crime. Il avait dans sa salle une fontaine composée d'un bassin en marbre dans lequel un enfant nu versait de l'eau, à la façon de celui de Bruxelles, c'est-à-dire par son petit membre viril; or M. Ségur avait l'habitude de se laver à cette fontaine. Cet enfant pouvait être à volonté un Amour ou un petit Jésus; mais le sculpteur avait eu la fantaisie d'orner sa tête d'une espèce d'auréole; or dès lors le fanatisme en fit l'enfant-Dieu. Le pauvre Ségur fut accusé d'impiété, et l'Inquisition trouva mauvais qu'il employât à se laver une eau

qui pouvait être considérée comme l'urine du Christ.

Me sentant pour le moins aussi coupable que Ségur et ne voulant pas courir le danger d'une pénitence pareille, je me présentai à l'évêque grand inquisiteur, et je lui rendis mot pour mot la conversation que je venais d'avoir avec le chapelain gâte-images. Je finis par lui demander pardon, dans le cas où ce prêtre aurait pu se croire offensé, assurant Sa Grandeur que j'étais bon chrétien et tout à fait orthodoxe.

Je ne me serais jamais attendu de trouver à Madrid un grand inquisiteur homme d'esprit et homme aimable, quoique fort laid de figure ; mais je me serais trompé ; car ce digne prélat ne fit que rire du commencement à la fin de ma narration, car il ne voulut point m'entendre à titre de confesseur.

« Le chapelain, me dit-il, est coupable lui-même et incapable d'exercer l'état qu'il professe, puisqu'en jugeant les autres aussi faibles que lui il a fait un véritable tort à la religion ; malgré cela, mon cher fils, vous avez mal fait d'aller l'irriter. »

Comme j'avais dû lui dire mon nom, il finit par me lire, toujours avec un visage riant, une accusation faite contre moi par quelqu'un qui avait été témoin du fait. Il me reprocha avec douceur d'avoir traité d'ignorant le cordelier confesseur du duc de Medina-Sidonia, qui n'avait pas voulu convenir qu'un prêtre devait dire la messe une seconde fois, lors même qu'il aurait dîné, un jour de fête où son roi ne l'aurait pas entendue, s'il lui ordonnait de le faire.

« Vous aviez raison, me dit l'aimable évêque ; malgré cela, toute vérité n'étant pas bonne à dire, vous ne deviez pas l'appeler ignorant en sa présence. A l'avenir, ajouta le prélat, évitez toute discussion oiseuse en matière de religion, tant pour le dogme que pour la disci-

pline. Je vous dirai, monsieur, pour qu'en sortant d'Espagne vous emportiez avec vous une juste idée de l'Inquisition, que le curé qui vous a affiché sur la liste des excommuniés a été vivement admonesté, parce qu'il devait vous avertir paternellement auparavant, et surtout s'informer si vous étiez malade : or nous savons que vous l'étiez réellement. »

A ces mots, je lui baisai la main, en mettant un genou en terre, et je m'en allai fort content.

Retournons à Aranjuez. Dès que je sus que l'ambassadeur ne pouvait pas me loger à Madrid, où j'espérais séjourner, en attendant les résultats de mes travaux sur la colonie, j'écrivis à mon bon ami le savetier don Diego que j'avais besoin d'une chambre bien meublée, d'un bon lit, d'un cabinet et d'un domestique honnête homme qui montât derrière ma voiture. Lui ayant dit ce que je voulais dépenser par mois, je l'informai que je quitterais Aranjuez aussitôt qu'il me ferait savoir que tout ce que je désirais serait prêt.

La *poblacion* (population ou proprement l'action de peupler, de coloniser) de la Sierra-Morena m'occupait beaucoup, parce que j'écrivais sur la police, article principal pour faire fleurir la colonie. Mes écrits, qui n'étaient que des raisonnements démonstratifs, plaisaient au ministre Grimaldi et flattaient Mocenigo; car ce dernier espérait que, si je réussissais à me faire nommer gouverneur de la colonie, la gloire de son ambassade serait rehaussée et qu'alors son influence diplomatique acquerrait de la solidité.

Mes travaux cependant ne m'empêchaient pas de me divertir, et surtout de fréquenter les hommes de la cour qui pouvaient le mieux me mettre au fait des caractères particuliers des membres de la famille royale. Don Varnier, homme d'esprit, franc et véridique, était une mine

abondante que j'exploitais avantageusement sous ce rapport.

Je lui demandai un jour s'il était vrai que le roi affectionnât Grégoire Squillace par la seule raison qu'il aurait autrefois aimé sa femme.

« C'est une calomnie, me répondit-il, et elle est née dans l'imagination inquiète de ceux qui prennent pour vrai ce qui n'est qu'à peine vraisemblable. Si le surnom de chaste, ajouta-t-il, doit être imposé à un roi par la bouche de la vérité et non par celle de l'adulation, Charles III le mérite plus que, peut-être, aucun roi ne l'a mérité. Jamais il n'a, de sa vie, approché de femme autre que la défunte reine, et cela, non pas tant par devoir de fidélité conjugale que par devoir de chrétien. Il évite le péché dans la crainte de souiller son âme, et pour éviter la honte de devoir confier sa faiblesse à son confesseur. Fort, robuste même et jouissant d'une santé de fer; n'ayant jamais eu aucune maladie, pas la plus petite fièvre, et doué d'un tempérament très espagnol, il n'a point passé un seul jour de son mariage sans rendre à la reine ses devoirs d'époux, si ce n'est quand la santé de cette princesse la forçait à lui demander trêve. Alors, pour éteindre son ardeur, le chaste époux s'exténuait à la chasse et se macérait par l'abstinence des aliments irritants ou trop nutritifs. Figurez-vous le désespoir de cet homme quand il se trouva veuf, et décidé à mourir plutôt mille fois que de se voir réduit à l'humiliation de prendre une maîtresse. Sa ressource fut la chasse et une méthode telle d'employer chaque heure du jour, qu'il ne lui restât point de temps pour penser aux femmes. La chose était des plus difficiles, car il n'aime ni à lire, ni à écrire; la musique n'est qu'un bruit assourdissant pour son oreille, et toute conversation un peu gaie lui inspire du dégoût.

« Voici ce qu'il fit et ce qu'il fera jusqu'à la mort. Il s'habille à sept heures, puis il passe dans un cabinet où on le coiffe. A huit heures, il fait sa prière, puis il entend la messe, et quand l'office est fini, il prend son chocolat et une énorme prise de tabac qu'il fourre et tourne dans son grand nez pendant quelques minutes ; c'est la seule qu'il prenne de toute la journée. A neuf heures il travaille avec ses ministres jusqu'à onze. Vient alors le dîner, qui dure trois quarts d'heure, dînant toujours seul ; puis il va faire une courte visite à la princesse des Asturies, et à midi précis il monte en voiture et part pour la chasse. A sept heures, il mange un morceau à l'endroit où il se trouve, et à huit il rentre si fatigué, qu'il s'endort souvent avant de se mettre au lit.

« C'est ainsi qu'il abat ses besoins amoureux.

« C'est un pauvre homme martyr volontaire de lui-même.

« Il a pensé à se remarier, mais Adélaïde de France, en voyant son portrait, en a eu peur et l'a refusé. Il en a été mortifié et a renoncé au mariage. Malheur à celui qui lui proposerait une maîtresse. »

En parlant de son caractère, don Domingo me dit que les ministres avaient raison de le rendre inaccessible, car lorsque, par surprise, quelqu'un pouvait l'approcher et lui demander quelque grâce, il se faisait un point d'honneur de ne jamais refuser, parce qu'il lui semblait qu'alors seulement il était roi.

« Il n'est donc pas dur, comme il en a la réputation?

— Non. Les rois ont rarement la réputation qu'ils méritent. Ceux qui sont les plus accessibles sont nécessairement les moins généreux ; car, accablés d'importunités, dès qu'un nouveau visage se montre, leur première pensée est de refuser ce qu'on va leur demander.

— Mais si Charles III est inaccessible, il ne doit avoir ni à refuser ni à concéder des grâces?

— On le trouve seul à la chasse, et il y est d'ordinaire de bonne humeur. Sa fermeté est son défaut capital, car ce qu'il veut, il le veut avec obstination, et les impossibilités ne le découragent pas. Il a pour l'infant, son frère, les plus grands égards, il ne sait rien lui refuser, quoiqu'il veuille toujours être maître. On croit qu'il lui accordera la permission de faire un mariage de conscience; car il a peur qu'il ne se damne, et quoiqu'il n'aime pas les enfants illégitimes, l'infant en a déjà trois. »

Il y avait à Aranjuez un nombre prodigieux de personnes qui persécutaient les ministres pour en obtenir des emplois. « Tous ces gens-là, me disait don Domingo, retournent chez eux à la fin du voyage du roi, et aucun n'a rien obtenu.

— Ils demandent donc des choses impossibles?

— Ils ne demandent rien. Que voulez-vous? leur dit un ministre.

— Ce que Votre Excellence croira pouvoir me convenir.

— Mais à quoi êtes-vous bon?

— Je ne saurais : Votre Excellence peut examiner mon talent, et me donner l'emploi que je pourrai le mieux remplir.

— Allez, je n'ai pas le temps.

— Mais c'est ainsi partout. Charles III est mort fou; la reine de Portugal est folle; le roi d'Angleterre l'a été, et il y a des gens qui prétendent qu'il n'est pas guéri. On dirait une épidémie royale, et rien d'étonnant à cela, car les rois qui veulent faire leur devoir ont trop à faire. »

Je pris congé de M. de Mocenigo trois jours avant son propre départ, et j'embrassai tendrement Manucci, qui

ne cessa point de me donner des marques de son amitié pendant tout mon séjour. Je fais cet aveu à ma honte et comme pour atténuer les torts que j'eus envers lui.

Mon savetier don Diego m'avait écrit que pour la somme que je voulais dépenser, j'aurais aussi une servante biscayenne qui, lorsque j'en aurais envie, me préparerait de bons repas. Il m'avait aussi envoyé l'adresse de mon logement, rue d'Alcala, où j'arrivai dans l'après-midi, étant parti d'Aranjuez le matin.

Je trouvai ma Biscayenne qui parlait français, un très joli appartement avec un beau cabinet, et une seconde chambre très propre où je pouvais donner asile à un ami, car elle était fournie d'un bon lit. Ayant fait monter mon équipage, je vois mon laquais dont la physionomie me plut.

Curieux de connaître l'habileté de ma cuisinière, je lui ordonnai de me faire un bon souper pour moi seul, et je lui présentai de l'argent.

« J'en ai, monsieur, me dit-elle, et je vous donnerai ma note demain. »

Ayant fait prendre ce que j'avais chez Mengs, je me dirigeai vers la demeure de doña Ignazia, voulant témoigner au père toute ma satisfaction. J'arrive et je trouve maison vide. Étonné qu'il ne m'eût point prévenu de son déménagement, je rentrai chez moi, et après avoir mis mes affaires en ordre, je demandai à Philippe, mon nouveau domestique, où était allé se loger don Diego.

« C'est loin, monsieur ; je vous y mènerai demain.

– Où loge mon hôte ?

— Au-dessus de vous, monsieur, mais vous pouvez être sûr qu'on ne fera jamais le moindre bruit.

— Je veux le voir.

— Il est sorti, monsieur, et il ne rentrera qu'à dix heures. »

Ayant renvoyé Philippe jusqu'à l'heure du souper, il vint me prévenir à neuf heures que j'étais servi dans la chambre à côté. Je me levai affamé, et je fus très surpris de voir une petite table couverte avec une propreté et une recherche peu communes en Espagne. J'étais fâché de n'avoir pas don Diego auprès de moi pour lui exprimer combien j'étais satisfait, et je me mis à souper. Ce fut alors que mon digne savetier me parut un héros, car ma Biscayenne pouvait rivaliser avec le premier cordon bleu de France. Cinq plats et *las criadillas* que j'aimais à la fureur, le tout exquis, parfait. Quoique je payasse assez cher mon appartement, il me paraissait impossible d'avoir, par-dessus le marché, une cuisinière de cette force.

Vers la fin du souper, Philippe me dit que mon nouvel hôte était rentré et que, si je le permettais, il viendrait me souhaiter le bonsoir.

« Qu'il entre ; il me fera plaisir. »

Je vois don Diego et sa charmante fille. Il avait loué cette maison tout exprès pour pouvoir me loger.

CHAPITRE XVI

Mes amours avec doña Ignazia. — Retour de M. de Mocenigo à Madrid.

Malheureux comtes, marquis, barons, vous qui tournez en ridicule l'amour-propre d'un homme de bien qui veut, par de belles actions, vous forcer à convenir qu'il

est aussi noble que vous, méfiez-vous de lui, si vous réussissez à rabaisser sa généreuse prétention, si vous parvenez à l'avilir ; car, saisi d'un juste dédain, il vous déchirera à belles dents, et il aura raison, parce que vous devez respecter cet homme qui, se disant gentilhomme, sans l'être à votre façon, pense que pour avoir le droit d'en jouer le personnage il lui suffit de faire de belles actions. Respectez cet homme qui donne à la noblesse une définition que vous ne comprenez pas. Il ne dit point qu'elle consiste dans une suite de générations de père en fils dont il est lui-même le dernier hoir ; car il rit des généalogies si souvent interrompues et flétries par le sang abject que des épouses infidèles font couler dans les veines de leurs enfants ; il définit le vrai noble : l'homme qui veut être respecté, et qui croit que pour avoir le droit de l'être le seul moyen est, en se respectant lui-même, de respecter les autres, de vivre honnêtement, de ne tromper personne, de ne jamais souiller sa langue d'un mensonge quand celui qui l'écoute doit croire qu'il dit vrai ; enfin, de préférer son honneur à sa vie.

Cette dernière partie de sa définition doit vous faire craindre qu'il ne vous tue, si vous le déshonorez par trahison ou par surprise ; car, en physique, tout ce qui heurte éprouve le contre-choc de la réaction ; mais en morale la réaction est plus forte qu'en physique. La réaction de l'imposture est le mépris ; celle du mépris, la haine, celle de la haine, l'homicide, comme il l'est d'une tache qui couvre de déshonneur un homme qui veut être honoré et qui fait tout pour l'être.

Le savetier don Diego s'était imaginé peut-être qu'en me disant qu'il était noble il avait pu se donner un ridicule à mes yeux ; mais, sachant qu'il l'était effectivement, dans l'acception qu'il donnait à ce mot, il voulut

me convaincre de plus en plus qu'il ne m'en avait pas imposé. Sa belle action à Buen-Retiro m'avait déjà dévoilé sa belle âme ; mais cela ne lui suffisait pas : il voulait être conséquent. Se voyant chargé par ma lettre d'une commission servile dont tout homme peut s'acquitter bien ou mal, il ne voulut pas me servir en banquier, il prit le parti de devenir principal locataire, pour me céder la meilleure partie de son logement. Il avait calculé sans doute qu'il n'y perdrait pas, pouvant espérer qu'un joli appartement bien tenu ne resterait pas longtemps vide après moi ; puis il comptait sur ma satisfaction et par suite sur le degré d'estime qu'il acquerrait dans mon esprit.

Il ne se trompait pas, car je le traitai d'égal à égal en exaltant tout ce qu'il avait fait. Doña Ignazia était glorieuse de ce que son père avait fait pour moi. Nous restâmes une heure à causer, vidant une bouteille d'excellent vin, et nous réglâmes toutes nos affaires d'intérêt. J'exigeai et je n'obtins qu'avec peine que la Biscayenne fût à mes frais. Voulant cependant que cette fille se crût toujours à ses gages, je le priai de payer chaque jour la dépense qu'elle ferait pour moi, car je voulais manger à la maison au moins jusqu'au retour de l'ambassadeur. Outre cela, lui ayant dit que c'était un supplice pour moi de manger seul, je le priai de dîner et de souper chaque jour à ma table. Il chercha vainement des excuses, il dut céder, en se réservant le droit de se faire remplacer par sa fille lorsqu'il aurait trop d'ouvrage pour avoir le loisir de s'habiller. Il est facile de deviner que cette condition, que j'avais attendue, ne fut pas refusée.

Le lendemain matin, curieux de connaître le logement de mon hôte, je lui fis une visite. J'entrai dans une petite chambre affectée à doña Ignazia. Un lit, un coffre, une chaise, voilà l'ameublement ; mais à côté du lit

était une escabelle sur laquelle elle se mettait à genoux pour prier devant un tableau de quatre pieds représentant saint Ignace de Loyola, beau jeune homme aux formes voluptueuses, et plus fait pour irriter les sens que pour exciter à la dévotion.

Mon savetier me dit :

« Je suis beaucoup mieux logé que je ne l'étais auparavant, et votre appartement me paye quatre fois ce que je donne pour la maison.

— Mais les meubles et le linge?

— En quatre années tout sera payé. J'espère que cette maison sera la dot de ma fille, et c'est à vous que je dois cette belle spéculation.

— J'en suis bien aise. Mais il me semble que vous faites là des souliers tout neufs?

— C'est vrai, mais remarquez que je travaille sur la forme qu'on m'a donnée. Ainsi je ne suis pas obligé de les chausser à celui qui me les a donnés à faire, ni de m'inquiéter s'ils iront bien ou mal.

— Combien vous les paye-t-on?

— Trente réaux.

— C'est plus que le prix ordinaire.

— Oui, mais aussi il y a une grande différence entre mes souliers et ceux des cordonniers de neuf, tant pour le travail que pour la qualité du cuir.

— Je me ferai faire une forme, et vous me ferez des souliers, s'il vous plaît ; mais je vous préviens qu'ils doivent être de la plus belle peau et en semelles de maroquin double.

— Ils coûtent plus et durent moins.

— N'importe, car en été je ne puis porter que des souliers très légers. »

Avant de le quitter, il me dit qu'étant très occupé, ce serait sa fille qui dînerait avec moi

Je fis une visite au comte d'Aranda, qui me reçut froidement, mais avec beaucoup de politesse. Je lui fis part de ce qui m'était arrivé à Aranjuez, de la tracasserie du curé et de la grossièreté de Mengs.

« Je l'ai su ; cette dernière aventure était pire que la première, et je n'aurais su comment y remédier, si vous n'aviez pas fait bien vite vos pâques, ce qui a obligé le curé d'effacer votre nom. Actuellement, on croit m'inquiéter par des placards; mais je suis fort tranquille.

— Que peut-on vouloir de Votre Excellence?

— Que je permette le manteau long et les chapeaux rabattus. Vous le savez bien.

— Je ne suis arrivé que d'hier soir.

— Fort bien. Ne venez donc pas ici dimanche, car cette maison doit sauter en l'air.

— Monseigneur, je suis curieux de voir si elle ira bien haut. Je serai dans votre salle à midi.

— Je crois que vous n'y serez pas seul. »

Je m'y rendis et je ne l'avais jamais vue si pleine. Le comte parlait à tout le monde. Sous le dernier placard qui menaçait le comte de mort, il y avait deux vers très énergiques. Celui qui avait écrit l'affiche, et qui savait qu'il serait pendu, s'il venait à être découvert, disait :

Si me coger, me horqueran;
Pero no me cogeran[1].

A dîner, doña Ignazia me faisait connaître combien elle était aise de m'avoir chez elle ; mais elle ne répondait aucunement aux instances amoureuses que je lui faisais quand Philippe sortait. Elle rougissait, soupirait ; puis,

1. S'ils me prennent, ils me pendront,
Mais jamais ils ne me prendront.

forcée de parler, elle me dit qu'elle me priait d'oublier tout ce qui s'était passé entre elle et moi. Je souris en lui disant que j'étais sûr qu'elle savait que cela ne m'était pas possible. J'ajoutai, d'un air mortifié, moitié sérieux et moitié tendre, que lors même qu'il serait en mon pouvoir de tout oublier, je ne le voudrais pas.

Comme je savais qu'elle n'était ni fausse, ni hypocrite, je vis bien que la dévotion la dominait ; mais je savais à quoi m'en tenir, et que sa résistance ne pouvait pas durer longtemps. Il fallait aller pas à pas. J'avais eu à faire à d'autres dévotes, dont le tempérament n'était pas aussi bouillant que le sien et qui m'aimaient moins : cependant elles avaient capitulé. Je comptais donc sur doña Ignazia.

Après dîner, elle resta un quart d'heure avec moi, mais je ne fis pas la moindre démonstration amoureuse.

Quand j'eus fait ma *siesta*, je m'habillai et je sortis sans la voir. Le soir, quand elle vint rejoindre son père qui avait soupé avec moi, je la traitai avec la plus grande douceur, sans montrer la moindre humeur. Le jour suivant j'en agis de même. Elle me dit, en dînant, qu'elle avait rompu avec son amant dès les premiers jours du carême, et me pria de ne pas le recevoir, s'il venait me faire visite.

Le jour de la Pentecôte, après avoir été chez le comte d'Aranda, je rentrai chez moi, et don Diego, vêtu en vrai gentilhomme, dîna avec moi. Je ne vis point sa fille. Lui ayant demandé si elle dînait en ville, il me répondit, avec un sourire qui n'était pas espagnol et qu'il ne se serait point permis avec un de ses compatriotes, qu'elle s'était enfermée dans sa chambre, où, apparemment, elle célébrait la solennité de la fête du Saint-Esprit. Il ajouta qu'elle descendrait certainement le soir pour souper avec

moi, car il était invité à souper chez son frère, où il resterait au moins jusqu'à minuit.

« Mon cher Diego, ne faites pas de cérémonies. Dites, avant de sortir, à votre chère fille qu'elle ne se dérange point et que je cède de bon cœur mes droits de société à ceux que Dieu peut avoir sur sa conscience. Dites-lui que si, pour souper avec moi, elle se trouve gênée dans ses dévotions, qu'elle en prenne à son aise, et que nous souperons ensemble un autre jour. Le lui direz-vous? Vous me ferez plaisir.

— Puisque vous le voulez, vous serez obéi. »

Ce brave homme revint quand j'eus fait ma *siesta*, et me dit que doña Ignazia me faisait remercier et qu'elle profiterait de ma permission, étant bien aise de ne voir personne ce jour-là.

« Voilà comme il faut vivre entre nous. Demain je la remercierai. »

J'eus quelque peine à lui répondre ainsi, car cet excès de dévotion me déplaisait et me faisait même craindre de perdre l'amour qui m'attachait à cette charmante fille. Malgré ma pointe d'humeur, je faillis éclater de rire quand le bonhomme don Diego me dit qu'un père homme d'esprit devait pardonner à sa fille un excès de dévotion comme une forte passion amoureuse. Je ne me serais pas attendu à cette philosophie de la part d'un savetier espagnol, même malgré sa noblesse.

Le temps n'étant pas beau ce jour-là, je résolus de ne pas sortir. Je dis à Philippe de renvoyer ma voiture et d'aller se promener, après avoir dit à la Biscayenne que je ne souperais qu'à dix heures. Resté seul, je me mis à écrire et, le soir, ce fut la mère qui vint allumer mes bougies, et je me couchai sans souper. Le lendemain à neuf heures je venais de m'éveiller quand, à ma grande surprise, je vis venir doña Ignazia, qui se mit à m'expri-

mer toute la peine qu'elle avait éprouvée en apprenant le matin que je n'avais pas soupé.

« Seul, triste et malheureux, lui dis-je, j'ai bien fait de m'abstenir.

— Vous avez l'air abattu?

— Je l'aurai meilleur quand vous voudrez. »

Mon coiffeur étant survenu, elle me laissa. Quand je fus habillé, j'allai à la messe à l'église du Bon-Succès, où je vis les plus belles courtisanes de Madrid. Je dînai avec don Diego, et, sa fille étant venue au dessert, il lui dit qu'elle était cause que je n'avais point soupé la veille.

« Cela ne m'arrivera plus, dit-elle.

— Voulez-vous aller avec moi à Notre-Dame d'Atocha, ma chère Ignazia?

— Je le voudrais bien, répondit-elle en donnant un coup d'œil à son père.

— Ma fille, dit Diego, la véritable dévotion est inséparable de la gaieté, de la confiance qu'on doit avoir en Dieu, en soi-même et dans la probité des honnêtes gens qu'on fréquente. Ainsi tu dois croire que le señor don Jaïme est un brave homme, quoiqu'il n'ait pas le bonheur d'être né Espagnol. »

A cette conclusion, je ne pus retenir un éclat de rire, mais don Diego ne s'en offensa point. Doña Ignazia baisa la main de son père et me demanda, avec un ton de candeur séduisant, si je voulais permettre qu'elle y invitât sa cousine.

« Quelle nécessité d'emmener ta cousine? lui dit Diego, je réponds de don Jaïme.

— Je vous suis obligé, mon cher don Diego; mais, si sa cousine veut venir et que doña Ignazia la désire, je serai charmé qu'elle vienne, pourvu que ce soit l'aînée, dont le caractère me plaît plus que celui de sa sœur. »

Après cet arrangement, le père s'en alla, et j'envoyai Philippe à l'écurie pour faire atteler quatre mules.

Quand nous fûmes seuls, Ignazia, d'un air tendre et repentant, me demanda si je lui pardonnais.

« Tout, mon ange, pourvu que vous me pardonniez de vous aimer.

— Ah ! cher ami, je crains de devenir folle, si je soutiens le combat qui me déchire l'âme et le cœur.

— Il ne faut point de combat, chère Ignazia ; aimez-moi comme je vous aime, ou dites-moi de sortir de chez vous et de ne plus paraître à vos yeux. J'aurai la force de vous obéir ; mais cela ne vous rendra pas heureuse.

— Oh ! pour cela, je le sais. Non, non. Restez chez vous. Cette maison vous appartient. Mais actuellement, permettez-moi de vous dire que vous avez tort de croire que ma grande cousine ait le caractère meilleur que la petite. Je sais ce qui vous a fait croire cela la dernière nuit du carnaval ; mais vous ne savez pas tout. La petite est toute bonne, et, toute laide qu'elle est, elle a succombé comme moi. Mais l'aînée, dix fois plus laide, est méchante de dépit de n'avoir jamais pu se faire aimer. Elle croit vous avoir rendu amoureux, et, malgré cela, elle dit du mal de vous ; elle me reproche de n'avoir pas su vous résister et se vante que vous ne réussiriez pas si facilement auprès d'elle.

— N'en dites pas davantage, ma chère, il faut la punir et faire prendre la cadette.

— Très bien, je vous en remercie.

— Sait-elle que nous nous aimons?

— Pourquoi le lui dire? Elle l'a deviné, mais elle a bon cœur, et se contente de me plaindre. Elle veut que nous fassions ensemble une dévotion à la Vierge de la Soledad, dont l'effet sera de nous guérir toutes deux d'un amour qui nous damne.

— Elle est donc amoureuse aussi?

— Oui, et malheureuse, la pauvre fille, car elle aime seule. Cela doit être un grand tourment.

— Vraiment! Je la plains, car telle qu'elle est, je ne sais pas quel homme pourrait en vouloir. C'est une pauvre fille qui devrait n'avoir pas besoin d'aimer. Mais vous....

— Moi. Taisez-vous. Mon âme est exposée à un plus grand danger que la sienne, car je ne sais pas si je suis jolie, et on me sollicite. Je suis forcée de me défendre ou obligée de me donner; et il y a des hommes dont il est impossible de se défendre. Dieu m'est témoin que, la semaine sainte, je suis allée visiter une pauvre fille qui avait la petite vérole et que je l'ai touchée dans l'espoir d'attraper son mal et de devenir laide; mais Dieu ne l'a pas voulu et, par-dessus le marché, mon confesseur m'a réprimandé, en m'ordonnant une pénitence à laquelle je ne me serais jamais attendue.

— Dites-moi ce que c'est.

— Après m'avoir dit qu'une belle physionomie indique une belle âme et que c'est un don de Dieu dont on doit chaque jour le remercier, puisqu'une belle figure rend recommandable à tout le monde; qu'ayant cherché à devenir laide, j'avais offensé Dieu en voulant détruire son ouvrage, et qu'ainsi je m'étais rendue indigne de sa grâce; après mille choses dans ce genre, il m'ordonna, en pénitence de ce péché, de mettre un peu de rouge sur mes joues toutes les fois qu'il me semblerait être un peu pâle. J'ai dû me soumettre et j'ai acheté un pot de rouge, mais je n'ai pas cru encore devoir m'en servir. Ajoutez que mon père pourrait s'en apercevoir, et je me trouverais fort embarrassée de lui dire que c'est par pénitence.

— Est-il jeune, votre confesseur?

— C'est un vieillard de soixante-dix ans.

— Lui dites-vous toutes les circonstances de vos péchés?

— Oh! pour cela, oui; car chaque circonstance, quelque petite qu'elle soit, peut être un grand péché.

— Vous interroge-t-il?

— Non, car il reconnaît que je lui dis tout. C'est une grande honte, mais il faut la souffrir.

— Y a-t-il longtemps que vous avez ce confesseur?

— Il y a deux ans. Avant lui, j'en avais un insoutenable. Il me demandait des choses qui m'indignaient.

— Que vous demandait-il?

— Oh! dispensez-moi de vous le dire.

— Quel besoin avez-vous d'aller à confesse si souvent?

— Quel besoin! Plût à Dieu que je n'en eusse pas besoin! Je n'y vais cependant que tous les huit jours.

— C'est trop.

— Non, car Dieu sait que quand je suis en péché mortel je ne puis pas m'endormir. J'ai peur de mourir pendant mon sommeil.

— Je vous plains, ma chère amie, car cette peur doit vous rendre malheureuse. J'ai un privilège que vous n'avez pas. Je compte beaucoup plus que vous sur la miséricorde de Dieu, qui ne peut faillir aux mortels. »

La cousine arriva, et nous partîmes. Nous trouvâmes beaucoup de voitures à la porte de la petite église, qui était pleine de dévots et de dévotes de toutes les espèces. J'y vis la duchesse de Villadorias, fameuse par son andromanie. Quand la fureur utérine la prenait, rien ne pouvait la retenir. Elle s'emparait de l'homme qui excitait son instinct, et il fallait qu'il la satisfît. Cela lui était arrivé plusieurs fois dans des assemblées publiques, où les assistants avaient dû se sauver. Je l'avais connue au bal; elle était encore jolie et assez jeune. Au moment

où j'entrai avec mes deux dévotes, elle était à genoux sur les dalles de l'église. Ayant levé la tête, elle fixa ses yeux sur moi, comme pour me reconnaître, car elle ne m'avait vu qu'en domino. Quand mes dévotes eurent prié une demi-heure, elles se levèrent pour partir, et la duchesse se leva aussi. Quand nous fûmes hors de l'église, elle me demanda si je la connaissais; je déclinai son nom, et elle me demanda pourquoi je n'allais pas la voir, et si j'allais chez la duchesse de Benevente. Je lui dis que non, et que j'aurais l'honneur d'aller lui faire ma révérence.

Nous étant dirigés vers la promenade de los Balbazos, chemin faisant, j'expliquai à mes deux compagnes la nature de la maladie de la duchesse. Doña Ignazia me demanda, d'un ton d'anxiété, si je lui tiendrais parole en lui faisant visite. Elle respira quand je lui assurai que non.

Il me semble souverainement risible qu'une misérable philosophie mette encore parmi les faits problématiques des faits décidés par la raison, depuis que la raison existe. On demande lequel des deux sexes trouve le plus de satisfaction dans l'acte de la génération. Homère a fait naître sur ce point une dispute entre Jupiter et Junon. Tirésias, qui avait été femme, prononça une sentence vraie, mais qui fait rire, car il semble qu'on ait mis les deux plaisirs dans les deux bassins d'une balance. Une raison sommaire a fait dire à quelqu'un que la femme avait la plus grande somme de jouissance, parce qu'elle était plus prompte, souvent répétée et parce qu'enfin la fête se faisait chez elle ; et cette raison est assez plausible, car, avec toute la commodité possible, elle n'a qu'à laisser faire : elle est à la fois agent actif et passif, tandis que l'action est indispensable à la satisfaction de l'homme. Mais une raison toute physique et qui met la question hors de doute, c'est que si la femme n'avait pas plus de

plaisir que l'homme, la nature serait injuste; or, cela ne se peut pas. D'ailleurs rien d'inutile dans la création, et rien n'a reçu du Créateur une destination de peine ou de plaisir sans compensation. Si la femme n'avait pas plus de jouissance que l'homme, elle n'aurait ni plus de besogne ni plus d'organes que lui. Et quand ce ne serait que la matrice, cet organe parfaitement étranger au cerveau, et par conséquent tout à fait indépendant de la raison; cet organe qui n'est doué que du besoin de nourrir, et du besoin de l'être; dont l'instinct devient fureur quand il est irrité par le tempérament: cet organe seul doit indiquer que la jouissance de la femme est de beaucoup supérieure à celle de l'homme. Cela serait suffisamment prouvé par l'andromanie à laquelle beaucoup de femmes sont sujettes, maladie qui rend les unes messalines et les autres martyres. L'homme n'a point de maladie qui puisse être comparée à l'andromanie.

N'est-il pas bien simple que la nature, toujours juste dans ses réactions et dans ses dédommagements, ait donné à la femme et à toute femelle un plaisir qui compense les maux qui en sont la suite? Quel est l'homme qui, quelque doux que lui soit le plaisir de l'amour, voulût s'y exposer une seule fois, s'il s'exposait au danger d'une grossesse de neuf mois, d'un accouchement toujours plus ou moins douloureux, et quelquefois mortel? La femme s'y expose, et même plusieurs fois après des expériences douloureuses. Elle trouve donc que le plaisir vaut la peine, et dès lors son plaisir doit être beaucoup plus grand que celui de l'homme.

Malgré cela, quand je me demande si je voudrais renaître femme; tout voluptueux que je suis, je me dis *non*; car j'ai des plaisirs que la femme n'a pas et qui me font préférer mon sexe. Néanmoins, pour avoir le

beau privilège de renaître, je consentirais non seulement à renaître femme, mais brute, de quelque espèce que ce fût ; bien entendu, pourvu que ce fût avec ma mémoire, car sans cela ce ne serait plus moi.

A los Balbazos, nous prîmes des glaces, et mes deux demoiselles retournèrent chez moi fort contentes du plaisir que je leur avais procuré ce jour là, sans offenser le bon Dieu.

Doña Ignazia, que j'aimais beaucoup et qui était faite pour être aimée de l'homme le plus difficile, charmée d'avoir passé avec moi toute la journée sans que j'eusse rien entrepris sur elle, et craignant apparemment que je ne me tinsse pas dans les mêmes bornes pendant le souper, me pria d'inviter sa cousine à souper avec nous. J'y consentis et même avec plaisir.

Cette cousine, aussi sotte que laide, avait bon cœur et possédait l'excellente qualité d'être compatissante. Sachant que doña Ignazia lui avait confié tout ce qui s'était passé entre nous, je n'étais pas fâché qu'elle se trouvât présente à nos entretiens : elle ne pouvait point me gêner, et doña Ignazia croyait que je n'oserais rien tenter en sa présence.

On avait déjà mis un troisième couvert, lorsque j'entendis monter l'escalier. C'était le père, et je l'invitai à souper avec nous. Je crois avoir déjà dit que don Diego était aimable ; mais il m'amusait surtout par ses maximes en fait de morale. Sa marotte était de faire parade de bonne foi. Il savait, ou soupçonnait au moins que j'aimais sa fille, mais en tout honneur, soit qu'il se fiât à ma probité ou qu'il crût sa fille cuirassée par sa dévotion. J'ai toujours pensé qu'il aurait été offensé et qu'il ne lui aurait point permis d'être en tête à tête avec moi, s'il avait soupçonné ce qui s'était déjà passé entre nous.

A table, assis à côté de sa nièce et en face de sa fille

que j'avais à ma droite, il fit, en grande partie tous les frais de la conversation ; car l'Espagnol, quoique grave, est disert, et sa langue riche et pompeuse lui facilite l'éloquence.

Il faisait très chaud, et voulant me mettre à mon aise, je l'invitai à ôter sa veste et à engager sa fille avec nous comme si elle était seule avec lui et sa femme.

Sans trop se faire prier, doña Ignazia ôta son fichu et étala sa belle gorge ; mais sa pauvre cousine eut beaucoup de peine à se décider à nous laisser voir sa peau noire et ses os.

Doña Ignazia raconta à son père tout le plaisir qu'elle avait eu à l'adoration de Notre-Dame d'Atocha, puis à los Balbazos, et finit par lui dire qu'elle avait vu la duchesse de Villadorias, qui m'avait invité à l'aller voir.

Alors le bonhomme se mit à philosopher et à plaisanter sur la maladie de cette dame ; il raconta beaucoup de faits sur lesquels nous fîmes de longs commentaires que les deux filles faisaient semblant de ne pas comprendre.

Le bon vin de la Manche nous tint à table jusqu'à une heure, et le temps nous avait paru court à tous. Don Diego dit à sa nièce qu'elle pouvait coucher avec sa fille dans la chambre où nous étions, parce que le lit était assez large pour deux, tandis que celui de doña Ignazia était trop étroit, et la nuit très chaude. Je m'empressai d'ajouter qu'en acceptant, ces demoiselles me feraient honneur ; mais doña Ignazia répliqua, en rougissant, que cela n'était pas convenable, la chambre n'étant séparée de la mienne que par une porte vitrée.

A cette objection, je regardai don Diego avec un sourire, et ce brave homme, toujours jaloux de me donner une haute idée de son esprit, se mit à haranguer sa fille de la façon la plus risible. Il lui dit que je devais avoir

au moins vingt ans de plus qu'elle, et qu'avec son soupçon elle avait commis un péché plus grand que celui qu'elle aurait pu commettre par quelque petite complaisance amoureuse à laquelle son esprit se serait plié. « Je suis sûr, dit-il, que dimanche tu oublieras de t'accuser du crime d'avoir soupçonné don Jaïme capable d'une action déshonnête. »

Doña Ignazia me regarda d'un air tendre, me demanda pardon, et dit qu'elle ferait comme voulait son père. La cousine ne dit rien, et le père, ayant baisé sa fille au front, me souhaita une bonne nuit, et s'en alla, fort satisfait de sa harangue.

Soupçonnant qu'Ignazia s'attendait à quelque tentative de ma part, et persuadé qu'elle se proposait une résistance dont elle se serait fait gloire aux yeux de sa cousine, et qui m'aurait fait de la peine, je me décidai à la laisser fort tranquille, et j'allai me coucher. Le lendemain cependant, je me levai à six heures, dans l'espoir de leur faire quelque niche, mais en entrant dans la chambre, je trouvai le lit fait et les oiseaux dénichés. Comme c'était la troisième fête, je ne doutai pas qu'elles ne fussent allées à la messe de la Soledad.

Doña Ignazia rentra seule à dix heures. Elle me trouva seul, tout habillé et occupé à écrire. Elle me dit qu'elle avait été trois heures à l'église avec sa cousine, qui venait de rentrer chez sa mère.

« J'imagine, lui dis-je, que vous êtes allée à confesse?

— Non. J'y ai été dimanche et j'y retournerai dimanche prochain.

— Je suis charmé de ce que votre confession ne deviendra pas plus longue à cause de moi.

— Vous vous trompez.

— Comment je me trompe ! Je vous entends. Sachez que je ne veux pas que nous nous damnions pour de

simples désirs. Je ne suis venu chez vous ni pour vous tourmenter, ni pour devenir martyr. Ce que vous m'avez accordé a fini par me rendre tout à fait amoureux de vous, et vous me faites frémir quand je pense que ma tendresse et la vôtre sont devenues le sujet de votre repentir. J'ai passé une fort mauvaise nuit, et je dois avoir soin de ma santé. Je vais tâcher de vous oublier; mais pour cela il faut que je commence par ne plus vous voir. Je garderai votre maison, mais dès demain, je logerai ailleurs. Si votre religion est bien entendue, vous devez approuver mon projet. Communiquez-le dimanche à votre confesseur, et vous verrez qu'il l'approuvera.

— Ce que vous dites est vrai, mais je ne puis y consentir. Vous êtes le maître de vous éloigner de moi; je le souffrirai en silence; je laisserai parler mon père, mais je serai la plus malheureuse créature de Madrid. »

En achevant ces paroles, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues; elle baissa les yeux; je me sentis tout ému.

« Je vous aime, belle Ignazia, et j'espère que la passion que vous m'avez inspirée ne me damnera pas. Je ne puis vous voir sans vous aimer, et, en vous aimant, la nature me force à vous donner des marques positives de mon amour : elles sont nécessaires à mon bonheur Si je m'en vais, vous dites que vous serez malheureuse ; et je ne puis me résoudre à faire votre malheur ; mais si je reste sans que vous changiez de système, c'est moi qui serai malheureux ; je suis même certain de perdre ma santé. Maintenant, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. M'en aller ou rester ? Choisissez.

— Restez.

— Vous serez donc bonne et tendre comme vous l'avez été, peut-être pour mon malheur?

— Hélas ! j'ai dû m'en repentir et promettre à Dieu de ne plus retomber dans le même péché. Je vous dis de rester, parce que je suis sûre qu'en huit ou dix jours nous prendrons ensemble une telle habitude, que je ne vous aimerai que comme un père et que vous ne verrez en moi qu'une fille ou une sœur que vous pourrez presser dans vos bras, sans aucune idée amoureuse.

— Et vous dites que vous en êtes sûre ?

— Oui, mon cher ami, bien sûre.

— Vous vous trompez.

— Souffrez que je me trompe, et, le croirez-vous ? je sens du plaisir à me tromper.

— Malheureuse dévote !

— Pourquoi malheureuse ?

— Rien, rien, ma chère amie ; je serais trop long et je risquerais, peut-être... n'en parlons plus. Je resterai chez vous. »

Je sortis, plus affligé de l'état de cette pauvre fille que du mien, et je sentis qu'il fallait que je songeasse à l'oublier ; car, me disais-je, lors même qu'il m'arriverait d'en jouir encore par surprise ou après l'avoir enflammée par mes paroles, le dimanche viendrait bientôt, et une nouvelle confession la rendrait de nouveau revêche et intraitable.

Elle avouait qu'elle m'aimait et elle se flattait de dompter son amour en continuant à me voir et à se contraindre. Désir ou espérance insensée, qui ne peut exister dans une âme honnête qu'autant qu'elle est esclave d'un préjugé qui lui montre le crime là où la nature n'a pu le placer.

Je rentrai à midi, et don Diego, croyant me faire sa cour, vint dîner avec moi : sa fille ne parut qu'au dessert. Je la priai poliment de s'asseoir, mais d'un air triste et froid. Son père lui demanda, en se moquant

d'elle, si je m'étais levé la nuit pour aller la trouver dans son lit.

« Je n'ai offensé don Jaïme par aucun soupçon, lui répliqua-t-elle, et je n'ai fait des objections que par ma réserve habituelle. »

J'interrompis son discours en louant sa modestie, et lui disant qu'elle aurait raison de se garder de moi, si les lois du devoir n'avaient pas plus de force que les désirs que m'inspiraient ses charmes.

Don Diego trouva cette déclaration d'amour sublime et digne de l'ancienne Table-Ronde.

Sa fille lui répondit que je me moquais d'elle, mais il lui répliqua qu'il était sûr que non, et qu'il croyait bien que je l'avais connue avant d'aller la demander pour le bal.

« Je vous jure que vous vous trompez, répondit doña Ignazia avec un peu de feu.

— Vous jurez en vain, señora, et votre père en sait plus que vous.

— Comment ! vous m'aviez vue ? et où donc ?

— A la Soledad, où vous veniez de communier, et où j'entendis la messe. Quand vous sortîtes avec votre cousine, je vous suivis de loin, et vous pouvez deviner le reste. »

Elle demeure interdite, son père triomphe et jouit de sa perspicacité.

« Je vais à *los toros*, dit mon hôte, la journée est belle ; tout Madrid s'y trouvera, il faut y aller de bonne heure pour trouver une bonne place. Vous n'avez jamais vu ce superbe spectacle, me dit-il, je vous conseille d'y aller ; et toi, ma fille, prie le señor don Jaime de t'y mener.

« Ma compagnie vous serait elle agréable ? me dit-elle d'un air tendre.

— N'en doutez pas, doña Ignazia, mais à condition que votre cousine vous accompagnera, car j'en suis amoureux. »

Don Diego partit d'un éclat de rire, mais sa fille dit d'un petit air malin :

« Cela n'est pas impossible. »

Nous allâmes voir ce spectacle superbe et barbare qui fait les délices de tous les Espagnols. Les deux filles se placèrent sur le devant de la seule loge qui restait encore à louer, et moi derrière, sur la seconde banquette, plus élevée d'un pied et demi que la première. Il y avait déjà deux dames, et ce qui me fit rire, l'une était la fameuse duchesse de Villadorias. Elle était placée devant moi, de façon que sa tête était à peu près entre mes jambes. M'ayant reconnu, elle se félicita du hasard qui nous faisait nous rencontrer aux églises et aux spectacles ; puis, voyant doña Ignazia qui était auprès d'elle, elle me fit, en français, l'éloge de sa beauté et me demanda si elle était ma femme ou ma maîtresse. Je lui répondis que c'était une beauté pour laquelle je soupirais en vain. Elle sourit en me disant que sur cet article elle était incrédule et, se tournant vers doña Ignazia, elle se mit à lui tenir les plus jolis propos du monde sur l'amour, la croyant aussi docte qu'elle. Enfin, lui ayant dit quelque chose à l'oreille, Ignazia rougit ; la duchesse devint ardente et me dit que j'avais fait choix de la plus belle personne de Madrid, et que, sans me demander qui elle était, elle serait heureuse que j'allasse dîner à sa campagne avec cette charmante fille.

Je le lui promis, ne pouvant faire autrement ; mais je me dispensai de fixer le jour. Elle m'obligea cependant à lui promettre d'aller lui faire une visite le lendemain à quatre heures, et elle m'épouvanta en me disant qu'elle serait seule ; car ce mot indiquait un rendez-vous dans

toutes les formes. Elle était jolie, mais trop célèbre ; ma visite aurait trop fait parler.

Fort heureusement la course commença et commanda le silence général ; car les Espagnols sont si passionnés pour ce spectacle, que rien ne saurait les en distraire.

On a tant parlé de ces courses que je ne fatiguerai pas mon lecteur en lui en donnant une description. Qu'il me suffise de dire que c'est une barbarie qui doit nuire aux mœurs d'une nation ; car l'arène est quelquefois inondée du sang des taureaux, des chevaux qu'ils éventrent et souvent même des malheureux *picadores* et *toreros* qui, par métier ou par plaisir, vont exciter les taureaux furieux, sans autre défense qu'un petit drapeau rouge, qui leur sert à donner le change à l'animal qui les poursuit, et à lui imprimer une autre direction, tandis que de toutes leurs jambes ils fuient vers un point opposé de la place ou sautent avec beaucoup de légèreté par-dessus les hautes barrières.

Quand la course fut finie, je reconduisis les deux filles, qui me firent mille remerciements, et je retins le laideron à souper, prévoyant que, comme la veille, elle resterait pour coucher avec sa cousine.

Nous soupâmes, mais tristement, car don Diego soupait en ville, et moi, de mauvaise humeur, je ne fis aucun frais pour égayer le souper.

Doña Ignazia devint morne et pensive quand, m'ayant demandé si j'irais vraiment faire ma visite à la duchesse, je lui répondis que je manquerais à toutes les convenances en n'y allant pas.

« Nous irons aussi, lui dis-je, dîner un jour à sa campagne.

— Oh ! ne vous y attendez pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est une folle. Elle m'a tenu à l'oreille

des propos qui m'auraient offensée, si je n'avais réfléchi qu'en me traitant comme son égale elle pensait me faire honneur. »

Nous nous levâmes de table, et ayant renvoyé mon domestique, nous nous mîmes sur le balcon pour y attendre don Diego, et y jouir d'un petit vent frais qui, dans ce temps de chaleur, est délicieux.

Assis près l'un de l'autre sur des carreaux ; excités par l'amour, et invités par les ténèbres mystérieuses qui, sans empêcher les amants de se voir, protègent contre les regards importuns, nous nous entre-regardâmes amoureusement, et je lus dans les yeux d'Ignazia l'heure du berger. Laissant tomber mon bras sur elle, je collai mes lèvres sur sa bouche, et le plus doux frémissement m'annonça tout le feu dont son âme était dévorée.

« Iras-tu chez la duchesse ?

— Non, mon cœur, si tu me promets de ne pas aller chez ton confesseur dimanche.

— Mais que dira-t-il si je n'y vais pas ?

— Rien, s'il fait bien son métier. Mais raisonnons un peu. »

Nous nous étions tellement serrés l'un contre l'autre, que la cousine, bonne fille compatissante, soupçonnant ce qui pouvait arriver, s'était retirée au bout du balcon et nous tournait le dos.

Sans bouger, sans changer de posture, et me contraignant à ne faire aucun mouvement, quelque dure que cette contrainte me parût, je lui demandai si dans ce moment elle se sentait disposée à se repentir du péché qu'elle était disposée à commettre.

« Je ne pense pas à ma confession en ce moment, mais si tu m'y fais penser, certainement je m'en confesserai.

— Et quand tu l'auras confessé, continueras-tu à m'aimer comme dans ce moment?

— J'espère que Dieu me donnera la force de ne plus offenser.

— Je vous assure que si vous continuez à m'aimer, Dieu ne vous donnera pas cette force ; et comme je suis sûr que vous ferez tout votre possible pour mériter cette grâce, je prévois que dimanche au soir vous me refuserez le bonheur que vous êtes prête à m'accorder dans ce moment.

— Hélas ! mon cher ami, c'est bien vrai, mais pourquoi y penser actuellement?

— Parce qu'en me livrant actuellement à la plus douce jouissance j'augmente mon amour et le vôtre, et qu'ensuite je serais malheureux de ne pas vous posséder chaque jour. Ainsi, promettez-moi de ne pas aller à confesse pendant tout le temps que je resterai à Madrid, ou souffrez que dans ce moment même je me rende le plus malheureux des hommes en me retirant ; car je ne puis pas de bonne foi me livrer à l'amour, en songeant au chagrin que votre résistance me causerait dimanche. »

En lui faisant cette remontrance, fort cruelle dans la situation, je la serrai tendrement dans mes bras, lui prodiguant toutes sortes de caresses dans une effervescence d'amour ; mais avant d'en venir au fait décisif, je lui demandai de nouveau si elle me promettait de ne pas se confesser le dimanche prochain.

« Ah ! que vous êtes cruel en ce moment, mon cher ami : vous me rendez malheureuse, car je ne puis pas, en conscience, vous faire cette promesse. »

A cette réponse, à laquelle je m'attendais, je me tins dans une parfaite immobilité, et certain de la rendre malheureuse pour le moment, parce que, au point d'irritation où elle était, ne pas achever l'œuvre, c'était la désespérer, je souffrais aussi beaucoup, car je me trouvais sur le seuil du temple, et il m'aurait suffi d'un sim-

ple mouvement en avant, pour me trouver dans le sanctuaire; mais j'étais sûr qu'en m'imposant cette rude privation, je lui en imposais une plus grande et qu'elle n'y résisterait pas.

Doña Ignazia en effet était au désespoir; je ne l'avais point repoussée, mais j'étais dans une inaction complète. La pudeur l'empêchant de solliciter ouvertement, elle redoubla de caresses, se rapprochant dans la position la plus facile, me reprochant ma séduction et ma cruauté.

Je ne sais si j'aurais pu y tenir, quand la cousine, se retournant, nous dit que don Diego entrait.

Nous nous hâtâmes de mettre de l'ordre à notre toilette, et de prendre une posture décente. La cousine vint se placer près de nous, et Diego, après quelques compliments, nous laissa dans l'obscurité en nous souhaitant une bonne nuit. J'aurais pu recommencer de plus belle; mais, suivant mon système avec ténacité, je souhaitai de l'air le plus triste un heureux sommeil aux deux filles, et j'allai me coucher.

J'espérais que doña Ignazia pourrait se repentir et venir me tenir compagnie quand sa cousine serait couchée; mais il n'en fut rien. Elles quittèrent la chambre de bon matin, et don Diego descendit à midi pour dîner avec moi, me disant que sa fille, ayant un grand mal de tête, n'était pas même allée à la messe, et qu'elle était assoupie.

« Il faut lui persuader de manger quelque chose.

— Au contraire; la diète lui fera du bien, et ce soir elle pourra souper avec vous. »

J'allai lui tenir compagnie auprès de son lit dès que j'eus fais ma sieste. Là, pendant trois heures, je lui dis tout ce qu'un amant comme moi peut dire à une fille qu'il fallait convertir pour la rendre heureuse. Elle tenait les yeux fermés, ne disait pas le mot, et soupirait lorsque je lui disais quelque chose de touchant.

Je la quittai pour aller me promener au pré Saint-Jérôme, et je lui dis que si elle ne descendait pas pour souper avec moi, ce serait un signe qu'elle ne voulait plus me voir.

La menace fit son effet. Elle vint se mettre à table et quand je ne l'espérais plus; mais elle était pâle et défaite. Elle mangea peu et ne me dit rien, car elle était convaincue et ne savait que me dire. De temps en temps une larme mouillait sa paupière. Je voyais qu'elle souffrait, et j'étais vivement ému.

Avant de remonter chez elle, elle me demanda si j'étais allé chez la duchesse. Sa tristesse se dissipa un peu quand je lui eus répondu que non, et que Philippe pourrait l'en convaincre, car il lui avait porté une lettre où je priai cette dame de m'excuser, si je ne pouvais point lui faire ma visite ce jour-là.

« Mais irez-vous un autre jour?

— Non, mon cœur, car je vois que cela vous ferait de la peine. »

Elle fit un soupir de satisfaction, je l'embrassai doucement, et elle me quitta, me laissant aussi triste qu'elle.

Je voyais bien que ce que j'exigeais d'elle était beaucoup trop; mais j'avais raison d'espérer de la réduire, parce que j'avais la mesure de son ardeur amoureuse. Je ne voulais point la disputer à Dieu, mais à son confesseur. Si elle n'avait pas été catholique, j'aurais vaincu le premier jour.

Elle m'avait dit qu'elle se trouvait embarrassée avec son confesseur, en cessant d'aller à confesse; et remplie de probité et de ce sentiment exalté d'honneur espagnol, elle ne pouvait se déterminer ni à tromper son confesseur, ni se résoudre à combiner son amour avec ce qu'elle croyait devoir à sa religion. Elle pensait juste.

Le vendredi et le samedi se passèrent sans péripétie.

Son père, qui ne pouvait se dissimuler que nous nous aimions, comptant sur sa vertu et sur ma probité, je le suppose, nous faisait dîner et souper ensemble ; il ne descendait guère que quand je l'en faisais prier. Doña Ignazia me quitta le samedi soir plus triste que de coutume, et détourna la tête lorsque je voulus lui donner le baiser de chaque soir, et par lequel il me paraissait que je l'assurais de ma constance.

Je vis de quoi il s'agissait ; elle devait recevoir la communion le lendemain.

J'admirais, malgré moi, la candeur de son âme, et je la plaignais en devinant la guerre que les deux passions contraires devaient se livrer dans son cœur. Je commençais à craindre et à me repentir d'avoir agi de manière à perdre tout, au lieu de me contenter d'un honnête partage.

Voulant me convaincre de la chose par mes propres yeux, je me levai de bonne heure le dimanche, et je sortis après elle. Je savais qu'elle irait prendre sa petite cousine, et je m'en allai à la Soledad. Je me plaçai derrière la porte de la sacristie, d'où je pouvais tout voir sans être vu.

J'attendis un quart d'heure pour les deux cousines : elles vinrent, s'agenouillèrent quelques instants, et puis elles se séparèrent pour aller se mettre chacune au pied du confessionnal de son confesseur respectif.

La cousine ne m'inspirant aucun intérêt, je ne m'occupai que de doña Ignazia. Étant entrée à son tour dans le confessionnal, je vis le confesseur se tourner vers elle.

J'attendis avec patience, mais il m'en fallait beaucoup ; car cette confession ne finissait pas. « Que lui dit-elle ? que lui dit il ? » me disais-je en voyant que le confesseur lui parlait de temps en temps.

Je n'en pouvais plus, et j'étais sur le point de m'en aller, quand enfin je la vis se lever.

Doña Ignazia, les yeux baissés, ayant l'air d'une sainte, vint se mettre à genoux de mon côté, mais je ne pouvais pas la voir. Je crus qu'elle entendait la messe qui se disait à un autel à quatre pas d'elle, et qu'à la fin elle s'approcherait du maître-autel pour y recevoir l'eucharistie ; mais, au contraire, quand la messe fut dite, elle se dirigea vers la porte, où l'attendait sa cousine, et elles sortirent de l'église.

Cela me frappa vivement. J'éprouvai comme un remords.

« C'en est fait, me dis-je. Dévote de bonne foi et amoureuse passionnée, cette pauvre fille aura fait une confession sincère, elle aura avoué le sentiment qui la domine, et le prêtre, barbare par devoir et de bonne foi, peut-être, lui aura refusé l'absolution. Tout est perdu ! Qu'arrivera-t-il ? Mon repos, celui de cette jeune personne, victime de sa dévotion et de son amour, exigent que je m'éloigne. Malheureux ! avec ma sotte expérience, avoir hasardé le tout pour le tout ! Le caractère espagnol est trop excentrique pour être apprécié sur le patron des autres peuples. Je l'aurais eue quelquefois par surprise : la difficulté aurait ajouté au piquant de l'intrigue ! J'ai été présomptueux comme à vingt ans, et j'ai tout perdu ! Je la verrai aujourd'hui à dîner affligée et en larmes. Je dois nous délivrer de ce supplice. »

En raisonnant ainsi, je rentrai chez moi fort triste et très mécontent de moi-même.

Mon perruquier m'attendait, je le renvoyai et je dis à ma Biscayenne de ne me servir à dîner que lorsque je le lui dirais ; puis, voulant endormir mon chagrin, je me remis au lit, où un sommeil profond me retint anéanti jusqu'à une heure.

M'étant levé, j'ordonnai qu'on servît et que l'on prévînt le père ou la fille que je les attendais.

Qu'on juge de ma surprise quand je vis paraître doña Ignazia en corset de velours noir avec des nœuds de ruban et des garnitures sur toutes les coutures. Il n'y a pas en Europe de costume plus séduisant quand il est porté par une belle personne.

En la voyant si jolie, observant la sérénité répandue sur tous ses traits, je ne pus m'empêcher de lui faire mon compliment. Elle me répondit par un doux sourire, et oubliant le baiser qu'elle m'avait refusé la veille, je l'embrassai, et elle fut douce comme un agneau.

Philippe étant venu, nous nous mîmes à table, et réfléchissant à ce changement si peu espéré, je vis que ma belle Espagnole avait franchi le fossé et qu'elle avait pris son parti. « Je vais être heureux, me dis-je, mais ne faisons rien et laissons-la venir d'elle-même. »

Loin de dissimuler le contentement dont mon âme était inondée, je lui parlai amour chaque fois que mon domestique nous laissait libres ; et je la vis non seulement à son aise, mais ardente.

Avant de nous lever de table, elle me demanda, si je l'aimais encore.

« Plus que jamais, mon cœur, je t'adore.

— Mène-moi donc à *los toros*.

— Vite le perruquier ! »

Quand je fus coiffé, je fis une toilette recherchée, ayant mis un habit de drap de soie à bordure de Lyon, que je n'avais pas encore étrenné ; et, brûlant d'impatience, nous partîmes à pied, afin de n'être pas retardés par la voiture, tant je craignais de ne pas trouver une bonne place. En ayant trouvé deux dans une grande et belle loge, nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et Ignazia, après avoir inspecté les assistants d'un coup d'œil, me dit qu'elle était bien heureuse de ne pas me voir auprès de l'affreuse duchesse.

Quand la course fut finie, la journée étant superbe, ma belle me pria de la mener *al Prado*, où nous trouvâmes tout ce qu'il y avait de plus galant à Madrid.

Doña Ignazia, pendue à mon bras, paraissait vaine de m'appartenir et me comblait de joie.

Tout à coup, nous nous trouvâmes face à face avec l'ambassadeur de Venise et son favori Manucci. Ils étaient arrivés d'Aranjuez ce même jour, mais je l'ignorais. Nous étant salués avec toute la décence espagnole, l'ambassadeur me fit le compliment le plus flatteur sur la beauté de ma compagne. Doña Ignazia fit semblant de ne pas le comprendre, mais elle me pressa le bras avec cette délicatesse imperceptible que les Espagnoles possèdent si bien.

Après avoir fait un petit tour de promenade avec nous, M. de Mocenigo me dit qu'il espérait que je lui ferais le plaisir de dîner le lendemain avec lui, et lui ayant répondu par un coup de tête à la française, nous nous séparâmes.

Vers la brune, ayant pris des glaces, nous retournâmes chez nous, et, chemin faisant, de douces pressions de bras me préparaient au bonheur qui m'attendait.

Nous trouvâmes le père sur le balcon : il nous attendait, et après m'avoir salué affectueusement, il fit compliment à sa fille sur sa belle humeur et sur le plaisir dont elle avait joui dans la société d'un seigneur aussi élégant que don Jaïme.

Charmé de l'humeur libérale du papa, je le convie à souper avec nous, il accepte et nous amuse par cent petites anecdotes, par de jolies histoires galantes où son beau caractère se dévoilait de plus en plus. Mais voici ce que le bonhomme me dit avant de nous quitter. Je rends fidèlement ses expressions, mais je ne saurais rendre la noble gravité espagnole dont elles furent accompagnées.

« Amigo, señor don Jaïme, je vous laisse ici jouir de la fraîche nuit sur le balcon avec ma fille. Je suis charmé que vous l'aimiez, et je vous assure qu'il ne tiendra qu'à vous de devenir mon gendre dès que vous ferez en sorte que je puisse dire que je suis certain de *votre noblesse.* »

Dès qu'il fut parti, je dis à sa fille :

« Je serais trop heureux, ma charmante amie, si cela pouvait se faire ; mais sachez que chez moi on n'appelle nobles que ceux qui ont le droit de gouverner l'État par leur naissance. Je serais noble si j'étais né en Espagne ; mais tel que je suis, je vous adore, et j'ai lieu d'espérer que vous me rendrez heureux.

— Oui, mon cher ami, entièrement ; mais je veux être heureuse avec toi. Point d'infidélité.

— Je t'en donne ma parole d'honneur ; pas la moindre.

— Viens donc, mon cœur, *corazon mio*, fermons le balcon.

— Non, éteignons les bougies et restons ici un quart d'heure. Dis-moi, mon ange, d'où me vient mon bonheur que je n'osais plus espérer ?

— Si c'est un bonheur, tu le dois à une tyrannie qui voulait me désespérer. Dieu est bon, et ne veut pas, j'en suis sûre, que je devienne mon bourreau. Quand j'ai dit à mon confesseur qu'il m'était impossible de cesser de t'aimer comme il m'était possible de ne commettre avec toi aucun excès d'amour, il m'a dit que je ne pouvais pas avoir cette confiance en moi, puisque déjà je m'étais trouvée faible. Il a voulu alors que je lui promisse de ne plus me trouver tête à tête avec toi. « Je ne puis pas vous le promettre », lui ai-je dit. Et là-dessus il a refusé de me donner l'absolution.

J'ai souffert cet affront pour la première fois de ma vie, mais je l'ai supporté avec une force d'esprit dont je ne me serais point crue capable, et me mettant entre les

mains de Dieu, j'ai dit : « Seigneur, que votre volonté soit faite. »

En entendant la messe j'ai pris mon parti, et tant que tu m'aimeras, je ne serai qu'à toi. Lorsque tu quitteras l'Espagne pour mon désespoir, je trouverai un autre confesseur. Ce qui me console, c'est que ma conscience est très tranquille. Ma cousine, à qui j'ai tout dit, en est tout étonnée ; mais elle a très peu d'esprit. Elle ne sait pas que ma passion pour toi n'est qu'un égarement passager. »

Après ce discours qui me mettait fort à mon aise, et qui aurait détruit tous mes scrupules si j'en avais eu, je la menai dans mon lit, et le matin, elle me laissa fatigué, mais plus amoureux que jamais.

CHAPITRE XVII

Je commets une indiscrétion qui fait de Manucci mon plus cruel ennemi. — Sa vengeance. — Mon départ de Madrid. — Saragosse. — Valence. — Nina. — Mon arrivée à Barcelone.

Si jamais ces Mémoires, que je n'écris que pour charmer ou interrompre l'ennui, cette lourde maladie qui me tue en Bohême, maladie qui me tuerait peut-être en tout lieu, puisqu'elle peut être un résultat inévitable de mon caractère et de mon âge, deux choses qui se trouvent en opposition constante, puisque l'un est vieux et que l'autre est demeuré jeune comme mes désirs ; si, dis-je, ces mémoires voient jamais le jour, ce ne sera que lorsque je ne le verrai plus ; et alors, disant comme l'assassin atroce de Charles Ier : «Que m'importe qu'on me croie un fourbe?»

je pourrai me moquer, comme je me moque d'avance, du jugement que le monde portera sur moi. Cependant, comme le monde se compose de deux parties, l'une d'ignorants et de superficiels, très nombreuse, l'autre de savants et d'hommes réfléchis, très minime, c'est à cette partie minime que je m'adresse, à elle seule dont j'ambitionne le suffrage et dont j'apprécie le jugement à venir, jugement que je ne dois jamais entendre, mais qui sera, je le sais, favorable à ma véracité ; car pourquoi ne serais-je pas vrai ? On ne se trompe jamais soi-même, et maintenant je n'écris que pour moi.

J'ai dit vrai jusqu'ici, sans considérer si la vérité m'était favorable ou nuisible. Le récit de ma vie n'est pas un récit dogmatique. Si jamais on me lit, je ne pervertirai personne ; au moins n'est-ce point ma volonté ; mais mon expérience, ce que l'on pourra, si l'on veut, appeler mes vices, et ce qu'on pourra trouver de vertu, soit dans mon caractère, soit dans mes principes, pourront être de quelque utilité à ceux qui savent, comme l'abeille, puiser du miel sur toutes les fleurs.

Après cette digression trop longue peut-être, mais dont je n'ai à rendre compte qu'à moi, je dirai avec la candeur que je me connais que jamais vérité ne m'a tant pesé à dire que celle que je vais confier à ce papier ; indiscrétion funeste, légèreté inconcevable et que je ne me suis jamais pardonnée, puisque après tant d'années et de vicissitudes elle me déchire encore le cœur.

Le lendemain, je dînai avec l'ambassadeur de Venise, et j'eus le plaisir d'entendre qu'à la cour les ministres et tous les grands dont j'avais fait la connaissance avaient de moi toute la bonne opinion que je pouvais désirer. Trois ou quatre jours après, le roi revint à Madrid avec la famille royale et les ministres, chez lesquels j'allais journellement pour l'affaire de la Sierra-Morena, où je

me disposais à faire un voyage. Manucci, qui continuait à me donner des marques d'une sincère amitié, devait m'accompagner pour son plaisir, avec une aventurière qui se nommait Porto-Carrero, laquelle se disait nièce ou fille du feu cardinal de ce nom, ayant par cette raison de grandes prétentions, quoiqu'elle ne fût en réalité que la concubine secrète de l'abbé Bigliardi, consul de France à Madrid.

Mes affaires étaient dans cette heureuse position quand un mauvais génie amena à Madrid un Liégeois, le baron de Fraiture, grand veneur de la principauté, roué, joueur et fripon comme tous ceux qui disent aujourd'hui qu'il était loyal.

J'avais eu le malheur de le connaître à Spa, où je lui avais dit que j'allais en Portugal, et il s'y acheminait pour m'y rejoindre, comptant sur ma connaissance pour lui faciliter l'entrée de la bonne société et remplir sa bourse de l'argent des dupes qu'il espérait faire.

Rien n'a jamais pu démontrer aux joueurs d'aventure que je fusse de leur infernale clique, et cependant ils se sont obstinés à me croire grec.

Dès que ce baron sut que j'étais à Madrid, il vint me voir et, par des dehors honnêtes et des discours polis, il me força à lui faire bon accueil. Il me semblait que quelques politesses et quelques connaissances que je pourrais lui procurer ne me compromettraient point. Il avait un compagnon de voyage qu'il me fit connaître. C'était un gros Français, fainéant, ignorant, mais Français, et par conséquent aimable. Tout cela passe sans être vu, sinon des scrutateurs, et on scrute rarement le caractère d'un Français qui se présente bien, qui se met proprement et qui, en un mot, a tous les dehors d'un homme du bon ton. C'était un capitaine de cavalerie du nombre de ceux qui ont le bonheur d'avoir obtenu un congé de semestre éternel.

Quatre ou cinq jours après son apparition chez moi, le baron de Fraiture me dit, sans gêne, qu'il était sans argent, et me demanda une vingtaine de louis, me disant qu'il m'en tiendrait compte. Je le remerciai de la confidence, et, sans me gêner non plus, je lui dis que je ne pouvais point le servir en cette occasion, puisque je me trouvais au moment d'avoir besoin du peu d'argent dont je pouvais disposer.

« Mais nous ferons quelque bonne affaire, et l'argent ne pourra pas vous manquer.

— Je ne sais pas si la bonne affaire se fera, et je sais que je ne puis pas me passer du nécessaire.

— Nous ne savons comment faire pour tranquilliser notre hôte : venez lui parler.

— Si je lui parle, je vous ferai plus de mal que de bien, car il me demandera si je veux répondre pour vous, et je lui dirai que vous êtes des seigneurs qui n'ont pas besoin de répondants. Or, cette défaite n'empêchera pas l'hôte de penser que si je ne réponds pas, c'est que je doute. »

Comme, à la promenade, je lui avais fait connaître le comte Manucci, Fraiture me persuada de le conduire chez lui, et j'eus la faiblesse de le faire.

Ce fut à lui que, quelques jours après, le baron lié geois s'ouvrit.

Manucci, obligeant, mais grec et avisé, ne lui prêta point d'argent ; mais il lui procura quelqu'un qui, sans usure, lui prêta sur gages.

Fraiture et son compagnon firent quelques parties, gagnèrent quelque chose ; mais je ne m'en mêlai d'aucune façon.

Occupé par la colonie et par doña Ignazia, je voulais vivre en paix : or, une seule nuit que j'aurais passée hors de chez moi, aurait mis l'alarme dans l'âme de cette excellente fille qui la sacrifiait à l'amour.

Ces jours-là, M. Querini, nouvel ambassadeur de Venise, arriva à Madrid pour remplacer M. de Mocenigo, qui passait ambassadeur à la cour de France. Ce Querini était homme de lettres, qualité qui manquait à Mocenigo, qui n'aimait que la musique et l'amour à sa façon.

Le nouvel ambassadeur me devint favorable, et en peu de jours je pus me convaincre que j'aurais pu compter sur lui beaucoup plus que sur Mocenigo.

En attendant, le baron de Fraiture et son ami durent penser à quitter l'Espagne ; car nulle partie de jeu, chez l'ambassadeur ni ailleurs, nulle espérance de pouvoir jouer à l'Escurial : il fallait retourner en France ; mais on devait à l'auberge, et il fallait de l'argent pour le voyage. Je ne pouvais rien leur donner ; Manucci, de son côté, croyait ne pouvoir rien donner de même ; nous plaignions leur malheur, mais l'obligation de penser à nous-mêmes au premier chef nous obligeait à être cruels envers tout le monde. Cependant voici ce qui arriva.

Un matin, Manucci, l'air troublé et altéré, vint me trouver, mais sans me découvrir ce qui l'affectait.

« Qu'as-tu, mon ami ?

— Je ne sais. Le baron Fraiture, auquel, depuis huit jours, j'ai fait défendre ma porte, car, ne pouvant point lui donner de l'argent, il me fatiguait, m'a écrit un billet dans lequel il me menace de se brûler la cervelle aujourd'hui, si je ne lui prête point cent pistoles, et je suis certain qu'il le fera si je les lui refuse.

— Il y a trois jours qu'il m'a dit la même chose. Je lui ai répondu que j'en pariais deux cents qu'il ne se tuerait pas. Fâché de ma réponse, il me proposa de me battre. Je lui dis qu'étant désespéré, il aurait trop d'avantage sur moi ou moi sur lui. Réponds-lui comme moi, ou ne lui réponds pas du tout.

— Je ne puis suivre ton conseil. Tiens, voilà cent

pistoles. Porte-les-lui et tâche de te faire donner un reçu. »

Admirant cette belle action, je m'en charge. Je vais chez le baron, que je trouve affairé, interdit ; mais, attribuant cela à sa position, je ne m'en étonnai pas.

Comptant lui rendre la vie et la bonne humeur, je lui annonçai que j'étais porteur de mille francs que le comte Manucci lui envoyait pour arranger ses affaires et le mettre en état de partir. Il reçut la somme sans s'émouvoir, sans montrer ni plaisir ni reconnaissance, et m'écrivit l'obligation telle que je la lui dictai, m'assurant cependant que, le jour suivant, il partirait avec son ami pour Barcelone, d'où il se rendrait en France.

J'allai porter la reconnaissance à Manucci, que je retrouvai troublé, préoccupé, et je restai à dîner chez l'ambassadeur.

Ce fut pour la dernière fois.

Trois jours après, j'allais dîner chez les ambassadeurs, car ils demeuraient ensemble, quand, à ma grande surprise, le portier me dit qu'il avait ordre de ne plus me laisser entrer.

Ce fut un coup de foudre dont je ne pouvais deviner la cause : je rentrai chez moi anéanti. Ayant de suite écrit à Manucci pour lui demander raison de l'affront que je venais de recevoir, Philippe me rapporta le billet intact. Nouvelle surprise. Je tombai des nues.

Qu'est-il arrivé?

Ne pouvant deviner, je veux ou périr ou avoir une explication.

Ayant dîné fort tristement avec doña Ignazia, sans l'informer du sujet de ma douleur, j'allais faire ma sieste, quand le domestique de Manucci vint me remettre une lettre de son maître et s'enfuit, sans vouloir attendre que je l'eusse lue.

Cette lettre en contenait une autre ouverte, que je lus à l'instant. Elle était du baron de Fraiture. Ce désespéré demandait cent pistoles à Manucci, à titre de prêt, lui promettant, s'il les donnait, de lui découvrir un ennemi dans l'homme qu'il croyait le plus attaché à ses intérêts et à sa personne.

Manucci, en me donnant les titres de traître et d'ingrat me disait que, curieux de connaître cet ennemi, il avait donné rendez-vous à Fraiture au pré Saint-Jérôme, où, après avoir reçu sa parole d'honneur qu'il lui prêterait de l'argent, il lui avait prouvé que cet ennemi était moi, puisque c'était de moi qu'il avait su que le nom qu'il portait était bien véritable, mais que les qualités qu'il se donnait étaient fausses, etc.

Manucci, après bien des détails que Fraiture lui avait donnés et qu'il ne pouvait tenir que de moi, terminait sa lettre par me conseiller de quitter Madrid le plus vite possible et tout au plus tard dans huit jours.

J'essayerais vainement d'exprimer l'état d'abattement où me laissa la lecture de cette lettre. C'était la première fois de ma vie que j'étais obligé de m'avouer coupable d'une indiscrétion monstrueuse, commise sans raison, d'une ingratitude affreuse que je ne reconnaissais point dans mon caractère, d'un crime enfin dont je ne me serais point cru capable.

Triste, honteux, confus de moi-même, reconnaissant toute l'étendue de mes torts et, sentant que, ne méritant point de pardon, je ne devais pas même le demander, je me concentrai dans une sorte de désespoir.

Néanmoins, quoique Manucci fût justement irrité, je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'il avait commis une grande faute en terminant sa lettre par le conseil outrageant de quitter Madrid dans huit jours. Me connaissant tel que j'étais, ce jeune homme devait bien savoir

que mon amour-propre me défendrait de le suivre. Il n'était pas assez puissant pour exiger que je respectasse un conseil qui ressemblait à un ordre émané de haut lieu ; après avoir eu le malheur de commettre une bassesse, je ne devais pas me rendre coupable d'une seconde qui m'aurait constitué le plus vil des hommes et déclaré incapable de lui donner toute autre satisfaction.

Accablé de chagrin, je passai la journée sans pouvoir m'arrêter à aucun parti, et je me couchai sans souper et sans jouir de la société de mon Ignazia.

Après avoir assez bien dormi pour me mettre en état de prendre le parti le plus convenable en ma qualité de coupable, je me levai et j'écrivis à l'ami que j'avais offensé la plus sincère des confessions et la lettre la plus soumise. Je la terminais en lui disant que, s'il avait l'âme aussi généreuse que j'aimais à le croire, ma lettre, en lui montrant mon repentir aussi violent que sincère, devait lui tenir lieu de la plus ample satisfaction ; mais que si, contre mon espérance, cela ne lui suffisait pas, il n'avait qu'à m'indiquer ce qu'il pouvait prétendre, lui assurant que je me prêterais à tout, hormis à quelque démarche qui pourrait me faire soupçonner craintif de quelque trahison. « Je puis, lui disais-je, vous laisser le maître de me faire assassiner, mais je ne partirai de Madrid qu'à ma commodité et que lorsque je n'y aurai plus rien à faire. »

Ayant mis sur ma lettre un cachet banal, j'y fis écrire l'adresse par Philippe, dont Manucci ne connaissait pas la main ; puis je l'envoyai à la poste royale de Pardo, où le roi était allé.

Je gardai ma chambre toute la journée avec Ignazia, qui, me voyant revenu de mon abattement de la veille, n'insistait plus pour en savoir le sujet. Je ne sortis pas non plus le lendemain, espérant une réponse, mais en vain.

Le troisième jour, c'était un dimanche, je sortis pour aller chez le prince della Cattolica. M'étant arrêté à la porte, le portier vint poliment à ma voiture et me dit à l'oreille que Son Excellence avait des raisons pour me prier de ne plus aller chez lui.

Je ne m'y attendais pas ; mais, après ce coup, je me suis attendu à tous les autres.

M'étant rendu chez l'abbé Bigliardi, un laquais, après être allé m'annoncer, vint me dire que monsieur était sorti.

Remonté en voiture, j'allai chez Varnier, qui me dit qu'il avait à me parler. « Voulez-vous monter dans ma voiture, lui dis-je, nous irons à la messe ensemble ? »

Quand il fut entré, il me dit que l'ambassadeur de Venise, Mocenigo, avait dit au duc de Medina-Sidonia qu'il se croyait obligé de l'avertir que j'étais un sujet dangereux. « Le duc, ajouta-t-il, lui a répondu que dès qu'il s'en apercevrait, il ne vous permettrait plus l'accès auprès de sa personne. »

Ces trois coups de poignard reçus en moins d'une demi-heure me firent éprouver tous les sentiments divers. J'étouffais ; mais, me possédant, je ne dis rien, et j'entendis la messe avec ce digne homme ; mais ensuite je serais mort d'apoplexie si je ne m'étais soulagé en lui racontant de point en point le sujet de la colère de l'ambassadeur.

Varnier me plaignit et me dit : « Ainsi sont les grands quand ils ont fait trêve avec les bonnes mœurs et la vertu. Je vous conseille cependant de n'en parler à personne, car cela ne pourrait qu'irriter Manucci, envers lequel vous avez malheureusement des torts. »

Rentré chez moi, j'écrivis à Manucci de suspendre une trop lâche vengeance qui me mettrait dans la nécessité de devenir indiscret avec tous ceux qui se croyaient

obligés de me faire des affronts pour satisfaire à la haine de l'ambassadeur. J'envoyai ma lettre ouverte à M. Soderini, secrétaire d'ambassade, certain qu'il la lui remettrait.

Je dînai ensuite avec ma maîtresse, puis je la conduisis à la course des taureaux, où, par hasard, je me trouvai dans une loge contiguë à celle où se trouvait Manucci avec les deux ambassadeurs. Je leur fis une révérence qu'ils ne purent s'empêcher de me rendre, et je ne tournai plus les regards de leur côté.

Le lendemain, le marquis de Grimaldi m'ayant refusé une audience, je vis que je n'avais plus rien à espérer. Le duc de Lossada me reçut, car il n'aimait pas l'ambassadeur à cause de ses amours antinaturels, mais il me dit qu'il avait déjà été sollicité de ne plus me recevoir, et il ajouta qu'avec une persécution si fortement prononcée, il était facile de juger que je n'obtiendrais rien de la cour.

Une rage pareille était incroyable. C'était une pompe que Manucci faisait du pouvoir qu'il exerçait sur l'homme auquel il servait de mari. Pour se venger, il avait franchi les barrières de la honte.

Je voulus voir s'il avait oublié don Emanuel de Roda et le marquis de las Moras : je les trouvai prévenus. Il ne me restait que le comte d'Aranda, et je me disposais à l'aller voir, au moment où un adjudant de service vint m'informer que Son Excellence voulait me parler.

Cette ambassade me glaça d'effroi, car dans ma disposition je me figurai les choses les plus sinistres.

On m'avait marqué l'heure. Je trouvai cet homme profond seul et la mine sereine. Cela me donna du cœur. Il me fit asseoir, grâce qu'il ne m'avait pas encore faite; et je me trouvai par là dans mon assiette naturelle.

« Qu'avez-vous fait à votre ambassadeur? me dit-il.

— Monseigneur, à lui rien directement, mais j'ai, par une étourderie inexcusable, blessé son doux ami Manucci dans la partie la plus sensible. J'ai fait une confidence indiscrète, et sans aucune intention de nuire, à un malheureux qui a eu la lâcheté de la lui vendre pour cent pistoles. Manucci, irrité, a lancé contre moi l'homme en place, l'homme qui l'idolâtre et auquel il fait faire tout ce qu'il veut.

— Vous avez mal fait, mais ce qui est fait est fait. Je suis fâché que vous vous soyez nui par cette légèreté, car vous sentez bien que vous ne pouvez plus espérer de réussir dans votre projet, parce que dès qu'il s'agirait de vous placer, le roi demanderait de vos nouvelles à votre ambassadeur.

— Je le sens à mon grand regret, monseigneur ; mais faut-il que je m'en aille?

— Non. L'ambassadeur m'a fait ses instances pour que je vous fisse partir ; mais je lui ai répondu que je n'en avais pas le pouvoir aussi longtemps que vous n'enfreignez pas les lois de la monarchie.

— Il a, m'a-t-il dit, offensé par des calomnies l'honneur d'un sujet vénitien que je suis obligé de protéger.

— S'il est calomniateur, lui ai-je répondu, il faut l'attaquer par les voies ordinaires, et, s'il ne peut point se justifier, il faut le livrer à toute la rigueur des lois. »

L'ambassadeur a fini par me prier de vous ordonner de ne point parler de lui aux sujets vénitiens qui sont actuellement à Madrid, et il me semble que c'est ce que vous pouvez me promettre pour le tranquilliser.

« Monseigneur, Votre Excellence peut en recevoir ma parole, à laquelle je n'ai jamais manqué.

— Fort bien. Du reste, vous pouvez rester à Madrid, vivant comme vous le faites, aussi longtemps que cela

vous conviendra, et sans rien craindre ; d'ailleurs, Mocenigo partira dans le courant de la semaine. »

Ce fut toute ma conversation avec cet homme d'un rare mérite, et dès cet instant je pris le parti de me divertir et de ne plus me mettre en peine de faire ma cour à personne. L'amitié seule me conduisait souvent chez Varnier, chez le duc de Medina-Sidonia que je respectais, et chez l'architecte Sabatini, qui me recevait toujours fort bien, ainsi que sa femme.

Doña Ignazia me possédait tout entier et me félicitait souvent de me voir débarrassé de tout ce qui m'occupait auparavant.

Après le départ de Mocenigo, qui, n'ayant pu obtenir la permission d'aller voir Venise, se rendit à son ambassade de Paris par la Navarre, je voulus voir si M. Querini, son neveu, se croyait solidaire du ressentiment de son oncle ; et je ris au nez du portier qui vint me dire qu'il avait ordre de me refuser l'entrée de l'hôtel.

Six ou sept semaines après le départ de Manucci, je quittai aussi Madrid. Il fallut m'y résoudre, malgré mon amour pour Ignazia, qui me rendait complètement heureux et qui partageait vivement mon bonheur ; car, outre que je ne pouvais pas aller en Portugal, d'où je ne recevais plus de lettres, j'avais épuisé ma bourse, sans que mon amante en eût aucun soupçon.

Je pensais à vendre une belle montre à répétition et une tabatière qui valait vingt-cinq louis au poids de l'or, pour me rendre à Marseille, d'où j'avais l'idée d'aller à Constantinople, comptant pouvoir y faire fortune, sans rendre hommage à Mahomet. Je me serais trompé, sans doute, car j'entrais dans l'âge que la fortune fuit, coquette inconstante, dont pourtant je ne devrais pas me plaindre, puisqu'elle m'a si souvent accordé ses faveurs, dont, je le reconnais, j'ai toujours abusé.

Dans ma détresse, le savant abbé Pinzi, auditeur du nonce du pape, me fit faire la connaissance d'un libraire génois, nommé Corrado, homme riche et honnête homme, plein de vertu, et qui semblait être sur la terre pour faire pardonner à la fourberie génoise. Ce fut à ce brave homme que je m'adressai pour vendre ma montre et ma tabatière; mais le bon Corrado refusa d'acheter ces objets, et, sans même vouloir les accepter en gage, il me donna vingt onces d'or ou dix-sept cents francs de France, ne voulant que ma parole de lui rendre cette somme, si jamais j'étais en moyens de le faire. Malheureusement je n'ai plus été à portée d'acquitter une dette si sacrée, si ce n'est par ma reconnaissance.

Comme rien n'est plus doux que la vie qu'un homme mène avec une femme qu'il adore et dont il est chéri, rien aussi n'est plus amer que la séparation quand l'amour n'a pas diminué de force; et la peine semble bien plus grande que le plaisir qui n'existe plus et dont l'impression est effacée, ou au moins atténuée, par la souffrance qui lui succède.

Je passai mes derniers jours à Madrid au sein du plaisir que la tristesse empoisonnait. Le bon Diego ne pleurait pas, mais il était fort triste.

Philippe, qui était un brave garçon fort au-dessus de sa condition, m'a donné des nouvelles de doña Ignazia jusqu'à la moitié de l'année suivante. Elle devint l'épouse d'un riche cordonnier, se soumettant, par intérêt, à la mortification qu'une mésalliance causait à son père.

Ayant promis au marquis de las Moras et au colonel Royas d'aller les voir à Saragosse (ou *César-Auguste*), capitale de l'Aragon, j'y arrivai au commencement de septembre et j'y passai quinze jours, durant lesquels je pus examiner les mœurs des Aragonais : les lois d'Aranda étaient sans force chez ce peuple, car nuit et jour on

voyait dans les rues des hommes à longs manteaux et à chapeaux rabattus. Ils avaient l'air de véritables masques ou fantômes noirs, car le manteau qui leur couvrait les talons leur cachait aussi la moitié de la figure. Mais sous le manteau, le masque portait *el spadino*, épée d'une longueur énorme. Ces fantômes étaient très respectés, quoique le plus souvent ce ne fussent que des coquins; mais ce pouvaient être de grands seigneurs.

Il faut voir à Saragosse l'extrême dévotion à Notre-Dame *del Pilar*. J'ai vu des processions où l'on portait des statues en bois d'une taille gigantesque. On me mena dans les meilleures assemblées, où les moines fourmillaient. On me présenta à une dame d'une grosseur étonnante, qu'on m'annonça comme cousine du bienheureux Palafox, et je ne fus point transporté de vénération, comme on s'y attendait sans doute. J'eus aussi occasion de connaître le chanoine Pignatelli, d'origine italienne, vénérable président de l'Inquisition, qui, tous les matins faisait mettre en prison la pourvoyeuse qui lui avait fourni la fille qui avait soupé et couché avec lui. C'était pour lui faire faire pénitence de lui avoir fourni le moyen de commettre un péché. Ce chanoine s'éveillait fatigué de luxure, donnait l'ordre de chasser la fille et d'emprisonner la pourvoyeuse; puis il s'habillait, allait à confesse, disait la messe et, se mettant ensuite à table, il en sortait échauffé par le vin et la bonne chère, demandait une nouvelle fille; et toujours le même train. Cet homme cependant était fort vénéré à Saragosse, car il était moine, chanoine et inquisiteur.

Les combats de taureaux dans la capitale de l'Aragon étaient plus beaux qu'à Madrid, car ils y étaient plus meurtriers, et c'est le sang surtout qui donne du relief à ces spectacles barbares. MM. Moras et Royas me donnèrent de très beaux dîners. Le marquis était le plus

aimable de tous les Espagnols : il est mort, fort jeune, deux ans après.

La grande église de *Nuestra Señora del Pilar* est sur les remparts de la ville, et les Aragonais regardent cette partie comme inexpugnable : ils disent qu'en cas de siège, si Dieu le voulait, les ennemis entreraient par tous les autres côtés, mais jamais par là.

J'avais promis à doña Pelliccia d'aller la voir à Valence. Sur la route, je vis, sur une éminence, l'antique Sagonte. « Je veux monter là-haut, dis-je à un prêtre qui était avec moi, et au voiturier, qui voulait arriver le soir à Valence, et qui préférait l'intérêt de ses mules à toutes les antiquités du globe. »

Que d'objections, que de remontrances de la part du prêtre et du muletier!

« Vous ne verrez que des ruines, señor.

— Bon, ce sont des ruines que je veux voir, et quand elles sont anciennes, je les préfère aux plus beaux édifices modernes.

— Mais nous ne pourrons pas arriver ce soir à Valence !

— Voilà un *duro*, nous y arriverons demain. »

Cet écu arrangea tout, car le voiturier s'écria :

« *Valga me Dios, es un hombre de bien!* » (Que Dieu me soit en aide ! c'est un homme de bien.)

C'est le plus bel éloge dans la bouche d'un sujet de Sa Majesté Catholique.

Je vis au haut des murs, intacts en grande partie, des créneaux bien dessinés. C'est pourtant un monument du temps de la seconde guerre punique. J'y remarquai, sur deux portes encore debout, des inscriptions muettes pour moi et pour bien d'autres, mais que La Condamine, ou Séguier, l'ancien ami du marquis Maffei, auraient certainement relevées.

L'aspect de ce monument d'un peuple entier qui préféra se consumer dans les flammes, plutôt que de manquer de foi aux Romains en se rendant à Annibal, excita toute mon admiration et fit rire le prêtre ignorant qui n'aurait pas voulu dire une messe gratis pour devenir le maître de ce lieu, riche de si grands souvenirs, et dont on a détruit jusqu'au nom, qu'on aurait au moins dû respecter, d'autant plus qu'il est plus facile à prononcer que celui de Murviedro, qu'on lui a substitué, et qui vaut mieux, bien que *Murviedro* vienne du latin *Muri veteres*. Mais le temps est un monstre indomptable et féroce, qui, après avoir dévoré les marbres et les métaux, détruit, annihile jusqu'à la mémoire.

« Cet endroit, me dit le prêtre, s'est toujours appelé Murviedro.

— Ce n'est pas possible, car le sens commun s'oppose à l'idée de nommer *vieille* une chose qui fut *neuve* à sa naissance. C'est comme si vous me disiez que la Nouvelle-Castille n'est pas vieille, parce qu'on l'appelle nouvelle.

— Mais il est certain que la Vieille-Castille doit être plus ancienne que la nouvelle.

— Et pourtant cela n'est pas, la nouvelle a été nommée ainsi, parce qu'elle fut la dernière conquise sur les Maures, mais en réalité la nouvelle est plus ancienne que la vieille. »

Le pauvre abbé se tut en hochant la tête et me prenant pour un fou.

Je m'évertuai vainement à trouver la tête d'Annibal et l'inscription en l'honneur de César-Claude, successeur de Galien ; mais je vis les vestiges de l'amphithéâtre.

Le lendemain je vis le pavé en mosaïque qu'on avait découvert il y avait alors une vingtaine d'années.

J'arrivai à Valence à neuf heures du matin, et je me trouvai très mal logé, parce que l'entrepreneur de l'O-

péra, Marescalchi, Bolonais, avait pris toutes les bonnes chambres pour les acteurs et actrices qui allaient arriver de Madrid. Il avait avec lui son frère, abbé, que je trouvai savant pour son âge. Nous allâmes nous promener, et il se mit à rire quand je lui proposai d'aller au café, car il n'y avait pas dans toute la ville un seul endroit où un honnête homme pût entrer pour se reposer avec décence, en donnant quelques pièces de monnaie. Il n'y avait que des cabarets du dernier commun et où le vin n'était pas buvable. Je trouvais cela inconcevable, mais l'Espagne est un pays à part. A Valence, si près de Malaga et d'Alicante, on ne pouvait, de mon temps, se procurer une bonne bouteille de vin qu'avec de grandes difficultés.

Dans les premiers trois jours de mon séjour à Valence, patrie d'Alexandre VI, je vis tout ce que cette ville renferme de curieux, et je me confirmai que tout ce que nous admirons d'après les descriptions des écrivains et les dessins des artistes perd infiniment quand on va l'examiner de près dans la réalité.

Valence, située sous un climat excellent, très voisine de la Méditerranée, arrosée par le Guadalaviar, au milieu d'une campagne riante, fertile en tout ce que la nature peut offrir de plus délectable, de plus succulent ; vivifiée par l'air le plus sain et le plus doux, qui n'est qu'à une lieue du fameux *amenum stagnum*, qui nourrit des poissons si délicats ; Valence, habitée par une noblesse nombreuse, distinguée et riche ; Valence, où les femmes sont, sinon les plus spirituelles, du moins les plus belles de l'Espagne ; qui a un archevêque et un clergé qui a un million de duros de revenu ; Valence est une ville très désagréable pour un étranger, car il ne peut y jouir d'aucune des commodités que partout ailleurs il trouve pour son argent. On y est mal logé et mal nourri ; on ne peut y

boire faute de bon vin, ni converser faute de société ; on ne peut pas même y raisonner ; car, malgré son université, on n'y trouve pas un seul individu que l'on puisse raisonnablement appeler homme de lettres.

Pour ce qui regarde le matériel, ses cinq ponts sur le Guadalaviar, ses églises, ses édifices publics, l'arsenal, la Bourse, l'Hôtel de ville, ses douze portes, ne me causèrent aucune admiration dans une ville où les rues ne sont point pavées, et qui n'a aucune promenade que hors des murs. Il est vrai qu'alors tous les sens se trouvent satisfaits à la fois, car les dehors de Valence sont un vrai paradis, et surtout quand on se dirige du côté de la mer. Mais les dehors ne sont pas le dedans.

Ce que j'y admirai et ce qu'on y trouve probablement encore, c'est un nombre considérable de petites voitures à un cheval, sorte de cabriolets que l'on trouve toujours prêts et qui, pour une somme bien modique, vous mènent rapidement où vous voulez, soit à la promenade, soit à des distances de deux ou trois journées.

Si j'avais été de bonne humeur, j'aurais fait une course dans les royaumes de Murcie et de Grenade, dont la beauté matérielle surpasse tout ce qu'on trouve en Italie.

Pauvres Espagnols ! la beauté, la fertilité et la richesse de votre pays sont la cause de votre ignorance, comme les mines du Pérou et du Potosi ont causé votre sot orgueil et tous les préjugés qui vous dégradent.

O Espagnols ! quand vous viendra une impulsion généreuse, mais forte, qui vous réveillera de votre léthargie et rendra à votre énergie assoupie tout le nerf dont elle est susceptible ! Aujourd'hui, peuple misérable et digne de pitié, inutiles au monde comme à vous-mêmes, que vous faut-il ? Une révolution forte, un bouleversement total, un choc terrible, une conquête régénératrice ; car votre atonie n'est pas de celles que l'on dé-

truit par des moyens simplement civilisateurs ; il faut le feu pour cautériser la gangrène qui vous ronge.

J'allai au-devant de la noble et modeste Pelliccia. On devait donner la première représentation le surlendemain. Cela n'était pas difficile, car on jouait les mêmes opéras qu'on avait représentés à la cour au *Sitios ;* ce qui veut dire à Aranjuez, à l'Escurial, à la Granja ; car le comte d'Aranda n'a jamais osé porter l'audace libérale jusqu'à permettre au théâtre de Madrid la représentation d'un opéra buffa italien. La nouveauté aurait été trop grande, et l'Inquisition aurait trop ouvert ses yeux sataniques.

Les bals à *los Scannos del Peral* l'avaient étonnée, et on fut obligé de les supprimer deux ans après. Tant que l'Espagne aura une Inquisition, ce monstre sera la pierre d'achoppement de ses progrès et de son bonheur.

Aussitôt que la señora Pelliccia fût arrivée, elle envoya à don Diego Valencia la lettre de recommandation que lui avait donnée le duc d'Arcos trois mois auparavant. Elle n'avait pas revu ce seigneur depuis Aranjuez.

Nous dînions, elle, son mari, sa sœur, un célèbre premier violon qui l'épousa quelque temps après, et moi, quand, au dessert, on vint lui annoncer le señor don Diego Valencia : c'était le banquier auquel le duc l'avait adressée.

« Madame, lui dit don Diego, enchanté de la grâce que me fait le duc d'Arcos en vous adressant à moi, je viens vous offrir mes services et vous informer des ordres que Son Excellence me donne et que vous ignorez peut-être.

— Monsieur, j'espère qu'il ne m'arrivera rien qui m'oblige à vous incommoder ; mais je suis très sensible à la grâce que m'a faite M. le duc et à la peine que vous avez bien voulu vous donner de passer chez moi : j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

— Cela n'est pas nécessaire, madame, mais je dois vous dire que j'ai ordre de vous fournir telle somme que vous pourriez désirer, jusqu'à concurrence de vingt-cinq mille doublons.

— Vingt-cinq mille doublons?

— Deux cent cinquante mille francs, madame, et pas davantage. Ayez la bonté de lire la lettre de Son Excellence, car il me semble que vous en ignorez le contenu. »

La lettre était en quatre lignes :

« Don Diego, vous fournirez à doña Pelliccia, lorsqu'elle vous en requerra, jusqu'à la somme de vingt-cinq mille doublons pour mon compte.

« Le duc dos Arcos. »

Nous restâmes muets, stupéfaits.

Doña Pelliccia remit la lettre au banquier, qui, tirant sa révérence, s'en alla.

Ce fait est presque incroyable, et ce n'est qu'en Espagne que cela peut se voir, et ces traits n'y sont pas rares. J'ai déjà parlé de celui de Medina-Celi envers la Pichona.

Ceux qui ne connaissent ni le caractère espagnol ni les immenses richesses de plusieurs grands seigneurs peuvent trouver ces actes extravagants, déraisonnables, ridicules, vicieux et les taxer de prodigalité ; on le conçoit, parce que l'homme ne juge jamais que par comparaison ; mais ils se trompent. Le prodigue donne sans discernement et toujours, comme l'avare entasse, sans que l'un ni l'autre agissent par des mouvements réfléchis et généreux ; et si le prodigue s'arrête parfois, ce n'est qu'au moment où il se voit avec frayeur sur le bord du préci-

pice. Or ce n'est pas là le caractère de ces dons héroïques dont je parle. L'Espagnol est souverainement ambitieux d'admiration ; il ne fait rien que dans la vue d'être admiré ; mais ce même orgueil le retient quand la passion le pousserait à commettre quelque acte qui pourrait lui faire encourir le blâme. Il veut qu'on le croie supérieur à ses pareils, comme la nation se croit supérieure à toutes les autres ; il veut que ceux qui l'examinent le jugent digne d'un trône et lui supposent toutes les vertus que l'homme ne saurait exercer avec des vues d'intérêt.

On peut ajouter ici que certains grands d'Espagne, aussi riches que certains lords d'Angleterre, n'ont point comme ceux-ci les moyens de dépenser leurs richesses, et que cela les met dans la possibilité de les donner.

Quand don Diego fut parti, la générosité du duc devint le sujet de notre entretien.

Mme Pelliccia dit que le duc avait voulu lui apprendre quel était l'homme auquel elle avait demandé une recommandation, en lui faisant l'honneur de la croire incapable d'abuser de sa confiance.

« Au moins est-il certain, ajouta-t-elle, que je mourrais plutôt de faim que de prendre un seul doublon de don Diego.

— Le duc se trouvera offensé, dit le violon, et je serais d'avis que vous prissiez quelque chose.

— Il faut prendre le tout, dit le mari.

— Je suis de l'avis de madame, il saurait s'y prendre de manière à ce qu'on ne pût lui reprocher d'avoir abusé de sa générosité. »

M'adressant à Pelliccia : « Je suis sûr, lui dis-je, que le duc d'Arcos se verra obligé de faire votre fortune, précisément parce que vous vous serez rendue très estimable par votre délicatesse. »

Elle suivit mon avis et sa propre impulsion, ce dont le banquier fut fort peu content.

Telle est la perversité humaine que personne ne crut à la délicatesse de Pelliccia. Le roi même, ayant été informé du fait, voulant empêcher le duc d'Arcos de se ruiner, fit intimer à cette honnête actrice l'ordre de quitter Madrid.

Voilà comment parfois les vertus sont méconnues ici-bas : mais les méchants qui avaient peut-être excité le roi à cet acte d'injustice dans l'intention de nuire à Pelliccia furent la cause de sa fortune.

Le duc, se croyant outragé par l'ordre arbitraire de son souverain, lui qui ne connaissait la Romaine que pour lui avoir parlé quelquefois en public et qui n'avait jamais rien dépensé pour elle; se voyant, malgré lui, devenu la cause du malheur de cette honnête femme, ne voulant pas le souffrir, et trop fier pour solliciter la révocation d'un ordre auquel il ne pouvait point s'opposer, il prit le seul parti digne de la noblesse de son âme. Pour la première fois, il se rendit chez Mme Pelliccia, lui demanda pardon d'être la cause involontaire de sa disgrâce et la pria d'accepter un rouleau et une lettre qu'il plaça sur une table, en lui souhaitant un heureux voyage.

Le rouleau contenait cent onces d'or, avec ces mots : « *Pour frais de voyage* ; » la lettre, adressée à la banque du Saint-Esprit à Rome, était un mandat de quatre-vingt mille écus romains, que M. Belloni lui paya.

Cette chère dame, riche par la générosité désintéressée d'un honnête homme, plaça solidement sa fortune, et depuis vingt-neuf ans elle tient à Rome un état de maison qui prouve qu'elle était digne de ce bonheur.

Le lendemain du départ de Pelliccia, le roi, étant au Pardo, dit au duc d'Arcos qu'il ne devait pas être triste

et qu'il devait oublier l'objet qu'il avait fait congédier pour son bien.

« Votre Majesté, en lui envoyant l'ordre de partir, m'a forcé à rendre vrai ce qui n'était qu'une fable ; car je ne connaissais cette femme que pour lui avoir parlé en public, et jamais je ne lui avais fait le moindre présent.

— Tu ne lui as donc pas donné vingt-cinq mille doublons?

— Seigneur, j'ai doublé cette somme, mais seulement avant-hier. Votre Majesté est le maître ; mais il est certain que si elle ne l'avait pas fait partir, je ne serais jamais allé chez elle, et elle ne m'aurait jamais rien coûté. »

Le roi stupéfait ne dit rien, et apprit ainsi le cas qu'un souverain doit faire des cancans du public.

Je fus informé de ce détail par M. Monnino, qui fut connu plus tard sous le titre de *Castille de Florida Blanca*, et qui, dans ce moment, vit exilé à Murcie, sa patrie.

Après le départ de Marescalchi et lorsque je me préparais à partir pour Barcelone, je vis au cirque des taureaux une femme dont l'air avait un je ne sais quoi d'extrêmement imposant.

Un chevalier d'Alcantara se trouvant à mon côté, je lui demandai qui était cette dame.

« C'est la fameuse Nina.

— Pourquoi fameuse?

— Si vous ne la connaissez pas de réputation, son histoire est trop longue pour être racontée ici. »

Fixant assez involontairement cette femme, je vis, deux minutes après, un homme d'assez mauvaise mine, mais assez bien vêtu, se détacher de l'imposante beauté, s'approcher du chevalier et lui parler à l'oreille.

Se tournant vers moi de l'air le plus poli, le chevalier me dit que la dame dont je lui avais demandé le nom désirait connaître le mien.

Sottement flatté de cette curiosité, je répondis au messager que, si la dame le permettait, j'irais en personne le lui apprendre après le spectacle.

« Il me semble à votre accent que vous êtes Italien.

— Je suis Vénitien.

— Et elle aussi. »

Quand le messager fut parti, le chevalier, devenu moins laconique, me dit que Nina était une danseuse que le comte de Ricla, capitaine général de la principauté de Barcelone, entretenait à Valence depuis quelques semaines, en attendant qu'il pût la faire retourner à Barcelone, où l'évêque ne voulait plus la souffrir à cause du scandale.

« Le comte, ajouta-t-il, en est amoureux fou, et lui assigne cinquante doublons par jour.

— Mais elle ne les dépense pas, j'espère.

— Elle ne le peut pas, mais elle fait chaque jour des folies qui lui coûtent beaucoup d'argent. »

Fort curieux de connaître une femme de ce caractère, et loin de craindre que cette connaissance pût m'attirer quelque désagrément, il me tardait que le spectacle fût fini pour lui parler.

L'ayant abordée, elle me reçut avec une grande aisance, et, prête à monter dans un bel équipage à six mules, elle me dit que si je lui faisais le plaisir d'aller déjeuner avec elle le jour suivant à neuf heures, elle en serait ravie.

Je le lui promis, et je n'y manquai pas.

Je la trouvai dans une très grande maison à cent pas de la ville. Elle était richement meublée avec assez de goût, et un vaste jardin l'entourait.

La première chose qui me frappa, ce fut une foule de domestiques en brillante livrée, et plusieurs femmes de service, élégamment mises, qui allaient et venaient dans tous les sens.

En avançant, j'entendis une voix impérieuse qui grondait dans l'appartement même où l'on m'introduisait.

La grondeuse était la Nina, qui chantait pouille à un homme tout étonné qui se tenait debout devant beaucoup de marchandises étalées sur une grande table.

« Vous excuserez ma colère, me dit-elle, contre ce sot d'Espagnol qui veut me soutenir que ces dentelles-là sont belles. »

Comme elle voulait que je lui disse mon opinion, et les trouvant réellement belles, mais ne voulant pas la contrarier pour ma première visite, je lui dis que je ne m'y connaissais pas.

« Madame, lui dit le marchand impatienté, si vous ne voulez pas les dentelles, laissez-les; mais voulez-vous les étoffes?

— Oui je les garde, et pour vos dentelles, je veux vous convaincre que ce n'est point pour épargner l'argent que je les méprise. »

En disant ces mots, la folle prit des ciseaux et les mit en pièces.

« C'est grand dommage, lui dit l'homme qui était venu me parler la veille. On dira que vous êtes folle.

— Tais-toi, vilain maq....., lui dit-elle, en lui appliquant un vigoureux soufflet. »

L'animal s'en alla en la traitant de catin, ce qui ne lui inspira qu'un éclat de rire; puis, se tournant vers l'Espagnol, elle lui dit de faire son compte à l'instant.

Le marchand ne se le fit pas dire deux fois, et se

vengea, sur les prix, des injures qu'elle lui avait prodiguées.

Prenant le compte sans le lire, elle le signa et dit :

« Allez trouver don Diego Valencia, qui vous payera à l'instant. »

Resté seul avec elle, le chocolat vient et elle fait ordonner à l'homme au soufflet de venir le prendre avec nous dans l'instant.

« Ne vous étonnez pas, me dit-elle, de ma façon d'agir avec ce sujet. C'est un gueux sans conséquence que Ricla a mis près de moi pour m'espionner, et je le traite comme vous avez vu pour qu'il lui écrive tout. »

Je croyais rêver, tant ce que je voyais et entendais me paraissait extraordinaire ; car je n'avais jamais pensé qu'il pût exister une femme de ce caractère.

Le malheureux soufflété, Bolonais et musicien, vint et prit son chocolat sans mot dire. Il s'appelait Molinari.

Etant sorti dès qu'il eut achevé, Nina passa une bonne heure avec moi, me parlant de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal, où elle avait épousé un danseur qui se nommait Bergonzi.

« Je suis fille, me dit-elle, du fameux charlatan Pelandi que vous pouvez avoir connu à Venise. »

Après cette confidence, dont elle ne faisait pas un secret, elle me pria d'aller souper avec elle, le souper étant son repas favori. Je le lui promis, et j'allai me promener pour réfléchir à l'aise sur le caractère de cette femme et sur sa grande fortune qu'elle vilipendait.

Nina était une beauté surprenante, mais comme je n'ai jamais cru que la beauté pût suffire pour rendre un

homme heureux, je ne comprenais pas comment un vice-roi de Catalogne pouvait en être amoureux à ce point. Pour Molinari, après ce que j'avais vu, je ne pouvais le considérer que comme un infâme.

J'allai y souper pour jouir du spectacle ; car toute belle qu'elle était, elle ne m'avait rien inspiré.

C'était au commencement d'octobre, mais à Valence on avait vingt degrés de Réaumur à l'ombre.

Nina se promenait au jardin avec son Jocrisse, tous deux fort légèrement vêtus, car Nina n'avait que la chemise et une fine jupe.

Dès qu'elle me vit, elle vint à moi et m'invita à me mettre comme eux ; mais je m'en dispensai pour des raisons dont elle dut se contenter. La présence de cet infâme coquin me choquait au suprême degré.

Jusqu'à l'heure du souper, Nina m'entretint de mille anecdotes lascives dont elle avait été l'héroïne depuis qu'elle avait commencé sa vie de libertine jusqu'à l'âge de vingt-deux ans qu'elle avait alors.

Sans la présence de l'argus révoltant, sans doute, quoique sans amour, toutes ces histoires auraient fait sur moi leur effet naturel : mais il n'en fut rien.

A table, le souper étant friand, nous eûmes tous grand appétit, et quand nous eûmes fini, je m'en serais volontiers retourné chez moi ; mais ce n'était pas ce qu'elle voulait. Le vin l'avait échauffée, le bouffon était gris ; elle voulait rire.

Ayant renvoyé tout le monde, la Messaline exigea que Molinari se mît tout nu, et alors elle commença sur lui des expériences que je ne saurais écrire sans dégoût.

Le drôle était jeune et vigoureux, et quoique ivre, le manège de Nina ne tarda pas à le mettre dans l'état le plus respectable. Il était évident que son intention était

que je la servisse, dans cette circonstance, en présence de ce ribaud ; mais son aspect m'ôtait jusqu'à la faculté du désir.

Nina, qui, sans me regarder, s'était mise en état de nature, me voyant froid à toute cette orgie, se servit de cet être pour éteindre son ardeur.

Je souffrais de voir une si belle femme accouplée à un animal qui n'avait d'autre mérite que celui d'une monstrueuse difformité qui, pour elle sans doute, était une perfection.

Quand elle l'eut épuisé par toutes les ressources qu'une Bacchante seule pourrait mettre en œuvre, elle se jeta un instant dans une baignoire qui figurait une commode que je n'avais pas aperçue ; puis elle revint, prit une bouteille de malvoisie, et força sa brute à boire jusqu'à ce qu'il tombât.

Je m'enfuis alors dans une chambre voisine, n'en pouvant plus de dégoût, et elle m'y suivit. Là, toujours nue, mais rafraîchie par le bain, assise près de moi sur une ottomane, elle me demanda comment j'avais trouvé cette fête.

Mon honneur et mon amour-propre exigeant une satisfaction, je lui dis que l'horreur que m'inspirait ce misérable était si grande qu'elle détruisait tout l'effet que ses charmes pouvaient faire sur moi, comme sur tout homme qui avait des yeux.

« Je crois cela possible ; mais actuellement il n'y est pas, et pourtant vous ne dites rien. On ne le croirait pas en vous voyant.

— On aurait raison, Nina, car je ne vaux pas moins qu'un autre ; mais il m'a trop révolté, laissez-moi ; demain, si je ne vois pas ce monstre indigne de jouir de vous.

— Il ne jouit pas ; je le tue. Si je pouvais croire qu'il

jouit, je mourrais plutôt que de rien faire avec lui, car je l'abhorre.

— Comment! vous ne l'aimez pas et vous vous en servez pour cela?

— Comme je me servirais d'un instrument artificiel. »

Je ne voyais dans cette femme que la nature portée à sa plus haute dépravation.

Elle m'engagea à souper pour le lendemain, voulant voir si ce que je lui avais dit était vrai, en me disant que nous serions tête à tête, parce que Molinari serait malade.

— Il aura digéré son vin et se portera fort bien.

— Je vous dis qu'il sera malade. Venez, et venez tous les soirs.

— Je pars après-demain.

— Vous ne partirez pas avant huit jours, et nous partirons ensemble.

— Cela n'est pas possible.

— Vous ne partirez pas, vous dis-je, car vous me feriez un affront que je ne souffrirais pas. »

Je rentrai chez moi, résolu de partir sans me soucier d'elle; et, quoique à mon âge je ne fusse plus novice sur rien, j'allai me coucher, étonné du débordement de cette mégère, de sa liberté de parler et d'agir, et surtout de sa franchise; car elle m'avait confessé ce que je savais, mais ce que femme n'avoue jamais à personne :

« Je me sers de lui pour me satisfaire, parce que je suis sûre qu'il ne m'aime pas, et si je savais qu'il m'aimât, je mourrais plutôt que de lui rien permettre; car je le déteste. »

Le lendemain, à sept heures du soir, je me rendis chez elle. Elle me reçut avec un air de tristesse affectée, en me disant :

« Hélas ! nous serons seuls à souper, car Molinari a la colique.

— Vous m'avez dit qu'il serait malade ; l'avez-vous empoisonné?

— J'en serais capable, mais Dieu m'en garde.

— Mais vous lui avez donné quelque chose?

— Rien que ce qu'il aime ; mais nous parlerons de cela. Jouons ; après nous souperons et nous rirons jusqu'à demain, et demain au soir, nous recommencerons.

— Non, car je partirai à sept heures.

— Oh ! vous ne partirez pas, et votre cocher ne vous cherchera pas querelle, car il est payé. Voilà la quittance. »

Tout cela était dit d'un ton gai, portant le cachet d'un despotisme amoureux qui ne pouvait me déplaire.

N'étant pas pressé, je pris la chose du bon côté, l'appelant folle et lui disant que je ne valais pas le cadeau qu'elle venait de me faire.

« Il est étonnant, lui dis-je, que telle que vous êtes et tenant une si bonne maison, vous ne vous souciiez pas de recevoir compagnie.

— Tout le monde tremble. Ils craignent Ricla amoureux et jaloux, auquel l'animal qui a la colique écrit tout ce que je fais. Il jure que ce n'est pas vrai, mais je sais qu'il ment. Je suis même charmée qu'il le fasse, et très fâchée que jusqu'ici il n'ait rien pu lui apprendre d'important.

— Il lui écrira que j'ai soupé avec vous tête à tête.

— Tant mieux : avez-vous peur?

— Non, mais il me semble que vous devriez me dire si je dois craindre.

— Rien, car il ne peut s'en prendre qu'à moi.

— Mais je ne voudrais pas être cause d'une brouillerie qui vous serait préjudiciable.

— Au contraire. Plus je l'irriterai, plus il m'aimera, et le raccommodement lui coûtera cher.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Si, pour le ruiner; mais il est si riche, que je n'en viendrai pas à bout. »

Je voyais devant moi une femme belle comme Vénus, corrompue comme l'ange des ténèbres; prostituée affreuse et née pour punir quiconque aurait le malheur d'en devenir amoureux. J'en avais connu d'autres dans ce genre, mais jamais son égale.

Je pensai à tirer parti de cette scélérate en la mettant à contribution.

Elle fit apporter des cartes et elle m'invita à jouer à ce qu'on appelle *primiera*. C'est un jeu de hasard, mais compliqué de manière que le plus prudent gagne toujours.

En moins d'un quart d'heure, je reconnus que je jouais mieux qu'elle. Cependant, elle joua avec tant de bonheur, que, lorsque nous nous levâmes pour aller souper, je me trouvai en perte de vingt pistoles, que je lui payai de suite. Elle les prit en me promettant revanche.

Nous soupâmes bien, et puis nous fîmes toutes les folies qu'elle voulut et que je pus; car je n'étais plus dans l'âge des prodiges.

Le lendemain, je me rendis chez elle de meilleure heure. Nous nous mîmes à jouer, elle perdit, ainsi que tous les jours suivants; de sorte que je lui gagnai deux ou trois cents doublons, ce qui, dans mon état de fortune d'alors, n'était pas chose indifférente.

L'espion était guéri, et, le lendemain, il soupa avec nous, et tous les jours; mais sa présence ne me gênait plus, depuis qu'elle avait cessé de se prostituer à lui devant moi. Elle avait pris le parti contraire. Elle se don-

naît à moi, en lui disant de s'en aller et d'écrire au comte Ricla tout ce qu'il voudrait.

Ce comte lui écrivit une lettre qu'elle me donna à lire, et dans laquelle ce pauvre amoureux lui disait qu'elle pouvait retourner à Barcelone sans rien craindre, car l'évêque avait reçu ordre de la cour de ne la considérer que comme une personne de théâtre, qui n'était dans son diocèse qu'en passant, et qu'ainsi elle pourrait y passer tout l'hiver; qu'elle pouvait être sûre qu'on la laisserait tranquille à Barcelone, pourvu qu'elle y vécût sans causer du scandale. Elle me dit que pendant mon séjour à Barcelone, je ne pourrais l'aller voir que de nuit, lorsque le comte l'aurait quittée, ce qu'il faisait toujours à dix heures. Elle m'assura en outre que je ne courrais aucun risque.

Je ne me serais peut-être pas arrêté à Barcelone, si Nina ne m'avait dit qu'au cas où je me trouverais avoir besoin d'argent, elle me prêterait la somme qui me serait nécessaire.

Elle voulut que je partisse de Valence un jour avant elle et que je m'arrêtasse à Tarragone pour l'attendre, ce que je fis selon ses désirs, et je passai dans cette ville, pleine de monuments antiques, une journée des plus agréables.

Je fis préparer un souper délicat pour recevoir Nina, comme elle le voulait, et j'eus soin que sa chambre à coucher fût attenante à la mienne, afin de ne causer aucun scandale.

Elle partit le matin, et me pria de ne partir que le soir, de voyager de nuit et de n'arriver qu'au jour à Barcelone, m'indiquant l'auberge de Santa-Maria pour mon pied à terre. Elle me recommanda de n'aller la voir qu'après qu'elle m'aurait donné de ses nouvelles.

M'étant conformé aux prescriptions de cette femme

singulière, je me trouvai très bien logé à Barcelone chez un Suisse qui me dit en secret qu'il avait reçu l'ordre de me bien traiter et que je n'avais qu'à demander tout ce que je voudrais.

Nous verrons où tout cela me conduira.

CHAPITRE XVIII

Ma conduite imprudente. — Passano. — Ma détention dans la tour. — Mon départ de Barcelone. — La Castelbajac à Montpellier. — Nîmes. — Mon arrivée à Aix en Provence.

Quoique mon hôte me parût un Suisse honnête homme et que je crusse pouvoir compter sur sa discrétion, la recommandation de Nina me parut fort imprudente. Elle était la maîtresse du capitaine général qui pouvait bien être homme d'esprit, mais qui, en sa qualité d'Espagnol, ne pouvait pas être de composition facile en matière de galanterie. Elle me l'avait peint elle-même d'un caractère ardent, soupçonneux et jaloux. Mais enfin c'était fait.

A mon lever, mon hôte me présenta un valet de place dont il me répondit, puis il me fit servir un excellent dîner : il était environ trois heures, et j'avais dormi depuis le matin.

Après le dîner, ayant fait monter le Suisse, je lui demandai si c'était par ordre de Nina qu'il m'avait procuré un domestique. Il me dit que oui, et qu'une voiture de remise était à ma porte et à mes ordres ; qu'il l'avait louée par semaine.

« Je m'étonne que Nina se donne cette peine, car il n'y a que moi qui puisse mesurer ma dépense.

— Monsieur, tout est payé.

— Tout est payé ! je ne souffrirai pas.

— Vous vous arrangerez avec elle ; mais, en attendant, vous pouvez être certain que je ne recevrais pas le sol. »

Je prévis subitement bien des malheurs ; mais, comme je n'ai jamais aimé à me repaître d'idées désagréables, je ne m'appesantis pas assez sur celle-là.

J'avais une lettre de recommandation du marquis de las Moras pour don Miguel de Cevallos, et une du colonel Royas pour don Diego de la Secada. J'allai les porter, et le lendemain don Diego vint me voir et me mena chez le comte de Peralada. Le surlendemain, don Miguel me présenta au comte de Ricla, capitaine général commandant pour le roi dans la principauté de Catalogne et amant de Nina.

Le comte de Peralada était un jeune seigneur, fort riche, joli de figure, mal bâti, grand débauché, aimant la mauvaise compagnie, ennemi de la religion, des mœurs et de la police ; violent et fort orgueilleux de sa naissance : il descendait directement du comte de Peralada qui servit si bien Philippe II que ce roi le déclara comte par la *grâce de Dieu*. Ce fut la première pancarte que je lus dans son antichambre, sur un tableau couvert d'une glace. Elle était placée là à dessein pour que ses visiteurs pussent la lire dans le quart d'heure qu'il les faisait attendre.

Ce comte me reçut avec ces dehors aisés et libres qui annoncent le grand seigneur qui renonce à tous les signes de respect qu'il croit lui être dus à cause de sa haute naissance. Il remercia don Diego de m'avoir conduit chez lui et me parla beaucoup du colonel Royas. Il me demanda si j'avais connu l'Anglaise qu'il entretenait à Saragosse, et lui ayant répondu que oui, il me dit à l'oreille qu'il avait couché avec elle.

Après m'avoir conduit dans son écurie, où il avait des chevaux superbes, il m'invita à dîner pour le lendemain.

La réception que me fit le capitaine général fut toute différente : il me reçut debout, pour n'avoir pas à m'offrir un siège; et, m'ayant ouï lui parler italien, langue que je savais lui être familière, il me répondit en espagnol, me donnant de l'*Ussia* (contraction de *Vuestra Señoria*, Votre Seigneurie, titre banal que l'on prodigue en Espagne et que les portefaix se donnent entre eux) pour l'Excellence que je lui donnais à juste titre.

Il me parla beaucoup de Madrid et se plaignit que M. de Mocenigo eût pris la route de Paris par Bayonne, au lieu de passer par Barcelone, comme il le lui avait promis.

Voulant excuser l'ambassadeur, je lui dis que par l'autre route M. de Mocenigo avait épargné une cinquantaine de lieues; mais il me répondit que *tener la palabra* (tenir parole) aurait beaucoup mieux valu.

Il me demanda si je comptais faire un long séjour à Barcelone, et il parut surpris quand je lui dis qu'avec sa permission j'y resterais aussi longtemps que je m'y plairais.

« Je souhaite, me répliqua-t-il, que vous vous y plaisiez longtemps; mais je vous préviens que les plaisirs que mon neveu Peralada pourra vous procurer ne vous donneront pas une bonne réputation à Barcelone. »

Comme le comte de Ricla m'avait tenu ce propos en public, je crus pouvoir le rendre à Peralada le jour même à table. Il en fut enchanté, et me raconta avec un ton de vanterie qu'ayant fait trois voyages à Madrid, il avait chaque fois reçu ordre de la cour de retourner en Catalogne.

Je crus devoir suivre l'avis indirect du capitaine géné-

ral : je refusai toutes les parties de plaisir que Peralada me proposa avec des filles, tant à la campagne que chez lui.

Le cinquième jour, un officier vint m'inviter à dîner chez le capitaine général, invitation qui me fit beaucoup de plaisir ; car je craignais qu'instruit de mes rapports avec Nina pendant mon séjour à Valence, il n'eût quelque rancune contre moi. A table, il fut aimable, m'adressa souvent la parole, mais toujours avec gravité et ne donnant aucune prise au mot pour rire.

Il y avait huit jours que j'étais à Barcelone, sans que j'eusse, à mon grand étonnement, entendu aucune nouvelle de Nina, quand enfin elle m'adressa un billet dans lequel elle me disait de passer chez elle, à pied et sans domestique, le même soir à dix heures.

Il est certain que, n'étant pas amoureux de cette femme, je n'aurais pas dû y aller ; j'aurais agi avec prudence et sagesse, en donnant en même temps au comte de Ricla une preuve de respect : mais je n'étais ni sage ni prudent, et mon lecteur le sait. Dans ma vie si pleine, je n'avais pas encore eu assez de malheurs pour apprendre à l'être.

Ainsi, à l'heure indiquée, je me rendis chez elle, en redingote, n'ayant que mon épée. Je la trouvai avec sa sœur, personne d'environ trente-six ans et mariée à un danseur italien surnommé *Schizza*, parce qu'il était plus camus qu'un Kalmouk.

Nina venait de souper avec son amant, qui l'avait quittée peu de temps avant mon arrivée, selon sa coutume invariable.

Elle me dit qu'elle était enchantée que j'eusse dîné avec lui, d'autant plus que c'était elle qui lui avait parlé de moi en lui faisant mon éloge, et se louant de la bonne compagnie que je lui avais tenue pendant huit ou dix jours à Valence.

« C'est à merveille, ma chère, mais il me semble que vous ne devriez pas me faire venir chez vous à des heures indues.

— C'est pour ne pas fournir matière à la médisance des voisins.

— Ce n'est pas le moyen ; cela ne peut que leur en fournir davantage et mettre martel en tête à votre comte

— Il ne peut pas le savoir.

— Il le saura. »

Je me retirai à minuit, après une conversation des plus décentes. Sa sœur, qui pourtant n'était pas scrupuleuse, ne nous quitta pas un instant, et Nina ne fit rien qui pût lui faire soupçonner nos rapports intimes.

Les jours suivants, je fis la même course chaque soir, parce qu'elle m'en priait, et nous ne fîmes aucune brèche aux droits du comte : je ne craignais donc rien ; cependant voici qui aurait dû me faire cesser d'y aller, si je n'avais été poussé par ma destinée et ma mauvaise tête.

Un officier des gardes wallones m'accosta, vers midi, hors de la ville où je me promenais seul. Il me pria poliment de l'excuser, si, n'ayant aucun titre auprès de moi, il prenait la liberté de venir me parler d'une chose qui ne le regardait aucunement, mais qui m'intéressait beaucoup.

« Parlez, monsieur, lui dis-je, je ne puis prendre qu'en bonne part ce que vous voulez bien me dire.

— Fort bien. Vous êtes étranger, monsieur, vous ne connaissez peut-être ni le terrain sur lequel vous êtes, ni les mœurs espagnoles, et vous ignorez par conséquent que vous risquez beaucoup en allant tous les soirs, ou plutôt toutes les nuits, chez la Nina, aussitôt que le comte en sort.

— Que puis-je risquer? Je gagerais que le comte le sait et qu'il ne le trouve pas mauvais.

— Je crois aussi qu'il le sait, et qu'il fait peut-être semblant de l'ignorer vis-à-vis d'elle, parce qu'il la craint autant qu'il l'aime; mais si elle vous dit que le comte ne trouve pas cela mauvais, elle se trompe, ou elle vous trompe; car il n'est pas possible qu'il l'aime sans en être jaloux, et un Espagnol jaloux!.... Suivez mon conseil, monsieur, croyez-moi et pardonnez-moi.

— Je vous remercie bien sincèrement, monsieur; mais je ne suivrai pas votre conseil, car je manquerais de procédés envers Nina, qui aime ma société, qui me reçoit fort bien, et qui sait que j'aime à la voir. Je ne cesserai d'y aller que lorsqu'elle me le dira, ou lorsque le comte me fera savoir que mes visites à sa maîtresse lui causent de l'ombrage.

— C'est ce que le comte ne fera jamais ; il craindrait de s'humilier. »

Ce brave officier me raconta en détail toutes les injustices, toutes les violences que le comte Ricla avait faites depuis qu'il était devenu amoureux de cette femme qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait : des gens simplement soupçonnés de l'aimer, renvoyés de son service; d'autres, exilés; d'autres, emprisonnés sous des prétextes frivoles. Cet homme qui occupait un poste si éminent et qui, avant de connaître Nina, était un modèle de sagesse, de justice et de vertu, était, depuis qu'il en était amoureux, injuste, violent, aveugle et scandaleux.

Le discours de ce brave officier aurait dû me persuader, mais il n'en fut rien. Je lui dis, par politesse, en le quittant, que je me séparerais d'elle peu à peu; mais je ne pensais point ce que je disais.

Lorsque je lui demandai comment il avait su que j'allais chez Nina, il me répondit en riant que c'était le sujet des entretiens dans tous les cafés de la ville.

Le même soir j'allai voir cette femme, sans lui rien

dire de ce qui se passait. J'aurais été excusable, si je l'avais aimée ; mais, ne sentant rien pour elle..... j'étais fou.

Le 14 novembre, j'arrivai chez elle à l'heure ordinaire. Je la trouvai avec un homme qui lui montrait des miniatures. Je le regarde et je vois l'infâme scélérat Passano, ou Pogomas.

Le sang me monte à la tête, et, prenant Nina par la main, je la mène dans une chambre voisine, où je lui dis de renvoyer à l'instant le fripon qu'elle avait chez elle, ou que j'allais sortir pour ne plus revenir.

« C'est un peintre.

— Je le sais, je le connais, je vous dirai tout ; mais renvoyez-le, ou je m'en vais. »

Nina appela sa sœur, et lui dit d'ordonner au Génois de sortir à l'instant de chez elle et de ne plus y remettre les pieds.

La chose fut exécutée dans l'instant, et la sœur vint me rapporter qu'en s'en allant il avait dit : « *Se ne pentirà.* » (Il s'en repentira.)

Je passai une heure à leur raconter une partie des griefs que j'avais contre ce monstre.

Le lendemain 15 novembre, je me rendis chez Nina à l'heure accoutumée, et après avoir passé deux heures en joyeux propos en présence de la sœur, je sortis à minuit sonnant.

La porte de la maison était sous l'arcade qui allait jusqu'au bout de la rue.

Il faisait noir. J'avais à peine fait vingt-cinq pas sous l'arcade, quand je me vis assailli par deux hommes.

Reculant rapidement, je mets l'épée à la main en criant : « Aux assassins ! » et en enfonçant ma lame dans le corps du plus voisin. Sautant hors de l'arcade au milieu de la rue, par-dessus le petit mur qui la bordait, je

me sauve en courant, ayant eu le bonheur de n'avoir pas été atteint par un coup de feu que le second assassin me tira dans ma fuite. Étant tombé dans ma course, je me relevai promptement, sans m'amuser à chercher mon chapeau que j'avais perdu dans ma chute; et toujours courant, l'épée nue à la main, et ne sachant pas si j'étais blessé, j'arrive à mon auberge hors d'haleine, et je mis mon épée sur le comptoir, devant l'hôte. Elle était tout ensanglantée.

Je contai à ce bon vieillard ce qui venait de m'arriver, et ôtant ma redingote, je la trouvai percée de deux trous au-dessous de l'aisselle.

« Je vais me coucher, dis-je à mon Suisse, et je vous laisse mon épée et ma redingote. Demain matin je vous prierai de m'accompagner devant le magistrat pour y dénoncer cet assassinat, car s'il y a un homme de tué, on verra que je n'ai agi que pour sauver ma vie.

— Je crois que vous feriez mieux de partir de suite.

— Vous croyez donc que l'affaire n'est pas telle que je vous l'ai contée?

— Je crois tout, mais partez, car je vois d'où le coup part, et Dieu sait ce qui vous arrivera.

— Il ne m'arrivera rien, et si je partais, on me jugerait coupable. Ayez soin de cette épée. On a voulu m'assassiner; c'est aux assassins à trembler. »

J'allai me coucher assez agité, mais moins que je n'aurais pu l'être après un tel événement, car, si j'avais tué un homme, comme je crois encore en avoir la certitude, je ne l'avais fait qu'à mon corps défendant et dans l'intérêt de ma propre conservation : ma conscience était en repos.

A sept heures du matin, on vint frapper à ma porte. J'ouvre, et je vois mon hôte accompagné d'un officier qui m'intime l'ordre de lui remettre tous mes papiers, de

m'habiller et de le suivre ; ajoutant que si je faisais résistance il ferait monter main-forte.

« Je n'ai, lui dis-je, ni envie ni besoin de résister. Par ordre de qui venez-vous me demander mes papiers?

— Par ordre du gouverneur. Ils vous seront rendus, s'il n'y a rien de suspect.

— Et où me conduirez-vous?

— A la citadelle, où vous serez en état d'arrestation. »

J'ouvre ma malle, j'en retire mon linge et mes habits que je consigne au Suisse, et je vois l'officier étonné de la voir à moitié remplie de cahiers.

« Voilà mes papiers, monsieur, lui dis-je, je n'en ai point d'autres. »

Je ferme la malle et je lui en remets la clef.

« Je vous conseille, monsieur, de mettre dans un porte-manteau les effets qui vous sont nécessaires pour passer la nuit. »

Se tournant vers l'hôte, il lui ordonna de m'envoyer un lit ; puis il me dit qu'il désirait savoir si j'avais des papiers dans mes poches.

« Je n'ai que mes passeports.

— Ce sont précisément, me répliqua-t-il avec un rire amer, vos passeports que je veux.

— Mes passeports sont sacrés ; je ne les remettrai qu'au gouverneur général, ou vous m'arracherez la vie. Respectez votre roi, car voilà son passeport, voici celui du comte d'Aranda et voici celui de l'ambassadeur de Venise. On vous y ordonne de me respecter. Vous ne les aurez qu'après que vous m'aurez fait lier bras et jambes.

— Modérez-vous, monsieur. En me les donnant, c'est comme si vous les remettiez à Son Excellence. Si vous

résistez, je ne vous ferai point lier bras et jambes, mais je vous ferai conduire chez le capitaine général, où vous serez forcé de les remettre en public. Remettez-les-moi de bonne grâce et je vais vous en délivrer un reçu. »

Mon bon Suisse m'ayant dit qu'il valait mieux céder, et que mes passeports ne pouvaient que m'être favorables, je me laissai persuader. L'officier m'en délivra une quittance détaillée que je mis dans mon portefeuille, qu'il me laissa par charité ; puis je sortis avec lui. Six sbires qu'il avait à ses ordres ne nous suivirent que de loin. Me rappelant ma catastrophe de Madrid, je me trouvais traité humainement.

L'officier me prévint, avant de sortir, que je pouvais commander à mon hôte ce que je voudrais pour mes repas, et je lui dis de m'envoyer à dîner et à souper selon mon habitude.

Chemin faisant, je racontai à l'officier tout ce qui m'était arrivé la nuit dernière : il m'écouta avec beaucoup d'attention mais sans prononcer le moindre mot.

Arrivé à la citadelle, mon conducteur me consigna à l'officier de garde, qui me mit dans une chambre du premier étage. Cette chambre était toute nue, mais les fenêtres n'en étaient point grillées et donnaient sur une petite place.

J'y étais à peine depuis dix minutes, quand on m'apporte mon sac de nuit et un excellent lit.

Resté seul, me voilà livré à mes réflexions. Je finissais par où j'aurais dû commencer.

Qu'est-ce qu'une pareille prison, et que peut-elle avoir de commun avec mes aventures de la nuit?

Je n'y vois aucun rapport.

On veut examiner mes papiers ; et sans doute on me croit mêlé dans quelque intrigue de gouvernement ou de religion ; je sais que je n'ai rien à craindre, et je suis

tranquille. On me loge très bien, mais en s'assurant de moi, sans doute jusqu'après l'examen de mes papiers : il n'y a rien là qui ne soit dans l'ordre.

L'affaire de mon assassin doit être à part.

Quand même le coquin serait mort, il me semble que je n'ai rien à craindre.

D'un autre côté, le conseil que me donnait hier soir mon hôte me démontre que j'ai tout à craindre, si ceux qui voulaient me tuer agissaient par ordre de celui qui n'a rien à craindre, puisqu'il agit par un pouvoir illimité.

Ricla peut se venger, il peut vouloir me perdre ; mais je ne dois pas le supposer.

Aurais-je bien fait de suivre le conseil de l'honnête Suisse et de partir à l'instant?

Cela peut être, mais je ne le crois pas ; car, outre que cela lésait mon honneur, on aurait pu me poursuivre, m'attraper et me mettre dans quelque affreux cachot.

Ici, pour être en prison, je suis fort bien.

Il ne faut que trois ou quatre jours pour l'inspection de mes papiers, et comme il n'y a rien qui puisse blesser le gouvernement ni l'orgueil espagnol, on me les rendra avec ma liberté, qui me paraîtra d'autant plus douce que j'en aurai été privé quelques instants.

Quant à mes passeports, ils sont faits pour me faire respecter.

Il n'est pas probable que l'attentat exercé sur moi cette nuit parte d'un ordre tyrannique, du seul homme qui puisse le donner à Barcelone : car, outre que cela le déshonorerait, il ne me traiterait pas maintenant avec tant de douceur. Si l'ordre est émané de lui, il a dû être informé sur-le-champ que les sicaires ont manqué leur coup, et je ne pense pas que la sagesse lui eût suggéré de me faire arrêter ce matin.

Nous verrons.

Ferais-je bien d'écrire à Nina? Mais peut-on écrire ici?

Au milieu de mille raisonnements semblables, étendu sur mon lit, car je n'avais pas d'autre siège : et ne pouvant rien conclure, j'entends du bruit, j'ouvre ma fenêtre, et je vois avec une extrême surprise le scélérat Passano qu'un caporal et deux soldats menaient en prison, au rez-de-chaussée, à vingt-cinq pas de moi. En y entrant, le coquin leva les yeux, m'aperçut et se mit à rire.

« Ah! me dis-je, voilà de nouveaux aliments à mes conjectures. Le scélérat a dit à la sœur de Nina que *je m'en repentirais*. Il aura ourdi quelque affreuse calomnie, et on s'en assure pour qu'il en réponde. »

Bon! Je ne saurais rien désirer de mieux.

On m'apporte un dîner délicat, mais je n'ai ni table ni siège.

Le soldat chargé de me surveiller m'en procure, moyennant un duro.

Il était défendu de fournir aux prisonniers ni plumes ni encre, sous aucun prétexte, sans une permission expresse; mais, le règlement ne parlant ni de papier ni de crayon, le même soldat m'en procura tant que je voulus, pour mon argent, ainsi que des bougies et des chandeliers, et je me mis à tuer le temps en faisant des calculs de géométrie. Je fis souper l'obligeant soldat avec moi, et il me promit de me recommander le lendemain à un de ses camarades qui me servirait fidèlement. On relevait le poste à onze heures.

Le matin du quatrième jour, l'officier de garde entra chez moi d'un air triste et me dit avec politesse qu'il était bien fâché de devoir m'annoncer une nouvelle bien désagréable.

« Je ne m'y attendais pas dans cet endroit, monsieur: de quoi s'agit-il?

— J'ai ordre de vous transférer au fond de la tour

— Moi?

— Vous-même.

— On m'a donc découvert bien criminel! Allons! monsieur. »

J'arrive dans une prison ronde, espèce de cave pavée en grosses dales de pierres, avec cinq ou six fentes ou lucarnes de deux pouces de large qui donnaient accès à la lumière. L'officier me dit que je pouvais ordonner ce que je voudrais pour mes repas, une fois par jour, parce que dans la nuit il était défendu d'ouvrir la prison, qu'il décora, je crois du nom de *calabozo*, ce que l'on pourrait traduire en français par *cul de basse-fosse*.

« Qui m'apportera de la lumière?

— Vous pouvez avoir une lampe constamment allumée, et cela doit vous suffire ; car il n'est pas permis de donner des livres. Quand on vous portera à dîner, l'officier de garde viendra ouvrir les pâtés et les volailles, afin de s'assurer qu'ils ne contiennent aucun écrit ; car ici il n'est permis ni de recevoir des lettres, ni d'en écrire.

— A-t-on donné cet ordre exprès pour moi?

— Non, monsieur, c'est un règlement général. Vous aurez une sentinelle à vue avec laquelle il vous sera loisible de vous entretenir.

— La porte sera donc ouverte?

— Aucunement.

— Et pour la propreté?

— L'officier qui vous fera porter le dîner montera avec un soldat, qui, pour une bagatelle, vous servira.

— Puis-je m'amuser à faire au crayon des plans d'architecture?

— Tant que vous voudrez.

— Veuillez donc, je vous prie, ordonner qu'on m'achète du papier.

— Avec plaisir. »

L'officier me quitta d'un air attendri, m'encourageant à la patience, comme s'il avait dépendu de moi de ne pas en avoir, et ferma à double tour une grosse porte, derrière laquelle je vis une sentinelle la baïonnette au bout du fusil. Cette porte était percée d'une petite fenêtre grillée.

L'officier, qui vint à midi, m'apporta du papier, me coupa un poulet et enfonça la fourchette dans les plats où il y avait de la sauce, pour s'assurer qu'il n'y avait point de papier au fond.

Mon dîner était si copieux, qu'il aurait suffi pour six. Je lui dis qu'il me ferait honneur s'il voulait dîner avec moi, mais il me répondit que c'était sévèrement défendu. Il me fit la même réponse lorsque je lui demandai s'il me serait permis de lire les gazettes.

Mes sentinelles étaient aux noces, car je leur donnais à manger et je les régalais d'excellent vin. Aussi ces pauvres diables avaient-ils pour moi tous les égards qu'il leur était possible de me témoigner.

J'étais fort curieux de savoir si je faisais si bonne chère à mes frais, mais il m'était impossible de satisfaire ma curiosité; car le garçon de l'auberge ne pouvait point parvenir jusqu'à moi.

Ce fut dans ce trou, où je passai quarante-deux jours, que j'écrivis au crayon, et sans autre secours que ma mémoire, toute la réfutation de l'*Histoire du gouvernement de Venise*, écrite par Amelot de la Houssaye; me réservant le soin de citer les lieux lorsque j'aurais recouvré ma liberté et que je pourrais avoir l'ouvrage sous mes yeux.

Le hasard me préparait à rire un moment dans ma prison, et rire est une prérogative de l'être raisonnable qui l'est souvent si peu. Voici l'histoire.

Un Italien, nommé Tadini, vint à Varsovie pendant que j'étais dans cette capitale. Il était recommandé à Tomatis, qui me l'avait aussi recommandé. Ce Tadini se disait oculiste. Tomatis lui donnait quelquefois à dîner, et moi, n'étant pas riche alors, je ne pouvais lui donner que de bonnes paroles, et une tasse de café quand il venait à l'heure de mon déjeuner.

Tadini parlait à tout le monde de ses opérations, et condamnait un oculiste établi à Varsovie depuis vingt ans, parce que, disait-il, il ignorait le moyen d'extraire la cataracte; tandis que l'autre le diffamait du nom de charlatan qui ne savait pas même comment l'œil était fait.

Tadini me pria de parler en sa faveur à une dame à laquelle la cataracte que l'autre lui avait laissée était remontée.

Cette dame était borgne de l'œil opéré, mais elle y voyait de l'autre, et, la chose étant délicate, je dis à Tadini que je ne voulais point m'en mêler.

« J'ai parlé à cette dame, me dit l'Italien, et je lui ai parlé de vous comme de quelqu'un qui peut répondre de moi.

— Vous avez fort mal fait, car, en pareille matière, je ne répondrais pas pour le plus savant des hommes, et je ne connais pas du tout votre savoir.

— Mais vous savez que je suis oculiste.

— Je sais qu'on vous a annoncé comme tel, mais voilà tout. Dans votre profession vous devez n'avoir besoin de la recommandation de personne, vous devez crier tout haut : *Operibus credite*. Ce doit être votre devise. »

Piqué de mon raisonnement, Tadini me montra une foule de certificats que j'aurais peut-être lus, si le premier qu'il mit sous mes yeux n'avait été d'une per-

sonne qui protestait *urbi et orbi* que M. Tadini l'avait guéri de la *goutte sereine*. Je lui ris au nez en le priant de me laisser tranquille.

Quelques jours après je me trouvai à dîner avec lui chez la dame à la cataracte. Je lui fis bonne mine, et le laissai parler, mais avec l'intention d'avertir la dame assez à temps de ne point se fier à lui. Je la voyais presque décidée à se soumettre à l'opération; mais, comme le drôle m'avait cité, elle voulait auparavant que je me trouvasse présent à une dissertation entre lui et l'oculiste, qui arriva au dessert.

Je me disposai avec le plus grand plaisir à prêter l'oreille aux raisonnements des deux professeurs antagonistes. Le vieux était Allemand, mais il parlait bien français; cependant il attaqua Tadini en latin. Celui-ci l'arrêta en lui disant qu'il fallait que la dame pût comprendre ce qu'ils diraient, et je fus de son sentiment. Il était évident que Tadini ne comprenait pas un mot de latin.

L'oculiste allemand commença par parler raison, disant qu'il était vrai que l'extraction de la cataracte assurait l'opérant et l'opéré qu'elle ne remonterait plus, mais que l'opération était moins sûre, et en outre fort sujette à laisser la personne aveugle, à cause de la perte irréparable de l'humeur cristalline.

Tadini, au lieu de nier cela, car l'Allemand avait tort, eut l'ineptie de tirer de sa poche une petite boîte dans laquelle il avait des petites boules qui ressemblaient à des lentilles très polies et d'un cristal très beau.

« Qu'est-ce que cela? dit le vieux professeur.

— C'est ce que je suis le maître de placer dans la cornée à la place du cristallin. »

L'Allemand partit d'un éclat de rire si fort et si soutenu, que la dame ne put s'empêcher de rire de même.

Pour moi, je les aurais volontiers imités; mais, honteux de passer là comme le protecteur de ce sot ignorant, je gardais un morne silence.

Tadini, qui sans doute prit ce silence pour une improbation du rire de l'Allemand, crut conjurer l'orage en m'interpellant.

« Puisque vous désirez connaître mon avis, lui dis-je, le voici : La différence qu'il y a entre une dent et le cristallin étant fort grande, vous avez tort de croire qu'on puisse remettre le cristallin dans l'œil entre la rétine et l'humeur vitrée, comme vous avez mis peut-être dans une gencive une dent postiche à la place d'une dent creuse qu'on aura arrachée.

— Monsieur, je n'ai jamais mis de dent à personne.

— Cela se peut, ni de cristallin non plus. »

En disant ces mots, le brutal ignorant se lève et part.

Il fit bien, car comment sortir de là?

Nous rîmes encore longtemps et la dame se promit bien de ne plus recevoir un impudent qui pouvait être fort dangereux. Le professeur ne crut pas devoir le mépriser en silence. Il le fit citer devant le collège de la Faculté pour y subir un examen sur la connaissance qu'il pouvait avoir de la construction de l'œil, et fit insérer dans la gazette un article comique sur l'introduction du cristallin dans l'œil entre la rétine et la cornée, en citant l'artiste prodigieux qui était à Varsovie, et qui faisait cette opération avec la même facilité qu'un dentiste remettait une fausse dent.

Tadini, furieux et désespéré, attendit le vieux professeur dans une rue, et, l'épée à la main, le força à chercher son salut dans une maison.

Après ce bel exploit, il quitta sans doute la ville à pied, car on ne le revit plus.

Que l'on se figure donc ma surprise et mon envie de rire quand un jour, me mettant à la petite fenêtre de mon *calabozo*, où je desséchais d'ennui, je vis l'oculiste Tadini, vêtu de blanc et faisant sentinelle la baïonnette au bout du fusil ! Je ne déciderai pas qui de nous deux fut le plus étonné. Le fait est que le pauvre diable tomba des nues quand, malgré l'obscurité, il parvint à me reconnaître. Mais il ne lui prit pas envie de rire, tandis que je ne pouvais m'empêcher de rire aux éclats durant les deux heures que dura sa faction.

Après l'avoir bien repu et lui avoir fait boire quelques rasades de mon excellent vin, je lui donnai un écu, lui promettant de le traiter de même chaque fois qu'il se retrouverait au même poste. Mais il n'y revint que quatre fois, car les soldats briguaient ma garde pendant le jour.

Tadini me divertit en me racontant tous les malheurs qui lui étaient arrivés depuis qu'il avait quitté Varsovie. Après avoir beaucoup voyagé, sans faire fortune, il était venu à Barcelone, où les lois catalanes n'avaient eu aucun égard à sa qualité d'oculiste. N'ayant aucune recommandation, n'étant muni du diplôme d'aucune université qui constatât sa doctrine sur l'œil, et ayant refusé de se soumettre à un examen qu'on voulait lui faire subir en latin, parce que, disait-il, la langue latine n'avait rien de commun avec les maladies oculaires, on ne se contenta pas, comme ailleurs, de lui intimer l'ordre de quitter le pays, ce dont il se serait accommodé, d'autant mieux que chez lui c'était chose habituelle : on l'avait transformé en soldat. Il me confia, sous la promesse du secret, qu'il déserterait à la première occasion, mais qu'il voulait éviter les galères.

« Et vos lentilles cristallines, qu'en avez-vous fait?

— J'y ai renoncé depuis Varsovie, quoique je sois certain qu'elles doivent réussir. »

Il n'en avait jamais fait l'expérience.

Je n'ai plus entendu parler de lui.

Le 28 décembre, six semaines après le jour de mon arrestation, l'officier de garde vint me dire de m'habiller et de le suivre.

« Où allons-nous?

— Je vais vous consigner à un officier du capitaine général qui vous attend. »

Je m'habille à la hâte, et, ayant mis dans un portemanteau tout ce que j'avais là, je le suis. Arrivé au corps de garde, il me remet au même officier civil qui m'avait arrêté, lequel me conduit au palais, où un commis du gouvernement me montre ma malle en me disant que tous mes papiers y étaient; puis il me remet mes trois passeports en me disant qu'ils étaient légitimes.

« C'est ce que je sais et que je savais.

— Je n'en doute pas, mais on a eu de fortes raisons pour croire le contraire.

— Ce sont des raisons que je ne saurais deviner, car, comme vous le voyez, ces raisons n'étaient pas raisonnables.

— Vous sentirez, señor, que je ne saurais répondre à cette objection.

— Je ne l'exige pas.

— Votre Seigneurie est pleinement justifiée; cependant je vous signifie l'ordre de quitter Barcelone dans trois jours et la Catalogne dans huit.

— J'obéirai sans aucun doute; mais j'espère que tous les honnêtes gens du monde, et vous le premier, vous conviendrez que cet ordre n'est guère propre à réparer l'injustice dont je suis victime.

— Vous êtes le maître d'aller à Madrid et de vous plaindre à la cour, si vous pensez avoir raison de vous plaindre.

— J'ai grande raison de me plaindre, monsieur; mais c'est en France que j'irai et non pas à Madrid : j'ai assez de l'Espagne. Voudriez-vous bien me donner par écrit l'ordre que vous venez de me signifier ?

— Cela n'est pas nécessaire. Vous l'aurez pour entendu. Je m'appelle Emmanuel Badillo, secrétaire du gouvernement. Monsieur que voici va vous conduire à Santa-Maria, dans la même chambre où il vous a arrêté. Vous y trouverez tout ce que vous y avez laissé. Vous êtes libre. Demain je vous enverrai le passeport signé par Son Excellence le capitaine général et par moi. Adieu, monsieur. »

Accompagné de l'officier civil et d'un domestique qui portait ma malle, je me mis en chemin pour mon auberge. Chemin faisant je lus l'affiche du théâtre pour le même soir, et je dis :

« Bon, je verrai l'opéra. »

Mon bon Suisse, tout joyeux de me revoir, se hâta de me faire allumer un bon feu, car il faisait un vent du nord extrêmement froid. Il m'assura que personne que lui n'était entré dans ma chambre, et en présence de l'officier, il me rendit mon épée, ma redingote, et, de plus, ce qui m'étonna beaucoup, mon chapeau que j'avais perdu en tombant lorsque je fuyais mes assassins.

L'officier, ayant également fait apporter dans ma chambre tout ce que j'avais laissé à la tour, me demanda si j'avais quelque réclamation à lui faire.

« Aucune, monsieur.

— Je serais heureux si vous reconnaissiez que je n'ai fait que mon devoir, et que vous n'avez pas à vous plaindre de moi. »

Je lui tendis la main, et je l'assurai de mon estime.

« Adieu, monsieur, et je vous souhaite un heureux voyage. »

Ce récit est vrai de tout point, et pourrait être attesté, s'il en valait la peine, par plusieurs personnes qui vivent encore ; mais voici le reste.

Je dis à mon bon hôte suisse que je dînerais à midi et qu'il devait penser à me faire célébrer ma mise en liberté ; puis, accompagné du domestique, j'allai voir si j'avais des lettres à la poste. J'en trouvai cinq ou six, intactes, ce qui fut un nouveau sujet d'étonnement pour moi. En effet, comment concevoir un gouvernement qui prive un individu de sa liberté sur des soupçons quelconques et qui s'empare, comme de raison de tous ses papiers, respectant en même temps le secret des lettres qui lui sont adressées? L'Espagne, je crois l'avoir déjà dit, est un pays qui n'a point de type.

Ces lettres étaient de Paris, de Venise, de Varsovie et de Madrid, et je n'ai eu aucun sujet de soupçonner que le gouvernement en eût détourné aucune autre.

Étant rentré à l'auberge pour y lire ma correspondance à mon aise, je fis venir mon hôte et lui demandai mon compte.

« Monsieur, vous ne me devez rien. Voici le compte de votre dépense avant votre détention, et il est soldé, comme vous pouvez le voir. En outre, j'ai eu ordre, par la même voie, de vous fournir en prison et aussi longtemps que vous resterez à Barcelone tout ce que vous pourrez désirer.

— Avez-vous su combien de temps je devais rester en prison?

— Non, monsieur, et on m'a payé à la fin de chaque semaine?

— De la part de qui?

— Vous le savez bien.

— Avez-vous reçu quelque billet pour moi?

— Rien.

— Et le domestique de place, qu'est-il devenu pendant ma détention ?

— Je le payai après votre arrestation et je le congédiai ; maintenant je n'ai point d'ordre à son égard.

— Je veux que cet homme m'accompagne jusqu'à Perpignan.

— Vous avez raison, et je crois que vous ferez bien de quitter l'Espagne, car vous n'y trouverez point justice.

— Qu'a-t-on dit de l'assassinat ?

— Oh ! c'est bien drôle. On a dit que c'est vous qui avez tiré le coup de fusil qu'on a entendu et que vous avez ensanglanté votre épée ; car on n'a, dit-on, trouvé personne de mort ni de blessé.

— C'est plaisant. Et mon chapeau ?

— On me l'a apporté trois jours après.

— Quel chaos ! Mais savait-on que j'étais à la tour ?

— Toute la ville le savait, et on alléguait deux bonnes raisons, l'une en public, l'autre en confidence.

— Et quelles sont ces raisons ?

— La raison publique, c'est que vos passeports étaient faux ; la raison qu'on se débitait à l'oreille, c'est que vous alliez passer toutes les nuits avec Nina.

— Vous auriez pu certifier que je n'ai jamais découché.

— C'est ce que j'ai dit hautement à tout le monde ; mais c'est égal, vous y alliez, et pour un certain seigneur, c'est un crime. Je crois pourtant à cette heure que vous avez bien fait de ne pas vous enfuir comme je vous le conseillais : car vous voilà justifié à tous les yeux.

— Je veux aller à l'Opéra ce soir, mais non pas au parterre. Je vous prie de me faire louer une loge pour moi seul.

— Vous serez servi. Mais, mon bon monsieur, vous n'irez pas chez Nina, n'est-ce pas ?

— Non, brave homme, je suis décidé à ne point y aller. »

Au moment où j'allais dîner, un commis de banquier me porta une lettre qui me causa une agréable surprise, car elle contenait les lettres de change que j'avais faites à Gênes en faveur de M. Augustin Grimaldi della Pietra, avec ces mots :

« Passano me sollicite en vain d'envoyer à Barcelone ces lettres de change pour vous faire arrêter. Je les envoie, mais pour vous en faire présent, et vous convaincre par là que je ne suis pas fait pour augmenter les peines des gens persécutés par la fortune.

« Gênes, le 30 novembre 1768. »

Voilà le quatrième Génois qui s'est comporté à mon égard en véritable héros. Fallait-il, en faveur de ces quatre braves, que je pardonnasse à leur monstrueux compatriote Passano?

Je ne me sentais pas capable de cet effort de vertu. Je pensais qu'il valait mieux que je les délivrasse de l'opprobre que ce brigand déversait sur les Génois ; mais j'ai vainement désiré d'en trouver l'occasion. J'ai su quelques années plus tard que ce misérable est mort parmi ses concitoyens dans la plus absolue pauvreté.

L'action généreuse de M. Grimaldi me rendit curieux de savoir ce que ce Passano était devenu. Je savais qu'il était resté prisonnier à la caserne quand on me mena à la tour, et il m'importait de savoir où il était, soit pour tâcher de l'anéantir, s'il était en état de me nuire, soit pour me tenir sur mes gardes contre un pareil assassin.

Je confiai ma curiosité à mon hôte, qui chargea le valet de louage de s'en informer.

Voici la seule chose qu'il me fut possible de découvrir.

Ascanio Pogomas, dit Passano, avait été retiré de prison vers la fin de novembre et on l'avait embarqué sur une felouque qui faisait voile pour Toulon.

J'écrivis, le même jour, une longue lettre à M. Grimaldi pour lui exprimer ma vive reconnaissance. Il s'agissait de lui payer en sentiment mille sequins dont j'étais débiteur, et de le remercier de son action vraiment magnanime ; car, s'il avait écouté les conseils de mon infâme ennemi, il aurait pu me rendre extrêmement malheureux.

Mon hôte ayant fait louer une loge en mon nom, deux heures après, au grand étonnement de toute la ville, on fit couvrir les affiches par un placard qui annonçait que, deux acteurs s'étant subitement trouvés indisposés, l'opéra annoncé n'aurait pas lieu, et que le théâtre serait en relâche jusqu'au second jour du nouvel an.

Cet ordre ne pouvait venir que du comte Ricla, et tout le monde en devina la cause.

Très fâché de priver, fort innocemment, cette capitale du seul plaisir un peu passable qu'elle eût, je pris la résolution de ne point sortir de chez moi. Ce moyen me semblait propre à faire rougir le jaloux de sa tyrannie et de lui reprocher son égarement.

Pétrarque dit :

Amor che fa gentile un cor villano.

S'il avait connu l'amant de la corrompue Nina, il aurait pu dire le contraire :

Amor che fa villan un cor gentile.

Dans quatre mois, je pourrai dire quelque chose de plus sur cette ténébreuse affaire.

Sans un peu de superstition de ma part, je serais parti le même jour; mais je voulus partir le dernier jour de la malheureuse année que j'avais passée en Espagne. Je passai donc mes trois jours à écrire une foule de lettres à toutes mes connaissances.

Don Miguel de Cevallos, don Diego de la Secada et le comte de Peralada vinrent me voir, sans cependant se rencontrer. Ce M. de la Secada était l'oncle de la comtesse A. B. que j'avais connue à Milan. Ces trois messieurs me dirent une circonstance fort remarquable et tout aussi singulière que toutes celles dont se compose mon histoire de Barcelone.

Le 26 du même mois, c'est-à-dire l'avant-veille de ma mise en liberté, l'abbé Marquisio, envoyé du duc de Modène, demanda au comte Ricla, en présence de beaucoup de monde, s'il pouvait me faire une visite, pour me remettre une lettre qu'il ne pouvait déposer qu'entre mes mains, et qu'il serait obligé, à son grand regret, d'emporter à Madrid, pour où il devait partir le lendemain.

Le comte ne répondit rien, ce qui étonna tout le monde, et l'abbé partit effectivement le lendemain, c'est-à-dire la veille de ma délivrance.

J'écrivis à cet abbé, que je ne connaissais pas, et je n'ai jamais pu savoir ce que c'était que cette lettre, si recommandée, et qui m'intriguait beaucoup.

Il est clair comme le jour que je n'avais été arrêté qu'en vertu du despotisme du pauvre comte Ricla, amoureux jaloux dont Nina se jouait, et auquel la belle scélérate s'était amusée à faire croire que j'étais un amant qu'elle rendait heureux. Mes passeports ne pouvaient être qu'un prétexte, car en huit ou dix jours, on aurait pu les envoyer à Madrid et les recevoir de nouveau à Barcelone, en supposant qu'on eût eu le moindre soupçon de fausseté. Il aurait été possible que Passano, s'il avait su

que j'avais un passeport du roi, eût fait remarquer qu'il devait être faux, puisque pour obtenir cet honneur il aurait fallu que j'en produisisse un de l'ambassadeur de Venise, ce qui ne devait pas être possible, puisque j'étais dans la disgrâce des inquisiteurs d'État. Il se serait trompé, il est vrai, mais il aurait été excusable en cela, et il aurait réussi à me faire de la peine.

Or, m'étant déterminé, à la fin du mois d'août, à me séparer de ma charmante doña Ignazia et de quitter Madrid pour toujours, je demandai un passeport au comte d'Aranda. Il me répondit que, devant se conformer aux règles d'usage, il ne pouvait me le donner qu'autant que je présenterais celui de l'ambassadeur de Venise, ce que, ajouta le comte, il ne pouvait point me refuser.

Satisfait de cette décision, je me rendis à l'hôtel de l'ambassadeur. M. Querini étant alors à Saint-Ildefonse, je dis au portier que j'avais besoin de parler au secrétaire d'ambassade.

La domestique m'annonce, et le fat se donne les airs de ne pas me recevoir. Indigné, je lui écrivis que je n'avais pas été au palais de Son Excellence l'ambassadeur de Venise pour faire ma cour à son secrétaire, mais pour demander un passeport qu'il ne pouvait pas me refuser. Ajoutant mon nom et ma qualité de docteur en droit, je lui dis que je le priais de le laisser au portier chez lequel j'irais le prendre le lendemain.

Le lendemain je me présentai, et le portier me dit qu'il était chargé de me faire savoir que l'ambassadeur avait laissé l'ordre de vive voix de ne point me donner de passeport.

Furieux, j'écrivis de suite au marquis de Grimaldi et au duc de Lossada, en les priant de dire à l'ambassadeur de Venise de m'envoyer un passeport en règle ; à défaut

de quoi j'allais publier les honteuses raisons dont son oncle Mocenigo s'était prévalu pour me disgracier.

J'ignore si ces messieurs montrèrent mes lettres à l'ambassadeur Querini, mais je sais que le secrétaire Olivieri m'envoya le passeport.

Le comte d'Aranda, muni dudit passeport, m'en délivra un autre signé du roi.

Le dernier jour de l'année, je quittai Barcelone avec mon domestique, qui était assis derrière ma calèche, et je fis l'accord avec le voiturier pour arriver à petites journées à Perpignan, le 3 janvier 1769.

Mon voiturier était un Piémontais brave homme. Le lendemain, étant à dîner dans une auberge sur la route, il entra dans ma chambre avec mon domestique, et me demanda si je pouvais avoir quelque soupçon d'être suivi.

« Cela se pourrait, lui dis-je; pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il y a trois hommes à pied, armés et de mauvaise mine, que j'ai observés hier à votre départ de Barcelone. La nuit dernière, ils ont couché dans l'écurie avec mes mules. Aujourd'hui, ils ont dîné ici, et il y a trois quarts d'heure qu'ils ont pris les devants. Ces gens-là ne parlent à personne ; ils me donnent de l'ombrage.

— Que pouvons-nous faire pour éviter d'être assassinés ou pour nous délivrer d'un soupçon qui m'incommode ?

— Partir tard et nous arrêter à une auberge que je connais à une lieue en deçà de la station ordinaire où ces gens-là seront allés pour nous attendre. Si je les vois revenir sur leurs pas et se loger à la même auberge où nous serons, il n'y aura plus de doute. »

Ce raisonnement me paraissant juste, nous partîmes plus tard. J'allai presque toujours à pied, et à cinq heures

nous nous arrêtâmes dans un mauvais gîte, mais où nous ne vîmes pas les trois figures sinistres.

A huit heures, je soupais, quand mon domestique entra en me disant que les trois individus étaient revenus et qu'ils étaient dans l'écurie où ils buvaient avec le voiturier.

Mes cheveux se dressent sur ma tête. Il n'y avait plus de doute.

Je n'avais rien à craindre à l'auberge, mais tout sur les confins où nous devions arriver à la brune.

Recommandant à mon domestique de ne faire semblant de rien, je lui dis de prévenir le voiturier de venir me parler dès que les trois assassins dormiraient.

Ce brave homme vint à dix heures, et me dit sans détour que ces trois hommes nous assassineraient dès que nous serions arrivés sur les confins de France.

« Vous avez bu avec eux ?

— Oui. Après avoir bu une bouteille que j'ai payée, l'un d'eux m'a demandé pourquoi je ne suis pas allé à l'autre station, où vous vous seriez trouvé mieux logé. Je lui ai répondu que vous aviez froid et qu'il était tard. J'aurais pu leur demander pourquoi ils n'y sont pas demeurés eux-mêmes et où ils vont ; mais je m'en suis bien gardé. Je leur ai seulement demandé si le chemin jusqu'à Perpignan est bon, et ils m'ont répondu qu'il est excellent.

— Que font-ils ?

— Ils dorment, enveloppés dans leurs manteaux tout près de mes mules.

— Que ferons-nous ?

— Nous partirons avant le jour, mais après eux, cela s'entend, et nous dînerons à la station ordinaire ; mais après dîner, fiez-vous à moi, nous partirons après eux, et allant bon trot, je prendrai un autre chemin, et à

minuit, nous serons en France sains et saufs. Vous pouvez compter sur ce que je vous dis. »

Si j'avais pu prendre une escorte de quatre hommes armés, je n'aurais pas suivi le conseil du Piémontais ; mais dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais mieux faire que de le suivre.

Nous trouvâmes les trois coquins au lieu où le voiturier m'avait dit. Je les fixai avec assurance et d'un œil scrutateur. Ils me parurent de vrais sicaires, hommes faits pour tuer le premier venu pour quelques pièces de monnaie.

Ils partirent un quart d'heure après, et une demi-heure plus tard, mon honnête voiturier rebroussa chemin, et à un quart de lieue, prenant un paysan pour guide, lequel monta derrière la chaise pour l'avertir s'il se trompait de chemin, mon domestique s'étant placé dans la voiture à côté de moi, il enfila un chemin de traverse. Il mena ses mules toujours au grand trot, de façon que nous fîmes onze lieues en sept heures. A dix heures nous arrivâmes à une bonne auberge dans un gros village de la bonne France, où nous n'avions plus rien à craindre. Je donnai un doublon au guide que cette bonne rencontre rendit fort content, et je dormis d'un sommeil paisible dans un excellent lit français ; car vive la France pour ses bons lits comme pour ses délicieux vins.

Le lendemain, j'arrivai pour dîner à l'auberge de la Poste à Perpignan, certain d'avoir sauvé ma vie et de la devoir à mon honnête voiturier.

Je me cassais la tête pour tâcher de deviner par qui les brigands avaient été soldés ; mais on verra par quel moyen j'en fus informé vingt jours plus tard.

A Perpignan, je congédiai mon domestique, que je récompensai, ainsi que mon honnête voiturier, le mieux

que je pus d'après mes moyens d'alors, et puis j'écrivis à mon frère, à Paris, en lui disant le bonheur que j'avais eu d'échapper au piège de trois assassins. Je le priai de me répondre à Aix en Provence, où j'allais passer une quinzaine, dans l'espoir d'y trouver le marquis d'Argens.

Je quittai Perpignan le lendemain de mon arrivée, et j'allai coucher à Narbonne, et le jour après à Béziers

De Narbonne à Béziers, il n'y a que cinq lieues, et mon intention n'était pas de borner là ma course de la journée ; mais mon lecteur le sait, la bonne chère a toujours eu des charmes séduisants pour moi, et cette passion-là, Dieu merci, ne s'affaiblit point avec l'âge, comme l'autre passion si douce, qui se change en tourment ou en regret quand la vieillesse énerve nos forces physiques ; la bonne chère donc, l'excellente chère que la plus aimable des hôtesses me fit faire à dîner, m'engagea à rester pour souper avec elle et toute sa famille.

Béziers est une ville dont, malgré la saison, on voit avec plaisir la situation délicieuse. C'est la ville la plus faite pour servir de retraite à un philosophe qui aurait renoncé à toutes les vanités de la terre, et à l'Épicurien voluptueux qui voudrait jouir de tous les plaisirs des sens, sans avoir besoin d'être riche.

D'abord l'esprit naturel est une production endémique de ce beau pays ; tout le monde en a : le sexe y est beau, et on y fait excellente chère à un prix fort modéré. On sait que les vins y sont exquis et à bon marché. Que peut-on désirer de plus ? Puisse ce pays ne pas se corrompre par la trop grande affluence, et peut-être un jour... Mais ne nous perdons pas en de vains projets.

Arrivé à Montpellier, après avoir couché à Pézénas, je me logeai au Cheval-Blanc, avec l'intention d'y passer huit jours, et le soir je soupai à table d'hôte : la société était nombreuse, et je m'amusai à remarquer que la ta-

ble fut couverte d'autant de plats qu'il y avait de mangeurs.

Nulle part en France, et pas même à Béziers, on ne fait meilleure chère qu'à Montpellier. C'est un véritable pays de Cocagne.

Le lendemain, étant allé déjeuner au café, institution divine qu'on ne trouve bien qu'en France, pays où l'on connaît l'art de bien vivre et la science de la vie, mieux qu'on ne les présume ailleurs, je liai conversation avec le premier venu qui, dès qu'il eut entendu que j'étais étranger et que je désirais connaître des professeurs, m'offrit de me conduire lui-même chez l'un de ceux qui jouissaient de la plus grande réputation.

C'est encore là un des côtés sublimes du caractère du Français, nation supérieure à tant de titres, malgré ses nombreux défauts que, peut-être, on a trop exagérés. Pour un Français, l'étranger dans son pays est un être sacré ; l'hospitalité la mieux entendue l'accueille partout ; non cette hospitalité qui consiste à laver les pieds de son hôte, à lui donner place à table et au foyer, mais cette cordialité, cet accueil de bon ton qui le met à son aise et qui lui rend facile la connaissance de tout ce qui peut l'intéresser.

Ma nouvelle connaissance me présenta au professeur, qui me reçut avec l'urbanité que l'homme de lettres en France croit, à juste titre, être le plus beau fleuron de la couronne d'Apollon. Le véritable homme de lettres doit être l'ami de tous ceux qui les aiment, et il l'est en France plus encore qu'en Italie. En Allemagne, le savant est mystérieux et réservé. Il se croit trop obligé de paraître n'avoir aucune prétention, tandis qu'à l'œil observateur elle perce de toutes parts ; et ce préjugé l'empêche de se concilier l'amitié des étrangers qui vont le voir pour l'admirer de près et tâcher de sucer de son lait.

Il y avait alors à Montpellier une excellente troupe de comédiens. J'allai la voir le soir même, et mon âme se dilatait du bonheur de se retrouver dans l'atmosphère bienfaisante de la France après avoir éprouvé tant de tourments en Espagne. Il me semblait que je venais de renaître et, de fait, je me sentais rajeuni, mais changé ; car j'avais vu sur la scène plusieurs actrices charmantes de grâces, de jeunesse et de beauté, et pourtant elles ne m'avaient inspiré aucun désir, et cela m'était agréable.

Je désirais vivement retrouver la Castelbajac, beaucoup plus pour me réjouir de son état prospère ou pour partager avec elle le peu que je possédais, que dans l'espoir de renouveler nos anciennes liaisons ; mais je ne savais comment faire pour la découvrir.

Je lui avais écrit sous le nom de Mme Blasin ; mais elle n'avait point reçu ma lettre, parce que c'était un nom en l'air qu'elle s'était donné, et qu'elle ne m'avait point confié son nom véritable. Je craignais d'ailleurs de lui faire du tort en prenant des informations.

Sachant que son mari devait être pharmacien, je pris le parti de faire connaissance avec tous.

Sous prétexte d'avoir besoin de quelques drogues peu communes pour des expériences chimiques, j'entrais en conversation sur la différence de l'exercice pharmaceutique entre la France et les pays étrangers que j'avais visités. Si je parlais au maître, j'espérais que, si c'était celui que je cherchais, il ne manquerait pas de parler à sa femme de l'étranger qui avait visité les pays où elle avait été, et que cela la rendrait curieuse de me connaître. Si au contraire je parlais à un commis, je savais bientôt tout ce qui regardait la famille de son maître, et quand cela ne cadrait pas avec mes recherches, je m'en allais.

Enfin mon stratagème me réussit le troisième jour. Je

reçus de mon ancienne amie un billet qui me disait qu'elle m'avait vu parler à son mari dans son officine, et elle me priait d'y revenir à telle heure et de me régler dans les réponses que je ferais à son mari, en ne lui disant autre chose, sinon que je l'avais connue sous le nom de Mlle Blasin en Angleterre, à Spa, à Leipsick et à Vienne, en qualité de marchande de dentelles, et de m'être intéressée pour elle à Vienne pour lui procurer la protection de l'ambassadeur. Elle terminait son billet par ces mots :

« Je ne doute pas que mon bon mari ne triomphe en finissant par me présenter à vous comme sa chère femme. »

Je suivis la leçon. Le bonhomme me fit accueil et me demanda si j'avais connu quelque part une jeune marchande de dentelles nommée Mlle Blasin, de Montpellier ?

« Oui, je me rappelle bien cette jeune demoiselle, fort aimable et fort honnête, mais je ne sais pas si elle était de Montpellier. Jolie, sage, je crois qu'elle faisait bien ses affaires. Je l'ai vue plusieurs fois par l'Europe, et la dernière fois à Vienne où j'ai eu le bonheur de lui être utile. Sa conduite lui captivait l'estime de toutes les dames qu'elle approchait. C'est même chez une duchesse que je l'ai connue en Angleterre.

— La reconnaîtriez-vous, si vous la voyiez ?

— Parbleu ! une aussi jolie femme ! est-elle à Montpellier ? Si elle y est, parlez-lui du chevalier de Seingalt.

— Monsieur, vous lui parlerez vous-même, si vous voulez me faire l'honneur de me suivre. »

Le cœur me bondissait, mais je savais me dominer.

L'honnête pharmacien passa devant, enfila un escalier, et au premier, ouvrant une porte, il me dit :

« La voilà.

— Comment, mademoiselle! vous ici? Je suis ravi de vous voir.

— Monsieur, ce n'est pas une demoiselle, c'est ma chère femme, s'il vous plaît, et, je vous en prie, que cela ne vous empêche point de l'embrasser.

— C'est un honneur que je n'ai jamais eu; mais avec bien du plaisir. Vous êtes donc venue vous marier à Montpellier? Je vous félicite tous les deux et je rends grâce à l'heureux hasard. Dites-moi si vous avez fait bon voyage de Vienne jusqu'à Lyon? »

Mme Blasin — car il faut bien que je continue à la désigner sous ce nom — se mit alors à me raconter tout ce qu'elle voulut et me trouva aussi bon comédien qu'elle.

Notre plaisir de nous revoir était grand, mais celui qu'éprouvait le bon apothicaire en voyant le respect avec lequel je traitais sa chaste moitié n'était pas douteux, car il se trahissait par tous les signes d'une véritable joie.

Nous soutînmes pendant une heure une conversation toute puisée dans l'imagination et avec l'air naturel de la plus simple vérité.

Elle me demanda si je me proposais de passer le carnaval à Montpellier et se montra très mortifiée quand je lui dis que je comptais partir le lendemain.

Son mari se hâta de dire que cela ne se pouvait pas

« Oh ! cela ne sera pas, je l'espère, ajouta-t-elle, car vous devez absolument faire l'honneur à mon mari de lui donner deux jours pour dîner en famille après-demain. »

Après m'être bien fait prier par le mari, je cédai et j'acceptai leur dîner en famille pour le surlendemain.

Au lieu de deux jours, je leur en donnai quatre. La mère du mari me parut une femme aussi respectable par

son esprit que par son âge déjà assez avancé. Elle avait, comme son fils, oublié tout ce qui aurait pu l'empêcher d'avoir pour sa bru une affection de mère.

Mame Blasin, dans les moments d'entretien que nous eûmes tête à tête, m'assura du ton le plus simple qu'elle était heureuse, et j'eus tout lieu de le croire. Elle s'était fait une loi de remplir strictement tous ses devoirs d'honnête femme et de bonne épouse et ne sortait que très rarement sans sa belle-mère ou son mari.

Je passai ces quatre jours dans la satisfaction la plus douce d'une amitié sincère et pure, sans que le souvenir de nos anciens plaisirs fît naître en nous le moindre désir de les renouveler. Nous n'eûmes pas besoin pour cela de nous communiquer nos pensées pour les connaître.

Le troisième jour, la veille de mon départ, ayant dîné avec elle et son mari, elle me dit au dessert, dans un moment où nous étions seuls, que si j'avais besoin de cinquante louis, elle savait où les prendre. Je lui dis de me les conserver pour une autre fois, si j'avais le bonheur de la revoir et le malheur d'être dans le besoin.

Je partis de Montpellier certain que ma visite avait augmenté l'estime que son mari et sa belle-mère avaient pour elle, et je me félicitais en voyant que je pouvais me sentir véritablement heureux sans commettre des crimes.

Le lendemain de mes adieux à cette femme qui me devait son bonheur, je couchai à Nîmes, où je passai trois jours avec un très savant naturaliste. C'était M. de Séguier, ami intime du marquis de Maffei, de Vérone. Il me fit voir dans les merveilles de son cabinet l'immensité de la nature et la puissance incompréhensible de celui qui l'a faite.

Nîmes est une ville qui mérite de fixer l'attention d'un

étranger instruit ou qui veut s'instruire. On y trouve pour l'esprit une nourriture abondante dans ses grands monuments, et le beau sexe, véritablement beau, lui en offre une abondante pour le cœur.

Je fus invité à un bal, où ma qualité d'étranger me valut le premier rang, privilège dont l'étranger ne jouit bien qu'en France, andis qu'en Angleterre et surtout en Espagne le titre d'*étranger* est une offense.

FIN DU TOME SEPTIEME

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

Pages

Bottarelli. — Lettre de Pauline apportée par M. de Saa. — Le perroquet vengeur. — Pocchini. — Le Vénitien Guerra. — Je retrouve Sara ; mon projet de l'épouser et de la suivre en Suisse. — Les Hanovriennes 1

CHAPITRE II.

Les Hanovriennes. 32

CHAPITRE III.

Auguste devient maîtresse de lord Pembroke par contrat en bonne forme. — Le fils du roi de Corse. — M. du Claude ou le jésuite Lavalette. — Départ des Hanovriennes. — Mon bilan. — Le baron de Stenau. — L'Anglaise et le souvenir qu'elle me laisse. — Daturi. Ma fuite de Londres. — Le Comte de Saint-Germain. — Wesel. 35

CHAPITRE IV.

Ma guérison. — Daturi rossé par des soldats. — Départ pour Brunswick. — Redegonde. — Brunswick. — Le prince héréditaire. — Le juif. — Mon séjour à Wolfenbuttel. — Bibliothèque. — Berlin. — Calsabigi et la loterie à Berlin. — La demoiselle Bélanger . . . 75

Pages

CHAPITRE V.

Milord Keith. — Rendez-vous du roi de Prusse dans le jardin de Sans-Souci. — Mon entretien avec ce monarque. — La Denis. — Les cadets poméraniens. — Lambert. — Je vais à Mittau. — Mon excellent accueil à la cour et mon excursion administrative. 103

CHAPITRE VI.

Mon séjour à Riga. — Campioni. — Sainte-Hélène. — D'Aragon. — Arrivée de l'impératrice. — Départ de Riga et mon arrivée à Pétersbourg. — Je vais partout. — J'achète Zaïre 133

CHAPITRE VII.

Crèvecœur. — Bomback. — Voyage à Moscou. — Suite des aventures qui me sont arrivées à Pétersbourg. 162

CHAPITRE VIII.

Je vois la czarine. — Mes entretiens avec cette grande souveraine. — La Valville. — Je quitte Zaïre. — Mon départ de Pétersbourg et mon arrivée à Varsovie. — Les princes Adam Czartoryski et Sulkowski. — Le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, nommé Stanislas-Auguste Ier. — Intrigues théâtrales. — Branicki. 184

CHAPITRE IX.

Mon duel avec Branicki. — Voyage à Léopold et retour à Varsovie. — Je reçois du roi l'ordre de partir. — Mon départ avec l'inconnue. 228

CHAPITRE X.

Mon arrivée à Dresde avec Maton. — Présent qu'elle me fait. — Leipsick. — La Castelbajac. — Schwerin. — Retour à Dresde et mon départ. — Prague. — Mon arrivée à Vienne. — Guet-apens de Pocchini. 270

CHAPITRE XI.

Je reçois l'ordre de partir de Vienne. — L'impératrice le modère, mais ne le révoque pas. — Zavoïski à Munich. — Mon séjour à Augsbourg. — Gasconnade à Louisbourg. — Le gazetier de Cologne. — Mon arrivée à Aix-la-Chapelle 297

CHAPITRE XII.

Mon séjour à Spa. — Le coup de poing. — Un coup d'épée. — Della Croce. — Charlotte, ses couches et sa mort. — Une lettre de cachet me fait quitter Paris en vingt-quatre heures 332

Pages

CHAPITRE XIII.

Mon départ de Paris. — Mon voyage à Madrid. — Le comte d'Aranda. Le prince de la Catolica. — Le duc de Lossada. — Mengs. — Un bal. — La Pichona. — Doña Ignazia. 364

CHAPITRE XIV.

Mes amours avec doña Ignazia, fille du savetier-gentilhomme. — Mon emprisonnement à Buen-Retiro et mon triomphe. — Je suis recommandé à l'ambassadeur de Venise par un inquisiteur d'État de la République 396

CHAPITRE XV.

Campomanès. — Olavidès. — La Sierra-Morena. — Aranjuez. — Mengs. — Le marquis Grimaldi. — Tolède. — Mme Pelliccia. — Retour à Madrid chez le père de doña Ignazia. 433

CHAPITRE XVI.

Mes amours avec doña Ignazia. — Retour de M. de Mocenigo à Madrid. 466

CHAPITRE XVII.

Je commets une indiscrétion qui fait de Manucci mon plus cruel ennemi. — Sa vengeance. — Mon départ de Madrid. — Saragosse. — Valence. — Nina. — Mon arrivée à Barcelone. 496

CHAPITRE XVIII.

Ma conduite imprudente. — Passano. — Ma détention dans la tour. — Mon départ de Barcelone. — La Castelbajac à Montpellier. — Nîmes. — Mon arrivée à Aix en Provence. 528

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Author Casanova
Title Memoires
80059
R. lit.
ARC
Vol. 7 53

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU